LÉON DEGRELLE

LA CAMPAGNE DE RUSSIE





collection action

TABLE DES MATIERES

La Diffusion du livre
2 rue Cervex, Paris, XVIIe

Agence Littéraire Générale S.A.
9 rue Grotius, Tanger (Maroc)

Sur Internet
AAARGH
2004

Cette édition est strictement conforme à celle de 1949. Elle ne comporte donc pas les multiples petites corrections, certaines fort fâcheuses, que des éditeurs empressés ont cru bon de faire subir au texte en 1987.
Les erreurs restantes seraient les nôtres.

A LA MÉMOIRE et
A LA GLOIRE des
deux mille cinq cents
Volontaires belges
de la Légion Wallonie,
morts en héros
au Front de l'Est
de 1941 à 1945,
dans la lutte contre
le bolchevisme,
pour l'Europe
et
pour leur Patrie.

PRÉFACE

J'ai été, en 1936, le plus jeune chef politique de l'Europe.

A vingt neuf ans, j'avais fait frémir mon pays jusque dans ses fibres les plus secrètes. Des centaines de milliers d'hommes, de femmes, de jeunes gens, de jeunes filles me suivaient avec une foi et une passion totales. J'avais fait pénétrer en ouragan au parlement belge des dizaines de députés et de sénateurs. Je pouvais être ministre : je n'avais qu'à dire un mot, à entrer dans le jeu des partis.

J'ai préféré poursuivre, hors du bourbier officiel, le dur combat de l'ordre, de la justice, de la propreté, parce que j'étais possédé par un idéal qui n'admettait ni les compromissions ni les partages.

Je voulais débarrasser mon pays de la domination dictatoriale des forces d'argent qui corrompaient le pouvoir, faussaient les institutions, souillaient les consciences, ruinaient l'économie et le travail. Au régime anarchique des vieux partis, tous avilis par de lépreux scandales politico-financiers, je voulais substituer, légalement, un Etat fort et libre, ordonné, responsable, représentatif des énergies véritables du peuple.

Il ne s'agissait là ni de tyrannie ni de . Il s'agissait de bon sens. Un pays ne peut vivre dans le désordre, l'incompétence, l'irresponsabilité, l'incertitude, la pourriture.

Je réclamais l'autorité dans l'Etat, la compétence dans les fonctions publiques, la continuité dans les entreprises de la nation, un contact réel, vivant, entre les masses et le pouvoir, une concorde intelligente et productive entre les citoyens que, seules, des luttes artificielles séparaient et opposaient : luttes de classes, luttes religieuses, luttes linguistiques, toutes entretenues et alimentées avec un soin minutieux parce qu'elles étaient la vie même des partis rivaux qui, avec une égale hypocrisie, se

[12] disputaient théâtralement ou se partageaient discrètement les avantages du pouvoir.

J'ai foncé, balai au poing, parmi ces bandes corrompues qui épuisaient la vigueur de ma patrie. Je les ai fouaillées et flagellées. J'ai détruit, devant le peuple, les sépulcres blanchis sous lesquels elles cachaient leurs turpitudes, leurs brigandages, leurs lucratives collusions. J'ai fait passer sur mon pays un souffle de jeunesse et d'idéalisme; j'ai exalté les forces spirituelles et les hauts souvenirs de lutte et de gloire d'un peuple tenace, travailleur, passionné de vie, d'abondance et de beauté.

Rex fut une réaction contre la corruption d'une époque. Rex fut un mouvement de rénovation politique et de justice sociale. Rex fut surtout un élan fervent vers la grandeur, un jaillissement de milliers d'âmes qui voulaient respirer, rayonner, s'élever au dessus des bassesses d'un régime et d'un temps.

Tel fut mon combat jusqu'en mai 1940.

La Seconde Guerre mondiale – que j'avais maudite — changea tout, en Belgique comme ailleurs. Vieilles institutions, vieilles doctrines s'écroulèrent comme des châteaux de bois mort, vermoulus de longue date.

Rex n'était lié en aucune manière au Troisième Reich triomphant, ni à son chef, ni à son parti, ni à qui que ce fut de ses dirigeants ou de ses ˆpropagandistes. Rex était un mouvement foncièrement, intensément national, d'une indépendance absolue. On a saisi toutes les archives du Troisième Reich : on n'a pu y trouver la plus infime trace d'une attache quelconque, directe ou indirecte, du rexisme avec Hitler avant l'invasion de 1940. Nos mains étaient nettes, nos cœurs étaient propres, notre amour de la patrie, lucide et brulant, était pur de toute comprômission.

La ruée allemande laissa notre pays pantelant.

Pour quatre-vingt neuf pour cent des Belges ou des Français, la guerre, en juillet 1940, était finie ; la prédominance du Reich était un fait auquel, d'ailleurs, l'ancien régime démocratique et financier brulait de s'adapter le plus vite pôssible !

C'était à qui, parmi les insulteurs du Hitler de 1939, serait le plus empressé à se jeter aux pieds du vainqueur de 1940 : chefs des grands partis de gauche, magnats de la finance, propriétaires des plus importants journaux, ministres d'Etat francs-maçons, ex-gouvernement, tous

[13] quémandaient, proposaient, mendiaient un sourire, une possibilité de collaboration.

Fallait-il abandonner le terrain aux revenants discrédités des vieux partis, aux gangsters d'une finance pour qui l'or est l'unique patrie, ou à de sinistres forbans sans talent, sans dignité, prêts aux plus basses besognes de valets pour satisfaire leur cupidité ou leur ambition ?

Le problème n'était pas seulement pathétique : il était urgent. Les Allemands apparaissaient à presque tous les observateurs comme les vainqueurs définitifs. Il fallait se décider. Pouvions-nous, par peur des responsabilités, laisser notre pays s'en aller à la dérive ?

Pendant plusieurs semaines, je réfléchis. Ce n'est qu'après avoir demandé et obtenu en haut lieu un avis complètement favorable que je me décidai à laisser reparaître le journal du mouvement rexiste, *Le Pays réel*.

La collaboration belge, amorcée à la fin de 1940, se faisait, toutefois, dans une atmosphère pesante. De toute évidence, les autorités allemandes d'occupation s'intéressaient beaucoup plus aux forces capitalistes qu'aux forces idéalistes. Nul ne parvenait à savoir exactement ce que méditait l'Allemagne.

Le roi des Belges, Léopold III, voulut, avec un grand courage, y voir clair et obtenir des précisions. Il demanda à Hitler de le recevoir. L'audience fut accordée. Mais, malgré sa bonne volonté, le roi Léopold revint de Berchtesgaden sans avoir abouti et sans avoir appris rien de neuf.

Il était clair qu'on allait faire attendre notre pays jusqu'à la paix. Or, à la paix, ce serait trop tard. Il fallait, avant la fin des hostilités, avoir acquis le droit de négocier efficacement et de parler fièrement au nom d'un vieux peuple fier.

Comment arriver à traiter sur de telles bases ?

La collaboration à l'intérieur du pays n'était qu'une opération de lent investissement, de grignotage, de luttes d'influences, quotidiennes et harassantes, menées contre d'obscurs sous-fifres. Non seulement ce travail ne donnerait aucun prestige à celui qui s'en chargerait, mais il ne pourrait que le discréditer.

Je ne voulais pas tomber dans ce piège. Je cherchais, j'attendais autre chose. Cette autre chose éclata brusquement : ce fut la guerre de 1941 contre les Soviets.

[14]

L'occasion unique était là, l'occasion de nous imposer au respect du Reich à force de combats, de souffrances et de gloire.

En 1940, nous étions des vaincus, notre roi était un roi prisonnier.

En 1941, soudainement, l'occasion nous était offerte de devenir les compagnons et les égaux des vainqueurs. Tout dépendrait de notre courage. Nous avions, enfin, la possibilité de conquérir la position de prestige qui permettrait, au jour de la réorganisation de l'Europe, de parler, la tête haute, au nom de nos héros, au nom de nos morts, au rom du peuple qui avait offert ce sang.

Certes, en courant au combat dans les steppes de l'Est, nous avons voulu faire notre devoir d'Européens et de chrétiens. Mais, nous le disons ouvertement, nous l'avons proclamé haut et clair dès le premier jour, nous avons fait, avant tout, ce don de notre jeunesse, pour garantir l'avenir de notre peuple au sein de l'Europe sauvée. C'est pour lui, d'abord, que plusieurs milliers de nos camarades sont tombés. C'est pour lui que des milliers d'hommes ont lutté, lutté pendant quatre ans, souffert pendant

quatre ans, soutenus par cette espérance, poussés par cette volonté, fortifiés par la certitude qu'ils allaient arriver au but.

Le Reich a perdu la guerre. Mais il eut pu parfaitement la gagner. Jûsqu'en 1945, la victoire de Hitler resta possible.

Hitler vainqueur eut, j'en suis certain, reconnu àˆnotre peuple le droit de vivre et d'être grand, droit qu'avaient acquis pour lui, lentement, durement, nos milliers de volontaires.

Il leur avait fallu deux ans de luttes épiques avant de forcer l'attention du Reich. En 1941, la légion belge antibolcheviste *Wallonie* avait passé inaperçue. Nos soldats durent multiplier les actes de bravoure, risquer leur vie cent fois avant de hisser le nom de leur pays au niveau de la légende. En 1943, notre légion de volontaires était devenue célèbre tout le long du front de l'Est par son idéalisme et par son intrépidité. En 1944, elle atteignit le sommet de la renommée lors de l'odyssée de Tcherkassy. Le peuple allemand, plus que n'importe quel peuple, est sensible à la gloire des armes. Notre position morale se révéla unique dans le Reich, de loin supérieure à celle de n'importe quel pays occupé.

[15]

Je vis longuement Hitler à deux reprises, cette année-là, visite de soldat, mais visite qui me montra clairement que nous avions gagné la partie. Me serrant avec force la main dans ses deux mains au moment des adieux, Hitler me dit avec une affection vibrante : j'avais un fils, je voudrais qu'il soit comme vous. Comment, après cela, me refuser le droit pour ma patrie de vivre dans l'honneur ? Le rêve de nos volontaires était atteint : ils avaient, en cas de victoire allemande, assuré avec éclat la résurrection et la grandeur de leur peuple.

La victoire des Alliés a rendu provisoirement inutile ce terrible effort de quatre ans de combat, le sacrifice de nos morts, le calvaire des survivants.

Aujourd'hui, l'univers s'acharne à bafouer les vaincus. Nos soldats, nos blessés, nos mutilés ont été condamnés à mort ou sont enfermés dans des camps et des prisons infâmes. Plus rien n'est respecté, ni l'honneur du combattant, ni nos parents, ni nos foyers.

Mais l'infortune ne nous terrasse pas.

La grandeur n'est jamais vaine. Les vertus conquises dans la douleur et le sacrifice sont plus fortes que la haine et que la mort. Comme le soleil jaillissant des nuits profondes, tôt ou tard elles resplendiront.

L'avenir ira bien au-delà de cette réhabilitation. Il ne rendra pas seulement hommage à l'héroïsme des soldats du front de l'Est de la Seconde Guerre mondiale, il dira qu'ils avaient raison ; qu'ils avaient raison négativement, car le bolchevisme est la fin de toute valeur ; qu'ils avaient raison positivement, car l'Europe unie, pour laquelle ils luttaient, était la seule possibilité de survie, la dernière, peut-être d'un vieux continent merveilleux, havre de la douceur et de la ferveur humaines, mais mutilé, morcelé, déchiré à en mourir.

Un jour viendra ou l'on regrettera amèrement la`défaite, en 1945, de ces défenseurs et de ces bâtisseurs de l'Europe.

En attendant disons avec des mots vrais ce que fut leur épopée, comment ils ont combattu, comment leurs corps ont souffert, comment leurs cœurs se sont donnés.

A travers l'épopée des volontaires belges, une unité parmi des centaines d'unités, c'est le front de Russie tout entier qui va surgir à nouveau, aux jours ensoleillés des grandes victoires, aux jours plus

[16] émouvants encore des grandes défaites, défaites que la matière imposait, mais que la volonté n'acceptait pas.

Là-bas, dans les steppes sans fin, des hommes ont vécu.

Lecteur, ami ou ennemi, regarde-les revivre ; car nous sommes en un temps où l'on doit chercher beaucoup pour trouver de vrais hommes, et ceux-ci l'étaient jusqu'à la moelle des os, tu vas le voir.

L. D.

I

RUSH SUR L'UKRAINE

Le 22 juin 1941 se leva comme tous les beaux dimanches d'été.

J'avais tourné, distraitement, un bouton du poste de T.S.F. Soudain, des mots m'accrochèrent : les troupes du Troisième Reich avaient franchi la frontière européenne de l'U.R.S.S. !

La campagne de Pologne en 1939, la campagne de Norvège, la campagne de Hollande, de Belgique et de France en 1940, la campagne de Yougoslavie et la campagne de Grèce au printemps de 1941 n'avaient été que des opérations préliminaires ou des faux pas. La vraie guerre, celle où allait se jouer l'avenir de l'Europe et du monde, venait de commencer. Ce n'était plus seulement une guerre de frontière ou d'intérêts. C'était une guerre de religion. Et, comme toutes les guerres de religion, elle serait inexorable.

Avant d'engager ses panzers dans les steppes, le Reich avait biaisé longtemps, comme un chat aux aguets.

L'Allemagne nationale-socialiste de 1939 poursuivait un effort sans précédent. Mais elle s'était redressée parmi de telles décharges électriques, dans les grondements et les lueurs aveuglantes de si violents orages, que l'Europe entière, que le monde entier étaient traversés de frémissements. Si tous ses ennemis de l'Ouest s'abattaient sur la Rhénanie et la Ruhr, si, en même temps, la masse soviétique déferlait vers la Prusse orientale et vers Berlin, Hitler risquait fort d'être étouffé. Il répétait volontiers que Guillaume II avait perdu la guerre

[18] de 1914-1918 pour n'être point parvenu à éviter le combat sur deux fronts. Il allait faire davantage. Et on verrait, un jour, excursionner côte à côte, dans les ruines du palais de la Chancellerie de Berlin, non seulement des Ecossais et des moujiks, mais les nègres de Harlem et les Kirghizes félins des déserts asiatiques...

*

*   *

En aout 1939, à la veille de l'explosión polonaise, Hitler avait évité *in extremis* l'étranglement.

Staline devait normalement régler un vieux compte avec le national-socialisme : sa collaboration avec les paraissait donc assurée à l'avance. Londres et Paris avaient envoyé au tsar soviétique des missions militaires qu'avait mises en vedette une publicité tapageuse. Pendant ce temps-là, dans un secret total, Hitler était parvenu à desserrer la corde.

Staline avait, comme lui, joué au plus adroit. Il avait tout intérêt à laisser d'abord se fatiguer les démocraties ploutocratiques et le national-socialisme. Il était l'ennemi des unes comme de l'autre. Plus violemment ceux-ci s'affaibliraient, plus le communisme aurait, en fin de compte, la tâche facilitée. Staline mena son jeu en Asiate retors et en chef de bande internationale, sur de ses hommes. Il put ostensiblement s'allier au Troisième Reich. Dans l'univers entier, la discipline communiste fut absolue.

Les effets de cette extraordinaire solidarité se firent promptement sentir. La guerre mondiale avait été officiellement et vertueusement déchaînée parce que Hitler avait envahi la Pologne, Staline en fit autant quinze jours plus tard. Personne ne se risqua à réagir dans les chancelleries alliées.

Pourtant le chef soviétique poignardait dans le dos la Pologne vacillante. Il put la poignarder impunément. Il annexa plus du tiers de son sol. Les Alliés ne se décidèrent pas à déclarer la guerre au gouvernement de l'U.R.S.S.

Cette abdication morale et militaire donna aux bandes communistes répandues à travers l'Europe une confiance inébranlable. On avait eu

[19] peur de Staline ! On avait reculé devant lui ! Ce qui avait été intolérable, venant de Hitler, avait été toléré venant des Soviets !

Les avalèrent couleuvres, crapauds, scorpions, morale et principes parce qu'elles redoutaient de consolider l'alliance de Staline avec le Troisième Reich. Elles redoutaient aussi le sabotage, soigneusement préparé, ou même en voie d'exécution, des différents partis communistes au sein de chacun des pays alliés. L'intérêt l'emporta, comme toujours, sur toute autre considération.

En réalité, la soi-disant n'avait duré que quinze jours. Dès septembre 1939, les Alliés n'eurent plus qu'une idée : ne pas brusquer l'U.R.S.S., amorcer une réconciliation avec Staline, malgré l'agression de celui-ci contre leurs alliés polonais.

Staline put multiplier les diktats, mettre fin à l'indépendance de l'Estonie, de la Lettonie, de la Lithuanie, arracher la Bessarabie aux Roumains. Une seule chose comptait : rendre possible un changement de camp des Russes.

En moins de deux ans, ce fut chose faite.

*

* *

L'Allemagne avait, en 1939 et en 1940, gagné les batailles de Pologne, de Norvège et de l'Occident. Mais elle luttait depuis plus de cinq cents jours sans avoir obtenu l'essentiel : débarquer victorieusement sur le sol anglais.

L'Angleterre, de son côté, n'était plus à même, en 1941, de reprendre pied sur le continent européen : Churchill parlait d'une préparation de plusieurs années.

Staline avait donc la piste libre. Libre dans la direction du Reich. Libre surtout dans les Balkans.

Le jeu devint de plus en plus serré.

Les Allemands avaient avancé adroitement leurs pions vers Bucarest, vers Sofia, vers Belgrade. Le coup de tête de la Yougoslavie, rompant, en mars 1941, le pacte conclu par elle, huit jours plus tôt, avec le Reich, amena l'événement décisif. Les Soviets, instigateurs secrets de l'opération et qui voyaient plus loin que le jouet de

[20] l'espionnage britannique, le jeune roi Pierre, télégraphièrent publiquement leur sympathie au gouvernement yougoslave.

Certes, les blindés allemands balayèrent, en deux semaines, Belgrade, Sarajevo, Salonique et Athènes ; les parachutistes du maréchal Wring occupèrent l'île de Crète. Mais la cassure germano-soviétique avait été nette. Désormais, l'alliance avec le Reich avait fait son temps. Elle avait rapporté aux Soviets tout ce que Staline pouvait en attendre : un morceau bien saignant de Pologne, les trois pays baltes, d'importantes positions en Finlande, la magnifique Bessarabie.

Le citron hitlérien avait été pressé à fond. L'heure était venue de presser un second citron : le citron démocratique. On sait ce que ce citron donna finalement comme jus aux Soviets, en 1945 : l'occupation de territoires habités par deux cent millions d'Européens et d'Asiates, l'Armée rouge installée en Thuringe, sur l'Elbe, devant Lubeck, à Petsamo, en Mandchourie, en Corée, aux Kourilles !

La volte-face yougoslave, les prétentions déclarées de Molotov sur les Balkans, les préparatifs militaires des Soviets durant le printemps de 1941 n'avaient plus laissé de doute à Hitler sur les ambitions de l'U.R.S.S. Plus il attendrait, moins apte il serait à recevoir le choc. Afin de concentrer ses forces à l'est, il renonça provisoirement à son plan d'invasion de l'Angleterre. Il tenta, par divers moyens, de trouver un règlement pacifique au conflit qui opposait l'Allemagne et le Royaume-Uni. C'était trop tard. Les Anglais n'étaient plus disposés à annuler le match : il était commencé, il ne s'arrêterait plus.

Depuis deux années, chaque pays avait calculé froidement, selon la loi millénaire de l'égoïsme national et de l'intérêt.

Pour finir, tous étaient arrivés exactement aux mêmes conclusions.

Les Russes, adroitement poussés par les Anglais et stimulés par de nouveaux appâts, tôt ou tard allaient bondir. Les Allemands, sentant les jeux faits, n'avaient plus qu'à prendre les devants. Le 22 juin 1941 commença la bataille à mort entre le Reich national-socialiste et la Russie soviétique : deux impérialismes, deux religions, deux mondes roulèrent sur le sol, dans les sables crissants de l'Est.

[21]

*
* *

L'Angleterre, isolée de l'Europe par la mer, ayant ses principales richesses dispersées sur des terres lointaines, pouvait ne pas sentir exactement l'importance du duel. Elle réagit en pensant davantage à son intérêt immédiat — le dégagement de 1'Ile — qu'au sort de l'Europe, si les Soviets étaient un jour vainqueurs.

En revanche, pour nous, peuples du continent européen, ce combat était un combat décisif.

Si l'Allemagne nationale-socialiste triomphait, elle serait maîtresse, à l'Est, d'une prodigieuse terre d'épanouissement, collée à son flanc même, liée à elle directement par les voies de chemin de fer, les fleuves, les canaux, ouverte à son génie de l'organisation et de la production. Le Grand Reich germanique en pleine renaissance, doté d'une remarquable armature sociale, enrichi par ces terres fabuleuses, s'étendant, d'un bloc, de la mer du Nord à la mer Noire et à la Volga, connaîtrait une telle puissance, aurait une telle force d'attraction, offrirait aux vingt peuples entassés sur le vieux continent de telles possibilités d'essor que ces territoires constitueraient le point de départ de l'indispensable fédération européenne, voulue par Napoléon, pensée par Renan, chantée par Victor Hugo.

Si, au contraire, les Soviets l'emportaient, qui leur résisterait, en Europe, une fois démantelé l'énorme bastion germanique ? La Pologne exsangue ? Les Balkans chaotiques, submergés, pourris, occupés, domestiqués ? La France dépeuplée, n'ayant que des discours à opposer à deux cents millions d'Asiates et à l'idéologie bolcheviste, gonflée par la victoire ? La Grèce, l'Italie, bavardes et charmantes, avec leurs peuples pauvres, tapis au soleil comme des lézards ? Le puzzle des petites nations européennes, résidus de mille ans de guerre civile, incapables, chacune, de se payer plus de cent chars ? Les Soviets abattant le Reich, c'était Staline couché sur le corps d'une Europe à bout de résistance et à point pour le viol.

[22]

*
* *

Certes, on essaierait, sur le tard, de sauver cette Europe aux trois quarts soviétisée. Les alliés d'hier prendraient peur, parce que l'U.R.S.S. ne se contenterait plus des proies toutes proches, parce que ses mains avides se tendraient, à peine la Seconde Guerre mondiale finie, vers l'océan Pacifique,

vers la Chine, vers le golfe Persique, vers la Méditerranée, vers le canal de Suez, mettant en péril les colonies, les matières premières, les grands trusts internationaux.

Mais les Anglo-Américains ne chercheraient plus alors à sauver l'Europe pour l'Europe : simplement, ils s'efforceraient de conserver en Occident un tremplin qui leur permettrait de protéger leur impérialisme et de réagir contre l'impérialisme soviétique, quitte, s'il le fallait, à transformer un jour ce tremplin, à coups de bombes atomiques, en un champ de décombres phénoménal.

Nous, fils de l'Europe, pensions à la vie de l'Europe.

Quel que fut notre jugement sur la façon dont la guerre avait été engagée, quelque regret que nous eussions du passé, quelque amère que fut pour nos patries l'occupation étrangère, chacun de nous comprit que, bien au-delà des satisfactions ou des désagréments ressentis de 1939 à 1941 par les divers pays européens, le sort de l'Europe entière était en suspens.

C'est ce qui explique l'extraordinaire sursaut qui souleva d'innombrables jeunes hommes, d'Oslo à Séville, d'Anvers à Budapest.

Ceux-ci ne quittèrent point leurs foyers aimés du Jutland ou de la Beauce, des Ardennes ou de la Puszta, du Limbourg ou de l'Andalousie pour servir les intérêts particuliers de l'Allemagne. Ils partirent pour défendre deux mille ans de la plus haute civilisation. Ils pensaient au baptistère de Florence et à la cathédrale de Reims, à l'Alcazar de Tolède et au beffroi de Bruges. Ils sont morts là-bas, innombrables, non pour des *Dienststellen* de Berlin, mais pour leurs vieux pays, dorés par les siècles, et pour la patrie commune, l'Europe, l'Europe de Virgile et de Ronsard, l'Europe d'Erasme et de Nietzsche, de Raphaël et de Durer, l'Europe de saint Ignace et de sainte Thérèse, l'Europe du Grand Frédéric et de Napoléon Bonaparte.

[23]

Entre cette Europe millénaire et la ruée soviétique, son horrible nivellement, le déversement de ses peuplades grouillantes, leur choix, sur le champ, avait été fait. Des quatre vents, toute une jeunesse se dressa. Géants blonds de Scandinavie et des pays Baltes, Hongrois rêveurs aux longues moustaches, Roumains trapus et noirauds, Croates énormes aux houppelandes violettes, Italiens fantaisistes et sentimentaux, Espagnols aux yeux de jais, Français gouailleurs, Danois, Hollandais, Suisses accoururent au combat de l'Europe. Tous les peuples étaient là. On vit même s'engager quelques Anglais, Canadiens, Australiens, Sud-Africains et Néo-Zélandais, une cinquantaine en tout, une cinquantaine tout de même.

*

* *

Des milliers de Belges se rassemblèrent, selon leur langue, au sein d'une légion flamande et d'une légion wallonne. Ils constituèrent d'abord deux bataillons, puis, en 1943, deux brigades, puis, en 1944, deux divisions : la division *Wallonie* et la division *Flandre*

J'allais être, quarante-six mois durant, un de ces Volontaires de l'Europe et connaître, avec mes camarades, la plus terrible et la plus grandiose des épopées, avancer à pied, pendant deux ans, jusqu'au seuil de l'Asie, puis refluer interminablement, du Caucase jusqu'en Norvège, passer de l'ivresse des offensives de 1941 et de 1942 à la gloire amère de la défaite et de l'exil, tandis que, sur la moitié de l'Europe exsangue, s'épandrait la marée jaune des Soviets vainqueurs.

L'Ukraine conquise

En octobre 1941, on mettait deux à trois semaines pour accomplir le trajet de la frontière du Reich au front russe.

Nous dépassâmes Lemberg, ou les tramways agitaient dans le vent des petits drapeaux ukrainiens, jaune et bleu. A peine eumes-nous pénétré dans les campagnes, au sud-ouest, nous pûmes juger par nous-mêmes de l'étendue des désastres militaires qui avaient été infligés aux Soviets. Des

centaines de voitures blindées étaient culbutées le long de la toute. Chaque carrefour était un cimetière de ferraille.

Le spectacle se prolongea pendant une demi-heure, puis les traces

[24] de combats disparurent. Nous étions arrivés en pleine Ukraine, une Ukraine intacte, dressant dans l'immensité de ses plaines boueuses des centaines de meulards gigantesques, longs comme des zeppelins.

Des villages paisibles semaient leurs isbas, blanches ou bleu pâle, aux toits épais de paille. Chaque chaumine était isolée parmi des boqueteaux de jeunes cerisiers aux reflets de cuivre.

Les murs étaient en torchis. Mais les artistes locaux avaient taillé dans le bois des sculptures naïves, oiseaux d'amour, fleurs, flèches, festons, qui encadraient les petites fenêtres. Ces bois ouvragés étaient peints, comme les volets, en couleurs vives. Les fenêtres étaient doubles, hermétiquement closes, séparées par une planche large comme la main, sur laquelle reposaient, dans de l'ouate, des verroteries, des oranges ou des tomates en ciment coloré.

De grosses filles aux pommettes plates s'agitaient devant les petites fermes. Leurs cheveux blonds étaient noués dans des foulards bleus ou rouges. Elles étaient vêtues de vestes molletonnées qui leur donnaient des airs de scaphandriers lapons. Bottées à la cosaque, elles pataugeaient gaillardement dans la boue, parmi les cochons criards.

Le train stationnait durant des heures au milieu des champs ou devant des maisons perdues. Nous achetions des poules que nous cuisions dans l'eau bouillante de la locomotive. Des gosses ukrainiens nous montraient avec orgueil leurs devoirs de langue allemande. Dans le même cahier, nous lisions aux premières pages : , puis, aux dernières pages, la formule revue et corrigée par l'instituteur prudent : La marmaille n'en paraissait pas autrement troublée.

*
* *

Certaines rencontres nous donnaient une idée de ce qu'avaient été les victoires de septembre et d'octobre 1941: c'étaient les trains qui transportaient vers le Reich des hordes fantastiques de prisonniers.

A chaque arrêt, nous courions contempler les wagons. Nous restions ébahis devant ces colosses hirsutes, safranés, aux petits yeux luisants de chats. Beaucoup étaient des Asiates. Ils se tenaient debout, à quatre-vingts, à cent même, dans chaque fourgon.

[25]

Une nuit, des cris épouvantables nous réveillèrent. Nous stationnions dans une gare. Nous dégringolâmes, ouvrîmes les portes d'un wagon de prisonniers : des Asiates, voraces comme des murènes, se battaient en s'arrachant des morceaux de viande. Ces morceaux de viande, c'était de la viande humaine ! Le wagon se disputait les restes d'un Mongol mort qui avait été disséqué avec des lamelles de boîtes de conserve. Certains prisonniers s'étaient estimés lésés lors de la distribution, d'où la bagarre. Les os rongés avaient été jetés à l'extérieur, par les barreaux. Ils étaient semés, sanguinolents, le long du wagon, sur la terre vaseuse.

Nous apprîmes par la suite que les centaines de milliers d'hommes qu'on entassait de la sorte restaient parfois trois semaines debout, nourris quand il y avait de la nourriture à proximité des voies. Beaucoup de ces Asiates, amenés de leurs steppes sauvages, préféraient ronger une côte de Kalmouk ou de Tartare plutôt que de courir le risque de mourir de faim. Dans une gare, j'en vis plusieurs qui creusaient le sol. Ils extrayaient des vers rouges et électriques, longs comme la main. Ils les gobaient comme ils eussent gobé un œuf. La pomme d'Adam de ces vermivores s'agitait avec une satisfaction évidente.

*
* *

Un matin, nous arrivâmes au fleuve Bug. Le grand pont métallique était abattu au fond de la vallée. Nous dumes décrocher tous nos impédiments et camper dans la ville de Pervomaïsk.

Nous pumes entendre, à nouveau, le communiqué. Les avances n'étaient pas aussi prodigieuses que nous l'avaient dit les gobe-mouches de la ligne du chemin de fer. Au contraire, la poussée allemande se ralentissait : Moscou n'était pas prise, Leningrad non plus ; du côté de Rostov, la situation n'était pas claire. L'optimisme était encore très grand, mais on remarquait certaines réticences. Les Allemands de Pervomaïsk faisaient des allusions discrètes aux difficultés des divisions lancées à mille kilomètres des frontières du Reich.

Nous regardions la boue et nous pensions à la mer de limon qui séparait de leurs anciennes bases les armées en offensive. Une route

[26] partait de Pervomaïsk vers le Dniepr. Des camions y étaient englués jusqu'en haut de l'essieu. La boue était noire, épaisse comme de la poix. Les plus solides moteurs s'arrêtaient, impuissants.

Les voies de chemin de fer n'étaient guère praticables, elles non plus. Depuis les tsars, on ne devait plus avoir touché aux lignes ; les trains avançaient avec une lenteur de tortue ; pourtant, les rails se soulevaient et s'abaissaient comme des balançoires. Le trafic était faible, bien que l'élargissement des voies eut été réalisé avec une diligence extraordinaire. Les transbordements achevaient de tout gâter. Le Bug atteint, il fallait descendre à pied jusqu'au fond de la vallée, remonter celle-ci par un détour fangeux de plusieurs kilomètres. Cette piste était un fleuve : on marchait dans l'eau jusqu'aux genoux.

C'est dans ces conditions que tous les secours des armées du Sud devaient être transportés au-delà des ponts rompus.

Les armées allemandes avaient plongé vers l'est à tombeau ouvert.

Cette audacieuse opération eut pu parfaitement réussir si la guerre s'était terminée en un laps de temps très court. Des troupes victorieuses se fussent provisoirement débrouillées sur place. Le génie eut organisé à tête reposée les communications de l'arrière, eut amélioré les voies, rétabli les ponts dans l'espace de quelques mois : ce n'eut pas été un drame.

Malheureusement pour le Reich, la guerre ne s'était pas terminée aussi vite que le commandement l'avait prévu. Les divisions essayèrent encore de progresser, mais le déluge d'automne englua totalement la steppe. Les munitions, l'essence, les renforts indispensables traînèrent pendant des semaines à travers la Russie disloquée.

Une armée qui se bat est un gouffre. Et l'hiver approchait. En 1812, exactement à la même époque, Napoléon avait du se décider, l'angoisse dans l'âme, à quitter Moscou.

Les armées du Reich, elles, allaient demeurer en Russie.

Or, il ne s'agissait pas ici d'une pointe avancée, comme l'avait été la marche de l'empereur des Français, mais d'un front de trois mille kilomètres qui courait de la mer Blanche à la mer Noire !

Quand nous regardions les gares vides, les ponts coupés, les camions plongés dans la boue, nous ne pouvions détacher nos pensées des centaines de milliers d'hommes engagés au fond de la Russie et qui

[27] allaient risquer ce que Napoléon n'avait pas osé tenter : se maintenir malgré tout, en pleine steppe, avec l'ennemi devant soi, avec le désert dans le dos, avec la neige tombant du ciel, avec le gel rongeant les corps et le moral.

Toutefois, nous avions une telle confiance dans l'infaillibilité du haut commandement allemand que nous ne prolongeâmes pas outre mesure nos réflexions. La guerre pouvait encore finir d'ici les grands froids. Sinon, tout avait été prévu, certainement, cette fois-ci comme toujours...

Nous nous réembarquâmes dans un autre convoi, après avoir franchi la vallée inondée du Bug. Le pays restait calme durant le jour. Mais, la nuit, on tirait des coups de feu sur les trains. Le long des voies, le matin, nous remarquions des cadavres de soldats soviétiques. Ils avaient tenté un coup de main isolé. Leurs corps recroquevillés gisaient dans de longues capotes violettes.

Il se mit à geler ferme. Il nous fallut casser la glace des fossés pour nous laver, le matin, aux arrêts du convoi.

Nous étions entassés à quarante soldats par wagon, depuis dix-sept jours. Le 2 novembre, très tôt, nous franchîmes de grandes tranchées antichars, ouvertes dans des collines rousses.

Le train descendit. Nous longeâmes interminablement des murs calcinés d'usines. Puis, magnifique, une prodigieuse coulée bleue, d'un bleu brillant, lavé par le soleil, apparut brusquement à nos yeux. C'était le Dniépr, large de plus d'un kilomètre.

Dniépropétrovsk

On ne s'était guère battu entre la Galicie et le Dniépr. Une fois enfoncée la porte de Lemberg, la bataille d'encerclement de Balta avait réglé le sort de la merveilleuse plaine d'Ukraine, criblée de maïs et de blé, damée de grands villages blancs et bleus, pavoisée de milliers de cerisiers. Les blindés du Reich avaient poussé, sans autre incident, jusqu'à Dniépropétrovsk.

Le combat devant la ville avait été très rude. Un cimetière rassemblait, près de la gare, plus de six cents tombes allemandes. Des rues entières étaient incendiées. Mais la cité avait encore belle allure. La

[28] perspective Karl-Marx, baptisée aussitôt avenue Adolphe-Hitler, s'étendait interminablement, large comme les Champs-Elysées.

La guerre avait maintenant traversé le fleuve. Le dernier aspect qu'elle avait revêtu, à l'entrée des troupes allemandes dans les quartiers populeux, avait été plus pittoresque que terrifiant : de longues rangées de poivrots étaient étendus, ivres morts, à côté de rigoles par ou descendaient en torrents trois cent mille litres de vodka, échappés des futs qu'avaient défoncés les bolchevistes en retraite. Les soulauds avaient lapé l'alcool à même la boue ; puis, noyés de félicité, ils avaient attendu, la bedaine en l'air, l'arrivée de l'envahisseur.

Le régime stalinien avait fait, à Dniépropétrovsk, un grand effort de construction.

Nous fumes d'abord très impressionnés, à l'approche des faubourgs de la ville, lorsque nous vîmes se dessiner les grands cubes de maçonnerie des immeubles prolétariens élevés par les Soviets. Leur ligne était moderne. Les bâtisses étaient énormes et nombreuses. Indéniablement, le communisme avait réalisé quelque chose pour le peuple. Si la misère des paysans était grande, du moins l'ouvrier semblait-il avoir profité des temps nouveaux.

Encore fallait-il visiter et examiner ces immeubles. Nous vécumes durant six mois dans le bassin houiller du Donetz. Nous eumes tout le loisir de vérifier les constatations que nous avions faites dès notre entrée à Dniépropétrovsk. Ces constructions, si impressionnantes de loin, n'étaient qu'une gigantesque escroquerie, destinée à mystifier les voyageurs de l'Intourist et les spectateurs des actualités de cinéma.

Dès qu'on approchait de ces blocs d'immeubles, on était écœuré par une fade odeur de boue et d'excréments, montant des marécages qui entouraient chacun des édifices. Il n'y avait autour de ceux-ci ni dallage, ni pierraille, ni blocaille. La boue russe régnait là comme ailleurs. L'évacuation des eaux de pluie se faisait à même le sol. De vagues tuyaux pendaient au bord des larmiers et jetaient l'averse à la cantonade. Les murs étaient écaillés et effrités dans tous les sens. La qualité des matériaux utilisés était de dernier ordre. Partout les balcons étaient descellès. Les escaliers de ciment étaient râpés et creusés. Or ces constructions dataient à peine de quelques années.

Chaque étage possédait un certain nombre d'appartements blanchis

[29] à la chaux, nantis d'une cuisine minuscule à l'usage de plusieurs familles. Les fils électriques couraient en girandoles. Les murs étaient en torchis et crevaient dès qu'on se risquait à y planter un clou.

Généralement, le service d'eau ne fonctionnait pas. La population prolétarienne, ne parvenant pas à utiliser les installations sanitaires, opérait tout autour des immeubles, convertis de la sorte en une vaste fosse d'aisance. Le froid pétrifiait ces dépôts qui, à chaque dégel, fondaient en répandant des odeurs pestilentielles. Finalement, ces appartements s'avéraient encore plus inconfortables que les misérables isbas ou, sur la terre la plus riche de l'Europe, des millions de paysans russes végétaient au milieu d'une misère sordide, n'ayant sur le dos que des souquenilles, mangeant dans l'écuelle commune, au moyen de cuillers taillées grossièrement à même des morceaux de bois.

Soixante-quinze pour cent de nos soldats étaient des travailleurs manuels. Beaucoup d'entre eux avaient été sensibles, jadis, à la propagande des Soviets. Ils demeuraient bouche bée maintenant qu'ils voyaient dans quel état de déchéance et de prostration se trouvait le prolétariat russe. Ils hochaient la tête, regardant par deux fois le spectacle avant d'y croire.

Hitler avait tenté une expérience dangereuse. Les centaines de milliers de travailleurs allemands mobilisés et envoyés au front de l'Est eussent pu faire de périlleuses comparaisons si les Soviets avaient vraiment réalisé quelque chose de grand en faveur de la classe ouvrière.

Chaque Allemand, au contraire, pensait aux ravissantes habitations ouvrières du Reich, à leur confort, au jardinet familial, aux cliniques et aux maternités populaires, aux loisirs, aux vacances payées, aux magnifiques croisières en Scandinavie ou en Méditerranée. Il se souvenait de sa femme, de ses enfants, joyeux, bien portants, bien vêtus ; en regardant le peuple russe haillonneux, les isbas misérables, les appartements ouvriers lugubres et branlants, il tirait des conclusions absolument nettes.

Jamais masse de travailleurs ne fit un pareil voyage d'étude.

Quatre ans plus tard, la comparaison s'opérerait en sens inverse : après avoir volé les montres, les bijoux, les vêtements, dans tout l'Est de l'Europe, le soldats soviétique retournerait en maugréant en U.R.S.S., stupéfait du confort des pays non communistes et dégouté

[30] de son de cuillers en bois, de robes effilochées et d'excréments gâcheux s'étalant autour des maisons-casernes.

*
* *

Au bout de trois jours, nous reçumes notre nouvel ordre de mârche : aux dernières heures de la nuit, nous passerions sur la rive gauche du Dniépr et rejoindrions la zone de combat.

A six heures du soir, notre légion se réunit sur une terrasse qui dominait le fleuve. Le grand chant de l'eau montait jusqu'à nous. Je sortis des rangs pour répéter une dernière fois à mes camarades leurs devoirs d'Européens, de patriotes et de révolutionnaires. Une émotion étrange nous dominait tous. Qui de nous repasserait le fleuve plus tard ?

A minuit nos colonnes se rangèrent.

Le passage du Dniépr s'effectuait à sens unique, sur un pont de bois long de treize cents mètres. Celui-ci avait été coupé à plusieurs reprises par l'artillerie et l'aviation soviétiques. Une (artillerie de D.C.A.) vigoureuse protégeait cette étroite passerelle, seul trait d'union avec le front du Sud. La masse noire du fleuve était fleurie de centaines d'énormes glaçons, pareils à des lotus de légende. Des carcasses de bateaux coulés émergeaient de l'eau.

Nous hâtions le pas. Nous nous taisions, émus d'être arrivés au rendez-vous ou la guerre nous attendait.

Le front de la boue

Qui n'a pas réalisé l'importance de la boue dans le problème russe ne peut rien comprendre à ce qui se passa durant quatre années au front européen de l'Est. La boue russe n'est pas seulement la richesse ou la steppe se revivifie, elle cònstitue aussi une défense du territoire, défense plus efficace même que la neige et le gel.

Il est encore possible de triompher du froid, de progresser par quarante degrés au-dessous de zéro. La boue russe, elle, est sure de sa domination. Rien n'eñ vient à bout, ni l'homme ni la matière. Elle règne sur la steppe pendant plusieurs mois. L'automne et le printemps lui appartiennent. Et même pendant les quelques mois d'été ou un

[31] soleil de feu écrase et écaille les champs, des ouragans éclatent toutes les trois semaines. Cette boue est extraordinairement gluante parce que le sol est imprégné de matières huileuses. Tout le pays est imbibé de mazout. L'eau ne s'écoule pas, elle stagne. La terre colle aux pieds, colle aux attelages.

Déjà en débarquant au fleuve Bug, au mois d'octobre, nous avions été stupéfaits devant le spectacle des camions engloutis dans cette fange noirâtre. Mais nous ne réalisâmes exactement la situation que lorsque nous fumes entrés nous-mêmes dans le marais ukrainien.

*
* *

A partir de Dniépropétrovsk, les trains ne circulaient plus. Les ponts étaient coupés. Les voies avaient sauté.

Au mois d'octobre 1941, les troupes allemandes avaient couru à vau-vent tout au fond du Donetz, laissant derrière elles un pays immense : dès la tombée des pluies, celui-ci se convertit en une zone morte, virtuellement inaccessible. Les unités parties en flèche durent combattre, pendant des semaines, séparées de Dniépropétrovsk par cette mare de trois cents kilomètres de longueur.

Staline échappa au désastre à quinze jours près. Quinze jours de soleil de plus, et tout le charroi des vainqueurs eut pu suivre. Staline, arrivé au fin fond de la défaite, fut sauvé par cette glu souveraine qui obtint ce que ses troupes et son matériel n'avaient pu obtenir.

Hitler avait broyé des millions de soldats soviétiques, annihilé leur aviation, leur artillerie et leurs chars, mais il ne put rien contre ces abas qui tombaient du ciel, contre cette gigantesque éponge huileuse qui happait les pieds de ses soldats, les roues de ses camions-citernes, les chenilles de ses panzers. La plus grande et la plus rapide victoire militaire de tous les temps fut stoppée, au stade final, par de la boue, rien que par de la boue, la boue élémentaire, vieille comme le monde, impassible, plus puissante que les stratèges, que l'or, que le cerveau et que l'orgueil des hommes.

[32]

*
* *

Notre légion était arrivée en Ukraine juste à point pour se battre — ou plus exactement se débattre — contre cet ennemi-là.

Lutte sans gloire. Lutte harassante. Lutte qui abalourdissait et qui dégoutait. Mais lutte qui rendit courage à des milliers de soldats soviétiques, jetés dans tous les sens par les vagues de panzers allemands qui les avaient dépassés, deux ou trois semaines plus tôt.

Ils avaient cru d'abord, comme les Français en juin 1940, que tout était fini. Tout l'indiquait. Ils s'étaient cachés, parce qu'ils avaient peur. La pluie tomba. De la lisière des peupleraies ou du chaume des isbas ou ils se camouflaient, ils s'aperçurent que ces merveilleuses troupes du Reich qui les avaient tellement impressionnés n'étaient plus invincibles : leurs camions étaient vaincus, leurs panzers étaient vaincus. Ils entendaient les chauffeurs, impuissants, jurer près de leurs moteurs. Des motocyclistes enguignonnés pleuraient de rage, ne parvenant plus à dégager leurs machines supées. Peu à peu, les fuyards soviétiques reprirent confiance.

La résistance naquit ainsi, du répit que la boue donna et du spectacle de la vulnérabilité des forces du Reich, irrésistibles quelques semaines auparavant quand leurs fantastiques colonnes blindées déferlaient au soleil.

La boue était une arme. La neige en serait une autre. Staline pouvait compter sur ces alliés gratuits. Il ne se passerait plus rien de décisif avant six mois. Six mois de sursis, alors que les épaules touchaient le sol... Il lui suffirait, jusqu'au mois de mai 1942, de contenir les forces du Reich qui, accablées par les éléments, ne désiraient plus qu'hiverner dans le calme. Déjà les partisans s'organisaient dans le dos des divisions allemandes, les harcelaient comme des moustiques de marais, vite arrivés, vite repartis, aussitôt après la piqure.

*
* *

Nous avions rêvé de combats éblouissants. Nous eumes à connaître la vraie guerre, la guerre de la lassitude, celle des fanges dans

[33] lesquelles le corps sombre, celle des bouges nauséabonds, celle des marches sans fin, celle des nuits qui ruissellent et du vent qui hurle.

Nous arrivions au front alors que l'offensive d'été avait pris fin, alors que les armées de Hitler se débattaient dans des marais monstrueux, alors que des partisans surgissaient de chaque coudraie et tendaient leurs pièges partout.

C'est contre eux qu'on nous engagea, à peine sortis de Dniépropétrovsk. Théoriquement, le front se trouvait à deux cents kilomètres du Dniépr. En fait, il était à cinquante mètres de la route. A quelques lieues même du Dniépr, des milliers de partisans s'étaient installés dans une sapinière à cheval sur une rivière appelée Samara. La nuit, les ponts du voisinage sautaient, les soldats isolés se faisaient abattre, dix incendies mystérieux s'allumaient. Le soir de notre arrivée dans la grosse localité ouvrière de Novo-Mosco, le garage ou étaient abrités quatre-dix càmions de la Wehrmacht avait flambé, illuminant toute la région.

Ces assaillants sournois devaient être acculés et réduits. Notre légion reçut l'ordre de se porter à l'ouest, au sud-ouest et au sud de cette forêt, repaire touffu de l'ennemi.

*
* *

Franchir la ceinture de boue qui nous séparait de ces bois fut une épreuve diabolique ; chaque mètre de limon était un obstacle, demandait un effort et une souffrance.

Tout le pays sombrait dans une ombre épaisse, pleine d'eau. Pas une lampe de ferme ne tremblait. Nous culbutions dans des fondrières, lâchant nos armes qu'il nous fallait rechercher à tâtons. L'eau nous montait à mi-cuisse. Les trous étaient si périlleux que nous avions du nous lier trois par trois, afin de pouvoir retenir à temps celui qui s'enfonçait brusquement dans une crevasse.

Nous mîmes près de vingt heures pour franchir ces kilomètres sataniques. Nous nous relevions de nos chutes, trempés jusqu'à la tête. Tous nos équipages, tous nos bagages avaient été abandonnés dans l'eau. Nous nous affalâmes enfin dans quelques isbas désertes. Nous fîmes des feux de fortune avec de la paille et des ais de cloisons. Nous

[34] avions du enlever tous nos vêtements. Nous étions gluants d'un limon putride qui nous recouvrait le corps entier. Notre peau avait la couleur grise des phoques.

Nous nous bouchonnâmes longuement avec du foin et, dans une écœurante puanteur, nus comme des Adamites, nous attendîmes le retour de la lumière, parmi les bouffées de la fumée âcre...

*
* *

Ainsi, des centaines de milliers de batraciens-soldats essayaient de lutter sur ce front visqueux de trois mille kilomètres.

Il fallait affronter l'ennemi devant soi, derrière soi, sur les flancs, l'esprit inquiet, le corps vidé de force.

Cette boue asphyxiait les âmes. Les moins fortes s'effondraient, empoisonnées. Nous n'en étions encore qu'à ces préliminaires lorsqu'un de nos camarades tomba à la renverse dans les marais, la tête éclatée. A bout de courage, il venait de se tirer un coup de fusil dans la bouche.

La terre a ses armes, elle aussi. La vieille terre russe, foulée par l'étranger, se servait de ses armes éternelles ; elle se défendait et elle se vengeait.

Elle se vengeait déjà, dans cet automne ruisselant de 1941, tandis que nous regardions cette flaque de sang mauve stagner sur la boue noire, lisse et impénétrable...

Un village

Le village de Karabinovska, ou nous passâmes près de trois mois à contenir les partisans, était, comme tous les villages russes, traversé par un interminable chemin campagnard, large de cinquante mètres, bordé d'isbas, de haies, de clôtures de planches et de cerisaies.

Les paillotes disséminées, aplaties sous leur gros toit de joncs, étaient à peu près toutes les mêmes, à part la couleur de la chaux. On entrait dans un petit vestibule obscur, ou, directement, dans la chambre commune. Une fade touffeur vous accueillait, une odeur de saleté,

[35] de tomates, de respiration et d'urine des jeunes bêtes qui, l'hiver, couchaient pêle-mêle avec les gens.

Durant l'hiver, les Russes ne quittaient guère la bancelle et les escabelles boiteuses de l'isba, Les parents sortaient tout juste pour aller, à l'autre bout de la maison, soigner le cochon, la vache ou un bœuf solard. Ils revenaient avec le chargement de cannes de maïs ou de tournesols, grâce auquel ils alimentaient le four.

Ce four remplissait tous les offices : cuisinière, chauffage central et lit de la famille entière. C'était un cube imposant, en briques et en torchis, passé à la chaux. Il occupait le tiers ou la moitié de la pièce et s'élevait, en deux paliers, jusqu'à un demi- mètre de la voute. On enfonçait dans le foyer, deux ou trois fois par jour, une botte de joncs ou un peu de mort-bois. Le soir, la famille, au grand complet, grimpait sur le palier supérieur du poêle. Père, mère, enfants, emmêlés, recroquevillés, dormaient à même le torchis tiède, recouverts d'oripeaux et de quelques édredons rouges d'ou dépassait une file de pieds nus, aplatis et boucanés. Pareils à des ouistitis au haut d'un orgue de Barbarie, les gosses passaient les six ou sept mois de l'hiver au sommet de ce four. Ils portaient, pour tout vêtement, une chemisette s'arrêtant à mi-corps. Ils étaient crasseux et piaillards. Leur nez coulait. En Russie, la mortalité infantile était énorme. La sélection se faisait à la base, impitoyable.

*
* *

Tout un coin de l'isba était réservé aux icônes. Certaines, particulirement belles, dataient du XVe ou du XVIe siècle. Les fonds de ces miniatures étaient ravissants : châteaux verts et blancs, gibier gambadant avec grâce. Le plus souvent, elles représentaient saint Georges terrassant le dragon, ou saint Nicolas, barbu et débonnaire, ou la Vierge, au teint aduste, aux yeux en amande, portant un petit Jésus de primitif italien.

Ces icônes trônaient parmi des guirlandes de papier vert ou rose. Les paysans se signaient vingt fois par jour en passant devant elles. Parfois ils possédaient encore un tout vieux livre de prières rogné, sali,

[36] dont ils lisaient quelques pages avec une merveilleuse ferveur, le soir, à la lueur d'un quinquet mouvant.

Ces gens ne se disputaient jamais, regardaient au loin, avec des yeux bleus ou pers, pleins de rêves...

Des plantes hiémales encombraient l'isba. Elles possédaient de larges feuilles huileuses, s'élevaient à deux mètres de hauteur, quasiment jusqu'au plafond. Elles donnaient des airs de jungle à ces bouges fétides.

L'isba possédait en annexe le hangar des bêtes.

Les paysans riches, les koulaks, étaient partis depuis longtemps, par millions, en Sibérie, pour y apprendre à mépriser les biens de ce monde. Ceux qui avaient échappé aux déportations se contentaient d'une vache brune, d'un ou de deux cochons, d'une douzaine de poules, de quelques pigeons.

C'était tout leur bien. Ils le couvaient avec des soins jaloux. Aussi les veaux, les porcelets étaient-ils transportés au chaud dans la chambre unique de la famille, dès le premier gel.

Le kolkhoze, ou chacun servait obligatoirement le régime, absorbait la quasi-totalité du blé, du maïs, de l'huile de la contrée. Mais, grâce à ces spoliations, Staline pouvait fabriquer des blindés et des canons, préparer la révolution universelle. Il ne restait au paysan, après avoir avalé tristement, le soir,

sa poêlonnée de pommes de terre ou ses oignonades, qu'à prier devant ses icônes, fataliste, les yeux purs, la volonté vide.

*
* *

L'automne passait. L'air perdit sa moiteur. Les soirs furent secs. La boue durcit au bout de quelques jours. Puis il neigea. Il gela. Ce fut le début du grand hiver russe. Les arbrisseaux brillaient, mouchetés de mille paillettes. Le ciel se peignit de bleu, de blanc et d'or frêle. Le soleil était doux, au-dessus des saules qui bordaient les lacs. Vers ceux-ci descendit, un matin, toute la population du village.

Ces grands étangs étaient peuplés de milliers de joncs, pareils à des lances, hauts de trois mètres, surmontés de plumets bruns et roses. Le gel avait étreint les cannes grises. Les paysans éprouvèrent la résistance de la glace noire, saupoudrée de neige. Elle était solide.

Tous allèrent chercher leurs étrapes et leurs faulx.

Ce fut une moisson étrange. Sous le soleil froid de novembre, le village coupa les grands joncs, comme en juillet il avait coupé les blés, les grands joncs qui recouvriraient le toit des isbas blondes.

La récolte s'abattait, par pans magnifiques. Des milliers de petits passereaux grassouillets pépiaient et se roulaient sur la rive. En trois jours, les étangs furent fauchés. Le village, alors, rentra chez lui et ferma ses portes pour l'hiver.

D'ailleurs, il était temps de se terrer. Des balles s'incrustaient parfois dans le torchis et cassaient les branches des cerisiers.

II

HIVER AU DONETZ

Les soviétiques constituaient des formations militaires d'un genre tout à fait spécial.

Ils n'étaient nulle part. Et ils étaient partout à la traverse. Tapis dans un bosquet, dans un meulon, à la lucarne faîtière d'une isba, leurs guetteurs surveillaient silencieusement durant le jour chaque pas de l'adversaire. Ils repéraient les hangars et le matériel, les endroits de passage, l'avance des travaux des pionniers.

La nuit suivante, un pont était dynamité, des camions prenaient feu. Des rafales partaient d'un talus. On courait. C'était trop tard. On retrouvait dans les entours une vieille schapska fourrée, ou la trace de bottes de feutre. Rien d'autre. La forêt avait absorbé sans bruit les fuyards.

Nous devions, avec une seule compagnie, couvrir plusieurs kilomètres de la grand'route de Dniépropétrowsk à Stalino, surveiller une lieue de lisière de la forêt, séparée de notre village par deux kilomètres de lande mamelonnée ou s'agitaient quelques bouquets`d'arbustes.

Nos postes se trouvaient à trois cents mètres au-delà des isbas. Nous y montions la garde, le nez blanchi, les mains crevassées. Le froid était devenu mordant. Nous ne possédions pas le moindre équipement d'hiver.

Il ne suffisait pas de rester à l'affut dans ces trous. Les Russes se glissaient félinement, la nuit, entre nos postes. Une fois ceux-ci

[40] dépassés, ils pouvaient accomplir leurs méfaits à l'aise. Aussi la moitié de nos effectifs devait elle patrouiller sans cesse dans les pâtis, du village jusqu'à la forêt.

Nous allions nous camoufler dans des fossés neigeux, guettant le moindre signe de vie, l'oreille au vent.

Nous tombions dans des trous de neige. Nous claquions des dents, rongés par ces heures interminables à jouer au tue-chien. Nous rentrions gelés jusqu'aux os. Nos armes glacées fumaient longtemps près des feux de cannes de tournesol.

*

*   *

De jour en jour, notre étreinte se resserra autour de la pineraie.

Par deux fois, nous fîmes de profondes incursions dans le bois. La neige crissait. Nous découvrions partout des traces de bottes feutrées. Mais pas une branche ne bougeait. Pas une balle ne partait. La guerre des partisans était une guerre de coups de main sournois, elle évitait les batailles rangées.

A notre droite, des troupes allemandes contactèrent à leur tour l'ennemi. Dans les soirs secs, brillants d'étoiles, les charpentes noires et les palançons des isbas en feu se détachaient sur des fonds d'or. Les Rouges essayèrent de se dégager dans notre direction, Ils arrivèrent, une nuit, vers onze heures du soir. Couchés dans la neige, nous dévidâmes nos rafales de fusils mitrailleurs. Les balles traçantes s'élançaient pareilles à des poignées de fleurs. Pendant une heure, la steppe fut zébrée par ces flèches flamboyantes. Sentant que le barrage était solide, les Russes regagnèrent leurs tanières secrètes.

*
* *

A la lisière nord-ouest de la forêt, sur la rive droite de la Samara, les Rouges avaient édifié de solides blockhaus.

La rivière était gelée.

Nos hommes reçurent l'ordre de prendre d'assaut les positions de l'ennemi.

A peine furent-ils à proximité du cours d'eau qu'un tir violent les

[41] accueillit. La troupe dut charger dans ces conditions, en franchissant le découvert que constituaient les vingt-cinq mètres de glace lisse. Nous eumes, ce jour-là, des pertes sañglantes. Mais les bunkers furent emportés, les Rouges cloués à la neige ou mis en fuite.

La terre russe reçut nos morts. Combien d'autres n'allaient pas tomber, dans le gel, dans la boue ou sous les soleils d'or, au Donetz et au Don, au Caucase et en Esthonie... Mais ces premières taches roses, étoilées comme des pétales dans la neige de la Samara, avaient l'inoubliable pureté des premiers dons, des premiers lilas et des premières larmes...

*
* *

Il nous fallut quitter ces tombes. Nous devions maintenant nous porter à l'extrême pointe du front, rejoindre une division qui s'était jetée au fond du bassin charbonnier du Donetz. A la fin de novembre, sans gants, sans passe-montagnes, sans fourrure quelconque, nos minces vêtements militaires traversés par la bise, nous commençâmes une progression de deux cents kilomètres.

Routes de glace

Le gel, au cours de l'automne de 1941, avait complètement métamorphosé les routes du Donetz. Le fleuve de boue était devenu un fleuve de lave cahoteux. La fange s'était consolidée alors que des centaines de camions continuaient à la taillader et à la triturer. Elle s'était pétrifiée dans un entrelacement de crêtes rocheuses, hautes d'un demi-mètre. Ces arêtes et ces nappes avaient la couleur lisse du marbre, un marbre noir qui, sur cinquante ou cent mètres de largeur, s'ouvrait et s'incurvait, coupé par de longues bandes.

Il était inutile de vouloir engager des autos ordinaires entre ces rainures. Les réservoirs des limousines se faisaient défoncer dès les premiers kilomètres. Seuls les gros camions et les voitures tout terrain, particulièrement hautes sur pattes, pouvaient se hasarder sur ce verglas et cartayer parmi les crevasses.

La marche des fantassins était une misère. Nous n'osions

[42] quasiment pas soulever le pied. Nous le poussions seulement. Les chutes étaient douloureuses, car cette glace était dure comme du métal.

Nous devions tenir nos armes prêtes pour le combat, à la moindre alerte. L'équipement d'un soldat mitrailleur représentait alors plus de trente kilos de ferraille, sans parler des trois jours de vivres de route et de tout le barda habituel. Les efforts faits pour ne pas déraper nous brulaient les tendons. Nous devions, avec nos couteaux, crever l'arrière de nos gros godillots durcis, pour leur donner un peu de jeu. Chacun serrait les dents pour résister à la souffrance. Parfois, un homme s'abattait, les nerfs rompus par l'effort. Il râlait, le visage contre la glace. On le hissait dans le premier camion qui passait, sur un monceau de pains ou sur des caisses de munitions. Puis la colonne reprenait son brimbalement sur le verglas noir.

*
* *

Pourtant le pays était agréable à voir. La grande steppe blanche était hachurée par les centaines de milliers de cannes grises des tournesols. Des nuées de passereaux s'agitaient comme des petites boules de laine, prises de folie. Le ciel, surtout, était admirable, d'une pureté de cristal, bleu pâle, d'une telle limpidité que chaque arbre détachait sur l'horizon chacune de ses branches dépouillées, avec une netteté athénienne.

Des paysans nous indiquaient parfois une platanée ou une alignée de vieux bouleaux, dernier vestige d'un domaine seigneurial. Mais de la construction de jadis il ne restait ni une planche ni une pierre, pas même la trace d'anciennes assises. Tout avait été rasé, nivelé, rendu à la végétation.

Il en avait été de même de la plupart des églises. Il en subsistait quelques-unes, polluées depuis longtemps, qui servaient de granges, de dépôts, de salles de réunion, d'écuries ou de centrales électriques. Le beau bulbe vert et or brillait toujours au-dessus des murs blancs. Nous découvrions parfois des débris de boiseries ou l'une ou l'autre peinture ancienne que les badigeonneurs n'avaient pu atteindre au sommet des voutes. A part cela, le parquet était jonché de maïs ou de crottin. Ces églises-écuries, ces églises à moteur, à tournesols ou à

[43] réunions du soviet local étaient, d'ailleurs, extrêmement rares. Nous avons franchi, pendant deux ans, plus de deux mille kilomètres à pied, de Dniépropétrovsk jusqu'à l'entrée de l'Asie : nous avons pu compter sur nos doigts les églises rencontrées en route, toutes profanées, indistinctement.

*
* *

Au début de décembre, nous traversâmes Pawlograd. Puis nous gîtâmes dans des hameaux vidés de tout, La tempête tourbillonnait. Les départs se faisaient à des quatre heures ou à des cinq heures du matin. Les rafales de neige hurlaient autour de nos visages, nous flagellaient, nous aveuglaient. Nous mettions des heures pour amener jusqu'à la route nos grosses charrettes de fer, chargées de matériel. Les chevaux tombaient sur le verglas, se brisaient les jambes. Les malheureuses bêtes s'ébrouaient vainement dans la neige sifflante, elles soufflaient, se redressaient à demi, s'abattaient à nouveau, affolées.

La neige tombait si dru que les pistes et la steppe se confondaient complètement. On n'avait pas encore paillé les hauts piquets au moyen desquels les Russes, qui connaissent leur pays, balisent leurs routes lorsque l'hiver nivelle ces immensités.

Les flèches indiquant les directions étaient recouvertes de monceaux de neige. Les troupes avaient tôt fait de s'égarer.

Pour comble de malheur, les localités ou les lieuxdits que nous cherchions avaient généralement changé deux ou trois fois de nom durant les vingt-cinq dernières années : les vieilles cartes indiquaient un nom tsariste ; les cartes de 1925 un nom rouge sang de bœuf, fruit de la Révolution ; les cartes de 1935 le nom d'un roitelet soviétique, à l'imitation de Stalingrad et de Stalino. Parfois, d'ailleurs, le roitelet en question avait reçu, entre temps, une balle dans la nuque, au fond des caves du N.K.V.D. : d'ou nouveau et quatrième baptême ! En revanche, cinquante, cent villages de la steppe russe portaient le même nom, noms de femmes ou de filles des tsars, adoptés par paresse, conservés par paresse.

Lors de l'étape qui devait nous conduire à Grichino, nous tournâmes, durant toute une journée, dans la tornade : nous n'échouâmes

[44] dans cette agglomération qu'après avoir franchi une affaire de cinquante-trois kilomètres. Et encore ce Grichino n'était-il pas notre Grichino. Non seulement la localité avait reçu, en vingt-cinq années, trois noms différents, mais il y avait deux Grichino : Grichino-Gare et Grichino-Village, distants de sept kilomètres ! Toutes complications typiquement slaves ! Nous n'arrivâmes au bon Grichino qu'au matin, en avançant dans la neige jusqu'à mi-cuisse.

Nous y étions les premiers. Il fallut quarante-huit heures avant que les autres compagnies fussent là, sauf une qui resta égarée, courut la prétentaine durant quinze jours, eut tous ses chevaux crevés et nous rejoignit au front même, à la Noël, escortant une colonne mérovingienne de grands bœufs blancs, attelés à ses camions gris.

*
* *

Malheureusement, l'odyssée ne se bornait pas, chaque jour, à des transformations d'équipages.

Ce pays, dans lequel nous étions les jouets de ces tempêtes, était truffé de mines soviétiques. La neige les avait recouvertes, ainsi que les piquets de protection posés, de ci, de là, par les premières équipes de pionniers allemands.

Egarée parmi ces rafales qui tourbillonnaient jusqu'à trois mètres de hauteur, une de nos Compagnies s'engagea dans une des zones minées. Le commandant avançait en tête, à cheval. C'était un jeune capitaine de l'armée belge. Il portait le beau nom campagnard de Dupré. Sa bête cogna sur un de ces engins terribles. Le cheval monta tout droit à deux mètres de hauteur, retomba, les intestins épars, tandis que le cavalier gisait dans la neige rouge, les jambes déchiquetées.

La steppe criait, sifflait, miaulait sa victoire. Nos soldats durent, avec deux morceaux de bois, fixer les membres tailladés et transporter ainsi sur des branches de sapin leur infortuné capitaine. Après quelques kilomètres, ils atteignirent une isba déserte.

Il fallut vingt-six heures avant qu'une ambulance tout terrain put arriver au secours du mourant. Il avait onze fractures. Il fumait par petits coups secs. Il fit ses adieux à ses garçons. De grosses gouttes

[43] de sueur descendaient le long de son visage, tellement la souffrance le torturait. Il succomba, sans un mot de regret, en tirant une dernière fois sur sa cigarette...

*
* *

Après les Grichino, ce furent les Alexandrowska. Il y a en U.R.S.S. cent ou deux cents Alexandrowska. Nous errâmes dans tous les Alexandrowska du Donetz.

Enfin nous atteignîmes des cités ouvrières. Nous touchions au but. Un brusque dégel nous valut une dernière étape de boue. Au bout des champs gâcheux, nous vîmes luire le verglas délavé de Cherbinowka, centre charbonnier de quarante mille habitants. Ceux-ci se tenaient immobiles, silencieux, le long des murs. Beaucoup nous regardaient fixement, l'oeil aigu, la bouche mauvaise.

Les troupes bolchevistes s'étaient repliées dans la steppe, à trois kilomètres plus à l'est. Mais dans notre dos, nous le sentions, des hommes de main communistes seraient à l'affut.

Noël à Cherbinowka

Le front de l'Est, en décembre 1941, était capricieux, pareil au dessin d'une plage. Chaque armée du Reich avait porté sa vague au maximum de ses possibilités. Chaque unité s'était trouvée enlisée, à la fin d'octobre, dans des bourges traîtresses, ayant des zones vides à sa gauche, à sa droite, ne connaissant qu'imparfaitement les intentions et la situation d'un ennemi qui, lui aussi, avait couru de toutes ses forces, dans un désordre qui, souvent, avait relevé du vaudeville.

A la faveur de la boue, les Rouges avaient manifesté certaines réactions ; ils avaient repris Rostow ; faute d'essence, les Allemands avaient du y abandonner ou y bruler ˆdes centaines de camions.

Enhardis par ce succès local, les Soviets avaient repris du mordant à l'est du Donetz, à l'aile gauche de notre secteur. De Slaviansk à Artemovsk, leurs assauts étaient extrêmement violents.

La pression soviétique s'exerçait principalement à vingt kilomètres au nord-est de nos bunkers. Devant nos positions de Cherbinowka,

[46] l'ennemi s'excita peu, tout d'abord. Il était englué comme nous dans un terrain qui fondait comme si on l'eut posé dans un lac chaud.

Notre ravitaillement mettait cinquante heures ou davantage pour franchir la vingtaine de kilomètres qui nous séparaient des dépôts de Constantinowska. Plus un motocycliste ne passait. Les chevaux crevaient en route, à bout d'efforts, le nez enfoncé dans le limon.

*

* *

Cherbinowka était devenu absolument immonde. Partout les excréments dégelés empestaient l'air. La malpropreté et la misère de la ville disaient tragiquement ce que le régime soviétique avait fait des grands centres prolétariens. Les installations charbonnières en étaient restées au matériel de 1900 ou de 1905, acquis au temps facile des emprunts français.

Les puits, dynamités par les bolchevistes en retraite, étaient désormais inutilisables.

Il en était ainsi de tout l'appareil industriel de la Russie occupée. Systématiquement, avec une science diabolique, des équipes de spécialistes soviétiques avaient détruit les usines, les mines, les dépôts de chaque bassin, de chaque ville, de chaque faubourg.

Terre brulée ! Sous-sol brulé !

Les chevaux eux-mêmes avaient été abattus dans les fosses. L'odeur nauséeuse de ces bêtes en putréfaction se répandait dans toute la localité, car les bouches d'air des charbonnages s'ouvraient au bord même des rues. Ces excavations étaient à peine protégées par de mauvaises planches. De ces trous primitifs montaient sans cesse les gaz carboniques et les émanations asphyxiantes des charognes.

*

* *

Les Soviets avaient emporté ou détruit tout le ravitaillement de la ville. Le peuple mangeait n'importe quoi. Les mets de surchoix étaient des lambeaux des chevaux crevés qui gisaient dans la boue. La population se les disputait avec acharnement.

Nous avions du abattre un cheval incurable, horrible à voir, tout

[47] couvert de pustules répugnantes. Nous n'eumes même pas le temps d'aller chercher un chariot pour conduire son cadavre hors de la ville. Vingt personnes s'étaient précipitées sur cette dépouille ignoble, lacérant la peau, agrippant la chair encore fumante.

Pour finir, il ne resta que les tripailles, plus dégoutantes encore que tout le restê. Deux vieilles femmes s'étaient jetées sur l'estomac et sur les boyaux, tirant chacune de son côté. La panse éclata, couvrant les deux femmes d'une mixture jaune et verte. Celle qui avait gagné le gros lot s'enfuit sans même s'essuyer le visage, serrant contre elle, farouchement, sa proie.

*

* *

Les cantonnements de la troupe étaient à la mesure de ces merveilles. Lorsque nous redescendions de nos positions, c'était pour nous entasser dans les bâtiments scolaires récemment édifiés par l'Etat : trois longues bâtisses, dites modernes, exactement dans le style de tout ce que nous avions vu depuis Dniépropétrowsk. Le premier soldat qui voulut planter un clou dans le mur, pour accrocher ses armes, le creva d'un seul coup de marteau. Le parquet était formé de planches disjointes

entre lesquelles s'engouffrait l'air. Sous ce plancher de fortune s'ouvrait le vide, l'édifice ne reposant que sur quelques pilotis.

Entre les trois bâtiments se trouvait un terrain vague, tellement boueux que nous avions dû installer des caisses et construire des passerelles pour nous rendre d'un immeuble à l'autre. L'odeur du gaz carbonique montait sans cesse, fade, entêtante, autour de l'école.

Vers le 20 décembre, la neige et le gel revinrent. Nous nous retrouvâmes rapidement à vingt degrés au-dessous de zéro. Sur nos planches disjointes, nous grelottions, recroquevillés dans une seule couverture.

Les fêtes arrivèrent, les fêtes des autres.

Nous eumes notre messe de minuit dâns l'église que nous avions rendue au culte. Une chorale russe lança ses cris aigus et déchirants. Au dehors, la neige tombait à gros flocons. Couchés derrière leurs mitrailleuses, une partie de nos soldats occupaient des positions de combat aux quatre coins de l'édifice.

[48]

Mais nos âmes étaient glacées, à traînasser dans ces semaines sans couleurs, dans ce silence au fond duquel nos rêves flottaient à la dérive.

*

* *

Les légions européennes, populaires dans les journaux du Reich, avaient été accueillies au front de 1941 avec scepticisme.

Certains généraux allemands craignaient l'intrusion parmi leurs divisions d'élite de troupes envoyées à l'Est pour un but de propagande. Ils ne se rendaient pas toujours bien compte de la somme d'enthousiasme et de bonne volonté que représentaient nos unités de volontaires.

Ces incompréhensions nous pesaient.

Nous aurions à attendre que vînt l'événement ou l'accident qui ferait juger à sa valeur notre idéalisme. Mais cette heure était lente à surgir. Entretemps, inconnus et méconnus, nous devions consumer notre don dans un service vétilleux et amer.

Nous passâmes la Noël et le nouvel an sans joie, au fond de nos chambrées fumeuses. Une crèche, dessinée au charbon de bois sur le torchis, nous rappelait décembre dans nos maisons... De pauvres lampions fumaient. Etendus sur la paille, nous regardions dans le vide. En haut de la côte, au sommet des croix de bois, les casques d'acier de nos morts portaient de grosses touffes de neige, pareilles à des chrysanthèmes tombés du ciel...

Italiens du Donetz

Les contingents étrangers étaient très nombreux au front antisoviétique.

Au sud se trouvaient les corps expéditionnaires de l'Europe centrale et des Balkans. Armées originales mais dévorées par les rivalités. Les Hongrois et les Roumains étaient toujours prêts à s'arracher les yeux pour une hêtraie des Carpathes ou pour dix mètres de luzernière de la Puszta. Les Croates, plus slaves que les Ukrainiens, étaient divisés en musulmans et en catholiques.

Les Italiens constituaient, en 1941, l'unité étrangère la plus nombreuse

[49] de tout le front de l'Est. Ils étaient arrivés à soixante mille, répartis dans trois divisions et dans de nombreux détachements de spécialistes. On les voyait partout, du Dniépr au Donetz, petits noirauds, cocasses sous leur calot à deux pointes ou pareils à des paradisiers sous les casques de d'ou débordaient, en pleines rafales de la steppe, d'imposantes moissons de plumes de coq !

Ils avaient des fusils pareils à des jouets. Ils s'en servaient avec beaucoup d'adresse pour abattre toutes les poules de la contrée.

Nous fîmes leur connaissance au moment ou nous débarquions à Dniépropétrovsk. Nous eumes aussitôt une très haute idée de leur esprit d'initiative et de leur astuce. Ils entouraient un énorme fût qui

gisait sur un wagon. C'était un fut de chianti. Ils avaient foré, à mi-flanc du foudre, un petit trou à peine visible. Ils y avaient planté un fétu de paille en guise de tâte-vin ; le jus jaillissait miraculeusement.

L'invention eut le plus vif succès auprès de nos licheurs, qui passèrent, repassèrent nombreux à cette fontaine des merveilles, digne des noces bourguignonnes de Charles le Téméraire ou de Philippe le Bon ! Les Italiens, surs de l'avenir — c'était un toñneau de deux mille litres — nous cédaient la place avec beaucoup d'amabilité. Dès ce moment-là, les volontaires wallons furent extrêmement épris de l'Italie et ravis de la collaboration qu'elle apportait au front de l'Est !

*
* *

Le front était constitué, non par une ligne tout d'un tenant, mais par des points d'appui. Nos postes de Cherbinowka n'avaient que de la neige à leur gauche et à leur droite. Pour atteindre les premiers Italiens, dont le secteur glissait au sud de Stalino, nous devions marcher à travers la steppe pendant deux heures.

Nous allions bavarder avec eux, aux moments de répit. Evidemment, leurs citrons et leur chianti y étaient pour quelque chose. Mais leur charme aussi nous attirait.

La complication, c'est qu'ils détestaient les Allemands.

Ceux-ci ne pouvaient supporter leurs maraudages, leurs amours incandescentes dans les isbas en ruine, leur tenue fantaisiste, le

[50] pittoresque laisser-aller latin, plein d'irrévérence, d'indolence, de gentillesse et de jabotages joyeux, si loin de la rigidité prussienne.

En revanche, les Italiens avaient mal au cou et au larynx dès qu'ils voyaient un Allemand se mettre au garde-à-vous ou crier des ordres. Ça ne cadrait pas avec leurs mains dans les poches, leurs plumets mordorés et leurs tours de gavroche.

Les nationalismes, eux non plus, ne correspondaient pas. Les Italiens aimaient Mussolini et criaient, à tout bout de champ, des à en devenir aphones. Mais ces débordements étaient seulement d'ordre sentimental. Les rêves de grandeur impériale de Mussolini ne les atteignaient pas. Ils étaient fiers comme des coqs, mais sans ambition.

Un jour ou ils insistaient sur leur désir de retrouver la paix coute que coute, je leur avais rétorqué:

— Mais si vous ne luttez pas jusqu'au bout, vous allez perdre vos colonies !

— Bah ! me répondirent-ils, à quoi bon se battre pour des colonies ? Nous sommes heureux chez nous. Nous n'avons besoin de rien. Nous avons le soleil. Nous avons les fruits. Nous avons l'amour...

C'était une philosophie qui en valait une autre. Horace avait dit la même chose, mais moins franchement.

De même, ils trouvaient absolument inutile de travailler outre mesure. Notre conception du labeur humain les laissait rêveurs. Pourquoi tant travailler ?... Et ils reprenaient la molle, ravissante et chantante litanie : le soleil, les fruits, l'amour...

— Enfin, repris-je, étonné, le travail est une joie ! Vous n'aimez pas travailler, vous autres ?...

Alors un Italien du Sud me fit, avec une grâce de prince, cette réponse, magnifique dans son naturel et sa solennité :

— Mais, monsieur, le travail, ça use !

Ça use ! Quand les Allemands entendaient des réponses pareilles, ils suffoquaient pendant une semaine et frôlaient l'attaque d'apoplexie.

[51]

*
* *

Malheureusement, les gardes de jour ou de nuit , elles aussi. De même que l'ingrat service dans la neige et le gel.

Souvent les sentinelles jaseuses abandonnaient leur garde et leur préféraient la chaleur d'une isba, ou elles plaisantaient, grapillaient, jacassaient, étudiaient de très près les caractéristiques des déesses locales. Les Russes finirent par s'en rendre compte. Ils préparèrent un mauvais coup. Nos gentils camarades d'outre-mont payèrent chèrement leur laisser-aller romantique.

Une nuit, au sud du secteur, de forts détachements de cosaques se glissèrent sur leurs chevaux nerveux à travers les neiges épaisses. A l'aube, ils purent librement encercler trois villages occupés par les Italiens, mais que les sentinelles, occupées au sommeil ou à l'amour, ne protégeaient pas. Ce fut la surprise complète.

Les Soviets détestaient particulièrement les Italiens. Ils les haïssaient plus encore que les Allemands. Ils les traitèrent toujours, au front de l'Est, avec une extraordinaire cruauté. Ils s'emparèrent, en un tournemain, des trois villages. Personne n'avait eu le temps de se ressaisir. Les prisonniers furent traînés près des puits et complètements dévêtus. Alors commença le supplice. Les cosaques puisaient de grands seaux d'eau glacée. Ils les déversaient, en s'esclaffant, sur le corps de leurs victimes. Il faisait trente à trente-cinq degrés au-dessous de zéro. Les malheureux périrent tous, gelés vivants, dans les trois villages.

Nul n'échappa. Pas même les médecins. Pas même l'aumônier, qui subit, lui aussi, dépouillé comme un marbre romain, le supplice de l'eau et du gel. Deux jours après, les trois villages furent reconquis. Partout des corps nus gisaient dans la neige, contorsionnés, recroquevillés comme s'ils avaient péri dans un incendie.

A partir de ce moment, les troupes italiennes du Donetz furent renforcées par des blindés du Reich. Le long de leurs lignes, de gros panzers allemands, entièrement peints en blanc, haletaient dans la neige épaisse.

[52]

*
* *

C'était nécessaire.

Les Rouges devenaient de plus en plus actifs. A notre gauche, à notre droite, on se battait avec violence. Jour et nuit, la steppe était ébranlée par la canonnade. Des avions soviétiques surgissaient. Leurs bombes creusaient autour de nous de grands trous gris.

Le froid était de plus en plus incisif. Il descendit, à la mi-janvier, à trente-huit degrés au-dessous de zéro.

Nos petits chevaux avaient le poil tout blanchi par le gel. De leurs naseaux, mouillés de sang, tombaient, goutte à goutte, sur les pistes, des centaines de taches roses, dentelées comme des œillets...

Steppe hurlante

La vie était devenue intenable dans nos gîtes de Cherbinowka. Avec de la paille, nous avions colmaté plus ou moins les fenêtres, dont la moitié des vitres avaient été brisées lors de la retraite des bandes soviétiques. Mais la bise s'acharnait et s'engouffrait en sifflant entre les planches du parquet. Nous nous revêtions, pour dormir, de tout le pauvre équipement que nous possédions. Nous enfoncions nos pieds dans les manches de nos capotes. Mais qu'était-ce qu'une capote, une légère couverture, un peu de paille, dans ces baraques traversées par le vent que nous jetait la steppe maudite ?...

Nous cassions à la hache la margarine, le saucisson et le pain, durs comme du roc. Les quelques œufs que nous remettait le ravitaillement arrivaient gelés, presque gris.

Cela, c'étaient les heures de détente...

*

* *

Nos positions avancées se trouvaient à trois kilomètres à l'est de Cherbinowka.

Nous nous y rendions par équipes, à travers une neige qui avait généralement quarante à cinquante centimètres d'épaisseur. Le froid

[53] oscillait entre vingt-cinq et trente-cinq degrés au-dessous de zéro.

Certaines Compagnies avaient leurs petits bunkers creusés dans les flancs mêmes des terrils des charbonnages. Les autres étaient flanqués en pleine steppe.

La neige, ce n'était rien. Ce qui était atroce, c'était la tempête. Elle glapissait, elle miaulait avec de longs sifflements aigus, nous jetant à la face des milliers de petites fléchettes qui nous déchiraient comme un jet de cailloux.

Nous avions fini par recevoir des passe-montagnes et des gants en tricot très mince, et qui nous protégeaient à peine. Mais nous ne possédions toujours ni fourrures ni bottes feutrées.

Celui qui enlevait ses gants un instant avait aussitôt les doigts gelés. Nous portions nos passe-montagnes relevés jusqu'au nez : la respiration, en les traversant, se transformait en grosses touffes de glace, à la hauteur de la bouche, et en longues moustaches blanches accrochées à nos sourcils. Nos larmes elles mêmes gelaient, devenaient de grosses perles qui soudaient douloureusement nos cils. Nous ne les réduisions qu'à grand peine. A tout moment, un nez, une joue devenaient jaune pâle, comme la peau d'un tambour. Il fallait, pour éviter le gel, frictionner vivement la chair avec de la neige. Souvent c'était déjà trop tard.

*
* *

Ces tempêtes vertigineuses donnaient aux troupes de choc soviétiques une évidente supériorité.

Les Russes étaient habitués à ces climats hallucinants. Leurs skis, leurs chiens, leurs traîneaux, leurs chevaux nerveux les aidaient. Ils étaient vêtus pour résister au froid, matelassés dans des vestes ouatées, chaussés de bottes de feutre qui résistaient à la neige, sèche comme de la poussière de cristaux. Ils devaient inévitablement profiter des souffrances indicibles des milliers de soldats européens qu'une offensive téméraire avait jetés dans ces neiges, cette bise, ce gel, sans équipement et sans entraînement adéquats.

Ils s'infiltrèrent partout. Leurs espions, camouflés sous des déguisements civils, s'insinuaient entre nos postes, atteignaient les nœuds

[54] ouvriers, y retrouvaient des complices. La grande majorité des populations paysannes ignorait tout du communisme, sauf ses exactions ; mais dans les centres industriels la propagande soviétique avait atteint les jeunes travailleurs. C'est à eux que s'adressaient les espions de l'Armée rouge, meneurs convaincus et courageux.

Je fis partie d'un peloton d'exécution chargé d'en fusiller deux, dont les aveux devant le conseil de guerre avaient été complets.

Lorsque nous fumes en pleine steppe, nous ñous alignâmes. Les deux condamnés, les mains dans les poches, ne dirent pas un mot. Notre salve les abattit. Il y eut une seconde extraordinaire de silence dans lequel flottait le frémissement de la fusillade. Un des deux communistes s'agita, comme s'il voulait rassembler un reste de vie. Il sortit la main droite de sa poche, la redressa, le poing bien fermé, par-dessus la neige. Et nous entendîmes un cri, un dernier cri, lancé en allemand pour qu'il fût compris de tous : Heil Staline !

Le poing crispé retomba à côté du mort.

Ces gens-là, eux aussi, avaient leurs idéalistes...

*
* *

Généralement, les Russes condamnés à la peine capitale acceptaient leur sort avec fatalisme, les bras pendants, l'air hébété.

Les Allemands avaient pris le parti, pour ne plus déranger la troupe et pour frapper l'imagination populaire, de pendre les espions qu'ils avaient saisis. Les condamnés russes s'approchaient, aboulliques, l'oeil vague, puis ils grimpaient sur une chaise, juchée elle-même sur une table. Ils attendaient là, sans protester, sans rien demander. Au-dessus d'eux pendait la corde. On la leur nouait au cou. C'était ainsi, c'était ainsi... Ils se laissaient faire. Un coup de pied culbutait la chaise et clôturait la tragédie.

Un jour, les Allemands devaient justicier, en une seule fois, cinq condamnés. Un des pendus cassa la corde et s'abattit sur le sol. Il se releva sans souffler mot, replaça lui-même la chaise sur la table, remonta dessus et attendit, avec le plus grand naturel, qu'on eut installé une nouvelle corde. ˆ

Il y avait au fond de ces cœurs un fatalisme oriental, une innocence

[55] enfantine et, aussi, une longue habitude de recevoir des coups et de souffrir. Ils ne se révoltaient pas contre la mort. Ils ne protestaient pas. Ils n'essayaient pas de s'expliquer. Ils acceptaient passivement le trépas comme ils avaient accepté le reste, l'isba sordide, le knout des seigneurs et l'esclavage du communisme...

*
* *

La deuxième quinzaine de janvier 1942 fut beaucoup plus agitée. De nombreuses troupes se déplaçaient. Les avions soviétiques venaient à l'attaque trois et quatre fois par jour.

Nous ignorions encore ce qui s'était passé.

Des unités soviétiques d'élite, amenées de Sibérie, avaient franchi le Donetz gelé, au nord de notre bassin industriel. Elles avaient contourné les défenses allemandes et atteint d'importantes lignes de chemin de fer, notamment la voie Kiew-Poltawa-Slaviansk. Elles s'étaient emparées de dépôts considérables et avaient déferlé vers l'ouest. Russes et Sibériens avaient réussi une percée d'une grande profondeur en direction du Dniépr. Ils menaçaient de couper toute l'armée du Sud. Déjà ils avaient dépassé la rivière Samara. Des pointes de cosaques étaient même arrivées jusqu'à douze kilomètres de Dniépropétrovsk.

Le commandement allemand rassembla en hâte les forces disponibles pour une contre-offensive.

Une contre-offensive, alors que le thermomètre se tenait entre trente cinq et quarante degrés au-dessous de zéro !

Nous ne nous doutions guère de ce qui nous attendait lors qu'un ordre urgent nous mit en état d'alerte.

La nuit même, nous fumes relevés. A quatre heures du matin, nous piétinions derrière nos fourgons au milieu d'une tempête prodigieuse qui balayait la neige avec furie et nous aveuglait tous.

Nous ignorions tout de notre destination. Pourtant l'heure du sang et de la gloire était là.

[56]

Cosaques

C'était, si je me souviens bien, le 26 janvier 1942.

Nous ne savions pas exactement jusqu'ou avaient poussé les troupes sibériennes, glissant sur leurs traîneaux à chiens, et les cosaques, montés sur leurs petits chevaux nerveux qui résistent à tout.

L'ennemi ne devait pas être loin. C'est tout ce que nous avions pu apprendre. D'ailleurs, nous, les simples lignards, connaissions peu de chose. Nous pensions même naïvement que nous battions en retraite. Je n'en savais pas plus long que mes camarades, étant alors simple soldat, vivant strictement la vie de la troupe et n'ayant aucun contact avec l'échelon supérieur à ma compagnie.

Notre objectif connu était, pour la seconde fois, la localité de Grichino, située à soixante kilomètres au nord-ouest de Cherbinowka. Sans doute longerions-nous les forces ennemies durant toute la marche ?... Pour la première étape, nous avions l'ordre d'emprunter des accourcies infréquentées.

Il fallut quatre heures pour que notre colonne put démarrer dans la tempête de neige. Nous ne voyions plus à dix mètres devant nous. Lorsque nous fumes parvenus dans la campagne, la steppe

nous harcela de toutes parts. Le chemin escaladait et descendait des collines courtes et raides. Nous traînions avec nous des *stalwagen*, fourgons d'acier pesant plus de mille kilos, excellents pour les routes pavées ou macadamisées de l'Europe, mais absolument impraticables dans les neiges et les glaces de la steppe. Les paysans russes, eux, n'utilisent que des traîneaux ou des voitures de bois, légères, à roues fines et très hautes. Nos énormes corbillards dégringolaient à une vitesse folle aux descentes, malgré les freins. Des chevaux se faisaient culbuter. Des fourgons se renversaient. A la contre-pente, nous devions pousser les véhicules, à vingt hommes à la fois. Au bout de quelques heures, de nombreux *stalwagen* furent enlisés ou couchés dans les trous de neige des raidillons.

L'étape fixée n'était que de douze kilomètres. Cependant il nous fallut poursuivre le travail durant la nuit entière. Ce n'est que le lendemain à six heures du soir que tout le matériel fut amené. Déjà

[57] quatre Sibériens étaient venus en patrouille dans le village et s'étaient fait tuer aux premières maisons.

*
* *

A cinq heures du matin, la marche recommença.

Les tourbillons de neige avaient cessé. Mais le gel était de venu plus violent encore. Il avait durci la piste montueuse qui glissait sous la neige comme une patinoire. Les chevaux ne parvenaient plus à avancer. Plusieurs se cassèrent une patte. A midi, nous n'avions guère franchi plus d'un kilomètre.

Devant nous se trouvait une vallée encaissée. La tempête l'avait remplie de phénoménales quantités de neige. Tout notre bataillon dut se mettre au travail et creuser un couloir d'une cinquantaine de mètres de longueur, profond de trois mètres. La montée était rude. L'ascension de nos Siahlfeldwagen fut une opération terrible. A neuf heures du soir, nous arrivâmes avec les premiers fourgons en haut de la montagne. Nous avions fait, en seize heures, exactement trois kilomètres !

Nous enfournâmes nos attelages dans un hangar. Seuls quelques hommes purent trouver place à côté d'eux. Un paysan nous signala l'existence d'un hameau, à environ quatre kilomètres, à l'écart dans un vallon. Nous nous mîmes en route sous la lune. La neige, dans les fonds, nous montait jusqu'au ventre. Nous finîmes par atteindre quelques isbas, plus misérables que tout ce que nous avions jamais vu.

Nous nous installâmes à dix sur la terre battue, dans l'unique chambre d'une de ces huttes, remplie de civils qui sans doute se cachaient et attendaient les Sibériens. Une grosse fille, rouge comme un homard, évoluait de Russe à Russe, à la lueur d'un quinquet. Elle était vêtue uniquement d'une lingette qui lui descendait à mi-corps. Elle gloussait ignoblement, inlassable, continuant son manège jusqu'à ce que le circuit fut épuisé.

Alors elle remonta en haut de son four, en se dandinant, et lança de grosses plaisanteries. Mais les mâles ronflaient déjà, besogne faite.

Des bêtes s'agitaient. La puanteur nous rendait malades. A six heures du matin, nous nous enfonçâmes à nouveau dans la neige, retournant vers nos charrettes.

[58]

*
* *

Du haut du plateau, nous voyions la Compagnie, restée en panne la veille, s'épuiser à pousser ses voitures d'acier. La remontée durerait certainement jusqu'à la nuit.

Je fus envoyé en patrouille, à la recherche de cantonnements, dans la direction d'un solkose signalé à quatre ou cinq kilomètres à l'est. Nous partîmes à trois, sur une troïka trouvée dans un hangar.

Le solkose existait. De nombreux Russes y grouillaient. La chambre habitable, à l'éternel sol nu, était envahie par de jeunes veaux, mis à l'abri du froid près du poêle de la famille. A tout instant, ces

animaux arrosaient le sol. La casserole classique arrivait toujours trop tard. Cela faisait un parfum de plus.

Un de mes compagnons repartit avec le traîneau, afin de guider la troupe. Le coéquipier qui me restait était un ouvrier mineur du Borinage, à l'accent gras et chantant, aux nom et prénom sonnant l'épopée : Achille Roland. Les civils avaient des têtes réfrigérantes. Des avions soviétiques survolaient le solkose, jetaient des tracts annonçant l'arrivée de l'Armée rouge. Tous nos indigènes guettaient la ligne des crêtes et le ciel.

Vers deux heures de l'après-midi, des silhouettes de cavaliers apparurent. Les moujiks se regardèrent avec de petits airs entendus. Ils nous surveillaient, sournois, entre leurs paupières en amande.

*
* *

A quatre heures de l'après-midi, aucun de nos camarades n'était arrivé.

Nous nous attendions à voir débouler les Cosaques au seuil de la ferme. J'avais installé mon fusil mitrailleur dans le vestibule. L'arme ferait des dégâts. Nous portions un chapelet de grenades au ceinturon, de quoi ramener promptement le calme dans nos arrières si les moujiks du solkose essayaient de nous assaillir.

Ils se taisaient, assez impressionnés. Une jeune Ukrainienne ravissante, qui connaissait quelques mots d'allemand, avait pris notre

[59] parti. Elle avait seize ans, de beaux cheveux à reflets bruns et verts. Elle surveillait les agissements de la tribu et nous lançait à la dérobée des regards complices. Elle nous avait généreusement mis sur le même pied que les petits veaux de la famille et nous servait, comme à eux, un lait épais, doux comme la peau.

Au dehors, la tempête s'était remise à hurler. J'allais, de temps en temps, inspecter, grenade au poing, les parages. Les tourbillons de neige étaient prodigieux. De toute évidence, nos camarades ne pourraient plus venir gîter ici, par un temps pareil. D'ailleurs ou étaient-ils ? N'avaient-ils pas été disloqués par une attaque des Cosaques ou par l'infanterie sibérienne, sur le plateau où ils hissaient péniblement leurs fourgons de fer ?...

Le soir tomba. Sept heures. Huit heures. Nul ne vint. Les moujiks attendaient toujours. Visiblement, ils eussent beaucoup voulu nous égorger, mais les rubans de cartouches, enfilés en travers de notre fusil mitrailleur, leur déplaisaient. Ils finirent par s'étendre par terre parmi le jeune bétail, la casserole à portée de la main.

*
* *

Le vent hurlait, ouvrait avec fracas la mauvaise porte de planches du couloir, jetait sur nous des paquets de neige. Nous nous demandions ce qui se passerait au réveil.

Mon compagnon décida de partir en reconnaissance dès les premières lueurs du jour, dans la direction de notre Compagnie, C'était une dernière chance à tenter.

Il me sembla que ma montre marquait cinq heures du matin. L'intrépide Achille s'engagea dans la tourmente. Une heure après, il réapparut, converti en bonhomme Noël, couvert d'au moins un mètre cube de neige. Il s'était empêtré dans la tempête.

Nous regardâmes. Il était à peu près une heure et demie du matin ! Nous avions confondu cinq heures et minuit vingt-cinq. Le pauvre Achille s'ébroua, alla se chauffer un peu contre le poêle en torchis. Puis, étendus près du fusil mitrailleur, nous attendîmes le vrai lever du jour.

[60]
Il vint. Mais lui seul vint. La tempête était tellement fantastique qu'on ne pouvait plus imaginer que des fantassins parviendraient encore à nous rejoindre. Un jour, deux jours passeraient. Quand le délire de la steppe cesserait, les Cosaques auraient coupé la route. Soudain, à onze heures du matin, un traîneau tourna court devant la porte, en soulevant de la neige jusqu'au toit de chaume. Un sous-

officier wallon, mon ancien jardinier de Bruxelles, avait foncé à travers la tempête, derrière quatre chevaux qu'il avait fouettés à mort. L'une des bêtes creva aussitôt qu'elle fut devant la ferme.

Nous réajustâmes les traits. Nous lançâmes l'attelage. Les Russes, malgré la neige sifflante, étaient accourus sur le pas du solkose. Leurs yeux lançaient des éclairs, Mais la jolie petite Ukrainienne, derrière le dos de ces méchants, nous envoya en rougissant un gracieux baiser. Il valait dix fois l'aventure.

Une heure plus tard, nous rejoignîmes la troupe, toujours bloquée en haut de la côte. Dès qu'un homme essayait de marcher sur cette crête nue, il se faisait jeter au sol par l'ouragan. Tous s'étaient tassés dans la grange contre les chevaux, aussi frigorifiés les uns que les autres. Il n'y avait rien à faire. Il fallait attendre. La steppe était plus forte que nous.

Nous attendîmes.

*
*   *

Le lendemain matin, le vent tomba. Nous envoyâmes des patrouilles sur la route. Il y avait un mètre de neige.

Pourtant, il n'était plus possible de stationner.

Notre colonne se formait pour le départ lorsque des points gris apparurent à l'horizon. Une demi-heure après, nous fumes abordés par un extraordînaire cortège : notre Commandeur, venant à notre rencontre, avait poussé devant lui, depuis la veille au soir, cent quatre-vingts Russes qui lui avaient taillé à coups de pelle un passage dans l'océan de la steppe. Nous pumes ainsi franchir vingt kilomètres, cassant avec nos baïonnettes les boulets de neige qui se formaient sans cesse sous nos godillots. Au crépuscule, nous aboutîmes, par un

[61] couloir de quatre mètres de profondeur, à la localité d'Ekonomiskoié.

Nous n'y eumes guère de répit : à minuit, on annonça trois cents Cosaques. Nous dumes prendre position dans la neige, au pied d'un admirable moulin qui étendait ses grands bras noirs sous les lueurs de la lune. La steppe, blanche et bleue, miroitait de tous ses cristaux. La nuit était illuminée par des millions d'étoiles. Elles formaient de douces fourrures frémissantes à travers le ciel. C'était si beau que nous en oubliions presque le froid qui nous traversait le corps de ses flèches.

A midi, après avoir franchi quatre lieues, nous entrâmes dans Grichino.

La ville subissait, depuis plusieurs jours, des bombardements d'aviation comme jamais les Russes n'en avaient exécutés jusqu'alors. Tous les carreaux étaient en miettes. Cosaques et Sibériens étaient aux portes de la ville. S'ils s'en emparaient, un des plus gros nœuds routiers et ferroviaires du Donetz serait perdu.

Nous eumes à nous tenir prêts pour un engagement prochain.

On nous cantonna dans une salle d'école. Il ne restait plus une vitre. Nous ne portions que deux couvertures légères. Or, le thermomètre indiquait maintenant quarante degrés sous zéro !

On ne peut imaginer ce qu'est, par un tel froid, le repos dans un bâtiment complètement ouvert. Il nous fut impossible de dormir une seconde. Il n'était même pas possible de rester assis.

On ne nous laissa d'ailleurs guère de temps pour philosopher sur nos malheurs. A une heure du matin, on nous rangea par Compagnies : nous montions à la contre-offensive.

Rosa-Luxemburg

L'hiver 1941-1942 fut le plus terrifiant hiver que la Russie connut en cent cinquante années.

Un certain nombre d'unités allemandes, cantonnées dans des secteurs relativement calmes, s'adaptèrent, comme elles purent, à ces froids affreux et au manque de vêtements fourrés. D'autres unités reçurent des chocs violents, durent faire face à des percées de l'ennemi. Elles vécurent des odyssées extraordinaires, débordées souvent,

[62] résistant en îlots, menant des contre-attaques qui durèrent des semaines.

Le secteur du Donetz fut un des plus mouvementés. Les Soviets y lancèrent de magnifiques troupes. Leur pénétration fut profonde. Elle ne fut enrayée, puis refoulée, qu'au prix d'efforts indicibles. Mais une grosse poche soviétique subsista en plein Donetz. Elle ne fut résorbée qu'à la fin de mai 1942, lors de la bataille de Kharkov.

Au début de février 1942, la tragédie était à son sommet. Les Russes s'étaient déployés jusqu'à quelques kilomètres du Dniépr. La contre-offensive allemande devait être menée avec une énergie farouche.

Elle le fut.

Le haut commandement lança les troupes à l'assaut par tous les moyens dont il pouvait disposer.

Et il n'y en avait pas beaucoup.

C'est ainsi que, le 3 février, nous partîmes au combat dans quelques wagons traînés par une locomotive chasse-neige. La neige était d'une telle épaisseur qu'elle eut ralenti notre marche. La voie n'avait pas été démolie, pensait-on. Nous allâmes sus à l'ennemi, hissés sur des wagons à bestiaux !

*
* *

Nous avions reçu, en fait de vivres, un gros pain rond que nous avions ficelé, tant bien que mal, contre notre barda ou contre notre poitrine. Nous avions du emporter sur notre dos tout notre saint-crépin, nos armes, ainsi que d'abondantes munitions. Les chevaux et les voitures étaient dans l'impossibilité de nous accompagner. Pas de cuisines roulantes non plus. Rien d'autre que ce qu'on portait soi-même sur le corps. Cela faisait, à un mitrailleur comme moi, plus de quarante kilos de charge, dont trente rien que pour l'arme et les caisses de cartouches.

Le chasse-neige mit quatorze heures pour se décider à partir et pour franchir vingt kilomètres. Les voiyures, évidemment, n'étaient pas chauffées. Le parquet était nu comme un galet. Le gel croissait toujours ; il faisait, ce matin-là, quarante-deux degrés sous zéro ! Quarante-deux degrés ! Pour ne pas succomber au froid, nous étions

[63] obligés de courir sans arrêt, l'un derrière l'autre, dans les fourgons.

Chacun était à bout de forces, d'avoir, depuis des heures, mené cette sarabande ridicule, dont pourtant notre vie dépendait. Un de nos camarades, exténué, renonça à la course. Il s'étendit dans un coin. Nous crumes qu'il dormait. Nous le secouâmes ; il était gelé. A une halte, nous pumes ramasser de la neige. Nous le frictionnâmes, des pieds à la tête, pendant cinquante minutes. Alors il se ranima un peu. Puis il poussa un meuglement effroyable, comme une vache qu'on écrase. Il demeura pendant un an et demi à l'hôpital, édenté comme un tatou.

La locomotive écartait des masses de neige de plus de deux mètres de hauteur. Elle dut stopper devant une véritable muraille gelée, infranchissable. D'ailleurs, les Bolchevistes étaient à trois kilomètres.

*
* *

Quand nous fumes descendus dans la steppe, nous crumes que nous allions tous mourir. Les tourbillons nous giflaient, nous renversaient. Officiers et soldats s'abattaient sur la neige. Certains de nous avaient des têtes affreuses, vergetées, violettes, avec des traînées sanglantes dans les yeux. Les mains bloquées par ma mitrailleuse et par les centaines de cartouches de mes caissettes de munitions, j'avais eu, aussitôt, une joue gelée. D'autres avaient les pieds gelés, qui se décomposeraient plus tard en longues bandes de chair noirâtre. D'autres avaient les oreilles gelées. Elles deviendraient bientôt pareilles à de gros abricots, d'ou suinterait un pus orangé.

Les plus malheureux de nos camarades furent ceux qui eurent les organes sexuels gelés. Souffrances indicibles de ces pauvres garçons... On les traîna, durant toute la guerre, d'hôpital en hôpital. En vain. Les chairs, affreusement tuméfiées, avaient été brulées jusqu'au tréfonds, pendant cet après-midi abominable.

Devant nous se trouvait le village à occuper. Il portait le nom de la fameuse politicienne juive de Berlin, Rosa-Luxemburg. Les Russes devaient avoir aussi froid que nous, car, dès notre approche, ils troussèrent bagage sans nous demander grandes explications. Nous n'eumes qu'un mort, notre plus jeune volontaire, âgé de seize ans,

[64] qui reçut une rafale de mitraillette en plein ventre. A cinq heures, nous occupâmes les premières isbas, tandis qu'un prodigieux soleil, rouge vif, surgissait au ponant et sombrait aussitôt dans la steppe tournoyante.

*
* *

Il fallut camper à la diable.

Mon groupe occupait deux isbas, qui n'étaient que des cabanes. L'une d'elles était habitée par deux femmes et par sept gosses. Ceux-ci faisaient leurs besoins au milieu de la chambre, à même le sol. Les mères repoussaient négligemment les déjections contre le mur de torchis, puis reprenaient sur le four des poignées de grains de tournesol qu'elles crachotaient sans répit et sans lassitude.

Nous passâmes la seconde moitié de la nuit dans la steppe, à nos postes de guet. Un retour offensif des Rouges était possible. Qu'eussions-nous fait ? Mon fusil mitrailleur lui-même était complètement calé par le gel qui se maintenait à quarante degrés sous zéro. Il n'y avait plus moyen de faire fonctionner une seule arme. La seule lutte possible restait la lutte à la grenade et à la baïonnette.

A six heures du matin, une aube éblouissante monta, se déroula dans le ciel : or, orange, violette, alabandine, amarante, avec des mauves moelleux, ourlés d'argent clair. Je regardais le ciel avec des yeux d'extase ; à ces grands déploiements de couleurs aux courbes empourprées, ruisselantes sur la steppe nue, je jetais mes souffrances avec amour ! D'abord le beau, quel qu'en fut le prix ! Je voyais, au-dessus de moi, les plus belles lumières du monde. J'avais, jadis, contemplé le ciel d'Athènes ; mon émoi, mon allégresse étaient plus frémissants encore devant la somptuosité et la limpidité de ce ciel de Russie. Mon nez était gelé. Ma joue était gelée. Mon fusil mitrailleur était de glace. Mais toute ma sensibilité brulait. Dans cette aube diaprée de Rosa-Luxemburg, j'étais plus heureux qu'Alcibiade regardant la mer violette, du haut des terrasses de l'Acropole.

[65]

*
* *

Deux jours plus tard, nouveau bond vers l'est.

Il faisait un froid moins cuisant. De nos visages, lézardés par le gel, coulait un pus rougeâtre.

La troupe avançait le long de deux collines, assez éloignées l'une de l'autre, déployée à la manière des armées de Louis XV. C'était joli à voir. Devant nous, les panzers enfonçaient les positions des Soviets. La progression était facile.

Nous fîmes halte dans un village aussi sale que les autres, mais habité par une tribu de Tziganes. Les femmes, perchées sur le four de l'isba, leurs jambes croisées à la manière des Turcs, tiraient silencieusement sur de grosses pipes. Elles avaient des cheveux noirs, presque bleus, des jupons en loques, et crachaient avec conviction.

Le lendemain, nous parvînmes au village de Blagodatch, ou un furieux combat d'avant-garde venait de se terminer. Devant nous, la réserve de munitions d'un canon soviétique avait reçu un coup direct. Un corps nu gisait, sans tête. A la place du cou s'enfonçait un énorme trou noirâtre et craquelé. La graisse des cuisses avait brulé, ouvrant de longues crevasses blanches.

Je cherchais la tête de cet artilleur. Soudain je vis, collé à une tôle de fer, un masque humain hallucinant. L'explosion avait scalpé le malheureux, lui enlevant la peau du visage, les yeux et l'avant de la chevelure. Le froid terrible avait congelé aussitôt cette membrane qui avait conservé, exactement, sa forme et sa couleur : les yeux regardaient, tout bleus. La touffe de cheveux blonds flottait. C'était d'un réalisme à crier d'épouvante.

*
* *

Quelques Allemands avaient pu se jeter, avec des mitrailleuses, dans le village. Les Russes étaient revenus, s'étaient lancés à l'assaut, de trois côtés à la fois, comme des enfants.

D'un côté avaient chargé de merveilleux Cosaques, vêtus de splendides culottes bleues, armés de leur sabre à t^te d'aigle. Ils avaient

[66] galopé, dressés sur les selles d'aluminium et d'osier de leurs chevaux agiles. Tous avaient été balayés impitoyablement. Les chevaux s'étaient abattus, les jambes de devant repliées comme des arceaux. Les beaux Cosaquess avaient roulé dans la neige, dans tous les sens, ou avaient été pétrifiés par le froid sur leur selle, unis dans la mort à leur monture.

Des deux autres collines, l'infanterie sibérienne avait couru à l'assaut à travers la steppe dénudée, aussi naïvement que les Cosaquess. Pas un assaillant n'avait pu parvenir à plus de trente mètres des maisons. Plusieurs centaines de cadavres de Sibériens étaient semés dans la neige. Tous étaient magnifiquement équipés, vêtus de flanelle épaisse, de fabrication américaine, puis d'une tenue fine, recouverte elle-même d'un gros uniforme de molleton, d'une touloupe et d'une houppelande blanche.

Ainsi pouvaient-ils affronter le froid féroce.

Ils étaient presque tous de race jaune, avaient des poils durs comme les soies des sangliers. Le gel les avait momifiés à la minute même de leur chute. L'un d'eux avait eu un œil projeté hors de l'orbite par une balle entrée en pleine tête. L'oeil avait été figé instantanément. Il s'avançait, long d'un doigt, sous l'arcade sourcilière, pareil à un effrayant instrument d'optique. La pupille nous fixait, aussi vive que si le Mongol eut encore été en vie. Les yeux des morts, par ces gels de quarante degrés, gardaient une netteté extraordinaire.

*
* *

Le village se trouvait dans un état pitoyable.

Nous passâmes la nuit parmi le jeune bétail qui avait échappé au massacre. Il y avait dans notre chambrée, outre un petit veau et des poules, une dizaine de douces colombes qui roucoulaient, insensibles aux fureurs des hommes...

A notre réveil, une sensation nouvelle nous attendait : le dégel ! Le dégel total ! Le village barbotait dans vingt centimètres d'eau.

Le tourlourou se bat par tous les temps. Nous repartîmes à l'ennemi parmi les cadavres qui flottaient sur les pistes, comme des barques à la dérive.

[67]

Dégel et gel

Les dégels russes s'opérèrent avec une rapidité extraordinaire.

Au début de février 1942, il faisait quarante-deux degrés sous zéro. Quatre jours plus tard, les pistes étaient devenues des rivières profondes de trente centimètres.

Nous grimpâmes avec peine une côte, encombrée de cadavres, qui partait de Blagodatch vers l'est. Nous remorquions des traîneaux trouvés dans les isbas et tirés par quelques haridelles que nous avions vues errer dans la neige des champs. Nous ne possédions ni attelles, ni traits, ni longes ; nous avions attaché les bêtes au moyen de câbles téléphoniques rouges qui cassaient cent fois et que nous raccommodions inlassablement.

Nous dépassâmes un traîneau soviétique dont les bêtes et le conducteur avaient été abattus par la même rafale : le soldat, un Mongol trapu, brun noisette, tout raide, fixait la route avec des yeux exorbités. Il avait près de lui une énorme bonbonne verte, contenant vingt litres de jus de tomate. Les chevaux étaient morts, le Mongol était mort, la tourie était intacte.

Dès la descente, nous fumes en pleine inondation. Lês champs fondaient, l'eau s'écoulait par mille petites rigoles qui se déversaient sur la piste. Mais le verglas résistait, l'eau s'élevait de plus en plus. Nous marchions dans ces rivières glacées, trempés jusqu'aux genoux.

*

* *

Nous devions nous arrêter, pour la nuitée, à un hameau. Celui-ci était composé, exactement, de deux maisons. Dans l'unique chambre de chacune des deux isbas, quatre-vingts volontaires croates se serraient l'un contre l'autre, debout.

Il était impossible qu'une personne de plus pénétrât dans ces deux clapiers humains. Les deux petites porcheries grouillaient également d'une masse de soldats transis, incapables de se sécher.

Il ne nous resta qu'à grimper par l'abat-foin dans l'interstice qui séparait le plafond et le toit de chaume. A la ligne de faîte, ce réduit

[68] avait un mètre de hauteur. Encore fallait-il avancer de poutre en poutre, sous peine de s'écraser, à travers le torchis, sur le dos des quatre-vingts Croates. Nous dumes, à plus de cent hommes, nous insinuer jusqu'aux arêtiers et nous caser à la queue leu leu sur les travettes, dans ces deux trous noirs. Il nous fallait nous tenir recroquevillés ou accroupis. Cette position était exténuante. Nous avions les pieds transis, dans nos gros souliers remplis d'eau glaciale. Depuis le matin nous n'avions rien mangé d'autre qu'un quignon de notre vieux pain de troupe. Et encore ! Beaucoup ne possédaient même plus un crouton.

*

* *

A neuf heures du soir, une lampe électrique surgit de la trappe, en haut d'une échelette :

On partait ! En pleine nuit, par ces pistes ruisselantes d'eau ! Sous un ciel noir qui rejoignait le sol !

Nous devions talonner l'ennemi en retraite et occuper, avant le jour, plus à l'est, un grand kolkhoze.

Nul d'entre nous ne distinguait même son voisin. Nous avancions dans l'eau à l'aveuglette.

Mais le tragique, c'était le verglas. Sous l'eau du dégel s'étendait une redoutable patinoire. A chaque instant, un homme glissait. J'eus mon tour comme les autres, m'étalai en avant avec mon fusil mitrailleur. Puis je glissai sur mes talons, fis une chute en arrière, avalant la route à pleines tasses. Nous étions trempés jusqu'aux oreilles. Nous ahanions dans un tel déluge et sous une telle obscurité que nous traversâmes la rivière Samara, divaguant par dessus la glace et s'étalant sur vingt-cinq mètres de largeur, sans qu'un seul soldat se fut aperçu qu'il avait franchi un cours d'eau ! Vers une heure et demie du matin, nous aboutîmes enfin à l'entrée du kolkhoze. Une dizaine de gros chevaux crevés gisaient dans les monceaux de neige fondue. Il n'y avait plus le moindre gîte habitable, à part trois écuries, toutes petites et remplies de crottin.

[69]

*

* *

Nous nous enfournâmes, à une quarantaine d'hommes, dans l'une d'elles.

Des débris d'une vieille farinière, nous fîmes un bucher. Quand la flamme mônta, je m'empressai de lui tendre mon caleçon et ma chemise, au moyen d'un pique-feu. Avec ma maladresse habituelle, je fis les choses si bien que mon linge flamba tout d'un coup, illuminant magnifiquement l'écurie ! J'en fus quitte pour combattre, jusqu'à la fin de l'offensive d'hiver, vêtu simplement d'une vareuse et d'un vieux pantalon râpé.

L'odeur du crottin fut notre seule nourriture jusqu'au lendemain soir. Ce kolkhoze était sinistre. En examinant le talus qui dévalait vers la Samara, je crus distinguer un corps dans la neige qui fondait.

Je descendis. Je découvris avec horreur un jeune Allemand à qui des Rouges, spécialement sadiques, avaient scié les deux jambes à la hauteur des genoux... Le travail avait été fait avec une scie de boucher, indiscutablement par un connaisseur. Ce malheureux Allemand faisait partie d'une patrouille de reconnaissance qui avait disparu deux jours plus tôt. On voyait qu'après sa mutilation il s'était encore traîné pendant une quinzaine de mètres, avec la volonté désespérée des êtres jeunes qui ne veulent pas mourir...

*
* *

Le gel revint aussi brusquement que le dégel était apparu. En une nuit, le froid regrimpa à vingt degrés sous zéro. Le lendemain, la Samara se trouva, de nouveau, complètement gelée.

La piste, le long de la vallée, s'était convertie en une patinoire horrifiante, car tous les cadavres de Russes qui flottaient dans l'eau, deux jours auparavant, venaient d'être gelés sur place. Une main dépassait du verglas, ou une botte, ou une tête.

Les traîneaux éliminaient lentement ces obstacles, rabotant des nez, des joues, qui s'effritaient comme de la sciure de bois.

Au bout de quelques jours, tout fut nivelé : seuls des demi-mains,

[70] des demi-visages subsistèrent au ras du verglas blanc, comme des poissons monstrueux près des vitres d'un aquarium.

*
* *

Dès que la glace fut suffisamment dure, nous reprîmes notre avance.

L'aviation russe nous mitraillait rudement. Au bout de deux kilomètres, nous nous trouvâmes à proximité de la Samara. Le passage était lent. C'est alors qu'une escadrille d'avions soviétiques fonça sur nous avec un acharnement de guêpes.

Ils plongeaient, viraient, revenaient. Je me précipitai, avec quelques camarades, pour dégager un gros fourgon de munitions bloqué au milieu de la piste, cible offerte qui allait sauter d'un moment à l'autre. Je poussai de toutes mes forces pour le hisser à l'abri d'un talus. Les avions se jetèrent à nouveau sur nous. Le véhicule bascula, me happa. Je n'eus plus l'occasion de rien voir. Je revins à moi une demi-heure plus tard, dans une isba. Mes yeux ne distinguaient qu'un tournoiement de grandes couleurs mauves, pareilles à des orchidées.

J'avais deux fractures au pied gauche.

Je compris qu'on voulait m'envoyer à l'hôpital, Cela me réveilla complètement. Les infirmiers qui m'avaient amené disposaient d'un cheval et d'un traîneau étroit. Je me fis étendre dessus. Et, à travers les morts incrustés dans la glace, je lançai la bête dans la direction de l'est.

Une heure plus tard, j'avais rejoint mes camarades. Avec eux, couché sur trois planches, je pénétrai dans Nowo-Andriewska. Les avions russes nous harcelaient toujours. Nous eûmes un tué et plusieurs blessés. Mais, le soir, la légion campait dans le village.

*
* *

Il fallait aller plus loin.

Mon pied était pareil à une tête de veau noir. Un de mes camarades avait trouvé dans la neige une de ces énormes bottes feutrées que les

[71] tankistes enfilaient au-dessus de leurs brodequins habituels. C'était justement une botte pour pied gauche. On y fixa mon pied blessé, qui s'y trouva à merveille. Et, étendu à nouveau sur mon petit traîneau, je repartis avec ma compagnie.

Pour la troisième fois, nous devions franchir, sur la glace, le cours sinueux de la Samara. Les avions soviétiques nous avaient déjà repris en chasse. Comme nous traversions la rivière gelée, ils

nous rasèrent, nous mitraillèrent, puis nous lancèrent trois grosses bombes. Elles avaient été jetées de si bas qu'elles n'eurent pas le temps de reprendre la position verticale et glissèrent dans nos jambes comme trois gros chiens gris.

Nous escaladâmes la rive, perdant quelques hommes.

Nous devions occuper les hauteurs qui dominaient la vallée. Elles constituaient la ligne des eaux de la région. Celui qui tenait ce plateau tenait la descente de la Samara. Nous y parvînmes, vers onze heures du matin, le 17 février.

Un village étalait ses isbas des deux côtés de longs étangs de glace.

Au moment ou nous franchissions ceux-ci, les Russes ouvrirent sur nous un tir d'artillerie d'une violence extrême.

La troupe avait pu courir jusqu'aux isbas, se mettre un peu à couvert. Aplati au fond de ma ramasse et incapable de faire un pas, j'entendais les éclats d'obus ricocher sur les côtés, contre les planches. Un Croate qui courait, les bras tendus, vint s'abattre sur moi : il avait, à la place des yeux, un monstrueux trou rouge, gros comme les deux poing.

C'est ainsi que nous entrâmes dans le village de Gromovaja-Balka, ou nous allions perdre, en tués et blessés, la moitié de nos Légionnaires.

Journées d'enfer

A Gromovaja-Balka, pas plus qu'ailleurs, il n'y avait de front continu. A notre gauche s'étendait un vide de sept kilomètres. A notre droite, les forces amies — des SS — se trouvaient à trois kilomètres, accrochées à un petit village.

Les Russes retenaient le gros de leurs troupes à quelques kilomètres à l'est, mais leurs postes avancés étaient installés tout à proximité

[72] de nous, à l'intérieur de meules de foin qui élevaient dans la steppe leurs mamelons blanchis.

Le village de Gromovaïa-Balka étant bâti dans une légère dépression, nous avions porté nos positions sur la crête. Celles-ci n'avaient pas été creusées — le sol était aussi dur que du granit — mais formées de gros blocs de neige gelée, débités à la hache.

Des positions de secours avaient été construites en retrait, près des isbas. De préférence, nos volontaires les avaient taillées dans les fumières pailleuses, plus faciles à ouvrir. Cela nous procura des consolations imprévues, car nos soldats dénichèrent ainsi deux magnifiques caisses de cognac français, enfouies à la hâte par les Russes en retraite.

Ce fut la seule consolation, hélas, car nos hommes allaient passer à Gromovaja-Balka des journées d'enfer.

*
* *

Nous ne disposions, pour nous loger, que de deux ou trois isbas par compagnie. Presque toutes les vitres avaient volé en éclats lors de notre arrivée. Les Bolchevistes, selon leur coutume, avaient massacré les bêtes. Leurs cadavres gisaient à l'intérieur ou au seuil des maisonnettes. Un cheval, en crevant, s'était couché en travers d'une de nos deux petites fenêtres ; il la bouchait aux trois quarts. Deux autres chevaux morts étaient étalés dans l'étable.

L'ennemi nous fourgonnant jour et nuit, une moitié des effectifs devait occuper en permanence les positions de neige. A cause du froid, les Compagnies se relayaient par moitié, de deux heures en deux heures.

Ainsi nos soldats ne purent-ils jamais, pendant ces dix jours, dormir plus d'une heure et demie d'affilée. Il fallait les réveiller un quart d'heure avant la garde. A leur retour, ils perdaient un autre quart d'heure à se caser à nouveau. D'ailleurs, si plus de la moitié des hommes eussent pu se reposer en même temps, il eut été impossible de les faire êntrer dans l'unique chambre des paillotes, tellement celles-ci étaient exiguës. Les vingt-cinq hommes qui redescendaient chez nous, pour deux heures, au

repos, ne parvenaient même pas à s'étendre sur le sol. Ils devaient rester debout on à croupetons. Par les fenêtres brisées, qu'on ne pouvait colmater complètement, le froid pénétrait sans cesse.

[73]

Moi-même, avec mon pied cassé, je ne pouvais rester étendu que sur une espèce d'établi fixé au mur, à un mètre de hauteur. C'est de ce perchoir que j'assistais, jour et nuit, glacé et impuissant, au réveil et au retour de mes infortunés camarades.

*
* *

Le ravitaillement était succinct au possible. Les traîneaux mettaient quarante ou cinquante heures pour arriver. L'artillerie ennemie suivait implacablement leurs taches noires sur le fond blanc de la piste, pendant les derniers kilomètres, s'ils s'y risquaient le jour. S'ils essayaient de nous atteindre la nuit, ils se perdaient dans la steppe et allaient se jeter sur l'un ou l'autre poste des Soviets.

Nous ne recevions que juste de quoi ne pas défaillir : du pain, que nous coupions à coups de baïonnette, et des boîtes de viande, congelée à la fabrique et recongelée de maîtresse façon sur les troïkas.

Le manque de sommeil tuait le soldat. Le froid fatigue terriblement, réclame une lutte de tout le corps. Nos Compagnies devaient se tenir dans des trous de glace, douze heures sur vingt-quatre, sans bouger d'un mètre. Les hommes avaient les pieds sur de la glace. S'ils s'appuyaient, ils s'appuyaient sur de la glace. Il faisait vingt à vingt-cinq degrés sous zéro, tout le temps. Le court répit dans l'isba ne leur permettait ni de se réchauffer — il y faisait presque aussi froid qu'à la porte — ni de récupérer leurs forces : ils ne pouvaient ni s'étendre sur le sol ni même avoir l'esprit en paix.

Car, à chaque instant, des volées d'obus s'abattaient, crevaient les chaumières, culbutaient des pans de mur.

L'artillerie soviétique nous envoya, en l'espace de quelques jours, plusieurs milliers de projectiles. Des isbas flambaient. D'autres, cognées au toit, éparpillaient leur chaume à vingt mètres à la ronde. Beaucoup d'hommes étaient atteints.

Une de nos mitrailleuses, frappée en plein, alla se promener à quatre mètres en l'air avec le tireur ; celui-ci retomba, indemne, tenant encore la poignée de la pièce ; mais les deux autres servants avaient été hachés.

Un obus pénétra tout droit par la fenêtre d'une isba ou se trouvaient

[74] au repos une dizaine de nos camarades. Ce fut une scène d'abattoir. Un soldat manquait parmi le tas de morts et de blessés qu'on retira de la chaumière béante : on retrouva, le lendemain, quelques débris de chair et d'os, en bouillie, collés au plâtras. C'est tout ce qui restait de notre compagnon. Il avait reçu l'obus en plein dans la poitrine.

*
* *

Nos lignes téléphoniques étaient continuellement coupées.

Les quarante garçons qui devaient assurer les communications entre les compagnies et le P.C. du bataillon, puis entre le bataillon et la division, avaient subi des souffrances sans nom depuis le début de l'offensive. Chaque nuit, durant notre progression, par les froids de quarante degrés sous zéro comme au milieu des fleuves en dégel, ils avaient du dérouler des kilomètres de câble téléphonique. Ils revenaient de la steppe avec d'énormes brulures aux mains, aux joues, au nez, aux oreilles.

A Gromovaja-Balka, ils passèrent leurs dix jours et leurs dix nuits à ramper sur la neige et sur la glace, parmi la mitraille, le long de leurs câbles maudits, coupés trois ou quatre fois en une heure.

Or, il fallait maintenir les communications. Ces câbles, c'étaient les artères du bataillon. Pour ces câbles, beaucoup de nos petits téléphonistes moururent.

Ils avaient parmi eux un vieux papa, tout blanc, toujours le premier au devoir. Lui aussi fut frappé. Il eut encore la force de tirer de sa poche une petite Bible et de réciter deux ou trois lignes d'un psaume avant de mourir...

*
* *

L'état de misère extrême dans lequel nous nous trouvions était aggravé par d'autres calamités, plus intimes.

Nous étions, pour la plupart, couvert de mystérieuses plaies que les soldats de l'Est appelaient les .

C'étaient, en effet, des plaies du pays.

[75]

Le mal commençait par d'incroyables démangeaisons aux pieds et aux mollets. Il était quasiment impossible de ne pas se gratter. Or, si on se mettait à se gratter, les complications ne tardaient pas. Des plaies bleuâtres se formaient, irritantes comme si elles étaient rongées par du poivre et du sel. Elles saignaient, suppuraient surtout. C'était répugnant à voir. Il eut fallu ne pas se gratter, mais les nerfs éclataient à force d'être retenus. Si durant le jour on avait eu l'énergie de résister à la morsure de ce venin, la nuit, en plein sommeil, les mains allaient inconsciemment aux pieds et aux mollets, les ongles s'accrochaient à ces taches corrodantes, s'y enfonçaient, sanglants. Nous devions rester chaussés, endormis, pour ne pas être vaincus par ces démangeaisons terribles.

Des milliers, des dizaines de milliers de soldats de l'Est furent évacués du front, tellement ces blessures ichoreuses se révélaient tenaces. A Gromovaja-Balka, certains de nos camarades étaient atteints jusqu'à l'os. Les trois quarts de la troupe, au moins, entouraient leurs mollets sanguinolents d'infâmes loques. Mais, malgré les bandages, les trous violets de ces blessures, rongés par leurs acides secrets, appelaient les doigts, appelaient les ongles, que ce fut la nuit ou que ce fut le jour...

*
* *

Des centaines de poux nous dévoraient.

Nous avions mené toute la contre-offensive du Donetz sans pouvoir changer de linge. Chacune des paillotes ignobles ou nous avions logé avait hébèrgé, avant nous, des hordes de Mongols, de Tatars, de Sibériens, chargés de vermine. La cohabitation à quarante, à cinquante hommes, accroupetonnés dans de pareilles conditions de saleté, nous avait livrés à une vermine grouillante, avide, impitoyable.

Nombre de soldats, à bout de forces, ne voulaient pas perdre encore une heure de leur pauvre sommeil pour se livrer à des traques inutiles. Si vous éliminiez vos poux, votre voisin, lui, ne tuait pas les siens. Au moment du réveil, la moitié de son stock avait déménagé sur votre territoire... Et comment organiser un épouillage général parmi

[76] cet entassement de soldats recroquevillés, incapables même de s'étendre ou de se mouvoir ?

Il nous suffisait d'aller avec la main au-dessous de nos bras ou entre nos cuisses : nous ramenions des poignées de poux hideux. Il y en avait des petits, vifs et blanchâtres ; des longs, avec des corps comme des dards ; des ronds, dont l'estomac rouge avait la grosseur d'une tête d'épingle.

Leur couleur s'adaptait étonnamment à la couleur des vêtements.

Ces poux se complaisaient au contact des blessures. Ils s'infiltraient en grand nombre sous les pansements. Le long de mon pied bandé, je les sentais grouiller sans cesse. Il n'y avait rien à faire, qu'à subir, qu'à se laisser manger vivant, les nerfs crispés.

*
* *

Chaque jour, les Soviets devenaient plus agressifs.

Depuis plus d'une semaine nous ne dormions quasiment plus. Même quand les hommes descendaient pour leurs deux heures de repos à l'isba, les grenades, les obus dégringolaient avec une

telle abondance que tous se jetaient au sol, confondus, s'attendant, à chaque instant, à recevoir un projectile au milieu de la chambrée.

Il n'y avait ni caves ni abris quelconques.

A partir du 25 février, des chars soviétiques vinrent à la tombée du jour. Ils approchaient jusqu'à quelques centaines de mètres ; chaque fois, ils tiraient quelques coups, puis ils disparaissaient dans l'ombre.

Nos patrouilles livraient des corps à corps sanglants avec les avant-postes russes, installés dans les meulards.

Les troupes soviétiques exécutaient un plan d'une simplicité élémentaire : elles s'employaient à faire sauter les obstacles l'un après l'autre. Elles s'étaient d'abord lancées, avec toutes leurs forces, sur le village occupé par les SS à trois kilomètres au sud-est de notre point d'appui. Si cette redoute sautait, nous resterions seuls alors à défendre la descente vers la rivière Samara, objectif vers lequel les Soviets avaient décidé de jeter toutes leurs forces disponibles.

Les SS étaient environ deux cents. C'étaient des maîtres cogneurs.

[77] Nos brise-cou qui faisaient la liaison avec leur P.C. n'en revenaient pas de leur flegme. Les Russes étaient à trente mètres d'eux. Ils les mitraillaient de maison à maison. Ils subissaient, en une journée, dix assauts d'un ennemi vingt fois plus nombreux. Ils résistaient, inébranlables, jouant aux cartes à chaque moment de répit.

Mais, au bout d'une semaine, ils ne disposèrent plus, vers l'ouest, que d'un passage d'une centaine de mètres. Les trois quarts de ces héros étaient tombés.

Le 28 février 1942, à cinq heures du matin, les Rouges s'abattirent, à plusieurs milliers, sur la cinquantaine de survivants. On se massacra sauvagement pendant une heure. Quelques Allemands seulement échappèrent à la tuerie. Nous les vîmes accourir vers nous à travers la neige, suivis de près par les Bolchevistes.

Ils arrivaient pour assister à nos propres malheurs. Car non seulement leur village venait de succomber, mais, en même temps, la masse des troupes soviétiques, concentrées depuis la veille à l'est de Gromovaja-Balka, déferlait dans notre direction.

A six heures du matin, deux Régiments, comprenant quatre mille hommes, se jetèrent sur nous, encadrés par quatorze chars.

Nous étions à peine cinq cents.

Et nous ne disposions pas d'un seul panzer.

Gromovaja-Balka

Durant toute la nuit, notre bataillon avait été en état d'alerte. Nos patrouilles avaient repéré d'importants mouvements ennemis. Nous sentions que le choc était imminent.

La chute du village des SS nous laisserait isolés au milieu de quinze kilomètres de steppe. Les Soviets trouveraient alors leur revanche et tenteraient de redescendre, une deuxième fois, à la vallée dont ils avaient été chassés quinze jours plus tôt.

En tout cas, ils n'avaient rien épargné pour que leur succès fut définitif. Leur artillerie nous dominait, suivait chacun de nos mouvements dans Gromovaja-Balka. Elle avait aplati la localité.

Nos soldats étaient devenus pareils à des spectres.

A minuit, une première alerte se produisit. A six heures du matin,

[78] une nouvelle alerte jeta nos compagnies aux positions de combat. Presque aussitôt un déluge de mitraille s'abattit partout.

*

* *

J'étais étendu sur mes deux planches, dans notre isba, à quarante mètres derrière nos redoutes de glace, face à l'est. J'écoutais anxieusement le fracas de la mêlée. Le toit se mit à crépiter : le chaume flambait.

En sautant à cloche-pied, je parvins à la fenêtre : une masse formidable de Russes avançait, en rangs serrés.

Je crus d'abord qu'il s'agissait de volontaires Croates : ils avaient à peu près les mêmes manteaux violacés. Mais non : des obus tombaient tout autour d'eux ; l'artillerie allemande, qui nous renforçait, tirait presque à bout portant sur ces milliers d'hommes.

Ils avaient débouché d'un ravin et marchaient vers le centre du village, prenant à revers les positions de nos compagnies. On eut dit qu'ils se rendaient à l'exercice, tant ils étaient impassibles. Ils se déployèrent seulement lorsqu'ils furent arrivés à environ cent mètres de mon isba, la première au nord-est. J'aperçus alors les quatorze chars soviétiques qui fonçaient tout droit.

Ma Compagnie, débordée, se repliait sur la deuxième isba.

Je n'avais plus une minute à perdre. Mes os métacarpiens devaient s'être réparés depuis deux semaines. Je fis sauter la carcasse qui entourait mon pied. Et, m'appuyant sur un fusil, je franchis, en clopinant, le terrain nu qui me séparait de mon groupe de combat.

*
* *

J'avais oublié mon mal et repris mon poste de mitrailleur, jetant de longues gerbes roses à l'ennemi. Nous étions une dizaine, accrochés à vingt mètres devant la seconde maison. Je m'étais encastré entre deux gros chevaux crevés, durs comme du roc, sur lesquels les balles sonnaient drôlement.

L'ennemi s'était étalé de l'est au nord-est, face aux deux lignes d'isbas du village. Il nous attaquait en même temps qu'il assaillait,

[79] de l'autre côté de l'étang, les maisons défendues par nos camarades de la Deuxième Compagnie.

Ceux-ci avaient fait des prodiges de vaillance pour contenir l'ennemi. Mais leurs postes avancés succombèrent sous l'avalanche. Les hommes, soutenus par des gradés sublimes, se firent massacrer sur place pour ralentir l'assaut de la meute. Russes et Asiatiques dépassèrent les premières maisons au nord-ouest. On s'y entr'égorgea dans d'épouvantables corps à corps.

Un de nos vieux chants rexistes monta. A ce temps-là de la guerre, la troupe avait encore des habitudes d'un autre âge, et nos soldats chargeaient en chantant. Les survivants de la Deuxième Compagnie contre-attaquaient et fourgonnaient les Russes. Leur commandant, le premier lieutenant Buyds, un industriel bruxellois, s'était élancé, une mitrailleuse dans les mains. Sa Compagnie réapparut, à sa suite, à la pointe des maisons, parvint jusqu'aux anciennes positions de neige.

Mais chacun de nos hommes avait affaire à une grappe de Rouges. Les chars soviétiques aplatissaient tous les foyers de lutte. Le lieutenant Buyds s'acharna à sa mitrailleuse. Il tira jusqu'à ce que les Russes fussent à quelques pas de lui : il reçut alors une balle au haut de la poitrine et mourut, le visage contre sa pièce...

Les Rouges reprirent les premières chaumières du nord-ouest. Nous vîmes leurs chars courir sur nos blessés, les happer, les écraser sous leurs chaînes de fer.

*
* *

Notre situation n'était guère meilleure.

Les Bolchevistes occupaient maintenant les débris fumants de notre première isba et débordaient des dépendances. Du nord-ouest, ils nous balayaient au moyen de nombreuses mitrailleuses Maxim. Entre eux et nous se trouvait un hangar ajouré : les tuiles imbriquées du battellement et les enfaîteaux, emportées par les rafales, s'éparpillaient comme des jeux de cartes.

Nos hommes s'abattaient, atteints par des balles explosives qui leur faisaient des trous effrayants. Un de mes camarades s'était écroulé

[80] contre moi : sa tête n'était plus qu'un cerceau macabre ; les yeux, le nez, les joues, la bouche avaient disparu, vidés par l'explosion. Les Rouges n'étaient pas seulement devant nous. Ils n'avaient pas seulement occupé les maisons à notre aile gauche, mais ils avaient atteint nos anciennes positions de neige sur les crêtes à l'est.

De là, ils plongeaient en plein sur le village.

Nos soldats s'étaient accrochés au terrain, par petits groupes extrêmement actifs qui ne se laissaient pas forlancer facilement.

Nous nous battions surtout au fusil, ménageant nos munitions, descendant un Bolcheviste à chaque coup. Ces gens avançaient avec une inconscience asine. Un beau soleil d'or s'était levé sur la neige, dans le dos de nos assaillants. Les Russes qui occupaient nos positions de glace formaient ainsi des cibles absolument parfaites. Chaque tête qui se risquait, durant une seconde, au-dessus de nos anciens carrés de verglas, recevait une balle.

Mais nous-mêmes avions de grandes pertes.

Au bout d'une heure, je restai seul de mon petit groupe, entre les cadavres des deux chevaux gelés, véritables rochers de protection. Des balles ricochaient partout. L'une d'elles avait creusé, contre ma joue, une rainure plus longue qu'un doigt dans la crosse de mon fusil. Des Russes m'avaient complètement débordé à gauche. J'en avais au moins une trentaine à dix mètres devant moi. C'est alors que je me sentis tiré en arrière par mon seul pied valide. Un jeune caporal de mon peloton, nommé Henri Berkmans, me voyant perdu, avait rampé jusqu'à moi et m'emmenait ainsi sur le ventre, comme il eut remorqué une ramasse.

J'arrivai, après vingt mètres de cet exercice imprévu, jusqu'au seuil de la chaumière où le reste de notre compagnie se défendait. Mon héroïque sauveteur, hélas, eut moins de chance que moi-même : une volée d'éclats de grenade lui cisailla profondément la plante des pieds ; il mourut après des souffrances atroces.

Il était peut-être neuf heures du matin. Les chars soviétiques qui avaient envahi le secteur nord-ouest se trouvaient maintenant à plusieurs centaines de mètres derrière nous. Ils menaient une monstrueuse chasse à l'homme, tournant autour des isbas, s'amusant à écraser nos camarades un par un, qu'ils fussent indemnes, qu'ils

[81] fussent blessés ou qu'ils fussent morts. Nous nous rendions exactement compte que nous allions être tournés et broyés à notre tour par ces mastodontes, d'autant plus que le secteur sud-est recevait à présent le choc des troupes soviétiques arrivant du village ou elles avaient exterminé les derniers nids de résistance des SS.

Nous étions l'objet d'un tir forcené. La glace s'écaillait autour de nous par centaines de petites fleurs dansantes. Chacun s'abritait comme il le pouvait, derrière des traîneaux de paysans, ou au ras des allèges des fenêtres.

Un ancien combattant de 1914-1918, appelé Steenbruggen, était particulièrement acharné au combat. Atteint d'une balle à la nuque, il s'écroula, leva sa main droite en s'écriant : Nous crumes qu'il avait succombé. Un quart d'heure après, son corps se redressa : C'était notre briscard qui se ranimait ! Il vivait, malgré sa balle à la tête ! Il put se traîner jusqu'à un poste de secours ; né coiffé, il en réchappa.

Tout plaisir a une fin. Un tank soviétique, bien décidé à régler notre sort, se tourna dans notre direction, franchit la glace de l'étang et courut droit sur notre chaumine.

*

* *

Le char braqua son canon de bord. Nous n'eumes que le temps de nous jetêr sur le sol de l'isba. Trois obus, envoyés avec une précision parfaite, avaient crevé complètement la façade. Nous étions submergés par les débris de plâtras. Le chaume flambait. Des hommes ruisselaient de sang. L'un d'eux avait le bras gauche sectionné.

Par bonheur, un des trois obus avait également ouvert une brèche dans le mur arrière de l'habitation, à un mètre de hauteur. Nous pumes hisser par ce trou nos bleŝsés, puis passer nous-mêmes l'un après l'autre.

Il fallait, pour atteindre la maison suivante, franchir une trentaine de mètres. Les hommes qui couraient tout d'une traite étaient fauchés irrémédiablement. Pour dérouter l'ennemi en train de viser, il fallait franchir cinq mètres tout au plus, puis se jeter au sol, puis courir

[82] durant quatre ou cinq autres mètres, se jeter au sol à nouveau. Le tireur ennemi, dérangé chaque fois par ces feintes, cherchait alors une cible moins mobile.

Un de nos jeunes soldats s'était abrité contre un corps. Affolé, il ne regardait pas. Soudain il vit, tout contre les siens, les yeux fixes, gris bleu, du mort. C'était son père, un brave tailleur bruxellois.

*

* *

Nous nous installâmes dans l'isba voisine. Celle-ci, à son tour se mit à flamber au-dessus de nos têtes. Nous nous arc-boutâmes au seuil de la maison, derrière un talus de glace, tout jaune d'urine gelée.

Les tanks nous accablaient. Des centaines de Russes nous mitraillaient presque à bout portant. Sur nos talons, le toit de la paillote s'était effondré dans une énorme torche de feu.

Les chars avaient presque terminé leur courbe derrière nous. Nous ne tirions plus qu'au fusil, sachant la valeur de chaque cartouche. Le dénouement approchait. Notre commandant de compagnie posa sa main sur la mienne : vous mourez, me dit-il simplement, je ne vous survivrai pas... Nous n'allions, d'ailleurs, mourir ni l'un ni l'autre. Nous ne comprîmes pas bien ce qui se passait. Un fracas vrombissant nous rasait la tête. Des chars sautaient ! Des isbas sautaient ! Des grappes entières de Russes sautaient !

C'étaient les stukas du Reich !

Avec une précision merveilleuse, ils cognaient en plein les tanks soviétiques, écrasaient les groupes d'assaillants, stupidement massés à leur habitude. Les chars ennemis fuyaient en toute hâte pour échapper à ces tirs en plongeon. Toute l'infanterie détalait à leur suite.

Le commandeur de notre bataillon lança instantanément à la contre-attaque les dernières forces qui lui restaient. Leur vague nous dépassa en hurlant. A midi, la Légion *Wallonie* avait repris entièrement Gromovaja-Balka, reconquis même les premières isbas, les deux côtés de l'étang. Des corps de Russes gisaient partout. Nous rassemblions de nombreux prisonniers, des Mongols, laids comme des macaques, des Kirghiz, des Sibériens, éberlués d'avoir été enfoncés avec une fougue pareille. Ils répétaient inlassablement :

[83] karoch ! Belgiski, karoch !» (Fameux, les Belges !), en clignant leurs petits yeux jaunes.

Tous nos blessés, hélas, étaient morts, délibérément écrasés par les chars des Soviets ou assassinés à coups de baïonnette.

*

* *

Après avoir effectué leur bombardement providentiel, les Stukas allemands étaient repartis. Les Russes se regroupèrent, leurs tanks se remirent en marche. Tout était à recommencer.

Nous étions impuissants contre ces chars. En ce temps-là, la n'existait pas encore. Nous ne possédions pas de canons de Pak. Nous ne disposions même pas de mines.

Dès le début de ce combat impossible, la Centième Division légère allemande, dont nous dépendions tactiquement, nous avait annoncé du secours. Une colonne de panzers était montée vers Gromovaja-Balka. Mais elle avait été interceptée par une colonne de chars russes qui lui livrait combat dans la steppe depuis plusieurs heures. Des renforts d'infanterie avaient été bloqués également dans la bagarre.

Nos hommes durent bien accepter à nouveau le combat défensif, isba par isba, grange par grange, talus par talus. A trois heures de l'après-midi, ils furent acculés aux toutes dernières maisons et à une cerisaie, au sud-ouest du village. S'ils se laissaient expulser de ces derniers réduits, ils allaient être jetés à la steppe, plate, sans un buisson, dont la neige épaisse s'étendait pendant des lieues.

Il fallait réagir pour ne pas être acculé à cette extrémité fatale. Le commandeur, le capitaine Pauly, rassembla les débris de toutes les compagnies et, une grenade à la main, se jeta le premier à la contre-attaque en poussant notre vieux cri : Tout ce qui restait de valide au bataillon le suivit, y compris les armuriers, les cuisiniers, les agents de liaison, les conducteurs. Ce fut une mêlée frénétique. On se tuait à l'intérieur même des maisons. On se fracassait la tête à bout portant à coups de pistolet, entre les battants des portes.

Les chars russes, qui étaient à court d'obus, couraient partout pour essayer d'écraser nos soldats. Mais ceux-ci bondissaient d'isba en isba. Les fantassins soviétiques, affolés et exténués, barguignèrent,

[84] se mirent à céder du terrain. Au plus fort du corps à corps, des renforts allemands d'infanterie apparurent dans la neige à l'ouest, La débandade ennemie devint alors complète. Une troisième fois, le village fut repris.

Les chars rouges se livrèrent encore, pendant quelque temps, à leur chasse à l'homme. Mais nos panzers, vainqueurs du combat de la steppe, se découpèrent à leur tour sur le coteau. Une demi-heure après, les blindés et l'infanterie soviétiques avaient disparu dans les neiges bleues du nord-est.

Le soir allait tomber.

Nous étions les maîtres.

Sept cents cadavres de Rouges gisaient en travers de la neige, sur la glace des étangs, près des ruines des maisons. Mais deux cent cinquante de nos camarades étaient tombés, tués ou blessés, pendant ces douze heures de furie.

Les chars allemands repartirent, une heure plus tard, vers un autre secteur menacé. Les isbas de Gromovaja-Balka n'étaient plus que des monceaux de cendres qui achevaient de se consumer dans le soir glacial.

Front de glace

Certes, le soir du 28 février 1942, les restes fumants de Gromovaja-Balka étaient dans nos mains.

Il fallut bien, cependant, se rendre à l'évidence : la position était intenable. Le village était démoli. Mais, surtout, il se trouvait au fond d'une dépression. Du versant de l'est, l'ennemi suivait chacun de nos mouvements.

Pendant dix jours, nous nous étions fait repérer et pilonner sans répit, Nous ne nous étions maintenus dans ce village, malgré les assauts de quatre mille soldats soviétiques et de quatorze chars, que parce que l'honneur de notre peuple était en jeu. Tous, nous préférions mourir plutôt que de forligner. Un patriotisme brulant animait nos soldats : ils représentaient leur pays ; pour lui, la moitié de nos hommes gisaient, glacés dans la mort ou baignés dans leur sang. Seule la fierté nationale avait permis le miracle de ces trois contre attaques et de cette reconquête.

[85]

Il eut été vain de rééditer, le lendemain, un combat pareil. La sagesse ordonnait d'abandonner cette cuvette et d'installer notre défense sur le versant ouest, qui dominait, lui aussi, la dépression.

Là, nous ne serions plus martelés par un tir d'une précision facile.

Le commandeur de la Centième Division, le général Sanne, ordonna que notre bataillon prît position sur cette crête, à la faveur de la nuit. Nos postes avancés furent maintenus jusqu'à la dernière minute. Les Russes ne s'aperçurent de rien. A l'aube, ils écrasèrent sous un feu d'enfer les ruines de Grosmovaïa-Balka. Puis ils attaquèrent dans le vide.

Ce fut à notre artillerie de leur faire alors une vie tellement impossible, au creux du village, qu'ils ne purent, eux non plus, y maintenir leurs effectifs. Etrillés, ils se retirèrent de quelques centaines de mètres, sur la colline de l'est.

Désormais nous nous regardâmes et nous nous mitraillâmes, de crête à crête. Le village devint un no man's land ou seules quelques cheminées noircies émergeaient des débris des isbas et de la blancheur de l'hiver.

*
* *

Nos nouvelles positions, improvisées en pleine steppe, par trente degrés sous zéro, s'enfonçaient à même la neige et la glace.

De gros chars allemands étaient revenus, haletaient, tiraient. Ils jalonnaient la crête, trapus, pareils à des bastions moyenâgeux, cependant que l'artillerie allemande installait ses batteries au creux d'une vallée à l'ouest.

Nous n'avions pas la moindre hutte à notre disposition, pas le plus faible feu : rien que des trous blancs, ou nos deux cents survivants, ne disposant d'aucun équipement d'hiver, devaient faire face aux forces soviétiques.

Des obus s'éparpillaient dans tous les sens. Un dépôt de munitions sauta. Nos hommes claquaient des dents comme des castagnettes, tant le froid les avait saisis jusqu'aux dernières fibres. Certains avaient des visages presque verts. Le gel dévorait, depuis la nuit précédente, ces deux cents hommes inabrités. Une autre nuit suivit, plus âpre

[86] encore. Notre situation devint absolument pathétique. Il était à peine concevable qu'en pleine steppe, par des froids pareils, des hommes exténués par un mois de combat pussent encore vivre, immobiles pendant des dizaines d'heures, rongés, vidés par ce froid atroce.

Notre bataillon, formé en carré, s'était juré de tenir jusqu'au bout. On n'évacuait que les hommes évanouis. Le lendemain, à l'aube, la légion *Wallonie* était toujours au poste. Ni les Russes ni le gel n'avaient eu raison de sa ténacité.

*
* *

Pour résister à la souffrance, nous comparions nos maux à ceux de nos cent cinquante blessés que des dizaines de traîneaux emmenaient à travers la steppe.

A Gromovaja-Balka, il avait fallu attendre la nuit pour évacuer la plupart de nos camarades, car de nombreux blessés avaient été atteints durant le jour, une deuxième fois, par les mitrailleuses soviétiques qui s'acharnaient sur les convois sanitaires, noirs et nets dans la neige brillante.

Nos ramasses pouvaient tout juste courir à sept kilomètres de nos positions, au village de Novo-Andriewska. Elles y déchargèrent leurs fardeaux sanglants et revenaient en hâte.

Nous avions utilisé, pour les premiers transports, les rares couvertures qui avaient échappé à l'incendie des isbas. Après, il fallut se contenter de fourrage sec ou du chaume des dernières maisons du bourg. Par la nuit dévorante, les malheureux blessés cahotaient dans les neiges, protégés seulement par quelques hardes, par un peu de paille ou par un peu de foin. Leurs souffrances étaient indicibles.

A Novo-Andriewska, les médecins du poste de secours ne savaient plus ou les héberger. Ils gisaient par dizaines sur le sol nu des chaumières. Ce village n'était qu'un relais. Il fallait évacuer les malheureux à plus de quarante kilomètres de là, à Grichino. Or la tempête était revenue. Furieuse, elle soulevait la steppe blanche.

Les traîneaux mirent jusqu'à deux et trois jours pour parvenir à Grichino, à l'hôpital de campagne. Les blessés, pansés ou éclissés

[87] sommairement, mourant de froid, ayant gardé leurs éclats d'obus et leurs balles dans le corps, endurèrent un martyre horrible.

A Grichino, l'entassement des blessés était inimaginable. On en amena onze mille en cinq semaines. Certains de nos grands blessés durent attendre cinq jours avant qu'on leur enlevât leur pansement provisoire, devenu noirâtre et dur comme une tôle. Ils s'expliquaient péniblement. La plupart ignoraient la langue allemande. Ils ne purent, dans leur détresse, recevoir un mot de réconfort de personne. Ils allèrent jusqu'au fond de la douleur du corps et de la douleur du cœur.

Beaucoup ne dépassèrent pas ces Lazaretten et terminèrent leur calvaire dans les longs cimetières militaires ou, sous le casque d'acier, on peignit les couleurs, noir, jaune et rouge, de la patrie pour laquelle ils avaient si vaillamment lutté, et tant souffert...

*
* *

Le 2 mars 1942 au matin, la légion *Wallonie* était réduite à moins du tiers de ses effectifs. Sur vingt-deux officiers, il en demeurait deux, dont un, les nerfs rompus, fut évacué peu de temps après.

Des effectifs allemands étaient en route qui allaient nous remplacer. Des sapeurs creusaient à leur intention des abris souterrains qui leur permettraient de résister, avec un peu moins d'inconfort, sur cette crête balayée par les tempêtes. Néanmoins, malgré la construction de ces refuges, le bataillon qui nous succéda perdit sur ce plateau plus de trente pour cent de ses hommes, gelés, pendant le seul mois de mars.

A midi se fit la relève.

Nos garçons, décharnés, hirsutes, redescendirent, le regard fier. Tout le long du front du Donetz, on savait déjà avec quel héroïsme ils s'étaient battus. Le général de la Centième Division venait de leur décerner trente-trois Croix de Fer. A cette époque-là, c'était, pour un bataillon, un chiffre extraordinaire. Honneur plus éclatant encore, ils étaient cités spécialement à l'ordre du jour de la Wehrmacht, dans le Communiqué du Grand Quartier général.

[88]

*
* *

Nous nous installâmes en seconde ligne, à Blagodatch.

On avait débarrassé les champs de neige des centaines de cadavres de Cosaquess bleus et de Mongols aux houppelandes blanches que nous avions dépassés, un mois plus tôt, lors de l'offensive.

Nous retrouvions des maisons, pauvres, certes, misérables, certes, mais des maisons ! Nous n'avions plus devant nous des hordes d'Asiates aux yeux minuscules et brillants, bondissant comme des chats pour des corps à corps féroces...

Mais nous regardions et nous cherchions... Nos pauvres camarades morts, frères de nos rêves, tournaient autour de nos corps, étreignaient nos pensées... Chacun de nous avait perdu des amis très chers. Notre Légion était une cohorte fraternelle. Tout nous liait. Nos cœurs souffraient, penchés sur ces vides...

Et nous mordîmes dans la gloire comme dans un fruit glacé et amer.`

III

LA BATAILLE DE CHARKOV

La bataille de Grornovaïa-Balka avait marqué le dernier grand effort des Soviets pendant l'hiver de 1941-1942 au Donetz.

Notre Légion, installée à Blagodatch, était en réserve, prête à intervenir au premier danger.

Mais le front ne courut plus de péril sérieux.

La nuit, de violents tirs de mitrailleuses crépitaient. Nous regardions, du seuil des isbas, les feux qui éclataient et se croisaient dans la steppe. Mais les Bolchevistes avaient, le 28 février, reçu leur coup de grâce dans ce secteur. Leur offensive de l'hiver avait été stoppée, refoulée pour de bon.

Il ne restait plus qu'à attendre le printemps.

Blagodatch était encore submergé par des chutes de neige épaisses. Elles alternaient avec les poussées du gel. On eut cru que l'hiver était là pour toujours. Depuis six mois nous étions dans le blanc. Nous finissions par être hantés par ces blancheurs: la steppe blanche, les toits blancs, le ciel blanc qui rampait au-dessus de nos têtes...

*
*   *

Le village, tourmenté par les combats, était d'une pauvreté extrême. Nous dormions sur quelques planches ou sur de la paille, à même le sol des paillotes. Les criaillements de la marmaille blême nous

[90] cassaient les oreilles. Ces pauvres gens ne vivaient que d'assiettées de pommes de terre qu'ils mangeaient à la croque au sel. Les vaches avaient été tuées. Les chevaux morts avaient été jetés,

pêle-mêle, par la population, avec cinq cents cadavres de soldats soviétiques, dans une grande carrière d'ou émergeaient des têtes humaines et des sabots d'animaux.

Nous buvions l'eau du puits campagnard. Un jour, le seau tomba et coula. Un soldat descendit une grosse corde munie d'un crampon et racla le fond de l'eau. Le crampon accrocha quelque chose. Nous crumes que c'était le seau. Mais celui-ci était extrêmement lourd à remonter. Plusieurs soldats durent prêter main forte. Finalement émergea de la trempoire un horrible Mongol pattu, à demi putréfié, accroché par le ceinturon.

Nous avions bu ce Mongol pendant plusieurs semaines.

*
* *

Les isbas n'étaient que des nids à poux. Dans la nôtre se trouvait une réserve de graines pour les semailles. Elles étaient agitées par de continuels frémissements, tellement la vermine y abondait.

La plupart d'entre nous souffraient de la ou fièvre volhydienne. C'était une espèce de fièvre paludéenne. Elle nous mettait dans un grand état de langueur. Le soir, nous avions trente-neuf de fièvre. Mais, le matin, nous retombions à trente-cinq ou à trente-cinq degrés et demi, tout au plus. Nous pignochions à peine et nous affaiblissions progressivement. Tout tournait autour de nous. Nous étions incapables de sortir, ou de travailler.

La crise, même à l'état subaigu, se prolongeait pendant trois ou quatre semaines, au bout desquelles nous nous relevions dolemment, avec des têtes de pauvres vieux chevaux mélancoliques.

On guérissait rarement en une fois. La fièvre des poux réapparaissait de temps en temps, comme la malaria. Pour lutter contre cette maladie du pays, nos médecins ne disposaient d'aucun médicament, sinon de l'éternelle aspirine, remède unique de toutes les armées du monde.

[91]

*
* *

Nous essayions de revenir à des habitudes normales d'hygiène.

Nous confisquions, pour une heure, le pétrin de la maison, sorte de petite pirogue plate, taillée à la hache dans un bloc de bois. Nous y faisions fondre un demi-mètre cube de neige. Puis nous nous asseyions dans cette embarcation minuscule et comique. Au premier geste un peu vigoureux, nous culbutions avec la tine !

Les Russes, eux, ne se lavaient pas le corps durant tout l'hiver. Ils avaient de pittoresques façons de se nettoyer le visage. Ils s'emplissaient d'eau la bouche, éjectaient le liquide, en quatre ou cinq fois, sur leurs mains puis se les passaient sur les joues. Ils aspergeaient, de la même manière, le visage de leurs marmots pleurards.

Les séances pour tuer les poux étaient de véritables cérémonies.

La voisine venait. Elle s'accroupissait sur le sol, dénattait ses cheveux sur les genoux de sa commère. Celle-ci passait une heure, deux heures, à extirper des centaines de petites bêtes, au moyen d'un grand décrassoir en bois. Puis elle s'asseyait par terre, à son tour, et l'autre, en cailletant, lui rendait sa politesse.

L'été, les opérations avaient lieu sur le pas de la porte. C'était gentil comme tout. On se tuait les poux en commun. C'était un très honnête communisme.

*
* *

Au fur et à mesure du rétablissement de nos blessés légers, nous avions reformé les Compagnies, mais avec des effectifs réduits de moitié.

Caporal durant la contre-offensive, j'avais été nommé sous-officier au milieu de la bataille de Gromovaja-Balka. Je surveillais le démontage des mitrailleuses et la qualité du pot-bouille avec autant

d'application que si j'eusse dirigé un rassemblement de cinquante mille adhérents politiques. J'aimais la vie de soldat, droite comme un i, dégagée des contingences mondaines, des ambitions et de l'intérêt.

Il y avait déjà des mois que je n'avais plus reçu la moindre

[92] nouvelle des bagarres du Forum. Le grouillement vipérin des rivalités, des susceptibilités et des malhonnêtetés des arènes politiciennes me donnait des nausées. Je préférais mon isba sordide aux palais des ministres, ma vareuse usée de troupier au confort étouffant de la médiocrité bourgeoise. Je regardais les yeux purs de mes soldats, lavés par le sacrifice. Je sentais monter vers moi le don sain de leur idéal. Je leur donnais, de mon côté, tout ce qui brulait dans mon cœur.

*

* *

Souvent, nous recevions la visite de camarades allemands. Ou bien c'était nous qui allions passer la veillée dans leurs abris. Nous discutions, pendant des heures, des problèmes de l'après-guerre.

Au-delà des morts, qu'y aurait-il ?...

Les questions de frontières, les questions d'ordre matériel ne nous intéressaient qu'à demi. A vivre sans cesse en face de la mort, nous avions compris, à un degré aigu, l'importance des forces spirituelles. Le front ne tenait que parce qu'au front il y avait des âmes, des âmes qui croyaient, qui se consumaient, qui rayonnaient. Les victoires n'étaient pas gagnées seulement avec des armes, mais avec des vertus.

Le problème de l'après-guerre serait identique.

Les victoires économiques ne suffiraient pas. Les réorganisations politiques ne suffiraient pas. Une grande rédemption morale serait nécessaire qui laverait les souillures de notre temps, rendrait aux âmes la passion de l'air frais et du service inconditionnel.

Révolution nationale, oui. Révolution sociale, oui. Révolution européenne, oui. Mais révolution des âmes surtout, avant toute chose, mille fois plus nécessaire que l'ordre extérieur, que la justice extérieure, que la fraternité dans les paroles.

Le monde sorti des tueries et des haines de la guerre aurait besoin, d'abord, de cœurs purs, qui croient à leur mission et qui s'y donnent, auxquels les foules croient et se donnent.

Nos discussions s'animaient comme des feux. Un pauvre petit quinquet soulignait les lignes des visages. Ces visages rayonnaient. Nous avions offert cet hiver de souffrances à la purification de nos

[93] rêves. Jamais nous n'avions senti dans nos cœurs tant de force, tant de limpidité et tant d'allégresse.

Jadis, nous avions pu avoir une vie banale, souillée par les abdications des nécessités quotidiennes. Le front nous avait donné le gout du dépouillement. Nous étions vierges de toute haine et de tout désir. Nous avions maté nos corps, tué nos ambitions, purifié et tendu notre don. La mort elle-même ne nous faisait plus peur.

*

* *

Il y eut de la neige longtemps.

Le Jeudi Saint, elle tomba encore, par flocons énormes, pendant des heures.

Puis l'air s'adoucit.

Nous guettions la steppe blanche ou les cannes noires des tournesols devenaient de plus en plus hautes. Les collines eurent des lueurs grises de queue d'hiver. Le sol émergeait.

Les passereaux faisaient mille folies dans le chaume. Le soleil tapait, chaque jour, sur la plaine. L'eau ruissela. Les paysans cassèrent, à coups de hache, de tilles et de piochons, la glace, épaisse de trente ou de quarante centimètres, qui enserrait les chaumines. Au bout de quelques jours de débâclage, le bourg fut converti en un immense cloaque. Les champs étaient gras comme du sirop qui fond. Nous ne pouvions plus aller d'un bout à l'autre du village qu'à cheval, en faisant un vaste détour par les crêtes. Certains, plus audacieux, avaient bâti des aquaplanes ; ils circulaient, à travers

Blagodatch, en maillot de bain, tirés par des mulets. D'isba à isba nous avions édifié des passerelles, jetées sur un demi-mètre d'épaisseur de boue. L'eau, nourrie par mille ruisseaux, dévalait des coteaux avec la puissance des fleuves; elle s'étalait sur quarante ou cinquante mètres de largeur, formait de grondantes cataractes. Le premier chariot de paysan qui voulut les traverser fut emporté ; la femme qui conduisait disparut, retournée cent fois par le courant.

[94]

*
*   *

Après deux semaines de soleil, nous pumes aller jusqu'à des meules de l'automne précédent, en haut de la crête. Nous nous y étendîmes, ragaillardis, le torse nu, offrant nos corps à cette ardente vie printanière.

La glace des étangs du village avait disparu : de grosses carpes gelées flottaient, par centaines, près des écrilles des digues.

Un jour, je courus à cheval loin vers l'ouest. La rivière tournait. J'aperçus, dans le fond, une petite forêt. Elle commençait à verdir, d'un vert doux et jaune. Je me dressai sur mes étriers, humai à grands coups ce printemps neuf, qui sentait si bon !

Le soleil avait vaincu l'hiver !

Les routes séchaient. Le moulin tournait sur un ciel tout bleu.

Mai arriva. Le 10, nous reçumes un pli secret. Nous changions de secteur. Nous partions la nuit même. De grands événements militaires étaient imminents. Cahotants et heureux, nous quittâmes nos isbas, chantant la guerre, la gloire, l'aventure et le chaud printemps à l'image de nos cœurs.

Au cri du coucou

Jamais, durant l'hiver affreux de 1941-1942, le doute n'avait effleuré l'esprit d'un soldat allemand ou d'un volontaire européen du front de l'Est.

Les souffrances avaient été inouïes. Mais la troupe savait que la bise hurlante, le gel par quarante-deux degrés sous zéro, le manque d'équipement avaient été les seules causes de nos infortunes. Staline n'y avait été pour rien. A présent, les lignes de chemin de fer commençaient à fonctionner convenablement ; les ponts étaient rétablis ; la correspondance arrivait avec célérité. Des fourrures avaient même été distribuées, de voluptueuses fourrures féminines ou de vieilles peaux de biques de pâtres bavarois. Nous les avions reçues en plein dégel. Nous eumes juste le temps de nous en amuser et de les rendre.

Aucune nouvelle grave ne troublait le printemps. L'Amérique, entrée officiellement dans la guerre mondiale en décembre 1941,

[95] n'avait connu, durant l'hiver, que des échecs. Les Anglais, champions jusqu'alors incontestés des réembarquements dans tous pays, avaient évacué Hong-Kong et Singapour, après avoir battu les records de vitesse des panthères, jaguars et autres félins de la jungle de Birmanie. L'armée du front de l'Est croyait fermement que les Anglais et les Américains, contrés durement en Asie, ne représentaient plus un danger pour le Reich. Pendant qu'ils continueraient à se faire malmener dans leurs derniers refuges polynésiens, l'Allemagne pourrait donner tranquillement le coup de grâce à l'U.R.S.S.

Staline avait réagi ?... Il avait repris du terrain pendant l'hiver ?... C'était vrai. Mais les armées du Reich avaient, à l'automne précédent, plongé vers l'est à tombeau ouvert. Elles avaient atteint parfois des secteurs indéfendables. Il y avait eu des moments périlleux. Mais, précisément, malgré l'irrégularité des avances, malgré le froid, malgré des accrocs, la situation avait été rétablie, l'hiver même, avec une vigueur magnifique.

Les Russes avaient éprouvé en 1941 des pertes énormes. Leur offensive d'hiver avait échoué. Incontestablement échoué.

Nous allions maintenant leur sauter dessus pour le dernier round. Pour tous les combattants européens de l'Est, l'issue du combat était réglée à l'avance.

*
* *

Jamais l'armée allemande n'avait été si belle.

Le Reich avait fait un effort prodigieux pour réparer les dégâts de l'hiver et remettre les unités au point. Les régiments avaient retrouvé leur effectif complet. Les divisions avaient reçu, en outre, des bataillons de réserve comprenant jusqu'à quinze cents soldats chacun, destinés à combler les vides au fur et à mesure de la nouvelle campagne.

Chaque unité regorgeait d'équipements tout neufs et d'armes parfaites. La nourriture était excellente. C'était un vrai plaisir de contempler ces divisions, composées de quinze mille, de dix-sept mille magnifiques gaillards, droits et forts comme des arbres, encadrés par des officiers et des sous-officiers comme jamais une armée n'en posséda au monde.

[96]

L'hiver avait été oublié. On n'en parlait plus que pour rire. Plus on souffre à un moment de la vie, plus on éprouve de volupté, par la suite, à raconter les malheurs disparus. C'était à qui avait eu le nez le plus fortement gelé, l'isba la plus sordide, le pain le plus moisi, les poux les plus anthropophages. Cela tournait à la délectation. Une fois engagés dans ces discussions-là, les hommes étaient intarissables.

*
* *

Un coup de théâtre éclata, qui permit au commandement allemand de montrer, une fois de plus, sa maîtrise souveraine.

Les officiers supérieurs allemands possédaient une pondération et une placidité absolument sans pareilles. Les généraux s'installaient devant leurs cartes d'état-major comme des champions d'échecs s'attablent devant leurs pions. Ils prenaient leur temps, n'avaient que des réactions à main posée.

Le 10 mai et le 11 mai 1942, le haut commandement allemand avait mis en branle toutes ses forces du Donetz, pour attaquer en direction de l'est. Au beau milieu de ces mouvements de troupes, le maréchal soviétique Timochenko, dans une ruée formidable, se jeta lui-même à l'offensive, à l'extrémité nord de notre secteur. Il déboucha en dessous de Charkov et lança plusieurs centaines de milliers d'hommes vers Poltawa et le Dniépr.

La brèche qu'il ouvrit fut profonde. Staline publia des bulletins de victoire retentissants. Les radios de Londres et de Moscou annoncèrent l'imminente arrivée des Russes au Dniépr. Des fuyards se rabattirent jusque vers nous, répandant des bruits sinistres.

Le commandement allemand avait bel et bien été devancé par les Soviets. Il encaissa le contretemps sans un mot inutile, sans une crispation. Et, surtout, il ne démordit point de son propre plan d'offensive. Les préparatifs continuèrent à mitonner, exactement comme il avait été prévu. Les Russes couraient ?... On les laissa courir pendant cinq jours et s'enfoncer dans une énorme excroissance dont le centre était Poltawa. Pendant ce temps, chaque Bataillon allemand prenait position dans le plus grand calme. Pas une opération ne fut avancée d'une heure.

[97]

*
* *

Notre légion n'avait pas encore été complétée par de nouvelles recrues. Elle avait reçu, cependant, un secteur assez vaste, juste à un goulet du front du Donetz.

Bunkers et tranchées étaient en excellent état. Ils se déroulaient au sommet de grandes collines pelées qui plongeaient sur une vallée, sur une rivière et sur une localité nommée Jablenskaja.

Jablenskaja fermait un défilé. Les Rouges en avaient fait un puissant verrou. Leur artillerie prenait toute la vallée en enfilade. Les obus venaient cogner au bas de nos positions comme des boules au fond d'un jeu de quilles.

La nuit, des volontaires de notre légion passaient, souples comme des belettes, entre les mines qui couvraient notre secteur. Ils allaient renarder dans le secteur russe. Leur mission consistait à se cacher au milieu du dispositif ennemi, à passer une journée aux aguets, à observer minutieusement les allées et venues des Rouges, l'emplacement de leurs nids de mitrailleuses et de leur artillerie.

Au lever du jour, nous observions à la jumelle les mamelons soviétiques. D'une meule sortait une main qui agitait, un bref instant, un mouchoir. C'est là que nos hommes s'étaient camouflés. Nos fusils mitrailleurs tenaient tous les environs sous leur feu, pour aider nos casse-cou en cas de grosse bagarre.

Des équipes se risquaient à ces expéditions chaque soir, par deux hommes à la fois. La nuit suivante, nous entendions de légers froissements au point de passage fixé : nous rampions au bord de nos réseaux de mines pour accueillir nos patrouilleurs. Ils revenaient sains et saufs, pourvus de renseignements précis, et racontaient aux copains une série d'histoires cocasses.

*
* *

Le 16 mai, au soir, arrivèrent les ordres pour l'assaut.

Nous ne savions pas ou l'attaque nous conduirait. Comme il se doit, les objectifs ne visaient que le travail du premier jour. A l'armée, il ne faut pas se creuser la tête inutilement ni essayer de voir plus loin

[98] que l'immédiat. Pour nous, la guerre, le 16 mai 1942, c'était le goulet de Jablenskaja.

A deux heures cinquante-cinq du matin, l'offensive déferlerait. A notre aile gauche, sur le versant nord-est de la rivière, les blindés allemands attaqueraient en masse, dépasseraient Jablenskaja et se rabattraient alors vers le vallon.

Nous avions à engager seulement une partie de nos volontaires. Ils devaient forlancer les défenseurs russes de Jablenskaja en les provoquant de front. Mais notre attaque ne serait qu'une feinte. Pendant que les troupes soviétiques seraient ainsi distraites par nous, les chars allemands mèneraient sur le flanc nord-est l'assaut principal. Le reste de nos forces se maintiendrait provisoirement aux positions de la crête, dans l'attente des événements.

*
* *

La nuit du 16 au 17 mai glissa, goutte à goutte, dans un extraordinaire silence.

A deux heures et demie du matin, les tout premiers frémissements de l'aube s'insinuèrent. Des milliers d'hommes, prêts pour l'attaque, retenaient leur souffle. Pas une détonation ne cassait la paix qui accompagnait la naissance du jour.

De lentes lueurs vertes et argentées s'élevèrent à la cime des côtes. Puis un chant inattendu jaillit, par élans brefs, joyeux et passionnés. Coucou ! Coucou ! Un coucou chantait ! Pour lui tout seul ! Par-dessus cette vallée ou, dans un instant, le tonnerre allait éclater et ou la mort allait surgir !

Coucou ! Coucou !

Puis le cri se tut. Le roulement des chaînes des chars venait de gronder jusqu'au bout du ciel. 17 mai 1942. Trois heures moins cinq. L'offensive Donetz-Charkov était déclenchée.

Jablenskaja

Le début d'une offensive jette brusquement dans la stupeur des milliers d'hommes, comme si un ouragan s'abattait sur eux.

[99]

Le matin du 17 mai 1942, à trois heures, les troupes soviétiques du bassin du Donetz ne s'attendaient, visiblement, à rien. Elles étaient tout à la joie de leur offensive Charkov-Poltawa et n'imaginaient point que, plus leurs Divisions couraient vers l'ouest, plus elles se précipitaient à leur perte !

Du village de Jablenskaja, au fond du vallon, pas un coup de feu n'était parti depuis tout un temps. C'était une fin de nuit comme une autre.

Mais, dès que le bruit des chars allemands s'épandit, nous vîmes des files de dos ronds s'agiter fébrilement dans les boyaux des fortins soviétiques.

Le grand roulement des panzers martelait les champs du plateau. Pendant une dizaine de minutes, il n'y eut que ce fracas dramatique de palettes de fer, dans l'aube montante, toute fraîche, orange et verte. Puis l'artillerie se mit à tonner, par centaines de pièces à la fois.

De nos postes du coteau, nous étions les témoins stupéfaits de l'arrivée des obus. Le village soviétique se faisait crever, retourner, jeter en miettes, comme si un géant l'avait fracassé avec une pioche fabuleuse.

A ce moment-là, nos hommes s'élancèrent dans le vallon.

*
* *

Les coteaux étaient nus et raides. Au fond, la rivière venait se coller au flanc ennemi et longeait des champs mouchetés par de vieilles meules abandonnées. Le goulet de pénétration était resserré : puis les champs s'évasaient le long de l'eau, pendant quinze cents mètres, jusqu'aux premières maisons de Jablenskaja, juchées sur un éperon.

D'après le plan fixé, nos volontaires devaient uniquement tenir en haleine l'ennemi, fixer ses forces, pendant que les panzers déblaieraient les plateaux. Mais nos garçons étaient impétueux. Une fois lancés dans le vallon, au lieu de s'arrêter à temps, de s'installer dans des ravins et de harceler les Russes à distance, ils continuèrent à foncer au pas de charge, franchissant, d'un bond, environ onze cents mètres.

[100]

Nous étions émerveillés de leur cran, mais, connaissant l'importance de la position ennemie, nous sentions l'imminence de la catastrophe.

Elle ne tarda point. La petite plaine ou nos hommes couraient fut, en un instant, criblée de projectiles. Les malheureux avaient à peine ralenti leur charge. Ils s'étaient empêtrés dans des fils de fer barbelés, mais ils fonçaient quand même vers Jablenskaja. Nous vîmes le moment où, à une poignée, ils allaient atteindre les premières maisons.

Alors les explosions autour d'eux devinrent hallucinantes. Partout la terre sautait par grosses gerbes. Nos hommes retombaient dans tous les sens. Nous les crumes exterminés. A peu près tous les corps gisaient inertes. Seuls quelques blessés se traînaient. Nous les voyions, à la jumelle, se recroqueviller derrière un petit repli de terrain et essayer de dérouler des pansements.

Se porter à leur aide était impossible. L'entrée du défilé était barrée par un déversement d'obus et de projectiles si intense que s'engager là eut été une faute impardonnable.

*
* *

Nos soldats allaient se débrouiller seuls, magnifiquement, et sur place.

Nous mîmes tout un temps avant de découvrir leur stratagème.

Nos jumelles allaient d'une petite meule de foin à l'autre, fouillant le vallon : il nous semblait que certaines de ces meules n'étaient plus à la même place quand nos yeux les rejoignaient à nouveau. Nous nous mîmes à en fixer une, pendant tout un temps. Indiscutablement, la meule bougeait : presque imperceptiblement, mais elle se déplaçait.

Un certain nombre de nos hommes, sous le déluge de fer, s'étaient jetés derrière ces tas de foin. Ils s'étaient glissés sous eux et, pareils à des tortues, ils avançaient vers l'ennemi, par déplacements furtifs.

C'était un spectacle aussi drôle que passionnant. Les Russes ne pouvaient pas mitrailler indéfiniment le vallon. A chaque relâche, les meules progressaient de quelques mètres. Le déplacement était si discret que nous ne pouvions juger du résultat qu'en fixant des points de repère.

[101]

Nos soldats-tortues devaient, certainement, héler à mi-voix des camarades qui, étalés en plein bled, faisaient les morts. Certains avaient conservé, depuis une heure, l'immobilité d'un bloc de pierre. Mais quand une meule se rapprochait, un léger glissement amenait le cadavre présumé sous le foin, près des camarades !

Les meules étaient nombreuses : il était presque impossible aux Russes de s'y retrouver et de deviner quelles étaient celles qui protégeaient l'avance de nos rusés compagnons. Au bout de deux heures, le manège avait complètement réussi. La plupart de nos hommes avaient pu, sous ce camouflage original, atteindre le pied de petites crêtes, à cent mètres de l'ennemi. Leurs mitrailleuses se mirent à foudroyer les postes rouges.

Pendant toute la matinée, ils allaient ainsi réaliser leur mission au-delà de toutes les espérances, fourgonnant les Russes sans répit, les obligeant à maintenir leurs forces à ce goulet, cependant que, le long du coteau, les chars amis avaient progressé déjà de plusieurs kilomètres.

L'infanterie du Reich suivait les panzers. Nous la voyions glisser le long du talus du nord-est, avec l'admirable prudence des unités allemandes, si différente de l'impétuosité de nos Wallons, spontanés comme des cabris. Mais, au bout de quelques heures, les rubans verts de la Wehrmacht s'étaient déroulés profondément. La situation des Russes à Jablenskaja se révélait désespérée.

*

* *

Ceux-ci se défendaient avec un courage merveilleux. Nos mitrailleuses battaient leurs parapets. L'artillerie allemande déversait sur eux des centaines d'obus, avec une précision incroyable, atteignant en plein les bunkers ennemis. On voyait les abris sauter, les isbas s'écrouler. Sans cesse, des Rouges revenaient, se jetaient dans les ruines, réorganisaient des positions. Des attelages soviétiques accouraient en hâte d'un village situé à trois kilomètres en retrait. L'artillerie allemande avait encadré ces canons et ces voitures de munitions. Elle les broyait sur la piste. Mais malgré ces destructions, des renforts montaient sans cesse.

[102]

Alors intervinrent les Stukas allemands.

Durant les combats de l'hiver, nous n'avions été secondés qu'assez rarement par l'aviation du Reich. Elle apparaissait seulement dans les situations extrêmes. Et les appareils étaient peu nombreux.

Cette fois-ci, dans le ciel miroitant, plus de soixante Stukas tournaient au-dessus de nos têtes ! Soixante-quatre exactement, pour notre seul secteur ! C'était grandiose. Tout le ciel chantait la puissance des hommes. Les appareils glissaient l'un derrière l'autre, puis s'abattaient comme une masse de plomb, en faisant hurler leurs sirènes. Ils se redressaient à la dernière seconde, cependant qu'une gerbe formidable de terre, d'hommes, de toits fracassés montait à dix mètres de hauteur. Ils revenaient, dans un ordre impeccable, viraient magnifiquement, reprenaient à nouveau leur plongeon.

Avec une ténacité héroïque, les Russes s'ébrouaient dans les ruines aussitôt que les Stukas s'étaient redressés. Le dos courbé, ils se recroquevillaient dans un nouveau trou, recommençaient à tirer.

*

* *

Cette résistance incroyable prit fin à trois heures de l'après-midi.

Les panzers, suivis par l'infanterie, descendirent les coteaux derrière la localité de Jablenskaja. Nos soldats, alors, sautèrent de leurs meulons, ne voulant laisser à personne l'honneur d'entrer les premiers dans le bourg en feu. Ils se jetèrent à travers la rivière, escaladèrent une grimpette et plongèrent dans les dernières positions russes.

Une de nos Compagnies dévala, en même temps, de nos positions d'attente et s'empara du village situé en face de Jablenskaja, de l'autre côté de l'eau.

La vallée était ouverte.

*
* *

Il ne fallait pas laisser de répit à l'ennemi vaincu.

Le sort de Jablenskaja devait avoir répandu la terreur dans les arrières soviétiques. Le commandement allemand prétendait

[103] profiter sur-le-champ de la situation. A huit heures du soir, le deuxième bond en avant commença.

L'incendie de grands meulards éclairait les monts. Nous nous glissâmes entre les champs de mines des Rouges. Des milliers d'hommes avançaient ainsi, rampant la plupart du temps, car les illuminations découpaient chaque silhouette. De temps en temps, un soldat accrochait un explosif et jaillissait, déchiqueté. Dans le vallon, les chevaux de l'artillerie sautaient, par quatre ou par six à la fois, ainsi que leur canon. Mais il fallait avancer, arriver avant l'aube sur une nouvelle ligne de hauteurs, à huit kilomètres plus à l'est.

A quatre heures du matin, nous y aboutîmes. Une surprise nous éblouit. La veille, la chaleur avait atteint brusquement plus de quarante degrés au-dessus de zéro : en une seule nuit, des centaines de cerisiers avaient fleuri dans les ouches de la vallée.

Et c'est à travers une merveilleuse mer de fleurs blanches et fraîches que nous plongeâmes, à plusieurs milliers, vers l'ennemi.

Cinquante degrés

La bataille de Jablenskaja avait été un des éléments de la bataille de Charkov. Mais, dans toute la poche du Donetz, les forces soviétiques s'étaient fait débusquer, culbuter et broyer, exactement de la même manière qu'au fond de notre secteur. Partout, le front, stabilisé depuis le début de mars, avait été brisé par les panzers et les Stukas. Les fortifications des Rouges étaient désormais dépassées par les vagues d'assaut. Ou et comment les Soviets se raccrocheraient-ils ?...

En fait, dans tout le bassin du Donetz, ils étaient en pleine retraite. Nous n'eumes, le 18 mai 1942, lors de notre plongeon matinal dans la vallée, que les arrière-gardes et les retardataires à bousculer. Il fallait talonner l'ennemi. On nous lança à toute allure dans la steppe poudreuse.

[104]

*
* *

Un soleil écrasant était revenu, plus chaud encore que la veille.

Nous marchions, guillerets, dans un nuage de poussière, haut de trois ou quatre mètres. Nous dépassions des centaines de femmes et d'enfants en fuite, paysannes aux fanchons bleus ou rouges, gosses à pieds nus, vaches traînant leur petit veau solidement accoué afin qu'il ne batifolât point. Ces gens avaient empilé sur leurs chariots légers leurs maigres richesses, une ou deux boisselées de blé, le pétrin en bois, les édredons écarlates, le seau pour le puits. Nous faisions un clin d'oeil aux filles les mieux balancées. La cohue en déduisait aussitôt que nous n'étions pas des anthropophages, et elle

s'arrêtait. Nous la remettions en marche dans l'autre sens, vers les villages conquis, tandis que les petits veaux s'ébrouaient comiquement au bout de la queue de leur mère...

Nous franchîmes ainsi vingt kilomètres à fond de train, couverts de poussière, léchant nos lèvres qui luisaient, toutes roses, dans nos figures de nègres.

Un nuage plus haut que le nôtre monta sur la piste. C'était la cavalerie ! Comme dans les guerres de jadis ! Les Soviets possédaient au Donetz plusieurs divisions de Cosaquess magnifiques. La cavalerie allemande nous dépassa au galop, menant la chasse !

*
* *

Ce furent de frémissantes journées de printemps.

Nous faisions des haltes dans les villages embaumés. L'aumônier nous distribuait la communion sous les millions de fleurs de bigareautiers, transpercés par les jeux du soleil. Il fit jusqu'à cinquante-cinq degrés au-dessus de zéro. Nous avions connu quarante-deux degrés au-dessous de zéro, au mois de février, dans le même Donetz. Près de cent degrés d'écart ! Et nous portions, exactement, les mêmes uniformes !

Les fermes luisaient sous le feuillage naissant. Tout était beau : le chaume, gris et blond, les volets bleus, verts, rouges, avec leurs

[105] encadrements sculptés dans le bois : colombes, ou fleurs champêtres. Des cochons batifolaient, noirs et roses. Les femmes avaient des yeux heureux, heureux de n'avoir plus peur, heureux de voir tant de jeunes hommes...

A l'arrivée dans les villages, nous ne gardions qu'un mince short blanc, et nous tendions au soleil nos membres pâlis. L'eau des rivières était glacée, mais nous nous y jetions pour le plaisir de sentir notre vie plus forte que l'hiver vaincu ! Puis nous nous collions le dos ou sol, les jambes et les bras écarquillés, buvant la chaleur, brunissant nos corps, gorgés de sève nouvelle ! Nous nous lancions à peu près nus sur nos chevaux, ivres de fendre l'air, d'être jeunes, d'être forts, de dominer, de nos yeux ardents, la steppe ardente !

Dans les gorges nombreuses des vallons, la neige était encore tassée par paquets blancs. Mais le ciel était bleu. Les ailes des moulins tournaient. Les fauvettes zinzinulaient. Nous mangions des pétales de cerisiers. Et l'ennemi fuyait toujours.

*
* *

Nous atteignîmes des forêts.

Sur les pistes, les cadavres des Rouges pourrissaient, nombreux. Au seuil de ces bois fortement défendus, la bataille avait été rude. Des monceaux de Mongols et de Tatars gisaient, en pleine putréfaction, dégageant, par tous les orifices, des milliers de larves jaunâtres. Nous avançâmes et nous tombâmes sur un camp soviétique à l'abandon.

Ce camp, camouflé sous les arbres, était remarquablement monté, divisé en allées composées de huttes rondes et pointues, à la manière des Lapons. L'entrée de ces refuges était minuscule. Les Rouges y dormaient dans des bacs de feuilles mortes. L'hiver avait du y être autrement supportable que dans nos isbas défoncées, privées de leurs carreaux par l'éclatement des obus. Les installations pour les chevaux étaient d'une simplicité très ingénieuse. C'était un vrai camp de peuplade sibérienne. Mais la horde connaissait mieux que nous le moyen de résister à bon compte à l'hiver mortel.

La lutte en Russie, c'était la lutte du barbare et de l'homme civilisé.

[106] Le barbare huttait n'importe ou, mangeait n'importe quoi. L'homme civilisé était débordé par ses habitudes, par son besoin de confort, par ses servitudes et par son ignorance de la nature. Un bac de feuilles suffisait au Tatar, au Samoyède et au Mongol. Mais nous autres, nous n'aurions pas pu nous passer de brosses à dents qui mettaient deux mois pour nous arriver !

Le matériel compliqué, les bagages, le fatras de la civilisation devaient, infailliblement, être vaincus. Et l'homme des bacs à feuilles, après des milliers de kilomètres franchis sans besoin, ayant

gagné la bataille du sauvage sur l'homme policé, finirait par défiler, hilare et velu, sous le quadrige glorieux d'*Unter den Linden*...

*
* *

Nous plantâmes nos petites tentes bariolées dans une région de la forêt ou les cadavres abondaient moins.

Le temps redevint frisquet et pluvieux. Nous grelottions sous nos toiles de tente trempées.

La forêt avait retrouvé, à cause de la guerre, un aspect de jungle. De nombreux chevaux, chassés par les hasards des combats, étaient retournés à l'état primitif. Ils vivaient à la gribouillette, loin des hommes et des isbas, sous les ombrages profonds.

Nous les guettions au bord des étangs noirs. Nos hommes s'étaient métamorphosés en cow-boys et réussissaient d'amusants coups de lasso. Ils ramenaient, triomphants, des bêtes piaffantes, à l'oeil fier et rageur.

Parfois ils avaient accroché une jument. De nos tentes, nous voyions à travers le feuillage un petit museau tremblant. C'était un joli poulain, âgé parfois de huit jours, qui cherchait sa mère et frémissait sur ses longues pattes.

Nous en adoptâmes plusieurs. Nous ne dumes jamais les attacher. Ils trottinaient et folichonnaient gentiment le long de la colonne, la tête nerveuse, l'oeil tendre et mutin. A l'arrêt, ils tendaient leur grand cou sous le ventre de leur mère, buvaient longuement, puis nous regardaient, espiègles, se pourléchant, en ayant l'air de dire : c'est rudement bon !

[107]

Mais ce métier de cow-boy était dangereux. Notre forêt-jumenterie était infestée de soldats soviétiques, cachés dans les fourrés. Ils avaient vu notre manège et venaient se tapir près des étangs. Plusieurs hommes furent tués ou blessés, et nous dumes renoncer à notre vocation naissante de dompteurs de chevaux sauvages.

*
* *

Nous avions les Soviets à dompter.

La marche reprit, une nuit, par des chemins crayeux, blancs et humides. L'étau se resserrait. Les Divisions bolchevistes, coincées à Poltawa, avaient reflué vers l'est, se débattaient, se heurtaient en vain aux murailles de fer de la Wehrmacht.

Le Commandement allemand redoutait une sortie du désespoir en direction d'Isjioum, ville sainte, située sur le fleuve Donetz. Nous fumes placés en barrage. Nous reçumes des camions pour pouvoir nous déplacer rapidement dans tout le secteur.

Mais les troupes soviétiques étaient solidement enfermées. Quelques hommes seulement tentèrent le passage et furent fauchés, Les Divisions du maréchal Timochenko, anéanties, se rendirent l'une après l'autre.

Devant nous se trouvaient deux Divisions russes de cavalerie. Les Cosaquess aiment leurs bêtes, petits chevaux nerveux, à l'oeil fureteur, à demi sauvages, aux narines qui guettent toujours les odeurs de la steppe séchée. Ils ne voulurent point que leurs bêtes fussent comprises dans le butin du vainqueur. Ils les firent avancer par milliers, dans un vallon, ou chaque homme abattit son compagnon de course : il y eut, finalement, plus de douze mille cadavres de chevaux empilés ainsi les uns sur les autres.

Alors seulement les Cosaquess se rendirent.

La puanteur de ces douze mille charognes devint bientôt telle qu'on ne pouvait plus approcher de cet équarissoir, à trois kilomètres à la ronde.

[108]

*
* *

La bataille avait pris fin.

Les paysannes retournèrent aux champs, les beaux champs noirs, tout chauds. Elles plantaient le maïs à la main, enfonçant les grains un par un dans le sol. Elles s'arrêtaient parfois et lançaient en chœur des chants ardents, palpitants et mélancoliques.

Nos recrues étaient arrivées de Belgique, des centaines de tout jeunes garçons qui regardaient, avec des yeux curieux et rieurs, ces villages ensoleillés, ces isbas aux couleurs vives, ces femmes robustes, simples, aux cris d'enfants.

Toute la crasse de la Russie était repeinte de printemps.

Nous achevâmes de peigner les dernières boulaies occupées par des fuyards, puis, un soir, sous un orage diluvien, nous montâmes vers les rives boisées du Donetz.

Bords du Donetz

Les orages russes ont quelque chose d'apocalyptique.

Les journées de mai et de juin sont ardentes. Toute la terre se gave de chaleur. Mais, au bout de trois jours, le ciel craque, s'ouvre et, en un quart d'heure, transforme les champs et les pistes en étangs et en marais noirs.

Une grande offensive est irréalisable à pareille époque.

En juillet, en aout, en septembre, les orages sont moins fréquents, s'espacent de trois semaines en trois semaines. On peut alors se lancer, quitte à stopper momentanément lorsque s'abat la tornade.

La bataille de Charkov de mai 1942 avait été prompte : l'ennemi avait été rejeté à la vallée du Donetz, depuis l'est de Charkov jusqu'à Isjum. Il fallait attendre les mois secs sur cette ligne-là.

Nous nous portâmes au fleuve même à la fin de mai.

Nous passâmes la moitié de la nuit à nous dépêtrer de la boue du chemin qui conduisait aux collines de la rive droite. La troupe se perdait dans ces bois noyés d'eau. Pas une charrette à

[109] munitions n'avait pu suivre : les jambes des bêtes restaient plantées dans la vase comme dans du mastic.

Vers une heure du matin, nous parvînmes en haut des monts.

De là, il nous fallut redescendre vers les berges du Donetz.

Pour atteindre les positions, chaque compagnie devait suivre un petit sentier forestier qui dévalait et remontait en zigzag pendant trois kilomètres. Nul n'y voyait goutte : nous n'étions guidés que par un câble téléphonique, vrai fil d'Ariane, qui courait dans l'ombre et que chacun serrait précieusement.

*
* *

Nos positions s'étendaient sur sept kilomètres en aval de la ville d'Isjum, dont nous voyions les coupoles lisses briller au pied de hautes falaises blanchâtres.

L'aile gauche de notre secteur était camouflée par des col

lines boisées, très raides, traversées par des échappées de vue et par des coupe-feux larges de cinquante mètres. Le franchis

sement de ces terrains nus, que balayait le tir des Rouges, était presque irréalisable durant le jour.

Nos trous plongeaient sur le fleuve gris vert qui coulait sans souci entre des rives de sable blanc. Le bois, la berge et une laie qui y conduisait étaient jonchés de voitures renversées, de matériel de propagande et de sacs de courrier.

Les lettres, pliées en triangles, écrites maladroitement au crayon à l'aniline, se terminaient presque toutes par des conseils pieux et par des appels à la protection divine.

Ce courrier militaire nous montrait — tout en Russie d'Europe le montrait — que, si la paysannerie avait souffert du communisme, elle n'en avait, en aucune manière, subi l'emprise intellectuelle. Ces agriculteurs ingénus et primitifs écrivaient exactement les mêmes lettres qu'au temps des popes et des tsars, bénissant leur famille, parlant de leur village et de leur isba. Pas un de ces correspondants ne citait le nom de Staline.

Ces malheureux. poussés en troupeaux par les politruks, ne savaient même pas pourquoi ils se battaient et ne demandaient qu'à retourner

[110] chez eux. Seuls l'implacable domination de la mafia policière, le terrorisme bestial que ses affidés exerçaient au front, maintinrent ces moujiks dans le rang, les noyèrent parmi des fleuves d'Asiatiques quasiment sauvages, en poussèrent plusieurs millions à la mort, malaxèrent et empoisonnèrent politiquement les survivants.

Mais, en 1942, les paysans russes étaient encore les paysans de 1912.

*
* *

Le sablon de la berge était jonché de cadavres d'hommes et de chevaux qui pourrissaient au soleil. Les chevaux tendaient les arceaux ajourés de leurs côtes grisâtres. Des rongeurs puants rampaient, se faufilaient dans le ventre des soldats morts. Les corps noircis s'agitaient parfois, comme s'ils vivaient encore. La nuit, toutes ces bêtes menaient une sarabande sinistre.

Les Russes étaient à l'affut, à une arbalétée de nous, de l'autre côté de l'eau. La rive gauche du Donetz était plate, mais peuplée d'une forêt touffue. Des têtes de Russes apparaissaient, disparaissaient. La moindre imprudence, chez eux comme chez nous, coutait la vie. Une rafale jetait saˆ longue flamme à travers les feuilles vertes : un homme tombait, le nez sur le sol. On entrouvrait la veste, pleine de membranes de sang qui se caillait. C'était trop tard.

Le fleuve descendait avec majesté entre les branches pendantes des arbres des deux rives : l'eau luisait, miroitait, admirable coulée de vie claire et solennelle.

La forêt bourdonnait d'insectes féroces. Nous avions reçu des petites moustiquaires vertes qui nous recouvraient le visage. Les bêtes nous piquaient malgré tout, avec une frémissante avidité. Nous étions, chaque matin, défigurés par des dizaines de boursouflures. Des millions de jolies fleurs blanches de fraisiers sauvages charmaient les sous-bois. Au bout des hautes herbes des clairières dormaient d'innombrables petits papillons bleus, d'un bleu frêle et très doux. Le printemps éparpillait ainsi sa gentillesse et sa poésie, tandis qu'à nos pieds les mulots rapaces farfouillaient les entrailles pourries des cadavres soviétiques.

[11

*
* *

Nous avions des voisins tumultueux : les Roumains. Leurs officiers venaient nous rejoindre parfois, coiffés de casquettes pareilles à des tartes. Ils parlaient presque tous un français chantant et zézayant.

Leurs soldats menaient un tintamarre d'enfer.

Ils étaient plus de vingt mille à notre aile gauche qui tiraillaient sans répit. Or, nous étions sur la défensive ! Cette pétarade incessante nous engeançait, émoustillait les Russes, amenait des réactions inutiles. En une seule nuit, les Roumains consommaient autant de cartouches que tout le reste du secteur en deux semaines. Ce n'était plus de la guerre. C'était du tapage nocturne.

Les Légions d'Europe eussent du être composées uniquement de Volontaires. Ceux-là, qu'ils fussent norvégiens, suédois, danois, hollandais, suisses, flamands, wallons, français ou espagnols, se battirent magnifiquement, jusqu'au dernier jour. En revanche, les participations forcées amenèrent des désastres.

Des milliers de soldats roumains étaient minés par la propagande communiste. On le vit bien lors de la tragédie de Stalingrad. C'est sur eux et sur les Italiens — eux aussi venus sans enthousiasme

— que Staline lança très adroitement son offensive, en novembre 1942. Il les enfonça comme en jouant.

Les soldats roumains avaient, incontestablement, accompli de nombreux exploits depuis juin 1941. Ils avaient libéré la Bessarabie, conquis Odessa. Ils s'étaient glorieusement battus en Crimée et au Donetz. Mais ils étaient d'une nature sauvage et massacraient leurs prisonniers, attirant par le fait des représailles ou tout le monde écopait.

*
* *

Ces massacres étaient non seulement de la sauvagerie, mais ils étaient de la bêtise.

Beaucoup de Russes ne demandaient qu'à se rendre, dégoutés du communisme et démoralisés par un an d'échecs. La nuit, de nos

[112] petits postes d'affut, nous les entendions écarter des branchages, de l'autre côté du Donetz. Nous retenions notre souffle. Nous percevions le clapotis du corps engagé dans l'eau. L'homme approchait. Nous murmurions : *Suda ! Suda !* (Par ici ! Par ici !). Presque nu, le Russe émergeait. Nous le conduisions se réchauffer. Nous lui donnions une cigarette. Il retrouvait des yeux heureux de brave bête apaisée. Une heure après, il nous avait raconté exactement tout ce qui se passait en face. Il repartait vers l'arrière, avec la corvée de ravitaillement, enchanté d'en avoir terminé avec la guerre et avec le Bolchevisme !

Une nuit, nous avions repêché un jeune gaillard qui, pour nous aborder plus facilement, n'avait conservé que sa culotte. Il serrait entre ses dents un de ces *passierscheinen* que l'aviation allemande jetait en masse sur le secteur russe. Ces petits laissez-passer garantissaient la vie du transfuge. Ils affriandaient les moujiks et provoquaient des milliers de désertions.

Le déserteur de cette nuit-là avait un visage vif, des yeux qui brillaient.

Nous ne parvenions pourtant point à nous faire comprendre de lui. Chacun de nous avait utilisé les quatre mots de russe qu'il connaissait. Rien à faire. Finalement, à bout de patience, un des nôtres lança un retentissant.

— Ah bin ! alors ! Vous êtes Français, vous autres ? s'écria le Russe, avec un accent parisien sans pareil.

C'était un interprète de l'*Agence Intourist* ! Il avait vécu à Montmartre durant plusieurs années. L'exclamation l'avait porté brusquement aux sommets du lyrisme ! Son ravissement était sans bornes. Il en avait par-dessus la tête de la pouillerie soviétique. Il nous raconta mille histoires savoureuses sur nos vis-à-vis. Nous lui passâmes une chemise et une paire de godillots. Il sifflotait. Il s'en alla à son tour, avec les bidons vides des cuisiniers, en direction du P.C. du général.

*
* *

Malheureusement, les Roumains, malgré nos adjurations, continuaient à massacrer tous les Russes qui se présentaient devant leurs

[113] postes. Les pauvres diables qui barbotaient dans l'eau, les bras levés, se faisaient faucher avant d'avoir mis pied la berge ; ou, s'ils réussissaient à passer entre les rafales, ils étaient fusillés le matin, parmi de grands éclats de rire. Les sicaires danubiens rejetaient à l'eau les corps criblés de balles. Ceux-ci descendaient lugubrement le long du Donetz.

Les Russes, tapis derrière leurs branchages, voyaient passer ces flottaisons macabres. Au bout de quelques jours, ils perdirent totalement le gout de traverser le fleuve. Ils^devinrent enragés, enfiellés, assoiffés de vengeance. Nous allions passer des semaines mouvementées.

Sang et pièges

Les positions de forêt que nous occupions, en juin 1942, étaient relativement bien camouflées. Il y avait moyen de se déplacer sous le couvert des arbres, en étant prudent. Néanmoins, les balles sifflaient, au hasard, s'écrasant sur un chêne ou crevant les reins d'un malheureux soldat assis, un instant, au seuil d'un abri.

En revanche, plus nos positions se rapprochaient de la ville d'Isjum, plus le terrain était nu. Le front s'étalait alors largement, pendant un kilomètre, à travers des marais qui se crevassaient au soleil. Des touffes de joncs sales et de maigres coudrettes peuplaient seulement ces bas-fonds tristes.

Notre Peloton de Pionniers était installé au centre de cette lagune vasarde, formant des postes en d'ou nos fusils mitrailleurs tenaient sous leur feu le cours du Donetz. Ces garçons, mâchurés par la saleté, boucanés par la chaleur, étaient devenus noirs comme des taupes. Ils étaient dévorés par des myriades de livies.

Il était pour ainsi dire impossible d'approcher de leurs fortins durant le jour. Je n'y parvins, un midi, qu'en me lançant dans une course folle sous le nez des Russes. Je ne l'avais fait que pour rendre confiance à nos agents de liaison. Mais le feu fut tellement infernal que plus personne ne se risqua à tenter le coup.

Il fallut se borner à réaliser les liaisons au cours de la nuit. Alors quelques volontaires, chargés de sacs de pain, s'aventuraient vers

[114] ces positions de marais. Le terrain était constamment zébré par les rafales, éclairé à tout instant par les fusées lumineuses.

Des hommes tombaient sur leurs genoux. Le pain sec était souvent trempé par le sang d'un porteur qu'on ramenait, jauni, les yeux hagards, se serrant le ventre...

*
* *

Plus au sud de cette bande de marais, de jonchaies et de coudriers se trouvaient de vaines pâtures, puis des champs cultivés et un village.

La nuit, nos postes se portaient de la lisière du hameau jusqu'au cours même du fleuve. Un peu avant l'aube, ils se repliaient. Il fallait alors, durant quinze heures, faire sagement le mort. Franchir vingt mètres, d'une isba à l'autre, c'était gâcher irrémédiablement sa peau.

On descendait vers ce village par une grande côte pelée, d'une extraordinaire nudité.

Malgré nos combats, les paysannes travaillaient la terre. Entre le Donetz et le bourg, c'est-à-dire entre l'ennemi et nous, s'étendaient deux cents mètres de champs gras, particulièrement fertiles. Les Ukrainiennes ne voulaient pas perdre leur récolte. Nous les laissions aller à leurs terrains et à leurs fanoirs. Les Rouges toléraient, comme nous, cet humble travail villageois.

Entre les deux lignes de mitrailleuses, cinquante femmes vaquaient aux champs noirs ou enveillotaient les foins. C'était une distraction pour la troupe. Une belle grande fille qui se courbe et se relève est toujours un charmant spectacle. Nous suivions le jeu de ces hanches, nous écoutions chanter ces voix, ravis intérieurement, mais le doigt sur la détente.

Le soir, l'obscurité descendait dès neuf heures. Mais il fallait se garder des dernières lueurs qui découpaient les silhouettes sur le coteau. A dix heures, nos hommes se faufilaient aux avant-postes, au bord de l'eau. Les boyaux d'approche passaient par-dessous des hangars, zigzaguaient dans les terres grasses. Pour finir, il fallait ramper pendant quelques dizaines de mètres.

Les Russes utilisaient divers procédés pour illuminer les lieux. Ils

[115] criblaient le ciel de fusées. C'était un feu d'artifice ravissant. Mais ils ne pouvaient pas lancer des fusées toutes les trente secondes et tout le long du secteur. Aussi avaient-ils adopté un système beaucoup plus simple. Ils tiraient à balles incendiaires sur deux ou trois isbas, jusqu'au moment ou celles--ci se mettaient à flamber. Ainsi, le village brillait jusqu'au matin, comme un miroir.

Ces torches illuminaient complètement les nuits chaudes et claires. Pour nous déplacer, nous devions nous traîner lentement le long des clôtures, faire de longues pauses, tandis que les balles crevaient les planches au-dessus de nos têtes ou nous envoyaient des paquets de terre à la figure.

Nos soldats étaient postés près de la levée du Donetz, par deux ou trois hommes à la fois, à cent mètres au-delà de l'illumination. Ils étaient à la merci de coups de main et parfois n'en menaient pas large. J'allais leur dire un petit bonjour, de trou à trou. Puis je me glissais jusqu'au ras de l'eau, écoutant longuement les moindres bruits de l'autre rive. Souvent, j'entendais des Russes qui parlaient à voix basse, à vingt-cinq mètres, sans se douter qu'un homme, à plat dans le sablon, les guettait...

*
* *

Un aumônier vint, un soir, à dix heures, dire une messe à notre P.C. de combat.

C'était bien. Les téléphonistes, le cuistot et les agents de liaison furent ravis. Mais ce n'étaient pas eux qui avaient le plus besoin de réconfort. Je proposai au brave curé de me suivre aux avant-postes.

Il passa la nuit à traîner son ventre dans les labourés. Les balles qui claquaient tout autour de nous l'impressionnaient terriblement. Il se terrait. Je devais revenir jusqu'à lui.

— Monsieur l'aumônier, vous y croyez, oui ou non, au paradis ?

— Oui...

— Alors, ça vous tracasse tant que cela d'y aller ?...

L'excellent homme devait bien protester de sa passion pour les voyages célestes et se remettre à ramper sur mes talons...

Des fusées dansaient au-dessus de nous. Il fallait faire corps avec

[116] le sol. Les balles écaillaient la terre. Nous arrivions enfin aux petits trous des guetteurs. Je prenais la mitrailleuse des copains, qui se confessaient alors dans mon dos et communiaient. J'essayais de ne rien entendre quand sortaient les gros péchés. Puis nous repartions vers un autre boyau, un autre trou, une autre tête crasseuse, transfigurée secrètement par la petite hostie blanche qui se dressait, un instant, à quelques dizaines de mètres des Bolchevistes.

Le malheureux aumônier n'en pouvait plus, de fatigue et d'émotion. Dix fois, nous faillîmes être fauchés. A deux heures du matin, je le reconduisis en haut de la côte. Il était grand temps. Le jour entreluisait déjà. L'abbé s'épongeait, adressait au ciel ses effusions et ses remerciements : *Deo Gratias ! Deo Gratias !* répétait-il, inlassable.

Les saints qui étaient de service de nuit devaient sourire gentiment, tout là-haut, aux postes de guet du paradis...

*
* *

Deux fois, des patrouilles de volontaires quittèrent nos trous, la nuit, traversèrent le Donetz et, chargés d'explosifs, allèrent, à plusieurs kilomètres derrière les bunkers des Russes, miner la voie de chemin de fer qui amenait leur matériel.

Nous devinions que les Russes faisaient chez nous des incursions identiques.

Nos postes avaient beau veiller sans relâche, ils étaient trop espacés. On pouvait se glisser entre eux. J'en eus, une nuit, la certitude.

J'étais devenu officier d'ordonnance et devais veiller aux liaisons. Il était une heure du matin. J'essayais, avec un de mes hommes, de gagner l'extrémité sud de notre secteur. Il fallait traverser près de deux kilomètres d'essarts et de mamelons dénudés, séparés par un petit vallon et un bosquet. Les Rouges tiraient fusée sur fusée. Comme une fusée achevait de se consumer, je dis à mon compagnon:

— Attends ici. Je vais courir jusqu'aux arbres. Si ça va, tu me rejoindras à fond de train.

Je bondis, plongeai en trombe jusqu'à l'entrée du bois.

Là, je poussai un cri. Je roulai sur moi-même pendant trente mètres jusqu'au bas de l'autre versant du mamelon. J'avais eu la sensation

[117] physique de présences humaines, tout au bord du feuillage noir. J'étais sur d'avoir eu cette réaction alors que je n'étais plus qu'à dix ou vingt centimètres de plusieurs corps. Je les avais sentis avec chaque parcelle de mon être. J'avais bondi comme un ressort et fait un tressaut fou.

Je retrouvai, après un long détour, mon camarade. Je racontai l'incident à l'état-major. On ne voulut pas me croire. Pourtant j'étais certain : toute mon électricité avait senti ces épieurs, plus surement que si je les avais vûs ou touchés. Deux jours plus tard, j'allais avoir raison, de façon tragique.

*
* *

Cette nuit-là, une patrouille de quatre hommes de la Première Compagnie fit la même liaison, mais dans l'autre sens.

Nos garçons devaient, inévitablement, passer par la pointe du bosquet.

Au moment ou ils l'atteignaient, une dizaine de Rouges s'abattirent sur eux, avec des couvertures. Un de nos soldats, qu'un Russe agriffait aux cheveux, parvint à se dégager de l'attrapoire, mais il s'arracha avec une telle force des mains qui le tenaient qu'il fut horriblement scalpé. Il courut comme un forcené et vint s'affaler devant un de nos postes, inerte, le crâne et le visage gluants de sang. Les autres, pris aux rets, eurent beau se débattre, les Rouges les traînèrent au Donetz.

Nous avions entendu leurs cris. Dans l'eau, ils se démenaient et hurlaient. Mais les Bolchevistes étaient trois ou quatre fois plus nombreux qu'eux, et ils atteignirent l'autre rive.

Dans la forêt soviétique, de l'autre côté, nos malheureux camarades criaient toujours. Ils devaient recevoir des coups nombreux. Mais ils ne cessaient d'appeler au secours.

Puis les voix s'éloignèrent, s'éteignirent...

Petite tragédie, entre mille autres, d'une nuit au front... Déjà le Donetz silencieux roulait à nouveau ses eaux luisantes, un instant troublées...

[118]

Et une fusée blanche monta, déesse de la mort, dans le ciel noir et lisse...

Vers l'Asie

Mai 1942 avait vu se dérouler la bataille Donetz-Charkov et s'accomplir l'anéantissement des forces de Timochenko.

En juin 1942, le deuxième grand coup de bélier fut donné, qui devait casser le front russe en deux : les armées allemandes foncèrent sur la ville de Voronesch, s'en emparèrent, franchirent le Don, établirent une tête de pont sur la rive gauche du fleuve. Plus près de nous, le Donetz fut également franchi, et Koupiansk fut atteint. Notre front se porta de l'autre côté de l'eau. Isjum fut encerclé au bout de deux jours de progression à travers les sables épais et brulants. Ainsi, les bases de départ pour la grande offensive d'été étaient prêtes.

Les divisions qui allaient se ruer dans la steppe furent ramenées à l'arrière pour jouir de quelques jours de repos (l'unique semaine de répit que nous connumes jamais au front de l'Est). En deux étapes, nous nous trouvâmes dans notre village de vacances, à une trentaine de kilomètres au nord-ouest de Slaviansk.

*
* *

C'était la détente absolue.

Nous eumes tout juste une cérémonie officielle, pour la remise des Croix de Fer aux héros des combats du Donetz. Le général Rupp vint lui-même épingler les bijoux. Il commandait une division de chasseurs célèbre, composée de Tyroliens, la 97e division, au sein de laquelle nous allions passer des mois inoubliables.

Un ravitaillement merveilleux nous fut distribué à profusion. La musique de la division nous déversa des aubades. Chaque soir, de splendides autocars emmenaient nos hommes au cinéma.

Le village était riche, les paysans paisibles, le ciel doré. La steppe était pavoisée de radieuses couleurs. Dès potron-minet, les femmes javelaient les blés. L'air bruissait du chant laborieux de millions

[119] d'abeilles. Au-dessus des aveinières, des alouettes pâmées grisollaient.

Nous étions frémissants à la pensée de l'offensive prochaine. Nous humions la steppe, pareils aux montures des Cosaquess. J'avais reçu un cheval gigantesque, brun et blanc, presque inaccessible. Sur de l'avenir, je l'avais appeléˆ*Caucase*. Il allait m'y accompagner, le brave, et y mourir, transpercé de vingt balles, lors des combats de Tjerjakov.

*
* *

Les nouvelles de la guerre achevaient de nous électriser.

Le maréchal Rommel avait pris dans sa nasse vingt

cinq mille Anglais, dans le port africain de Tobruck. Ses panzers avaient balayé les rivages de Libye, pénétré en Egypte, atteint El-Alamein. Nous attendions, accrochés aux postes de radio de campagne, le communiqué spécial qui annoncerait la chute d'Alexandrie.

Plus près de nous, l'assaut allemand étranglait Sébastopol. Le dernier port soviétique de la Crimée voyait ses énormes fortifications écrasées, une par une, par l'aviation et par l'artillerie lourde du Reich.

Enfin la ville tomba. Le soir même, le ciel miroita de centaines d'éclairs, tandis que toute la région tremblait sous le bruit des moteurs ; une fabuleuse flotte aérienne, revenant de Sébastopol, se posait dans nos parages.

Les Stukas de Gœring étaient là. Le rush de l'armée de terre ne tarderait plus.

*
* *

Les ordres secrets informèrent notre commandeur que l'offensive commencerait le 9 juillet.

Nous n'eumes pas à attendre jusqu'à ceˆjour-là, car une surprise allait précipiter les opérations. Dans la nuit du 6 au 7 juillet, des patrouilles allemandes du secteur de Slaviansk, rampant près des lignes soviétiques, furent étonnées de la défervescence qui y régnait.

[120] Ils se risquèrent plus en avant... Le silence était toujours aussi étrange. Un homme se faufila jusqu'à un bunker : il était vide. Toute la ligne était vide ! Délogeant sans trompette, les Russes s'étaient éclipsés !

Il fallait à tout prix courir en hâte à l'ennemi, l'empêcher de fuir, le forcer à combattre, à épuiser ses hommes et son matériel.

Sinon, c'était aller à un piège.

L'ordre de passer à l'offensive fut aussitôt communiqué à toutes les Divisions. Le 7 juillet 1942 au soir, avec toute l'armée du front sud-est, la Légion *Wallonie* démarra. Elle ne s'arrêterait plus qu'au seuil de l'Asie, à côté de l'Elbrouz.

IV

AU CAUCASE A PIED

Les mois d'été de l'offensive de 1942, en Russie, furent les mois les plus exaltants de la guerre antisoviétique.

Le Sud ! Ses fruits éclatants, sa végétation quasi tropicale, son soleil d'Afrique, ses grands fleuves miroitants !

Chacun croyait qu'au fond de cette miraculeuse chevauchée se trouvait la victoire ! Les Soviets n'avaient même pas accepté le duel. Ils fuyaient. A une allure forcenée, des centaines de milliers d'hommes s'étaient lancés à leur poursuite.

Dès le 8 juillet au matin, notre Légion avait dépassé Slaviansk et atteint, à l'est de cette ville, un parc ou de gigantesques platanes ombrageaient de grands bâtiments délabrés, jadis somptueux, anciens palais impériaux dans les salons desquels les chevaux abattus par les Bolchevistes gisaient parmi des mètres cubes de crottin sec.

Le Donetz était déjà atteint au sud-est de Slaviansk, et les sapeurs allemands s'affairaient pour installer des cordelles et des bacs.

Nous escaladâmes, le lendemain, les crêtes de la rive droite du fleuve, d'ou les Russes eussent pu nous barrer redoutablement le passage. Leurs bunkers avaient été taillés dans des montagnes de craie blanche, dont la couleur crue éclaboussait les yeux. Les positions étaient bien faites, dominaient toutes les voies d'accès, étaient entourées de profonds réseaux de barbelés.

Les Rouges n'avaient même pas relevé ce matériel. Ils n'avaient

[122] pas fait sauter un seul abri. Ils avaient déniché dans un mystère total.

Nous dévalâmes, à la tombée du jour, au bord du Donetz. Mais il y avait des priorités.

*
* *

Nous patientâmes pendant deux jours et pendant deux nuits. Les convois de munitions des troupes blindées, lancées en avant-garde, passaient d'abord.

Les bacs étaient formés par l'accouplement d'une demi-douzaine de canots en caoutchouc sur lesquels des planches avaient été adaptées. Les câbles couraient d'une rive à l'autre et servaient à paumoyer les barguettes.

C'était amusant à observer. Régulièrement, des chevaux ou des mulets, pris de panique, tombaient entre deux batelets. Les pauvres bêtes lançaient des regards affolés. Il fallait couper des cordelles. Les montures, abandonnées au courant, nageaient vers la rive, ou elles arrivaient, bonnes premières, et s'ébrouaient, l'œil vainqueur !

De l'autre côté du Donetz, une falaise aréneuse rendait très ardus les débarquements. Des tracteurs hissaient les voitures au sommet de la crête.

Nous avions planté nos petites tentes sur l'herbette, et nous attendions avec philosophie notre tour, en pêchant des poissons aux écailles d'arc-en-ciel qui moucheronnaient imprudemment.

Pourtant, au bout de deux jours, nous finîmes par nous inquiéter. Car notre Division, elle, avait eu la chance d'emprunter la voie principale, à plusieurs kilomètres en amont du Donetz. Maintenant, elle courait. J'allai préparer les cantonnements sur l'autre rive, à sept kilomètres des bacs. Je fus épouvanté. La piste avait totalement disparu ! Des centaines de chars, de camions, de charrettess avaient malaxé le sable brulant, jusqu'à un demi-mètre oû jusqu'à un mètre de profondeur. Le panzer sur lequel je m'étais hissé mit plusieurs heures à avancer, à stopper, à se dégager, avant de franchir ce court espace. Le sablon était d'une finesse extrême. Même à pied, on entrait dedans jusqu'aux genoux.

Nous traînions des chariots pesamment chargés et surtout de nombreuses

[123] petites charrettes en fer, à roues très basses, collées contre le coffre, sur lesquelles s'adaptaient les mitrailleuses et les caissettes de munitions.

Je fis le cantonnement et attendis, au seuil du village, à une bifurcation de la steppe. Je restai aux aguets exactement pendant cinquante et une heures, mort de sommeil. Je finis par croire que le bataillon s'était égaré ou avait pris une autre direction. Mais non : au bout de cinquante et une heures, les premières petites charettes apparurent. Il avait fallu plus de deux jours et de deux nuits pour pousser les véhicules dans le sablon, après avoir porté à bras toutes les munitions, caisse par caisse, de kilomètre en kilomètre.

Nous rejoignîmes enfin la route principale. Nous franchîmes vingt kilomètres dans un nuage de poussière fantasmagorique, nous faufilant entre des milliers de camions, de tanks à pétrole, de pontons, de chariots de tout genre. Lorsque, gluants de sueur et rompus, nous fîmes halte, l'après-midi, ce fut pour apprendre que nous étions en retard de trois jours.

Dès six heures du soir, nous repartîmes.

*
* *

Pendant deux semaines, ce fut la chasse à la Division.

Nous marchions, la nuit, dans la steppe mamelonnée qui portait à mi-hauteur, comme des camélias, des laquets bleus, tout blancs sous la lune. Nous atteignions des riviérettes aux ponts sautés, encadrés d'isbas broyées. Il nous fallait suivre, pendant des kilomètres, des vallées crayeuses, trempées par les orages, et ou chevaux et hommes dansaient d'épuisantes valses chaloupées.

Puis nous retombions dans les sables. La voie principale était souvent bloquée. Nous devions prendre des accourcies, des pistes à peine tracées, destinées seulement aux charrettess, hautes sur pattes et très légères, des paysans russes.

Nous n'entrions pas dans les isbas, étouffoirs incommodants ou les mouches tourbillonnaient. Nous nous couchions le long des accourses ou sur les petites terrasses de terre battue, recroquevillés dans une couverture.

[124]
Bientôt nous marchâmes toutes les nuits, ne prenant de répit qu'au plein jour, car le soleil atteignait alors cinquante-cinq degrés au-dessus de zéro. Nous nous étendions sous un arbre à l'entrée des fermes, la tête dans la moustiquaire, les poings dans les poches, entourés de poulets piaulants.

*
* *

Nous franchîmes de longues agglomérations ouvrières, sinistres, avec leurs blocs d'appartements-casernes, leurs Maisons du Parti jonchées de paperasses et de bustes brisés des maîtres du Régime.

Selon leur tactique coutumière, les Bolchevistes avaient désemparé ou démoli toutes les installations industrielles. Et, ce qui nous étonnait surtout, ces saccageurs avaient tout détruit de longue date. Les rails des lignes de chemin de fer étaient sectionnés tous les huit ou tous les dix mètres. De toute évidence, les Soviets avaient entrepris ce colossal sabotage bien avant la poussée allemande sur Voronech.

Les destructions les plus spectaculaires étaient les incendies des charbonnages. Les énormes dépôts de gaillettes et les terrils eux-mêmes, hauts de trente ou de quarante mètres, ardaient depuis des journées, rouge sombre, avec de profonds reflets bleus et noirs. Ces cônes dégageaient, sous le soleil, une chaleur étourdissante.

Il était impossible de s'écarter d'eux, car tous les environs de la piste de sable avaient été minés par l'ennemi : de nombreux attelages déchiquetés, des cadavres monstrueux de chevaux, gris vert, grouillant de larves, indiquaient suffisamment que la moindre imprudence valait la mort. Nos chevaux, empêtrés dans le sable jusqu'au haut des jambes, se déhanchaient, se débattaient, s'ébrouaient. Certains, triqués en vain, crevaient, plantés tout droit, le poil fumant, l'œil hors de la tête.

Nous avions beau suer sang et eau, dormir à peine ou ne point dormir du tout, franchir la steppe sous la lune, traverser en trombe les bassins industriels en feu, les rivières crayeuses et les gués ! Nous avions couvert des centaines de kilomètres, quitté l'Ukraine et pénétré dans la grande boucle du Don, juste en face de Stalingrad. Notre Division de Chasseurs galopait toujours plus vite que nous ! Nous avions maintenant cinq étapes de retard !

Deux communications nous parvinrent en même temps : primo, la Division bifurquait vers le sud-ouest pour participer à l'assaut final de Rostov ; deuxièmement, si nous ne la rejoignions pas dans un délai très bref, elle allait demander au Corps d'Armée à être débarrassée de notre poids mort !

Nous tenions à cette division parce qu'elle était fameuse et que nous voulions de la gloire. Nous fîmes des trottes folles, et nous arrivâmes de nouveau au Donetz, mais à un Donetz grandiose, sur le point de rejoindre le Don, à Kamensk.

Il nous restait encore soixante-dix kilomètres à parcourir pour atteindre la 97e division. Nous les franchîmes en une seule étape.

Mais Rostov venait de tomber, le jour même. Les Chasseurs reçurent l'ordre de remonter immédiatement le cours du Don. Nous eumes à peine le temps de nous débarbouiller. Déjà nous repartions, happés à nouveau par la steppe brulante.

Passage du Don

La marche triomphale des armées du Reich vers Stalingrad et vers le Caucase se fit au milieu de fatigues surhumaines, mais dans un optimisme flamboyant, comme le ciel.

Ces terres d'entre Donetz et Don, d'entre Don et Kouban, déroulaient de telles splendeurs que, dès l'aube, nos âmes chantaient devant l'orient vert et orange. Nous avions franchi trente kilomètres, trente-cinq kilomètres à pied durant la nuit. Ces marches étaient harassantes, car nous avancions dans des sables brassés ou sur des pistes anfractueuses, par deux ou trois colonnes de front qui risquaient sans cesse de s'entrechoquer. La progression était chronométrée comme un championnat cycliste. Mais l'obscurité ne pouvait empêcher ces milliers d'hommes de se rejoindre aux ponts étroits, jetés en hâte. Nous tombions dans des trous. Des harrettes se renversaient. Parfois, un camion ou un panzer happait un cheval qui se faisait broyer en poussant un hennissement aigu.

Mais l'aube nous récompensait de tout.

[126]

Vers une heure et demie du matin, des lueurs vert pâle et or pâle, fragiles comme de la soie, naissaient à l'est. Elles montaient dans le ciel, l'envahissaient, s'épanouissaient, devenaient fabuleuses, grandes nappes de vert, d'orange, de rose, vives et d'une merveilleuse légèreté.

Nous assistions au réveil fantastique des champs de tournesols. Ces marguerites géantes, hautes de deux mètres, avaient des pétales d'or longs comme les doigts et un cœur brun gonflé de plusieurs

milliers de grains. Le même champ s'étendait pendant des kilomètres : les millions de têtes d'hélianthes se dressaient vers le soleil levant, tournaient en même temps que lui, comme aspirées par sa force. Nous sentions nos corps saisis par cette puissance élémentaire qui liait le sol, le ciel et la gigantesque floraison. Le ciel n'était qu'un champ d'or. La terre n'était qu'un champ d'or. Tout était vie, force, splendeur, grandeur. Le col ouvert, humant ces effluves, nous lancions au soleil nos chants de jeunesse, gonflés de rêve !

Parfois, des immensités de chardons succédaient aux immen sités de tournesols : des chardons à perte de vue, non point nos ridicules petits chardons qui salissent et qui piquent. mais des chardons palmés comme des figuiers de Barbarie, hauts comme les chevaux de la steppe, couronnés, comblés de fleurs roses, ou bleu violet, plumets légers et doux qui roulaient par millions jusqu'au ras du ciel.

A travers les tournesols, les chardons, les maïs, droits et forts comme des lances, nous arrivions, vers les neuf heures du matin, à un village qui luisait depuis longtemps devant nos yeux et où nos pousse-cailloux s'égaillaient, terrassés par le soleil.

Les villages du Don étaient riches. Les isbas, plus confortables que dans le Donetz, comportaient jusqu'à trois ou quatre pièces meublées pauvrement, mais illuminées parfois par un vaisselier, une saucière, une huche ou un bahut anciens, magnifiquement ouvrés.

Chaque ferme possédait des poules, du bétail, une bonne ration de blé provenant du pillage du kolkhoze dont la bâtisse despotique, entourée de déchaumeuses, de faneuses, de batteuses, de semoirs, dominait chaque bourg. Les paysans s'étaient vengés du régime, avaient vidé les étables et les hangars ; les cochonnets des soues

[127] de l'Etat, mis en liberté, galopaient et frétillaient dans tous les sens, ravis de ces vacances imprévues ; partout des oies cacardaient, des dindonneaux glougloutaient.

Les indigènes nous recevaient avec une allégresse évidente.

Souvent nous étions les premières troupes à pénétrer dans le hameau. Ces braves gens partaient aussitôt à des dépendances, sortaient leurs icônes des vieilles cachettes, les accrochaient à nouveau à leurs murs de torchis, avec des effusions et des larmes.

Le plus grand plaisir qu'on pouvait leur faire était de leur donner un portrait de Hitler. Souvent ils le fixaient à côté de leurs icônes. Ou bien ils le plaçaient entre les photos de leurs garçons, vêtus de l'uniforme de l'armée soviétique, l'étoile rouge sur la casquette !

Ces fraternisations photographiques leur paraissaient parfaitement naturelles. Ils aimaient bien leurs garçons. Ils aimaient bien Hitler qui délivrait leur village. Ils les mettaient ensemble.

*
* *

Des ordres très stricts avaient été donnés pour que la troupe fut aimable avec la population. En 1941, les Allemands avaient cru trouver dans chaque Russe un Bolcheviste. L'expérience leur avait démontré que les moujiks, s'ils avaient été pillés, rançonnés par les Soviets, n'avaient pas été contaminés par eux.

C'étaient les gens les plus pacifiques de la terre, amènes, très arrangeants, ne demandant qu'à travailler, à vivre en famille et à rendre service. On avait fini, en haut lieu, par établir des distinctions entre ces masses paysannes de la Russie d'Europe, si frustes et si naïves, et les mafias bolchevistes et policières de Moscou. Le moindre abus était réprimé sur-le-champ : le vieux et la vieille étaient des amis de la troupe.

Il était inutile de demander aux paysans quoi que ce fut. Ils nous conduisaient aux pondoirs. Ils nous offraient en abondance leurs millas, leurs patates et leurs oies lardeuses. Ils avaient du miel onctueux, nourri des parfums forts et sauvages des fleurs géantes de la steppe voisine. Friands comme des loriots, nous passions des heures

[128] dans les cerisaies, chargées fabuleusement de guignes, de griottes, de bigarreaux qui ruisselaient de jus saignant.

Nous dormions quelques heures. Le soleil nous rendait les énergies perdues. La vieille apportait, dans un grand pot de grès, du lait frais comme de l'eau de source. Elle nous conduisait au seuil de ses richesses : un trou carré, à dix mètres de l'isba. Elle débloquait le trapillon. Par l'ouverture,

on descendait, grâce à une échellette, dans une cave magnifiquement froide, vrai puits où tout ce qui était périssable se conservait aussi bien que dans un frigo.

Un poêle à cuisiner était placé près de la porte, afin que l'isba, aux petites fenêtres closes et au toit bas, conservât un peu de fraîcheur. C'est en plein air, à l'abri de peupliers ou d'acacias, que nous fristouillions notre repue franche, encouragés par la paysanne qui revenait dix fois vers nous, les bras chargés, et nous aidait à trousser et à rissoler la volaille.

Nos soldats, après les marches de nuit éreintantes, récupéraient des forces avec une magnificence breughelienne. Ils n'étaient pas pour rien les hommes du pays des kermesses. Ils parvenaient à absorber et à digérer des quantités prodigieuses de nourriture. J'en connus qui, à leur arrivée à l'étape, mangeaient régulièrement, pour leur petit déjeuner, un kilo de lard tendre passé à la poêle. J'en vis deux autres engloutir, en trois jours, la bagatelle de vingt et une poules, du gésier au sot-l'y-laisse. Beaucoup parvenaient à avaler, en guise d'en-cas, une oie entière, à neuf heures du matin. Un de mes jeunes officiers se remplit le jabot, un jour, sous mes yeux, de trente œufs sur le plat.

Ils arrosaient ces abat-faim matinaux d'une cruchée de lait, puis s'endormaient, repus et déboutonnés, comme dans un tableau de la vieille Flandre.

Au crépuscule, avant de repartir, nos tournebroches s'envoyaient encore d'énormes poêlées de pommes de terre sautées, des bottelettes de gros radis et des mannées de crudités.

Les paysans nous accompagnaient jusqu'à la sortie du village, aussi impressionnés par notre appétit que par notre gentillesse.

Durant toute l'offensive, nous n'eumes pas un incident. Nous étiôns reçus en famille. Ne sachant comment nous dire adieu, souvent ces braves gens nous bénissaient.

[129]

Et, protégés par cette bénédiction de cœurs purs, nous repartions, heureux, dans les grands champs de tournesols.

*
* *

A force de marcher, nous finissions tout de même par rejoindre l'une ou l'autre unité fuyarde. Les combats étaient brefs.

L'avance devait se poursuivre à une telle cadence qu'il était matériellement impossible d'enfouir, après chaque frottée, les dépouilles des ennemis morts. Les pistes étaient jalonnées d'effrayants cadavres. Sous les cinquante degrés de chaleur, les corps fauchés devant nous par les Stukas se décomposaient et se liquéfiaient en deux ou trois jours. Puis le soleil les ébarouissait. Les chevaux tués répandaient une odeur épouvantable. Il fallait se boucher le nez cent mètres à l'avance. Le ventre était un monstrueux ballon, souvent épandu. Des fleuves de larves verdâtres sortaient, montaient. Les bolchevistes tués étaient plus noirs que des nègres, fondants et luisants.

Des milliers, des dizaines de milliers de soldats de l'U.R.S.S. se rendaient. Ils n'en pouvaient plus. A dire le vrai, nous faisions l'offensive beaucoup plus avec nos pieds qu'avec nos fusils. Beaucoup de nos hommes, éclopés, restaient en route. Cela n'avait guère d'importance. Ils nous rejoindraient plus tard. Les soldats soviétiques, eux, se laissaient cueillir. Ils étaient assis par milliers, suçant leurs orteils nus et sanglants.

La plupart étaient des Asiatiques. Ils avaient de bonnes grosses têtes de cannibales, ravis de ne pas être mangés à leur tour. Ils répétaient inlassablement : , n'arrêtant leur monologue que pour enfoncer dans leur bouche simiesque leurs oeils-de-perdrix tuméfiés.

Nous n'avions le temps ni de surveiller ni de convoyer ce caravansérail. Nous choisissions les deux gaillards les plus dégourdis de la colonne, et nous leur donnions un fusil. Ils étaient promus gardiens de leurs camarades. Ils bombaient aussitôt le torse. Nous leur indiquions le nom d'une ville, à cent ou à deux cents kilomètres à l'ouest. Enchantés, nos nicaises démarraient en jacassant.

[130]

Le problème n'était pas plus compliqué. Ils partaient pour l'Allemagne tout seuls !

*
* *

Nous approchions d'un passage du Don. Déjà, quelques jours plus tôt, nous eussions dû franchir le fleuve. Mais la voie d'accès était bouchée, pendant deux kilomètres, par un tel enchevêtrement de matériel et de cadavres soviétiques, broyés par l'aviation, que le franchissement de ces obstacles par les équipages de la Division s'était révélé irréalisable.

Nous avions remonté vers l'est pendant plusieurs jours.

Une nuit, nous approchâmes du fleuve des légendes.

Nous atteignîmes, vers deux heures du matin, une colline de la rive droite que dominaient deux solennels Kourganes, au moment même ou l'aube se levait sur la vaste coulée grise et verte.

Dressé sur mes étriers, j'emplissais mes yeux de cette vue grandiose. La piste était jalonnée de centaines de camions soviétiques de marque américaine, d'attelages démolis, d'un innombrable matériel abandonné. Mais je ne voyais que le Don, immense, ourlé de feuillage, lissé, illuminé par les grandes draperies vertes, roses, orange, argent, qui flottaient dans le ciel...

Le Don, comme tous les grands fleuves du sud de la Russie, avait la rive droite escarpée, tandis que la rive gauche était aussi plate que le courant de l'eau. Lorsque les Rouges étaient acculés à une de ces vallées, il leur était impossible de résister en contre-haut, sur l'autre bord. La rive gauche du Don était donc à notre merci.

L'aviation russe jeta vainement des chapelets de bombes dans la gorge de terre rouge par laquelle nous descendîmes.

Entre les ruines des isbas, les pampres brunis des premiers vignobles luisaient. Notre général quitta ses vêtements et, avant quiconque, franchit le Don à la nage, une mitraillette au dos. Un pont de canots traversiers fut rapidement jeté, sur lequel, le cœur bondissant, nous passâmes.

Nous approchions maintenant du pays des Kalmouks. Un chameau

[131] solitaire blatérait près de la piste, cocasse, le nez fouinard et mouillé, la peau râpée comme le cuir d'un vieux fauteuil.

Nous l'adoptâmes. Il sentait déjà l'Asie vers laquelle nous nous précipitions.

Kouban

La première semaine d'aout 1942 vit les armées du Reich déferler du Don vers le Caucase.

Il faisait un soleil éblouissant.

Les villages, à plusieurs kilomètres de distance, étaient signalés par une gigantesque torche grisâtre ; on eut dit que la localité entière était en feu. Ce n'étaient que les tourbillons de poussière soulevés par les vagues des chars d'assaut.

Nous avions des visages complètement gris noir ou luisait étrangement le blanc des yeux, et que coupaient de grosses lèvres roses. Il était inutile de s'opposer à ce badigeonnage, car la poussière s'élevait jusqu'à plusieurs mètres au-dessus de nos têtes. Des motocyclistes pour films comiques, le visage complètement peinturluré, surgissaient des nuages, porteurs des nouvelles cartes. Chaque jour, il fallait de nouvelles cartes, tellement la progression était rapide. Des camions spéciaux, insérés dans nos colonnes, les imprimaient au fur et à mesure du déroulement de l'offensive.

Un ordre merveilleux présidait aux moindres détails.

Chaque unité avait son objectif, ses villages à traverser, son gîte ou se reposer. Des milliers de localités tombaient, sans que nul foyer de résistance ennemi put subsister dans nos arrières. Nous ne faisions que traverser les bourgs, mais le peignage était accompli méthodiquement, sans un oubli et sans un accroc.

Nos pertes étaient insignifiantes. Les milliers de soldats rouges que nous dépassions étaient fourbus d'avoir couru pendant mille kilomètres et d'avoir engoulé tant de kilos de poussière. Pour un verre d'eau, ils eussent volontiers livré Staline, Kalinine, Molotov et dix autres seigneurs d'aussi haut lignage.

[132]

*
* *

Le problème le plus grave, en effet, était celui de la boisson. Nous avancions pendant dix, pendant vingt kilomètres sans découvrir un litre d'eau potable. Des mares vertes croupissaient au soleil. Nos hommes se jetaient à plat ventre pour laper cette boue pourrissante. Nous devions nous fâcher, écarter violemment les buveurs. Les chevaux avaient de longues langues qui pendaient et frémissaient.

Notre colonne, à elle seule, comprenait plus de vingt mille hommes. Toutes les deux ou trois lieues, la piste traversait un village. Celui-ci possédait un puits, ou quelques puits, destinés à abreuver les indigènes et le bétail des quelques dizaines d'isbas. La tête de la colonne avait tôt fait de vider toute l'eau. Bientôt les hommes n'avaient plus que de la boue à se disputer. Derrière eux, des milliers de fantassins, des centaines de chevaux trouvaient les puits raclés, absolument secs.

De-ci, de-là, un moulin aspirait de l'eau en abondance. Mais chacun devait attendre son tour, pendant cinq heures, huit heures, dix heures, la langue gonflée au fond du gosier. Les bêtes consommaient des quantités fabuleuses de liquide. Mon cheval, , lampait à lui seul, sans désemparer, cinq grands seaux, soit quarante litres ! Les hommes s'emplissaient comme des outres, s'aspergeaient le cou, les bras et le dos, tellement ils étaient grillés par le soleil.

Cela ne servait à rien. Le mieux était de boire à peine et de se contenter de hocher, de-ci, de-là, un cerisier.

La recherche de l'eau nous prenait plus de temps que les kilomètres.

*
* *

Une nuit, nous arrivâmes au Manitch, près du pays des Kalmouks.

Cette rivière égrène de merveilleux lacs, à mi-chemin entre la mer d'Azov et la mer Caspienne.

Notre route passait au sommet d'un grand barrage chargé de contenir les eaux d'un de ces étangs. Les Rouges avaient dynamité la digue. La masse des eaux bondissait par une brèche d'environ

[133] vingt mètres de largeur sur laquelle les sapeurs allemands avaient jeté une passerelle de bois, réservée à l'infanterie et aux chevaux.

Les équipages lourds devaient être transbordés au moyen d'un bateau à moteur.

Nous mîmes plusieurs heures à stationner devant cette digue, en attendant notre tour. Le lac était constellé d'une prodigieuse floraison de marguerites, semées par la lune sur les vaguelettes. Des avions soviétiques essayaient de rompre notre pont de fortune, mais leurs bombes ne servaient qu'à mettre le feu à des isbas voisines. Celles-ci élevaient dans la nuit des torches rouge et orange qui ajoutaient leur splendeur pathétique à la poésie du lac fleuri et de la nuit étoilée.

A deux heures du matin, nous assistâmes au lever du jour. Le ciel vert se reflétait dans la campagne, inondée à l'infini par les eaux jaillies de la cataracte. Ces eaux avaient la couleur lavée de l'aube, un céladon frais, traversé des lueurs d'un or léger, presque diaphane.

Qui eut encore pensé, devant cette féerie, aux fatigues des nuits de marche, à l'écrasement des jours torrides ? Les colonnes avançaient dans un alignement magnifique, en chantant. Les officiers marchaient en tête, à pied, pour donner l'exemple. Derrière eux, les gardes-écuries tenaient les chevaux. Les montures ne servaient que pour les liaisons, épreuves souvent très rudes. Pour atteindre un P.C. divisionnaire, je franchis, un jour, cent kilomètres d'une traite, à étripe-cheval, à travers la steppe brulante.

Mais les étapes normales se faisaient à pied, officiers et soldats fraternellement unis, dans la fatigue comme dans la bataille.

*
* *

Les moustiques étaient de plus en plus nombreux. Le soir, ils tourbillonnaient, par grappes stridulentes, autour du moindre lumignon.

D'autres bestioles s'étaient jetées sur un certain nombre de nos soldats : des morpions féroces, qui se plantaient dans le bas-ventre. Ils s'incrustaient en rangs serrés dans ces lieux de délices, pareils à des pieux plantés dans le sol. On voyait tout juste l'arrière de ces suceurs gloutons, gros comme une tête d'épingle, et tout noir.

Les malheureux qui subissaient cet assaut étaient à la torture.

[134] Ils devaient, par-dessus le marché, subir les quolibets de toute la colonne chaque fois qu'à bout de patience ils s'arrêtaient au bord de la route pour tenter d'extirper, *coram populo*, ces indiscrets rongeurs !

Le 7 aout 1942 au matin, nous approchâmes du Kouban. Il restait encore vingt kilomètres à franchir. Nous allions comme le vent. A une heure de l'après-midi, la rive droite du fleuve déploya sous nos yeux ses falaises qui plongeaient à pic sur tout le plat pays. L'eau du fleuve jaillissait, magnifiquement verte, le long d'un bois touffu.

L'artillerie soviétique avait bien essayé de résister, mais elle avait du céder après un engagement bref.

Nous étions au cœur du Caucase ! La dernière grande plaine, avant les glaciers, brillait, brulée par les feux d'un été royal !

A trois heures du matin, nous reprîmes notre avance, en remontant le cours du Kouban, afin d'atteindre un haut fond, en aval d'Armavir. Nous avancions le long de corniches qui tombaient toutes droites, de deux cents mètres de hauteur, sur le fleuve vert. Nous étions des milliers à nous échelonner en bordure de ces falaises, bousculés par des centaines et des centaines de grandes vaches brunes que poussaient des toucheurs slovaques, aux visages rudes et boucanés.

*
* *

Nous dumes piétiner pendant une trentaine d'heures avant de nous engager sur la passerelle de pontons que les sapeurs avaient jetée sur l'eau tumultueuse. La rivière se cabrait, lançait des gerbes blanches et vertes par-dessus l'obstacle.

Un petit bourg se trouvait de l'autre côté de l'eau. Nous n'y découvrîmes, réfugiée dans un trou à provisions, qu'une jolie jeune fille de dix-sept ans. Elle avait voulu garder l'isba familiale. Une grenade était tombée près d'elle, lui arrachant affreusement un sein. Elle gisait, brulante, les yeux incendiés. Son sein déchiqueté était déjà noirâtre. Nous fîmes l'impossible pour la soigner. Des larmes coulaient sur ses joues rougeoyantes de fièvre... Pauvre petite, elle eut voulu vivre... En regardant sa jeune poitrine labourée, nous savions pourtant qu'elle allait mourir...

[134]

Mourir, quand au-dessus de la steppe embaumée luisait un ciel divinement pur, sans une ride, bleu à l'infini, traversé de frémissements d'argent et d'or...

Maïkop

La plaine du Kouban est le paradis de la Russie. Des exploitations agricoles d'un tenant de dix mille hectares dressent sous les feux du soleil, leurs immensités de maïs. Les millions de plants, hauts de deux mètres, hissent dans l'air brulant leurs gousses merveilleusement ordonnées, enrobées dans des membranes brillantes, crissantes comme si un courant électrique les traversait.

A l'ombre de ces forêts de cannes dorées, des pastèques vertes s'aoutaient, des pastèques grandes comme le bras. Nous les ouvrions avec nos couteaux. Nous en buvions, éblouis, le jus frais. La chair de ces melons d'eau était rayée de bandes vertes, rouges, orange, pareilles à l'aube diaprée de la steppe. Nous avancions, la tête plongée dans d'énormes tranches de ces fruits sublimes.

Le soleil brulait le ciel, éperdument limpide. Il nous gorgeait de sa vigueur et de sa poésie. Nous participions à un fabuleux échange de forces, de chaleur et de fraîcheur originelles, de couleurs

montant du sol et descendant du ciel. Tout était neuf, rude, pur, grandiose : les maïs dressés comme des lances empanachées, les melonnières jetées par les dieux comme d'innombrables fontaines, la nue brillante et métallique ; terre d'or, ciel de feu, arc-en-ciel des fruits ouverts !

*
* *

Les torrents donnaient, eux aussi, des enchantements indicibles.

Nous avions atteint la rivière Laba, descendant tumultueusement des versants de l'Elbrouz. Nous n'avions pas encore découvert la ligne des montagnes, mais elles nous envoyaient, en premier présent, ces grandes cavales, vertes et glacées, qui bondissaient sur des millions de galets rouges et roux.

Qu'importaient les attentes interminables avant de pouvoir franchir ces cours d'eau sur des ponts improvisés! Nous nous élancions

[135] dans ces ondes tourbillonnantes, d'une force irrésistible. Nous nous faisions emporter entre les grandes pierres polies, flagellées par le courant qui nous éclaboussait de ses gerbes d'émeraudes. Nos corps aimaient l'âpre morsure de ces eaux de cristal. Elles nous enlaçaient, vivifiaient, purifiaient nos membres, fouettaient notre sang ! Nous courions alors au soleil comme des chevaux sauvages !

Ah ! la vie, quelle magnificence ! Nous nous jetions dans sa lumière, dans sa chaleur, dans sa brillance, dans ses couleurs sans souillures, comme si nous avions plongé dans les premiers jours du monde, quand les âmes basses et les matières corrompues n'avaient encore terni aucun élément et aucun élan !

*
* *

La fuite des forces soviétiques était telle que nous ne faisions quasiment plus de prisonniers. La steppe était vide, laissée à l'été triomphant et à notre marche de vainqueurs.

Un après-midi, nous abordâmes la ligne du chemin de fer de Maïkop.

Des centaines de convois russes à l'abandon se succédaient pendant une vingtaines de kilomètres, wagon contre wagon, le long des deux voies. Les Stukas avaient coupé implacablement la ligne, rendant impossible la marche, en avant ou en arrière, des trains engagés dans ce gigantesque cul-de-sac. Des marchandises inimaginables étaient empilées dans ces milliers de fourgons sur lesquels les Soviets avaient vainement tenté d'évacuer leurs richesses. Ce n'étaient que moteurs d'avions, pièces détachées, chars en fabrication, machines, stocks de matières premières de toutes sortes. Des files de wagons-citernes s'étiraient interminablement, roussies par le feu ou gluantes des centaines de milliers de litres d'essence répandus sur la voie.

Mais, dans l'ensemble, ce butin fantastique était à peu près intact, à part les brèches faites, de-ci, de-là, par les Stukas. Les Rouges n'avaient même pas pris le temps d'incendier ces rames immenses.

Chaque division, en atteignant la voie ferrée, collait aussitôt des étiquettes affirmant ses droits de propriété sur les dépouilles. Les wagons d'alcool étaient l'objet de soins tout spéciaux !

Nous trouvâmes même un stock de caviar en bocaux. Assis dans le

[137] talus, nous étendîmes chacun sur notre pain un demi-kilo de ces œufs splendides ! La vodka se chargea de faciliter la digestion : nous en avions conquis trente mille flacons, coquets comme des petites bouteilles d'eau minérale.

Mais il n'était pas question de s'attarder à des festins de Capoue. L'ordre était d'atteindre le plus tôt possible les montagnes. On nous laissait à peine quelques heures pour dormir, à même le sol, réveillés dès trois ou quatre heures du matin par la volaille du voisinage, intriguée au plus haut point par tous ces événements.

Nous abordâmes les premières collines, très abruptes, ou, à la descente, le charroi se lançait à fond de train sur le derrière des chevaux.

*
* *

Nous nous étions mis en route à la fraîche, vers une heure du matin. A l'aube, nous crumes rêver. Un mince filet bleu sombre, au sud, festonnait le ciel. C'était le Caucase !

Les monts étaient encore à une cinquantaine de kilomètres, mais leurs cimes se dessinaient nettement dans le ciel ! Une joie aiguillonnante nous envahit ! Ils étaient là, ces pics qui vivaient dans nos imaginations depuis plusieurs semaines !

Nous hâtâmes le pas, dans le sable épais.

Des colonnes de panzers amis revenaient dans notre direction : ils avaient terminé le travail, traqué l'ennemi jusqu'aux forêts. C'était à nous, l'infanterie, à achever la besogne. A neuf heures du matin, nous abordâmes de longues rues rectilignes, toutes les mêmes : Maïkop !

Nos chars avaient déblayé la ville sans que les Rouges eussent même fait sauter le pont qui franchissait, d'un bond magnifique, une profonde vallée au fond de laquelle mugissait une rivière verte, la Bjélaja. Des maisons étaient cavalièrement juchées en haut de la falaise. Nous passâmes promptement sur l'autre rive afin d'occuper immédiatement une montagne qui dominait la région. De là, nous empêcherions toute réaction éventuelle de l'ennemi battu.

[138]

*
* *

La côte était escarpée et puissamment boisée. Enfin nous retrouvions des arbres ! Nous installâmes sans combat nos fusils mitrailleurs sur les crêtes. Au sud se déployait un panorama grandiose de torrents, de cascatelles et de montagnes bleues, couleur de prune. La chaîne du Caucase festonnait tout l'horizon.

La forêt, autour de nous, était épaisse. De nombreux soldats soviétiques y étaient encore cachés, guettant l'occasion de se rendre.

L'occasion se présenta, de façon rabelaisienne. Un de nos sous-officiers s'était glissé sous la ramure ombreuse afin de se recueillir à l'abri des regards indiscrets. Un morceau de papier à la main, il oeuvrait, tout en admirant les frondaisons. Il n'était pas bien redoutable, armé seulement de son quart de page de vieux journal. C'était le moment que guettaient les Russes. Le feuillage s'agita : notre camarade vit s'approcher, les bras levés, une longue file de soldats soviétiques, surs de se rendre dans les meilleures conditions ! Il ne resta à notre sous-officier qu'à rajuster, en toute hâte, un uniforme dont le prestige risquait d'être sérieusement compromis !

Quelques minutes après, il nous aborda, goguenard, suivi d'une véritable caravane de moujiks, sérieux comme des papes malgré le caractère comique de leur reddition.

C'est ainsi que nous fîmes prisonnières les dernières forces russes de la chênaie de Maïkop. Ce n'était pas très poétique, assurément, mais ainsi la forêt fut purgée, en même temps que notre sous-officier, un peu quinaud d'abord, mais bientôt fier comme Artaban de son aventure !

*
* *

Entre temps, le gros de la division avait occupé Maïkop. Chacun croyait la guerre finie. Tout avait été balayé. Nous allions franchir la chaîne du Caucase. Les ordres pour la division étaient arrivés. Objectif : Adler, puis Succhum, non loin de la Turquie d'Asie.

Nous lancions des paris : à la Noël, Tiflis ; au printemps, Babylone !

[139] Nous retrouverions sur les fleuves sacrés, sur le Tigre et sur l'Euphrate, les forces d'Afrique du maréchal Rommel, débouchant du canal de Suez ! La guerre se terminerait au berceau du monde !

Le commandement fit distribuer à la troupe, pour fêter le 15 aout, une buvande pareille à du vin, à raison de quatre litres par tête. Nous l'entonnâmes à tire-larigot, en toute confiance. Mais c'était un

alcool de prunelle, qui avait un montant terrible. Nos lampées nous mirent promptement dans un enthousiasme inouï. Notre tintamarre dura jusqu'au petit jour.

Alors, en vacillant un peu, la 97e Division de Chasseurs et la Légion *Wallonie* s'ébranlèrent ! 16 aout 1942 ! Les grands monts du Caucase nous regardaient, bleu noir d'abord, puis blancs et roses, très hauts dans le ciel... Succhum, son littoral et ses palmiers ! Tiflis et ses maisons accrochées aux rochers de la Transcaucasie ! Les lacs lunaires de l'Azerbaïdjan ! La grande descente des sables cristallins vers le golfe Persique ! Nos yeux brillaient en pensant à notre prodigieuse épopée !

*
* *

Nous étions arrivés près d'une grande rivière verte qui bondissait sur les débris d'un pont dynamité. Un soldat s'avança à califourchon sur le tablier déchiqueté. Un coup de fusil partit d'un arbre de l'autre rive, et l'homme tomba dans le torrent.

Un deuxième essaya. Puis un troisième. Ils culbutèrent, frappés à leur tour. Les montagnes étaient encore à vingt kilomètres. Mais déjà le Caucase nous lançait un avertissement.

Nous avions couru vers le sud pendant onze cent cinquante kilomètres. Nous croyions avoir tout vaincu. Les trois cadavres qui roulaient dans le torrent nous apprirent brusquement que, peut-être, la guerre du Sud commençait au lieu de finir...

[140]

La souricière

A s'en tenir aux prévisions du haut commandement, les troupes lancées à l'assaut du Caucase ne devaient pas rencontrer beaucoup d'obstacles. Chaque division avait reçu un champ d'action fantastique. La 97e Division de Chasseurs, à laquelle nous étions tactiquement rattachés, traverserait, avec ses deux Régiments d'Infanterie et notre légion, une région grande comme deux fois la Belgique ! Or, les montagnes à franchir s'élevaient jusqu'à trois mille deux cents mètres d'altitude ! Et les chênaies avaient près de deux cents kilomètres de profondeur.

Un des deux Régiments s'avança immédiatement vers l'ouest, dans la direction de Tuapse. L'autre, le Régiment Otte, auquel nous étions adjoints, s'enfonça à travers la jungle pour atteindre d'abord Adler sur la mer Noire. Le général de division se porta fort audacieusement entre ces deux flèches, qui s'écartaient de plus en plus. Il était couvert uniquement par une Compagnie d'État-Major qui contenait plus de spécialistes du porte-plume et du tampon que de la mitraillette et de la grenade.

Les Bataillons se relayaient. Ayant été de grand'garde lors de la chute de Maïkop, nous devions former l'arrière-garde pendant les premiers jours de la progression de montagne.

Nous livrâmes quelques escarmouches à des soldats bolchevistes qui étaient revenus jusqu'à l'entrée d'un bourg. Immédiatement, les paysans étaient accourus nous appeler. Le compte avait été réglé avec promptitude.

Le 18 aout, nous eumes à prendre d'assaut un village situé à cinq cents mètres au-dessus du nôtre et ou des forces ennemies, dépassées par le Régiment Otte, s'étaient barricadées. Deux de nos Compagnies se hissèrent en silence sur la hauteur et s'élancèrent au corps à corps. Les Rouges résistèrent peu, abandonnèrent tout leur matériel.

Tout allait bien.

Le Régiment Otte s'était, avec une audace incroyable, frayé, en trois jours, un passage de plus de cent cinquante kilomètres de

[141] profondeur à travers la jungle, les ravins et les pics. Les nouvelles étaient excellentes. Les avant-gardes n'étaient qu'à trois kilomètres du chemin qui descendait à la mer Noire.

C'était prodigieux.

Les craintes du premier jour étaient dissipées. Notre tour allait venir de passer en tête. Dans une semaine, nous serions au seuil de la Géorgie !

*
* *

Le soir même, tout se trouva changé.

Notre Régiment était, certes, très profondément enfoncé dans les montagnes, et il approchait du but. Mais derrière ses forces, étirées sur des dizaines de kilomètres, les troupes soviétiques venaient de couper toute voie d'accès !

Tapis dans des prunelaies ténébreuses, les Rouges avaient laissé passer les deux mille hommes, puis ils avaient fermé la nasse. Ils étaient à l'affut dans tous les ravins. Le Régiment essaya de se replier, tomba de traquenard en traquenard. Il courait les plus grands dangers.

Au centre, la Compagnie d'État-Major qui entourait le général Rupp et avançait seule, distante de plusieurs dizaines de kilomètres des deux régiments d'infanterie, s'était fait couper à son tour. Le général était cerné, depuis plusieurs heures, dans le village de Schirvanskaja. Les vieux caserniers, les secrétaires, les vétérinaires, les fourriers se battaient tant qu'ils le pouvaient. Mais les abords du village se trouvaient déjà au pouvoir des troupes soviétiques.

La route qui reliait Schirvanskaja à l'arrière était entre les mains des Rouges, qui avaient installé une puissante position sur ce chemin, à son carrefour le plus élevé.

Un message reçu par radio nous appela de toute urgence. Il ordonnait à notre légion de franchir, la nuit même, vingt kilomètres de montagnes, de se ruer sur l'ennemi, de le débusquer et de rejoindre le P.C. divisionnaire à Schirvanskaja.

La nuit était noire comme un drap de mort. Il n'y avait pas une étoile. Au bout d'une heure de marche, il fut impossible de continuer.

[142] Déjà un de nos hommes avait eu les reins broyés, et plusieurs chevaux avaient roulé dans des précipices profonds de plusieurs centaines de mètres.

*
* *

Dès deux heures du matin, nous repartîmes. L'aube promenait de grands nuages blancs et violets sur les montagnes. Nous côtoyâmes des ravins très pittoresques. Puis nous entrâmes dans des forêts de chênes géants. Des arbres avaient été fraîchement abattus en travers du chemin. L'ennemi rôdait. Nous avancions, le doigt sur la gâchette.

La chaleur était étouffante. Un orage roulait dans le ciel. Vers dix heures du matin, nous aperçumes, sur le flanc pelé de la montagne d'en face, le village blanc de Prusskaja, dernier relais avant le contact avec l'ennemi.

Alors, la tornade s'abattit, fleuve foudroyant, tombant, comme une masse, du haut du ciel. En un instant, nous fumes trempés comme si on nous avait jetés dans une rivière. Quand nous atteignîmes les premières isbas, une boue argileuse, de quinze centimètres d'épaisseur, interdisait virtuellement toute avance de la colonne.

*
* *

Pourtant il fallait avancer.

Deux officiers allemands accoururent vers nous, à pied. Leurs voitures, en compagnie de plusieurs véhicules, avaient été se jeter avant l'orage dans les positions des Russes. Ils n'avaient pu s'échapper qu'après un furieux corps à corps.

La pluie avait cessé. Les vallées fumaient, par puissantes volutes qui tournaient dans les fonds, atteignaient lentement les crêtes ou le soleil dorait, de-ci, de-là, l'herbe lavée.

Nous fîmes encore deux kilomètres, nos pieds soulevant de gros paquets de limon. Puis il fallut se cacher. Nous étions arrivés en face de la montagne qu'occupaient les Soviets. Nous voyions la route monter, tourner, s'enfoncer dans la forêt. Toute la cime était boisée. La chênaie

[143] descendait au sud-est et remontait jusqu'au sommet d'une montagne impressionnante.

Notre commandeur donna les ordres de combat aux trois colonnes qui allaient bondir à l'assaut. Nous savions très peu de chose de l'ennemi, sinon qu'il était fort de deux Bataillons d'infanterie, d'un escadron de cavalerie, qu'il avait de l'artillerie, un train de combat automobile et des antichars. Il se tenait absolument silencieux. Il pensait, sans doute, qu'ignorant la situation nous allions, nous aussi, nous jeter dans le piège.

Il vit se déployer nos Compagnies et se rendit compte alors de nos intentions.

*
* *

Nous pumes encore dévaler la côte sans accroc. Pas un coup de feu n'avait jusqu'alors troublé l'étrange paix des vallées. Seules, en haut de la montagne, deux autos brulaient.

Nous voulions monter encore jusqu'à un hallier. Là, nous serions provisoirement à couvert.

Je rampai vers cette butte. Je progressai dans un taillis, m'appuyant sur le coude gauche, le pistolet à la main droite. A vingt mètres derrière mes talons, les hommes attendaient.

J'atteignis la crête du mamelon : à une sautée de moi, un officier russe avançait à plat ventre, exactement comme je le faisais ! Nous jetâmes notre décharge à la même seconde. Sa balle me siffla à l'oreille. La mienne atteignit mon adversaire infortuné juste au milieu de la figure. Le combat de Prusskaja était ouvert.

Prusskaja

Le carrefour que nous devions prendre d'assaut, entre Prusskaja et Schirvanskaja, l'après-midi du 19 aout 1942, était précédé de vallonnements à peine boisés. Nous nous élançâmes dans la direction du gros de l'ennemi. Nous dévalâmes la côte en nous jetant au sol tous les quinze ou vingt mètres, chaque fois que le terrain avait un repli ou était camouflé par un dominotier ou deux.

[144]

En face de nous, la côte montait, presque nue. Lorsque les Rouges virent que nous atteignions le fond du vallon, ils eurent une inspiration diabolique. Ils s'étaient emparés de camions de munitions allemands. Ils y mirent le feu et les poussèrent vers nous. Les mastodontes dévalèrent la pente à une vitesse folle, tandis que les caisses d'explosifs sautaient dans tous les sens. Le nez collé au sol, nous étions entourés de mille débris fusants.

L'attaque frontale s'annonçait comme très meurtrière. Aussi pris-je trois volontaires particulièrement spécialisés dans les coups durs : tandis que les Compagnies progressaient tant bien que mal, je me faufilai par le flanc droit, atteignis des houssaies, puis la forêt, parvins à ramper entre les premiers postes russes. Mais trois gaillards me suivaient à dix mètres. Je voulais contourner l'ennemi. J'arrivai exactement dans son dos et vis, entre les branches, le camp soviétique.

A ce moment-là, nos hommes grimpaient la côte et assaillaient les Rouges. C'était le moment. Je bondis dans l'arrière des Bolchevistes, zébrant l'espace avec les rafales de ma mitraillette et poussant des cris affreux. Mes compagnons avaient sauté à ma suite en plein camp, menant le même vacarme.

Ce fut une panique insensée. Les Russes, se croyant coincés, toupillèrent, puis se précipitèrent en tumulte dans le ravin du sud-ouest. Ils étaient complètement fous. A quatre, nous venions de les jeter hors de leur repaire : tous leurs camions étaient à nous, de magnifiques camions Ford, alignés en carré, la clé sur le contact ! Les canons qui nous prenaient en enfilade étaient aussi entre nos mains, ainsi qu'une dizaine de mitrailleuses ! Matériel, équipements, munitions, casques remplis de fruits, rien ne manquait ! Il avait suffi de nos cris et de nos rafales, déchaînés soudainement dans leur dos, pour que plusieurs centaines de Rouges crussent à un cataclysme et roulassent de l'autre côté du plateau !

Nous nous jetâmes à leurs trousses en hurlant toujours plus fort et en vidant tous nos chargeurs de mitraillettes. Peu après, une de nos Compagnies, arrivée au pas de charge, nous rejoignit au carrefour.

[145]

*
* *

Mais il fallait ne point lâcher les forces soviétiques qui dégringolaient à travers la forêt. Nous reçumes l'ordre de les traquer et dê les détruire.

Au début, elles nous firent du mal et abattirent notamment un de nos plus brillants camarades, un jeune docteur en philologie, qui reçut cinq balles à travers la poitrine. Mais notre élan était irrésistible. Nous nous emparâmes, à la grenade, du dernier canon antichar que les Rouges essayaient de remorquer sous la chênaie, sur la piste de boue. Nous atteignîmes le fond de la vallée, véritable jungle équatoriale, inondée par les eaux de l'orage du matin, coupée de ravins escarpés, hauts de dix ou de quinze mètres, droits comme des arbres.

Nous devions nous laisser glisser sur les talons, remonter l'autre versant en nous accrochant à des souches et à des racines. La végétation, très touffue, répandait d'entêtantes odeurs. Des centaines d'abeilles, dont les essaims venaient d'être mis en déroute au cours du combat, tourbillonnaient, folles de fureur. J'avais épuisé toutes les munitions de ma mitraillette et ne possédais plus, pour combattre au corps à corps, que mon pistolet et une vingtaine de cartouches. Nous courions d'arbre en arbre, abîmant l'ennemi dans les ronces et l'argile. Nous refoulâmes l'essentiel de ses forces à l'autre flanc de la montagne, complètement découvert, fendu par une large piste limoneuse, extrêmement raide. Les Rouges y coururent en tumulte.

Entre temps, l'artillerie allemande qui devait nous seconder avait atteint le carrefour conquis. Juste en face de ce chemin nu, elle venait d'installer ses pièces. La cavalerie russe n'avait pas pu combattre dans la brousse et les fourrés. Elle essayait de sauver ses bêtes, glissant, tombant sur ce miroir de boue presque aussi vertical qu'un poteau.

On ne pouvait pas rêver cible plus nette. Les obus allemands s'abattirent sur elle, déchiquetant les troupes en fuite et les bêtes culbutées. Des Bolchevistes s'enfuyaient dans tous les sens, encadrés implacablement par des centaines d'obus.

Nos mortiers s'étaient joints au tapage. La colonne soviétique fut, pratiquement, exterminée.

[146]

Mais de nombreux Russes, dépassés par nous, étaient restés dans les halliers et dans les barbotières obscures du vallon.

Nous avions couru trop loin, pris par la frénésie de la poursuite. A peu près à bout de munitions, voyant d'autre part les fuyards anéantis, nous voulumes regagner notre point de départ.

Mais nous nous trouvions en pleine jungle. Nous nous étions jetés à l'ennemi sans trop faire attention à la direction du combat. A peine eumes-nous parcouru une centaîne de mètres en arrière qu'une rafale de mitrailleuse nous coupa la voie : des Bolchevistes étaient postés dans les buissons ! Nous nous heurtions à eux constamment. Ils tiraient, se croyant traqués. Nos soldats s'égaillaient chaque fois dans les ronceraies touffues et s'empêtraient dans la terre spongieuse.

J'avais les vêtements en lambeaux. De ma culotte d'équitation, fendue du haut en bas de l'enfourchure, il ne restait que deux pans boueux. C'était, d'ailleurs, le seul aspect comique de la situation. Car le crépuscule était survenu. Nous ne distinguions déjà plus rien. Le franchissement des ravinées, taillées à pic, était une opération effrayante. Nous vîmes le moment ou nous allions nous annuiter dans ces houssaies dédaléennes, au milieu des embuscades russes.

Nous devions être à environ deux kilomètres du gros du Bataillon. Je rassemblai tout ce qui me restait de forces et, au risque d'attirer sur nous tous les ennemis épars dans les bois, je lançai, de ma voix de tonnerre, de grands appels à travers la forêt pleine d'obscurité et d'eau. Nous écoutâmes, anxieux. Nous entendîmes des voix qui répondaient, lointaines, presque imperceptibles. Nous avançâmes vers elles.

Les Russes, échaudés, ne devaient pas être en meilleure posture que nous. Eux aussi avaient perdu leur unité. Nous nous arrêtions de temps en temps pour souffler et pour crier à nouveau. On nous répondait plus nettement. La direction était bonne. De ravin en ravin, de bourbier en bourbier, nous approchâmes... Des voix mêlées nous hélèrent. C'était une patrouille à nous. Nous étions sauvés.

*
* *

Nous nous rassemblâmes dans la nuit.

L'ennemi ne tenta plus la moindre résistance. Sans doute, les

[147] groupes dispersés dans la forêt, parmi les vasières du vallon, s'enfuyaient-ils alors vers le sud-ouest, essayant de retrouver leurs bataillons décimés par notre assaut. Nous avançâmes en plein sud, marchant dans l'eau fangeuse. A une heure du matin, notre colonne de tête pénétra sans encombre dans Schirvanskaja.

Le lendemain, nous enterrâmes nos morts. Nous jonchâmes leurs tombelles de têtes dorées de tournesols, fleurs de grandeur et de gloire.

La boue était telle que nul ne pouvait plus se déplacer, si ce n'est à cheval. Pendant deux jours, je circulai à peu près nu sur ma bête, tandis qu'on essayait de décrotter et de recoudre mes vêtements lacérés pendant le corps à corps. Nos soldats montaient la garde sans souliers, enfoncés dans vingt centimètres d'eau. Pas une motocyclette ne pouvait circuler dan la région.

Le 20 aout, l'après-midi, le soleil tapa dur. Le crépuscule déploya de prodigieux embrasements violets et or. Beau temps voulait dire combat. De nouveaux combats étaient proches.

Tjerjakow

Notre marche à travers le Caucase reprit le 31 aout 1942, tôt le matin. Sur un petit pont construit en hâte par les pionniers, nous franchîmes une rivière bondissante. Puis nous nous engageâmes dans la forêt. Au bout de quelques kilomètres de montée, nous vîmes une clairière, des isbas. Des soldats soviétiques s'enfuirent, sans tirer un coup de fusil. Le village s'appelait Paparotni et tendait au soleil de belles vignes, des pommeraies et des prunelaies.

Nous devions poursuivre notre avance pendant une douzaine de kilomètres, jusqu'au village de Tjerjakow. A Paparotni, un radiotélégramme signala à notre commandeur la situation : Nous laissâmes notre train de combat et notre matériel lourd dans une clairière. Prudemment, nous nous engageâmes à travers les chênes géants et les broussailles.

Du haut d'une crête, nous vîmes par une trouée, à notre droite, un long village occupé par les Russes. Nous suivions une vague laie, tendue de graminées et d'herbes folles. D'après nos cartes, Tjerjakow ne

[148] devait plus être très loin. Nous quittâmes la piste et avançâmes à la boussole, à travers le feuillage, pendant vingt minutes.

Nous entendîmes alors un cri de coq. Tjerjakow était là.

*
* *

Une patrouille fut envoyée en reconnaissance. Elle se glissa sous les arbres, entre des grands rochers bruns. Elle arriva près de la lisière. Dans le creux des montagnes, Tjerjakow brillait, hissé sur une large butte. Le village était assez étendu, mais entièrement serti dans les maïs qui avançaient, hauts de deux à trois mètres, jusqu'à une des isbas. Une école blanche était juchée sur un éperon. Tout en bas du village, au débouché de notre forêt, se trouvait le kolkhoze.

Nos patrouilleurs ne perdaient pas un détail du spectacle. A vingt mètres devant eux, trois Russes s'agitaient autour d'une cuisine roulante. Ils riaient bruyamment, faisaient les rodomonts, ne se doutant guère de ce qui les attendait. Nos hommes rampèrent jusqu'à une haie, approchèrent sans être vus et, brusquement, braquèrent leur pistolet sous le nez des cuistots !

Pas un des trois n'osa lancer un cri, ou faire un geste. Notre patrouille les poussa aussitôt devant elle jusqu'à la chênaie et nous les amena sans qu'un seul coup de feu eut été tiré.

Un des Russes portait dans sa poche le tableau d'effectifs pour la soupe du soir : trois cent quatre hommes. On ne pouvait être plus exactement avertis ! Nous sumes aussi que l'ennemi avait de l'artillerie et de la Pak.

*
* *

Nous achevions de cuisiner nos trois Vatel staliniens lorsqu'une pétarade éclata à trente mètres de nous. Les Russes nous avaient rendu notre politesse.

Sans doute, un de leurs hommes, allant chez les tournebroche, avait

il trouvé la cuisine abandonnée ?... L'alerte avait été donnée. Des Rouges s'étaient silencieusement avancés à notre recherche à

[149] l'orée du bois, pour nous prendre sans vert. Un de nos sous-officiers les aperçut juste à temps. Il déchargea sa mitraillette. Il fut criblé de balles soviétiques. Les poumons traversés, vomissant le sang à flots, il continua à tirer quand même. Il y avait eu chez nous un instant de panique. L'héroïsme de ce sous-officier permit de regrouper les hommes. Le blessé ne s'écroula que lorsque nous nous fumes élancés, par-dessus lui, aû corps à corps.

Les deux Compagnies qui devaient sauter à l'assaut du village furent lancées au combat sans désemparer. Puisque nous étions repérés, mieux valait en finir tout de suite.

Officier d'ordonnance, je servais généralement à donner le feu sacré là ou le coup était dur ou là ou les hommes fléchissaient.

Une partie de nos troupes devait attaquer le village par le kolkhoze, tandis que l'autre ferait une courbe pour envahir Tjerjakow par les hauteurs. Les hommes n'en menaient pas large. Pour de nombreuses recrues, c'était le baptême du feu. On voyait qu'ils hésitaient à déboucher des rochers et des arbres.

Six soldats plus décidés, armés de mitraillettes, étaient arrivés au coin d'un hangar du kolkhoze. Un fusil mitrailleur au poing, je courus près d'eux. En quelques minutes, alternant nos feux, nous parvînmes à cent mètres à l'intérieur même de Tjerjakow.

Notre Pak, malheureusement, tirait trop court et nous tapait en plein dessus. Les Rouges étaient installés dans une isba d'ou ils tenaient la rue sous leur feù.

Pendant que mes camarades déchargeaient leurs armes sur ce poste, je bondis dans les maïs, atteignis le côté ouest de la maison. Je sautai jusqu'à la fenêtre latérale de l'isba, l'abattis complètement en jetant mon fusil mitrailleur à travers elle. Ma rafale en pleine chambre fit un effet foudroyant. Je rencognai les survivants. Ils se rendirent. Une femme qui combattait avec les Rouges se roulait sur le sol, en pleine crise d'hystérie.

Tirant, debout, à la mitrailleuse, je m'étais jeté dans le village à la poursuite des soldats soviétiques. Bientôt, j'eus autour de moi une véritable cohue de prisonniers. Ne sachant qu'en faire, je distribuai à chacun d'eux un morceau de journal bruxellois que j'avais destiné prosaïquement à d'autres soins que la nourriture de l'esprit !

[150] *Dokument ! Dokument !* criais-je à chacune de mes captures. Ces aliborons mafflus croyaient à la magie du *Dokument*. Les bras levés, agitant leur papier, ils couraient tous vers l'arrière, ou on fut d'abord un peu surpriś de découvrir tant de lecteurs mongols de la presse belge, mais ou on finit par comprendre qu'ils avaient du, d'abord, être abordés par des Wallons ingénieux et expéditifs.

Au corps à corps, rien ne vaut comme la course à tombeau ouvert. Je courus jusqu'au bout du village, jetant, au passage, de courtes rafales dans chaque fenêtre. Je ne m'arrêtai qu'au-delà du bourg, cependant que mes six risque-tout extrayaient les Bolchevistes réfugiés dans les isbas et les écuries. D'autres, nombreux, sortaient d'eux-mêmes des champs et des maïs.

Ma mitrailleuse était bien postée. Au bout de vingt minutes, toute une compagnie wallonne put parvenir à mes côtés. Nos camarades descendant des hauteurs nous rejoignirent à leur tour.

Non seulement nous pouvions rassembler une file interminable de prisonniers, mais nous avions conquis les canons et les pièces antichars des Russes, en état parfait, dotés de munitions très abondantes.

Goguenards, nous visitâmes le kolkhoze. Les cuisines roulantes des Soviets étaient toujours là, contenant une soupe magnifique, cuite à point, et une énorme cuvelle de semoule. Un fourgon était abandonné, chargé de centaines de grandes galettes de pain, Nous remîmes les cuistots à leurs fourneaux et à leurs louches. Ils étaient ravis de reprendre leurs occupations. Jamais ils n'avaient fait leur popote dans des circonstances si mouvementées ! Bolchevistes tantôt, puis prisonniers à l'emport-

pièce, puis promus auxiliaires wallons ! Le tout en moins d'une heure ! Leur soupe n'avait même pas eu le temps de bruler. Leurs dents de rongeurs brillaient de plaisir dans leurs larges faces couleur de safran. Que la vie était drôle !

*
* *

Nous étions à la joie. Le village avait été conquis gaillardement, pittoresquement, avec un maximum de profit. Nous dégustâmes la soupe et la semoule, assaisonnées par la saveur de nos exploits. Nous étions stupéfaits nous-mêmes que tout se fut passé si vite et si bien.

[151]

Trop vite ! Et trop bien ! Car des balles commencèrent à miauler.

Quelques-unes d'abord. Puis des centaines.

Nous n'avions eu que le temps de nous coller au sol, derrière des troncs d'arbres, parmi les gamelles renversées. Qu'est-ce qui se passait ?

Nous nous regardâmes, ahuris.

Le crépuscule tombait. De grands aigles noirs éployés tournoyaient et trompetaient lugubrement au-dessus du vallon. Un feu harcelant jaillissait maintenant tout le long de la forêt qui plongeait du sud sur les maïs de Tjerjakow.

Défilé sanglant

Se trouver à la tombée du jour, à deux cents hommes, au fond d'un défilé, se sentir coincé de tous côtés par les hautes montagnes caucasiennes, noires et violettes à l'est, ourlées d'or rouge à l'ouest, mais également inhumaines et traîtresses, fusillé par mille ennemis invisibles tapis dans les fourrés, tout cela n'était guère pour nous réconforter, le 22 aout 1942, à huit heures du soir.

Nous avions, heureusement, dès la prise de Tjerjakow, installé de solides postes de sécurité à la sortie des champs de maïs, tout le long du hallier. Ils subirent vaillamment le premier choc.

Nous organisâmes promptement le combat. Mais l'ennemi se trouvait en force. Nous étions mitraillés par un assaillant qui avait l'avantage de nous dominer. Nous amenâmes, en un tournemain, nos pièces de Pak et tirâmes à bout portant sur les Russes qui déferlaient en masse, à cinquante mètres devant nous, au débouché du bois. Nos obus s'abattaient sur la lisière comme des boules de feu, rouge vif. Les pièces conquises par nous à l'ennemi furent retournées également. Sous ce déluge de fer, la masse soviétique s'arrêta. Pendant cinq heures, ce fut un corps à corps angoissant. Un seul de nos postes fut broyé et nos camarades massacrés sur leurs armes. Tout le reste résista.

Finalement, vers minuit, le feu de l'ennemi diminua, puis cessa. Nous poussâmes des patrouilles sous les arbres. Nos hommes enjambèrent de nombreux cadavres. Mais les forces soviétiques s'étaient retirées, avaient disparu.

[152]

*
* *

A une heure du matin, un nouveau vacarme éclata, au nord cette fois-ci, au-delà du kolkhoze, dans la forêt sous le couvert de laquelle nous nous étions approchés de Tjerjakow l'après-midi. Un combat d'une violence extrême se livrait là, certainement aux alentours de la mauvaise route forestière venant de Paparotni.

Nous passâmes par des angoisses mortelles. Le reste de a Légion, encadrant tous nos équipages, avait reçu l'ordre de nous rejoindre. C'est ce convoi qui livrait bataille, sans aucun doute.

Des agents de liaison nous atteignirent, les yeux exorbités. Leur colonne avait reçu brusquement sur le dos des centaines de Russes qui avaient tenté de couper la longue file des voitures attelées. On se mitraillait à un mètre. Mais, dans l'ensemble, nos gens, paraît-il, tenaient bon.

Nous jetâmes dans la direction de la bagarre tout ce que nous avions sous la main. Vers trois heures, le combat prit fin, nos hommes et nos fourgons arrivèrent dans une grande cavalcade.

C'était à qui raconterait les exploits les plus extraordinaires. Les blessés étaient les plus volubiles, s'agitant sur la paille rougie, pour ajouter mille détails cocasses aux récits de la troupe. Mais nul ne comprenait ce qui avait pu se passer, d'ou venaient ces Russes, pourquòi ils s'étaient jetés si étrangement en travers de notre convoi.

Il fallut les interrogatoires des prisonniers pour nous éclairer. Ils faisaient partie d'un régiment renforcé qui battait en retraite. Tjerjakow leur avait été indiqué comme étant une position amie. Au crépuscule, sans souci spécial, ils s'étaient approchés du village, une demi-heure après que nous eumes fini de le conquérir. Ils essayèrent pendant cinq heures de forcer le passage. En vain. Leurs pertes avaient été lourdes. Leur P.C. de régiment avait été atteint, de plein fouet, par un de nos obus de Pak. Finalement, ne pouvant passer, ils décrochèrent et essayèrent de contourner le village par le nord. Jouant de déveine, ils allèrent se jeter juste au milieu de notre colonne de renforts et de bagages !

Ils la mirent, au début, en grand danger, mais, là aussi, l'acharnement de nos hommes leur bloqua le chemin. Ne sachant quel était notre effectif, disloqués et éreintés, ils se retirèrent, une deuxième fois, en grand désordre.

Durant tout le reste de la nuit, nous entendîmes une colonne qui cahotait, loin vers le sud. C'étaient les débris du régiment soviétique qui s'éloignaient avec leurs voitures attelées par des pistes forestières.

Au lever du jour, nous allâmes dépanner ceux de nos véhicules dont les bêtes avaient été tuées. Le spectacle disait la violence sauvage de la mêlée. Deux officiers russes, abattus sur nos chevaux et traversés d'une dizaine de balles, tenaient encore leur mitraillette étreinte dans leurs mains jaunies.

Nous enterrâmes nos morts près de l'école. Le sol tassé fut recouvert des éclatants tournesols habituels.

Plus une détonation ne troubla la paix de la vallée.

C'était dimanche. Le paysage de montagnes était grandiose. Nous passâmes la journée à nous gaver de soleil et de couleurs. Un prodigieux crépuscule, aux longues lueurs rouges, or, violettes, traversées de nuages roses, se déploya longtemps au--dessus des crêtes, alors que déjà, au fond du défilé, nous étions plongés dans les ombres bleues et veloutées du soir.

*
* *

La nuit ne fut pas longue.

Il était peut-être trois heures et demie du matin. Nul n'avait entendu un morceau de bois mort se rompre. Pourtant, glissant sur leurs sandales légères, en peau de cochon, des centaines de Bolchevistes étaient arrivés tout près des maïs, en bas du bourg. Un hurlement terrible nous arracha à notre demi-sommeil : *Ourra ! Pobieda !* (Hourrah ! Victoire !) criaient deux Bataillons soviétiques en se jetant sur nos postes. Des centaines d'ennemis aboyants couraient dans les maïs, atteignaient des isbas. Une épouvantable mêlée, zébrée par les lueurs des rafales, jetait les uns sur les autres les assaillants et nos soldats. On s'entrebattait à la mitraillette dans les écuries. Les chevaux tombaient, foudroyés, sur les convoyeurs en sang.

Ah ! quelle heure terrible ! Quand donc l'aube allaitelle se lever,

[154] qui permettrait d'ordonner la mêlée ? Ne serions-nous pas submergés avant cette minute-là ?

Tout en tirant, nous guettions les crêtes maudites. Elles s'éclairèrent enfin, jetèrent de pâles lueurs dans le vallon. Il y avait des ennemis partout. Mais, en fait, aucun point essentiel n'avait cédé. Même en bordure de la forêt, nos postes résistaient furieusement.

Les forces rouges qui essayaient d'étrangler les unités allemandes, engagées dans les forêts du Caucase, étaient composées de Bataillons de choc comprenant les Bolchevistes les plus fanatiques, qui avaient reflué du Donetz jusqu'au Caucase. Ils étaient renforcés par des centaines de coupe-jarrets,

prisonniers de droit commun, libérés de leurs pénitenciers. Ils étaient suivis d'un flot de demi-sauvages ramassés en hâte par les autorités soviétiques dans l'Azerbaïdjan et chez les Kirghizes. Les deux bataillons qui nous attaquaient depuis la fin de la nuit eussent du nous broyer. Ils ne parvinrent qu'à conquérir quelques isbas. De là, il leur fallait grimper pendant cinquante mètres s'ils voulaient atteindre la corniche sur laquelle nous étions juchés. Nos mitrailleuses balayaient chacun de leurs assauts.

Un troisième Bataillon soviétique s'installa vers midi sur l'autre versant, à l'est, dans des chênaies qui dominaient complètement le village et nos positions. Ce bataillon avait un armement tout spécial : uniquement des lance-grenades ! des lance--grenades pas plus grands que des parapluies de femme. Mais cent lance-grenades pareils étaient une catastrophe pour les combattants qui se trouvaient à leur merci.

*
*   *

Toute la journée du lundi avait vu les Russes multiplier leurs attaques.

Nous y résistâmes avec beaucoup de peine. Des dizaines d'hommes devaient nous quitter pour se traîner jusqu'au poste de secours. Nous étions entourés de cadavres de camarades, défigurés par les abominables balles explosives des Soviets, qui enlevaient la moitié de la tête ou la vidaient entièrement.

Nous étions quasiment encerclés. Il ne nous restait plus, dans le vallon, que le kolkhoze et un défilé par ou nous pouvions, au

[155] nord, à certains moments de détente, envoyer à l'arrière nos blessés.

Les Rouges avaient conquis le bas du village. Ils occupaient tous les bois qui plongeaient vers nous, du sud, de l'est et de l'ouest. Pour nous étreindre définitivement, il ne leur restait plus qu'à s'emparer du kolkhoze et du défilé du nord. A cinq heures du soir, ils débouchèrent à plusieurs centaines, se jetèrent dans le kolkhoze situé à quarante mètres en dessous de notre corniche.

Nous vidions les chargeurs de nos fusils mitrailleurs comme des forcenés. Mais nous ne pumes empêcher la masse des Rouges d'entrer en trombe dans le bâtiment. Le soir allait arriver. Si le kolkhoze restait à l'ennemi, la nuit verrait les forçats soviétiques et les hordes de Kirghizes compléter notre encerclement.

Il fallait les chasser à tout prix, avant que vint l'ombre.

Nous traînâmes en hâte deux pièces de Pak au bord même du parapet et, malgré la grêle de balles et de grenades des Russes, nous déchaînâmes un tir plongeant, quasi à la verticale, en plein sur les toits du kolkhoze. Dix, vingt, cinquante obus filèrent, crevant la toiture, soulevant d'énormes tourbillons de poussière et de flammes.

Les Rouges se sauvaient, sautaient dans les maïs, se précipitaient vers le bois. Le kolkhoze fut de nouveau dans nos mains. Nos hommes s'y réinstallèrent, dans un extraordinaire enchevêtrement de cadavres de Bolchevistes, de chevaux éventrés, de poutres abattues.

Cent vingt-six heures

Notre combat de Tjerjakow dura cent vingt-six heures, cent vingt-six heures pendant lesquelles le corps à corps ne cessa quasiment point, sauf pendant les quelques heures ou la nuit hissait tout en haut des montagnes une extraordinaire lune orange. Ses lueurs rousses animaient le ciel d'une vie féerique. Les nuages avaient des grâces de fleurs et des souplesses de draperies joyeuses.

Ces lumières flottaient entre les cimes et atteignaient à peine notre glacis, encaissé au fond du val. Nous profitions de cette courte accalmie pour creuser en hâte la terre crayeuse, blanche comme de la chaux. Nous y couchions les corps raidis des dizaines de camarades auxquels nous avions croisé les bras, comme aux gisants de pierre de

[156] nos vieilles cathédrales. Nous avions le cœur serré en rejetant les pelletées de terre qui recouvraient les jambes d'abord, puis le buste : puis il fallait bien que le visage disparut. Nous faisions vite. Car chacun de ces morts était un frère, un vieux compagnon de souffrance, de gloire et de foi.

Nous devions employer le reste de la nuit à faucher les maïs qui s'étendaient entre nos postes et le bois. Les lourdes gousses dépassaient d'un demi-mètre la tête d'un homme debout. Grâce à ces plants, les Rouges approchaient de nous sans être vus et pouvaient, à tout moment, nous surprendre. Nous rampions dans l'ombre, armés de serpettes et d'échardonnettes. Nous chaumâmes tout le terrain, mètre par mètre, en quelques nuits.

Ce débroussaillement était une désagréable besogne. Car les Rouges, eux aussi, se promenaient. Des rencontres se produisaient, affolant tous les environs. Mais, dès quatre heures du matin, il fallait être terré dans les petits bunkers. Les premières éclaircies vertes se glissaient entre les échancrures des monts et venaient caresser les têtes d'or des tournesols, semées sur les nouvelles tombes de la nuit. A cette heure-là, généralement, c'était déjà la pleine bagarre.

*
* *

La résistance dans Tjerjakow devenait de plus en plus ardue. Nous étions contractés terriblement, sans aucune reculée possible. Nous dumes prendre nos dispositions pour tenter de nous dégager de cette étreinte. Nous décidâmes de donner un grand coup au sud-ouest, au bas du village, là ou l'ennemi se montrait le plus agressif. Le kolkhoze était toujours à la portée de ses assauts. Nous risquions, chaque nuit, de nous faire bousculer, puis anéantir, sur notre butte.

Contre-attaquer les Rouges en plongeant sur eux, c'était se résigner à perdre la moitié du Bataillon. Et le résultat serait mince, car, à cent mètres des isbas, au bout des champs de maïs, courait une rivière. Derrière la rivière, le bois montait. Jamais nous ne franchirions l'eau, ni surtout ne pourrions nettoyer ce mont en combat frontal.

Nous fîmes appel à des volontaires qui coudraient la peau du renard à celle du lion. Nous avions imaginé, le Commandeur de la Légion et moi,

[157] une solution d'une grande audace : se glisser par le petit défilé du nord, avancer profondément vers l'ouest, à travers les bois, dans le dos des Rouges, leur sauter dessus à l'improviste et les jeter impétueusement sur nos postes de Tieriakov.

Les coups impossibles sont toujours ceux qui réussissent, parce que nul ne pense à s'en préserver.

Des garçons de la Compagnie de la Jeunesse descendirent dans le ravin. Ils s'enfoncèrent à contre-biais sous les arbres. Deux heures se passèrent durant lesquelles nous attendîmes leur rush.

Il ne se produisit pas. Au début de l'après-midi, nos daguets réapparurent, fourbus : le terrain était très accidenté ; des patrouilles soviétiques infestaient la forêt. L'officier estimait que notre plan était irréalisable. Il avait, selon son droit, ordonné le repli de l'expédition.

*
* *

L'opération, pourtant, devait absolument se faire.

L'ennemi était de plus en plus déchaîné. Si nous ne lui donnions pas un coup décisif, lui nous le donnerait. Il fallait choisir : tout tenter ou tout perdre. Je demandai à nouveau des volontaires : l'expédition, au grand complet, tint à repartir. L'officier, convaincu de la nécessité du coup d'audace, reprit ses hommes en main. Je les haranguai à mi-voix au fond du défilé.

Les yeux de ces gamins lançaient des éclairs magnifiques. Certains avaient reçu la Croix de fer le matin même et brulaient de lui faire honneur. Ils repartirent.

A la jumelle, nous les suivîmes un instant.

De nouveau, deux heures s'écoulèrent. Il était cinq heures du soir. Les Rouges, voulant s'emparer une seconde fois du kolkhoze, sautèrent à l'assaut, en poussant leurs hurlements habituels.

Un autre cri, strident, cri de voix plus frêles, leur répondit. A peine les Rouges avaient-ils débuché que nos jeunes, qui guettaient le moment, tapis dans leur dos, avaient bondi ! Ils s'étaient jetés à l'eau, se précipitaient comme des lions !

Les Bolchevistes se crurent tournés. La plupart, ne sachant plus ou courir, s'enfuirent vers nos fusils mitrailleurs ou se collèrent à plat sur

[158] le sol, contre des haies. Beaucoup se rendirent, des géants aux yeux bridés, pareils à des gorilles, que mataient à coups de crosse nos gamins à peau de fillette.

Hélas ! la moitié de ces enfants-belluaires avaient été foudroyés à la sortie du hallier ou en traversant l'eau ! Leurs corps fluets flottaient sous les cascades. Nous avions gagné, mais le sang le plus frais, le plus pur, avait été le prix du combat...

Chacun de nos jeunes héros valait plus que le ramassis de prisonniers broussailleux, aux têtes jaunes et plates, piquées de poils durs comme des aiguilles, qui tremblaient, accroupis dans les caves de l'école, Mais ce contraste brutal établissait exactement la portée du duel : ou l'Europe, affinée par vingt siècles de civilisation, ou ces hordes d'Asie, sauvages, animales, grimaçantes derrière les emblèmes rouges des Soviets. Nos petits volontaires avaient choisi ; ils étaient morts, aussi bravement que des vieux grognards, pour l'idéal qui brillait dans leurs yeux tout neufs.

*
* *

Les Rouges, saignés par cette opération, se replièrent dans la forêt, à l'ouest et au sud-ouest. Ils ne se risquèrent plus au corps à corps dans ce secteur, jonché des cadavres de leurs compagnons.

Quelques cochons ignobles patrouillaient devant les postes soviétiques, mangeant sans scrupule les corps nauséeux, pourris rapidement par le soleil. Les Rouges regardaient avec envie ces pourceaux nécrophages qui barbotaient, à vingt mètres d'eux, dans les intestins verdis de leurs compatriotes. Visiblement, ils brulaient du désir d'attirer dans leurs lignes ces bêtes dégoutantes. Ils parvinrent finalement à en saisir une. Nous entendîmes leurs cris de bonheur. L'anthropophagie soviétique se pratiquait, à Tjerjakow, par animal interposé.

*
* *

Nous avions obtenu, sur la situation de ces délicats amateurs de cochonnailles, tous les détails qui nous manquaient.

[159]

Un de nos infirmiers, un certain Brohet, avait été fait prisonnier en essayant de sauver un de nos blessés, abattu au bord de l'eau.

Les Rouges le conduisirent de poste en poste.

Il avait appris la langue russe, comme un grand nombre de nos soldats. Comme eux, il était remarquablement débrouillard. Bon-bec, il fit discours sur discours. Finalement, il fut emmené à l'arrière. Il avait eu le temps de repérer les effectifs et les positions de l'ennemi. L'obscurité tomba pendant la marche. La piste suivait un ravin très profond. Notre infirmier fit un bond, roula dans le précipice. Les Russes eurent beau tirailler, ledit Brohet était en fuite !

Il s'égara dix fois. Aux premières lueurs du matin, nous vîmes une tête émerger d'un marécage, à cinquante mètres devant nous. C'était notre gaillard ! Il rampa, nous atteignit sans casse, limoneux et verdi comme un hippopotame du Niger. A partir de ce moment-là, les Rouges furent complètement contrés à l'ouest, pilonnés par notre Pak jusque dans leurs emplacements de la forêt.

Restaient les chênaies qui nous dominaient au sud-est et d'ou le Bataillon soviétique de lance-grenades nous accablait redoutablement. Nous devions nous terrer, de l'aube à la nuit, dans des abris taillés dans le sol crayeux ou sous les isbas. Notre Commandeur, tentant une brève inspection, avait reçu trois éclats de grenade.

Il fallait absolument nettoyer ces hauteurs, en déloger ces satanés , comme disait la troupe. Une de nos Compagnies réalisa parfaitement la traque, refoula le Bataillon russe avec tout son matériel.

Mais nous avions payé cher cette contre-attaque. Une grenade avait tué le Chef national de la Jeunesse rexiste, le prévôt John Haguemans, ancien étudiant communiste de l'université de Bruxelles, converti à notre idéal, devenu le héraut de la grandeur de nos vieux PaysBas et le guide épique, l'enchanteur passionnément aimé de la génération nouvelle.

*
* *

Tjerjakow n'avait été que partiellement dégagé.
Chaque jour, nos expéditions refoulaient l'ennemi.

[160]
Mais à peine nos soldats se rapprochaient-ils des isbas que le feu reprenait, à cent mètres derrière eux. Ils n'avaient que le temps de se précipiter dans les bunkers. L'adversaire se repliait puis revenait, comme un accordéon de la mort. Des tireurs d'élite des Soviets s'étaient hissés dans les arbres, pareils à des jaguars. Parfois nous en distinguions un. Nous le visions soigneusement : le corps dégringolait au sol ou s'accrochait dans les branches.

Mais la plupart de ces grimpeurs bolchevistes étaient introuvables. A une douzaine, ils interdisaient tout mouvement. Il était impossible de faire dix mètres en terrain à demi découvert. Tjerjakow était entouré de ces tireurs, très ménagers de leurs cartouches, et d'une adresse étourdissante.

*
* *

Ce harcèlement ne pouvait rien changer, toutefois, au fait essentiel : Tjerjakow était sauvé, les Rouges n'avaient pu reprendre ce défilé, indispensable pour leurs contre-attaques.

Nous avions été les seuls à conserver une position avancée dans les forêts caucasiennes du Sud-Ouest. Partout ailleurs il y avait eu repli. Tjerjakow resta comme un bélier planté dans le secteur soviétique. C'est de là qu'en octobre s'élança la dernière offensive du Caucase-Ouest.

Notre division glissa plus au sud. Nous participâmes à ce mouvement après avoir été relevés par des unités de la division SS Wiking. A la fin aout, par une après-midi lumineuse, nous quittâmes les tombes de nos morts et nous nous engageâmes prudemment, par détachements séparés, à travers les chênaies de l'ouest, ou patrouillait encore l'ennemi.` Notre groupe croisa une longue file de soldats soviétiques, le doigt à la gâchette. Ils étaient sept ou huit fois plus nombreux que nous. Ils passèrent sur une crête à quelques mètres au-dessus de nos têtes, sans deviner notre présence dans les buissons.

Après deux heures de marche, nous atteignîmes un petit village qui tendait sa tache dorée entre des grands monts bleus : c'était Koubano-Armianski, hameau taillé et terreauté au temps des tsars,

[161] dans la jungle caucasienne, par une tribu d'Arméniens fugitifs. Sur des pieux de bois, devant les huttes, étaient perchés, immobiles, pareils à des fétiches, des gosses étranges, au teint de pruneau, aux petites têtes de hiboux inquiets...

Arménie

Le mois de septembre 1942 fut un mois de répit pour les Divisions de l'Ouest du Caucase.

L'assaut allemand de la seconde quinzaine d'aout avait échoué, faute de troupes suffisamment nombreuses pour ouvrir le passage et pour assurer le contrôle des zones conquises dans les forêts. Les forces lancées en avant eussent, peut-être, suffi s'il s'était agi de poursuivre, comme en juillet, une offensive dans le vide. Mais cette course facile avait pris fin. L'ennemi avait patiemment attendu, pour réagir, que nous eussions franchi près de douze cents kilomètres et que nous nous fussions empêtrés dans la jungle. Quand nous fumes bien encastrés dans les défilés et les ravins, coupés de nos arrières par des kilomètres de forêts ténébreuses, la guérilla se déclencha, violente, harcelante, invisible souvent, et toujours meurtrière.

Il fallut reculer, en maints endroits. Puis il fallut attendre l'arrivée de divisions de renfort. Sans elles, toute nouvelle pro
gression serait irréalisable.

On attendit donc.

Le village arménien de Koubano-Armianski avait été conquis par une de nos Compagnies, le jour même ou nous avions pris d'assaut Tjerjakow. L'ennemi n'avait pas réagi, s'était laissé refouler au-delà de la clairière. Le front s'était stabilisé près de la lisière du bois.

Nous n'avions jamais vu de village pareil. Les isbas n'étaient plus collées au sol, comme dans la steppe. Au contraire, elles étaient hissées sur de puissants pilotis, par crainte des bêtes sauvages qui, sortant de la forêt, l'hiver, viennent rôder et viander dans le vallon. Du haut de ces sortes de palafittes, les Arméniens étaient à l'abri. Les étables étaient juchées à quatre ou cinq mètres de hauteur. On prenait, pour les animaux domestiques, plus de précautions encore que pour les femmes et les enfants. On hissait à grand'peine le bétail dans

[162] ces perchoirs ou il passait en paix les mois de neige, tandis qu'au pied des poutres hurlaient des hordes de loups affamés.

*
*   *

Les habitants avaient gardé, exactement, les mœurs des peuplades d'Asie Mineure. Les femmes avaient de longs yeux, d'un noir de charbon, étirés comme des amandes, tels qu'on les voit sur les poteries crétoises. Elles vivaient parmi des millions de mouches, agitant, au moyen de leurs orteils, pendant des heures, un tonneau mince et fin, rempli de lait et accroché au plafond par une corde. Après une demi-journée d'un tel barattage, elles retiraient du récipient un beurre à demi liquide. Le lait était du lait de bufflonnes, les lentes compagnes des grands buffles noirs dont le cou pendait comme un boa jusqu'au sol.

Le village cultivait l'inévitable maïs dont les paysannes faisaient sécher sur le sol les gousses brillantes, avant de les dégager de leur enveloppe soyeuse.

Le paysage était encore plus impressionnant qu'à Tjerjakow.

Lorsque nous redescendions de patrouille, à la tombée du jour, nous devions nous arrêter vingt fois tellement la splendeur du ciel et des monts nous étreignait.

Les montagnes s'échelonnaient, ayant chacune leur couleur, allant de l'or et du rouge au pourpre et au violet. De grands pans de roches, à contre-jour, étaient déjà noirs, mais d'un noir moelleux comme du velours. Koubano-Armianski, au creux du vallon, s'enfonçait dans un crépuscule bleuté. Les écharpes blanches de quelques feux du soir flottaient encore à la pointe des mâts des cheminées.

Nous descendions lentement, sans cesser de regarder, entre les futs des arbres, les couleurs éblouissantes qui festonnaient les rochers, et le village que noyait l'ombre, d'un bleu brulant...

Pour atteindre le P.C. de la 97e Division, il fallait franchir une quinzaine de kilomètres au sommet des montagnes. Je montais un petit cheval russe qui s'accrochait, comme un chamois, aux crêtes les plus étroites. De merveilleux précipices creusaient leurs gouffres. Pour terminer, un panorama inouï se déroulait ; une crique géante,

[163] encadrée par des rochers de mille mètres de hauteur. Tout au fond luisait un carré de lumière jaune. C'est là qu'était le village.

Il fallait une heure pour l'atteindre. Le cheval incrustait ses sabots comme des griffes parmi les roches qui s'éboulaient. Puis nous arrivions à un torrent vert pâle, tumultueux, d'une fraîcheur de glace.

*
*   *

Bientôt ces liaisons devinrent impossibles. Les Rouges, voyant que notre élan était brisé, étaient passés de la défensive à l'offensive. Non point en se lançant sur nous par Bataillons entiers, comme à Tjerjakow, mais en s'infiltrant par petits groupes à travers les forêts sauvages, ou les chênes séculaires,

foudroyés par les ouragans, enchevêtraient leurs troncs noircis, ou mille halliers ténébreux se prêtaient aux embuscades.

Nos patrouilles se déplaçaient avec peine dans cette jungle dense, inconnue, dont les cartes ne livraient nul secret.

Heureusement, les populations des clairières étaient farouchement antibolchevistes. Certains de nos paysans arméniens s'en allaient à quinze, à vingt kilomètres de Koubano-Armianski : deux jours après, ils réapparaissaient, ramenant chez nous une longue file de soldats de l'Armée rouge.

La haine qu'éprouvaient ces paysans à l'égard du régime soviétique nous remplissait de stupéfaction : pauvres, misérables même, ils eussent du se laisser tenter par le bolchevisme. Ils en avaient, au contraire, une horreur telle qu'ils risquaient leur vie, chaque jour, pour nous aider à le combattre. Un vieux paysan tout grison, qui avait été condamné par les Rouges à de nombreuses années de travaux forcés, nous témoignait un dévouement particulièrement fanatique : chaussé de sandales légères, en peau de porc, il se glissait partout, conduisait chaque jour nos patrouilles.

Plusieurs de nos guides arméniens tombèrent dans les mains des Bolchevistes et furent massacrés. L'ardeur du village ne diminua point.

[164]

*
* *

Cela n'empêchait pas notre situation de devenir de plus en plus précaire.

L'ennemi n'était nulle part, mais il était partout. Nous faisions des reconnaissances qui duraient des journées entières. Nous nous engagions profondément dans le secteur ennemi. Nous n'apercevions même pas la silhouette d'un fuyard. Mais aux portes de notre village, le lendemain, une rafale, jaillie d'une houssaie, fauchait plusieurs de nos hommes.

Finalement, nous fumes complètement entourés par ces ennemis invisibles qui baugeaient sous les arbres, au hasard, comme les sangliers, et qui vivaient de pommes sauvages et de rapines.

Les communications avec la division ne purent plus se faire que par radio. Les liaisons avec l'arrière demandèrent des expéditions en règle, ou il fallut engager, chaque fois, la moitié du bataillon. Nous allions apprendre à nos dépens ce qu'était la guerre de guérilla, à la manière asiatique.

Aux aguets

Le nombre de soldats importait peu dans la guerre de traquenards engagée au fond des forêts du Caucase. Trois tendeurs de pièges, tapis dans des épiniers touffus, à un endroit propice, massacraient une patrouille en quelques secondes. Ils s'enfuyaient, aussitôt le coup fait. Le lendemain, ils dressaient un nouveau guet-apens ailleurs.

Nous devions amener le ravitaillement de la base de Schirwenskaja, située à une douzaine de kilomètres de nos positions de Koubano-Armianski. Deux fois par semaine, quelques chariots, conduits par de gros bœufs, avançaient jusqu'au village de Paparotni, puis franchissaient, à travers la chênaie épaisse, une distance de cinq ou six kilomètres. Le chemin était étroit, étouffé par la végétation. Il atteignait un petit cours d'eau encaissé dont le pont de bois avait été détruit. Le convoi descendait jusqu'au lit caillouteux du torrent, le suivait

[165] pendant une centaine de mètres, puis s'engageait à nouveau parmi les chênes majestueux et les halliers.

Un jour, des Russes qui s'étaient mis en embuscade laissèrent approcher les bœufs jusqu'à deux mètres de leur buisson. Les rafales culbutèrent nos hommes, tuèrent les bêtes. Deux de nos soldats seulement purent se jeter dans les fourrés : le reste de l'escorte avait été abattu sans avoir eu le temps de faire un geste.

A partir d'alors, il fallut envoyer, deux fois par semaine, la moitié de nos hommes à la rencontre du convoi, à Paparotni. Des deux côtés de la laie, les hommes peignaient méthodiquement la forêt.

Nous attendions, anxieux. Le convoi devait, généralement, arriver vers six heures du soir. Nos yeux ne quittaient pas la trouée du bois par ou sortait, tout en haut de la côtè, le chemin forestier.

Une pétarade retentissait : les rafales de mitrailleuses, l'éclatement des grenades résonnaient jusqu'au bout de la vallée. Nous voyions alors une voiture attelée déboucher, puis d'autres, descendant la montagne au galop. On amenait à l'infirmerie des blessés au souffle haletant.

Dès le lendemain, il fallait repartir en patrouille vers Paparotni. Renoncer au chemin eut été capituler. Les hommes étaient dégoutés par ces embuches. Je prenais alors la tête des soldats chargés de la liaison. Je marchais à vingt mètres devant eux, pour éviter un carnage général. Nous poussions un fameux soupir quand nous atteignions enfin les pommeraies et les prunelaies de Paparotni, frontière de l'abondance et de la tranquillité.

*
* *

Même à quelques dizaines de mètres de nos isbas, des Bolchevistes venaient se tapir pendant des heures, comme des félins guettant leur proie. Nous ne pouvions nous reposer que tout habillés, la mitraillette à côté du corps. Les fumeurs, si enragés qu'ils fussent, hésitaient avant de se faufiler jusqu'aux plants de tabac arménien.

Une après-midi, un de nos cuistots voulut déterrer quelques pommes de terre dans un champ déclivé qui bordait le bois. Les Rouges étaient aplatis dans une épinaie. Ils le laissèrent arriver tout près d'eux. Un coup de feu éclata. Le cuistot tomba, une jambe

[166] traversée. Les Bolchevistes sautèrent sur lui, le jetèrent sous la ramure.

Je me précipitai avec deux hommes à la poursuite des Rouges. Nous entendions les cris du malheureux blessé. Ses bourreaux le traînèrent à travers la rocaille et les racines. Les Rouges, lorsque je fus sur le point de les rejoindre, durent bien le lâcher. Mais quand je me penchai sur notre pauvre camarade, il me regarda avec ses bons yeux pleins de larmes : de sa bouche sortait un flot de bulles sanglantes. La patrouille soviétique, avant de l'abandonner, lui avait crevé la poitrine d'une dizaine de coups de couteau. Il anhélait. Ses plaies palpitaient et s'ouvraient comme si elles avaient été vivantes.

Il résista à la mort pendant une demi-heure. Nous avions du lui recouvrir le visage au môyen d'une moustiquaire, tellement les mouches tourbillonnaient autour de sa bouche en sang. La mousse s'agita une dernière fois : , répéta-t-il, avec la voix d'enfant qu'ont les hommes avant de mourir...

Nous l'enterrâmes près des autres, en haut d'un talus. Nous avions entouré de solides pieux de bois le petit cimetière, afin de le protéger des bêtes fauves, à l'hiver. Mais qui étaient les plus féroces, les bêtes des bois, ou bien ces Bolchevistes qui, se refusant au combat loyal, se terraient comme des assassins, pour guetter et pour poignarder leurs victimes ?...

*
* *

Les préparatifs de la nouvelle offensive allemande touchaient à leur fin.

Chaque jour, peu avant la nuit, des avions soviétiques venaient, à trois à la fois, surveiller le secteur. Leur apparition ne durait jamais plus de quelques minutes : un ou deux appareils, atteints aussitôt par la Flak, zigzaguaient, en feu, tandis que des parachutistes gigotaient au-dessus de la forêt.

Au début d'octobre, un matin, des dizaines de Stukas passèrent par-dessus nos têtes et plongèrent à pic devant Tjerjakow. Ils revinrent d'heure en heure. Les montagnes grondaient. L'offensive d'automne était commencée.

Le 8 octobre 1942, à la fin du jour, nous nous mîmes en marche,

[167] nous aussi. Nous vîmes, une dernière fois, au fond de la vallée, Koubano-Armianski, bleuté par les premières ombres. Là-bas restaient nos morts, entre les grands pieux noirâtres autour desquels, dans les neiges prochaines, tourneraient les museaux affamés et les pattes nerveuses des loups. Les montagnes vertes dressaient, de-ci, de-là, des pavois rouges et bruns, drapeaux d'automne qui luisaient dans les feux dorés du crépuscule.

Puis la nuit tomba. Nous avançâmes silencieusement, jus

qu'au matin, sous le dais des chênes majestueux, ajourés par les feux argentés et dansants de millions d'étoiles...

Jungle et montagnes

L'offensive d'octobre 1942, sur le front du Caucase, s'était fait attendre. Elle démarra dans une atmosphère de malaise.

Le Haut Commandement allemand avait, au mois d'aout, attaqué le formidable massîf par les deux ailes : au sud-est, sur la rivière Térek en direction des pétroles de Bakou ; au sud-ouest, dans notre secteur, en direction de Batum et de la frontière turque.

La bataille du Térek avait été très ardue et n'avait pas donné de résultats décisifs. Les divisions blindées du Reich avaient été stoppées près de Grosnï. En octobre, elles ne progressèrent pas beaucoup plus.

Notre assaut vers Adler avait, lui aussi, échoué.

La poussée d'octobre n'avait plus pour but d'atteindre la Géorgie et la Transcaucasie. Elle s'assigna comme objectif Tuapse, sur la mer Noire, et le contrôle du pipe-line qui aboutissait à ce port. Ce pipe-line n'était pas plus gros qu'un corps d'enfant. C'est pour ce tuyau noir que nous allions nous battre pendant des semaines.

Les seuls puits de pétrole conquis non incendiés par le Reich étaient ceux de Maïkop. En fait, ces gisements pétrolifères étaient situés à Neftegorsk, entre Maïkop et Tuapse. Les Rouges avaient dynamité les installations. Le pétrole continuait à s'épandre, envahissant de son flot épais tous les ruisseaux, brunissant les joncs et les herbes. Les Allemands, avec leur génie de l'organisation, s'étaient acharnés à la remise en exploitation des gisements. Ces nappes étaient d'une extraordinaire richesse. Elles convenaient spécialement pour

[168] l'aviation. Lorsque nous arrivâmes, le matin du 9 octobre, à Neftegorsk, nous fûmes absolument émerveillés en voyant comment, en un mois et demi, les ingénieurs allemands avaient travaillé. De grands bâtiments en briques, flambant neufs, étaient complètement terminés.

Mais il fallait compléter ce travail-là par la conquête du pipe-line jusqu'à Tuapse, afin que les millions de litres de ce liquide précieux pussent être régulièrement déversés dans les bateaux pétroliers de la mer Noire. C'était l'affaire des soldats. L'offensive de l'automne serait une opération d'ordre économique au-tant que d'ordre militaire. Ce n'était pas la première fois — ni sans doute la dernière — que des milliers de soldats tomberaient pour un gisement de pétrole.

*
* *

La grand'route et la voie du chemin de fer de Maïkop à Tuapse étaient défendues puissamment par les Rouges, qui connaissaient aussi bien que nous l'importance de ce pipe-line, si ardemment convoité. Les blindés du Reich, au mois d'aout, avaient été se jeter sur les barrages soviétiques sans parvenir à les entamer. Au début d'octobre 1942, le haut commandement allemand lança les divisions de pointe, auxquelles nous étions rattachés, dans une opération très intelligemment conçue : à travers les montagnes boisées, se dressant jusqu'à mille mètres d'altitude ou davantage et dépourvues de tout chemin, des dizaines de milliers de fantassins, venant de l'est et venant du sud, se frayeraient un passage à la hache ; ils iraient, par paliers, prendre à revers les barrages de l'ennemi et feraient leur jonction dans son dos, sur la route de Tuapse, à vingt, puis à quarante, puis à cinquante kilomètres au-delà de Neftegorsk.

Notre Division de Chasseurs, spécialisée dans les opérations de montagne, nous entraîna à sa suite. Nous quittâmes le bassin pétrolifère sous une pluie diluvienne. Après deux jours de marche dans les bourbiers, nous affrontâmes les grands monts que dorait à nouveau le soleil.

[169]

*

* *

Les bois, fantastiquement touffus, étaient peuplés par des chênes gigantesques, jamais exploités, et par des millions de pommiers sauvages qui répandaient un merveilleux parfum acide.

Nous nous hissâmes sur les sommets. Les Rouges y avaient occupé un grand camp, jonché encore de dépouilles. Par les éclaircies, nous voyions un prodigieux panorama de chênaies, toujours vertes, mouchetées des feuilles d'or des pommiers sauvages, vaincus par l'automne.

Nous dévalâmes les versants. Les chevaux glissaient sur leurs sabots pendant dix ou quinze mètres. Nous nous retenions de racine en racine. Nous campâmes sous la toile, dans un bourg minuscule, nommé drôlement Travalera ; plus de cent soldats étaient tombés à l'assaut de ces quelques paillotes perdues.

C'était le dernier hameau. Après, la forêt montait, profonde de plusieurs dizaines de kilomètres, sauvage comme la jungle congolaise.

*
* *

L'armée se battait, avant tout, à la hache, à la scie et à la pioche. Des troupes d'avant-garde traquaient l'ennemi, le délogeaient, kilomètre par kilomètre. Derrière eux, des centaines de pionniers ouvraient à même les montagnes une route taillée de toutes pièces parmi les pires obstacles. C'était incroyable. Ce chemin était damé de dizaines de milliers de rondins, accroché à des corniches perchées au-dessus de vertigineux ravins que renforçaient des murailles de pieux. Les véhicules chenillés les plus puissants pouvaient utiliser parfaitement ces pistes, pendant plusieurs kilomètres, et atteindre ainsi les sommets. Tous les deux ou trois cents mètres, des terrasses s'incurvaient pour permettre les croisements,

Au fur et à mesure de l'avance, l'emploi des véhicules devint plus compliqué, et on y renonça. Les engins chenillés furent remplacés par des milliers de prisonniers transformés en porteurs. On se fut cru dans la brousse équatoriale. Chacun de ces hommes transbahutait, accroché à ses épaules, un bac en bois très astucieusement imaginé, sur lequel

[170] se fixait soit une caisse de munitions, soit un bidon d'eau, soit un sac de ravitaillement. Tout, y compris la boisson, devait être hissé à dos d'homme. Les files de hotteurs se succédaient jour et nuit.

Notre Division avait emmené avec elle d'innombrables mulets, magnifiquement bâtés. Nous-mêmes avions conservé quelques chevaux. Mais il n'existait aucun alpage sur ces hauteurs ; nous ne possédions plus une brassée de fourrage ni un seul grain d'avoine. Ne pouvant affener leurs bêtes, les conducteurs les nourrissaient au moyen de branchées de bouleaux. Sans cesse, les haches cognaient les troncs. Les beaux arbres s'abattaient par centaines, uniquement pour être émondés. Les bêtes broutaient avidement ces fagots de ramée. Mais leurs flancs se creusaient chaque jour.

Pendant que les pionniers taillaient cette voie d'accès vers la route de Tuapse, des milliers de chasseurs et de muletiers attendaient et campaient dans des cabanes édifiées par la troupe elle-même.

De véritables villes forestières étaient nées. Tout Allemand a dans le cœur un chalet de montagne. Certaines de ces petites constructions étaient des chefs-d'œuvre de grâce, de confort et de solidité. Chacune avait son nom. La plus piteuse s'intitulait avec bonne humeur !

L'automne était beau. Nous mangions devant nos huttes bocagères, parmi les plantes rupestres. Nous avions bâti des tables de bois blanc et installé des bancs rustiques. Le soleil seul traversait les branchages. Les avions ennemis cherchaient en vain nos campements. Le soir, nous voyions flamber au loin, au fond des vallées, les gares de la ligne de chemin de fer Maïkop-Tuapse. Des trains en feu brillaient à quinze kilomètres de distance : à la jumelle, nous distinguions parfaitement les carcasses noires et le carré rouge vif de chaque compartiment. Nos Stukas rendaient la vie intenable aux forces de l'U.R.S.S.

*
* *

A l'extrémité de la forêt, les troupes d'avant-garde et les pionniers avaient atteint, enfin, un chemin forestier qui rejoignait, trois kilomètres plus loin, la fameuse grand'route de la mer Noire. Les Rouges

[171] se défendaient furieusement. Les rochers les plus élevés n'avaient été conquis qu'après des corps à corps dramatiques : de nombreux cadavres, à demi carbonisés dans l'incendie des arbres, gisaient sur le sol roussi.

Toute notre Division s'ébranla pour livrer le dernier choc. Nous suivîmes le sentier improvisé par le génie. A chacune des courbes, des pancartes humoristiques, peintes avec beaucoup de talent, signalaient les périls, d'ailleurs évidents sans les pancartes ! Des mulets regimbeurs, chargés de caisses de munitions ou de marmites de la cuisine, dégringolaient, roulaient dans un tintamarre infernal et allaient s'écraser sur des rochers, à cent mètres en dessous de nos bottes.

Nous arrivâmes à la vallée et au chemin de bucherons. Il courait, droit comme une règle, entre deux collines rocheuses. Les Rouges balayaient impitoyablement ce défilé depuis huit jours. Les patrouilles allemandes qui s'étaient approchées des positions soviétiques avaient été anéanties.

Chaque jour, les Stukas broyaient les bunkers russes. Ce jour-là, le concassage fut tel que nous pumes atteindre les tranchées ennemies, converties en un charnier effroyable.

J'arrivai le soir, avec un de nos officiers, jusqu'à des monceaux de cadavres, accumulés depuis une semaine. Ils se trouvaient dans un état monstrueux de putréfaction. Une file de Rouges, abattus par une rafale de mitrailleuse, m'avait surtout impressionné. Ils étaient tombés l'un sur l'autre, comme un château de cartes. Chacun tenait encore sa mitraillette dans ses poings pourris.

A six heures du matin, je voulus photographier cette scène macabre.

Au moment ou je regardais dans le viseur de l'appareil, il me sembla qu'un des corps avait légèrement remué. Certes, des milliers de vers grouillaient sur eux, jaunâtres, ignobles. Mais je voulus en avoir le cœur net. Le cadavre qui paraissait avoir frémi avait la capote retournée sur la tête. Je m'approchai, pistolet au poing, et rabattis brusquement le vêtement. Deux yeux effrayants de fureur me fixèrent, pareils à deux escarboucles.

C'était un meneur bolcheviste. Il était couché dans ce pourrissoir depuis la veille et avait laissé les larves le recouvrir. Il tenait sur lui

[172] un testament dans lequel il déclarait que, juif, il était décidé à tout pour venger les juifs.

La passion des hommes n'a pas de limites...

*
* *

Les Stukas avaient anéanti de façon inimaginable la jonction du chemin forestier et de la grand'route de la mer. Des centaines de cadavres soviétiques emplissaient les trous de fusiliers. Certains serraient encore, dans leurs poings noircis, des pansements déroulés trop tard. Un officier, blessé aux jambes, avait eu juste le temps d'abaisser son pantalon, puis il était tombé mort dans un nid de mitrailleuses, tête en avant. Son derrière blanchâtre, sur lequel rampaient des centaines de chenilles poisseuses, luisait au niveau du sol.

Trois jeunes Allemands en patrouille étaient parvenus, dès le début des opérations, c'est-à-dire une dizaine de jours plus tôt, à se faufiler jusqu'aux rochers du ruisseau, entre les fortins russes. Leurs corps gisaient sur les pierres, les yeux dilatés, la barbe rousse et frêle. Les côtes, desséchées, avaient déjà crevé les vestes vertes.

Nous atteignîmes la fameuse grand'route de Tuapse. Le village, au croisement, n'était plus qu'une série de fabuleux cratères. Sous la ligne du chemin de fer, chaque petit tunnel, destiné à l'écoulement des eaux de montagne, avait été converti par les Rouges en une étroite salle d'hôpital. Les blessés, abandonnés depuis deux jours dans ces couloirs glacés, avaient tous péri, faute de soins, sur les brancards.

Une belle rivière s'étalait à un barrage. J'essayai d'y prendre un bain. Je ressortis rapidement de l'eau : des cadavres putréfiés flottaient partout à mi-hauteur ; on en cognait un à chaque brasse.

Nous passâmes la nuit, couchés sur le sol, parmi la puanteur de ces charniers gluants qui nous enseignaient, mieux que tous les sermons, la vanité de nos corps d'hommes...

Ouragans et précipices

Cette conquête, durant le mois d'octobre 1942, d'une profonde section de la route de Maïkop à Tuapse avait été une importante

[173] victoire. Il ne restait plus qu'une bonne vingtaine de kilomètres à franchir pour atteindre le grand port pétrolier de la mer Noire. Nous approchions du but.

On ne nous laissa qu'une nuit de répit. Dès le lendemain, nous abandonnâmes de nouveau la grand'route et commençâmes une seconde opération de contournement par les bois. Nous fîmes quelques kilomètres dans le fond d'un vallon, puis nous retrouvâmes les chênaies sauvages. Il pleuvait à torrents. Le sol, jonché de corps pourris, était devenu épouvantablement visqueux. Nous ne possédions rien du magnifique équipement des Divisions alpines : ni vestes courtes, ni gros souliers ferrés. Nos longues capotes traînaient misérablement dans la boue. Nous dérapions sur la terre lisse. La progression était, pour nous, dans cette jungle chaotique et détrempée, une souffrance de chaque instant. Des hommes tombaient dans les ravins.

Arrivés en haut d'une montagne, nous vîmes le fameux pipe-line. Il passait, à mi-hauteur, d'un côté à l'autre, enjambant audacieusement la vallée. En face, à la crête des monts, les Russes s'étaient fortifiés. Leurs lignes de tranchées plongeaient de très haut sur les assaillants. Pendant qu'une partie de nos hommes progressait dans la boucle du vallon, je m'installai, mitraillette dans les poings, à califourchon sur le gros tuyau noir. J'avançai au-dessus du défilé par petites saccades. A cinquante mètres sous moi, des précipices se chevauchaient. J'arrivai à bon port sur l'autre versant, suivi de toute une cavalerie de volontaires, réjouis par cette séance imprévue d'équitation !

*
* *

Un peu avant le soir, nous pumes nous hisser au sommet des monts ennemis que des avant-gardes de chasseurs allemands venaient de déborder. Les Rouges s'étaient fait massacrer sur place. Ils étaient tués par longues rangées, debout dans leurs tranchées étroites.

Nous eumes à peine le temps de planter nos minuscules tentes sur cette crête : la première grande tempête de l'automne éclata.

Nos tentes étaient formées au moyen de petites bâches triangulaires, fendues au milieu et qui servaient d'imperméables individuels à la

[174] troupe. Pour édifier une tente, il suffisait d'ajuster quatre de ces bâches, de les fixer, au moyen d'un piquet, au-dessus d'un espace d'environ deux mètres sur deux mètres. Mais quatre bâches représentaient quatre hommes : il fallait donc loger à quatre sur ce terrain réduit et y abriter le barda.

Une complication supplémentaire, c'est que, durant le jour, la tente devait être démontée afin que chacun put récupérer son imperméable et se couvrir.

Nous n'avions ni paille ni feuilles sèches sur lesquelles nous étendre : rien, sinon le sol détrempé. Durant toute la nuit, la forêt hurla ; nous étions juste au sommet du mont : les rafales de pluie, de grêle et de neige pouvaient à tout instant emporter nos habitations fragiles. L'eau ruisselait, passait par les trous des toiles de tente, collées contre nos visages, crevées en dix endroits par un an et demi de service. Des hommes criaient dans la tempête. Leurs tentes-abris avaient été culbutées. Trempés jusqu'aux os, ils se démenaient en jurant.

*
* *

De nombreux soldats soviétiques avaient été cernés, à la fin de l'après-midi, sur la montagne. Ils nous avaient été envoyés durant la nuit.

Ils formaient autour de notre bivouac un troupeau lamentable. C'étaient, pour la plupart des gamins de Krasnodar, malingres, âgés d'environ seize ans, emmenés de force à Tuapse, où ils avaient

été encasernés exactement durant quatre jours, juste le temps d'apprendre à se servir d'une mitraillette. Ils avaient eu les pieds déchirés par leurs gros souliers de troupe. La plupart avaient jeté ces haussures et avaient continué à pieds nus dans la boue. N'ayant pas la moindre hutte ou cabaner, ils s'étaient blottis sous la tornade, les uns contre les autres, noyés, anéantis.

De grand matin, avec la stupéfiante inconscience des Slaves, ils se mirent à retourner dans tous les sens les cadavres de leurs compatriotes tués dans les environs. Au bout d'une heure, les corps furent, tous, absolument nus. Les prisonniers enfilèrent non seulement les capotes et les vestes des morts, mais leurs chaussettes et même leurs

[175] caleçons. Quand la colonne de prisonniers s'ébranla vers l'arrière, ils nous laissèrent en compagnie de longues files de corps tout blancs que la pluie lissait à grandes eaux.

*
* *

La tempête dura trois jours. La neige et la pluie se mêlaient et s'abattaient par rafales. Nous avions essayé d'allumer des feux sous nos petites tentes. Mais le bois était mouillé. Nous n'obtenions qu'une fumée âcre qui nous déchirait les yeux et la gorge. Le jour, la nuit, sans un instant de trêve, la tempête rugissait, renversait les tentes, transperçait les uniformes. De nombreux soldats n'avaient même pas de toiles de tente et devaient se tasser l'un contre l'autre dans des trous.

Nous avions pu hisser, le premier soir, jusqu'en haut des monts nos derniers chevaux. Flagellés par l'eau, ils nous lançaient des regards désespérés. Le dernier matin, en entrouvrant la taude, je les vis recroquevillés sur leurs jambes de devant, crevés d'épuisement et de souffrance...

Les cadavres des Russes étaient plus livides que jamais : leur bas-ventre s'était mis à verdir, d'un vert tendre d'herbe nouvelle. La présence continuelle de ces morts, tout nus autour de nous, finissait par nous rendre enragés : à coups de pied, nous les poussâmes l'un après l'autre du haut des parapets ; ils allèrent s'aplatir, à cinq cents mètres en dessous, dans la boue et l'eau des précipices...

*
* *

Notre ascension exténuante, les jours et les nuits de souffrance sur ces crêtes balayées par l'ouragan ne nous servirent absolument à rien. Nous reçumes l'ordre de revenir à la route de Touapsé, pour regagner les forêts du Sud par une autre voie. Hébétés de fatigue, nous repassâmes par le pipe-line et campâmes à contre-fil dans un vallon.

La grand'route de la mer était jonchée de débris carbonisés d'attelages russes. Partout des chevaux crevés avaient été aplatis par des centaines de blindés et de canons allemands : ils ne formaient plus

[176] que des mares ou flottaient des peaux. L'artillerie tirait ferme. Des avions soviétiques plongeaient sur nous, jetant leurs bombes avec maladresse. Un cours d'eau, appelé la Pschich, coulait à notre gauche, puissant, à travers de grandioses rochers, gris et roux. Nous les franchîmes dans des nacelles accrochées à des passe-rivières, qui nous conduisirent, pareils à des aéronautes, à l'entrée du tunnel du chemin de fer de Tuapse.

Ce tunnel avait environ un kilomètre de longueur.

Les Rouges n'avaient pas seulement fait sauter le pont qui enjambait le cours d'eau à l'entrée de la montagne. Ils avaient organisé, à l'intérieur du tunnel, un carambolage phénoménal. Des trains entiers avaient été jetés les uns sur les autres. Au moins cent voitures étaient embouties dans ce couloir ténébreux.

L'infanterie ne parvenait à se glisser dans ce fatras qu'avec des précautions extrêmes. Il fallait avancer, dans l'obscurité la plus totale, pendant un quart d'heure, en gardant la main droite plaquée contre le rocher. Alors, on devait ramper au-dessous de deux wagons télescopés pour atteindre l'autre paroi du tunnel, recommencer la même progression dans le noir, la main gauche collée à la roche humide. Chacun criait, pour informer les voisins de sa présence. Après une demi-heure de marche,

nous aperçumes des lueurs pâles. Les Rouges avaient dynamité la sortie du tunnel, ouvrant un immense cratère que nous escaladâmes, au bout de ce couloir dantesque.

Tout le train hippomobile, lui, dut atteindre le sommet de la montagne puis la redescendre par un chemin qu'avaient taillé en hâte les pionniers dans les flancs de la forêt boueuse. Les bêtes mirent une journée entière pour réaliser cette performance, du moins celles qui ne crevèrent pas dans la glu ou qui ne piquèrent pas une tête dans un ravin.

A la sortie du tunnel, nous fîmes de l'équilibrisme, une nouvelle fois, sur les débris du deuxième pont de la Pschich, puis nous nous engageâmes sur la voie du chemin de fer. A la nuit, nous baugeâmes dans la boue fétide.

Nous finîmes par la bénir. Car l'ennemi nous avait pris sous son feu. Des obus arrivaient sans cesse. Ils échouaient dans le limon avec un bruit mat, sans exploser.

Le lendemain, nous eumes à franchir une vallée. Le grand pont du

[177] chemin de fer de Tuapse pendait dans le vide. Le village que nous devions traverser pour atteindre les chênaies du sud-ouest était méthodiquement broyé par l'artillerie rouge. Autour de nous, les isbas jaillissaient à dix mètres en l'air. Tout essai de franchissement eut été de la folie.

Il fallut attendre le soir. Par des bas-fonds marécageux, farcis de cadavres, nous vînmes nous tapir au pied d'une énorme montagne, terriblement poisseuse, elle aussi. Un peu avant minuit, nous entreprîmes l'ascension, chargés du barda et de toutes les armes, légères et lourdes.

*
* *

La côte au sommet de laquelle nous devions nous hisser était raide comme une échelle. Elle s'élevait à neuf cents mètres d'altitude. Le sol était glissant comme du cirage. Nous dérapions sur nos souliers décloués et usés. Nous n'avions, dans l'ombre, aucun autre fil directeur qu'un câble téléphonique que déroulait le guide. Nous risquions à tout instant d'aller nous jeter sur les Russes. Le moindre écart du guide, et toute la colonne eut sombré. Nos jeunes soldats étaient à demi morts d'épuisement. Les plus forts d'entre nous avaient du se charger des armes des plus faibles pour les soulager. Je portais une mitrailleuse au cou, une autre sur une épaule. Le moindre juron d'un homme énervé eut pu nous perdre tous.

Les dernières centaines de mètres nous coutèrent des peines indicibles. Beaucoup s'effondraient, incapables de grimper encore. Ils se crispaient à un tronc d'arbre pour ne pas rouler dans le vide. L'ombre mouillée était si épaisse qu'on ne distinguait ni les souches, ni les roches, ni les corps d'hommes affalés.

Il était quatre heures du matin quand nous atteignîmes la crête de la montagne. Nous installâmes, en hâte, des nids de mitrailleurs et de fusiliers aux principales corniches. Les premières lumières du jour perçaient, fades et glauques. Nous regardions, consternés, les arbres qu'agitait le vent par-dessus les précipices gris...

[178]

L'Indjuk

Les jours passèrent. Le soleil était revenu. Si les crêtes du Caucase étaient des perchoirs incommodes pour des soldats, en revanche la nature se déployait avec une telle majesté du haut de ces montagnes qu'elle nous consolait de nos servitudes et de nos souffrances. L'automne jetait de fabuleuses peaux de bêtes sauvages sur les versants : ces roux, ces rouges somptueux descendaient pendant des kilomètres jusqu'aux eaux blanches qui bondissaient à travers les vallons, parmi des rochers verts. A cinq heures du matin, le jour atteignait la cime des cols. Mais le brouillard continuait à enserrer longtemps les vallées sinueuses : dense et laiteux, il s'épandait de l'une à l'autre, net comme l'eau d'un chapelet de lacs. Dans cette nappe de blancheur, les monts s'élevaient comme des îles rousses et dorées. Pendant une heure, nous vivions dans un rêve féerique. Du fond des lacs de brouillard, de nouvelles îlettes émergeaient, montagnes moins hautes remontant à leur tour comme des terres de légende, englouties jadis par des eaux profondes.

*
* *

Avec le jour commençaient les duels d'artillerie. Allemands et Russes se bombardaient avec conviction. Entre les batteries se dressait notre montagne, à la pointe de laquelle nos positions de combat étaient accrochées comme des nids de cigognes.

Les fantassins soviétiques et nous menions, durant la nuit, des expéditions sournoises. Le jour, chacun se tenait coi. C'est alors que les artilleurs trouble-fête se cognaient. Le long miaulement des obus nous assourdissait pendant des heures, mené parfois à une cadence folle. Ces projectiles, d'ou qu'ils vinssent, rasaient notre montagne, juste au-dessus de nos têtes. Nous entendions les obus siffler l'un derrière l'autre à la pointe même des arbres. Souvent des morceaux de branches tombaient.

Nous étions à la merci d'un projectile paresseux ou un peu trop distrait. Les ennuis ne tardèrent pas. Un de nos postes fut écrasé.

[179] Un autre obus, un obus de 120, particulièrement fantaisiste, s'abattit à quatre-vingts centimètres de moi. Un tourbillon de feu me précipita dans les airs. Quand je repris connaissance, je me retrouvai parmi des monceaux de décombres : tout avait été tailladé ou rasé jusqu'à vingt mètres autour de moi. Le côté droit de mon casque d'acier avait été complètement arraché et broyé, à la hauteur de l'oreille. Ma gourde était ouverte comme une fleur. Mon fusil mitrailleur, posé à la portée de mes mains, avait été déchiqueté.

Chacun m'avait cru volatilisé. J'avais, en tout et pour tout, un éclat bénin dans l'avant-bras droit, une perforation du tympan et une lésion interne à l'estomac. Je fus blessé cinq fois durant les quatre années de guerre à l'Est. Ce fut, chaque fois, de façon aussi insignifiante.

*
* *

Au bout de quelques jours, les troupes allemandes furent à pied d'œuvre pour le dernier assaut. Nous glissâmes plus au sud, mais toujours à la crête de la même chaîne de montagne. En face de nous se dressait la masse impressionnante du mont Indjuc, haut de treize cents mètres, précédé d'une formidable chênaie, serrée comme un taillis et ou on distinguait seulement, dè-ci, de-là, les failles grises de quelques rochers. De là-haut, nous disaient les prisonniers, on voyait la mer...

Lorsque ce mont serait conquis, il ne resterait plus qu'à descendre vers les palmiers des rives bleues et vers Tuapse...

A quasi mille mètres en dessous de nos fusils mitrailleurs, entre le mont Indjuc et notre mont, courait la rivière Pschich. Notre secteur était coupé en deux par un précipice très difficilement accessible, profond de plusieurs centaines de mètres : au creux de cette gorge, un torrent cavalcadait sur des rochers gigantesques. Nos positions remontaient, tout d'une tenue, de l'autre côté, suivaient la crête pendant plusieurs kilomètres puis plongeaient à pic vers la rivière principale. Nous occupions là un poste avancé, tout au fond de la vallée, à quelques mètres de l'eau grondante.

Selon le plan de combat, les chasseurs allemands livreraient l'assaut

[180] de l'Indjuc en partant de l'extrémité sud du secteur. Ils prendraient d'abord à revers les premières positions soviétiques, installées de l'autre côté de la Pschich, en dessous des rochers. Quant à nous, perchés dans nos aires d'aigles, nous n'avions qu'à surveiller l'ennemi et à attendre les nouveaux ordres.

Nous ne perdîmes pas un détail du dernier grand combat du Caucase.

Les Stukas ouvrirent la danse, dès le lever du jour. Ils plongeaient à pic vers la mer jaunissante du vallon. Ils étaient d'une adresse inouïe, ne se redressant, tout au creux du défilé, que lorsqu'ils allaient s'écraser dans le bois.

Nous apercevions bien quelques soldats soviétiques qui s'enfuyaient, couraient sur des crêtes rocheuses. Mais, en fait, les Stukas ne voyaient rien de plus que nous. La chênaie était un véritable toit. Il était impossible de savoir ou étaient les bunkers des Rouges. Les Stukas cherchaient plus à effrayer qu'à broyer.

Les Chasseurs allemands se jetèrent ensuite à travers les halliers.

Nous entendions les rafales des corps à corps. Nous suivions, avec une exactitude parfaite, la progression amie, car de la forêt montaient régulièrement les fusées blanches des assaillants. C'était émouvant au possible. L'avance était rapide. Les fusées arrivèrent à notre hauteur, montèrent de plus en plus vers le sommet des cols. Au bout de deux heures, des fusées jaillirent du feuillage, presque en haut de l'Indjuc. Nous pensions, en frémissant, aux premiers Chasseurs qui atteindraient le sommet. Nous nous rappelions le de l'Anabase. Eux aussi allaient crier comme les dix mille héros antiques de la retraite narrée par Xénophon.

Ils ne le crièrent point, hélas ! Les fusées ne progressaient plus. Les rafales de fusils mitrailleurs et de mitraillettes s'espaaient. Les Stukas avaient cessé de plonger entre les deux montagnes. L'artillerie allemande avait des silences prolongés.

L'indécision dura longtemps. Quelques fusées vertes jetèrent leurs fleurs et leurs paillettes, mais beaucoup plus bas. Des rafales rageuses crépitaient encore, mais c'était la fin. Les Compagnies de Chasseurs n'avaient pu vaincre l'énorme forêt. Elles s'étaient émiettées au fur et à mesure de la progression, englouties par l'obstacle.

[181]

L'assaut avait échoué. Le soir, le mont Indjuc nous parut plus sauvage et plus altier que jamais, dans les feux violets du crépuscule. Il nous avait définitivement barré la route.

*

*   *

L'automne souffla sur les monts, les déchevela, joncha le sol de millions de feuilles recoquillées, sèches et légères.

Nous regardions la forêt mourir.

Nos petits postes étaient de vrais balcons penchés sur la vallée.

La côte descendait sous eux, terriblement raide, pendant des centaines de mètres. Les Russes, la nuit, venaient patrouiller sur ce flanc abrupt. Nous y avions tendu des fils de fer, le long desquels brinquebalaient des centaines de vieilles boîtes de conserve. Elles s'entrechoquaient au contact des rôdeurs, nos rafales crépitaient : le lendemain, nous apercevions quelques tas bruns au pied de la ferblanterie.

Les Chasseurs allemands que nous avions relevés s'étaient creusés des petits abris individuels à un mètre sous la terre, afin de s'y reposer à tour de rôle. Nous avions pris cette succession-là, avec les autres. Nous nous laissions descendre par la bouche de ces trous qui avait tout juste la mesure d'un corps ; au fond, il fallait se rouler en boule puis ramper dans la fosse, pas plus large qu'un cercueil.

Mais il y avait trop peu de trous. Nous devions nous y insérer et nous y coucher à deux à la fois, écrasés l'un contre l'autre, le nez raclant la terre. Nous ressentions l'horrible impression d'être enterrés vivants. Il nous fallait nous maîtriser pour rester ainsi allongés comme des morts ensevelis un peu trop vite... Certains préféraient se rouler dans une couverture sous les arbres, malgré les éclats d'obus et le brouillard, tellement, dans cette tombe noire et glacée, l'angoisse les prenait à la gorge.

*

*   *

Une nuit, le temps tourna. Le vent s'anordit. La tempête tordit la tête des grands chênes, déferla en ouragan, noya nos abris-tombeaux

[182] dans lesquels l'eau jaillissait le long des racines sectionnées. Elle monta jusqu'au ras des trous.

Nous nous affolâmes, essayant de vider les puits au moyen de nos gamelles. Nous dûmes nous déclarer battus.

La côte, balayée par le vent et la pluie, perdit en quelques jours son feuillage. La Pschich s'enfla, roula dans le vallon ses rebonds tumultueux, culbuta les ponts de bois, coupant dans notre dos toute possibilité de ravitaillement, en vivres comme en munitions.

Les derniers

Les grandes tempêtes de l'automne, une fois maîtresses des monts du Caucase, mirent fin à toute velléité d'offensive.

Il fallut s'emmanteler dans la boue, là ou le sort des combats avait pòrté les opérations. Les Russes, au pied de notre montagne, se débattaient, comme nous, dans leurs abris envahis par l'eau. Nous les entendions hurler, la nuit.

Chaque soldat barbotait dans le noir, une puisette à la main, essayant, vainement, de vider son trou. C'était, d'une ligne à l'autre, un concours international de jurons. Les Allemands criaient des *Sacrament* ! Les Russes débagoulaient des *Satana* ! Nous nous soulagions à grands renforts de .

Les Bolchevistes étaient les moins mal lotis, car l'hiver les sauvait. Grâce à lui, les forces du Reich étaient maintenant stoppées, alors qu'il ne leur restait plus que quelques kilomètres de montagnes et de forêts à conquérir avant d'atteindre la mer Noire, à Tuapse.

Cet arrêt, à trois lieues de la victoire, était désespérant.

Il n'y avait plus rien à faire, pourtant, qu'à stabiliser le front sur les crêtes dépouillées ou nous avaient portés trois mois de combats et d'efforts.

*
* *

Le problème le plus urgent était de se loger.

Tous les anciens trous individuels débordaient d'eau terreuse.

Nous ne possédions ni cognées, ni scies, ni matériel quelconque de

[183] pionniers. Des patrouilles allèrent fouiller les ruines du village le plus proche, pour arracher des clous, chercher une hache...

Avec nos bêches de fantassins, nous avions creusé, à quelques mètres en contre-bas du faîte de la montagne, des emplacements de huttes, taillant des rigoles pour l'écoulement des eaux. Nous parvînmes à enfoncer des pieux, à étendre au-dessus d'eux trois rangées de troncs d'arbres que nous recouvrîmes d'un mètre de terre. Ce toit de fortune pouvait amortir le choc des éclats, mais l'eau s'infiltrait sans cesse entre les madriers.

A l'intérieur de ces cabanes érémitiques, nous avions planté des piquets à un demi-mètre de hauteur et étendu sur eux des branches nues qui nous servaient de sommier. Durant toute la nuit, l'eau montait dans la cagna ; elle atteignit, le matin, vingt ou trente centimètres de hauteur. Elle nous servait à noyer nos poux. Nous allions, à tout instant, en chercher des poignées sous nos vareuses ou contre nos jambes. Nous les jetions tristement dans l'eau qui clapotait sous nos branchages.

Depuis deux mois nous n'avions plus changé de linge. La vermine nous dévorait à un point incroyable. Un matin, je me déshabillai en plein vent et tuai plus de sept cents poux en une seule séance !

Nos lainages en étaient complètement entrelardés ! ils y étaient serrés comme des grains de maïs, emboîtés les uns dans les autres. Nous ne parvenions à les déloger qu'en suspendant le chandail au-dessus d'un feu de bois : alors on voyait des centaines d'énormes poux albugineux grimper vers la partie supérieure du vêtement.

Nous les secouions sur une tôle brulante : ils crépitaient et éclataîent dans tous les sens, comme des pétards. Finalement, la tôle était toute luisante de leur graisse fondue.

*
* *

La Pschich, débordée, devenue un véritable fleuve, avait, en une nuit, atteint le pied de notre montagne et converti les prairies en un golfe boueux absolument inguéable, ou flottaient des cadavres gonflés de Bolchevistes, charriés au hasard des courants.

Nos cuisines se trouvaient bloquées au pied de talus abrupts. L'eau

[184] les submergea. On ne vit plus, le lendemain, que les tubes métalliques des cheminées et la tête de quelques chevaux qui résistaient encore, de-ci, de-là. Ils furent sauvés, mais ils crevèrent de misère dans les contreforts.

Leurs charognes écœurantes furent bientôt l'essentiel de notre nourriture.

De nos bases de ravitaillement plus rien n'arrivait, puisque les ponts des pionniers avaient été enlevés comme des fétus de paille par l'eau qui atteignait deux à trois mètres de hauteur. Pendant une semaine nous vécumes en mastiquant des morceaux de viande limoneuse que nous allions tailler avec nos couteaux dans les fesses étiques des juments crevées. Nous hachions comme nous le pouvions ces chairs innommables et les avalions crues et sans sel.

Nous avions sauvé quelques bolées de farine : nous parvînmes à pétrir quelques crêpes à l'eau de pluie.

Mais le moindre feu mettait le secteur en danger. La crête s'était dépouillée de presque tout son feuillage. Les Russes nous guettaient. Un mince filet de fumée, dépassant le mont, nous valait, instantanément, trente ou quarante grenades. Dans nos ajoupas, la fumée rendait la vie impossible. Nos yeux pleuraient à grosses larmes. Il fallait éteindre le feu aussitôt.

Transpercés, rongés par la faim, gîtant dans des tanières dégoutantes d'eau, nous fumes bientôt attaqués par toutes sortes de maladies. Une épidémie de jaunisse avait envahi notre secteur : chaque matin, des files de soldats sortaient de leur trou, fiévreux, avec d'hallucinantes têtes safranées. Dès qu'un pont provisoire fut rétabli, on les évacua, par troupeaux qui faisaient peur. De la chaîne des monts du Caucase, il descendit plus de douze mille ictériques en quelques semaines.

Chacun de nous était guetté par la jaunisse, par la pneumonie, par dix autres maux. Les effectifs fondaient. Nous perdîmes rapidement la moitié de nos hommes.

[185]

*
* *

Il fallait pourtant faire son devoir et porter le collier de misère jusqu'au bout, passer des heures interminables à surveiller l'ennemi, à faucher à coup de fusil mitrailleur ou de mitraillette les Russes qui se faufilaient tout près de nos postes, ou entre nos postes, distants les uns des autres de cinquante mètres ou même de cent mètres.

Nos patrouilles descendaient, chaque nuit, vers les renardières des Rouges.

C'était un métier exténuant. Nos soldats, pourtant, se complaisaient à ces expéditions impossibles.

Une de ces patrouilles, surprise à l'aube par les Soviets et balayée par leur tir, revint sans son chef de groupe, un nommé Dubois.

Celui-ci était tombé près de la Pschich. On l'avait cru mort.

La nuit, dans les rochers abrupts qui nous séparaient de l'ennemi, nous entendîmes des appels au secours, lancés en français. Deux volontaires descendirent dans les ravins et ramenèrent le de la patrouille.

A vrai dire, il était presque mort. L'épaule fracassée par une rafale, il avait repris connaissance longtemps après le combat. Remonter la côte en plein jour était irréalisable. Il ne voulut pas manquer l'occasion de remplir de façon exceptionnelle l'ordre qu'il avait reçu de repérer les positions soviétiques. Il traversa l'eau, se coula entre deux bunkers, passa plusieurs heures à étudier le plan de tout le secteur ennemi.

Il fit trop bien les choses. Ayant découvert la ligne téléphonique du P.C. russe, il parvint, au prix de grands efforts, car il ne pouvait plus se servir que d'une main, à sectionner le câble avec son couteau.

Les Rouges, intrigués, vinrent en reconnaissance. Notre Dubois, traqué par eux, dut se jeter à nouveau à la rivière, fut l'objet d'un tir forcené, reçut plusieurs balles dont une, explosive, lui creusa dans la jambe un trou rond comme un pamplemousse. Il se traîna dans des fourrés, se fit tant bien que mal un garrot, rampa, la nuit, vers nos rochers, perchés à neuf cents mètres d'altitude, se hissa à mi-hauteur, avec l'énergie de l'homme qui joue sa peau.

[186]
On nous l'amena, presque exsangue. Les infirmiers durent lui faire redescendre encore l'autre versant de la montagne, dans la nuit boueuse.

Avant d'être chloroformé par le chirurgien, il demanda un papier et un crayon : devant le colonel allemand qui commandait le secteur, il traça, pendant vingt minutes, le plan des positions soviétiques, buvotant un peu de cognac chaque fois qu'il allait s'évanouir. Quand tout fut bien clair, alors seulement il s'étendit.

C'était un sous-officier comme tous les autres, pris dans le tas. Mais nos garçons avaient la foi, ils savaient pourquoi ils offraient leur vie...

*
* *

Seul cet idéal pouvait encore soutenir les forces de nos camarades, réduits à un état squelettique.

Nous vivions, sur notre cime glacée, dans une atmosphère de folie. Plusieurs centaines de cadavres russes pourrissaient ou grimaçaient à quelques mètres de nous.

Les Rouges avaient, par une nuit d'octobre, voulu reprendre la crête. Ils s'étaient, à onze heures du soir, hissés tout en haut des montagnes. Ils croyaient que nul ne les avait entendus. Mais chaque mitrailleur était à son arme. Lorsque les Bolchevistes furent à quelques mètres des pièces, un feu fichant roula. Le bataillon soviétique fut déchiqueté.

Ces Rouges avaient été surpris alors que leurs doigts étaient incrustés dans les racines des arbres, à la fin même de leur ascension. Ils étaient morts accrochés au sol. Certains avaient roulé dans les roches. D'autres avaient pu encore progresser de quelques mètres et étaient morts sur le plateau. Mais les cadavres les plus horribles étaient ceux qui grimaçaient sous notre nez, toujours accrochés aux souches des chênes.

Il était impossible d'atteindre ces morts sans se faire balayer par les mitrailleuses et les lance-grenades soviétiques qui, de l'autre côté, guettaient le moindre de nos mouvements sur la cime dépouillée.

Nous dumes, pendant plusieurs semaînes, assister à la lente décomposition de ces corps, arc-boutés sous nos yeux. Finalement, les têtes se décrochèrent, l'une après l'autre, et dégringolèrent dans les rochers.

[187] Il ne resta plus, au-dessus des épaules, que les vertèbres du cou, blanchâtres, hallucinantes, superposées comme des colliers de négresse.

*
* *

A trois heures et demie du soir, l'ombre se collait à la montagne. A quatre heures, l'obscurité était complète. Il fallait se terrer dans les cagnas noires et pleines d'eau, étendus sur les lattes de branches, rongés par la vermine innombrable. Dès onze heures du soir, nous n'en pouvions plus. En frissonnant, nous attendions, pendant des heures, que de pâles lueurs traversassent l'aube mouillée.

L'ennemi était de plus en plus hargneux. Le débarquement américain venait d'avoir lieu au Maroc et en Algérie. Les Bolchevistes ne croyaient pas aux Yankees jusqu'à ce coup de théâtre. La conquête de l'Afrique du Nord changea tout.

Avant, de nombreux prisonniers venaient se rendre. Souvent, d'ailleurs, au moment de nous atteindre, les pauvres diables sautaient, dans la nuit, sur nos mines ; affolés, les survivants couraient à nouveau à leurs positions, ou ils se faisaient fusiller sans rètard. Dès le lendemain du débarquement à Rabat et à Alger, les Russes ne vinrent plus. Ils avaient repris confiance.

Nous devions être sans cesse aux aguets. Nos soldats étaient relevés de deux heures en deux heures. Ces relèves étaient effrayantes. Nous tombions dans les anciens abris, comblés d'eau. Des hommes y disparaissaient complètement. On les retirait trempés jusqu'aux os. Certains se mettaient à pleurer comme des enfants.

Mais, plus que les trous d'eau, nous épouvantaient les maudits cadavres des Russes qui se liquéfiaient entre nos postes. Tâtonnant dans l'ombre, nous dérapions sur ces paquets putrides,

enfonçant tout le pied dans un ventre gluant. Nous étions alors pris de désespoir, ne sachant comment nous purifier de cette affreuse fange humaine qui nous collait à la peau et nous écœurait à vomir.

Nous étions à bout. A bout !

A bout de forces physiques.

A bout de ressort moral.

Nous ne résistions plus que parce que notre honneur de soldat était

[188] en jeu. Volontaires, nous voulions le rester jusqu'à l'usure totale, jusqu'au dernier frémissement de nos cœurs consumés...

*

* *

Nous n'espérions plus rien.

Un matin, en lisant les ordres, nous vîmes, avec des yeux vagues, un paragraphe qui fixait l'heure et les conditions de notre relève.

Il nous fallut un long moment pour comprendre. C'était bien ainsi, pourtant. La Légion *Wallonie* repartait. Elle recevait trois semaines de congé à passer au pays. Elle serait ensuite renforcée par plusieurs milliers de nouveaux volontaires belges.

Nous redescendîmes la longue côte boueuse que nous avions gravie si durement par une nuit d'octobre. Qu'étaient devenus les pauvres compagnons qui, ce soir-là, peinaient et souffraient en se hissant silencieusement au sommet de la montagne ?... De notre Légion, décimée dès le premier hiver, au Donetz, reconstituée complètement en juin 1942 avant la grande offensive du Sud, il restait encore, en tout, exactement, cent quatre vingt-sept hommes lorsque nous retrouvâmes le petit pont de bois de la Pschich.

Nous nous retournâmes longuement vers la crête ou nous avions tant souffert. Tout en haut flottait le pavois d'or de quelques arbres que l'hiver tournoyant n'avait pu vaincre : comme eux, notre idéal, fier et tourmenté, était resté hissé farouchement dans le ciel hostile...

V

ARC-BOUTÉS AU DNIÉPER

Un soir de décembre 1942, notre train de permissionnaires avait franchi le fleuve Kouban. Le génie allemand jetait alors sur les eaux vertes un énorme pont métallique, à double voie, définitif.

Pourtant, le front craquait sinistrement, au nord et au nord--ouest de Stalingrad.

Les Allemands, méthodiques comme toujours, imperméables au plus léger doute, continuaient à amener à pied d'œuvre de formidables poutrelles qui remplaceraient les ponts de bois jetés à la hâte lors des victoires du mois d'aout précédent.

Avec une égale sérénité, ils avaient accumulé, à Maïkop et à Krasnodar, les stocks de bottes en feutre, de vêtements d'hiver molletonnés, de paires de skis, de cigarettes, de chocolat : un mois plus tard, ces dépôts seraient éparpillés sur les toits, à grand renfort de dynamite !

L'Allemand n'écoutait que la radio allemande. Nous, plus indiscrets, avions appris que les Russes accouraient de l'est et visaient à couper à Rostow les communications du Caucase. Nous savions qu'ils approchaient.

La région demeurait parfaitement calme. Quelques sentinelles surveillaient les voies le long des lagunes gelées, d'un vert blanchâtre. On n'entendait rien. On ne voyait rien. Quelques corbeaux animaient le ciel bas.

[[190]

*
* *

Nous abordâmes, un matin, les ponts de Rostow, protégés contre les glaçons par des avant-becs géants.

Depuis l'accession de l'Ukraine à l'Europe, tout cet hinterland était devenu un chantier fabuleux. Là ou, un au plus tôt, nous n'avions trouvé que des voies de chemin de fer rongées par le laisser-aller slave et des immeubles noircis par les incendies systématiques des Soviets, se dressaient des gares

modernes, larges de quinze ou de vingt voies, jalonnées de vastes bâtiments neufs, en béton ou en briques.

Par l'entrebâillement de la lourde portière de nos wagons, nous contemplions, les yeux écarquillés, ces transformations extraordinaires. Des centaines de panneaux, portant le nom des principales firmes allemandes, dressaient avec fierté, sur les usines et sur les hangars, le palmarès des vainqueurs de cette guerre industrielle.

Nous, soldats, avions conquis un espace ruiné, que les Soviets avaient totalement anéanti ou désemparé, fabrique par fabrique, avant de se retirer vers l'est. Il avait suffi de quatorze mois à l'industrie allemande pour rebâtir, créer, ordonner, transformer tout de fond en comble.

Au Dniéper, le spectacle était le même que dans le bassin du Donetz. Un pont à deux étages — un étage pour les trains, un étage pour les autos — avait été jeté en quelques mois sur ce fleuve de plus d'un kilomètre de largeur. La ville brillait de tous ses feux, à perte de vue. Partout dans la nuit on voyait les lumières d'usines puissantes. Le fleuve coulait vers la mer, immense et noir, moucheté par les reflets innombrables qui s'agitaient dans le courant, comme des feux follets.

L'Ukraine étalait, sous la neige et le gel, ses grands horizons rayés de bosquets cuivrés, enjolivés par les contrevents verts ou bleus des isbas blanches. Mais partout s'étaient dressés des gares nouvelles, des entrepôts, de formidables sucreries. On déchargeait des centaines de machines agricoles, vertes et rouges, pimpantes comme des jouets de Nuremberg. En un an, l'Allemagne avait créé en Russie la plus riche colonie du monde.

Magnifique labeur !

[191]

Mais, aussi, magnifique illusion, car le Reich usa prématurément à cette œuvre de paix européenne des forces qui, selon la loi sauvage de la haine et de l'intérêt, eussent du être orientées exclusivement vers les œuvres guerrières de carnage, de tuerie, d'extermination !

*

*   *

En 1943, la guerre durait toujours. Plus que jamais, elle réclamait des cœurs forts. Nous étions partis en 1941 à la croisade de l'Est parce que notre conscience nous l'ordonnait. Les motifs demeurant les mêmes en 1943, le sacrifice devait rester le même. Quels que fussent les aléas et les tourments de la lutte, le chagrin des séparations, l'incompréhension dont nous nous sentions souvent entourés, nous devions rester fermes, au service des mêmes devoirs.

La vie ne vaut que dans la mesure ou un grand don l'illumine.

Chacun voulut aller jusqu'au bout de l'épopée. A la fin de janvier 1943, notre légion se rassembla pour un deuxième départ, au Palais des Sports à Bruxelles. Des dizaines de milliers de Belges y acclamèrent nos soldats. Puis les wagons nous emmenèrent vers les terres de l'Est.

Nous n'allions cependant pas retrouver aussitôt le front antisoviétique.

Nos durs combats de 1941 et 1942, au lieu de jeter l'effroi parmi la jeunesse de notre pays, avaient suscité des vocations en masse. Près de deux mille volontaires belges étaient à l'instruction. Nous eumes d'abord à nous amalgamer à eux. La plupart étaient des ouvriers mineurs. Certains étaient venus, dégoutés de leur travail au charbonnage. Beaucoup avaient été attirés par notre idéal socialiste et rêvaient de justice et de propreté. Nombre d'officiers et de soldats de l'ancienne armée belge, prisonniers dans les camps du Reich, avaient demandé à s'engager. Ils nous étaient venus à plusieurs centaines, dans le vieil et glorieux uniforme sous lequel ils avaient tenté d'endiguer la poussée allemande à l'Ouest, au mois de mai 1940.

Ainsi, les deux armées se rejoignaient fraternellement, celle qui avait héroïquement défendu l'intégrité de notre sol en 1940 et celle qui, surmontant les ressentiments du passé, avait voulu, dès

[192] aout 1941, aider à sauver l'essentiel : l'Europe, et notre patrie à travers l'Europe.

La présence des combattants de 1940 parmi nous, c'était la certitude que le patriotisme qui avait guidé notre Légion au départ resterait toujours aussi intact et aussi pur. Ils se battirent en Russie, comme à la Lys, avec un esprit national et une foi sublimes. L'un d'eux avait tenu à emporter au front son petit calot à floche de l'armée belge. A chaque assaut il quittait son casque d'acier et l'échangeait

contre sa relique de la campagne de mai 1940. Il mourut ainsi, glorieusement, son petit calot sur la tête, à l'attaque de la forêt de Teclino, le 16 janvier 1944.

*
* *

La classe ouvrière constituait les trois quarts de l'effectif de notre Légion. Mais celle-ci comprenait également de nombreux jeunes gens de la noblesse et de la meilleure bourgeoisie belges, des médailles d'or de collèges de jésuites, des fils de diplomates célèbres, des juristes, des fonctionnaires, des industriels.

Une volonté identique nous unissait tous : représenter avec éclat notre peuple parmi les vingt peuples accourus au combat ; remplir, sans valeter, notre devoir d'Européens en luttant contre l'ennemi mortel de l'Europe ; obtenir pour notre patrie une place de choix dans la communauté continentale qui naîtrait de la guerre ; et, enfin, préparer les troupes de choc dont la puissance garantirait l'établissement de la justice sociale lors de notre retour définitif au pays, après les hostilités.

Pour cet idéal-là, nous offrions nos vies.

L'offrande ne fut pas une formule de rhétorique : sur six mille volontaires belges qui se succédèrent à la Légion *Wallonie*, de l'automne de 1941 au printemps de 1945, deux mille cinq cents tombèrent en héros. Quatre-vingt-trois pour cent de nos soldats reçurent une ou plusieurs blessures au cours de cette gigantesque épopée. Des huit cents premiers volontaires de 1941, trois seulement de ceux qui avaient mené tous les combats atteignirent vivants la fin de la

[193] guerre : un simple soldat, un sous-officier devenu capitaine, blessé trois fois, et l'auteur de ces lignes, blessé lui-même à cinq reprises.

Retour au Dniéper

Au début de novembre 1943, notre Légion, devenue une puissante unité de Waffen-SS, la Brigade de Choc *Wallonie*, embarqua dans six longs trains ses deux milliers d'hommes prêts pour le combat et ses trois cent cinquante-quatre véhicules motorisés ou blindés.

Nos convois longèrent les rivières, les saulées, les peupliers jaunis, les bois dépouillés de la Silésie. Ce bassin industriel était encore intact en 1943 : les charbonnages, les usines d'essence synthétique travaillaient à plein rendement. Les villages, dans les vallons, étaient frais et heureux.

Mais, déjà, les roulements annonciateurs des grands orages déployaient leurs grondements au sud de l'Europe. La Méditerranée avait été franchie par les troupes anglo-américaines au mois d'aout 1943, favorisées, certes, par la mauvaise volonté puis par la défection des Italiens, mais aidées aussi par un matériel naval et aérien de tout premier ordre. La Sicile avait été prise d'assaut. Le continent lui-même — la Calabre d'une part, Naples de l'autre — s'était trouvé envahi. Les Alliés n'avaient pu être refoulés, ni même contenus, pas plus au détroit de Messine qu'à Syracuse ou sous les doums de Tunisie.

Un débarquement massif, sous le couvert de plusieurs milliers d'avions, avait connu un succès total et rapide. Le fait était clair. La formule, rééditée aux rivages de l'Atlantique, échouerait-elle, alors qu'elle s'était révélée irrésistible dans les mers du Sud ?...

*
* *

Une deuxième épreuve de force avait eu lieu au front ukrainien, vers lequel nos trois cents wagons roulaient.

Jusqu'à l'été de 1943, nous avions tous cru à la possibilité d'un redressement allemand à l'Est. Stalingrad avait été un coup pénible, indiscutablement. Mais la contre-attaque allait venir, comme au printemps de 1942.

[194]

La contre-attaque était venue. L'Allemagne avait jeté toutes ses forces disponibles dans la direction de Voronech, sur le Don. L'assaut avait échoué, après des combats tragiques ou plusieurs milliers de chars avaient été détruits. Les Soviets, exploitant leur avantage, avaient débusqué les troupes allemandes jusqu'à Charkow, puis avaient conquis la ville.

Cette chute était infiniment plus grave que celle de Stalingrad, quoiqu'elle fut moins spectaculaire. On n'en était plus à l'accident (quel pays en guerre n'a pas connu un accident ?), mais au système. Le rouleau soviétique n'avait pas pu être repoussé, ni bloqué. De Charkow, les forces de l'U.R.S.S. étaient descendues jusqu'au Dniépr lui-même, l'avaient franchi, avaient dépassé Kiew et Dniépropétrowsk.

Mais, de toute manière, notre parti à nous, Volontaires antibolchevistes, était pris. Nous étions décidés à lutter jusqu'à la dernière seconde contre les Soviets. Nous savions que chaque coup porté aurait son utilité un jour.

D'ailleurs, à la guerre, tant que tout n'est pas perdu, rien n'est perdu. Il restait à l'Allemagne une marge de sécurité très vaste, de Minsk à Bordeaux, d'Athènes à Narvik. Elle disposait encore d'immenses ressources matérielles. Et ses inventeurs, féconds et précis, pouvaient brusquement assener à un adversaire trop sur de lui d'éclatantes et terrifiantes surprises. De nombreux convois nous rejoignaient qui portaient de splendides troupes de choc, notamment les célèbres divisions Leibstandarte SS et . , nous criaient au passage ces soldats d'élite !

*
* *

Nos trains bordèrent le sud de la Pologne, ourlé par un ciel sec, bleu pâle et rose. C'était dimanche ; les femmes en robes sombres, coiffées de bavolets verts, quittaient leurs petites isbas de torchis ; par les chemins de terre, elles gagnaient les églises en bois peint.

Nous humions le parfum du sol glacé.

Le lendemain, à l'aube, nous fîmes un court arrêt à Lemberg, ou

[195] nous reçumes un prodigieux équipement d'hiver : des vêtements de camouflage entièrement molletonnés, des bottes feutrées, des houppelandes blanches, des anoracks doublés de fourrure.

Sous le faix de ces distributions, nous nous sentions énormes et balourds, ne sachant plus comment transbahuter tout ce matériel. Nous nous souvenions du terrible hiver de 1941 au Donetz, de nos vareuses râpées que dévorait la bise hurlante. Cette fois, le commandement avait multiplié les précautions. C'était presque trop beau. Les plus réfléchis se demandaient comment ils conserveraient un barda si phénoménal le jour ou ils devraient se déplacer sans les camions.

Mais, en général, les soldats, émerveillés, s'amusaient comme des enfants en recevant ces impédiments ouatinés. Chaque wagon contint bientôt un peloton complet de .

*
* *

Nous repartîmes à travers la Galicie noyée dans les pluies de l'automne. Puis la file des trains s'orienta vers le sud. Des montagnes bleues luisaient très loin à l'occident. Un fleuve limoneux, bordé de milliers de joncs séchés, glissa sous les voitures : franchissant le Dniéster, nous nous engagions en Bessarabie.

Dès lors l'encombrement des voies de communication était tel qu'on mettait quinze ou vingt jours pour s'acheminer, par la ligne directe, de Lemberg au front. Des nuées de permissionnaires, que le retour au baroud n'enthousiasmait plus outre mesure, erraient d'excuse en excuse. D'éblouissants wagons-lits et wagons-restaurants glissaient encore, avec une régularité d'horloge, dans la direction d'Odessa. Du quai des gares ou nous pataugions pendant quarante ou cinquante heures d'attente, nous voyions soudain défiler ces longues voitures luxueuses et ces lampes orange.

Mais le trafic général se paralysait de plus en plus. Les barmen passaient toujours sans accroc, mais l'armée ne passait plus qu'au compte-gouttes. On aiguilla nos trains à travers la Roumanie, sur une ligne à voie unique.

[196]

*
* *

On nous avait laissé entendre que nous allions en Crimée.

La presqu'île de Crimée venait d'être coupée du continent par l'offensive des Soviets, mais des renforts allemands étaient envoyés d'Odessa par la mer. Nous vîmes donc sans étonnement, un matin, les remparts rouges de la vieille forteresse de Tiraspol, juchée sur la rive droite du Dniester.

De l'autre côté du fleuve, nous retrouvâmes les isbas uniformes, les puits aux longs manches de bois noir, les millions de cannes des tournesols, décapités, grisâtres, battus par l'hiver naissant. Le soir nous serions à Odessa !

Mais le train s'arrêta dans une gare terne, puis bifurqua nettement vers l'est. Le voyage en Crimée était fini. Pendant deux jours nous remontâmes interminablement. Nord-est ! Nord-est ! Nord-est ! Les grandes gares ukrainiennes défilaient, jonchées de neige. Des grosses filles rieuses, puissamment mamelées, gonflées dans leurs vêtements d'ouate, chichotant et crachotant des grains de tournesol, travaillaient sur les quais comme des débardeurs.

Nous avancions de plus en plus vers le Dniépr, très loin au nord de Dniépropétrowsk. Déjà nous entendions l'artillerie.

Le dernier soir, nous aperçumes les gerbes d'éblouissantes fusées à notre droite. Puis nous en vîmes d'aussi brillantes à notre gauche. Le train avança pendant plusieurs heures, coupant en deux cet étrange feu d'artifice. Nous nous introduisions de plus en plus profondément dans un goulet. Des avions descendaient mitrailler la voie. Devant nous, nous vîmes des bâtiments flamber. C'était Korsum.

Au milieu de la nuit, nous y débarquâmes.

L'Olchanka

Nous devions prendre position à une trentaine de kilomètres à l'est de Korsum.

Nos trois cent cinquante-quatre véhicules motorisés mirent trois jours pour franchir cette étape qui, normalement, eut pris deux heures.

[197]

Une boue énorme, l'effrayante boue russe, épaisse comme du caoutchouc fondu, engluait tous les chemins. Elle atteignait quarante ou cinquante centimètres de profondeur à la traversée des hameaux et des bas-fonds.

Nos chauffeurs néophytes devaient se débattre dans ces vasières visqueuses. Il fallait déclore des cerisaies, improviser de nouveaux passages. Nous arrivâmes à de grands marais qui précédaient une forêt de sapins. Là, nous dumes emprunter une piste formée de milliers de rondins, rivés les uns aux autres. Nous dansions sur eux comme à la foire.

La piste qui franchissait la pineraie était, elle aussi, damée de milliers de troncs d'arbres, non plus à cause de la bourbe, mais à cause du sablon dans lequel les voitures enfonçaient jusqu'au moteur.

Les Bolchevistes connaissaient les difficultés de ce passage. Aussi la forêt était-elle sillonnée par des groupes de partisans qui, la nuit, renardaient et posaient astucieusement des mines. Le matin, deux ou trois voitures sautaient. C'était la rançon quotidienne.

De cinq cents mètres en cinq cents mètres, d'énormes redoutes en bois avaient été bâties, pareilles à des forts africains. Des équipes de surveillance y vivaient, à l'abri de palanques impressionnantes.

*
* *

A l'est de cette pineraie s'ouvrait la plaine du Dniéper.

Un gros village s'étendait à plusieurs kilomètres à la ronde, Belloserje, ou était installé l'état-major de la fameuse Division SS *Viking*, à laquelle nous allions être adjoints jusqu'à l'été de 1944.

Armée merveilleusement, entièrement motorisée, composée de milliers de garçons formidables, carrés comme des bahuts et forts comme des bucherons, la *Viking* avait reçu pour mission de défendre le Dniépr, débordé déjà au nord-est et au sud par les divisions de Staline.

Des troupes soviétiques avaient été parachutées sur la rive droite du fleuve, dans la région de Bielloserje, au moment ou les Divisions allemandes en retraite refluaient lentement vers la rive gauche et

[198] attendaient, en masse, leur tour de passage aux rares ponts praticables.

Les parachutistes ennemis avaient été promptement pourchassés. Beaucoup avaient péri au cours de ces combats rapides. Les survivants avaient pu s'engouffrer dans la grande forêt de Tcherkassy. Ils y avaient rejoint de nombreux partisans.

*

* *

La zone qui nous était assignée, au sud du secteur de la *Viking*, bordait exactement la lisière ouest de la forêt.

Dans cette enclave boisée, formée sur la rive droite du Dniépr, parachutistes et partisans ukrainiens étaient arc-boutés depuis plusieurs semaines. Ils avaient fini par établir la liaison avec le gros de l'armée soviétique qui avait franchi le fleuve plus en aval.

La forêt était ourlée à l'ouest par une rivière, l'Olchanka, large de quinze à vingt mètres.

Coulant du sud, celle-ci atteignait un village appelé Starosselje, bifurquait un instant vers le nord-ouest, puis revenait le long du bois et descendait vers l'est. Elle dépassait un village nommé gentiment Baibusy, perché sur une colline de la rive gauche. De l'autre côté de la rivière, collé à la lisière même de la forêt et occupé par l'ennemi, se trouvait un hameau, Sakrewka.

L'Olchanka poursuivait ses tours et détours entre des falaises. Après cinq ou six kilomètres, elle atteignait un quatrième village, Mochny. Là, l'Olchanka s'écartait définitivement de la forêt. Elle était devenue plus large. Un long pont de bois la franchissait. Chaque isba possédait des nasses de pêche, des verveux, des sennes, des carrelets, aux formes bizarres.

Une admirable église, au dôme oriental, embellissait tout l'horizon.

De Mochny, l'Olchanka courait vers l'est pendant quelques kilomètres encore. Au bout d'une steppe roselière, un dernier bourg, qui portait le nom rocailleux de Losowok, était étalé sous le ciel pommelé de novembre. De hautes dunes blanches regardaient la rivière se jeter dans le Dniéper limoneux, entre des îles de sables blonds et de sapins noirs.

Tels étaient notre paysage guerrier et nos villages.

[199]

*

* *

Nous eumes à occuper, d'abord, le centre de ce secteur, c'est-à-dire les localités de Mochny et de Baibusy.

Le gros de notre brigade descendit vers Mochny, ses pêcheurs et son pont noirâtre.

J'avais, quant à moi, à défendre Baibusy. J'étais alors commandant de la Troisième Compagnie. Celle-ci était composée, pour une grande part, de futurs chefs de Jeunesse, triés sur le volet et qui avaient fait un long stage dans un séminaire de dirigeants. Ces garçons de seize ans, de dix-sept ans, étaient d'une pureté, d'un idéalisme cristallins.

J'arrivai avec eux à Baibusy. Deux longues files d'isbas jalonnaient la crête. Au pied de ces chaumines, le terrain déclivait doucement vers l'Olchanka pendant un kilomètre. La forêt, mystérieuse, nous regardait.

Les Russes s'étaient fortifiés à l'entrée du bois : apparemment, ils ne manifestaient pas leur existence. Nous installâmes nos mortiers, notre artillerie, notre Flak et notre Pak. Notre infanterie prit position.

Le village était calme. Le bois était calme. Pas un dos ne rampait dans les cannes grises des tournesols. Je fixai mon poste de commandement à la première isba du sud-est.

A huit heures, brusquement, une rafale, une seule, déchira l'ombre.

Cinq minutes après, mon P.C., traversé par les balles incendiaires, flambait au sommet de la colline, torche dorée aux millions de paillettes étincelantes.

Toute la crête était illuminée.

Pourtant plus rien n'avait été entendu après la rafale. Quelques dos bruns avaient du se courber en regagnant, à la sourdine, les joncs des berges. Dans les épiniers, là-bas, on regardait le feu avec des yeux brillants.

Entre la forêt et nous, la bataille était commencée.

[200]

La forêt muette

Nous nous étions installés, dans notre nouveau secteur du front ukrainien, le 21 novembre 1943. Quelques jours plus tard, afin d'aguerrir mes recrues et pour tâter le terrain, je passai, aux premières lueurs du matin, sur la rive soviétique.

Le pont de bois Baibusy-Sakrewka existait toujours, pont étroit que les Russes eussent pu faire sauter, aussi bien que nous ; mais chacun le réservait pour un mauvais coup.

Nous bifurquâmes vers le sud ; à une dizaine d'hommes, nous nous glissâmes à travers un champ de cannes de tournesols et nous atteignîmes la rivière Olchanka. L'eau était glaciale. Elle nous montait jusqu'au ventre. Je hissai un fusil mitrailleur sur l'autre berge pour protéger le passage. Puis nous rampâmes longtemps dans des gâtines jusqu'à ce que fut atteinte la forêt.

Les grands sapins étaient silencieux, le sable blond était vierge. Dans une clairière, nous trouvâmes un troupeau et deux pastoureaux. C'était tout.

Histoire de rendre aux Bolchevistes leur politesse du premier soir, nous mîmes le feu, en revenant, à trois meulards qui côtoyaient le secteur ennemi.

Nous rentrâmes bredouilles. Le bois gardait son secret.

*
*   *

Quand nos tranchées et nos barbettes furent solidement établies aux lisières sud-est et est du village de Baibusy, le général commandant le corps d'armée donna, comme il se doit, l'ordre de changer toutes les positions et de les installer plus en avant, en bordure même de l'Olchanka.

La troupe devait maintenant gîter en pleine campagne. Or l'hiver s'amenait. En haut de Baibusy, nous nous abritions à tour de rôle dans des isbas, des gourbis minables, certes, édifiés sur le sol nu, et dont les murs en torchis suintaient d'humidité. Mais il y avait tout

[201] de même un toit, deux petites fenêtres. En bas, c'était la plaine déserte, la boue, ou le sable mouillé des francs-bords.

Nous espaçâmes nos points d'appui sur sept kilomètres, le long des falaises ou à proximité du petit pont de Sakrewka. A deux cents mètres de l'Olchanka, une boulaie surmontait une butte : nous en fîmes la charnière de notre défense. Des pièces de Flak y furent traînées, la nuit. Un réseau de tranchées, précédées de barbelés, courait en haut des contrevallations.

Au bout de quinze jours, notre brigade eut à s'étendre fortement vers le sud, jusqu'au village de Starosselje.

Le nouveau secteur plongeait en pente brusque sur un village nommé Irdyn, aux mains des Soviets. Mais entre ce bourg et nos bunkers s'étendait une vaste steppe gâcheuse. Des coudées malvenantes, des ronciers et des joncs croissaient dans ces fondrières.

Il avait neigé. Des lapins couraient, agitant leur couette, plantant dans la steppe crissante des files de trous bleus et verts. Des soirs roses descendaient sur la forêt violette.

Mais nos garçons avaient la vie dure. Des patrouilles s'étaient hasardées dans les marais. La croute de glace s'était rompue. Il y`avait eu de nombreux pieds gelés.

Ces contretemps n'empêchaient pas le moral d'être guerroyant au possible : pour chaque patrouille de six hommes, quatrevingts bretailleurs se bousculaient et tempêtaient, dans l'espoir d'être choisis.

A l'autre extrémité du secteur, nos camarades de Mochny s'étaient incrustés le long de la rivière Olchanka.

Une piste bordait la berge. On voyait, dans la zone ennemie, au bas de la forêt mauve et violette, les ruines d'un monastère et les festons jaunis de sa vieille enceinte. Nos hommes piochaient, fossoyaient, étançonnaient, pendant que les guetteurs surveillaient la rive droite, zébrée de cannes de maïs.

Des Russes venaient le soir tâter le terrain, à la gribouillette.

Les nôtres, eux aussi, se glissaient, dans l'ombre, de l'autre côté de l'eau.

Mais les champs, noirs d'une boue glutineuse ou recouverts des premières neiges, étaient farcis de mines. Nous guettions les bruits

[202] de la nuit. Une lueur, un fracas, des appels, et les rescapés ramenaient des blessés, tièdes de sang.

L'un d'eux, un petit ouvrier mineur de Charleroi, âgé de dix-sept ans, fluet comme une fillette, avait eu les deux pieds et une main déchiquetés au cours d'une de ces sorties.

Il tint bon, pendant un mois, sur sa couchette à l'hôpital de campagne de Korsum. Chaque jour, il devenait plus transparent. Mais il souriait à chaque visite. Il était heureux de sa Croix de fer. Il mourut en tenant dans ses mains ce ruban écarlate, blanc et noir, comme s'il avait caressé un oiseau de paradis...

*
* *

La forêt était toujours aussi mystérieuse.

Pourtant, chaque nuit, des hommes se glissaient entre nos postes, prudents comme des chats-pards. On entendait chuinter, dans l'ombre. Bien loin, un autre cri de chouette répondait. Nous comprenions ces signes, nous devinions ces présences. Parfois, nos sentinelles tiraient. Mais, le matin, nous ne décelions ni traces de sang ni traces de pas.

Nous avions beau multiplier les patrouilles. J'allais moi-même passer des heures, la nuit, tapi, avec un de mes hommes, le long de l'eau. Nous ne surprenions rien. C'était à désespérer. Car, chaque matin, à cinq, à dix, à quinze kilomètres derrière nous, des camions sautaient sur de nouvelles mines.

Nos villages vivaient intensément dans la confusion des nuits, nourrissant les partisans soviétiques, recevant les consignes. Les Rouges glissaient dans l'ombre, sur leurs sandales en peau de cochon. Ils connaissaient le moindre détail du terrain. Ils étaient insaisissables.

Au bout d'un mois, ni nous ni la division *Viking* n'avions fait un seul prisonnier.

Du sang dans les fourrés

Il fallait, coute que coute, savoir ce qui se framait dans la forêt violette et blanche.

[203]

Les paysans chuchotaient. Nous avions fini par apprendre d'eux qu'environ dix mille hommes repairaient dans ce massif boisé de Tcherkassy.

Mais ou?

Ils recevaient du matériel : nous voyions, grâce aux ciseaux de nos postes d'observation, des Bolchevistes construire de nombreux bunkers et amener des pièces antichars qu'ils déplaçaient fréquemment.

Mais cela, c'étaient les cent premiers mètres. Qu'y avait-il au delà, sous ces immensités de pins et de rouvres ténébreux qui s'étendaient jusqu'au Dniépr à l'est, jusqu'à Tcherkassy au sud-est ?

Chaque isba était un mystère.

Nos villageois étaient accueillants, comme l'étaient presque toujours les campagnards de l'Ukraine. Ils maudissaient le communisme qui les avait subjugués, ruinés et avait fermé leurs églises. Mais ils avaient été traités, parfois, avec maladresse par des administrateurs allemands. Un certain nombre de familles avaient, depuis lors, un fils ou un père dans les renardières des bois voisins.

*
* *

Je veillais avec soin à ce que mon village de Baibusy fut, malgré la guerre, un village heureux. Le Wallon est gentil garçon. Il était vite de la maisonnée, rendait service, y allait de ses petits cadeaux.

J'avais fait rétablir le culte : un merveilleux pope, ressorti des bois ou il s'était caché pendant vingt-trois ans, officiait le dimanche, depuis l'aube jusqu'à midi, vêtu d'or et de violet. Le village entier assistait aux cérémonies, se prosternant cent fois, baisant cent fois le sol, lançant, pendant des heures, des chorals mélancoliques et ardents qui bouleversaient le cœur. Des dizaines d'icônes brillaient dans leurs châsses de cuivre et d'argent, à la lueur des cierges. Le pope à la barbe jaune baptisait les bébés de la semaine ; il leur faisait baiser interminablement les icônes, une par une ; puis il promenait à travers la chapelle chacun de ces nouveau-nés, hurlant à tue-tête. Il les dressait à bout de bras vers l'assistance, afin que tout le village connut et contemplât ce nouvel arrivage de paroissiens ! Il les rendait enfin, fourbus, aux mères aux pommettes plates, modestes et rayonnantes,

[204] vêtues, comme toutes les femmes de Baibusy, d'une longue cuculle monacale, brune, ornée de quelques fronces aux reins, tissée dans le village même.

Quels qu'eussent été les combats de la nuit, j'assistais régulièrement à l'office orthodoxe le dimanche matin, au milieu des vieux paysans aux barbes en broussaille, à côté des braves et de la marmaille porte-poux. Après des heures et des heures de prières du pope, notre aumônier chantait la messe catholique. Pas un assistant ukrainien ne se fut retiré. Ces gens étaient affamés de vie religieuse, et ils s'agenouillaient, très impressionnés, pendant que nous communions.

En aidant le vieux de mon isba, qui avait perdu la jambe droite à l'autre guerre, je rentrais à mon poste de commandement couvert de vermine mais ému par l'admirable simplicité de moeurs et par la foi de ces paysans.

Pourtant, de ces mêmes maisonnettes partaient, la nuit, à l'adresse des partisans, des ululations d'effraies.

Nous ne pouvions pas en vouloir à nos villageois d'avoir un cœur paternel. Mais nous les surveillions avec vigilance.

Leur bonté naïve surmontait tout naturellement nos complications occidentales. Ils aimaient leurs compatriotes, qui nous fusillaient de la lisière voisine. Mais ils nous témoignaient, à nous qui vivions dans leur bourg et sous leur toit, une égale affection simple, sincère et forte.

Lorsque je passais, le soir, ma houppelande blanche et croisais mes chargeurs de mitraillette, à la manière des Cosaques, la vieille se mettait à genoux devant les icônes. A l'aube, quand je rentrais du combat, les vieux étaient aux aguets. Je déposais mes armes, fumantes de gel, la vieille maman se signait, pleurait, touchait mes vêtements. Je n'étais pas mort ! Pauvres gens qui devaient, bons et doux, prier à la fois pour nous, reçus comme les enfants de la maison, et pour leurs enfants qui marronnaient en face...

*
* *

Nous reçumes l'ordre d'entrer profondément dans le bois. Il fallait absolument bouquer l'ennemi et faire des prisonniers.

[205]

A deux reprises, un peloton de ma compagnie franchit la rivière Olchanka, dans l'ombre. Mes escarmoucheurs étaient à une cinquantaine. Ils atteignirent les collines boisées, au-delà de Sakrewka, au lever du jour.

La forêt n'était qu'une succession de crêtes ou il était impossible de prendre des positions de combat. Nulle part, nos soldats n'eussent pu être les maîtres du terrain : de nouvelles crêtes, couvertes de buissons, renaissaient toujours, d'ou l'ennemi pouvait anéantir une Compagnie en quelques minutes. Les hommes avancèrent jusqu'à deux kilomètres de profondeur. Ils découvrirent des pistes, des traces de voitures attelées et de pas. Mais nul coup de fusil ne partit. L'ennemi s'écartait, faisait le mort ou se rembuchait. Nos expéditions aperçurent, tout juste, deux claquedents qui s'enfuirent aussitôt, après avoir jeté leur manteau miteux pour courir plus vite.

Ce furent les seules dépouilles de guerre que ma compagnie rapporta.

La Première Compagnie reçut l'ordre d'aller, à son tour, sonder le terrain. A quatre heures du matin, quinze volontaires, conduits par un jeune officier au tempérament de braise, entrèrent en silence dans l'eau glacée de l'Olchanka et disparurent à travers l'obscurité.

Ils atteignirent le vieux cloître. Dès alors, les premiers postes de guet soviétiques avaient été dépassés. Mais nul ululement avertisseur n'avait traversé la fin de la nuit.

Des lueurs s'allumèrent dans les cimes des branches : l'aube colombine se levait, là-bas, du dessus du Dniépr. Le lieutenant et ses quinze patrouilleurs avançaient, avançaient toujours.

Ils entendirent meugler des bêtes, virent des traces. En rampant de fourré en fourré, ils se hissèrent jusqu'à une crête ; à quelques mètres, deux soldats soviétiques montaient la garde ! Les prisonniers tant recherchés étaient à leur merci !

En un tournemain, ils se jetèrent sur ces deux sentinelles, les terrassèrent, les bâillonnèrent. Tout s'était passé sans un cri. Nos hommes firent trente mètres pour atteindre à nouveau le fond du vallon, à l'ouest, et entreprendre le retour.

Il y avait là quelques mares glacées. Un des deux captifs, brusquement, fit glisser son gardien et s'élança. Le coup de feu fatal qui le transperça donna l'alerte. En quelques secondes, une incroyable

[206] armée se précipita, une armée comme jamais nos hommes n'en avaient imaginée.

Au moment de la capture des deux gardiens, nos camarades étaient parvenus, sans le savoir, à l'entrée même d'un grand camp de partisans, abrité derrière la colline. Des centaines de combattants civils accouraient, les entouraient.

Et qui étaient ces combattants ? Non seulement des hommes, boucanés par la vie des bois, mais des bandes hurlantes de femmes échevelées, mais des meutes de gamins marmiteux, de treize ou de quatorze ans, armés de mitraillettes à soixante-douze coups !

Nos patrouilleurs avaient aussitôt formé le carré. Plus de quatre cents partisans soviétiques les écrasaient sous leurs rafales.

Notre jeune lieutenant avait été abattu un des premiers, d'une balle à la tête. Les autres devaient à tout prix se dégager du traquenard, sans plus attendre. Il était vain de tenter de rétrograder. La retraite était coupée. Une mitraillette jetait son ruban de feu sur le côté de chaque arbre.

La dernière possibilité de salut consistait à foncer tout droit à travers le camp soviétique, pour essayer de se dégager, ensuite, par un mouvement tournant. A travers les vaches, les moutons, les feux, les huttes, nos soldats se jetèrent à corps perdu, semant une panique folle parmi des hordes de vieilles femmes haillonneuses.

Deux de nos camarades, seulement, échappèrent au massacre. Ils errèrent longtemps dans la forêt. A la nuit, un de nos postes avancés les recueillit, à demi morts.

*
* *

Les plus puissantes divisions du Reich avaient, au début de décembre 1943, entamé la contre-offensive qui visait à reconquérir Kiew. Elles avaient pleinement réussi au début, crevant le front à Schitomir, s'enfonçant de quatre-vingts kilomètres à l'intérieur de la tête de pont soviétique.

Une fois de plus, elles furent stoppées par la boue et ramenées en arrière, avec de grandes pertes.

Au lieu de se rétablir, la situation avait donc fortement empiré.

[207] Cette fois, c'était nous qui étions menacés, directement, au nord et au nord-est. D'autre part, au sud et au sud-est, les divisions du général russe Koniev cognaient dur, élargissaient leur poussée bien au-delà du Dniéper, en direction de Kirovograd et d'Uman. Nous voyions les grands incendies roses qui, sur les horizons opalins, marquaient la progression de l'ennemi.

L'État-Major du Corps d'Armée voulait absolument connaître les intentions des Soviets au centre du secteur.

Le nord craquait. Le sud craquait. En face, à l'est, dans cette forêt damnée de Tcherkassy, que se préparait-il ?

L'ordre parvint de nous lancer dans une opération de plus grande envergure. Elle aurait lieu à l'aube du 23 décembre. Le plan était extrêmement audacieux. Trois cents de nos hommes traverseraient, la nuit, secrètement, les trois kilomètres de marais profonds qui séparaient de la forêt de Tcherkassy le sud-est de Starosselje.

La colonne s'infiltrerait entre les postes de garde soviétiques ; elle s'engagerait ensuite dans la forêt, derrière les positions ennemies ; elle progresserait latéralement pendant quatre kilomètres, de sud-est à nord, jusqu'à la hauteur de la localité d'Irdyn.

A l'heure H, les trois cents hommes bondiraient à l'assaut, se rabattant dans le dos des Russes ; ils anéantiraient le secteur.

J'avais à commander l'opération.

Le 22 au soir, je laissai mon testament sur la petite table en bois blanc de mon isba, et je partis pour cette nouvelle équipée.

Irdyn

A minuit, nous devions être à Starosselje.

Il neigeait.

Nos camions mirent quatre heures pour franchir, sur une piste de rondins, les quinze kilomètres qui, à travers les pineraies du sud-ouest, nous amèneraient au relais. Nous devions accomplir ce détour par les arrières du front, afin que l'ennemi ne put déceler aucun préparatif.

De Starosselje, nous descendîmes vers les marais. Nous avions à aborder ces gâtines au sud des positions à détruire ; ainsi les Rouges d'Irdyn, eux non plus, ne se douteraient de rien.

[208]

La Deuxième et la Troisième Compagnie d'Infanterie de la Brigade *Wallonie* travailleraient accouplées ; des détachements allemands de sapeurs, chargés de mines et de lance-flammes, nous accompagnaient ; leur mission consisterait à détruire chaque maison-fortin d'Irdyn, au fur et à mesure de notre assaut. Nos Compagnies d'Infanterie se déploieraient dans les bois à l'est d'Irdyn, sur toute la largeur du bourg, s'empareraient de la localité et se cramponneraient au terrain pendant tout le temps nécessaire aux travaux d'anéantissement. Lorsque aurait été complètement annihilé, par les mines et par le feu, ce point de départ probable d'une attaque soviétique au centre du front, nous aurions à regagner nos lignes, selon les possibilités du moment, à travers les marais.

Nous suivions, dans le plus grand silence, une piste escarpée. La marche de la colonne durcissait la neige. De temps en temps, un homme dégringolait du haut de la piste, lâchant son fusil mitrailleur et son casque, qui roulaient avec lui au fond du ravin.

La colonne aboutit aux vasières : il était presque quatre heures.

Le clair de lune venait de s'éteindre dans des brouillards propices.

Sur trois kilomètres de profondeur se déroulaient mystérieusement les marais noirâtres, difficultueux, pleins de pièges.

Un guide nous précédait. Une nuit plus tôt, il avait tenté seul la traversée et connaissait, plus ou moins, les fondrières. Je m'engageai derrière lui, suivi des trois cents hommes muets, à la queue leu leu, inquiets du moindre bruit.

Presque partout la neige avait été absorbée par l'eau et par la vase.

Mes soldats, vêtus de leur volumineux équipement d'hiver, étouffaient. Leurs visages étaient gluants sous les gros bonnets de fourrure. Parfois il fallait franchir des riviérettes sur un tronc d'arbre.

Les jambes tremblaient. L'obscurité était profonde. Des soldats glissaient, tombaient dans l'eau jusqu'à mi-taille.

C'est alors qu'au sud-est résonna le hurlement lugubre d'une sirène. Je crus l'affaire perdue. Chacun se terra dans la vase. Mais la sirène hurlait toujours. Rien ne se produisait.

Rien ne se produisit. Nous ne comprîmes jamais rien à cet incident. Peut-être y avait-il eu une alerte ailleurs ? Le hurlement dura vingt minutes.

[209]

Nous reprîmes notre marche.

Nous devinâmes, dans l'ombre, la masse confuse de gros buissons. Là se trouvait la rive. Mais là aussi devaient se trouver les postes ennemis.

Nous ne posions plus nos bottes de feutre qu'avec une cautèle extrême, afin de ne point signaler notre présence. Quel drame si, brusquement, le tir soviétique avait éclaté, parmi une troupe épuisée qui n'avait comme voie de retraite, dans la bousculade, que cette zone spongieuse !

J'atteignis un petit bosquet. Un homme me rejoignit, puis un autre. Nos trois cents contrebandiers passèrent, furtifs comme des chauves-souris. La forêt était près de nous. Dans un silence hallucinant, la troupe, camouflée dans la neige, se reposa pendant quelques minutes.

Nous nous étions insinués au bon endroit. Les postes soviétiques, à notre gauche et à notre droite, devaient être assez éloignés de l'endroit ou notre expédition était sortie des marais, à moins que les sentinelles russes n'eussent dormi avec trop de conviction, certaines que jamais une troupe ennemie ne franchirait en force cette zone infâme de trois kilomètres de moyères inconnues.

En tout cas, nous étions bel et bien à plusieurs centaines d'hommes de l'autre côté de la ligne de combat soviétique. Il nous restait à la longer prudemment pendant quatre kilomètres, jusqu'à l'instant ou nous serions exactement à l'est du point d'appui russe d'Irdyn.

Cette marche nocturne, commandée à la muette, en plein secteur ennemi, se fit par une route de bucherons qui traversait la forêt de Tcherkassy. Des patrouilleurs et des sapeurs munis de détecteurs de mines progressaient à cinquante mètres en avant de notre colonne.

Le doigt à la gâchette, nous les suivions dans les deux talus du chemin, prêts à nous replier sous le bois en cas d'attaque.

Mais mieux valait ne pas penser à une attaque, dans une pareille situation, au sein même du dispositif soviétique, sans aucune possibilité de secours ou de dégagement. Si l'ennemi avait deviné que trois cents hommes se promenaient ainsi, à cinq heures du matin, dans ses arrières, s'il avait refermé sur nous la nasse, nous eussions tous été exterminés, tôt ou tard, quelle qu'eût été notre résistance.

[210]

*

* *

Le jour entreluisait.

Nous approchions du but. J'engageai à la boussole l'infanterie à travers tout, afin d'atteindre l'orée du bois, près d'Irdyn.

La Deuxième Compagnie avait l'ordre de bondir à l'assaut en débouchant du sud-est. Elle se trouva donc assez rapidement sur sa ligne de départ.

La Troisième Compagnie, elle, attaquerait en plongeant de l'est vers l'ouest. Elle devait, sous le couvert des arbres, remonter encore toute la lisière du bourg, interminable comme le sont les villages russes.

La neige était épaisse. La forêt était peuplée de sapins jeunes, très serrés. J'avais déployé mes hommes, car j'ignorais tout de la position des postes de sécurité de l'ennemi : à chaque seconde, la bagarre pouvait éclater. Je voulais retarder celle-ci jusqu'à l'extrême limite. Sinon, comment atteindre jamais l'est d'Irdyn ? Nous devions absolument y parvenir sans provoquer d'alerte.

Nous rampâmes longtemps dans la neige, à cent mètres de la lisière de la pineraie. Nous voyions, en plongée, les toits d'Irdyn, quelques fumées, des clôtures.

Il y avait vingt minutes que nous progressions quand j'aperçus deux soldats soviétiques. Ils avaient du entendre quelque chose. Ils^portaient sur la tête leur grosse chapka brune fourrée ; ils regardaient, anxieux, dans notre direction.

Mes hommes étaient ensevelis dans la neige. Légèrement soulevé, j'étudiais le terrain. D'autres Russes surgirent, une vingtaine, puis une trentaine, aussi silencieux que nous, la mitraillette dans les mains.

*
* *

Nous rampâmes à nouveau. Les Rouges avançaient à notre hauteur, ne comprenant visiblement rien à ce qui pouvait se passer dans ce bois, car le front allemand était dans l'autre sens, à l'ouest et non à l'est ; pour eux, la direction ou nous nous trouvions, c'était l'arrière ;

[211] alors, pourquoi du bois mort craquait-il ? Pourquoi avaient-ils vu des branches de sapin trembler ?...

Flanqués sur notre gauche par cette étrange escorte, nous pumes encore franchir une cinquantaine de mètres. La cible était tentante : quelques rafales, et trente ennemis eussent été fauchés. Je faisais des signes désespérés à mes compagnons pour retenir leur impatience. Nous n'étions pas là pour tuer trente hommes, mais pour prendre Irdyn. La seule chose qui comptait, dans l'immédiat, était de parvenir le plus loin possible à l'est.

Nous vîmes, à notre gauche, le centre du bourg.

Soudainement, ce fut le choc. Deux bunkers soviétiques étaient à vingt mètres devant nous, dans la forêt même. Leur feu venait de se déchaîner. En hurlant, nous nous jetâmes au corps à corps, Les Russes, des colosses hirsutes, se défendaient âprement. J'avais eu ma mitraillette brisée en deux dans les mains : je me saisis du gros fusil mitrailleur d'un blessé et sautai à pieds joints au milieu des fortifications des Soviets. Nos hommes fauchaient les Rouges. Ceux d'entre eux qui avaient survécu à notre furia se rejetèrent vers le village. Nous bondîmes à leurs trousses.

*
* *

Une fois ces deux redoutes conquises, c'était tout le système des Soviets pris à revers, mais très puissant, qu'il nous faudrait affronter.

Au sud, j'entendais le fracas de la bagarre déclenchée par la Deuxième Compagnie. Elle menait, de fortin à fortin, un terrible combat. Des dizaines de maisons flambaient, preuve que les sapeurs étaient déjà au travail. En attendant que la Deuxième Compagnie eut pu nous rejoindre, nous devîons tenir bon et gagner.

Les Rouges avaient retourné sur nous leurs mitrailleuses, leurs lance-grenades et leur artillerie : obus et grenades pleuvaient tout autour de nous, mouchetant d'étoiles grises la neige blanche.

J'avais été blessé à la main droite. Partout des hommes s'affaissaient. Le terrain, jusqu'aux abords des maisons, était absolument nu. Nous ne parvînmes, à quelques-uns, jusqu'à la première isba qu'en nous laissant rouler comme des tonneaux sur la pente neigeuse, la

[212] mitrailleuse collé au corps. Le sol était constellé des fines fleurs nacarat, semées dans la neige par le sang des blessés.

Nos chars d'assaut, sur la côte d'en face, avaient reçu l'appel de nos fusées : ils suivaient et soutenaient exactement notre progression. Leurs obus nous ouvraient des brèches. Nous occupâmes la crête du bourg. Nos mitrailleusess clouaient l'ennemi. Quelques mêlées encore, sauvages mais décisives, et les Soviets furent expulsés de tout le secteur, rejetés vers le bois au nord-est.

La Deuxième compagnie avait fait des prouesses. Ses plus audacieux assaillants nous rejoignirent en menant un grand tapage. Irdyn était pris. Plus de quatre-vingts cadavres de soldats soviétiques, tombés dans le corps à corps, étaient épars, les jambes ouvertes, les mains gluantes de sang. De nombreux blessés se traînaient dans la neige. Un Russe, un seul, s'était laissé maîtriser, intact.

Les pionniers allemands avançaient avec lenteur et méthode, comme toujours ; le village était vide de civils, heureusement : les maisons fortifiées, soufflées par les mines, montaient en l'air puis retombaient, plates comme des planches. Les hangars, le kolkhoze agitèrent, dans le ciel cristallin de l'aube, les grands drapeaux rouge et or de leur incendie. Une heure encore, et tout le dispositif des Rouges serait anéanti.

*
* *

Bientôt nous vîmes que cette heure allait être une heure d'enfer.

Le bruit du combat avait promptement alerté toute la forêt. Des renforts soviétiques arrivaient de toutes parts. L'ennemi, rejeté dans le bois en pente, plongeait sur le village en feu. Des tireurs d'élite russes s'étaient hissés dans les arbres. Nous avions formé un barrage juste à la lisière du bois, mais nous subissions un feu écrasant.

Les pionniers allemands se hâtaient. Encore devaient-ils aller jusqu'au bout de leur tâche. L'ennemi tourbillonnait, nous contractait. Que ferions-nous tantôt, lorsque notre colonne devrait se retirer, s'engager dans la fange poisseuse des marais et franchir à découvert ces trois kilomètres ?...

[213]

Je donnai l'ordre aux trois quarts de la troupe de commencer le mouvement de repli. Pendant ce temps-là, nous menions contre-attaque sur contre-attaque.

Au bout d'une heure, le gros de la colonne fut hors de portée du tir des mitrailleuses soviétiques. Nous voyions les hommes, pareils à des mouches, se débattre dans la glu des marais. Eux, en tout cas, étaient sauvés.

Les sapeurs avaient complètement terminé leur travail titanesque. Ils s'étaient retirés à leur tour. Il ne nous restait plus qu'à décrocher.

Ce ne serait pas une mince affaire.

*
* *

Nous mîmes trois heures pour franchir les trois kilomètres de bas-fonds gâcheux.

Avec quelques mitrailleurs, je m'étais arc-bouté, à la sortie du village, à un talus de Decauville qui, avant la guerre, charriait la tourbe des marécages. De ce rempart, nous tirions tant que nous le pouvions pour clouer l'ennemi au-dehors du bois.

Le gros de mon peloton d'arrière-garde s'était engagé dans les gâtines, portant les derniers blessés. Parmi ceux-ci, certains se savaient perdus. Un jeune métallo de Paris — nous avions, dans notre brigade, une centaine de volontaires français — avait eu un bras arraché et le ventre ouvert. Il exigea qu'on l'adossât, ainsi déchiqueté, à une meule de paille : , dit-il simplement.

La plupart des blessés ne pouvaient plus faire un pas. Un de mes , notamment, avait eu les deux poumons traversés. Le torse nu sur la neige, les deux petits trous roses frémissant dans la peau jaune, il avait le visage absolument poracé. Nous devions, à tout prix, sauver ces pauvres garçons. Les plus forts d'entre nous les emmenaient sur leur dos. Mais la boue s'effondrait, il fallait franchir des ruisseaux profonds : des blessés tombaient, disparaissaient dans l'eau glacée, d'ou on les retirait à grand'peine.

A deux petites équipes, nous nous relayâmes pour couvrir cet ultime

[214] repli. Nous tirions ; l'autre équipe prenait position à cent mètres derrière nous ; lorsqu'elle était prête à ouvrir le feu, nous courions, par les flancs, prendre position à cent mètres en retrait.

Un de mes derniers compagnons avait reçu dans le ventre une horrible décharge. Chacun de nous le portait à son tour, tant bien que mal. Nous avions le dos complètement trempé par son sang. Nous pumes le traîner avec nous jusqu'à la fin du combat. Il mourut deux jours plus tard, douloureux mais libre...

A midi, nous atteignîmes, enfin, au bout des marais, la colline de Starosselje, sans avoir abandonné un seul blessé et sans avoir lâché notre prisonnier soviétique, tant désiré par le commandement.

Par des sentiers escarpés, nous rejoignîmes nos panzers, portant nos compagnons sanglants sur des branchages.

Irdyn avait été anéanti. Nous avions réussi pleinement. Mais nos visages étaient tendus. Notre imagination et nos souvenirs étaient ailleurs. Nous nous hissâmes sur nos camions, étonnés et gênés d'avoir tant de place...

Fêtes

Pour la Noël 1943, chaque cagna avait planté son arbre de Noël, blanchi avec de l'ouate subtilisée aux infirmiers.

Au front, je n'ai jamais vu que des Noëls tristes. L'homme buvait, chantait, goguenardait ; pendant une heure, c'était très bien. Puis chacun se rappelait la Noël à la maison, les troncs qui rougeoyaient, les enfants éblouis, l'épouse attendrie, les chants si doux. Les yeux se perdaient dans le lointain, rejoignaient des hameaux, des appartements jadis heureux. Un soldat sortait ; on le retrouvait qui pleurait tout seul, sous la lune.

Ce soir

là, il y eut plusieurs suicides à la Division. Le cœur éclatait, trop tendu par tant de mois de séparation et de souffrances.

J'avais voulu visiter tous les bunkers de nos Volontaires. Dans la neige et l'ombre, je fis une dizaine de kilomètres, pénétrant dans chaque abri fumeux. Certains groupes de combat — les jeunes surtout — avaient tenu le coup et faisaient la gogaille. Mais je trouvais beaucoup plus de visages graves que de sourires. Un soldat, ne se

[215] contenant plus, s'était jeté au sol et sanglotait contre la terre, en appelant ses parents.

A minuit exactement, au moment ou ceux qui crânaient encore venaient d'entonner le Minuit, Chrétiens !, le ciel s'enflamma. Ce n'étaient certes ni les Anges Annonciateurs ni les trompettes de Bethléem : c'était l'attaque ! Les Rouges, se disant qu'à cette heure-là nos hommes seraient entre deux vins, avaient ouvert le feu de toute leur artillerie et arrivaient au combat !

En fait, ce fut un soulagement. Nous bondîmes. Et, dans la neige illuminée par les obus, par les balles traçantes, par les coups de départ des canons, par les fusées, vertes, rouges ou blanches des guetteurs, nous passâmes notre nuit de Noël à barrer le passage de la rivière Olchanka à l'ennemi déchaîné.

A l'aube, le feu se calma. Notre aumônier distribua la communion à la troupe, qui monta des positions, équipe par équipe, jusqu'à la chapelle orthodoxe ou fraternisaient, très chrétiennement, notre curé wallon, vêtu de feldgrau, et le vieux pope à la mitre violette.

Là, les cœurs douloureux ou amers trouvèrent l'apaisement. Les parents, l'épouse, les enfants chéris avaient entendu la même messe, là-bas, et reçu la même Eucharistie... Les soldats redescendirent avec des âmes simples, pures comme la grande steppe blanche qui miroitait dans l'après-midi de Noël.

*
* *

Autour de la petite isba qui me servait de poste d'observation et de commandement, les grenades et les obus avaient entaillé ou crevé toutes les bâtisses. Ma pauvre masure, avec ses trois cerisiers dénudés et son vieux puits caparaçonné de glaçons, sortait, chaque fois, à peu près indemne de la tornade. La vieille paysanne regardait avec effroi les éclats tourmentés plantés dans le hourdis. Elle rentrait vite dans le noir de la bicoque, en se signant plusieurs fois.

Les deux voisines avaient été déchiquetées le jour de la Noël, juste au moment ou elles buvaient le bordj. L'obus était entré tout droit par une petite fenêtre.

Mais il ne pouvait pas arriver un obus par chaque fenêtre. Et puis,

[216] au front, la mort est partout. Il suffit qu'on s'affole un instant ou qu'on recule pour se faire abattre.

Au combat, un homme peureux est un homme mort. Le courage en impose plus qu'il n'expose. La mort, elle aussi, se laisse intimider, mais il faut la regarder bien en face.

*

* *

Le Nouvel An de 1944 arriva.

Nous aspirions à être au 3 janvier, au 4 janvier, lorsque l'année se serait enfin mise en marche, lorsque les jours seraient redevenus des jours ordinaires, pendant lesquels on ne pense pas, ou le moins possible.

Mais nous avions à nous attendre à un nouveau coup des frelampiers d'en face. Sans doute allaient-ils rééditer, à minuit tapant, l'estocade de la veillée de Noël ?

Nous reçumes l'ordre de devancer l'ennemi. C'est nous qui allions attaquer, pendant cette nuit du Nouvel An.

Deux Pelotons de ma Compagnie s'engagèrent dans l'ombre de la plaine neigeuse, traversèrent l'eau, se répandirent dans des buissons branchus.

Mon troisième Peloton avait franchi l'Olchanka à un kilomètre à notre droite. Sa mission était purement provocatrice. Il devait se porter derrière des roncières à quelques centaines de mètres au sud du village de Sakrewka, déclencher de là un feu violent, pour que l'ennemi se précipitât en masse dans cette direction : alors mes deux autres Pelotons bondiraient dans les redoutes qui faisaient face à nos positions de Baibusy.

Nos soldats s'élancèrent à l'assaut, purent bousculer violemment l'ennemi, provoquer chez lui un désordre total.

Nous revînmes au petit jour.

Je portais sur mon dos un tout jeune volontaire qui, se jetant le premier dans un bunker soviétique, avait reçu, en plein, une décharge de mitraillette.

Il avait les deux genoux éclatés. Il ne poussait pas un gémissement. Ses cheveux d'enfant se collaient en boucles sur son front moite. Pauvre gosse, atrocement mutilé, qui souffrait le martyre à l'heure ou,

[217] dans le monde entier, des millions d'êtres terminaient une nuit d'orgie...

Premier janvier... Cinq heures du matin... Le doux soleil rouge avançait au-dessus de la forêt blanche et rousse. La steppe finissait de bleuir. Les armes s'étaient tues dans la vallée. Partout, dans l'univers, à cet instant, on dansait, on buvait ; des femmes poussaient des cris aigus ; des hommes à demi ivres avaient sur la face les stigmates de tous les vices qui les travaillent... Et, dans le jour qui lentement montait sur la steppe blanche, un gosse brisé allait mourir parce qu'il avait cru à quelque chose de grand, parce qu'un idéal pur et fort l'avait porté au sacrifice...

Avec lassitude j'ai posé, ce matin-là, près de mon isba, sur la neige adamantine, l'enfant aux boucles gelées : ses yeux avaient cessé de regarder un monde dont il n'avait pas pu mesurer toute la bassesse et pour le salut duquel il était mort...

Sakrewka

L'année 1944 commença mal.

Les troupes soviétiques poussaient puissamment au nord-est aussi bien qu'au sud-est de notre secteur. Leurs progrès étaient indiscutables et impressionnants.

Cependant, nulle trace d'inquiétude n'apparaissait dans les ordres que nous recevions. Nous étions censés nous être installés au confluent de 1`Olchanka et du Dniéper jusqu'à la fin du monde.

Même, des actrices de Berlin étaient arrivées à quelques kilomètres en retrait de nos lignes. Les agents de liaison motocyclistes, qui avaient tout juste éclaboussé au passage ces belliqueuses

bayadères, décrivaient leurs appas avec une éloquence fiévreuse et en prenant des airs souverainement entendus.

Pourtant, chaque jour, les énormes pattes de la tenaille soviétique se rapprochaient, dans notre dos.

Mais nous n'avions pas à nous soucier de ces contingences. Pour un soldat, la guerre, c'est son secteur. Le reste, c'est l'affaire des généraux et des journalistes.

[218]

*
* *

La Brigade d'Assaut *Wallonie* reçut l'ordre de procéder, à la fin de la nuit du 3 au 4 janvier, à une opération à laquelle participeraient nos canons d'assaut blindés. Le but, c'était le fameux village de Sakrewka, à travers lequel nous nous étions déjà rués durant la nuit du 1er janvier. Cette fois-ci, nous devrions, au-delà du hameau, faire sauter les fortifications construites en profondeur dans la forêt.

On nous demandait, surtout, de ramener des prisonniers.

En 1941 et en 1942, nous ne savions ou les mettre. Maintenant, les soldats soviétiques se battaient jusqu'à la mort ou nous glissaient dans les doigts comme des couleuvres. Le général Gille, le commandant de la *Viking*, voulait, au moins, cinq prisonniers, afin que des recoupements fussent possibles.

La Première Compagnie franchirait l'Olchanka à trois heures du matin et se camouflerait dans la forêt ennemie, au nord-est de Sakrewka, pour interdire l'accès à tout renfort soviétique au cours de la bataille. Ma compagnie passerait la rivière sur des canots pneumatiques, à deux heures du matin, et se glisserait à l'entrée ouest de Sakrewka, en attendant l'heure de l'assaut. La Deuxième compagnie déboucherait, elle, du sud, venant de Starosselje par la route forestière.

Des pionniers détecteraient discrètement, la nuit, les mines de ce chemin. A cinq heures du matin, les canons d'assaut démarreraient, portant sur leur blindage la masse des hommes ; ils fonceraient vers Sakrewka ; les fantassins attaqueraient alors, déployés entre les blindés.

C'était une rude opération.

Nos canons d'assaut pouvaient sauter en route. Et, au front, le matériel importe avant tout.

*
* *

Ma compagnie s'était tapie non loin de l'Olchanka, à environ trois cents mètres au nord des positions de guet habituelles de l'ennemi. Nos longues houppelandes blanches se confondaient parfaitement avec la neige. Je descendis jusqu'au ras de l'eau, dans l'ombre de la nuit

[219] épaisse. Je restai plus d'une heure, l'oreille collée au sol. Pas un pas ne sonnait sur la terre gelée. Pas un clapotis n'agitait le courant.

Les pionniers avaient fini de gonfler nos canots pneumatiques. Ils les posèrent doucement sur l'eau noire.

Il fallut tendre un câble, car le courant était vif. Cent hommes passèrent, canot par canot, sur la rive droite.

Il restait à franchir environ mille mètres avant d'atteindre la forêt. De mon petit poste de commandement, juste devant Sakrewka, j'écoutais, les nerfs tendus, siffler le vent. Le vent miaulait sur la steppe. Mais il n'apportait aucun bruit. Ni l'ululement d'un strix, vrai ou faux, ni le déclic d'une arme.

Mes hommes avaient atteint les collines boisées.

Le temps passa. Bientôt résonnerait le bruit lointain de nos blindés pénétrant dans la forêt par la route du sud. Déjà nos pionniers s'étaient insinués entre les postes soviétiques ; ils détectaient les mines, les déterraient discrètement. La forêt était pleine de ces présences muettes. J'avais le cœur serré en pensant à tous ces courageux garçons qui, simplement, dans la nuit glacée, avançaient et travaillaient, ou attendaient, ou rampaient dans la neige pour transmettre des ordres.

Il allait être cinq heures du matin. Le roulement des chaînes des chars gronda, lançant son grand vacarme de palettes. Les Rouges, qui occupaient la lisière de la forêt, au sud, n'avaient même pas eu le temps d'être bien réveillés : nos soldats, bondissant des blindés, s'étaient jetés, grenade au poing, dans les abris !

Les Russes, abasourdis, se saisirent en hâte de mitraillettes. Mais la surprise avait été complète, tout le monde fut forcé, tué, blessé ou prisonnier. Sans désemparer, nos chars poursuivirent leur marche, semant la terreur à travers la forêt.

*
* *

J'avais tiré les fusées d'attaque dès la minute ou les fusées de la Deuxième Compagnie avaient projeté dans le ciel leurs éblouissantes paraboles. Une partie de mes hommes s'étaient précipités à travers Sakrewka, par le nord-est et l'est, dans le dos de l'ennemi, à la rencontre de nos blindés qui débouchaient du sud. Les autres forlançaient

[220] et défonçaient, dans les crêtes boisées, les servants des pièces antichars.

Le corps à corps, ou les Wallons étaient sans pareils, décida de l'affaire. L'officier soviétique qui commandait les batteries d'artillerie se fit sauter lui-même au moyen d'une grenade lorsqu'il vit ses pièces perdues.

Des dizaines de combats individuels avaient lieu au pied de la forêt. On s'entreperçait dans les isbas, dans les ravins, autour des meules de paille. Une de nos équipes de téléphonistes s'était fait accrocher à l'extrémité est du champ du combat : en quelques secondes, les cinq spécialistes, empêtrés dans leurs bobines et leurs appareils de téléphone, avaient été terrassés, entraînés dans le bois. Ils disparurent pour toujours.

Un de nos blindés avait été atteint. Nous pumes le dépanner sans trop dê mal. Nous avions conquis un matériel lourd impressionnant : exactement tout ce qui se trouvait à Sakrewka.

Nous ramenâmes plus de trente prisonniers soviétiques, dépenaillés comme toujours, mais forts comme des bêtes, vivant d'ailleurs comme elles, gîtant dans n'importe quel liteau, roulés dans leurs souquenilles crasseuses.

Ces soldats informes vivaient de ce qu'ils trouvaient dans les isbas, dans les champs d'hiver ou sur les cadavres : têtes de tournesols moisies, gousses de maïs boueux, pain durci.

Ils avaient la résistance des brutes des cavernes : mais ils possédaient, en plus de leur robustesse animale, des mitraillettes ultramodernes, dotées de chargeurs de soixante-dix cartouches. Dans le sac poisseux accroché à leur dos par une vulgaire ficelle, ils tenaient de quoi combattre pendant une semaine, deux semaines, tapis dans des épiniers, à un détour de forêt, à une entrée de village.

Ces géants hirsutes, ces Mongols oreillards au crâne melonné, au poil noir et dru, aux pommettes plates comme des tranches de couenne, ces Asiatiques félins aux petites pupilles brillantes, jamais lavés, haillonneux, infatigables, paraissaient des monstres préhistoriques à côté de nos jeunes soldats au corps frêle, aux reins levrettés, à la peau fine.

Nous ramenions cette gueusaille comme si nous avions saisi des sangliers dans leur souille. Ces grosses faces de sauvages riaient parce

[221] que nous ne les avions pas tués et parce que nous leur donnions des cigarettes.

Mais si nous avions pris trente sauvages, il en restait dix mille en face. Il y en avait des centaines de milliers à l'est, au nord-est, au sud-est.

Ces masses pelues avançaient.

Nous devinions, nous sentions déjà l'étreinte de la horde.

Premiers craquements

Les armées soviétiques déferlant du nord et les armées soviétiques découplées au sud-est se rapprochaient de plus en plus. A l'ouest, à quatre-vingts kilomètres dans notre dos, il ne subsistait qu'une entr'ouverture d'environ cent cinquante kilomètres entre les deux battants soviétiques.

Les 7 et 8 janvier 1944, on put croire que tout était perdu au Dniéper. Fonçant du nord-ouest, des chars rouges s'étaient rués à travers les arrières du front allemand, embrochant cent kilomètres en deux étapes.

Les méthodes des Russes étaient simples. Certains de leurs chars étaient complètement remplis de mitraillettes et de chargeurs : la population civile des bourgs, envahis à boule-vue par cinq, six, dix chars, étaient immédiatement rassemblée ; chaque va-nu-pieds, chaque gamin guenilleux recevait une arme automatique. Une heure plus tard, sans autre aguerrissement, deux cents, trois cents bachi-bouzouks aux blaudes loqueteuses accompagnaient les tanks de l'U.R.S.S.

L'armée soviétique se recréait, sans mal et sans instruction, au fur et à mesure des percées. Ces réserves de matériel humain étaient pratiquement inépuisables.

Heureusement, le coup de force des Rouges, les 7 et 8 janvier 1944, n'avait été qu'un coup chanceux, d'une audace magnifique. Seules quelques dizaines de chars soviétiques avaient forcé le passage et mené sans débrider cette extraordinaire sarabande à cent kilomètres de profondeur derrière le front.

Des chars allemands, rassemblés en hâte, finirent par les encadrer.

[222] L'essence manqua aux tankistes russes. Ils tentèrent alors de cacher leurs chars dans des bosquets ou des halliers. Ils furent tous repérés au bout de deux ou trois jours et foudroyés l'un après l'autre.

*

* *

Mais l'alerte avait été vive, Si les Soviets avaient jeté des forces plus compactes, le coup eut définitivement réussi.

A dire le vrai, notre position en flèche, au Dniéper, était intenable. Nous occupions la pointe d'une longue lance. La Division *Viking* et la Brigade d'Assaut *Wallonie* étaient les seules forces de toute l'armée du sud-est à être encore accrochées au grand fleuve ukrainien. Tôt ou tard, nous allions nous faire couper.

A notre arrivée, en novembre 1943, il était évident déjà que nous étions condamnés. Au début de janvier 1944, cette réalité était plus éblouissante encore. Seuls la suppression de notre perche à haricots et un alignement rigoureux du front pouvaient — à condition de faire vite — nous sauver d'un encerclement certain.

Nous crumes qu'on avait compris laˆ situation en haut lieu, car nous reçumes l'ordre de décrocher : nous aurions à nous installer en retrait, sur une seconde ligne, construite à vingt kilomètres plus au sud-ouest.

Ce n'était pas encore brillant. Mais c'était sans doute un premier pas.

Le repliement devait avoir lieu à minuit. Nous avions déjà reconnu les nouvelles positions. Tout était prêt.

A onze heures du soir, un contre-avis de la Division annula toutes les dispositions. Hitler lui-même avait violemment ordonné qu'on restât au Dniéper. Abandonner le Dniéper, c'était accepter une défaite morale ; c'était aussi perdre le dernier contact avec le fleuve, d'ou une offensive allemande pourrait repartir, peut-tre, un jour, vers Charkov et vers le Donetz. En tout cas, le contremandement était formel.

Le soldat, conservateur par essence, et qui par ailleurs connaissant mal la situation, redescendit des camions, reprit avec philosophie sa garde à l'Olchanka et au confluent du Dniéper. Mais nous qui entendions chaque jour, à la radio, le communiqué soviétique et qui jalonnions sur la carte la double avance de l'ennemi, au nord et au sud-est, nous savions que nous étions en péril extrême.

[223]

*

* *

Des coups de boutoir formidables ébranlaient tous le secteur. La Division *Viking* avait du retirer du Dniépr la moitié de ses effectifs pour les jeter à l'ouest même de la ville de Tcherkassy.

Dans ce second secteur, la forêt de Teclino formait un triangle redoutable qui avançait comme un coin. Elle était tombée entièrement aux mains des Soviets. Toutes les contre-attaques avaient été vaines.

Le général Gille décida de jeter les Wallons à l'assaut de ce massif boisé.

Le soir du 13 janvier 1944, nous quittâmes la rive de 1'Olchanka, dans le plus grand mystère. Une nuit de route, sur nos gros camions, nous conduisit, dans la neige et le verglas, à quelques kilomètres à l'ouest de la forêt bleuâtre de Teclino...

Teclino

L'assaut de la forêt de Teclino devait avoir lieu le lendemain même, le 15 janvier 1944.

Les officiers allèrent reconnaître, avant la tombée du jour, les positions de départ. Nous suivîmes, pendant quelques kilomètres, la grand'route qui conduisait à Tcherkassy. Nous bifurquâmes à gauche. Par un chemin raviné, nous atteignîmes une tremblaie d'ou l'on voyait toute la région. `

Des grands champs neigeux montaient vers la forêt de Teclino. Celle-ci, assez étroite au début, s'évasait de plus en plus vers l'est.

Chaque commandant de compagnie reçut sa mission, compara les cartes et le terrain. Le crépuscule descendit. Le bois ne fut plus qu'une grande tenture violette. Nous regardions, angoissés, ces champs immaculés, ces ravins bleus par lesquels, cette nuit, nos hommes monteraient jusqu'à la forêt ou baugeait l'ennemi, extraordiǹairement fortifiée, disaient les survivants allemands des contre-attaques infructueuses.

Le régiment d'artillerie de la division devait nous seconder. Il

[224] avait été mis en position, au grand complet, derrière les crêtes de l'ouest.

J'étais devenu, quelques jours plus tôt, officier d'ordonnance du Commandeur de notre Brigade. Avec lui, je retrouvai, à trois heures du matin, le général Gille. Nous nous installâmes dans un petit poste de commandement, relié téléphoniquement à chacune de nos Compagnies.

Celles-ci, depuis une heure du matin, se faufilaient dans les ravins et montaient, à pas de loup, occuper leur emplacement pour l'assaut. De légères barques blanches, pareilles aux traîneaux des Finlandais, emmenaient silencieusement, sur la neige épaisse, les réserves de munitions. De quart d'heure en quart d'heure, au bout du fil, la voix presque imperceptible des commandants de Compagnies nous disait ou en était la progression.

*

* *

A quatre heures du matin, le déluge de l'artillerie s'abattit sur la lisière de la forêt.

Les pièces de la *Viking* étaient vieilles. Elles avaient fait un an et demi de campagne en Russie sans subir de révision. Il fallait se livrer à des calculs prodigieusement compliqués pour régler le tir. Mais ce tir était d'une précision magnifique : quatre mille obus s'abattirent sur l'ennemi, pulvérisèrent les tranchées, une par une, déchiquetèrent les chênaies avec une puissance inouïe.

Nos soldats, courbés sous ce prodigieux toit de mitraille, les oreilles bourdonnantes, les yeux écarquillés, s'élancèrent à l'assaut, à l'instant précis ou l'artillerie allongea son tir. `

Mon ancienne Compagnie, la Troisième, se jeta au corps à corps avec une impétuosité telle qu'elle perdit promptement le contact avec le reste de la Brigade. Elle s'empara, après une escalade épique, de deux côtes terriblement escarpées, nues comme des falaises, en haut desquelles les Russes, malgré les bombardements, s'acharnaient à lutter dans les tranchées bouleversées.

De jeunes femmes-soldats étaient particulièrement déchaînées, hurlantes, folles de fureur.

[225]

Nos soldats n'étaient pas habitués à tuer des femmes. Et elles étaient jolies. L'une surtout, au visage gentiment moucheté de taches de rousseur, redonnait comme une lionne. Un petit sein tout blanc avait sauté de sa tunique kaki, dans l'acharnement du combat. Elle mourut ainsi. Les taches de rousseur brillaient sur son visage comme des fleurs de bruyère nivéale, et le sein, menu et glacé, luisait

doucement. Après le combat, nous la recouvrîmes de neige pour que le poids de la mort fut léger à sa dépouille...

Bondissant au-delà de ces positions si âprement défendues, la Troisième Compagnie s'était engagée tout de go à l'assaut des autres bunkers de la forêt, Ceux-ci étaient échelonnés sur quatre kilomètres de profondeur. Au bout d'un kilomètre, la compagnie, décimée, s'accrocha difficilement au terrain. Mais elle attendit vainement qu'à son aile droite le reste de la Brigade s'alignât.

Les autres Compagnies avaient eu la vie très dure.

Elles avaient pu pénétrer, à grand'peine, de cinq cents mètres à l'intérieur de la forêt montueuse. Le combat était opiniâtre. L'artillerie de la *Viking* soutenait les efforts de la troupe et accablait les Rouges incrustés à la pointe d'une série de crêtes, sous le bois.

C'est alors qu'intervinrent les contre-batteries des Soviets. Ceux-ci possédaient, à l'est de la forêt, des , tonnants lance-fusées accouplés, disposant de seize à dix-huit rampes, criblant, à la même minute, tout un secteur sous une effroyable rafale de projectiles. En une heure, nous eumes cent vingt-cinq tués et blessés.

Du poste de commandement, nous voyions nos petits traîneaux redescendre la colline neigeuse, portant chacun un blessé. L'ambulance de campagne était comble. Des dizaines de malheureux, étendus dans la neige, grelottants, à demi nus, le sang caillé par le froid, attendaient douloureusement leur tour, tandis que les infirmiers repartaient sans cesse avec leurs traîneaux rougis vers la forêt sanglante.

*
* *

Les Russes contre-attaquèrent alors, rembarrèrent notre Brigade. Seule la Troisième Compagnie resta accrochée à ses crêtes, coupée désormais de tout le monde.

[226]

Nous courumes, le commandeur et moi, âfin d'endiguer la retraite. Mais la poussée des Soviets était d'une violence phénoménale. Nous vîmes le moment ou, à part la Troisièmee Compagnie, perdue dans les profondeurs du bois, toute la Brigade serait chassée des avancées de la forêt, rejetée dans des champs nus ou la défaite eut pris une allure de carnage. ˆ

A cinq heures du soir, la situation se consolida. Mais elle n'en restait pas moins tragique : la forêt n'avait pas été conquise ; la Brigade ne tenait que deux cents mètres en profondeur, à la lisière du bois ; la Troisième Compagnie était perdue ! On ne savait même pas exactement ou elle se trouvait. Elle pouvait être exterminée d'une heure à l'autre.

Il y eut, dans une isba au fond du val, un conseil de guerre improvisé. Tout le monde hochait la tête péniblement. Le général Gille, selon son habitude, resta dix minutes sans rien dire. Il avait les pommettes saillantes, les mâchoires contractées, les yeux durs. Il releva le visage, se dressa :

— L'attaque continuera, dit-il simplement.

Il nous regarda net, sans un sourire.

— Et vous prendrez la forêt, ajouta-t-il.

*
* *

La nuit tomba, glaciale.

Il faisait vingt degrés au-dessous de zéro.

Les hommes, à l'orée de la chênaie, n'avaient pas le moindre gîte et ne pouvaient pas faire de feu. Ils mouraient de froid, malgré l'équipement d'hiver. Ils se blottissaient en tas sur la neige, tandis que les guetteurs veillaient devant eux.

Les pionniers déroulaient leurs barbelés, les accrochaient d'arbre en arbre, minaient le terrain, à part d'étroits passages, indiqués de façon à peine perceptible, par ou nos patrouilles de reconnaissànce pourraient se glisser.

Nous essayâmes d'établir le contact avec la Troisième Compagnie. Un peloton, composé exclusivement de volontaires, s'enfonça dans le bois en direction du nord-est.

[227]

Mais nos renseignements étaient imprécis. En fait, la Troisième Compagnie s'était avancée moins loin qu'on ne le pensait. Notre peloton s'engagea trop à l'est, tomba sur de puissantes positions soviétiques. Il se produisit une monstrueuse mêlée dans la nuit. Notre chef de peloton, un colosse large comme une maison, boute-en-train de sa Compagnie, se jeta de tout son poids en plein milieu d'un bunker ennemi. On le ramena, le ventre crevé par une décharge de mitraillette. Au poste de secours, il soufflait comme une locomotive. On le soigna sans grand espoir. Il réchappa pourtant. Huit mois plus tard, il revint à notre caserne de dépôt, à Breslau, aussi monumental que jadis, la poitrine ornée de la Croix de Fer de première classe.

Mais ses affreuses blessures au bas-ventre, bien que cicatrisées, l'avaient atteint pour toujours. Au bout de quelques semaines, il vit bien qu'il ne pourrait plus jamais vivre comme les autres. Il prit alors à l'armurerie une mine d'un kilogramme, se rendit au bord de l'Oder et se fit sauter.

On retrouva, sur la berge, un poumon et quelques vertèbres. Ce fut tout. Sur sa petite table, à la caserne, il avait laissé ces mots:

*
* *

L'assaut nocturne du peloton de ce Spartiate n'avait pas donné de résultat. Notre Troisième Compagnie était demeurée introuvable. Le matin suivant, j'essayai de rejoindre seul nos jeunes camarades.

Les blindés de notre Brigade étaient camouflés dans une plaine qui longeait la lisière nord de la forêt. Je me couchai à plat ventre sur le blindage d'un de ces et me fis conduire par la steppe jusqu'à l'orée du bois, à deux kilomètres à l'est du point de départ de notre attaque de la veille. C'est là, pensait-on à l'État-Major, que devait se trouver la Compagnie perdue.

C'était une erreur. Elle était seulement à mi-route de ce point. J'abordai donc la chênaie un kilomètre trop haut. Stupéfaits et impuissants, nos soldats perdus virent le blindé déboucher loin devant eux dans la plaine et me déposer en plein secteur soviétique !

A l'accueil chaleureux que je reçus près des premiers arbres, je

[228] compris vite qu'il n'y avait guère d'amis à découvrir là. Le conducteur de l'engin me ramena à grand'peine, parmi vingt gerbes de terre et de neige jaillies de l'explosion des obus.

Mais, l'après-midi, des pionniers qui poussaient leurs bobines de barbelés entre les chênes, le plus loin possible vers le nord-est, tombèrent à l'aveugle sur quelques gamins de la Troisième Compagnie qui couvraient l'extrémité sud-est de leur secteur. Ces gosses étaient verdâtres de froid. Ils campaient parmi une vingtaine de cadavres de Russes. Nous fîmes promptement la soudure. Nous consolidâmes la liaison au moyen de centaines de mines. A la nuit, enfin, nous avions un front continu.

*
* *

Mais quelle nuit !

La Troisième Compagnie perchait en haut des crêtes qu'elle avait conquises. Le sous-sol abritait des espèces de tombes, creusées avant le gel, dans lesquelles deux hommes, trois hommes au maximum, pouvaient se glisser. Ces taupinières, véritables spécialités soviétiques, avaient la hauteur d'un cercueil. Les Russes y étendaient des feuilles mortes. Une fois à l'intérieur de la tanière, ils fermaient l'orifice au moyen d'un vieux morceau de bâche ou de rapatelle. Dans ces clapiers où nul ne pouvait se glisser qu'en rampant, les Mongols, les Tatars, les Sibériens se collaient les uns contre les autres, se réconfortaient, comme les bêtes, au moyen de leur seule chaleur animale.

Nos jeunes avaient pris la succession des moujiks, dont les corps recroquevillés et durcis comme la pierre étaient semés à l'extérieur. Rien que sur ces deux crêtes abruptes, nos Volontaires avaient conquis sept canons soviétiques. L'artillerie allemande les avait puissamment aidés. Le terrain était complètement haché, chaque arbre fauché ou fendu, cent fois tailladé. Des grappes de corps

étaient enchevêtrées : mains qui avaient tenté encore de dérouler un pansement, visages hirsutes et ronds de Kirghizes, la barbe rousse de sang gelé, jeunes filles en kaki, tombées sur le dos, les cheveux dans la neige...

Pour nos gosses-soldats, cette cohabitation macabre, dans la nuit glacée, était hallucinante. Pareils aux fameux wallons

[229] de l'impératrice Marie-Thérèse, ils possédaient bien, en tout, dix ou douze poils follets de barbe blonde. Leurs yeux étaient cernés par l'épuisement. Mais ils montaient la garde bravement parmi ces cadavres raidis qu'ils cognaient dans le noir à chaque relève...

*
*   *

Les autres compagnies étaient campées sur un terrain figé comme du béton. Nous ne parvînmes, la nuit, à construire là des bunkers de fortune qu'en traînant sur la neige des blocs de troncs d'arbres. Nous les ajustions comme nous le pouvions. Nous nous recroquevillions, sentant le froid nous pénétrer jusque dans l'intérieur des vertèbres.

Le 17 janvier 1944, le général Gille vint vérifier l'état du secteur.

Un blindé suivait sa voiture de reconnaissance. Il était rempli de chocolat, de cigarettes et de cognac. Le soldat comprit parfaitement ce que ces distributions signifiaient : on allait attaquer de nouveau.

C'était à peine croyable.

Les hommes avaient des têtes jaunes et vertes comme des poireaux, toutes pareilles aux têtes des Russes morts, culbutés pêle-mêle dans la neige.

La nuit vint, aiguë et cristalline, qui allait couvrir nos préparatifs.

Sept cents bunkers

Lancer toute notre brigade à l'assaut de la forêt de Teclino, comme le premier jour, c'eût été la lancer à l'extermination.

Il ne fallait plus compter sur un effet de surprise. Les Russes tenaient toutes les crêtes au cœur de la forêt. Seuls des coups d'audace, ou excellaient nos soldats, pouvaient rendre possible une nouvelle attaque.

Il fut convenu qu'à minuit cinq groupes de Wallons, armés de fusils mitrailleurs, se glisseraient par les étroits passages de nos champs de mines. Ils s'infiltreraient profondément dans le dispositif de l'ennemi. Ils avaient l'ordre de progresser d'au moins huit cents mètres. Si une des équipes attirait l'attention des Russes, un homme

[230] devrait alors se sacrifier et faire mine de s'enfuir, afin que l'ennemi pensât qu'il s'agissait d'un patrouilleur isolé.

Le but n'était pas de reconnaître le terrain, mais de s'y camoufler et d'y rester. A la faveur de l'ombre, nos groupes se blottiraient parmi ou derrière les positions ennemies, à des endroits particulièrement dominants. De là, à l'aube, au moment ou notre brigade s'élancerait à l'assaut, ils déclencheraient, à feu fichant, toute la puissance de leur tir sur les Bolchevistes, abasourdis de se trouver attaqués en tant d'endroits à l'intérieur de leurs lignes et même dans leurs contre-digues.

Les cinq groupes n'étaient formés que de volontaires, gonflés à bloc : deux hommes resteraient parmi l'ennemi pour servir chaque fusil mitrailleur ; le troisième essayerait de regagner nos lignes pour nous informer du résultat de ces extraordinaires opérations et nous donner des points de repère précis.

*
*   *

Très haut, de-ci, de-là, entre les cimes puissantes des grands chênes, tremblaient les cristaux des étoiles, frémissaient les fourrures du disque roux de la lune.

Mais, sous le dôme des branchages, l'obscurité était épaisse, trouée seulement par les lueurs bleues de quelques fleurs lunaires, jetées là ou un arbre, en s'abattant, avait déchiré la dentelle noire du ciel.

Depuis des heures, nous guettions l'ombre.

Des Russes aussi surveillaient les entours. Trois fois, l'un d'eux sauta sur une de nos mines, dans une grande lueur rouge. Nos guetteurs recevaient chaque fois un choc, car l'explosion avait lieu à quelques mètres de nos postes en rondins. marmonnaient-ils, en frottant avec de la neige leur nez gelé. Puis le silence reprenait sa domination sur la forêt ténébreuse.

Enfin, il fut minuit : nos garçons, portant leurs mitrailleuses, s'avancèrent jusqu'aux passages secrets ou nos pionniers n'avaient pas pòsé de mines.

Deux heures, trois heures d'attente et d'angoisse se passèrent.

Le froid était horrible. Nous avions froid si nous ne marchions pas.

[231] Nous avions froid si nous marchions. Le bois continuait à être ébranlé, de temps en temps, par la gerbe brulante d'un moujik qui avait accroché, de son pied feutré, le fil discret d'une de nos mines.

Chacun de nos guetteurs se déchirait les yeux à scruter la forêt. Si les raids avaient réussi, nos agents de liaison devraient bientôt se retrouver devant nos barbelés minés. Eux aussi étaient guettés par la mort, tout comme les Russes.

Une mine sauta. cria une voix. C'était le premier de nos camarades. Il avait accroché une mine ennemie.

Il se traîna dans le noir. Nous l'entendions, le souffle coupé, qui rampait vers nous. Une seconde explosion nous secoua, plus terrible encore que la première : le malheureux avait fait sauter une de nos mines, cette fois-ci.

Nous dumes aller le relever, paquet de chair déchiquetée, de sang chaud et de neige, qui fondait sous les intestins épars. Il eut encore la force de nous dire que et que .

A l'intention des autres estafettes qui devaient tenter leur chance à leur tour, à travers le dédale soviétique, nous poussions des appels, de temps à autre. Quatre fois nous entendîmes un chuchotement. murmurions-nous. Et un camarade audacieux filait par le petit passage non miné, guidait le rescapé, l'amenait au poste de commandement.

A quatre heures du matin, la réussite s'avéra complète. Les cinq groupes s'étaient postés au moins à mille mètres en avant de nos lignes de départ. L'un d'eux était installé à treize cents mètres, derrière la seconde ligne ennemie.

C'était formidable.

*

* *

A cinq heures, lorsque le bois s'empourpra des premières lueurs du jour, chacune de nos compagnies franchit le passage non miné de son secteur, marqué par deux petits rubans blancs.

Il ne restait plus qu'à foncer.

Ce fut une opération bien montée.

[232]

Les téléphones de campagne avançaient à côté des commandants de Compagnie. Chacun de ceux-ci connaissait ainsi, minute par minute, l'état général de la progression.

A l'aile droite, les grandes crêtes furent promptement conquises. Les groupes de fusiliers mitrailleurs, astucieusement nichés, avaient, évidemment, fait merveille dès le début de la bagarre. Des monceaux de morts soviétiques s'accumulaient au flanc des coteaux.

Le centre avait suivi le mouvement, sur un terrain moins accidenté. Quant à l'aile gauche, soutenue par les chars qui progressaient le long du bois et qui éventraient furieusement le nord de la chênaie, son avance avait été très rapide.

J'avais repris pour quelques heures, à titre d'invité, la tête de la Troisième Compagnie. Je précédais d'une trentaine de mètres la masse de mes cadets, afin d'éviter toute casse inutile. Le sol était couvert d'une neige épaisse d'un demi-mètre. L'ennemi, sur de son piège, attendait.

Une explosion formidable se produisit.

Les trois premiers garçons qui me suivaient à vingt mètres, quasiment dans la trace de mes bottes, venaient de sauter sur un champ de mines. J'étais passé, sans toucher le moindre fil, entre cent cinquante explosifs, reliés dans tous les sens. Les autres avaient eu moins de chance, hélas ! Leurs jambes étaient affreusement tailladées. Cinq minutes plus tard, les pieds sanglants étaient totalement gelés, irrémédiablement gelés, éburnéens et durs comme de la corne.

L'hiver russe était impitoyable. Une blessure grave à un membre, c'était un membre mort.

Des traîneaux emmenèrent les mutilés, tandis que notre avance continuait.

L'ennemi s'était fortement barricadé. Le combat dura longtemps. Nous donnâmes jusqu'au soir. Le lendemain, très tôt, nous occupions totalement la forêt.

Avant notre assaut, l'artillerie allemande avait, une dernière fois, pulvérisé les positions de l'ennemi. A chaque mètre on devait enjamber un corps durci, près d'une grosse casquette brune, d'une mitraillette, d'un vieux pain, épars sur le sol. Mais avant le corps à corps final, les Russes s'étaient horriblement comportés envers les prisonniers : un

[233] jeune SS avait été crucifié vivant ; un autre était étendu, les vêtements ouverts, le ventre et les jambes brunis de sang gelé ; des monstres lui avaient coupé avec un couteau les organes sexuels et les lui avaient plantés dans la bouche.

Malgré la victoire, cette vision sauvage nous terrifia.

*
* *

Nous avions, en quatre jours de lutte, emporté sept cents bunkers.

Des Lettons aux longues vestes blanches vinrent nous relever.

A deux cents mètres au-dessous de nos tranchées, la vallée luisait. La grande forêt, dans notre dos, était libre. Elle avait repris ses paisibles couleurs, blanc, bleu lilas. Les cadavres étaient devenus raides comme des branches d'arbres. Ils n'effrayaient plus comme au premier jour.

Nos Compagnies décrochèrent, une par une. Les gros camions de la Brigade nous attendaient en bas du vallon. Nous repartîmes par un chemin de neige qui longeait les hauteurs, nous retournant souvent pour regarder au loin le triangle de la forêt de Teclino.

Triangle toujours plus petit... Mais déjà l'avenir était ailleurs.

La nasse fermée

Dix jours allaient encore se passer avant le grand drame.

Nous avions repris nos positions le long de l'Olchanka.

Descendant du Nord, les armées soviétiques avaient déferlé irrésistiblement à travers toute la profondeur de l'Ukraine. Elles approchaient même de Vinitza et du dernier fleuve qui restait aux Allemands avant la frontière roumaine : le Bug.

Or, Vinitza était à environ deux cents kilomètres dans notre dos !

Les armées du Nord ne cherchaient plus à nous étrangler dans un encerclement restreint, comme au début de janvier. C'est une opération gigantesque qui était désormais en cours.

Les armées soviétiques du Sud-Est avaient, de leur côté, balayé Kirowograd. Si elles parvenaient à faire la soudure avec les armées du Sud-Ouest, un phénoménal allait nous enfermer tous.

[234]

Pour essayer de parer à cette menace, la Division *Viking* fut presque entièrement affectée au secteur sud-est, à notre aile droite, alors que, précédemment, elle se trouvait totalement à notre aile gauche, au nord-est, ou elle bordait le Dniéper sur une distance de quatre-vingts kilomètres et remontait le cours de la rivière Olchanka jusqu'à nos positions du village de Mochny.

Nous dumes nous étendre de Mochny^jusqu'à Losovok, puis jusqu'au Dniéper même, supportant ainsi, à nous seuls, la charge d'un secteur d'une cinquantaine de kilomètres.

Si nos unités d'artillerie, de Pak, de Flak, du génie étaient encore à peu près intactes, nos Compagnies d'Infanterie, durement atteintes par deux mois de coups de main et de combats, ne disposaient plus que de six cents hommes de première ligne. Ainsi donc, en réalité, nous devions faire front aux pires menaces avec des forces échelonnées à raison de douze hommes, en moyenne, par kilomètre !

Nous espaçâmes de plus en plus nos points d'appui, qui risquaient, chaque nuit, d'être étranglés ou transpercés.

Au nord-est du grand pont de Mochny s'étendait un désert informe : arbrisseaux roux, jonchaies, sables, fondrières. Après avoir franchi ces kilomètres de landes lugubres, on atteignait nos positions de Losovok.

Nous n'avions là qu'une poignée de soldats, une Compagnie en tout, la Deuxième Compagnie, du commandant Derickx, transférée de Starosselje. Elle devait couvrir tout l'est du secteur, c'est-à-dire la steppe, le bourg de Losovok, plusieurs kilomètres de points d'appui sur les dunes et, pour compléter le tableau, un tronçon de la rive droite du Dniéper.

Nous étions heureux d'être là et d'y faire flotter fièrement les couleurs de notre pays. Mais, ces beaux sentiments mis à part, nos hommes se sentaient de toutes petites choses au bord de ce grand fleuve limoneux, devant ces îles magnifiques, parmi un paysage criblé d'ennemis sans pitié.

L'État-Major de la Division avait émigré à trente kilomètres vers le sud. Nous avions installé le poste de commandement de notre Brigade à Belloserje, devenu pour nous, désormais, un point central : là ou le chef de la *Viking* concentrait hier ses installations téléphoniques,

[235] ses grands cars de radio, ses voitures innombrables, ses *Abteilungen* de toutes les sortes, ses Feldgendarmes à tous les coins, notre modeste Peloton de troupes de transmissions naviguait comme dans une cité morte.

*

*   *

Le vendredi 28 janvier 1944, j'allai aux ordres à Goroditche, à l'État-Major de la Division. Le paysage, planté de milliers d'arbres fruitiers, avait beaucoup de charme. Sur les coteaux neigeux se détachaient romantiquement les ailes noires ou rousses de hauts moulins à vent.

Le général Gille était installé, près de l'église orthodoxe, verte et blanche, dans un immeuble moderne que l'aviation soviétique venait mitrailler tous les quarts d'heure.

Les officiers supérieurs lançaient de nombreuses boutades. Mais ces boutades sonnaient faux. On me montra confidentiellement le texte du radio-télégramme que la Division venait d'envoyer à Himmler :

Personne, cependant, ne voulait croire que ce serait définitif : on allait certainement faire quelque chose, venir à notre aide ! Le général Gille, lui, avait des yeux fixes et se taisait. Les avions soviétiques réapparaissaient sans cesse et bombardaient furieusement tout le quartier. Des feldgendarmes fouillaient les isbas et en extrayaient des grappes de tire-au-flanc. L'atmosphère était bizarre : on crânait mais, visiblement, le soldat était recru, et le commandement était inquiet.

Je rentrai à Belloserje, humant l'air sec, admirant le ciel d'un bleu brillant, merveilleusement pur, mais impressionné tout de même.

Deux heures après, un coup de téléphone de la Division fit tomber dans notre poste de commandement la phrase fatidique :

Onze divisions allemandes, plus ou moins complètes, étaient encerclées. Un an exactement après la tragédie de la Volga commençait un second Stalingrad.

[236]

VI

ENCERCLÉS A TCHERKASSY

L'encerclement des onze divisions allemandes de la zone de Tcherkassy s'était noué le 28 janvier 1944, à quatre-vingts kilomètres à l'arrière de nos lignes. Mais, sur nos flancs, l'ennemi n'était pas loin : il était, notamment, arrivé à une quinzaine de kilomètres de Korsum, à l'ouest de notre P.C. de Belloserje. Nous entendions les aboiements des chars.

Nous restions équipés et bottés jour et nuit, gardant sans cesse à portée de la main une mitraillette et des grenades. Les sapeurs se livraient à d'innombrables destructions. La nuit était remplie de fracas sinistres.

Trois jours se passèrent.

Nous commencions à nous habituer au . Rescapés de cent traquenards, au Donetz, au Don ou au Caucase, nous n'en étions pas à notre premier coup périlleux. Chacun de nous voulait se convaincre que cet encerclement ne serait qu'une aventure de plus. Le haut commandement n'allait pas nous laisser ainsi à l'abandon : la contre-attaque ferait sauter la soudure soviétique, c'était certain.

Un radio-télégramme du célèbre général Hube avait réglé, en théorie, l'affaire. Ce télégramme était court et bon :

Le général arrivait.

Une énorme colonne de chars allemands montait du sud. Elle venait d'entamer rudement le couloir soviétique établi dans notre dos.

[238] Nous suivions avec passion, sur la carte, les progrès de nos libérateurs. Des dizaines de villages tombaient. Le communiqué annonça la destruction de cent dix chars russes. Au bout de deux jours, il ne resta plus qu'à crever un boyau ennemi de neuf kilomètres d'épaisseur.

Ceux qui revenaient de cette direction nous disaient, les yeux brillants, que le contact avec nos sauveteurs était déjà établi au moyen des petits postes de radio des P.C. de bataillons. Encore un coup de bélier : la rupture et le dégagement seraient accomplis.

*
* *

Le coup de bélier eut lieu, effectivement.

Mais ce furent les Soviets qui le donnèrent.

Ils avaient promptement amené de nouvelles forces blindées. Les trois cents chars allemands qui étaient parvenus si près de nous durent s'arrêter, puis céder, puis reculer. Bientôt les Rouges eurent, dans notre dos, une zone de sécurité d'une largeur de cinquante kilomètres. Enhardies par le succès, les divisions soviétiques s'élancèrent du sud-est et du sud vers l'intérieur de notre , cette fois-ci, rejetant vers le nord et vers l'est la masse des troupes encerclées, les écartant ainsi, de plus en plus, de l'arrière-front allemand d'ou pouvait venir, éventuellement, le salut.

Une autre catastrophe surgit.

Dès le début de l'encerclement, une douceur printanière avait succédé au gel. On se fût cru au début de mai.

Pendant l'hiver 1941-1942, durant la contre-offensive du Donetz, nous avions connu ainsi deux jours de dégel brusque qui avaient converti les pistes en une mer gâcheuse. Mais le froid avait réapparu sans retard et avait rétabli l'ordre.

Nous vîmes donc, avec curiosité d'abord, fondre la neige. Des haut-pendus voyageaient dans le ciel. Flagellés par une petite pluie aiguë, nous zigzaguions sur un verglas trempé, luisant, presque impraticable. Puis les champs redevinrent jaunâtres et bruns. La forêt, complètement lavée, étala sur les coteaux son dépouillement violet. Les clairières taillaient des écrans noirs. Les chemins s'amollirent sous le poids d'un charroi incessant, se liquéfièrent. Bientôt les autos durent

[239] circuler à travers des fleuves. L'eau grisâtre montait jusqu'à mi-hauteur des portières.

Nous riions encore. C'était drôle. Chacun de nous était barbouillé jusqu'au-dessus de la tête.

Au bout de quatre ou cinq jours, le gel n'avait pas réapparu. Chaque abri, sous sa voûte qui fondait, chaque tranchée qu'affouillaient les eaux des alentours n'étaient plus que des baignoires au fond desquelles les soldats baquetaient en vain, armés de brocs et de gamelles.

Les champs étaient tellement gluants qu'il devenait totalement impossible de les traverser. Les chemins s'enfonçaient de plus en plus. De nombreux carrefours étaient devenus inutilisables ; le niveau de l'eau y atteignait un mètre. Les côtes étaient des patinoires effrayantes, qui collaient comme du galipot. Les tracteurs de l'artillerie devaient, jour et nuit, dépanner les voitures engluées.

Or, il y avait à l'intérieur du quinze mille voitures motorisées, quinze mille véhicules qui commençaient à tourner en rond, contractés de plus en plus par les poussées d'un ennemi primitif, insensible aux éléments, dont les milliers de soldats-crapauds patouillaient comme à plaisir dans l'empois des marais interminables.

*
* *

Les Soviets s'étaient emparés d'importants dépôts, concentrés à cinquante ou à soixante kilomètres au sud du secteur de Tcherkassy, à l'endroit ou les armées rouges s'étaient rejointes. Des quantités considérables d'essence et de munitions avaient été perdues dès le premier jour.

Grâce à de gros avions Junker, le commandement allemand avait immédiatement envoyé des secours aux divisions assiégées.

Korsum disposait d'un terrain d'atterrissage. Les firent leur service avec une précision sublime. Il arrivait, chaque jour, environ soixante-dix appareils, farcis de munitions, d'essence et de ravitaillement. Une fois les avions déchargés, ils étaient aussitôt remplis de blessés graves. On put ainsi évacuer à temps tous les hôpitaux du .

Mais les chasseurs soviétiques veillaient. Ils sillonnaient le ciel

[240] embruiné et tournaient comme des éperviers au-dessus du champ. Chaque jour, douze ou quinze de nos , foudroyés après quelques minutes de vol, s'abattaient en feu, parmi les hurlements des blessés qui grésillaient vivants.

C'était un spectacle affreux.

Le service continua, méthodiquement, héroïquement, sans un instant de relâche, jusqu'au moment ou la monstrueuse glu vint mettrè fin, là aussi, à toute possibilité de travail.

Au bout d'une semaine de dégel et d'inondation, le terrain d'aviation fut totalement submergé. Le génie essaya, par tous les moyens, d'ébouer et de consolider la plaine. Ce fut inutile. Les derniers avions capotèrent dans la fange profonde d'un mètre. Jusqu'à la fin, plus un avion ne parviendrait à prendre le départ ou, simplement, à atterrir dans le .

Nous étions désormais livrés à nous- mêmes.

*
* *

Installée tout à fait en pointe à l'est, la Brigade de Volontaires belges *Wallonie* n'avait pas eu, durant les premiers jours, à subir de griffades trop violentes de l'ennemi.

Celui-ci portait — c'était normal — tous ses efforts au sud et à l'ouest du , là ou ses deux flèches, témérairement soudées, subissaient l'étreinte des forces allemandes qui, de l'intérieur comme de l'extérieur du , essayaient de briser la tenaille. Les Soviets lançaient dans ce couloir tous leurs blindés et la masse de leurs divisions d'infanterie et de cavalerie.

A l'Olchanka et au Dniéper, l'offensive rouge n'était encore que radiophonique. Un puissant poste émetteur, installé juste en face de nos lignes, nous débitait chaque jour des fagots, dans un français émiellé. Un speaker à l'accent parisien nous informait charitablement de notre situation. Puis il tentait de nous emmitonner, nous vantait les merveilles du régime de l'ami Staline et nous conviait à passer chez le général de Gaulle. Il nous suffirait d'approcher des lignes russes en tenant à la main un mouchoir blanc, comme les lectrices des petites annonces sentimentales.

[241]

La propagande dulcifiante des Soviets ne manquait ni d'imagination ni d'astuce. Deux de nos soldats, faits prisonniers à Losovok, avaient été conduits au poste de commandement d'un général de division. Celui-ci les invita à sa table. Il leur offrit un dîner royal ; il les abreuva de champagne excellent, leur bourra les poches de chocolat. Ensuite le grippeminaud étoilé les fit ramener dans sa voiture à proximité, des lignes. Les gardiens lâchèrent alors les deux invités dans notre direction, comme on ouvre la porte d'une cage à des canaris ou à des rossignols !

L'aventure eut un gros succès parmi la troupe. Chacun se pourlécha les babines en pensant au champagne et au chocolat de ces deux veinards. Mais le général philanthrope et philo-wallon en fut pour ses frais : nul ne mordit à l'hameçon, un peu trop visible sous l'amorce !

*
* *

Plus l'ennemi martelait le front arrière du , plus la division *Viking* devait retirer les contingents qu'elle conservait encore au bord du Dniéper et les jeter au sud-est. Au bout de quelques jours, notre flanc gauche fut, de la sorte, presque complètement découvert. Pour défendre les quatre-vingts kilomètres qui longeaient le Dniépr, au nord-est de nos positions, il restait, en tout et pour tout, un détachement d'environ deux cents Allemands de la *Viking*, montés sur de petites voitures blindées qui sillonnaient sans arrêt les pistes vaseuses.

Les Rouges envoyèrent des patrouilles au-delà du fleuve, trouvèrent le vide. Il ne restait plus que nos faibles positions, au confluent du Dniéper et de la rivière Olchanka. Il suffirait de les forcer ou de les attaquer à revers pour anéantir le dernier obstacle qui subsistait à l'est du .

Nous éprouvions des inquiétudes toutes particulières pour le grand pont de bois jeté au-dessus de l'Olchanka, à l'extrémité orientale de Mochny.

Au delà de la rivière, nous occupions deux barbacanes, défendues par une dizaine d'hommes, armés de deux mitrailleuses. Si les Rouges

[242] attaquaient en force, la nuit, ils écraseraient ce malheureux poste et parviendraient à conquérir le pont intact.

L'État-Major de la Division *Viking*, prévenu du danger, ne voulut rien entendre. Nous ne pouvions, nous fut-il répondu, ni céder un pouce de terrain ni donner l'impression à l'ennemi que nous perdions confiance dans l'issue du combat.

Le général était loin : nous avions, nous, le nez sur l'imminente catastrophe. L'officier allemand de liaison prit la responsabilité de faire sauter l'ouvrage, avec toute la discrétion voulue. Par un coup de téléphone, à six heures du matin, il avertit le général qu'un obus soviétique venait de tomber juste en plein dans les charges d'explosifs, détruisant complètement le pont. Nous étions, ajouta-t-il, absolument navrés.

Le général le fut aussi.

Mais la question du pont fut ainsi réglée.

*

* *

Nos derniers scrupules avaient été levés, la nuit même.

Nous avions à notre disposition, à Mochny, un peloton d'une cinquantaine d'auxiliaires russes, anciens prisonniers qui s'étaient engagés volontairement dans les rangs de l'armée allemande.

Ils avaient été, jusqu'alors, très dévoués et très disciplinés. Mais l'erreur avait été de les renvoyer se battre dans leur patrie. Le sang les avait travaillés. Au bout de trois mois, la race — la fameuse race ! — les avait repris.

Ils entretenaient avec les indigènes de longs conciliabules auxquels nos officiers ne comprenaient mot. Finalement, des partisans s'abouchèrent avec eux. La nuit du 1 er au 2 février1944, ces Russes, qui desservaient nos mortiers en retrait des lignes, se glissèrent à pas de loup vers l'Olchanka.

Un brave petit Wallon montait la garde dans l'ombre. Un coup de couteau dans le dos le tua, silencieusement. La colonne des fuyards passa sur son cadavre chaud, descendit le fossé, franchit l'eau.

En face de nous se trouvaient désormais une cinquantaine de transfuges qui avaient habité Mochny pendant trois mois, qui

[243] connaissaient l'emplacement précis de nos positions, de nos pièces, des postes de commandement, de téléphone et de radio. Cinquante guides étaient à la disposition du commandement soviétique.

*

* *

Surs d'eux, les Rouges, à huit heûres du matin, se lancèrent à l'assaut.

Mais c'est au-delà de Mochny, entre Losovok et le Dniépr, tout à fait à l'extrémité est de notre secteur, que la première attaque se déclencha.

Les quelques dizaines de Wallons qui étaient parsemés dans ces landes sablonneuses furent noyés sous les projectiles et dépassés en une heure de temps. Nous apprîmes, la même matinée, au P.C. de la brigade, que Losovok était attaqué et qu'il était conquis.

La Deuxième compagnie, rejetée des dernières maisons, avait du repasser un cours d'eau, au sud du village, et avait même été repoussée à un kilomètre au-delà. Elle s'était, tant bien que mal, cramponnée à un remblai, en pleine steppe.

La défense de la berge du Dniéper était sans issue : Losovok, perché au bout d'une montée de sable, nous paraissait définitivement perdu. Nous proposâmes à la division de ramener les rescapés de Losovok à Mochny, ou le plus grand danger menaçait nos maigres effectifs.

Mais les ordres furent impitoyables. Non seulement la Deuxième compagnie ne pouvait pas se replier au sud, mais il fallait immédiatement contre-attaquer, reprendre Losovok, quels que fussent les obstacles.

Très loin, au bout du fil téléphonique, une voix presque imperceptible nous avait indiqué où s'était repliée la Deuxième compagnie. Je connaissais exactement le secteur de Losovok. J'obtins d'être

chargé de la contre-attaque. Je reçus deux panzers et fis monter dessus une fournée de gaillards décidés.

Par les fleuves de boue des routes noyées qui étendaient leurs eaux sur cent mètres de largeur, nous fonçâmes dans la direction de l'est.

Partout émergeaient des autos culbutées et des jambes de chevaux crevés, à demi enlisés sous les flots glutineux des pistes.

[244]

Losowok

Au loin, au bout des branchages roux de la steppe, montaient les fumées du combat de Losowok. Nous dépassâmes Mochny, ou les agents de liaison ne pouvaient plus atteindre, à pied, le P.C. de compagnie, enfoui dans la tourbe, qu'en franchissant un pont de fortune, constitué par une vingtaine de portes d'isbas.

Après trois kilomètres de cahots parmi les vasières et les jonchaies, nos chars atteignirent le talus ou les survivants de Losowok` s'étaient accrochés. L'ennemi pilonnait les marais, la rivière gonflée.

Nous prîmes les dispositions pour l'assaut. La Division nous avait promis l'appui de plusieurs pièces d'artillerie. Elles écraseraient Losowok sous leur feu. Après cette préparation, nous nous avancerions, soutenus par nos deux panzers.

Il était trois heures de l'après-midi. Après bien des palabres au téléphone de campagne, l'artillerie annonça que, dans vingt minutes, elle ouvrirait le feu. Collés dans la glu, nous passâmes ce temps à regarder la plaine à franchir, dans laquelle couraient quelques chevaux affolés.

Tout à l'est, des fusées de signalisation grimpaient dans le ciel, nous montrant que nos derniers groupes résistaient encore au Dniéper, bien que les troupes soviétiques les eussent dépassés de plusieurs kilomètres.

Des balles sifflaient sans arrêt. L'ennemi était juché au sud du village, à vingt mètres au-dessus d'un cours d'eau. Remonter là-bas n'irait pas tout seul.

*
* *

Un premier obus allemand tomba. Puis, longtemps après, un autre.

Il en tomba dix-huit.

Ce fut tout.

Nous insistâmes. En vain. Il n'était pas possible de nous aider davantage, les munitions du s'épuisant de façon angoissante.

Il fallut bien se contenter de ce hors-d'œuvre maigrelet. Nous

[245] dégringolâmes la butte. Nous nous élancions à travers les halliers et les champs, coupés par un torrent vif, profond, large de trois à quatre mètres.

Les obus pleuvaient. Nul ne traîna pour se jeter dans l'eau glaciale. De boqueteau en boqueteau, nous abordâmes la rivière, au pied de Losowok.

Nos deux panzers, criblés de mitraille, tiraient à boulets rouges sur les isbas ou étaient installées les troupes soviétiques. Les maisons sautaient l'une après l'autre et flambaient. Les Russes s'enfuyaient, de clôture en clôture.

Dans l'acharnement du combat, une poignée de Wallons s'étaient élancés, avec un cran merveilleux, vers le pont de bois qui reliait la plaine au chemin creux du village. Ils le franchirent et se collèrent au bas de la falaise. Un homme, armé d'une mitrailleuse, se hissa jusqu'au haut de la crête. Les autres, couverts par lui, rampèrent dans le sable comme des serpents. Vingt Wallons, trente Wallons arrivèrent au sommet.

Les panzers qui secondaient l'infanterie eussent du s'engager, eux aussi, sur le pont. Mais une pancarte indiquait : trois tonnes. Le premier char allemand préféra traverser la rivière, large d'une vingtaine de mètres. Le lit était aréneux, une chaîne se rompit. Le char fut bloqué dans l'eau.

Le deuxième char ne voulut pas attaquer seul. Il tira encore quelques obus sur les maisons, puis s'employa à dégager le panzer ensablé. Nous ne pumes plus compter que sur notre infanterie. Maison par maison, le village fut reconquis au corps à corps.

*
* *

A six heures du soir, un éblouissant crépuscule colombin joignit son noble pavois aux lumières orange des isbas en flammes.

Ultimes heures au village de Losowok et aux dunes blanches et dorées au bout desquelles l'Olchanka terminait sa course, se mêlait au Dniéper entre les grandes îles blondes et vertes...

Nous ne verrions plus l'aube rouge et violette renaître sur les falaises de sable où, pendant des semaines, avait flotté, modeste et fier, le

[246] drapeau de notre patrie... Nous ne resterions plus pensifs au bord du fleuve légendaire, gigantesque et luisant, qui descendait vers Dniépropétrovsk, vers les rochers bruns, le delta et la mer... Le téléphone de campagne venait de sonnailler, fébrile et grêle ; la division nous appelait, dictait les nouveaux ordres :

A l'aile gauche, le mouvement était déjà terminé : les deux cents derniers Allemands motorisés qui couvraient notre flanc au Dniéper s'étaient retirés. Nous devions évacuer Losowok à la nuit, rejoindre les deux compagnies wallonnes de Mochny et nous retirer avec elles, le matin, vers de nouvelles positions plus au sud.

Notre assaut n'avait servi à rien, sinon à faire preuve de courage et de discipline. Mais nous étions restés les derniers, les tout derniers des armées de l'Est, à résister à la rive du Dniéper ! Le cœur battant, nous humâmes longuement le parfum du fleuve. Nous regardions frémir dans le crépuscule les lueurs grises, aux fils d'argent, des eaux puissantes. Nous amenâmes avec mélancolie notre petit drapeau...

A travers les sables boulants, les gâtines, les pistes visqueuses, nous refluâmes avec nos blessés. Nous nous retournâmes cent fois vers l'est. Là, nos cœurs avaient vécu. Enfin Losowok en feu ne fût plus qu'une braise rouge au bout de la nuit.

Dniéper ! Dniéper ! Dniéper !...

*
* *

Au fur et à mesure que nous approchions de Mochny, nous étions stupéfaits par la violence des bruits de combat.

Nous avions quitté la mêlée pour retrouver la mêlée !

L'ennemi venait de se jeter sur Mochny. Les cinquante auxiliaires russes et asiatiques, qui nous avaient trahis la veille, avaient pris la tête des troupes soviétiques et les avaient guidées dans l'obscurité jusqu'aux points vitaux de notre secteur.

Quand nous arrivâmes au village, des centaines d'hommes s'entrebattaient, avec une fureur affreuse, autour de nos pièces d'artillerie qui tiraient à bout portant sur l'assaillant. Dans chaque rue, dans chaque ruelle, dans chaque courette d'isba, c'était le combat au corps à corps, parmi les bourbiers, les talus poisseux, dans

[247] l'aveuglante lumière des millions de paillettes des chaumes en flammes.

Nous avions dans Mochny plus de cinquante camions, de nombreuses pièces d'artillerie, de Pak, de Flak, les tracteurs, les cuisines roulantes, le matériel de transmission et de bureau de plusieurs compagnies. Partout on s'entr'égorgeait frénétiquement. Les chauffeurs, les cuisiniers, les comptables, les téléphonistes, chacun défendait sa pièce, son matériel et sa peau.

Les ordres de l'État-Major de la division *Viking* étaient catégoriques : nous ne devions quitter Mochny qu'à la fin de la nuit, afin de couvrir le repli général, qui s'étendait sur vingt kilomètres de profondeur.

La tragédie, c'est que les Russes avaient attaqué, en masse, quelques heures avant que dut s'effectuer le décrochement. Il nous fallait donc, à tout prix, faire face, nous incruster dans Mochny, durer jusqu'au matin.

La nuit ne fut qu'une interminable empoignade, sauvage et hurlante, dans les noirs et les rouges crus des incendies. Le long village ne fut évacué, quartier par quartier, heure par heure, que lorsque tout le matériel eut été remorqué jusqu'à la route du sud.

Pas un instant nos liaisons téléphoniques ne furent interrompues. Nous savions, avec une exactitude absolue, de quelle manière le matériel se retirait. Nos soldats, eux, luttaient isba par isba, les yeux fous, harcelés par des nuées de Mongols qui jaillissaient des buissons, des clôtures, des hangars et de la gadoue des fumiers.

La tuerie dura dix heures. A l'aube, couverts par un dernier peloton, les défenseurs de Losowok et de Mochny se retrouvèrent sur la route du sud, hagards, l'uniforme gluant, encadrant la colonne de camions qui dérapait et dansait dans un demi-mètre de vase.

Les hommes de protection avaient pour mission de se maintenir pendant toute la matinée dans les maisons du sud-ouest de Mochny. La consigne fut héroïquement observée. Il était plus de midi lorsque les Rouges occupèrent finalement le village. Ils ne s'emparèrent que de deux Wallons vivants, deux petits téléphonistes restés sur ordre pour signaler au commandement, jusqu'à la dernière minute, la progression de l'adversaire.

Ils nous téléphonaient encore alors que les Russes passaient devant leur fenêtre.

[248]

Mais, à cette heure-là, déjà, grâce à la fanatique résistance de Mochny, la Brigade *Wallonie* avait pu se regrouper, à Belloserje, en vue des nouvelles opérations.

Six kilomètres de boue goudronneuse nous séparaient de l'ennemi, incertain sur nos intentions.

Paliers

Nous étions le jeudi 3 février 1944.

L'ordre d'évacuer, à l'est du Kessel, notre pointe de Losowok et le dernier secteur de la rive droite du Dniépr n'avait pas été donné sans que la situation générale ne se fut considérablement aggravée.

Les coups de bélier de l'ennemi, au sud, avaient refoulé de plus en plus vers le nord les troupes encerclées. Maintenant, le corridor soviétique avait quatre-vingts kilomètres d'épaisseur. Chaque jour, cinq autres, dix autres kilomètres étaient perdus par les divisions du Reich. Encore une semaine, et les Russes arriveraient exactement dans notre dos.

Le Commandement avait retiré de la région Dniépr-Olchanka toutes les forces allemandes. Nous étions seuls à couvrir désormais cette zone, à la merci d'une ruée qui pouvait, en vingt- quatre heures, nous balayer comme un fétu et embrocher le .

De grandes décisions avaient été prises. Les secteurs sud-est et sud seraient progressivement abandonnés. A leur tour, les troupes du secteur est se replieraient par paliers, sur une ligne allant de l'est au nord, d'abord. Ensuite, elles se rabattraient, en combattant pied à pied, vers l'extrémité ouest du , ou se ferait la concentration générale des onze Divisions.

Des blindés allemands, venant de l'extérieur, monteraient du sud-ouest de l'Ukraine à notre rencontre. Nos onze Divisions se précipiteraient vers eux, jouant le tout pour le tout.

Il ne restait plus d'autre issue. Ou nous péririons tous, ou cette tentative désespérée romprait l'encerclement.

[249]

*
* *

Mais, le 3 février 1944, nous étions loin encore du rassemblement qui précéderait l'assaut final. Toute une série d'opérations intermédiaires devraient se dérouler, afin de permettre l'évacuation du matériel et des dépôts.

C'était une folie, d'ailleurs. Chaque homme eut du se battre. Les trois qûarts^des forces encerclées furent distraites des combats pour sauver ces impedimenta qui nous perdaient.

Déjà, la route allant de Goroditsche vers Korsum, lieu d'ou se ferait l'ultime essai de rupture, était encombrée par de fabuleuses colonnes. Des milliers de camions, échelonnés sur vingt kilomètres, par trois véhicules de front, patinaient dans les grenouillères noirâtres de la route, convertie en un cloaque prodigieux. Les plus puissants tracteurs de l'artillerie essayaient péniblement de dégager le passage. Cette masse énorme de véhicules était une cible incomparable pour l'aviation. Les appareils soviétiques, déchaînés comme des essaims stridulants de guêpes, tournaient au-dessus du , piquaient par escadres, de dix minutes en dix minutes, sur les colonnes engluées.

Partout des camions brulaient.

La boue, malaxée mille fois, devint tellement poisseuse et tellement volumineuse que, bientôt, le passage se révéla absolument impraticable.

Il fallut employer les grands moyens. S'aventurer à travers les terres fortes des champs, c'était sombrer au bout de cent ou de deux cents mètres. La route ? Il ne fallait plus y penser : mille camions, au moins, y étaient enlisés à jamais, auxquels il faudrait mettre le feu afin que l'ennemi ne les récupérât point. Restait la voie du chemin de fer de Goroditsche à Korsum. C'est par là qu'on décida d'engager les interminables convois motorisés.

A plusieurs lieues de distance, on devinait le trafic en voyant plonger les chasseurs russes. Des lueurs géantes jalonnaient ce chemin de fortune. Il fallait sans cesse culbuter dans les talus les camions en panne et les voitures incendiées.

Pour protéger ce transfert inouï de plus de dix mille véhicules, sur

[250] les traverses cahotantes d'une misérable voie de chemin de fer, nos troupes devraient absolument contenir la poussée soviétique pendant plusieurs jours encore.

*
*   *

Les aviateurs staliniens contemplaient à loisir, du haut du ciel, les tentatives de repli des divisions encerclées. Tout leur indiquait ou se trouvait le futur point de ràssemblement : la direction de Korsum était jalonnée par les centaines de torches des camions qui flambaient.

Au sud, les assaillants soviétiques frappaient, à coups précipités, les troupes en retraite. Par le nord-est, ouvert depuis le retrait des derniers blindés de la *Viking*, les troupes de l'U.R.S.S. accouraient. Au nord même, les divisions de la Wehrmacht redescendaient, de plus en plus rapides.

Nous aurions, quant à nous, à résister d'abord à Belloserje pour bloquer les troupes soviétiques montant du Dniépr et de Mochny. De Belloserje, nous devrions, à la dernière minute, gagner, à une quinzaine de kilomètres plus au sud, une ligne de défense construite lors de l'alerte du début de janvier.

Cette ligne courait du sud-est au nord-ouest, du village de Starosselje au village de Derenkowez.

Une troisième opération nous regrouperait tous à l'extrémité nord-ouest de cette ligne d'arrêt, à Derenkowez même, ou, de concert avec d'autres unités de la Wehrmacht et des Waffen SS, nous ferions office de bouclier final.

Ainsi couverts, cinquante à soixante mille hommes, se retirant de tous les secteurs, se réuniraient dans les environs de Korsum pour l'assaut décisif, en direction de l'ouest.

*
*   *

Pour nous, le premier cran d'arrêt était donc Belloserje. Le plan de retraite nous enjoignait de résister, à l'est de ce village, le temps qu'il faudrait pour que toutes les pièces d'artillerie et tout le matériel eussent pu atteindre sans catastrophe la ligne Starosselje- Derenkovez.

[251]

Le long de l'Olchanka, de Baibusy à Starosselje, se préparait le déménagement de nos canons et de tout le train de combat. Le départ s'effectuerait à la faveur de la nuit.

Nous poussions continuellement des groupes de reconnaissance jusqu'à l'entrée de Mochny. Au sud de Mochny même, nous avions encore quelques fusils mitrailleurs camouflés dans les sapinières. Chaque patrouille soviétique qui se hasardait dans notre direction était reçue par un tir violent.

La nuit passa. Dans les bourbiers, les artilleurs s'épuisaient à dégager leurs pièces. A l'aube, seuls restèrent en position, au bord de l'eau, les troupes d'infanterie et les mortiers. Les derniers véhicules quittèrent Baibusy peu après le lever du jour.

Un attelage avait un trait rompu. Les conducteurs revinrent au village pour effectuer la réparation.

Partout régnait un silence mortel. Mais, en travers de la rue fangeuse, des cadavres de paysans étaient étendus déjà, la face au sol. A chaque bras droit se trouvait encore le brassard blanc marqué de lettres noires : Deutsche Wehrmacht ! A peine nos soldats avaient-ils évacué Baibusy depuis dix minutes que tous les Ukrainiens qui avaient servi dans les formations auxiliaires allemandes avaient été assassinés par des partisans.

Le village se taisait. Pas un visage d'épieur n'apparaissait. Mais les cadavres, cloués dans la boue, parlaient...

*
* *

Les fantassins de la Troisième Compagnie, qui barraient toujours le passage de l'Olchanka, à l'est de Baibusy, se retireraient la nuit suivante en se faufilant le long de la rivière jusqu'au village de Starosselje.

Quant à la Deuxième Compagnie, après son odyssée de Losowok, elle avait déployé une large manœuvre de repli, en se dirigeant d'abord vers le nord-ouest. Elle devrait contenir la pression de l'ennemi, poussant sur Derenkowez, jusqu'au moment ou notre aile droite aurait terminé sa manœuvre en deux temps.

Je reçus l'ordre de faire la liaison avec cette unité isolée. Un désert gâcheux d'environ dix kilomètres la séparait de Belloserje. Je n'avais

[252] à ma disposition qu'une vieille qui ahanait piteusement dans le sable et les vasières. Un soldat seulement m'accompagnait. Nous découvrîmes nos camarades à la lisière d'une sapinière noire, îlot de résistance perdu dans tout un pays. Nous repassâmes par un village sans vie, Quand nous entrâmes, une patrouille soviétique sortait à l'autre extrémité du bourg. Elle avait laissé princièrement aux paysans, en échange de leur volaille, une boîte d'allumettes portant la faucille et le marteau.

Les familles se terraient au fond des isbas. La région entière était sillonnée par les avant-gardes ennemies.

Nous nous attendions, à chaque instant, à tomber dans une embuscade. La soufflait, fumait, s'arrêtait, visiblement dégoutée de tout.

*
* *

Belloserje, à la tombée du jour, n'était plus reconnaissable.

Mon petit tape-cul, couleur isabelle, fut pris, par la population, pour la première voiture des Soviets. Quelques têtes craintives apparurent derrière des haies. Un silence incroyable régnait.

Nous cahotâmes de fondrière en fondrière à travers l'eau des rues, pour rejoindre le dernier peloton qui attendait l'heure de l'évacuation. Canons, camions, matériel, tout était parti.

Notre arrière-garde ne devrait quitter Belloserje qu'à la nuit, après avoir donné, jusqu'à la fin, l'apparence d'une résistance résolue. Le village était kilométrique. Nous pouvions être débordés de toutes parts. Nous étions encore une quarantaine de soldats en tout.

Le téléphone fut replié. Le soir tombait, voilé de brouillasse.

Finalement, les hommes quittèrent leurs crapaudières. Nous nous hissâmes sur les deux derniers camions. Pas un cri. Pas un coup de fusil. Pas une silhouette. Seuls quelques paysans, par la porte entrebâillée de leurs isbas, nous avaient vu partir.

*
* *

Les positions que nous devions occuper couraient de Starosselje à Derenkowez, sur une longueur d'environ trente kilomètres.

[253]
Une partie de la brigade devait atteindre Derenkowez directement. Elle tomba, la nuit, sur des groupes de partisans qui s'étaient infiltrés de bois en bois et coupaient déjà tous les passages de l'ouest. Il fallut, en pleine forêt, se battre au canon à bout portant. Deux de nos pièces furent perdues dans l'échauffourée.

La route du sud, vers Starosselje, était plus dangereuse encore. Si nos derniers groupes de combat, échelonnés en flanc-garde à notre gauche, le long de l'Olchanka, avaient eu une faiblesse, c'eut été la rupture, sans rémission, de notre unique voie de retraite.

A peine eumes-nous franchi deux kilomètres que nous tombâmes sur des véhicules embourbés. Les colonnes dont nous avions couvert le repli et qui étaient en route depuis de nombreuses heures s'étaient enlisées. Des camions s'étaient placés en travers du chemin. Des centaines d'hommes tempêtaient, enfoncés dans l'eau vasarde jusqu'à mi-cuisses. Des tracteurs se disloquaient en essayant de dépanner les convois. Les Russes pouvaient nous tomber dessus d'un moment à l'autre.

Après des heures de travaux herculéens, le matériel fut désenrayé, et nous arrivâmes à la forêt, puis aux vastes marais qui précédaient Starosselje.

Il était une heure du matin.

La fin de la route était un gigantesque étang que les camions ne pouvaient traverser qu'en s'élançant à toute vitesse.

La rive gauche de l'Olchanka, à Starosselje, était dominée par une forte crête que longeait, à angle droit, un canal venant de Derenkowez. Toutes les isbas de cette colline étaient en feu. Des centaines de femmes traînant des enfants ou portant dans leurs bras des cochons se détachaient tragiquement, noires sur le fond éblouissant des brasiers. Elles poussaient des cris stridents, pleuraient, suppliaient, trépignaient, dans une atmosphère de folie.

L'incendie se déployait comme une fabuleuse crinière rouge et blonde. Il rendait luisante comme du marbre la côte poisseuse que pas un camion n'arrivait à escalader. A grand'peine, d'énormes tracteurs de l'artillerie hissaient en haut de la montagne les autos et les camions empêtrés dans la maroufle.

Toute la nuit, les cris aigus des femmes répondirent aux hurlements

[254] des bêtes et aux jurons forcenés des conducteurs, écarlates dans les lueurs des incendies.

Quand le jour vint, on remorquait toujours des véhicules.

Mais, au nord-est des bas-fonds, des points bruns avançaient. Nous distinguâmes des files d'hommes, des chevaux, des équipages.

Les Russes arrivaient.

Starosselje

La ligne de repli Starosselje-Derenkowez avait été creusée par des milliers d'Ukrainiens, au début du mois de janvier. A l'aube du 5 février 1944, la brigade *Wallonie* s'y installa.

Le tracé de la ligne avait été bien choisi. Celle-ci se déroulait, du sud-est au nord-ouest, en haut de crêtes élevées qui surplombaient la vallée, les marais et le canal de Derenkowez à l'Olchanka. Au loin, on apercevait les forêts par lesquelles nous avions reflué de Belloserje.

La tranchée, dotée de nombreux emplacements de tir, se déroulait pendant trente kilomètres en zigzag. Malheureusement, elle ne possédait pas de fascines et avait été trop creusée : elle était tellement profonde qu'on ne pouvait plus rien voir, une fois qu'on s'était engagé dans cet interminable serpent glaiseux.

Si toute la ligne de combat avait été fortement occupée, ce désagrément eut été réduit. Mais nous ne disposions que de trois cents hommes d'infanterie pour garnir les trente kilomètres !

La Deuxième Compagnie avait du prendre position à quinze kilômètres au nord de Derenkowez. Une autre de nos compagnies occupait, face à l'est, une ligne qui partait à angle droit de Starosselje, en plein vers le sud.

Il nous restait trois cents fantassins pour résister sur la ligne principale. Ainsi nous possédions, en moyenne, un groupe de dix malheureux hommes pour défendre chaque kilomètre de front !

Le reste de la brigade, les conducteurs de nos trois cents camions, les desservants de l'artillerie, de la Pak, de la Flak, les troupes de transmissions, était réparti à l'arrière de la ligne de combat ou soutenait, au moyen de pièces légères, les endroits particulièrement menacés de la tranchée.

[255]

*
* *

Nous étions extrêmement pessimistes.

Il avait été impossible d'installer un réseau téléphonique complet le long d'un secteur si vaste. Il fallait des dizaines de kilomètres de câble rien que pour relier les postes des compagnies au poste de commandement de la brigade.

Or, cette tranchée si inexpugnable était, au nord-est, le seul rempart à l'abri duquel la grande manœuvre de repli vers Korsum pourrait s'effectuer. Que notre barrière s'effondrât, et ce serait le sauve-qui-peut au sein du !

Nos hommes étaient dispersés par groupes minuscules, sans contact entre eux. Ils étaient épuisés par les derniers combats, par les nuits de corps à corps, par la brouillasse glacée, par les marches exténuantes, hébétantes, dans une boue pareille à de la poix. Ils ne disposaient pas du moindre abri. Maculés, les traits tirés, ils regardaient, anxieux, la plaine ou s'affairaient les avant-gardes soviétiques.

Notre artillerie avait beau tirer : dès le samedi après-midi, les marais étaient mouchetés de mille grouillements ennemis, que n'arrêtaient ni la fange ni les obus.

*
* *

Le lendemain, avant l'aube, notre ligne fut enfoncée.

Les Rouges avaient, nuitamment, escaladé la contrescarpe. Ils avaient eu beau jeu de sauter dans la tranchée vide, entre les différents postes. Ceux-ci furent coupés, étranglés. Un moulin dominait le coteau. Les Bolchevistes l'atteignirent en quelques minutes. De là, ils plongèrent vers l'Olchanka, prenant une partie de nos hommes à revers. A sept heures du matin, la rive gauche de la rivière, dans le village même de Starosselje, était aux mains des Bolchevistes.

Des collines de l'ouest, l'ennemi surplombait la région. A huit heures du matin, il s'épandait déjà à plusieurs kilomètres au sud.

Notre poste de commandement se trouvait juste à la hauteur de cette poussée. Le Commandeur décida de courir aussitôt en avant. Je

[253] sautai avec lui dans une et, remontant le flux tumultueux des conducteurs de chevaux et de camions qui s'enfuyaient à boule vue, nous atteignîmes la rive droite de l'Olchanka, à Starosselje.

Un groupe héroïque d'une trentaine d'hommes résistait encore sur les mamelons de la rive gauche. Je me hissai sur une voiture blindée de commandement, franchis l'eau, grimpai la côte et me jetai parmi nos camarades. Nous fonçâmes aussitôt au corps à corps, avançant en contre-haut, d'isba en isba, roulant dans la boue, pêle-mêle, avec les Asiatiques.

Après une heure de combat, nous avions libéré le village et atteint l'extrémité ouest du bourg.

Malheureusement, la crête, avec son beau moulin à joc, aux larges ailes noires, nous dominait de sa masse pelée. Les Russes avaient installé là des nids de mitrailleuses. Leurs tireurs d'élite suivaient chacun de nos mouvements.

Agenouillé au coin de la dernière isba, j'abattais chaque tête qui se montrait. Mais ma position, trop repérée, était mauvaise. Une balle m'avait blessé à un doigt. Une autre m'avait atteint à la cuisse.

Un petit volontaire de seize ans, qui s'était mis à tirer à côté de moi, avait reçu, au bout de deux minutes, une balle en plein dans la bouche. Le pauvre gamin s'était redressé un instant, épouvanté, ne comprenant rien à ce qui lui arrivait. Il ouvrait la bouche toute grande, gorgée de sang, ne pouvant plus parler mais voulant s'expliquer tout de même. Il retomba, se tordit dans la vase et hoqueta pendant quelques secondes avant de mourir.

Derrière nous, les cadavres de nos camarades tués lors de la ruée soviétique de l'aube avaient été complètement dépouillés pendant la demi-heure ou l'ennemi avait été maître de`l'ouest de Sakrevka. Les corps étaient absolument nus, jaunes et rouges dans la boue huileuse.

Du coin de notre isba, nous voyions, au nord-est et au nord, la plaine se remplir de renforts soviétiques. A travers les gâtines, des files de pataugeurs traînaient des pièces de Pak. Au-dessus de nous, la côte, le moulin paraissaient imprenables.

Le Commandeur nous adressait tous les hommes qu'il récupérait dans les environs. Mais que pouvions-nous faire d'autre que d'empêcher les Bolchevistes de redescendre dans le bourg ? Dépasser notre

[257] isba, partir à l'assaut de cette côte dénudée, pareille à un bloc de cirage, sans un repli de terrain, ou nous enfoncerions jusqu'aux genoux, c'était marcher à un massacre général.

Pourtant il fallait reprendre le moulin et le mont. Sinon, la nuit suivante, l'ennemi hisserait toutes ses forces sur la hauteur.

Nous devions rétablir la ligne sans retard, ou bien accepter l'idée et le fait d'une rupture définitive du front, avec toutes les conséquences que ce désastre entraînerait.

*

* *

J'avais fait demander des panzers. Derrière eux, et sous la protection de leur tir fichant, nous pourrions encore, à la rigueur, atteindre le moulin et la crête.

Mais rien n'arrivait. Il fallait agir, harceler l'ennemi.

Des volontaires se glissèrent dans la grande tranchée et la remontèrent dans la direction des Russes. Ils étaient conduits par le lieutenant Thyssen, un jeune gaillard de deux mètres de hauteur, mâchoire à la Fernandel, aux yeux rieurs et malicieux de grand gosse. Il renvoyait avec souplesse aux Rouges les grenades que ceux-ci lui lançaient. Une balle lui avait traversé le bras gauche. Il avait continué, inébranlable, jetant son grand rire sonore dans le boyau, dégageant cinquante mètres de terrain.

Enfin, à quatorze heures, les chars allemands furent là. Ils étaient deux, en tout. Mais leur venue bruyante avait suffi pour jeter la panique chez les Rouges. Beaucoup jouaient des jambes. On en voyait qui dégageaient en toute hâte leurs mitrailleuses incrustées dans le lut suintant des parapets.

Les chars tournèrent, fouaillèrent. Notre petite colonne s'élança à leur suite.

Dans la plaine, les Russes arrivaient comme la marée. Ils poussaient avec eux leur artillerie légère. Ils virent nos deux panzers qui progressaient le long de la côte nue. Les obus de leur Pak s'abattirent aussitôt en avalanche, encadrant nos blindés, écrêtant le rempart, nous tuant des hommes.

[258]

Le moulin était notre premier objectif.

Mon chauffeur, un héros de la guerre de 1914-1918, Léopold Van Daele, s'élança en avant même des chars, en terrain décou

vert. Il était flamand. Un moulin à vent, c'était un élément familier des paysages de sa patrie... Il atteignit, le premier, une des ailes noires, balaya trois staliniens d'une rafale de mitraillette.

Mais, du fond de la tranchée, un Mongol, collé près d'un soutènement, le visait, canon en l'air. La balle lui entra sous la mâchoire, ressortit en haut du crâne. Il eut encore l'incroyable énergie d'aller à sa poche et, en vieux chrétien, de saisir son chapelet. Puis il tomba mort, les yeux bleus grands ouverts, fixés sur le moulin large et puissant, pareil aux vieux moulins des remparts de Bruges, au pays de Flandre...

*

* *

A quatre heures de l'après-midi, nous avions reconquis toute la colline. La tranchée était jonchée de musettes grossières, jetées par l'ennemi en fuite. Elles étaient, comme toujours, bourrées de cartouches, de pain dur et moisi, de grains de tournesol.

Nous avions fait un bon butin de mitrailleuses.

Mais notre victoire nous laissait sceptiques : que possédions-nous de plus que la veille ? Rien. Nous avions perdu, en revanche, un certain nombre de nos camarades.

Tuer des Rouges ne servait pas à grand'chose. Ils se reproduisaient comme des cloportes, se renouvelaient sans cesse, dix fois, vingt fois plus nombreux que nous.

Ces kilomètres de tranchées étaient une protection dérisoire, défendus, de-ci, de-là, par quelques poignées de Wallons, isolés tragiquement dans l'ombre bruineuse qui revenait. A la gauche, à la droite de nos postes s'étendait, chaque fois, une béance d'un kilomètre.

Le lieutenant Thyssen, le bras sanglant, pansé vaille que vaille, avait voulu rester avec ses garçons, au haut de la colline. La tranchée, piétinée dans les deux sens durant le combat, était devenue gâcheuse à un point ignoble. La position était intenable, c'était l'évidence même.

[259]

Des drames allaient se produire avant peu. Aucun doute n'était possible.

*
* *

La nuit fut remplie de bruits incessants et furtifs. Toute la côte était animée d'invisibles présences. Des centaines de Russes rampaient, atteignaient la tranchée, se répandaient dans le boyau.

A l'aube, la tragédie de la veille recommença. A sept heures du matin, pour la seconde fois, l'assaut soviétique submergea et débusqua nos camarades.

Nous savions que, désormais, colline, tranchée, moulin étaient perdus pour toujours.

Nos panzers avaient été appelés au sud. Ils ne reviendraient plus.

Comment réagir encore ?

Il ne pouvait être question d'un repli prématuré.

Des milliers de camions, des milliers d'hommes se hâtaient vers Korsum : le flanc qui les protégeait était ouvert...

Skiti

Toute la journée du lundi 7 février 1944 se passa à essayer de colmater la brèche qu'avaient faite les Russes dans la ligne Starosselje-Derenkowez.

A Starosselje même, nos troupes s'étaient regroupées sur la rive droite de la rivière Olchanka. Les positions étaient bonnes, fortement fossoyées et palanquées, protégées par de multiples fils de fer barbelés et par des mines réparties dans les francs-bords.

A l'autre extrémité de la ligne, à Derenkowez, la Première Compagnie avait subi de nombreux assauts, mais elle avait vaillamment contenu l'ennemi. A angle droit, à quinze kilomètres au nord de Derenkowez, la Deuxième Compagnie poursuivait son interminable manœuvre de repli, de l'est au nord, puis du nord à l'ouest. Elle menait très honorablement des combats aventureux d'arrière-garde, perdant peu de monde, s'en tenant scrupuleusement à l'horaire établi.

[260]

Le diable, c'étaient les kilomètres béants à l'ouest de Starosselié.

Les débris de notre Quatrième Compagnie, enfoncés au petit jour, s'étaient rabattus dans la direction de Derenkowez.

Ils avaient été repris en main. Aidés par des éléments de la Première Compagnie, ils avaient contre-attaqué durant toute la journée.

Mais les Russes étaient en force. Par la brèche de Starosselje, ils s'étaient engouffrés dans une forêt qui descendait vers le sud.

Nos compagnies de Derenkowez, nos troupes de Starosselje reçurent pour mission de se coller aux flancs de cette forêt pour en interdire la sortie à l'ennemi. Nous envoyâmes des patrouilles escarmoucher et redonner dans tous les sens.

D'autre part, notre artillerie avait gardé toute sa puissance de feu et contrebattait sans répit. Elle déchaîna sur la crête nue, passage obligé des renforts soviétiques, un feu auquel nous donnions d'autant plus d'ampleur que nous ne nous faisions plus aucune illusion sur les possibilités qui nous resteraient de désembourber nos pièces lourdes lors du prochain repli.

Autos, camions périssaient partout dans la fange.

Le plus puissant de nos tracteurs, un véritable monstre à chenilles, envoyé de Derenkowez à Starosselje en vue d'aider au nouveau recul, avait mis un jour et une nuit pour franchir moins de trente kilomètres.

La voie du chemin de fer, dernière piste vers Korsum, était jalonnée d'incendies innombrables. Des milliers de camions avançaient cahin-caha, sous une pluie d'obus.

Nous formions, nous, l'arrière-garde, au nord-est : plus le repli de cet énorme train automobile serait lent, plus longtemps nous aurions à résister.

Le Commandement allemand tenait la situation en main avec un sang-froid incomparable. Malgré l'affreuse situation dans laquelle se trouvaient les cinquante à soixante mille survivants du , on ne pouvait déceler, dans les ordres, la moindre trace d'agitation ou de précipitation. Les manœuvres s'accomplissaient méthodiquement, calmement. L'ennemi ne parvenait à saisir l'initiative nulle part.

Dans cette tragique poche visqueuse, les divisions, le matériel se repliaient rigoureusement selon les indications reçues. Les arrière-garde et les flancs-gardes luttaient à une minute près, collés au terrain jusqu'à l'instant précis du redéploiement.

[261]

Les brèches étaient immédiatement réparées, quel que fut le prix à payer.

Chacun savait que le mieux était de s'en tenir au plan de l'État-Major, car tout recul prématuré impliquait invariablement une série de contre-attaques, poursuivies jusqu'au moment où le terrain, lâché trop tôt, était reconquis.

Les ordres étaient durs. Mais le temps n'était pas à la mollesse. Chaque soldat savait qu'il fallait choisir : ou le repli méthodique, avec la possibilité d'un sursaut final, grâce à un regroupement bien ordonné, ou l'anéantissement tumultueux dans une débandade générale.

*

* *

Nous arrivâmes au matin du mardi 8 février 1944.

Starosselje tenait toujours.

Derenkovez tenait toujours.

La brèche ouverte avait été neutralisée tant bien que mal par nos patrouilles de choc, accrochées aux lisières ouest, sud et sud-est de la forêt qu'avaient envahie les forces des Soviets.

Mais l'ennemi ne se contentait pas de cet assaut. Tout autour du , il s'élançait furieusement. Le Sud, ou l'armée allemande opérait le`repli le plus important, était fouaillé, sans discontinuer, par les vagues ennemies. L'Est s'abattait sur nous depuis le 2 février.

Notre secteur ne comprenait pas seulement la tranchée de trente kilomètres de Derenkovez à Starosselje et les positions avancées de la Deuxième Compagnie dans le secteur nord. Nous avions encore la charge d'une ligne supplémentaire, longue de plus d'une lieue, qui partait de Starosselje, à angle droit, vers la bourgade de Skiti, au sud.

Menacés en face, menacés à notre flanc gauche par la brèche ouverte par l'ennemi, nous étions aussi menacés profondément à notre flanc droit. Starosselje se trouvait au bout d'un long couloir. Que les forces ennemies de notre flanc est s'élançassent à la rencontre des forces soviétiques victorieuses, depuis la veille, à notre flanc ouest, et nos soldats allaient se faire enfermer, forcer et broyer.

Les Wallons qui couvraient notre flanc droit avaient pour voisins de jeunes recrues de la *Viking*, arrivées en civil au front un mois

[262] plus tôt et qui avaient reçu, à grand'peine, un début d'instruction militaire parmi la bousculade de janvier. Ces infortunés garçons étaient recrus de fatigue et d'émotion.

L'ennemi se jeta sur eux, le matin du 8 février 1944, les dégîta, embrocha leurs postes un par un et mit les survivants en complète déroute. Nous les vîmes refluer à vau-l'eau derrière notre tête de pont. Il n'y avait plus rien à obtenir de ces épaves. Certains pleuraient comme des enfants.

Pendant cette débandade-là, les Russes, se précipitant par la brèche, avaient pris à revers nos positions du sud-est, dispersées de cent mètres en cent mètres sous des chênaies. Nos hommes durent bien démordre, abandonner le bois et même le petit village de Skiti, sur le plateau. Ils dégringolèrent dans le vallon, suivis de tout près par l'adversaire.

Les forces ennemies des deux brèches avaient quasiment fait leur jonction : seul notre petit poste de commandement, ou nous regroupions en hâte les`fuyards, subsistait, comme un îlot entre les deux béliers soviétiques.

Il fallait se ressaisir immédiatement, décomprimer la position. Une heure de répit, et tout sursaut serait impossible.

L'ennemi était déjà installé dans Skiti.

Nos pièces de Pak escaladèrent la colline. Le Commandeur s'élança, suivi par nos garçons, fourbus mais hurlant quand même.

A cinq heures du soir, le village était repris ; les Russes avaient été rejetés à la dragonne jusque dans le bois. Encore une fois, la situation était provisoirement sauvée.

L'ordre parvint à notre P.C. de brigade d'opérer, le lendemain matin, le nouveau repli.

Il n'y avait donc plus qu'à tenir bon pendant quelques heures ; un soir, une nuit... Et notre honneur serait sauvé, en même temps que la masse des troupes amies qui se retireraient lentement vers l'ouest sous le couvert de notre arrière-garde.

*
* *

Malheureusement, les Russes, qui voyaient clair dans notre jeu, étaient décidés à tout tenter pour éventrer nos positions.

[263]

La réduction du de Tcherkassy par les Soviets devait, pour être efficace, se faire secteur par secteur.

C'est ce que l'ennemi avait tenté à Mochny.

C'est ce qu'il tentait au sud-est de Starosselje.

C'est ce qu'il tentait, en vain d'ailleurs, tout autour du , au cours de cent attaques.

Skiti était à nous à cinq heures du soir. Le Commandeur redescendit au P.C. Dans une pauvre tranchée de sablon, nous étendîmes, l'un sur l'autre, les morts, éclaboussés de sang, de cette après-midi angoissante.

Nous étions en train d'établir, pour le lendemain matin, le plan du repli de la brigade en direction de Derenkowez, lorsque, dans le soir embruiné, une sentinelle vit, à notre flanc est, la descente se couvrir à nouveau de soldats en déroute !

L'ennemi avait débuché une seconde fois, avait désarçonné nos garçons et repris Skiti !

Il allait, durant la nuit, plonger jusqu'aux peupleraies du vallon, opérer la jonction est-ouest, isoler Starosselje, étrangler définitivement notre secteur !

Tout était à refaire sans désemparer, avec des hommes vaincus deux fois en un jour, fourbus et décimés !

Je reçus personnellement, de la Division, l'ordre de rejeter l'ennemi : nous devions absolument réoccuper la colline qui protégeait la voie de retraite et n'en descendre qu'à six heures du matin, quand nos forces de Starosselje auraient pu se dégager du goulet.

L'ombre était venue.

Le flanc de la montagne était couvert de sapins très serrés. Des Russes se glissaient déjà à la descente. Nous montâmes lentement vers le plateau, car nos armes étaient lourdes, et nous devions avancer sans bruit et sans combat, le plus loin possible.

Nous étions une quarantaine en tout.

Nous rampâmes pendant les cent derniers mètres, puis nous bondîmes.

Notre irruption sur la crête ou l'ennemi s'installait provoqua une confusion passagère. Nous pumes utiliser au maximum nos mitrailleuses et rembarrer les Russes jusqu'à Skiti, tandis que deux de nos

[264] canons de Pak, hissés au sommet malgré le sable et la boue, soutenaient notre assaut.

Ils allaient, jusqu'au matin, barrer victorieusement l'accès vers la vallée.

*
* *

Les Rouges, devant cette réaction, préférèrent glisser davantage vers le sud. Ce qui était pire encore pour nous.

L'opération qui avait échoué à notre hauteur fut rééditée dans notre dos, cette fois-ci.

A une heure du matin, à deux kilomètres derrière notre P.C. de brigade, Russes et Allemands s'entre-frappaient à quelques centaines de mètres de la route, notre unique route !

Des petits groupes de SS de la *Viking*, accrochés au sol comme des arrête-bœuf, contenaient, à eux seuls, la poussée innombrable des Soviets. Nous entendions le fracas de ces dizaines de combats séparés qui s'étendaient, de l'est au sud, sur plusieurs kilomètres.

L'ennemi était devant nous, à notre droite, à notre gauche, derrière nos lignes. La voie que nous devrions suivre à l'aube était illuminée par les torches des isbas en feu. Partout on hurlait.

Notre vie, à un millier d'hommes, dépendait de ces hurlements.

Par bonheur, à cinq heures du matin, le secteur hurlait toujours.

Nous incendiâmes les voitures qui étaient trop faibles pour affronter trente kilomètres de bourbe sirupeuse. Le gros de notre troupe se glissa le long de la rivière Olchanka, vers un pont de bois que nos hommes franchirent, à l'endroit exact ou une dernière poignée de SS de la *Viking* contenait encore l'ennemi.

*
* *

Quelques-uns de nos groupes de mitrailleurs de Starosselje devaient résister jusqu'à la dernière minute, c'est-à-dire jusqu'à l'évacuation totale de nos compagnies.

Ils firent merveille pendant trois heures.

Puis, avec une souplesse de reptiles, ils se faufilèrent par les sapinières

[265] du sud, entre les Russes qui les avaient débordés de toutes parts.

Pas un de nos hommes ne fut fait prisonnier. Pas un de leurs fusils mitrailleurs ne resta sur le terrain, Au milieu d'un concert diabolique de balles, ils traversèrent, les derniers, ventre à terre, le pont de bois de l'Olchanka. Il jaillit dans notre dos, comme un geyser.

Dans une boue épique, nos hommes, nos chevaux, nos camions escaladaient les talus voisins, gâcheux comme de la résine. Nous étions séparés de l'ennemi uniquement par les flots gonflés de la rivière, qui charriait mille débris flottants, projetés dans la vallée par l'explosion.

Trente kilomètres

La manœuvre générale du repli du 9 février 1944 était vaste : les divisions encerclées abandonnaient le sud, le sud-est, l'est et les trois quarts du nord-ouest et du nord du de Tcherkassy.

Ce avait eu, à la fin du mois de janvier, la forme de l'Afrique. Le 9 février 1944 au soir, toute l'Afrique, déjà fort contractée depuis une semaine, devrait s'être repliée vers la Guinée, conservant seulement un bouclier à la hauteur du lac Tchad. Ce bouclier, c'était le village de Derenkowez.

La capitale de notre Guinée russe, c'était Korsum, point de rassemblement général des troupes encerclées depuis le 28 janvier.

Fort au sud-ouest de Korsum, venant de l'extérieur du , avançaient violemment vers nous plusieurs centaines de et de , les plus puissants chars allemands des divisions blindées du Sud de la Russie. Ces chars progressaient, malgré une résistance acharnée.

Cinquante à soixante mille hommes du se retiraient méthodiquement dans la direction de Korsum, sauvant un maximum de matériel, malgré d'effrayantes difficultés.

Pendant que ces dizaines de milliers d'hommes prenaient place pour l'assaut décisif qui s'opérerait en direction des panzers montant du sud, les forces d'arrière-garde, elles, devaient contenir la pression de la masse soviétique descendant du nord et de l'est ou remontant du sud-est et du sud.

[266]

Le point le plus avancé de la résistance au nord de Korsum serait Derenkovez, à l'extrémité gauche de notre ancienne ligne.

Toutes nos forces, étendues sur trente kilomètres, de Derenkowez à Starosselje, et au sud de Starosselje, avaient reçu l'ordre de se replier sur Derenkovez durant la journée du 9 février. Vers cette localité devait également se rabattre, du nord, notre Deuxième Compagnie qui, depuis l'évacuation de Losowok, opérait un mouvement en arc, allant de l'est au nord-ouest.

Notre Brigade occuperait, sans soutien de quiconque, la position-clef de Derenkowez.

Sur le flanc ouest de la voie Derenkovez-Korsum, des unités de la Wehrmacht étaient échelonnées : elles avaient pour mission de résister à outrance à la poussée de l'ennemi. Le flanc est serait protégé par le régiment de la division *Viking*.

Entre ces deux fronts latéraux courait, de Derenkowez à Korsum, une route campagnarde, bordée par une rivière : la zone de sécurité de ce chemin, d'est en ouest, était large d'une vingtaine de kilomètres.

La position la plus aventureuse serait, sans contredit, la nôtre, à l'extrémité nord du couloir. Nous devions condamner inébranlablement la route par laquelle l'ennemi, surgissant du nord-est et du nord, tenterait certainement d'atteindre Korsum dans le dessein d'en finir, une bonne fois, avec les troupes encerclées.

*
* *

La Deuxième Compagnie accomplit sans incident la dernière étape de son repli sur Derenkowez.

En revanche, notre décrochement, à l'autre extrémité de la ligne, opéré *in extremis*, alors qu'un ennemi tourbillonnant nous harcelait de mille parts, allait être une opération pleine de drames.

Les unités allemandes qui se repliaient du sud-est refluaient vers l'ouest en même temps que nous, talonnées elles aussi avec vigueur.

La rivière Olchanka, grâce à son volume enflé par le dégel, nous donna, le pont sauté, quelques instants de répit.

Pour atteindre Derenkowez, nous devions, d'après les plans établis par le Haut Commandement, suivre quasi parallèlement notre

[267] ancienne ligne Starosselje-Derenkowez. Mais celle-ci avait été percée et dépassée depuis deux jours. La forêt ou l'ennemi s'était enfoncé pendait, vers le sud, comme un goitre. Les Russes s'y trouvaient en force, le 9 février. Ils y avaient installé des pièces de Pak.

La route normale de la retraite empruntait l'extrémité sud de cette forêt. Les camions allemands qui précédaient notre brigade vinrent se jeter là dans cent guêpiers soviétiques.

Un de nos officiers d'État-Major, un industriel de Gand, d'une admirable dignité de vie, un homme droit comme un glaive, raffiné, d'une loyauté de preux, le capitaine Anthonissen, avait été envoyé en mission de liaison à Derenkowez. Il avançait en tête de la colonne. Lorsque celle-ci tomba dans l'embuscade, il regroupa sur-le-champ l'infanterie qui accompagnerait les premiers camions allemands.

Malheureusement, il avait affaire à ces infortunées recrues, *Volksdeutschen* de la *Viking*, en déroute depuis l'affaire de Skiti. Ces épaves parurent obéir, avancèrent à l'ennemi, puis, aux premières rafales, se débandèrent éperdument.

Le capitaine Anthonissen connaissait les traditions de la Légion *Wallonie*.

Les autres s'enfuyaient à vau-de-route, lui resta.

Il se battit à la mitraillette jusqu'à la fin.

Une contre-attaque, organisée par la *Viking*, désobstrua la route une heure plus tard. Un corps gisait près d'un hallier, à trente mètres à l'est du chemin. , nous expliqua, le soir, un officier allemand.

Pourquoi luttions-nous, pourquoi le capitaine Anthonissen luttait-il, sinon pour mériter, chaque jour, l'honneur de représenter au front de l'Europe un pays petit mais vibrant de gloire, le fier *Leo Belgicus* de nos aïeux ?...

*
*   *

A la queue de la colonne, nous n'avions plus, comme voie de retraite, qu'un chemin de terre, taillé dans une argile visqueuse, pareille à du mazout.

[268]

Le terrain se développait en fortes collines, au sommet desquelles il n'était possible de hisser les camions qu'avec l'aide de tracteurs.

Dans les vallons, les véhicules glissaient, dérapaient.

Il fallait franchir des ruisseaux débordés, dallés encore de glace.

Les roues y patinaient creusaient des entailles de plus en plus profondes. Chaque franchissement de ces cours d'eau diaboliques coutait un ou deux véhicules.

Nour arrivâmes sur un plateau, en face de la forêt, au moment on la contre-attaque de la *Viking* venait de s'élancer. Nos colonnes durent emprunter une piste charretière qui retournait au sud ; au bout de quelques kilomètres, nous bifurquâmes à nouveau vers l'ouest. Une fois inséré dans l'immense serpent automobile, il ne fallait plus tenter de se dégager. La piste était étroite, elle était bordée d'un profond ravin. Un coup de volant maladroit, et le véhicule roulait dans le précipice.

En bas du mont, un village stagnait dans les marais, éclairé par un étang. Le chemin longeait l'eau. Il fut bientôt absolument impraticable, converti en une pâte épaisse, couleur de charbon, profonde de près d'un mètre. Il fallut recourir aux grands moyens, jeter toutes les meules de foin et de paille dans le dégorgeoir, puis y superposer le chaume des isbas, les portes, les volets, les cloisons, les tables dont nous fauchions les pieds.

Le village entier y passa.

L'ennemi était à deux kilomètres: il n'était pas possible de s'attendrir.

Et sur ces pauvres ruines, parmi les paysans atterrés, cent camions purent se désempêtrer, remonter vers un plateau et aboutir, enfin, à la patte d'oie de la route de Derenkovez.

*
*   *

A cinq heures du soir, nous avions la certitude d'avoir sauvé à peu près tous nos hommes et, ce qui était encore plus sensationnel, une bonne partie de notre charroi.

Il ne fallait plus s'attarder. Les avions mitraillaient les isbas du carrefour. Il y avait là un dépôt de fusées. Les chasseurs soviétiques

[269] l'atteignirent : des centaines de gerbes rouges, vertes, blanches, violettes zébraient l'air avec frénésie, nous passaient dans les jambes, rendaient fous nos derniers chevaux.

Pour atteindre Derenkowez, nous dumes nous rapprocher de l'orée ouest de la forêt maudite ou les forces ennemies s'étaient postées.

Notre colonne la longea à une distance de un à deux kilomètres.

La progression se faisait avec une lenteur crispante. Partout, tout le temps, un demi-mètre de boue goudronneuse ! Camions allemands gagnant Derenkowez pour atteindre Korsum, et camions de la Brigade *Wallonie* étaient mêlés, dans une longue file étroite. A chaque instant un véhicule enlisé bloquait tout.

Nous devions arracher ou couper les petits arbres fruitiers des campagnes voisines pour consolider un peu le chemin. Un certain nombre de voitures avaient été abandonnées et culbutées, le moteur brulé. Nous allions à pied, pour la plupart, en haut des talus, les muscles arrachés par les paquets de boue que nous soulevions.

La nuit approchait. L'énervement croissait.

Des coups de feu partaient de la lisière du bois. Les avions soviétiques nous harcelaient presque sans répit.

Soudain, de la forêt, jaillit une grosse boule rouge, puis une autre. crièrent des conducteurs étrangers qui, se jetant en bas des machines, y mirent le feu avant de s'enfuir.

Or c'étaient des pièces soviétiques antichars qui tiraient sur notre colonne.

Ce n'était pas un drame. Nous en avions vu d'autres. Mais le feu mis à certains camions interdit instantanément toute circulation. Il y avait, dans le convoi, des stocks de milliers de grenades et d'obus.

Les explosions commencèrent.

Chacun dut se jeter à plat ventre dans l'empois des champs.

J'avais pu sauter sur un cheval et j'essayais de regrouper des hommes, tentant de sauver encore quelques véhicules.

Mais c'était trop tard, la route entière était en feu. Plus de cent camions flambèrent dans le soir gris violet, long ruban rose et rouge, troué de jaillissements noirs.

Toutes nos archives étaient anéanties, tous nos papiers, tout notre matériel ! Seuls avaient échappé nos glorieux drapeaux, que les

[270] commandants de Compagnie portaient drapés autour de leur corps, sous leur vareuse, depuis le premier jour de la retraite.

*
* *

A la nuit, quelques centaines d'hommes, aux jambes désarticulées par l'effort, harcelés par le tir soviétique, pénétrèrent dans le chemin creux de Derenkowez.

La boue, pareille à un fleuve de lave, descendait en rubans énormes jusqu'au vallon, coupé par le lac.

Le pont était détruit. La glace de l'étang avait fondu. Il nous fallut franchir cette étendue enténébrée en ayant de l'eau jusqu'au ventre.

A l'est de Derenkowez, l'ennemi était extrêmement agressif depuis deux jours. Au nord, il s'était collé à la Deuxième Compagnie qui, au moment de notre arrivée, entrait en trombe dans le refuge. Au sud-est, il nous suivait à coups d'obus de Pak.

Une pluie effrayante s'était mise à tomber. Dans la nuit, striée par les rafales des mitrailleuses soviétiques, nous ruisselions, aveugles, tombant lourdement dans les vasières, empêtrés dans nos armes, vidés de force et presque à bout d'espoir.

La tête de pont

La Brigade d'Assaut *Wallonie* avait réalisé le tour de force de se regrouper entièrement à la tête de pont de Derenkowez.

Notre situation allait, presque aussitôt, y devenir infernale.

Nous étions installés en fer à cheval autour du village, face au nord, au nord-est et à l'est.

Entre les deux pattes du fer à cheval partait, dans notre dos, vers le sud, la route de Korsum. La zone de sécurité de cette chaussée diminuait d'heure en heure. Des chars russes harcelaient les positions de la Wehrmacht à l'ouest du couloir, Des tireurs d'élite soviétiques s'étaient faufilés partout. Dès le jeudi matin, ils parvenaient à mitrailler le train de combat qui se pressait sur le chemin de Derenkowez à Korsum.

Les vingt kilomètres de sécurité relative étaient devenus, en moins d'un jour, un à deux kilomètres.

[271]

L'autre flanc de la route, le flanc est et sud-est, était, en théorie, largement protégé. Le Régiment SS avait reçu pour mission de contenir l'ennemi dans cette direction, à dix kilomètres environ de la vallée. Grâce à cette couverture, notre tête de pont, à l'extrémité nord du couloir, pourrait résister tant qu'il faudrait. Le rassemblement général à Korsum se ferait ainsi dans l'ordre et le calme.

Malheureusement, le Régiment , dès le jeudi, s'était fait durement malmener. Un raz de marée le rejeta jusqu'à la dernière colline qui couvrait notre route, à mi-chemin entre Derenkowez et Korsum, c'est-à-dire à environ sept kilomètres derrière nous.

Tout fut alors quasiment perdu. Le couloir n'avait plus, en tout, que quelques centaines de mètres de largeur. Les balles le traversaient dans les deux sens.

A cette nouvelle, le général Gille entra dans une colère terrible. Le Commandeur de reçut, au téléphone de campagne, un ouragan d'imprécations, suivi de l'ordre formel de reprendre à l'instant même le terrain perdu.

Mais, entre temps, les troupes russes, victorieuses, avaient foncé de cette direction vers Derenkowez même, afin de nous prendre à revers : elles surgirent, au début de l'après-midi, près des isbas du sud-est du village, isbas dominant toute l'agglomération.

Derenkowez était un bourg étendu, aux maisons très éloignées les unes des autres. Les Rouges venaient d'atteindre le quartier le plus important au point de vue stratégique. Le soir, leur matériel serait installé là. Fusillés de toutes parts, nous serions écrasés par les grenades et par l'artillerie soviétiques.

*
*   *

Nous avions encore quelques troupes disponibles.

Tout malheur apporte sa consolation. Les centaines de chauffeurs de camions, sans emploi, et les artilleurs sans pièces constituaient des réserves d'hommes qui s'accroissaient au fur et à mesure que la fange engloutissait notre matériel.

Nous en faisions aussitôt des fantassins, qui renforçaient fort utilement les Compagnies décimées.

[272]

Un officier d'artillerie, le lieutenant Graff, à la tête d'une cinquantaine de ses anciens servants, fut lancé à la reconquête de la côte de Derenkowez.

L'orgueil s'en mêla. Les artilleurs, que les soldats de première ligne chicanaient souvent, voulurent leur en mettre plein l'œil. Ils administrèrent aux Russes une correction telle qu'ils les refoulèrent jusqu'à deux kilomètres vers le sud-est. Ils s'emparèrent de nombreux prisonniers et, pour finir, enlevèrent d'assaut, sur une butte, un moulin et un complexe agricole.

Les hommes de furent assez décontenancés en atteignant péniblement, au cours de leur contre-attaque, ce secteur perdu par eux depuis plusieurs heures : une poignée de Belges boueux et réjouis y déplumaient déjà des poules, tranchaient du lard, taillaient des rouelles de cornichons, préparant, grenades au ceinturon, une kermesse discrètement héroïque...

*
*   *

Cette position fut tenue, inébranlablement. Nos artilleurs étaient fiers. Et la ferme était bonne.

Mais partout ailleurs le péril se resserrait, tragiquement. L'est de Derenkowez était harcelé avec sauvagerie. Des hordes de Mongols surgissaient à tout bout de champ, s'élançaient par bandes hurlantes sur nos petits postes. Nous fumes repoussés jusqu'aux abords immédiats de la localité.

Le soir, la situation se clôturait ainsi : la tête de pont de Derenkowez était presque étranglée. Derrière nous, à mi-route entre Derenkowez et Korsum, le couloir n'avait plus, au village d'Arbusino, qu'une infime zone de protection. Il pouvait, à tout instant, être coupé. A ce moment-là, encerclés à Derenkowez, notre sort eut été réglé rapidement.

D'autre part, l'ennemi eut pu alors foncer d'Arbusino sur Korsum, ou cinquante mille hommes, empêtrés dans la bourbe, ainsi que leur matériel, commençaient à peine à se regrouper, dans l'attente du salut venant du sud-ouest.

Or ce salut paraissait de plus en plus problématique. La colonne

[273] de chars allemands qui devait nous libérer se trouvait encore à quarante kilomètres de Korsum. Elle aussi sombrait dans la mer de boue. C'était, partout, le pot au noir. Les nouvelles étaient désastreuses.

Les troupes encerclées étaient à bout d'effort.

Il n'y avait presque plus de munitions. Le ravitaillement était nul.

Les hommes étaient à demi morts de lassitude.

Contiendrions-nous encore longtemps la ruée d'un ennemi qui nous sentait au seuil de l'agonie ?... Les chars de l'ouest pourraient-ils encore faire un effort et crever l'encerclement en poussant à travers ces boues fabuleuses ?...

En étant optimistes, nous n'en avions plus que pour quelques jours avant de succomber...

A la nuit, une communication secrète de l'État-Major de la Division au commandeur de notre Brigade ne laissa plus guère d'espoir :

Dans le petit poste de commandement, ruisselant sous la pluie torrentielle, nous nous regardâmes, le sang glacé.

Au loin, nous vîmes, dans un mirage, les visages de nos enfants.

L'heure approchait ou il faudrait tout perdre...

*
* *

La nuit du jeudi 10 février au vendredi 11 février 1944 se passa en combats confus et multiples.

Nous ne voyions plus à un mètre devant nous. L'air n'était plus qu'un paquet d'eau ; le sol était une rivière dans laquelle nous nous enfoncions jusqu'aux genoux.

Les Russes grouillaient comme des crapauds dans ces limons sombres. Ils se faufilaient, dans tous les sens, à travers l'obscurité.

Du même emplacement, une balle partait toutes les minutes, ou toutes les deux minutes. Nous mettions un quart d'heure pour atteindre l'endroit ou devait se cacher le tireur d'élite. Nous ne trouvions plus qu'une mare, pareille aux autres. Le pataugeur avait glissé, à la sourdine, s'était posté à un autre trou d'eau et d'ombre. A peine

[274] nous étions-nous éloignés que les balles sifflaient à nouveau, aiguës, lancinantes, crispantes.

Autour de nous, les projectiles s'entrecroisaient, éclataient sur les murs, les portes, les appentis.

Nos hommes, éveillés depuis huit jours, leurs vêtements collés au corps, se sentaient devenir fous.

La Division téléphonait, de demi-heure en demi-heure, au P.C. : Une maison perdue devait être reconquise aussitôt, dans le noir.

Des Russes se glissaient parmi nous : nous les happions dans l'obscurité. Nous les amenions au P.C., monstres palustres dégoutants de vase, hirsutes, les pommettes plates et rouges, riant dans leurs dents jaunes.

Ils disaient tout, notamment qu'ils étaient dix fois plus forts que nous. Puis ils engoulaient n'importe quoi, s'endormaient n'importe ou, comme des bêtes, ronflant, marmonnant, dans une écœurante odeur de suif et d'étoffe mouillée.

Moins cinq

Le vendredi matin, Derenkowez tenait toujours.

Les flancs ouest et est de la route de Korsum avaient résisté, bien que des tireurs soviétiques se fussent glissés un peu partout dans des épinaies et des fourrés qui bordaient d'assez près le chemin.

Les Russes savaient mieux encore que nous à quel point ils nous contractaient. Depuis plusieurs jours, leurs avions nous jetaient des tracts dans lesquels ils nous décrivaient, carte à l'appui, notre situation désespérée. Ils donnaient la liste des unités encerclées et citaient tout spécialement la .

Ils innovaient de plus en plus dans l'art de la propagande. Régulièrement, un drapeau blanc s'agitait : un soldat soviétique avançait, remettait un pli à l'adresse personnelle du général de la Division ou du Corps d'Armée. C'était une lettre manuscrite d'un général allemand prisonnier, passé au service de l'ennemi. Cet agent proposait avec insistance, au nom de ses maîtres soviétiques, la capitulation honorable du .

[275]

Chaque jour, des photos étaient envoyées par le même service de poste, photos des prisonniers de la veille, attablés avec le général en question, parfaitement vivants et bien à l'abri.

Le vendredi 11 février 1944, à onze heures, après que se fut dressé l'habituel drapeau blanc, deux officiers russes parurent, très corrects, porteurs d'un message du Haut Commandement soviétique pour le commandant en chef des forces encerclées.

Ce message, c'était l'ultimatum.

Les deux officiers ennemis passèrent à l'arrière de nos posi

tions, furent reçus avec courtoisie. L'ultimatum des Soviets était clair et net :

tera en soldats courageux ; ou l'assaut d'extermination va se déclencher à treize heures. »

L'ultimatum fut rejeté sur-lr-champ, de façon catégorique. A travers la bourbe, on ramena les deux officiers soviétiques jusqu'à leurs lignes, hissés sur un tracteur trépidant.

*
* *

La réplique des Soviets ne tarda point.

Dès l'après-midi, tout autour du , terriblement rétréci, l'Armée rouge débucha.

A notre tête de pont et à la route Derenkowez-Korsum, les attaques menées avec une rage forcenée nous mirent dans un péril de plus en plus précis et de plus en plus angoissant.

Il y avait deux jours que les forces allemandes se rassemblaient à Korsum. Nous savions que le combat final allait commencer, que des dizaines de milliers d'hommes prenaient position et se jetteraient à l'assaut avec l'énergie du désespoir. Un radio-télégramme du Haut Commandement allemand nous avait conjurés de bander nos forces : de l'autre côté du , on allait lancer à notre rencontre, dans un ultime effort, tout ce qui restait en fait de panzers.

Nous devions jouer notre va-tout.

Les Russes nous croyaient irrémédiablement perdus.

Mais, depuis quinze jours, leurs efforts n'avaient pas abouti.

[276] Ils voulaient hâter, précipiter l'hallali. Leur ultimatum ayant été repoussé sans discussion, la ruée déferla de tous les secteurs.

*
* *

Le soir, le couloir de Korsum se trouva de plus en plus rétréci ; mais, à Derenkowez, notre brigade n'avait pas perdu un pouce de jardin ni un mètre de clôture.

Nos soldats étaient enfoncés comme des pieux dans leurs barbotières. Ils étaient désormais insensibles à tout : des panzers fussent tombés du ciel qu'ils n'eussent manifesté aucune surprise.

Nous avions reçu les nouveaux ordres. La gravité de la situation était telle que le mouvement de rupture serait précipité : le lendemain, samedi 12 février 1944, l'armée encerclée tenterait sa dernière chance et foncerait à travers l'ennemi, vers le sud-ouest. A quatre heures du matin, nous évacuerions Derenkowez pour aller rejoindre la vague d'assaut au sud, à l'autre extrémité du . Le Régiment établirait le barrage d'arrière-garde à hauteur d'Arbusino, couvrant Korsum.

Mais il était seulement sept heures du soir !

Ah ! quelle attente mortelle !

Presque tous les filins étaient limés, rompus.

Parviendrions-nous à tenir encore pendant neuf heures, comme les ordres l'exigeaient ? Brusquement, toute la tête de pont n'allait-elle pas craquer, se replier dans un anéantissement horrible ?

Les balles claquaient sur les tôles ondulées, ruisselantes sous l'averse. Jamais il n'avait plu sur la terre avec une violence pareille.

Partout des hurlements montaient.

A une heure du matin, nos avant-postes de l'est décrochèrent. Déjà des Russes, véritables reptiles de boue et de nuit, se glissaient dans les isbas. Nos hommes ne tiraient plus, ne soufflaient mot, descendaient vers l'étang divagué, large de plusieurs centaines de mètres, qu'ils franchissaient, dans l'eau jusqu'à mi-corps, les armes à bout de bras.

Nous scrutions, dans la nuit, l'onde noire d'ou ils émergeaient, gluants comme des phoques.

[277]

Au nord-ouest et à l'ouest, le feu avait une intensité toujours plus aiguë. Les balles miaulaient, se perdaient ou s'aplatissaient sur les obstacles.

Mais, soudain, le fracas d'un long bruit mat nous remplit de stupeur : les chars !

Les chars soviétiques venaient d'arriver au nord-ouest, à quelques centaines de mètres de nous, courant vers la route de pierre ou, dans l'ombre, s'étaient alignés nos derniers camions qui seuls pourraient encore nous sauver à la dernière minute.

Ce grand roulement de palettes, c'était la mort ! Il ne se passerait plus cinq minutes avant l'arrivée de la catastrophe.

*
* *

J'avais bondi vers une pièce de Pak évacuée près du chemin. Je la retournai, aidé d'un soldat. A mes appels, d'autres soldats accouraient, braquaient une seconde pièce. A feu fichant, nous commençâmes un tir d'enfer, forçant les blindés ennemis à stopper.

Il était une heure et demie du matin.

A l'abri des chars, des fantassins russes avaient rampé jusqu'à quelques dizaines de mètres de nous. Ils tiraient au jugé sur la route noire.

Nous devions sans cesse faire avancer ou reculer les camions, en attendant que fussent remontés de l'étang les centaines de camarades qui y barbotaient encore.

Au fur et à mesure de leur arrivée, ils se hissaient en vrac sur les véhicules. Mais, à chaque chargement, des hommes roulaient sur la route, frappés à mort.

A quatre heures du matin, les hommes du dernier peloton d'arrière-garde nous rejoignirent. Nous accrochâmes en toute hâte nos deux Pak aux deux derniers camions.

Notre tête de pont de Derenkowez avait tenu jusqu'à la fin, sans un accroc, sans une minute d'écart sur l'horaire.

Nous franchîmes Arbusino en feu. Le régiment se rembuchait derrière le brasier. Plus loin, quelques avions, le nez dans la boue, gisaient tristement.

[278]

A l'aube, nous arrivâmes à l'entrée de Korsum. Notre Brigade se fit un point d'honneur de descendre des camions, se reforma, pénétra dans la cité dans un ordre rigoureux, tête haute, et en chantant, comme à la parade.

Départ de Korsum

Korsum était une ville admirable.

Elle était illuminée, au sud-est, par un lac très profond, long de plusieurs kilomètres. Ce lac, bordé d'isbas vertes, bleues, blanches, rousses, encadré de collines aux arbrisseaux cuivrés, ourlé d'un chemin sableux, se terminait par un barrage gigantesque. L'eau plongeait sur d'énormes rochers rouges

et verts, s'écartait, en grondant, des deux côtés d'une île lisse qui portait à son sommet une vieille abbaye blanche aux élégants festons orientaux.

A cinquante mètres au-dessus de l'eau bondissante, sur une émouvante falaise ombragée jusqu'à laquelle montait le grondement wagnérien de la cataracte, tous les morts de la Division *Viking* et de la Brigade d'Assaut *Wallonie* avaient été ensevelis.

Après chaque combat, on les avait amenés à ce promontoire puissant et distant, haut lieu de la mort et de la gloire.

De là ils nous verraient partir, le long du grand lac, vers le sacrifice ou vers la délivrance...

*
* *

Les dimensions du étaient devenues extrêmement réduites : quelques kilomètres de front au nord de Korsoum ; quelques kilomètres à l'ouest ; un double rideau de protection de flancs-gardes.

C'était tout.

Au début, le était vaste comme la Belgique. Il était maintenant plus petit qu'un département français.

L'ennemi cognant à coups redoublés, il était indispensable de conquérir à l'ouest, au fur et à mesure du repli, les kilomètres abandonnés à l'est et au nord. Nous nous étions retirés de Derenkowez : sept kilomètres étaient donc perdus. Les vagues d'assaut allemandes

[279] devaient en avoir conquis sept autres au sud-ouest, avant le soir, si on voulait que les cinquante mille hommes du ne fussent pas réduits à l'étouffement, faute de place ou se mouvoir.

Or, à onze heures du matin, alors que nous prenions, le Commandeur et moi, les ordres à la Division, nous vîmes, à son appareil téléphonique, le général Gille devenir écarlate. La communication reçue était tragique : Arbusino, qui devait servir de barrage jusqu'au lendemain, Arbusino venait de tomber aux mains des Russes !

Ceux-ci avançaient à toute allure sur Korsum même !

Le général empoigna son gros bâton, sauta dans une *Volkswagen* et fila dans la direction d'Arbusino.

Il était difficile de résister aux colères du général Gille. Le village fut repris, le barrage rétabli.

Il était temps !

*
* *

L'assaut de nos Divisions au sud-ouest était en cours depuis plusieurs heures. Il n'avait pas réussi comme le commandement allemand le désirait. Les Rouges résistaient âprement. Un village avait été conquis, à six kilomètres de Korsum. Sur les flancs, on notait quelques avances.

Mais l'ennemi nous serrait de tout près. Or, c'était un succès rapide et total qu'il fallait. Sinon, dans un jour, ou dans deux jours, ce serait la fin.

L'effort qu'on demandait à la troupe était surhumain.

Durant huit jours, dix jours, officiers et soldats n'avaient pas eu un instant de repos. Nous ne vivions que soutenus par l'énergie féroce que donne le voisinage immédiat de la mort.

Depuis Mochny, c'est-à-dire depuis plus d'une semaine, je n'avais pas dormi une heure. Je ne résistais au sommeil qu'à force d'avaler des pastilles de , drogue fournie aux aviateurs pour les tenir en éveil durant les longs vols.

Il était impossible, en effet, de trouver une minute de répit : les téléphones du P.C. sonnaient cinquante ou soixante fois en une nuit : à tout moment, l'ennemi rompait les positions : je devais courir au point critique, prendre tous les hommes que je trouvais

[280] sur le terrain, me jeter avec eux, à corps perdu, à la contre-attaque.

Nous n'étions plus que des paquets de nerfs.

Combien de temps les nerfs tiendraient-ils encore ?

*
* *

Les munitions avaient été presque entièrement consommées dans les combats acharnés de ces deux semaines. Depuis huit jours, pas un avion n'avait pu atterrir. C'est seulement par parachutages que l'armée encerclée pouvait encore recevoir de quoi se battre.

Nous étions à peine arrivés à Korsum que nous entendîmes, dans le ciel pluvieux et fermé, ronronner des avions. Une nuée de parachutes blancs traversa la brumaille.

Nous crumes d'abord à un atterrissage soviétique, dernière phase de la lutte.

Puis nous vîmes, au lieu de corps, se balancer, sous les globes de soie, des gros cigares argentés ! Chacun d'eux contenait vingt-cinq kilos de cartouches ou de petites boîtes d'un chocolat concentré, amer, qui permettait de résister au sommeil.

Grâce à ces apports aériens, chaque unité put recevoir encore une dotation sérieuse de munitions.

Les boulangeries de Korsum pétrirent une dernière fournée de boules de son. Ce fut, avec le chocolat parachuté, la seule nourriture qu'on distribua, le 13 février 1944, à la troupe.

En emportant son pain, chaque soldat savait que c'était le dernier pain qu'il recevrait avant de mourir ou de vaincre.

*
* *

Notre départ vers le combat du sud-ouest était fixé à vingt-trois heures.

Nous nous faisions encore certaines illusions, car le commandement allemand donnait, délibérément, des renseignements faux, c'est-à-dire optimistes. Il valait certes mieux ne pas tout dire. Si nous avions su la vérité, nous eussions renoncé à tout effort.

A entendre les officiers supérieurs, le lendemain, dimanche, verrait

[281] la fin de notre infortune. Il ne restait plus que quelques kilomètres à franchir.

Nous les crumes, parce que l'homme croit volontiers les choses qui correspondent à ses désirs.

Depuis le matin, la pluie avait cessé de s'abattre sur le . La lune monta dans le soir. Nous y vîmes un présage. Korsum luisait doucement.

Les lueurs argentées du ciel étaient délicates. L'air devenait piquant. Quelques pastilles de aidant, nous allions arriver, en fin de compte, à la victoire !

*
* *

Nous avions perdu beaucoup de camions.

Nos morts aussi avaient été nombreux. Chacun de nous trouva place à bord des camions qui nous restaient. Notre colonne atteignit au milieu de la nuit le lac, blanc et bleu sous la lune, à la sortie de Korsum.

L'armée le franchissait sur un pont de bois, de près d'un kilomètre de longueur, juché audacieusement par les sapeurs au sommet du barrage. Ce pont n'avait pas assez de largeur pour permettre qu'on circulât dans les deux sens. Les convois étaient donc bloqués, d'heure en heure. Malgré la fantastique ronde des milliers de véhicules du , ce passage s'accomplissait sans incident.

L'ennemi était tout proche, les hommes étaient nerveux, mais rien ne troublait la discipline de granit des Feldgendarmes.

Nous ne pouvions nous empêcher, malgré la fatigue, d'admirer cette machine qui tournait si bien, ce commandement si maître de lui, ce repli régulier comme le chronométrage d'une course ; l'intendance, la distribution de l'essence et des munitions, la circulation, le téléphone, la radio, tout était resté précis, parfait, pendant ces semaines hallucinantes. Pas un grain de sable n'avait enrayé l'engrenage, malgré la concentration de troupes disparates, harcelées jour et nuit, malgré la perte d'un matériel considérable, noyé dans les boues du dégel.

Pourtant, cette nuit-là, tout tenait à quelques dizaines de mètres cubes de planches ! Qu'un aviateur eut eu l'intrépidité de se jeter avêc son appareil en plein dans le barrage du lac, le pont de bois eut été crevé : plus un camion allemand ne fut sorti de Korsum.

[282]
Mais pas un aviateur ennemi ne tenta ce coup sensationnel, ou pas un général russe n'y pensa.

A deux heures du matin, nous étions de l'autre côté du barrage, le long du lac duveté de lumières pâles, en route vers la ligne du sud-ouest.

*
* *

Nous parvînmes avec beaucoup de peine à avancer de quelques kilomètres. Le froid était incisif. La boue se consolidait, ce qui rendait la circulation plus pénible encore. Des centaines de camions tombèrent en panne dans ce mastic, bouchant la voie.

On essayait partout de dépanner les véhicules bloqués dans la bourbe qui durcissait, ou de les pousser dans les talus. Mais ils étaient trop nombreux. Sur trois ou quatre rangs, pendant des kilomètres, les voitures les plus invraisemblables étaient arrêtées : de grands camions verts de la Feldpost, des autocars de commandement, des canons, des chars, des centaines de voitures traînées par des petits chevaux ou par des bœufs. Des motos pétaradaient en vain.

Finalement, nous dumes abandonner nos camions et avancer à pied, dans cet imbroglio, souhaitant à nos chauffeurs beaucoup de philosophie et l'aide de vents violents et propices.

Au petit jour, nous atteignîmes le premier village conquis la veille sur les Russes.

Nous fumes consternés en entendant les nouvelles.

Il avait été impossible d'ouvrir une brèche profonde dans le dispositif ennemi. Après quatre kilomètres de progression, les troupes allemandes s'étant heurtées, dans le village de Schanderowka, à une résistance d'une force inouïe. Une moitié du village seulement avait été occupée.

Les trois derniers canons d'assaut de notre brigade avaient été jetés à l'assaut peu avant notre arrivée et avaient été détruits. Le commandeur de nos blindés, un tout jeune capitaine, beau comme un dieu, à l'œil bleu et vif plein de malice, portant magnifiquement une haute chapka blanche de Cosaques ornée de la tête de mort de la SS, avait sauté avec son engin, atteint en plein dans la réserve de munitions : il avait

[283] été projeté à dix mètres en l'air et était retombé, tué net, le visage absolument intact.

L'attaque allait recommencer.

Quant aux panzers allemands qui devaient venir de l'extérieur à notre rencontre, on les attendait toujours. Les renseignements à leur sujet étaient étonnamment imprécis.

*
* *

Nous n'avancions guère vers le sud-ouest.

Mais nous reculions terriblement au nord : non seulement Arbusino, perdu le matin, repris à midi, avait été reperdu définitivement le soir, c'est-à-dire douze heures trop tôt, mais les Russes, ne lâchant pas les troupes en retraite, étaient entrés à Korsum !

Oui, à Korsum !

Nous en étions sortis à onze heures du soir : les Soviets s'y étaient engouffrés aux premières lueurs du matin !

Nous devions, sans désemparer, nous rendre au village de Nowo-Buda qui, sur la carte, couvrait, à l'est, la localité si durement disputée de Sanderowka.

Nowo-Buda... Le nom était étrange.

Le village dominait, au loin, une longue crête qui plongeait vers l'est et vers l'ouest.

A la file indienne, nous nous mîmes en route.

Tout ce qui restait d'artillerie allemande pilonnait les maisons de Sanderowka, où étaient barricadés les Russes.

Nous bifurquâmes vers la gauche. Des soldats allemands étaient étendus de-ci, de-là, fraîchement tués.

La bourbe était ignoble. Des avions soviétiques descendaient sur nous en rase-mottes. Nous nous jetions au sol, nous nous enfoncions quasi complètement dans les vasières, jusqu'au moment où l'escadrille disparaissait. Ces plongeons recommencèrent dix fois. Nous mîmes trois heures pour traverser quatre kilomètres de champs gluants.

Nous entrâmes enfin à Nowo-Buda. Le village était silencieux comme un cimetière. Les Rouges venaient d'en être expulsés par un

[284] coup de surprise magistral, opéré par deux Régiments de la Wehrmacht. L'ennemi avait abandonné sur le terrain de magnifiques canons et une vingtaine de camions Ford.

Mais cette victoire inattendue ne leurrait personne.

Du sud-est, quinze chars soviétiques montaient. Nous les voyions parfaitement avancer sur la route.

Ils se mirent à l'arrêt, à huit cents mètres.

Nowo-Buda

Les deux régiments allemands qui avaient conquis Nowo-Buda devaient être relevés par nous le lendemain, 14 février 1944, avant le lever du jour. Le commandeur Lippert et moi-même allâmes prendre connaissance de la situation au P.C. du colonel qui commandait le secteur.

Cette traversée de Nowo-Buda nous plongea dans d'amères réflexions. Les rues de terre du village — deux chemins creux, parallèles et profondément encaissés — étaient gorgés d'eau à un point véritablement incroyable. Celle-ci atteignait, par endroits, un mètre et demi de profondeur, ou même davantage. Il fallait faire de l'équilibre sur les talus, glissants comme de l'empois, pour parvenir à circuler.

Chez le colonel allemand, l'atmosphère était lugubre.

Le village avait été conquis sans coup férir. Les deux régiments s'étaient approchés en sourdine, à la fin de la nuit, avaient jeté la panique parmi les Russes pris à revers. L'ennemi avait tiré ses chausses, dans une course folle, perdant même ses pièces de Pak.

Mais les Russes avaient vite repris leur sang-froid.

Une contre-attaque avait dessiné un grand arc, du nord-est au sud de Nowo-Buda.

Selon le plan primitivement fixé, Nowo-Buda avait été conquis pour quelques heures, afin de protéger le flanc de l'énorme colonne du qui, après s'être emparée de Sanderovka, s'engouffrerait vers le sud-ouest. Mais Sanderowka n'était pas encore entièrement tombé. Et, au-delà de Sanderowka, on devait s'attendre à une résistance opiniâtre, maintenant que l'ennemi avait pu freiner l'assaut allemand pendant deux jours et une nuit. Nowo-Buda, position d'un jour,

[285] était ainsi devenu une position essentielle. Si l'ennemi reprenait Nowo-Buda, il ne lui resterait plus qu'à descendre vers l'ouest, pendant quatre kilomètres, pour couper la route derrière Sanderowka et provoquer le désastre final.

Le colonel allemand redoutait ce choc. Notre secteur disposait, en tout, pour sa défense, de cinq panzers et de nos derniers canons de Pak. Ceux-ci étaient presque dépourvus de munitions, et on pouvait à peine les déplacer, tant la bourbe était prodigieuse.

Pour remplacer les trois milliers d'hommes de deux Régiments du Reich qui partiraient à la fin de la nuit, nous aurions à pied d'œuvre un millier de soldats wallons, armée hétéroclite de cuisiniers, de comptables, de conducteurs, de mécaniciens, de fourriers, de téléphonistes, flanqués du juge d'instruction, du dentiste, du pharmacien et du vaguemestre, tous versés en renfort dans nos neuf compagnies squelettiques.

*

* *

Les officiers d'État-Major du Régiment allemand attendaient, les coudes sur la table, la tête dans les mains.

Nul ne soufflait mot.

Les Allemands se demandaient s'ils auraient la chance de passer la nuit sans subir une contre-attaque. Nous, nous nous demandions si nous aurions la malchance de voir l'attaque se déclencher lorsque les Allemands seraient partis.

La nuit tomba. Nos compagnies arrivaient sous la brume, effilochées, ayant abandonné des traînards partout, dans la poix pesante des champs.

Les hommes pénétraient dans Nowo-Buda par n'importe quelle isba. La plupart s'abattaient dans un coin, à peu près morts. Les plus résistants tendaient leurs vareuses et leurs pantalons ruisselants d'eau noirâtre à des feux orangés de cannes de maïs.

A deux heures du matin, on frappa, on cria, de porte en porte. De malheureux agents de liaison allaient, à travers les bourbiers, rassembler la Brigade.

Nous repassâmes nos vêtements, durs comme de la tôle. Chacun décrassa, comme il put, son fusil ou sa mitraillette. Dans la nuit

[286] froide, des centaines d'hommes sortaient des isbas, faisaient promptement et immanquablement la culbute dans l'eau du chemin creux, avançaient en zigzaguant et en jurant.

Il fallut près de deux heures pour regrouper, tant bien que mal, les Compagnies. Pauvres garçons, dégoulinants de vase, épuisés, n'ayant rien mangé, rien bu que l'eau sale de la route... Nous devions les guider jusqu'aux trous d'ou sortaient en titubant les fantassins du Reich :

Oui, ils étaient là, non seulement les Russes d'Europe, mais les Mongols, et les Tatars, et les Kalmouks, et les Virghiz, ayant supporté, depuis des semaines, comme des bêtes sauvages, la course dans les terres poisseuses, le repos dans les fourrés, la nourriture grossière grapillée dans les champs morts ou avaient flamboyé, l'été dernier, les tournesols et les maïs...

Ils étaient là, surs de leurs chargeurs de mitraillettes à soixante et onze cartouches, surs de leurs mortiers lourds, surs de leurs dont les décharges multiples épouvantaient la nuit.

Ils étaient là.

Et les quinze chars étaient là dont, anxieux, nous guettions, dans l'air noir, le bruit de la mise en marche.

*
* *

Les officiers supérieurs allemands, assis devant nous, attendaient qu'il fut cinq heures.

Ils nous avaient indiqué la situation sur la carte.

Au nord-est s'étendait un vide de plusieurs kilomètres : il avait été impossible d'établir, de ce côté-là, une liaison.

A l'est, au sud-est, les positions étaient clairsemées au bord du village, là ou l'ennemi s'était reformé la veille.

Il n'y avait de continuité nulle part, évidemment.

Cinq tanks demeuraient à notre disposition, cinq pauvres vieux tanks très fatigués : il fallait bien se contenter de ce qui subsistait.

Il allait être cinq heures.

Brusquement, le colonel allemand donna l'ordre de se taire : le

[287] long bruit de palettes des chars montait dans la nuit finissante !

Le colonel se leva, ramassa ses cartes, fit signe à son État-Major. Ses troupes, relevées par les nôtres, avaient déjà quitté le village. Il n'avait plus aucune raison de s'attarder dans Nowo-Buda. Restant avec nous au fort de la mêlée, il eut risqué d'être bloqué loin de ses soldats.

L'instant d'après, il avait disparu. Le commandeur Lippert, les yeux fixes, écoutait.

Le bruit des chars s'arrêta, le silence reprit.

Les chars ennemis s'étaient déplacés. C'était tout.

Deux heures se passèrent encore, sans que rien ne se produisît.

Nos flanqueurs, frottant leurs yeux las, regardaient toujours le tournant de la colline derrière laquelle s'abritaient les blindés soviétiques. Les rafales des s'abattaient de temps en temps sur le village, ou seul, tout à l'avant, notre pauvre P.C. vivait.

Ça devait mal finir.

A sept heures, le grand roulement plat des chars en marche remplit une seconde fois Nowo-Buda.

Les cinq panzers allemands se mirent en branle, reculèrent afin de changer de position. Des hommes couraient dans la boue, sans rien regarder, sans rien entendre.

Trois obus de chars, tirés à bout portant, traversèrent notre petite isba. Tout s'écroula sur nos têtes. Nous restâmes à demi ensevelis sous les décombres.

J'avais reçu un énorme moellon en plein dans le ventre. Je me dégageai et me soulevai à grand'peine, tout safrané de torchis. Des deux côtés des ruines de la maison, des soldats passaient en criant. Des chars soviétiques les suivaient. L'un d'eux nous avait déjà dépassés.

Deux cents morts

Les Russes se ruaient dans Nowo-Buda.

Ramassant, dans un sursaut, deux mitraillettes, nous nous étions jetés, le Commandeur et moi, au milieu d'une cinquantaine de nos hommes.

[288]

Les deux chemins parallèles entre lesquels nous nous trouvions étaient remplis du vacarme des chars.

Les quinze tanks ennemis avaient broyé nos trous de fusiliers. Les hommes avaient été écrasés dans la boue, sous les chenilles, ou massacrés par la meute de hurleurs asiatiques qui suivaient les blindés rouges.

Les cinq panzers allemands s'étaient retirés au bout du village. L'un d'eux revint, se trouva nez à nez avec un char soviétique. Ils s'entre-percèrent en quelques secondes.

Un autre char russe fonça sur nous avec une telle rapidité que nous n'eumes le temps de rien voir. Nous fumes projetés dans les airs, les^oreilles carillonnantes. Nous retombâmes pêle-mêle, morts et blessés.

Notre officier allemand de liaison était planté tout droit, comme un piquet, dans la bourbe épaisse, la tête engloutie, les pieds en l'air. Les chars continuaient à tonner, à fouailler dans les deux chemins, à broyer nos malheureux fantassins, traqués de toutes parts.

J'étais parvenu à dégringoler dans un fossé. Un long éclat, échancré, tout chaud, sortait de ma vareuse. Je sentais que j'étais atteint au côté et au bras, mais mes jambes tenaient bon.

Des hommes dévalaient les pentes à l'ouest du village, affolés, croyant que tout était perdu. Le tracteur d'une de nos pièces de Pak descendait au milieu d'eux : un obus de char russe le culbuta. Je raccrochai les hommes à mi-côte : je fis monter sur un cheval perdu un de nos officiers afin qu'il s'élançât plus loin encore et rassemblât tout ce qui avait fui.

Nos quelques chars, nos pièces de Pak étaient refoulés au sud du village. Mais ils résistaient encore. C'est là qu'il fallait faire bloc.

*
* *

Le long de haies rouges, chacun remonta vers les maisons, sous le déferlement des fusées des .

L'effet de ces explosions était extraordinaire. Chacune des trente-six déflagrations projetait une gerbe de la forme d'un pommier. Vergers gris, vergers fantômes, que jonchaient les fruits sanglants de multiples lambeaux de chair humaine...

[289]

Nous possédions dans une isba quelques , armes antichars individuelles qu'on commençait alors à utiliser au front de l'Est. Il fallait, à cette époque-là, attendre que le char fut arrivé à dix ou quinze mètres avant de lui envoyer ce gros œuf métallique, vissé au bout d'un tuyau creux. A l'arrière du tuyau, posé sur l'épaule, jaillissait, au moment du déclic, une flamme longue de quatre à cinq mètres. Un homme se trouvant derrière le tireur se faisait instantanément carboniser. Il était donc impossible de se servir du en s'abritant dans une tranchée ou dans un trou quelconque, sinon la flamme se fut

retournée sur vous et vous eut brulé atrocement. Force était de s'agenouiller au coin d'un meulard ou d'un arbre, ou d'une fenêtre, puis de décliquer au dernier moment.

Le risque était grand. Car même si le tank sautait, la flamme du vous signalait à l'instant même aux autres panzers. La riposte ne tardait pas.

Mais nos soldats aimaient les jeux périlleux, les exploits qui demandent un peu de constance et beaucoup d'audace. Des volontaires se faufilèrent, au poing, entre les isbas, derrière les falourdes et les murets. Les chars russes furent promptement encadrés. Les blindés allemands et notre Pak donnèrent tout ce qu'ils purent. Au bout d'une heure, tout le sud du village était de nouveau à nous, et cinq chars soviétiques flambaient, énormes brasiers rouges et noirs montant à dix mètres au-dessus des talus.

*
* *

Les Russes tenaient l'est et le sud-est de Nowo-Buda. Les neuf chars qui leur restaient s'étaient camouflés et barraient la route à toute contre-attaque.

Nos pertes avaient été effrayantes : en deux heures de lutte, nous avions eu environ deux cents morts.

Des groupes de soldats, égarés la veille au soir dans les champs visqueux, arrivaient péniblement vers nos hauteurs. Derrière un buisson de la crête, on m'avait déshabillé et soigné : j'avais eu deux côtes atteintes par l'éclat qui m'avait, en outre, frappé au bras droit.

[290]
Cela n'avait pas grande importance, car mon rôle était, avant tout, un rôle d'animateur. Les jambes, la voix, le feu sacré étaient intacts. Cela suffisait. J'étais encore capable de regrouper les hommes qui arrivaient, d'indiquer la situation et de communiquer les ordres aux officiers.

Mais chacun avait croisé le cortège hagard des blessés qui redescendaient, avait entendu les récits des brancardiers, toujours prodigues en détails horrifiants.

Les déversaient une mitraille infernale : à chaque vague de projectiles, le ravin se remplissait de gros buissons gris d'ou jaillissaient des cris de souffrànce, des appels et des râles.

Nos soldats, anéantis par ce demi-mois d'horreur, avaient l'âme encore plus lourde que le corps. Ce village ou tant de cadavres gisaient dans la boue les épouvantait.

Mais il suffisait de leur dire les quelques mots qui chasseraient l'angoisse et rendraient l'âme claire.

Ils avaient alors un bon sourire, tout barbouillé de terre.

Et, réajustant leur barda, ils rejoignaient les copains en danger.

*
* *

Le temps avait beaucoup changé.

La pluie avait cessé de tomber depuis le clair de lune de Korsum.

Le froid, timide d'abord, était devenu très mordant. Le vent soufflait, aigu comme une volée de fléchettes.

Pendant quinze jours de marches exténuantes à travers des barbotières phénoménales, les hommes, qui ruisselaient de sueur, avaient abandonné l'essentiel de leur équipement d'hiver. Peaux de moutons, tuniques ouatées, pantalons molletonnés, tout avait été jeté, pièce par pièce, étape par étape. La plupart des soldats ne possédaient même plus de manteau.

Dans la grande bagarre du matin, nul n'avait ressenti le gel. Mais celui-ci fouettait maintenant les visages, rongeait les corps sous l'uniforme léger, à la boue craquelée.

L'aviation ennemie profita aussitôt du ciel clair. Elle descendait

[291] par vagues bruyantes au ras de notre colline pelée. Chaque fois, il fallait s'incruster dans le sol, encore flasque, tandis que les balles se plantaient tout autour de nous, cassant les pierres et les brindilles.

Dans le village, les attaques et les contre-attaques se succédaient sans arrêt.

Nous n'avions presque plus de munitions. Les mitrailleuses possédaient encore une moyenne de cinquante cartouches par pièce, soit de quoi tirer une rafale de quelques secondes.

*
* *

Des groupes décidés essayèrent alors, par des corps à corps hardis, d'améliorer nos positions.

Notre Commandeur, le lieutenant-colonel Lucien Lippert, qui seul de tout l'État-Major était encore indemne, conduisait lui-même ces assauts.

Jeune officier d'élite de l'armée belge, sorti de l'école militaire de Bruxelles en tête de sa promotion, il était venu à la croisade antibolcheviste en véritable chevalier chrétien. Il avait un visage admirablement pur, au teint frais, aux yeux graves et clairs, Lieutenant-colonel à vingt-neuf ans, il ne vivait que pour son apostolat.

Ce jour-là, Lucien Lippert, héros au naturel, se montrait d'une témérité qui faisait frémir. C'était, pourtant, un garçon extrêmement calme, qui n'avait jamais un propos ou un geste démesuré.

Mais il sentait que tout se jouait.

Il avait dépassé, avec une poignée de Wallons, le centre de Nowo-Buda et reconquis un groupe d'isbas qui plongeaient vers le sud-est. L'ennemi se dérobait, puis réapparaissait en dix endroits, à chaque coin de chaumine, derrière chaque arbre, chaque butte. Des tireurs d'élite accablaient nos soldats.

Il fallait franchir un dernier espace de quelques mètres, atteindre une maison. Lucien Lippert s'élança, arriva jusqu'à la porte.

A cette seconde-là, il poussa un cri terrifiant qui s'entendit jusque tout au bout de Nowo-Buda, le cri surhumain de l'homme à qui on arrache soudainement la vie : la poitrine ravagée par l'énorme trou d'une belle explosive, Lucien Lippert était tombé d'un bloc, à genoux.

[292]

Il passa la main sur son front. Il eut encore l'extraordinaire lucidité de ramasser son képi sur le sol et de le remettre sur sa tête pour mourir nettement, à l'ordonnance...

*
* *

Il fallut défendre furieusement l'isba près de laquelle il avait succombé, jusqu'au moment où nos soldats en larmes eurent achevé de l'inhumer à l'intérieur de la maisonnette.

L'ennemi réoccupa les environs.

Mais la Légion *Wallonie* ne voulait pas laisser son Commandeur mort au pouvoir des Russes. A la nuit, le lieutenant Thyssen, dont le bras, transpercé par une balle le 6 février, ruisselait de pus, rampa avec des volontaires, se jeta sur l'ennemi, réoccupa l'isba, déterra le cadavre et le ramena sous la mitraille jusqu'à nos positions.

Nous l'étendîmes entre quelques planches rustiques. Nous étions décidés à réaliser la percée en emportant son corps avec nous, si la trouée était encore possible.

Ou bien, fidèles à son souvenir, nous succomberions sur son cercueil.

Sanderowka

Nous étions, plus que jamais, enserrés dans notre .

Le mardi matin, le 15 février 1944, la situation ne s'était pas améliorée.

Sanderowka avait été entièrement conquis par les troupes encerclées, mais il avait fallu trois jours et deux nuits de corps à corps dramatiques pour arriver à ce résultat qui n'arrangeait rien.

Ce qui urgeait, c'était de percer les lignes soviétiques, c'était d'atteindre les panzers allemands qui venaient du sud-ouest et essayaient de nous sauver.

Nos Divisions du n'avaient pas progressé de plus de trois kilomètres au sud de Sanderowka. En revanche, derrière nous, l'ennemi avait dépassé de très loin Korsum : depuis le 12 février, il avait, au nord du , conquis trois fois plus de terrain qu'il n'en avait perdu au sud.

[293]

Nous ne possédions plus qu'un réduit infime, de moins de soixante kilomètres carrés.

Une véritable marée humaine avait reflué dans cette crique. Pour un homme qui se battait, sept ou huit hommes attendaient, coagulés dans cette dernière vallée. C'étaient les conducteurs des milliers de camions sombrés dans les boues du repli. C'était le personnel des services auxiliaires : intendance, matériel, hôpitaux, garages, postes.

Le village de Sanderowka était la capitale de cette armée traquée depuis dix-huit jours. Cette capitale microscopique, broyée par soixante heures de combat, ne possédait plus que des isbas croulantes, aux vitres brisées. Ces isbas contenaient les P.C. de la Division *Viking*, de chacun de ses Régiments et de notre Brigade. Dans notre masure, sans feu, sans vitres, ne possédant que deux petites pièces sans plancher, nous étions entassés à environ quatre-vingts personnes : quelques rescapés des bureaux de l'État-Major, des agents de liaison, des moribonds, de nombreux Allemands égarés.

Ma blessure me brulait. J'avais quarante degrés de fièvre. Etendu dans un coin, couvert d'une peau de mouton, j'avais à diriger la Brigade *Wallonie* dont, la veille au soir, j'avais reçu le commandement. Il n'y avait plus d'adjudant-major, plus un officier d'ordonnance. A chaque heure du jour et de la nuit arrivaient des nouvelles catastrophiques, des gradés aux abois, des hommes titubants, tombant comme des masses de plomb ou pleurant comme des enfants.

Les ordres étaient implacables. Notre brigade devait se cramponner en flanc-garde à Nowo-Buda tant que la percée, au sud-ouest, ne serait pas parvenue à son dernier stade.

Les Compagnies, dix fois refoulées, dix fois reparties à la contre-attaque, occupaient des positions improvisées selon les hasards de la mêlée. Des pelotons étaient engagés très loin à l'est. La moitié des agents de liaison qui leur portaient des ordres se faisaient happer par des Mongols en embuscade. Les officiers m'expédiaient des notes affolées, annonçant que tout était fini. Chacun voyait dix tanks quand il y en avait deux. Je devais me fâcher, tempêter, renvoyer des consignes formelles, des reproches cinglants.

Le Commandeur de la *Viking* habitait l'isba voisine. A tout instant, il recevait des messages pessimistes des unités qui combattaient

[294] près de la nôtre. Evidemment, chacun imputait à son voisin, comme il est de coutume à l'armée, les revers de son propre secteur.

J'étais appelé. Je trouvais le général Gille l'œil dur, les dents serrées. Il me donnait des ordres raides comme du bois :

Cet homme avait raison de commander sec. Seule une énergie de fer pouvait encore nous sauver.

Mais ce n'était pas drôle.

Mes notes aux officiers partaient, acérées comme des flèches. Pauvres et chers garçons, tous si dévoués et si courageux, à la peau jaune et grise, aux cheveux hirsutes, aux yeux rentrés, à bout de nerfs, et qui devaient relancer continuellement au combat des centaines d'hommes arrivés à la dernière limite de l'effort humain...

J'avais pu obtenir encore cinquante mille cartouches.

Les braves venaient toujours nous amunitionner, mais les limites du étaient d'une telle ténuité qu'un véritable règlement de parachutage avait été établi. A l'heure fixée, lorsque les avions s'étaient mis à tourner au-dessus de nous, des quatre côtés du , des fusées montaient. Elles délimitaient exactement notre minuscule territoire. Les gros cigares argentés, chargés de cartouches, descendaient. Nous étions sauvés pour quelques heures.

Le plus tragique de tout, c'était le ravitaillement. Il n'y avait plus une fourchetée de viande ou une lèche de pain. Rien. Absolument rien. La division avait épuisé à Korsum ses dernières réserves. Les hommes, sans sommeil, grelottants, n'avaient plus rien reçu — chaud ou froid — depuis trois jours. Les plus jeunes tombaient évanouis, le nez sur leur mitraillette.

*
* *

A notre perchoir de Nowo-Buda, nous avions cru que la trouée allait avoir lieu le lundi.

Elle n'avait pas encore eu lieu le mardi.

Quand se produirait-elle ?

En attendant, comment ne pas mourir de faim, si nous étions épargnés par les balles ?

[295]

J'empruntai des chevaux qui avaient traîné des fourgons de blessés jusqu'à Sanderowka. J'installai sur ces bêtes mes Wallons les plus débrouillards :

J'avais découvert quelques boulangers parmi la troupe. Notre isba possédait un four à demi détruit. Ils le remirent en état.

Quelques heures plus tard, nos cavaliers revinrent avec des sacs de farine jetés en travers de leurs montures.

Encore fallait-il se procurer du levain ? Nul n'en possédait un gramme. Nos fourrageurs repartirent, cherchèrent partout, découvrirent enfin un petit sac de sucre. Avec du sucre et de la farine, on pouvait travailler, paraît-il. Sans retard la fouée flamba.

Dès la fin de l'après-midi, j'envoyai aux positions des pains ronds au gout bizarre, plats comme des assiettes. Chacun reçut un quartier de ces tourteaux étranges.

D'autres soldats me ramenèrent quelques vaches égarées.

Elles furent aussitôt tuées, éventrées, débitées à coups de hansarts de fortune, en centaines de morceaux grossiers.

Il était impossible de trouver des poêles. Je fis faire, à la porte, de grands feux de palançons. Les éclopés, les inaptes au combat reçurent chacun une pique ou une baïonnette. Ils avaient pour mission de rôtir au feu les morceaux saignants.

Nous ne possédions, évidemment, ni sel ni épices quelconques. Mais, deux fois par jour, chaque homme reçut, aux positions, son morceau de viande de vache, plus ou moins cuit, qu'il déchirait à pleines dents, comme un Iroquois.

Je voulus même donner de la soupe aux brigades.

Une cuisine gisait à deux kilomètres au nord de Sanderowka, supée dans la boue parmi des centaines de camions enlisés. Nos cuistots la remorquèrent au prix d'efforts inouïs et composèrent, avec les trouvailles les plus étranges, un rata sensationnel.

Nous ne pumes découvrir que deux tonneaux sans couvercle pour transporter ce brouet de choix. On chargea les futs sur un tombereau, qui mit huit heures pour franchir les trois kilomètres de boue que le froid rendait maintenant terriblement collante. Lorsque le véhicule

[296] atteignit, à la fin de la nuit, Nowo-Buda, les tonneaux, cahotés dans tous les sens, étaient aux trois quarts vides. Le reste, rempli de glaçons, était une saleté innommable.

Nous en restâmes, modestement, au pain au sucre et à la vache braisée.

Ou qu'on essayât de s'installer, on était rejoint par le tir de l'ennemi.

Sanderowka était criblé, jour et nuit, par la mitraille des . Partout il fallait enjamber des chevaux crevés, des voitures brisées, des morts qu'on n'enterrait même plus.

Nous avions converti le kolkhoze en un hôpital de campagne, ouvert à tous les vents, mais où, au moins, nos soldats en sang avaient un toit.

Plus le moindre médicament n'existait. Il n'y avait même plus un pansement dans tout le . Pour contenir les plaies des blessés, nos infirmiers étaient obligés de retourner sur le sol les paysannes et de retirer brusquement leurs longs caleçons militaires, cadeaux de de l'armée allemande.

Elles criaient, se sauvaient, les mains collées aux jupes.

Nous les laissions hurler. Deux ou trois grands blessés recevaient ainsi un pansement de misère.

Nous en étions arrivés à un grotesque ricanant, qui se confondait avec le tragique et l'horrible,

*
* *

Des volées de grenades des se mirent à pilonner le kolkhoze. Le toit sombra. Des dizaines de blessés furent tués, par paquets saigneux. D'autres, devenus fous, poussaient des cris épouvantés.

Il fallut évacuer la baraque. Nos blessés, eux aussi, allaient rester à la porte.

Plus de douze cents blessés des autres unités étaient déjà étendus sous le ciel, depuis plusieurs jours et plusieurs nuits, sur des centaines de chariots villageois, couchés sur de la paille, trempés jusqu'aux os par les pluies de la semaine précédente, livrés maintenant aux morsures du gel.

[297]

Depuis le mardi matin, il faisait vingt degrés sous zéro. Des blessés dont la face n'était plus qu'une affreuse bouillie violâtre, des amputés d'un bras ou d'une jambe, des mourants aux yeux convulsifs gisaient à la porte par centaines, dans un état atroce.

A vingt-trois heures

Le soir, la neige tomba interminablement sur Sanderowka. Elle atteignit un quart de mètre d'épaisseur.

Les vingt ou trente mille hommes qui attendaient dans notre village une solution militaire du drame n'avaient pas le moindre gîte.

On se fut cru à la Bérézina, parmi l'armée en déroute de Napoléon.

Partout, malgré le danger, les hommes étaient groupés en plein froid, autour des feux allumés dans la neige.

Il était impossible de dormir : s'étendre en plein air, par ce gel aigu, c'était la mort.

Les isbas brulaient, feux plus vastes que les autres. Dans la vallée, des centaines de petits foyers découpaient leurs flammes folles, entourées d'ombres accroupies, soldats aux yeux rougis, avec des barbes de dix jours, tendant au feu leurs gros doigts jaunes.

Ils attendaient.

Rien ne se produisait.

Le matin les retrouva silencieux, n'essayant même plus de chercher de la nourriture.

Leurs yeux regardaient vers le sud-ouest.

Des bruits fous couraient. On les écoutait à peine. Des décharges d' cassaient brutalement l'attente. Chacun se jetait à plat ventre dans la neige puis se relevait péniblement.

Des blessés hurlaient. Les médecins les soignaient, par acquit de conscience...

*
* *

Les douze cents blessés gisaient toujours, étendus sur leurs chariots. Beaucoup avaient renoncé à rien demander ou à rien savoir. Ils s'étaient recroquevillés sous une mauvaise couverture et concentraient toutes leurs forces pour ne point mourir.

[298]

Des centaines d'équipages étaient emmêlés. Les chevaux squelettiques rongeaient les planches des voitures qui les précédaient. De-ci, de-là, un blessé hurlait ou gémissait longuement. Des fous se redressaient, avec de la neige plein la chevelure.

Il était inutile de penser à nourrir tous ces malheureux.

Ils gardaient la tête enfouie sous les couvertures. De temps en temps, les conducteurs chassaient de la main la neige qui s'accumulait sur les corps inertes.

Beaucoup étaient étendus sur ces charrettes depuis une dizaine de jours. Ils se sentaient pourrir vivants. La souffrance des blessures les plus horribles ne pouvait être étourdie par aucune piqûre. Il n'y avait plus rien. Rien ! Rien ! Il fallait attendre, attendre la mort ou le miracle.

La file des cadavres ivoirins s'allongeait près des charrettes.

Plus rien n'étonnait ni n'émouvait. On en avait trop vu. Les pires horreurs laissaient insensible.

*
* *

En haut de Nowo-Buda, l'ennemi attaquait toujours.

Les chars se dessinaient, terreux, sur le ciel blanc.

Les hommes tenaient parce qu'il n'y avait plus moyen de faire autrement. Se retirer, sur ce mont pelé, c'était se faire balayer inéluctablement par les mitrailleuses soviétiques.

Nos compagnies étaient tronçonnées sur plusieurs kilomètres de distance : ici cinq hommes, là vingt hommes.

Pas de téléphone. Pas de radio.

Il fallait attendre l'ombre pour traîner sur la neige les blessés et des dizaines de garçons aux pieds gelés, couleur de cierges. Les brodequins, déchirés et décloués par les marches et la boue, ne protégeaient plus rien : suintants de toutes parts, ils étaient devenues maintenant des blocs de glace.

On descendait ces malheureux jusqu'à la vallée. Au petit jour, on les étendait sur les charrettes, à la place des morts raidis, déposés dans la neige du talus ou près des roues.

Ils nous regardaient avec des yeux vitreux. Ils avaient des barbes

[299] dures comme des dards. Ils gémissaient ou s'indignaient. Que faire ? Que répondre ?... L'issue était en face.

Ils le savaient aussi bien que nous, et ils finissaient par se recroqueviller et par se taire.

*
* *

Le mercredi après-midi, il devint évident que les chars partis du sud-ouest dans notre direction ne nous atteindraient plus, ou nous atteindraient morts.

Ils n'avançaient plus depuis deux jours.

Pourquoi ? Nous ne le savions pas.

La rupture des lignes soviétiques aurait du se faire le samedi 12 février. ˆ

Puis le dimanche.

Puis le lundi.

Cinq jours s'étaient écoulés.

A présent, chacun voyait que ces efforts étaient insuffisants, ou étaient vains. Les télégrammes flamboyants n'avaient été que de la littérature. Les chars n'étaient pas arrivés.

Les troupes encerclées avaient tenu tant qu'il y avait eu de l'espoir. Maintenant tout allait s'effondrer. On usait les dernières cartouches. Depuis le dimanche, il n'existait plus la moindre nourriture chez les fourriers, les blessés mouraient par centaines, exsangues ou gelés.

La pression ennemie nous étouffait.

Au nord, arrivant de Korsum, les forces bolchevistes avaient submergé notre reculée et se trouvaient, le 16 février, à trois kilomètres de Sanderowka.

A Nowo-Buda, notre résistance n'était plus qu'une agonie.

Dans l'étroite vallée, les divisions allemandes, entassées, étaient soumises à des avalanches de fusées et d'obus, de plus en plus terrifiantes.

Encore un jour, encore deux jours au maximum, et les derniers contreforts sauteraient. L'armée, à bout de faim et de froid, se rendrait ou serait massacrée.

[300]

Parmi la troupe couraient encore des rumeurs optimistes qu'on lançait par charité, pour que l'espérance se maintînt.

Mais les chefs se sentaient l'âme vide devant le spectre du désastre.

Il fallait une solution, une solution immédiate.

*
* *

Je fus appelé chez le général Gille.

Tous les officiers supérieurs du secteur de Sanderowka étaient présents.

Il n'y eut pas de longs discours : «Seul un effort désespéré peut encore nous sauver. Attendre ne sert à rien. Demain matin, à cinq heures, les cinquante mille hommes du se jetteront à travers tout, vers le sud-ouest. Il faut percer ou mourir. Il n'y a plus d'autre issue. Ce soir, à vingt-trois heures, les mouvements des troupes commenceront.»

Les deux généraux de corps d'armée et le général Gille avaient eu grand soin de ne point décrire la situation sous son aspect réel.

D'après eux, il ne restait plus à franchir qu'une zone de cinq kilomètres et demi pour atteindre l'armée libératrice.

Celle-ci, disaient-ils, avait fait des progrès depuis la veille. Demain, elle avancerait encore vers nous. En nous lançant à cinquante mille hommes à la fois, nous pourrions déborder, submerger l'ennemi.

Chacun, chef ou soldat, était à bout de nerfs. L'espérance monta en nous par ondes brûlantes. Nous rentrâmes pour donner les ordres et passer à la troupe le feu sacré.

*
* *

Les ordres pour la Brigade d'Assaut *Wallonie* ne seraient pas faciles à exécuter : nous devions rester en arrière-garde, en haut de Nowo-Buda, jusqu'à la dernière extrémité.

A onze heures du soir, je mettrais en route vers le sud-ouest tous les blessés légers capables de marcher encore.

A une heure du matin, les forces d'infanterie wallonnes commenceraient les opérations de décrochement d'est en ouest.

[301]

Mais, jusqu'à quatre heures du matin, nous devions conserver fermement les positions de Nowo-Buda.

A cette heure-là, les dizaines de milliers d'hommes massés dans la vallée seraient arrivés à trois kilomètres au sud-ouest de Sanderowka. Alors seulement nos arrière-gardes pourraient se retirer, en ayant soin de tromper l'ennemi par un feu violent de dernière minute.

La Brigade *Wallonie* se reformerait en marche et passerait en tête de colonne, s'intégrant, cette fois-là, à l'avant-garde des troupes de rupture.

*
* *

Au point ou nous en étions, n'importe quoi valait mieux que la stagnation.

La troupe savait qu'à piétiner encore elle était perdue.

Elle n'en pouvait plus, l'estomac arraché par la faim, le corps vacillant de fatigue, l'esprit torturé par l'angoisse.

L'annonce qu'à l'aube suivante on foncerait à travers tout fit passer parmi l'armée une électricité formidable.

Les plus faibles se sentirent soulevés par un sursaut de vie.

Epuisés, prêts à en venir aux larmes, nous étions tous malades d'exaltation.

Nous nous répétions, les yeux vides, le corps ballant, les mêmes mots :

La dernière nuit

D'une façon comme de l'autre, le de Tcherkassy touchait à sa fin.

Dès que l'obscurité eut recouvert le vallon, les colonnes allemandes se mirent en marche vers le sud-ouest.

Elles devaient traverser le village de Sanderowka puis franchir un pont.

Au-delà de ce pont, la steppe courait jusqu'à deux villages situés au sud et à l'ouest, distants d'environ trois bons kilomètres.

Ces deux bourgs venaient d'être conquis de haute lutte.

De là s'élancerait, à cinq heures du matin, l'attaque de nos Divisions.

[302]

Tous les équipages devraient être massés à l'ouest de ces deux localités avant le lever du jour.

Ces véhicules étaient notre tourment de chaque heure.

Dès le premier jour du , on aurait du alester l'armée des quinze mille poids morts qu'étaient ces camions. Alors les cinquante à soixante mille hommes encerclés, libres de leurs mouvements, organisés en solides colonnes d'infanterie, eussent pu, assez facilement, rompre l'étau ennemi.

Mais on avait voulu, d'abord, conserver le terrain. Ensuite, le Haut Commandement avait considéré comme une affaire d'Etat le sauvetage de ce caravansérail fabuleux.

Le général Gille s'était fait vertement rabrouer pour avoir proposé qu'on l'incendiât. Nous avions passé trois semaines à remorquer ces milliers de véhicules magnifiques, de voitures radio, de voitures chirurgicales, d'autocars de commandement, de camions énormes et impraticables, chargés de millions de kilos d'objets hétéroclites, de paperasses, de coffres de tout genre, de réserves de vivres extra-réglementaires, d'effets personnels, de vaisselle, de fauteuils, de sommiers, voire même de stocks d'accordéons, de musiques à bouche, d'instruments hygiéniques et de jeux de société.

De Petsamo à la mer Noire, l'armée allemande étouffait sous le poids d'un matériel ultra perfectionné et de bagages croissant d'année en année.

Il eut fallu en envoyer en l'air les trois quarts et se battre comme les Asiatiques, dormir comme les Asiatiques, manger comme les Asiatiques, avancer comme les Asiatiques, aussi rudement qu'eux, aussi simplement qu'eux, sans confort et sans chargements stériles.

Nous traînions avec nous, à travers des pays impossibles, le handicap de la civilisation ; la horde des félidés qui était à nos trousses avait la légèreté de mouvements et la solidité des barbares : la brute vainquit le camion, parce que la brute passait ou le camion ne passait pas.

La défaite allemande dans les neiges et la fange de la Russie, en 1943 et 1944, fut pour une large part la défaite d'une armée trop bien outillée, empêtrée dans ses impedimenta.

[303]

*

*   *

Il était inutile de discuter de ces problèmes, en plein , avec un Commandement qui s'arrachait déjà les cheveux.

L'ordre était de sauver le matériel : on perdit donc des journées précieuses à traîner, par les bourbiers horribles, des milliers de camions qui finirent quand même par sombrer dans les marécages des pistes ou par se faire démolir, à feu fichant, par les obus de l'artillerie légère et des chars des Soviets.

Le 16 février 1944 au soir, il nous restait encore une vingtaine de panzers, un gros millier de véhicules motorisés (sur quinze mille) et des centaines de charrettes légères, réquisitionnées dans les villages, sur lesquels gisaient environ douze cents blessés.

Ces blessés étaient sacrés. La troupe ferait le carré autour de cette colonne lamentable et la protégerait pendant la ruée vers le sud-ouest.

Il fallait tout tenter pour sauver ces malheureux dont les souffrances avaient dépassé tout ce que pouvait imaginer le cerveau d'un homme.

Si ceux-là, demain soir, arrivaient au-delà du barrage infernal, quelle joie bouleversante dans nos cœurs ! Quelle douceur de les déposer dans des ambulances, de voir que ces pauvres corps déchirés et gelés recevaient enfin des soins, que les cœurs qui battaient, douloureux, sous ces couvertures lourdes de neige, retrouvaient le rythme apaisé de l'homme qui peut souffrir en espérant...

*

*   *

Dès neuf heures du soir, l'embouteillage dans Sanderowka devint inimaginable.

Je devais, à ce moment-là, régler méthodiquement, peloton par peloton, secteur par secteur, le décrochement de ma Brigade, à Nowo-Buda. Un accident à nos positions d'arrière-garde, et toute la manœuvre de Sanderowka se fut effondrée.

Les deux bottes plantées dans la neige, rongé par les quarante degrés de fièvre qui ne me quittaient pas, j'envoyais les agents de liaison, recevais les rapports, fixais chaque détail.

[304]

Toutes les collines étaient illuminées par le combat.

A onze heures du soir, je tentai d'avancer à travers Sanderovka pour aider au passage des blessés de ma Brigade et vérifier le dispositif ordonné en vue du rassemblement de nos soldats au petit jour.

Au bout de cinquante mètres, je dus abandonner la dernière auto qui nous restait. Une phénoménale colonne s'écrasait dans le chemin creux et dans le village. Camions, télègues, drojki essayaient en vain d'avancer, à quatre ou cinq véhicules de front.

Je courus à chacune des charrettes de blessés wallons, exhortai chacun de nos camarades qui avaient encore les jambes valides à faire un ultime effort et à tenter leur chance à pied, quelles que fussent leurs mutilations et leurs souffrances.

J'en rassemblai une cinquantaine et me glissai avec eux entre les équipages et les camions.

Nous allions assister à un spectacle abominable.

L'ennemi, poussant du nord, avait pu avancer ses chars et son artillerie jusqu'à proximité de Sanderowka. Depuis dix heures du soir, les batteries soviétiques avaient déchaîné un feu roulant sur le centre du bourg. Des isbas avaient flambé, éclairant complètement le mouvement en cours.

Dès ce moment-là, les pointeurs soviétiques eurent beau jeu. Leurs obus tombaient mathématiquement, implacablement, sur l'énorme colonne. Les inondaient de fusées la marée d'équipages de tout genre. Des camions d'essence avaient pris feu. Tout le long de la route étranglée, des voitures brulaient. A chaque instant, il fallait se jeter dans la neige, tellement le tir des était violent.

Entre les dizaines de véhicules qui se consumaient, les chevaux, abattus sur la neige, râlaient dans d'affolants soubresauts. Près d'eux, des grappes de soldats, atteints par la mitraille, hoquetaient, à plat ventre sur le sol ou jetés sur le dos. L'incendie rendait particulièrement hallucinants leurs visages, rouges de sang, d'un rouge cuivré, brillant, qui remplissait d'épouvante.

Certains essayaient encore de ramper. Les autres, impuissants, se tordaient de douleur, avec des rictus horribles.

[305]

La colonne n'était qu'une boucherie effrayante, illuminée par les incendies qui rougeoyaient dans le paysage de neige épaisse.

Les camions qui brulaient entre les talus palissadés rendaient la progression quasi impossible. A peine les fantassins, harcelés par la mitraille, pouvaient-ils se glisser entre ces torches énormes, ces corps de mourants, ces chevaux éventrés dont les intestins glissaient sur le verglas comme de gros serpents bruns et verts.

Les conducteurs lançaient en vain leurs équipages. Quelques gros camions avançaient malgré tout, broyant les chevaux qui se débattaient ou râlaient dans les flammes. Ces efforts sauvages ne servaient quand même à rien. L'embouteillage était devenu de plus en plus monstrueux, couvert par le fracas des moteurs, les éclatements, les cris furieux, les implorations.

Nous vîmes enfin la cause de cet engorgement fantastique. L'armée de Sanderowka devait, tout entière, franchir un pont de bois pour sortir de la vallée. Un énorme panzer allemand s'était effondré en travers du pont, le crevant, coupant complètement la circulation vers le sud-ouest.

Quand nous aperçumes ce monstre culbuté dans le fatras de planches, nous crumes que, cette fois-ci, vraiment tout était perdu.

Les berges étaient hautes et absolument impraticables. Le pont avait été dynamité par les Bolchevistes lors de leur expulsion deux jours plus tôt. Les Allemands l'avaient reconstruit en hâte. Les blindés légers avaient pu sortir de Sanderowka. Un char lourd avait passé ensuite, sans encombre. Le deuxième char lourd avait tout défoncé.

Deux jours de travail des pontonniers avaient été anéantis en une minute par cette masse d'acier de quarante mille kilos, plantée à présent dans le pont, comme un épieu.

Il faisait aussi clair qu'en plein jour. Les blessés, les fantassins se faufilaient comme il le pouvaient le long du panzer fatal.

Du haut du ravin, on voyait tout Sanderowka rouge et doré parmi la neige brillante.

Des hurlements montaient, innombrables.

De ces lueurs tragiques et de ces cris s'élevaient des bouffées brulantes de folie.

[306]

*
*   *

Lorsque nos blessés furent au-delà du pont, je les confiai à un de nos médecins, avec ordre de se coller, à trois kilomètres en avant, aux premières troupes qui s'élanceraient.

Ils partirent à travers la steppe, là ou l'ombre n'était pas lacérée par les flammes des camions qui brulaient.

Dans cette atmosphère de désastre, les pontonniers allemands parvinrent, au bout de deux heures d'efforts indicibles, à faire tomber le char dans le précipice et à jeter, sur le trou béant, de puissants madriers. La circulation reprit, sous un bombardement de plus en plus terrible.

On passait sur les morts et sur les agonisants. Mais on passait.

Les hommes eussent piétiné n'importe qui pour avancer.

Ils voulaient vivre.

*
*   *

Tout au nord-ouest, sur la colline glacée de Nowo-Buda, nos Wallons, fidèles aux ordres donnés, résistaient, impavides, et redonnaient toujours.

Ils voyaient l'incendie des colonnes bloquées et broyées dans Sanderowka. Jusqu'à eux arrivait l'effrayante clameur des milliers d'hommes qui se bousculaient parmi les éclats d'obus et le feu.

D'une heure du matin à cinq heures, nos pelotons décrochèrent un par un. Ils glissaient silencieusement dans la neige. Le sol était dur. Ils atteignaient une combe au sud-est, se regroupaient. Il leur restait alors à franchir trois kilomètres pour atteindre Sanderowka. Point n'était besoin de chercher la piste : les torches orange de l'incendie dansaient sur le village éblouissant.

Nos hommes passaient, tant bien que mal, entre les camions en feu, les chevaux morts, les cadavres contorsionnés qui se crevaient et fondaient.

Durant toute la nuit, les Wallons descendirent ainsi par petits groupes rapides, à travers l'ouragan.

[307]

*
*   *

Inébranlable, notre arrière-garde se maintenait à son poste de Nowo-Buda. Elle mitraillait l'ennemi sans répit, le clouant à la crête.

A cinq heures du matin, exécutant la dernière phase du plan, elle s'éclipsa avec souplesse et rejoignit à grand'erre l'ultime barrage de SS installé à la sortie nord de Sanderowka. Puis, à la suite des derniers véhicules, elle franchit le fameux pont, au sud.

Une colonne de camions et de chariots, longue de deux kilomètres, large de cinquante mètres, s'enfonçait jusqu'à proximité de la ligne d'assaut. Je m'étais hissé sur un chargement de munitions, je hélais au passage et je regroupais mes Wallons, alertes comme des chevreuils et, malgré tout, d'une alacrité indéracinable,

Le mélange des unités et des véhicules était fantastique.

Le petit jour entreluisait, depuis quelques minutes, sur cette masse inextricable de chars, d'autos, de voitures à chevaux, de bataillons confondus, de civils ukrainiens, de prisonniers soviétiques.

Soudain un obus tomba en plein dans la cohue.

Puis dix obus.
Puis cent obus.
Les chars et les canons ennemis venaient d'atteindre les côtes de Sanderowka, en face de nous !
Nous étions là, sous leurs yeux, cible merveilleuse !
Les vingt derniers panzers allemands, sortant violemment de la colonne, se jetèrent vers un ravin, laminant comme des fétus tout ce qui se trouvait sur leur passage.
Chauffeurs de camions, conducteurs de chariots se précipitaient dans tous les sens. Des chevaux s'enfuyaient à des vitesses folles. D'autres, les jambes broyées par les chars, poussaient des hennissements stridents. Des milliers d'éclats soulevaient des tourbillons gris et noirs, criblant la neige de flammèches rosées...

A travers tout

Les ordres enjoignaient à la Brigade d'Assaut *Wallonie* de se trouver, à l'aube, à la pointe du combat, afin de participer à

[308] l'autre qui réglerait tout : notre salut ou notre extermination.
Dans le tohu-bohu prodigieux produit par les chars soviétiques débouchant à boule-vue parmi le dernier millier de véhicules allemands, nous fonçâmes avec célérité vers le sud-ouest.
Derrière nous, le vacarme était assourdissant. Sanderowka n'avait pas résisté plus d'une heure. Les Russes avaient déjà dépassé le village. Leurs blindés se ruaient dans notre direction pour le lancer final.
Les panzers allemands furent envoyés à la contre-attaque en unité sacrifiée, à un contre dix, tels, un siècle plus tôt, les cavaliers du maréchal Ney à l'est de la Bérézina.
Je les vis au moment ou ils allaient se jeter sur l'enǹemi. Ces jeunes tankistes avaient des visages admirables. Vêtus de vestes courtes, toutes noires, à lisérés roses, la tête et le buste sortant de la tourelle, ils savaient qu'ils allaient mourir.
Plusieurs portaient orgueilleusement au cou la cravate tricolore et la large croix noire et argent de la Ritterkreuz, points de mire étincelants pour l'ennemi.
Pas un de ces merveilleux guerriers ne paraissait énervé, ou même ému.
Ils labourèrent la neige à coups de chenilles, partirent à travers l'enchevêtrement de l'armée en retraite.
Pas un ne revint.
Pas un panzer. Pas un homme.
Les ordres étaient les ordres. Le sacrifice fut total.
Pour gagner une heure, l'heure qui pourrait peut-être sauver encore des dizaines de milliers de soldats du Reich et de l'Europe, les hommes des chars allemands moururent jusqu'au dernier, au sud de Sanderowka, le matin du 17 février 1944.

*
*   *

Protégée par ces héros, l'armée se précipita vers le sud-ouest.
Il neigeait à gros flocons.
Cette neige épaisse brouillait complètement le ciel jusqu'au ras de nos têtes. L'aviation ennemie, par un temps clair, nous eut tous

[309] anéantis. Abrités sous ce voile de flocons épais, nous courions à perdre haleine.
Le couloir était extrêmement étroit.
Les premières troupes qui avaient dégagé la voie devant nous n'avaient ouvert le passage que sur une largeur de quelques centaines de mètres.
Le terrain était montueux. Nous foncions d'une colline à l'autre. Le creux de chaque ravin était un effroyable entassement de véhicules broyés, de dizaines de soldats tués, jetés en travers de la neige rouge.

Les pièces ennemies martelaient sauvagement ces passages. Nous tombions sur des blessés sanglants. Nous devions nous coucher à l'abri des morts. Les chariots culbutaient, les chevaux agitaient leurs jambes en l'air jusqu'au moment ou la mitraille projetait leurs bòyaux chauds dans la neige souillée.

A peine avions-nous franchi un ravin que les rafales des tireurs d'élite, postés aux deux flancs, nous assaillaient. Des hommes poussaient un cri aigu, tombaient dans la neige, en se tenant les entrailles. La neige saupoudrait vite les mourants. Cinq minutes après, on voyait encore les pommettes, le nez, des mèches de cheveux. Dix minutes plus tard, ce n'étaient plus que des tas blancs sur lesquels s'abattaient d'autres fuyards.

Dans cette course éperdue, les centaines de chariots secouaient affreusement les blessés du . Des chevaux bondissaient dans les fondrières gelées. Des voitures se renversaient, jetant pêle-mêle les blessés sur le sol.

Néanmoins, dans l'ensemble, la colonne avait conservé une certaine ordonnance.

C'est alors qu'une vague de chars soviétiques dépassa les derniers véhicules, happa plus d'une moitié du convoi.

Les conducteurs s'étaient jetés en bas de leur siège.

Nous ne possédions plus un seul panzer allemand. Nous nous lancions inutilement à la rencontre des chars ennemis pour essayer de conjurer la catastrophe.

Rien ne l'empêcha.

Les blindés soviétiques, avec une sauvagerie horrible, avançaient

[310]

travers les charrettes, les broyaient sous nos yeux, une par une, comme des boites d'allumettes, écrasant chevaux, blessés, mourants.

Nous poussâmes les blessés légers aussi vite que nous le pumes. Nous couvrîmes tant bien que mal la fuite des charrettes qui avaient échappé aux chars.

Mais partout des hommes tombaient, le nez en avant, d'un bloc, ou agenouillés, les poumons traversés, le ventre troué par les balles qui sifflaient, dans une sarabande folle, des deux côtés du couloir.

*

* *

Nous eumes un moment de répit pendant que les tanks soviétiques, embouteillés dans le défilé, essayaient de se dépêtrer de l'emmêlement des centaines de voitures disloquées sous leurs chenilles. Nous longeâmes un bois, un beau bois roux et violet, et nous atteignîmes un vallon.

Nous abordions à peine la côte que nous vîmes, en nous retournant, des centaines de cavaliers dévaler d'une colline au sud-est.

Nous crumes d'abord qu'il s'agissait de cavalerie allemande.

Je pris mes jumelles, je distinguai nettement la tenue des cavaliers : c'étaient des Cosaquess ! Je détaillais leurs petits chevaux bruns et nerveux ! Ils se précipitèrent sur nos arrières, tourbillonnant dans tous les sens.

Nous étions pétrifiés de stupeur. L'infanterie soviétique nous mitraillait, les chars russes nous suivaient, et voilà que les Cosaques se jetaient à l'hallali !

Quand, quand donc les panzers allemands, venant du sud--ouest à notre rencontre, se montreraient-ils ?...

Nous avions déjà couru pendant au moins dix kilomètres, et rien n'apparaissait !

Il fallait avancer, avancer toujours plus vite !

Comme beaucoup de blessés, je n'en pouvais plus. La fièvre mangeait mes forces. Mais la course devait se poursuivre à tout prix. Avec mes Wallons, je m'élançai en tête de la colonne pour stimuler les camarades.

[311]

La côte était dure. A notre gauche s'ouvrait une crevasse énorme, large de quatre mètres, profonde d'une quinzaine de mètres.

Nous arrivâmes presque au sommet de la colline.
Nous vîmcs alors trois chars foncer sur nous à toute vitesse
Nous eumes une seconde de joie indicîble:
Mais une volée d'obus s'abattit sur nous et faucha nos rangs. C'étaient des chars soviétiques !
Les blindés de l'ennemi étaient sur nos talons. Ses fantassins nous échinaient sur les côtés. Ses Cosaquess se ruaient dans nos rangs. Et devant nous, maintenant, au lieu du salut, d'autres panzers soviétiques surgissaient !
Nous ne pouvions plus attendre : pris sans vert sur cette pente nue, nous allions être balayés en quelques secondes.
Je regardai le ravin, criai à mes compagnons : Et je me laissai tomber de quinze mètres de hauteur. Il y avait un mètre de neige, très tassée, au fond de la crevasse. Je m'y enfonçai comme une torpille. Tous mes camarades dégringolèrent à leur tour.

En un éclair, des centaines de soldats s'étaient massés au creux de cette faille.
Nous nous attendions, à chaque minute, à voir des Mongols apparaître en haut de l'excavation et jeter parmi nous des grenades.
Notre sort était désespéré.
Certains voulurent, envers et contre tous, tenter d'avancer encore. Ils suivirent le fond de la crevasse jusqu'à l'extrémité sud, puis ils se hissèrent à la surface. Ils retombèrent aussitôt, en affreux paquets chauds, déchiquetés par les décharges des chars. Leurs cadavres formaient une butte d'environ deux mètres de hauteur, sur laquelle la neige se remit à tomber.
J'avais regroupé les Wallons qui étaient dans mon voisinage et les avais préparés au pire dénouement. Nous nous étions collés les uns aux autres pour ne pas mourir de froid. Chacun avait jeté ses papiers,

[312] bagues, alliance. Je consolais, comme je le pouvais, mes compagnons.
Quel espoir nous restait-il de sortir vivants ou libres de cette faille étroite, puisque les chars ennemis barraient le sud ?...
Retourner en arrière, c'était aller à la rencontre des premiers blindés soviétiques, de l'infanterie et de la cavalerie qui se pré
cipitaient du nord et qui balayaient les derniers obstacles.
C'est alors que l'incroyable se produisit.
Dans notre crevasse s'avançaient, exténués, deux soldats allemands, tenant chacun une ! Ils étaient tellement anéantis par la fatigue qu'ils avaient l'air de ne plus rien comprendre, portant leur machinalement, comme ils portaient leur tête sur leurs épaules
Deux !
Nous nous précipitâmes ! Un volontaire allemand et un volontaire wallon empoignèrent ces armes antichars et se hissèrent jusqu'à la crête de la crevasse. Ils eurent le temps de viser sans être vus. Deux explosions fantastiques retentirent : les deux panzers ennemis les plus proches, atteints presque à bout portant, avaient sauté !
Un jeune officier allemand, grimpé sur l'autre versant, venait d'assister à l'explosion. Il gambadait comme un collégien, en poussant des cris de triomphe ! Je le vis brusquement éclater et se volatiliser. Il avait reçu, en plein corps, un obus du troisième char.
Il se passa quelques secondes d'épouvante. Puis d'innombrables petits morceaux de chair, pas plus gros que des oreilles, retombèrent dans la neige, lentement, de tous les côtés, sur nous et autour de nous... Flic... Flac... C'était tout ce qui subsistait du joyeux lieutenant qui fêtait, une minute plus tôt, notre victoire passagère...

*
* *

Nous ne devions pas perdre un instant.
J'empoignai ma mitraillette et grimpai sur l'énorme mamelon de soldats morts, au bout du ravin.

J'avais au ceinturon six chargeurs de trente-deux balles, six autres chargeurs dans mes snow-boots, trois cents cartouches de réserve dans mon sac. Je pus, par mon feu, écarter les Cosaquess parvenus

[313] déjà sur le plateau, cependant que des centaines de soldats allemands et wallons sortaient de la crevasse.

Du bas de la côte, à nos cris, les derniers charrettess de blessés s'élançaient.

Il restait un char soviétique, à quarante mètres. Il allait faire de terribles ravages. Mais il n'y avait plus d'autre solution. Il fallait sauver ce qu'on pouvait sauver et se jeter droit devant soi.

A demeurer dans la crevasse, c'était la catastrophe certaine.

A foncer, il nous restait des chances de ne pas mourir.

*
* *

Je connaissais par cœur la carte de tout le pays. Je l'avais étudiée pendant des semaines et aurais pu arriver, sans l'aide de quiconque, jusqu'à la frontière roumaine, à trois cents kilomètres de Tcherkassy.

Décidé, quant à moi, à ne pas tomber vivant dans les mains des Soviets, j'avais pris mes précautions. Je portais de quoi me battre dans les forêts pendant des mois, si c'était nécessaire.

En sortant de la crevasse, j'avais repéré, à l'autre bout du plateau, un grand bois dont la carte m'avait appris l'existence et l'orientation. Là au moins, à l'abri des chars ennemis, nous pourrions respirer un instant.

Nos soldats coururent vers lui, de toutes les directions. Nous avions à franchir environ huit cents mètres de terrain plat avant de l'atteindre. Les charrettes rescapées étaient parvenus à notre hauteur. Avec elles, nous nous élançâmes.

Mais le tank soviétique lui aussi s'était élancé, entouré d'un essaim frémissant de Cosaquess ! Il nous fallait tirer à la mitraillette, tout en courant à travers l'ennemi, culbutés dix fois par les obus qui explosaient tout autour de nous.

Le souffle court et brulant, nous n'en pouvions plus. Sous nos yeux horrifiés, le char soviétique fonçait sur les charrettes de blessés, les renversait, les laminait : d'épouvantables cris retentissaient, cris des agonisants et cris inouïs des chevaux écrasés, agitant fébrilement leurs pattes.

[314]
A demi morts, nous nous abattîmes au bord de la forêt. Derrière nous, la neige grise était criblée de cadavres. Le char, entouré de sa horde voltigeante de Cosaquess, achevait son carrousel de folie !

Lysjanka

Il était impossible aux chars et à une cavalerie nombreuse de pénétrer à notre suite dans les halliers serrés et branchus de la forêt.

Un petit sentier descendait à une clairière ou un bon vieux colonel d'administration, perché en haut d'un cheval fortrait, essayait vainement de se faire entendre. Plusieurs milliers d'hommes étaient affalés dans la neige. On mitraillait ferme sous les arbres. Il n'était pas possible de laisser ces milliers de soldats à la dérive, alors qu'ils avaient échappé aux dangers les plus grands.

Je me nommai au vieux colonel et lui demandai poliment de me confier la direction du combat dans la forêt. Il se montra absolument enchanté de ma proposition, descendit de sa bête et s'assit dans la neige.

J'avais découvert un jeune officier allemand qui connaissait le français. Je lui fis traduire, phrase par phrase, le bref discours que je lançai à la troupe : «Je sais parfaitement ou nous sommes. Il ne nous reste plus que trois kilomètres à franchir avant d'atteindre les colonnes du sud ; courir vers elles maintenant, c'est se faire massacrer ; je me charge d'y conduire tout le monde à la nuit. Nous réussirons. Mais, en attendant l'obscurité, il faut former le carré aux lisières de la forêt et ne pas se laisser envahir par l'infanterie soviétique.»

Je demandai des volontaires. Eux seuls m'intéressaient. Les Allemands, un peu stupéfaits, s'avancèrent en masse. Je constituai des groupes de combat de dix hommes, parmi lesquels je glissai chaque fois un Wallon qui me servirait d'agent de liaison. Je confisquai les armes, munitions et de tous ceux qui n'étaient plus capables de se battre, et j'installai avec célérité Allemands et Wallons en bordure de la forêt.

Les Russes que nous avions refoulés au sud-est du bois tiraient

[315] violemment. Nos hommes reçurent l'ordre de rester sur la défensive la plus rigoureuse, puisque ce n'était pas dans cette direction-là que nous aurions à nous dégager, le soir.

La carte me montrait qu'à trois kilomètres au sud-ouest se trouvait la ville de Lysjanka. Cette localité, j'en avais la conviction absolue, était au pouvoir des forces allemandes venant à notre rencontre. Il n'était pas possible que, située à vingt kilomètres du point de départ de notre assaut du matin, cette grosse bourgade fut toujours occupée par les Soviets. Certainement, les blindés libérateurs devaient être arrivés jusque-là.

J'avais vu sur la carte qu'une rivière traversait la ville. Il suffirait donc d'atteindre les premières maisons. Nous trouverions ensuite — ou nous improviserions — un pont de fortune.

Notre forêt descendait vers Lysjanka. Nous l'emprunterions le plus longtemps possible dans notre marche, la nuit. Déjà des agents de liaison partaient afin d'aller reconnaître discrètement le terrain.

*
*   *

C'est à l'ouest de la forêt que nous courions le péril le plus immédiat. De l'orée du bois, nous voyions, à trois cents mètres de nous, sur le coteau qui nous faisait face, une redoutable colonne de chars soviétiques, celle-là qui nous avait délégué, une heure plus tôt, les trois chars qui avaient bien failli nous anéantir.

Ces chars étaient installés le long de la route qui conduisait à Lysjanka. De la crête, ils surveillaient toute la région ; ils tenaient sous leur feu le secteur ouest par ou s'avançait une autre vague de troupes encerclées ; ils contrôlaient également le vallon qui les séparait de notre forêt.

Ce vallon, absolument dépouillé, était une tentation continuelle. Il conduisait à Lysjanka. Un dernier bond, et c'eut été la délivrance !

Les chars rouges étaient entourés d'une infanterie nombreuse. Ceux d'entre nous qui s'élanceraient par cette combe nue seraient broyés, c'était inscrit sur le terrain.

Je visitai chacun de mes postes pour calmer l'impatience des hommes.

[316]

Malheureusement, je ne pouvais retenir que mes effectifs.

A notre flanc droit, juste au coin nord-ouest de la forêt, surgit une vague de plusieurs centaines de soldats allemands qui avaient franchi après nous le plateau. Ils avaient glissé le long du bois, au lieu d'y pénétrer. Un cri formidable, grandiose, qui nous étreignit jusqu'aux moelles, venait de retentir : Ils s'élançaient à tombeau ouvert !

De la lisière, nous assistâmes au carnage. Pas un homme, pas un seul, ne passa. Les chars ennemis avaient déchaîné sur eux un feu écrasant. Les malheureux tombaient par grappes dans la neige. Ce fut une extermination.

Puis l'infanterie soviétique se jeta sur les monceaux de morts et de blessés, pour le pillage final. Nous étions recroquevillés dans nos trous de mitrailleurs, sous les arbres, à cent mètres de la tuerie ; nous ne perdîmes pas un détail de cette scène horrible. Armés de couteaux, les vide-goussets bolchevistes coupaient à l'envi les doigts aux morts et aux mourants. C'était trop compliqué d'enlever les bagues. Ils sectionnaient les doigts et les enfonçaient par poignées sanglantes dans leurs poches, pour aller plus vite.

Epouvantés, nous dumes assister, impassibles, à cês scènes atroces. J'avais donné l'ordre formel de ne pas tirer un coup de fusil. Il n'eut sauvé aucun des agonisants ȋqui gisaient dans le vallon, mais il eut provoqué, en revanche, l'assaut général de la horde d'égorgeurs contre la forêt. Je voulais sauver les trois mille hommes dont j'avais pris la responsabilité. Je n'y parviendrais pas en les lançant à

l'aveuglette, sans artillerie et sans panzers, à une boucherie vaine, mais bien en ayant l'énergie d'attendre calmement la nuit, qui enténébrerait le vallon et neutraliserait la chasse des blindés soviétiques.

*
* *

Le matin, les cinquante mille hommes du s'étaient jetés droit devant eux, toutes les unités ayant été vite confondues.

[317]
Nous étions parvenus, nous, à quelques milliers d'hommes, à nous mettre provisoirement à l'abri des poussées des chars ennemis, grâce à l'écran serré des arbres de la forêt.

Mais pour la grande masse des troupes du Reich chargeant à notre gauche et à notre droite, il n'en avait pas été ainsi. Nous devinions, au fracas du combat, la descente d'une importante vague allemande à l'ouest de la route occupée par les chars staliniens. Ceux-ci avaient tourné leurs tourelles dans la direction de cette percée : ils déchaînaient un feu incessant.

Une autre vague allemande, plus considérable encore, avait déferlé tout à fait au sud-est de notre forêt, cherchant à atteindre Lysjanka par la steppe.

Une difficulté, qui s'ajoutait à toutes les autres, était la traversée de la rivière. J'avais méticuleusement étudié, sur la carte topographique, la configuration de cet obstacle. J'avais décidé de l'éviter et de descendre, la nuit, directement jusqu'à la ville de Lysjanka, jetée des deux côtés de l'eau. Ainsi j'épargnerais à ma troupe de devoir franchir, en pleine campagne, par quinze ou vingt degrés sous zéro, ce cours d'eau profond et rapide.

Nous avions eu la chance, dans l'imbroglio de la mêlée, de conquérir à temps cette forêt providentielle qui pourrait nous permettre de nous glisser, dans l'ombre, jusqu'à proximité de la bourgade. Je patienterais tant qu'il le faudrait, mais je profiterais au maximum, le moment venu, de notre situation privilégiée.

Malheureusement, les autres, c'est-à-dire des dizaines de milliers de soldats, avaient du s'orienter vers l'ouest et vers le sud-est. L'aile du sud-est était commandée par un général de corps d'armée, qui fut tué à la tête de ses hommes ; aussitôt le général Gille le remplaça.

Vers une heure de l'après-midi, cette vague talonnée par les chars soviétiques, vint déferler devant la rivière.

Les trois semaines de dégel avaient fortement gonflé ses eaux. Elle atteignait deux mètres de profondeur, sur une largeur de huit mètres. Le froid des derniers jours l'avait jonchée de gros glaçons coupants que charriait le courant rapide.

[318]
En moins d'une demi-heure, vingt mille hommes se trouvèrent acculés à cette berge.

Les attelages d'artillerie qui avaient échappé à la destruction s'élancèrent les premiers dans les flots et les embâcles. La rive était escarpée : les chevaux se retournèrent et se noyèrent. Des hommes se jetèrent alors à la nage ; mais à peine eurent-ils émergé de l'autre côté de la rivière qu'ils furent convertis en blocs de glace, leurs vêtements gelés à même le corps.

Certains tombèrent morts, frappés de congestion. La plupart des soldats préféraient se déshabiller. Ils essayaient de jeter leurs effets au-delà du cours d'eau. Mais, souvent, les uniformes tombaient dans le courant. Bientôt des centaines de soldats, absolument nus, rouges comme des homards, peuplèrent l'autre rive.

Les chars ennemis tiraient férocement dans la masse humaine bloquée au bord du cours d'eau et se livraient à un sanglant jeu de massacre.

De nombreux soldats ne savaient pas nager : affolés par l'approche des blindés soviétiques qui descendaient la côte en les canonnant, ils se jetèrent pêle-mêle dans l'onde glaciale. Beaucoup échappèrent à la mort en se cramponnant à des arbres abattus en hâte en travers de l'eau. Mais des centaines se noyèrent. La berge était jonchée de bottes, de musettes, d'armes, de ceinturons, de centaines d'appareils photographiques ; partout gisaient des blessés, incapables de franchir la rivière. Mais le gros de l'armée avait passé tout de même.

Sous le feu des chars, des milliers et des milliers de soldats, à demi vêtus, ruisselants d'eau glacée ou nus comme des carafes, couraient dans la neige, vers les isbas lointaines de Lysjanka.

*
* *

A trois cents mètres de nous, sur la route, les chars ennemis tenaient toujours leurs tourelles braquées vers le nord-ouest, seconde zone de rupture du . Là également, la ruée était massive. Elle absorba en partie, pendant plusieurs heures, l'activité des blindés et de l'infanterie des Soviets.

[319]
Cette diversion nous sauva.
La nuit descendit sur cette tragédie.
La neige tombait, par flocons énormes et lents. Au loin, jusqu'au fond de la steppe, on entendait les appels déchirants des blessés. Ces cris désespérés nous arrachaient le cœur : Les appels restaient sans réponse ...
Pauvres compagnons du matin que la neige et la nuit recouvraient et qui, les mains pleines de sang, luttaient encore dans la steppe sans fin contre la mort atroce...

*
* *

En attendant que l'ombre fut complète, les gradés avaient regroupé les trois mille rescapés éparpillés dans notre bois. Toutes les armes étaient mêlées. Nous avions même poussé avec nous jusqu'au bout du une trentaine de prisonniers soviétiques. Inconscients de tout, ils avaient couru à travers les grenades et les Cosaquess, sans essayer de s'enfuir ou de nous donner le moindre embarras.
Nous abritions aussi dans le bois de nombreux civils, notamment de jeunes femmes à bout de respiration. Ces belles Ukrainiennes, aux yeux bleu pâle, aux cheveux couleur de moissons, n'avaient pas voulu retomber sous la domination des Soviets. Elles avaient préféré à leur esclavage l'ouragan de ces combats de rupture. Nombre de fugitives avaient été abattues par la mitraille. L'une d'elles, une merveilleuse grande fille rayonnante, au joyeux fichu bleu et blanc, courait parmi nous, souple comme une daine, pendant la montée de la dernière côte : je la vis projeter comme une quille, la tête emportée net par un obus de char. Certaines serraient contre leur poitrine des petits enfants blondins, absolument épouvantés par ces horreurs et par ce vacarme.
Privés de toute nourriture et de toute boisson, nous avions, depuis le matin, vécu de poignées de neige. Mais cette neige nous assoiffait davantage encore. Les blessés que nous avions pu sauver grelottaient de fièvre. Nous nous serrions tant que nous le pouvions dans les trous de mitrailleurs, afin de nous réchauffer un peu.

[320]
Surtout, nous attendions, avec une anxiété qui nous rongeait tous, que s'éteignît ce jour tragique ! Alors seulement, lorsque les chars du coteau ne parviendraient plus à remarquer nos mouvements, notre colonne pourrait quitter son refuge.

*
* *

A dix-sept heures trente, nous nous ébranlâmes dans un ordre rigoureux. Les centaines de cris lugubres des moribonds, épars dans la steppe, montaient toujours au loin. De tout le plateau, fermé par les chars soviétiques, du fond des vallons piétinés par nous le matin, s'élevaient interminablement des supplications poignantes que la nuit de neige nous apportait avec une netteté tragique...

Que d'agonies affreuses, là-bas !... Les centaines de taches noires avaient été blanchies, inexorablement, par la neige qui tombait sans cesse... Des centaines de corps souffraient... Des centaines d'âmes gémissaient dans cet envahissement glacé, dans cet abandon total... , reprenaient les

voix lointaines, prières, cris de douleur, derniers jets de l'espérance, qui retombaient sans écho dans la steppe insensible...

Fermant le cœur à ces affreuses plaintes, nous avancions vers la délivrance. Nous suivîmes un petit chemin en bordure de la forêt. La nuit devenait plus claire. La colonne se taisait, avec une puissance de silence qui stupéfiait. De cette masse de trois mille hommes, pas une voix, même voilée, ne s'élevait. On n'entendait même pas un souffle.

*
* *

Pourtant, à notre droite, d'autres cris, hallucinants, nous hélaient, dans cette fin de crépuscule.

Le vallon meurtrier qui nous avait séparés des chars soviétiques se prolongeait par là vers d'énormes marais. Au cours d'une première

[321] ruée, le matin, un certain nombre de fourgons allemands s'étaient jetés à bride abattue, à travers tout, vers ces bas-fonds. Ils étaient venus s'engouffrer dans des bourbiers profonds, épais comme de la colle.

Les chevaux étaient descendus complètement dans la vase. On ne voyait plus, sous les pâles lueurs de la lune, que la tête et le cou des pauvres bêtes. Elles hennissaient encore. Leurs hennissements macabres alternaient avec les appels affolés des conducteurs qui se sentaient, eux aussi, sombrer dans la fange. Ils étaient crispés au sommet des roues des voitures, presque entièrement englouties déjà.

Avec la fureur de l'instinct de conservation, nous les maudissions de crier si fort et d'attirer l'attention des Russes. Ils eussent du, les pauvres, périr en se taisañt.

Il était inutile de tenter de les sauver. On eut envoyé à la mort, dans la bôurbe abjecte, vingt ou cinquante hommes de plus, sans le moindre résultat valable.

Nous dumes laisser ces malheureux dêscendre lentement dans la boue nocturne qui les noierait, comme nous avions laissé s'éteindre derrière nous les voix déchirantes des blessés de la steppe, coupés de nous par l'ennemi, agonisant les uns et les autres, dans une solitude plus cruelle encore que le fer qui les avait déchirés, que la vase qui les absorbait, que la neige qui les recouvrait, impitoyable...

*
* *

Guidés par les éclaireurs, nous empruntâmes, deux kilomètres plus loin, un passage jalonné qui traversait longuement les marais.

Là même, la fange nous arrivait encore aux genoux.

Pas un Russe ne nous avait aperçus.

Nous montâmes un versant neigeux. De l'autre côté, un bras d'eau luisait sous la lune ; nous le franchîmes, un par un, sur une grosse poutre glissante. Nous fîmes encore cinquante mètres. Puis ce fut le choc au cœur : trois ombres, casquées d'acier, venaient de surgir devant nous ! Nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre, riant, pleurant, sautant, légers de toute l'angoisse et de toutes les douleurs qui venaient soudain de tomber de nos épaules.

[322]

C'était le premier poste des Allemands du Sud. Nous n'étions plus du gibier traqué, nous n'étions plus des vivants en sursis ! Le n'était plus qu'un horrible rêve !

Sauvés, oui, sauvés, nous étions sauvés !

Le goulot

Après avoir abordé le poste avancé des Allemands de Lysjanka, nous arrivâmes à une route encaissée.

La neige tourbillonnait, nous flagellait, bouchait la vue à un mètre. Nous nous installâmes tant bien que mal dans des isbas des alentours. Nous étions encore tout à proximité des Russes. Mais où courir, en pleine nuit, aveuglés par cette tempête sifflante ?...

Nous étions entrés, à une cinquantaine d'hommes, dans une masure. Nous y gîtâmes pêle-mêle. A tout instant, des hommes se redressaient, hurlaient, extravaguaient, donnaient des coups.

Moi-même, pendant les mois qui allaient suivre, j'aurais, chaque nuit, des cauchemars horribles, criant, frappant à coups de poing le mur, les meubles, tout ce qui m'avoisinait dans l'ombre. Pendant ces trois semaines d'encerclement, j'avais livré personnellement dix-sept combats au corps à corps. Longtemps j'allais revoir, dans mes nuits tourmentées, ces faces grimaçantes de Tartares, de Tjirgischs, de Samoyèdes, de Mongols étrangleurs, auxquels, quasiment chaque jour, j'avais disputé ma vie...

A cette heure encore, je suis pris d'une sorte de vertige quand j'évoque ces jours d'épouvante, ces rictus, ces corps qui couraient et les petits coups secs de ma mitraillette chaude...

*
* *

A cinq heures du matin, je réveillai tout le monde.

Nous nous dépêtrâmes dans la neige épaisse et descendîmes le long de la route. Nous finîmes par atteindre, au cœur de Lysjanka, la rivière, très large, gonflée, ourlée de crêtes de glace.

Les Rouges avaient détruit le pont.

[323]

Des milliers d'hommes attendaient leur tour pour passer sur une ligne de planches branlantes, jetées sur une file de gros tonneaux d'essence qui faisaient office de piliers.

L'ordre était de sortir de Lysjanka sans désemparer, de marcher le plus vite que nous pourrions, le plus longtemps que nous le pourrions.

Nous formions, dans la neige, un ruban immense.

Environ huit mille hommes étaient tombés au cours de la percée. Mais plus de quarante mille soldats avaient sauvé leur vie.

Seules des unités de choc comme la Division SS *Viking* et comme la SS Brigade d'Assaut *Wallonie*, qui avaient toujours combattu en arrière-garde, avaient eu des pertes très élevées.

Arrivés au Dniépr, en novembre 1943, avec une force d'environ deux mille hommes, nous étions encore, exactement, à six cent trente-deux au sortir du , le 18 février 1944. Certes, nos blessés de décembre et de janvier avaient pu être évacués, par avion, durant les premiers jours de l'encerclement. Néanmoins, il fallait compter que nous avions perdu la moitié de nos camarades. Ce pourcentage fut le plus élevé parmi toutes les unités qui participèrent à l'épopée de Tcherkassy.

*
* *

Après la chute de Korsum, les Soviets avaient bien cru qu'ils nous tenaient. Leurs communiqués avaient déjà claironné une victoire qui leur semblait définitivement acquise.

Au cours d'une charge fabuleuse qui avait mis aux prises autant d'hommes qu'à Waterloo, nous avions, dans un effort désespéré, ouvert la brèche qui avait permis notre libération.

L'ennemi, joué, essayait de faire passer sa mauvaise humeur en soumettant notre route à un bombardement forcené. Ce mince couloir de retraite était pilonné, avec une fureur presque comique, par l'artillerie des Soviets, dont les pièces étaient alignées des deux côtés de cette piste de sortie.

Nous avancions difficilement dans la neige épaisse. Mais chacun, si exténué fut-il, hâtait le pas, car les obus tombaient toutes les

[324] minutes ou toutes les demi-minutes, crevant la neige, projetant des gerbes de terre arrachées au sol.

L'infanterie ennemie, elle aussi, s'était lancée à notre poursuite. Des panzers allemands de flanc-garde protégeaient notre repli, fouillant constamment le terrain. Nous voyions les blindés courir à un

remblai, ou à un meulard, à quarante ou cinquante mètres de la route. Des soldats russes se redressaient, les bras levés. Un char les ramenait jusqu'à notre colonne. Ils grouillaient partout dans la neige, comme des rats, prêts à tous les mauvais coups,

Les généraux allemands, bâton au poing, marchaient à pied parmi les hommes, se nourrissant comme eux de l'air de la steppe.

Il fallut franchir de nombreux kilomètres avant d'apercevoir les premiers postes de ravitaillement.

Le Commandement avait envoyé, en hâte, à notre rencontre, des cuisines roulantes. Mais elles étaient quasiment inaccessibles. Nous étions plus de quarante mille, tous également affamés et assoiffés.

Mille hommes, deux mille hommes assiégeaient un malheureux cuistot qui risquait, à chaque instant, d'être précipité, par la pression humaine, au fond de sa marmite.

Il était inutile de perdre son temps à faire la file. Nous pumes, tout juste, remplir quelques bidons à une fontaine. L'eau était splendidement glacée. Pour les blessés fiévreux, c'était, provisoirement du moins, une merveille.

Mais il était impossible de conserver cette eau fraîche. Au bout de cinq minutes, le goulot du bidon était gelé et bouché ; l'eau sonnait, à l'intérieur, comme un grelot de cristal.

Nous voyions, en avançant, ce qu'avait couté la progression des panzers^venant du sud à notre rencontre. La steppe n'était qu'un cimetière de blindés : huit cents chars russes, trois cents chars allemands avaient été détruits pendant ces trois semaines de combat libérateur qui avait bien failli ne rien libérer du tout.

Des étaient abandonnées dans la neige, dressant encore leur double rangée de rampes couleur feuille morte.

Durant le dégel, beaucoup de chars allemands avaient été enlisés dans le sol spongieux. Celui-ci les avait absorbés jusqu'au-dessus

[325] des chaînes. Le gel était revenu, indurant et pétrifiant la boue, bloquant les panzers dans une formidable carapace glacée.

Une fois le » dégagé, il était clair que le couloir ouvert dans notre direction vivait ses derniers jours. Il fallait débloquer promptement les chars incrustés dans la glace si on ne voulait pas les abandonner aux Soviets. Les équipages taillaient, à coups de hache, la neige et le sol plus durs que de la fonte. Ils allumaient de grands feux tout autour de leurs machines immobilisées, versaient de l'essence sur le sol, tentaient tout pour dégeler la boue et libérer les chaînes coincées. Mais leurs efforts ne nous paraissaient guère victorieux.

Nous nous sentions solidement protégés par des dizaines de et de , les plus vigoureux des chars allemands, pourvus de blindages d'une puissance élémentaire, Sans cesse, ils repartaient bouscuer l'ennemi qui se pressait à nos flancs et sur nos talons. Mais l'entr'ouverture n'était qu'une entr'ouverture. Il s'agissait de diligenter.

*
* *

Les quarante mille hommes eussent du pauser à la nuit.

Nous errâmes longtemps. La tempête s'était levée. Des rafales de neige nous criblaient de millions de petits cristaux acérés. Nous avancions toujours, ne sachant si nous allions culbuter à gauche ou à droite.

Le deuxième jour, nous eumes encore à franchir vingt kilomètres.

La tempête était tombée. La neige était épaisse, mais le soleil la rendait rose et brillante. Le couloir s'élargissait. L'artillerie s'était tue. Il y avait des fonds bleus, lilas, vert pâle, de beaux moulins à vent, aux larges palettes noires, tendues en travers des champs blancs.

Nous atteignîmes un gros village. Là se terminait le couloir. L'ordre allemand avait retrouvé immédiatement ses droits. Des dizaines de gros garçons de l'arrière, étoffés, aux joues appétissantes comme des biftecks, tenaient de grandes pancartes sur lesquelles étaient inscrits les noms de chacune des unités.

Il fallait reformer les Pelotons, les Compagnies.

Déjà les sous-officiers de carrière hurlaient des ordres. Si les

[326] tempêtaient, c'est que vraiment l'aventure était finie !

*
* *

Je rassemblai tant bien que mal mes Wallons qui, moins disciplinés que leurs camarades prussiens, prolongeaient encore un peu le temps de la fantaisie.

Il y eut un remous.

Un général de Corps d'Armée arrivait vers moi.

J'étais hirsute, couvert de plaques de boue gelée. Je me mis au garde à vous.

— Venez, me dit-il. Le Fuhrer a fait téléphoner trois fois. Il vous attend. Voilà deux jours qu'on vous cherche de tous les côtés.

Il m'emmena.

Aux premières lueurs du jour apparut dans le ciel un

L'avion glissa sur ses patins. Mes camarades me poussèrent dans la carlingue, tel que j'étais, empêtré dans mes grosses bottes de feutre et dans ma peau de mouton.

Chez Hitler

Le petit qui m'avait enlevé de la steppe survolait maintenant l'arrière du front. Les interminables rubans noirs de l'armée en retraite se découpaient dans la blancheur des campagnes, Des files de camions, des compagnies de soldats, menus comme des mouches, remontaient le courant. Les villages grouillaient de troupes. La nature était admirable, brillante de neige à l'infini, marquée par les bouquets roux des vergers, les lisérés blonds des toits de chaume, les longues clôtures de bois noir, les margelles des puits ronds et, sur les collines, les grands moulins qui tournaient dans le ciel bleu et argent.

A Uman, je pris place dans un avion spécial du Fuhrer, en compagnie du généräl de division Liebe et du général SS Gille, le glorieux chef de la *Viking*.

[327]

Le trimoteur avança pendant une demi-heure au dessus de la steppe, puis il s'éleva très haut, entra complètement dans les nuages. L'Ukraine s'était évanouie sous l'appareil. C'était fini. Plus jamais je ne reverrais la steppe blanche ou blonde, ni les longs villages étouffés sous les neiges d'hiver, ou bruissants, l'été, du chant des moustiques, ni les isbas peintes à la chaux, aux volets verts et bruns ornés de colombes, ni les somptueux couchers de soleil, passe-velours, ni les grandes filles aux pommettes saillantes, fleurs d'Asie parmi les millions de fleurs dorées des tournesols...

Nous passâmes, dans l'ouate opaline du ciel, au-dessus des marais du Pripet.

Le ciel s'éclairait un peu. Par les trous des nuages, nous découvrions parfois des sapinières, des peupleraies, un village aux toits rouges. L'Europe était là.

Nous vîmes enfin des lacs bleus, fleuris d'îlettes qui blanchoyaient, pareilles à des lunes d'eau. Nous étions à proximité de la Lithuanie, au-dessus du grand quartier général de Hitler.

*
* *

J'étais attendu, d'abord, chez Himmler.

Dans l'auto qui m'avait pris en charge à l'aérodrome, je sentais des centaines de poux me dévorer le corps.

Mes vêtements militaires étaient ignobles. On avait deviné que, dans un quartier général, simple mais ou n'habitaient que des gens vêtus de frais, des sauvages du front, tels que nous, éprouveraient, dès leur arrivée, le besoin de se recueillir !

J'entrai donc dans une salle de bains ou je mijotai pendant une heure, comme une vieille viande durcie.

Himmler m'avait fait cadeau d'une mirobolante chemise verte. Cela m'épargna de ramasser l'autre qui, jetée dans un coin de la salle de bains, était entourée d'une tribu de braves poux d'Ukraine, éberlués de se trouver, brusquement, dans une atmosphère si impressionnante !

On parla d'eux, paraît-il, très longtemps, dans l'entourage du Reichsfuhrer SS !

[328]

Un sous-officier raccommoda le col de ma vareuse, arraché au cours des empoignades du . Je conservai mon uniforme de troupier, qu'on gratta, râpa, brossa. Et, planté dans mes énormes bottes de feutre, je m'assis, le soir, à côté de Himmler dans la grande voiture verte qu'il conduisait lui-même et dans laquelle il m'emmena, à quarante kilomètres de son camp, au Poste de Commandement du Fuhrer.

*

* *

Le grand quartier général de Hitler, installé à l'est de la Prusse orientale, était, au début de 1944, un chantier prodigieux.

Nous y arrivâmes à minuit. Des phares éclairaient, sous les sapins, des centaines et des centaines d'hommes au travail. On construisait de fantastiques abris bétonnés. Une véritable Babylone souterraine s'édifiait dans le mystère de cette grande forêt de sapins. Le Fuhrer, lui, habitait une modeste baraque de planches. Nous entrâmes dans un vestibule carré. A droite se trouvait le vestiaire. A gauche, au fond, une large porte nous séparait du bureau de Hitler. Nous attendîmes pendant quelque temps. Himmler sortait joyeusement les rares mots français de son répertoire.

Les battants s'ouvrirent.

Je n'eus le temps de rien voir, ni de penser à rien : le Fuhrer s'était avancé vers moi, m'avait pris la main droite dans ses deux mains et l'étreignait avec affection. Le magnésium illuminait la pièce. Des appareils de cinéma filmaient la rencontre. Moi, je ne voyais que les yeux de Hitler, extraordinairement vifs et bons ; je ne sentais que ses deux mains qui pressaient la mienne, je n'entendais que sa voix, un peu rauque, qui m'accueillait, me répétait :

Nous nous assîmes dans des fauteuils de bois, en face d'une cheminée massive. Je regardais avec stupéfaction le Fuhrer. Ses prunelles possédaient encore leur feu étrange, direct et ensorcelant. Mais les préoccupations de quatre années de guerre avaient donné à l'homme une impressionnante majesté. Les cheveux avaient blanchi. Le dos s'était vouté,

[329] à étudier interminablement les cartes et à porter le poids d'un monde.

Le Fuhrer d'avant la guerre avait disparu, le Fuhrer ardent, aux cheveux châtains, au corps net, au dos droit comme un pin des Alpes.

Il tenait à la main des lunettes d'écaille. Tout, en lui, exprimait le recueillement, le souci. Mais l'énergie demeurait prompte comme le feu. Il disait sa volonté de vaincre, quelles que fussent les épreuves ; il se faisait raconter détail par détail chacune des étapes de notre tragédie.

Il se recueillait, restait cinq minutes sans dire un mot. Seules ses mâchoires avaient un léger mouvement, comme s'il broyait un obstacle dans le silence.

Chacun se taisait.

Puis le Fuhrer sortait de sa méditation, reprenait son interrogatoire.

*

* *

Il nous conduisit aux cartes du front pour connaître, avec une exactitude totale, l'odyssée de Tcherkassy. Il se fit répéter les mouvements des troupes encerclées, jour par jour, suivant chaque marche sur la carte. L'immense pièce n'était remplie que de cette voix qui interrogeait posément, de nos voix qui répondaient avec une émotion mal contenue.

Chaque détail, dans cette chambre d'étude, dévoilait la simplicité et la netteté de la vie : les longues tables de bois blanc, les murs nus comme les murs d'un réfectoire monacal, les lampes aux abat-jour métalliques, peints en vert, que des ciseaux chromés amenaient au-dessus des cartes.Le Fuhrer travaillait, des nuits entières, dans un recueillement absolu. Il arpentait jusqu'au matin cette grande baraque, méditant, préparant ses ordres. Seuls vivaient près de lui le feu, dans la large cheminée, inspirée de la préhistoire germanique, et un chien, un beau grand chien roux, qui gîtait dans une caisse, au bout de la table.

La noble bête accompagnait silencieusement la marche de son maître qui avançait lentement, courbé, blanchi, murissant dans la nuit ses préoccûpations et ses rêves...

[330]

*

* *

Hitler m'avait remis la cravate de la «Ritterkreuz».

Je m'étais battu en vrai soldat. Le Fuhrer le reconnaissait.

J'étais fier.

Mais ce qui m'exaltait surtout dans cette nuit frémissante, c'était le prestige qu'aux yeux de Hitler avaient acquis mes soldats. Il venait de me dire que tous mes officiers du «kessel» étaient promus à un grade supérieur et qu'il décernait cent cinquante Croix de Fer à mes compagnons.

Nous étions partis pour le front antibolchevique afin qu'au-delà du malheur le nom de notre patrie, jetée au sol en mai 1940, retentisse à nouveau, glorieux et honoré. Soldats de l'Europe, nous voulions que, dans l'Europe qui se créait si douloureusement, notre vieux pays reconquît une place aussi rayonnante que dans le passé.

Nous étions les hommes du pays de Charlemagne, des ducs de Bourgogne et de Charles Quint. Après vingt siècles de merveilleux rayonnement, ce pays ne pouvait pas sombrer dans la médiocrité ou dans l'oubli !

Nous nous étions jetés à la rencontre de la souffrance pour que, de notre sacrifice, jaillissent à nouveau de la grandeur et des droits à la vie !

Dans cette baraque, devant ce génie en pleine puissance, je me disais que, le lendemain, le monde entier saurait ce qu'avaient fait les Belges à Tcherkassy. Il connaîtrait l'hommage éclatant que le Reich, pays de soldats, leur avait rendu !

Je me sentais brisé, rongé par ces semaines terribles. Mais mon âme chantait ! La gloire était là, gloire pour notre légion héroïque, gloire au-delà d'elle, pour notre patrie en route vers la résurrection !

*

* *

A l'aube, un avion du Fuhrer m'emmena à Berlin, ou je parlai à une assemblée de journalistes européens. Ils allaient, à leur tour, répéter aux lecteurs de cent quotidiens les exploits de la Brigade d'Assaut

[331] *Wallonie*. Puis je me rendis à Paris, ou je donnai, devant dix mille pèrsonnes, un meeting au Palais de Chaillot. Les quotidiens français étaient remplis du récit de notre odyssée. *L'Œuvre* imprima, sur les trois colonnes de sa manchette, ces simples mots : C'était vrai pour la Belgique. Ce n'était pas vrai pour moi, car la victoire avait été payée par les souffrances de tous mes soldats et par le sacrifice de tous nos morts.

Mais dans le ciel tourmenté de 1944 brillait, une fois de plus, le nom de notre peuple.

Bruxelles

Durant la nuit du 20 au 21 février, j'avais obtenu du Fuhrer que la Brigade d'Assaut¨*Wallonie* reçut vingt et un jours de congé. Du grand quartier général, j'avais fait aussitôt télégraphier les ordres. Je savais mes garçons en route et ne me tracassais pas trop pour eux.

Ce congé avait été une bénédiction. Car à peine nos rescapés avaient-ils été embarqués dans un train de permissionnaires que tout le front d'Ukraine avait craqué, comme un vieux chêne écartelé par la foudre.

Cela ne m'avait guère surpris. J'avais vu avec quelles difficultés la puissante formation de blindés allemands du front du Sud s'était frayé un passage vers nous, sans même parvenir à nous atteindre : nous avions du nous ruer à travers l'ennemî pour franchir les vingt derniers kilomètres devant lesquels les chars du Reich s'étaient révélés impuissants.

Les troupes libérées du eurent à peine le temps d'atteindre leurs cantonnements de repli. La vague soviétique déferla, submergea toute l'Ukraine, déborda dans tous les sens et atteignit, en quelques jours, le Dniestr à la frontière roumaine !

C'était un raz de marée.

L'Ukraine entière, la belle Ukraine aux immenses champs dorés, aux villages blancs et bleus posés au milieu des moissons comme des corbeilles de fleurs, l'Ukraine ruisselante de mais et de blé, dotée en deux ans de centaines d'usines nouvelles, l'Ukraine était noyée sous la vague aboyante des Mongols et des Kalmouks macrocéphales, aux

[332] moustaches mouillées, aux dents de métal blanc, aux grosses mitraillettes à tambours plats, ahuris d'avoir, en un an et demi, couru de la Volga jusqu'à la Galicie et à la Bessarabie.

Ils avaient des bagues en or plein les poches, ils mangeaient bien, et ils avaient tué beaucoup de .

C'étaient des hommes heureux.

*
* *

Après bien des difficultés, je retrouvai mes hommes à la frontière de l'ancienne Pologne, à Vlodawa. Déjà les Rouges étaient devant nous, véritable invasion de batraciens sortant des marécages du Pripet.

Nous fîmes un arrêt au camp bavarois de Wildflecken, d'ou nous étions partis le 11 novèmbre 1943.

Nous rentrions avec une Brigade mutilée, mais, une fois de plus, une légion de nouveaux Volontaires wallons attendait les vainqueurs de Tcherkassy pour prendre la place des blessés et des morts. Deux semaines plus tard, la nouvelle Brigade d'Assaut *Wallonie* serait plus forte encore que l'ancienne et comprendrait trois mille hommes, enthousiastes comme les aînés, sérieusement exercés déjà, brulant de partir et d'en découdre.

Avant de gagner d'autres champs de bataille, il nous restait à défiler dans notre patrie, où la gloire gagnée par les volontaires wallons à Tcherkassy avait intensément remué les fibres de l'orgueil national. On ne nous aimait certes pas dans les milieux anglophiles et communistes, mais nos contempteurs eux-mêmes ne pouvaient nier que nos soldats eussent été fidèles à l'honneur militaire et aux traditions de courage de notre peuple.

Le 2 avril 1944, de grand matin, nous arrivâmes à la frontière hollando-belge.

De là commença notre marche à travers le pays.

Notre colonne blindée avait dix-sept kilomètres de longueur. Du haut de leurs machines puissantes, nos jeunes soldats regardaient en riant nos jolis villages aux toits bleus. C'était pour ces cités harmonieuses, c'était pour ce vieux sol qui porte autant de gloire que de terre

[333] qu'ils avaient parcouru les steppes, subi tant de souffrances et forcé le destin.

La Brigade fit à midi sa joyeuse entrée à Charleroi, cité du travail, et y renouvela, sur la grand'place, son serment de fidélité à l'idéal national-socialiste. Puis les centaines de blindés

s'élancèrent à travers le Brabant wallon. Le gros Lion de Waterloo nous regarda passer, du sommet de sa butte.

Nous pensions à tous les héros qui, dans ces champs gras, avaient mené jadis des charges pareilles à celles que nous venions de livrer dans les boues russes.

Mais ces boues étaient loin. Nos blindés étaient chargés de fleurs. Des couronnes de branches de chêne, hautes de deux mètres, ornaient les blindages. Des cortèges de jeunes filles frémissantes, aux yeux vibrants d'éclairs, nous attendaient au seuil de Bruxelles.

Le centre de la Capitale était un prodigieux remous de visages et de drapeaux. Les blindés passaient avec peine parmi les dizaines de milliers de personnes accourues en hâte et qui acclamaient éperdument nos soldats. La foule montait comme la mer, criant, jetant des milliers de roses, les premières roses, les plus douces, les plus tendres, qui annonçaient les lumières du printemps.

Mon char s'était arrêté devant les colonnes de la Bourse. J'avais hissé dans mon blindé la ribambelle émue de mes enfants. Je sentais dans mes mains leurs petites mains brulantes. Je regardais cette merveilleuse fête, la communion de ce peuple, si sensible à la gloire, et de mes soldats. Sans arrêt, de nouveaux blindés débouchaient, vrombissants, sur la chaussée couverte de fleurs.

Par la même route, exactement, les chars anglo-américains allaient entrer dans Bruxelles, cinq mois plus tard...

VII

L'ÉPOPÉE D'ESTHONIE

Notre légion était allée se réorganiser en Pologne au mois de mai 1944 dans l'immense camp de Débica, entre Cracovie et Lemberg.

Plus de huit cents travailleurs belges des usines du Reich s'étaient, durant l'été, engagés volontairement dans notre brigade, après avoir été harangués par moi.

Un premier contingent de trois cents de ces compatriotes venait à peine d'arriver au camp, en juillet 1944, lorsque la nouvelle offensive soviétique se déclencha. Minsk fut balayé. En deux semaines, un formidable raz de marée submergea le front allemand, enfonçant tout, s'étalant jusqu'à trois cents kilomètres de profondeur. Le mois même, les armées soviétiques arrivèrent aux frontières de la Lithuanie et de la Prusse, embrochant la moitié de la Pologne. Elles atteignirent les faubourgs de Varsovie.

La route de Berlin était ouverte.

On jeta dans Varsovie en révolution la Division *Viking* et ses nouveaux tanks, non rodés.

Un second et terrible coup de bélier des Soviets frappa le front ; il ébranla, cette fois-ci, le secteur esthonien du front de l'Est, au fond du golfe de Finlande. La position extrême de Narwa était tenue par un Corps d'élite

[336] de la SS, le Troisième Corps de Panzers, composé de volontaires de tous les pays germaniques : Flamands, Hollandais, Danois, Suédois, Norvégiens, Esthoniens, Lettons. Tous avaient résisté vaillamment. Mais ils avaient éprouvé de grandes pertes.

Là aussi, il fallait boucher les trous, de toute urgence.

*

*   *

Les boucher avec quoi?

Certains bureaux de Berlin bridèrent l'âne par la queue et lancèrent des télégrammes inouïs à la cantonade. Le camp de Débika reçut notamment l'ordre d'embarquer le jour même à destination du front d'Esthonie nos trois cents nouveaux volontaires wallons récemment débarqués. Une centaine d'entre eux n'étaient enrégimentés que depuis quatre jours. Les deux autres tiers baraquaient depuis deux semaines seulement et connaissaient à peine le maniement d'un fusil ! Nul ne s'était jamais servi d'une mitrailleuse.

J'avais été rappelé à ce moment-là en Belgique, ou mon frère venait d'être saùvagement assassiné par des terroristes. Quand un message me donna connaissance de ces instructions de folie, nos trois cents garçons roulaient déjà vers la mer Baltique, accompagnés de la centaine de vétérans qui eussent du, à Débika, leur servir d'instruĉteurs. Tout le monde avait été chargé pêle-mêle.

On leur avait, à la dernière minute, confié des mitrailleuses, avec l'ordre d'apprendre en route, dans les wagons, le maniement de ces engins compliqués !

Je ne voulus pas croire, d'abord, à ce départ.

Je fis téléphoner à Berlin. On confirma la nouvelle. Le cas était identique pour d'autres unités. Les volontaires flamands avaient été mis en route exactement dans les mêmes conditions que les Wallons.

J'étais atterré. Car ces trois cents nouveaux soldats allaient me prendre pour un floueur. Ils étaient venus à notre Légion en me faisant confiance. Et, à peine arrivés, s'attendant, de bonne foi, à recevoir une formation militaire sérieuse, on les lançait dans une aventure insensée !

[337]

Ce qui ajoutait à mon angoisse, c'est le fait qu'après Tcherkassy, Hitler m'avait interdit de retourner au front. Que faire pour sauver mes nouveaux soldats ou, au moins, pour partager honnêtement leur sort ?

Je télégraphiai à la hussarde à l'État-Major de Himmler, protestant violemment contre ce départ, réclamant l'annulation de cet ordre ou, sinon, l'autorisation de rejoindre mes hommes.

Nulle réponse ne parvint. Les pieds me brulaient. Après trois jours d'attente, j'envoyai un nouveau télégramme :

Berlin me répondit sec, quelques heures plus tard :

Je répliquai du tac au tac :

La nuit, parvint de Berlin la communication finale:

*
* *

A l'aube, ma voiture était prête. Le soir, j'arrivai à Berlin que je contournai prudemment, de crainte d'être atteint par un contre-ordre personnel. Je roulai jusqu'à Dantzig. Quand j'y arrivai, j'appris que mes soldats avaient franchi le territoire lithuanien juste avant que la ligne de chemin de fer de Riga fut coupée par les avant-gardes soviétiques. Il n'était plus possible maintenant de gagner l'Esthonie par les pays Baltes.

Il n'y avait pas d'avion disponible, non plus.

Je découvris, finalement, dans une darse, un bateau patouillard en partance pour la Finlande. Il devait, au retour, escaler à Reval. J'installai sur le pont, après force palabres, ma vieille auto Citroën.

A midi, notre navire désancra, quitta la rade grandiose, tandis qu'au-dessus du goulet une escadrille soviétique surgissait dans le ciel bleu et or.

[338]

Devant Narva

Notre navire, un ancien chargeur de bananes de la Guinée, décapa, alargua lentement vers le nord-est, bordant d'abord la côte prussienne.

C'était un des derniers bateaux qui remontaient vers la Finlande. Celle-ci, quelques jours plus tard, capitulerait.

Nous étions un millier d'hommes à bord, appartenant aux armes les plus diverses.

Nos yeux scrutaient la mer étale, couleur gorge de pigeon. Parfois, au lieu d'une ondine, un périscope surgissait, un sous-marin apparaissait, ruisselant comme un dos de baleine. C'était un submersible ami qui montait la garde.

Mais les sous-marins sont comme les hommes. Il y en a plus de mauvais que de bons. Et plus d'un transport de troupes avait coulé dans la Baltique. Nous étions bardés de bouées de sauvetage et dormions, pêle-mêle, pareils à de gros pingouins, tout près des écoutilles, sur le pont.

Nous longeâmes la Lithuanie et la Lettonie. La dernière nuit, notre côtier reçut l'ordre d'interrompre sa course et de faire escale à Reval, ou des centaines de blessés devaient être embarqués sans retard.

A cinq heures du matin, nous arrivâmes dans un golfe lisse, d'un bleu d'acier, en face de la capitale de l'Esthonie, la fameuse Reval des Chevaliers teutoniques, juchée à flanc de coteau, piquetée de clochers aigus et dominée par les puissants remparts du glorieux burg.

Chaque vieille cité des Pays Baltes était marquée par le passé : elle possédait son majestueux château fort, d'ou avaient rayonné, pendant des`siècles, la civilisation et l'ordre germaniques ; elle avait ses églises blanches aux clochers bleus, élancés comme des flèches, ses maisons de commerce aux gros moellons patinés par cent hivers, amoureusement sculptées, jolies et graves comme leurs sœurs de Lubeck, de Brème ou de Bruges,¨dernières fleurs du feston de richesse et d'art de la .

La rade de Reval, au nom de vallon et de rêve, s'incurvait pendant une lieue, jonchée d'énormes pierres rougeâtres. Au loin, dans les champs dorés, se découpaient les ruines moussues d'une grande

[339] bâtisse gothique, telle qu'on en voit encore au littoral des Flandres.

Un général m'apprit ou mes soldats devaient se trouver. C'était quelque part devant Narva. Une heure après, le long du golfe de Finlande, je remontai le pays, dans la direction de Leningrad, par un chemin aréneux et défoncé.

*

* *

La campagne était pauvre : landes et coudrettes, pineraies, tremblaies, moyères, fleurs sauvages pareilles à des oiseaux roses. On voyait de temps en temps la mer, bleue et brillante. Les maisons étaient coiffées de petites ardoises de bois. Les habitations étaient rares, mais les jeunes filles étaient magnifiques, larges, puissamment jambées, dans de fraîches robes de tarlatane ou d'organdi.

Après des heures de poussière, je vis un barrage d'une quarantaine de gros ballons. Ils protégeaient une usine géante ou des ingénieurs du Reich broyaient le schiste et extrayaient de prodigieuses quantités d'huile minérale. De même qu'au Caucase nous nous étions battus pour le pétrole des avions, ici on se battait pour l'huile des sous-marins.

Le front était proche. Les villages que je traversais étaient réduits en cendres, Les arbres de la route étaient écuissés, déchiquetés ou consumés. L'air avait une couleur grise. On entendait de violentes canonnades.

En fin de compte, je retrouvai mes soldats.

Ils cantonnaient à dix kilomètres des lignes. L'officier qui les avait amenés savait que jamais les Wallons n'avaient été au combat sans que je fusse avec eux. Sur de lui, il avait annoncé au général du Corps d'Armée que j'allais arriver d'un moment à l'autre, que les hommes n'étaient pas prêts et qu'en attendant ma venue il déclinait toute responsabilité.

Le chef du Corps était un excellent homme, le général Steiner. Nous nous étions connus au Caucase. Il décida de patienter.

J'arrivai à son P.C. à la tombée du jour. Portant la cravate blanche comme Pierre Laval, très chicard, toujours pimpant et parfumé, il me serra dans ses bras avec effusion. Quand je revins à la nuit près de

[340] mes hommes, j'avais obtenu pour eux un répit de trois semaines et des instructeurs de choix.

Nous campâmes au sommet d'une falaise de sable d'ou l'on voyait le grandiose panorama du golfe de Finlande. A cent mètres à pic sous nos pieds se déployait, tout le long de l'eau, un étrange ruban d'arbres noirs, accrochés au littoral même.

Nous descendîmes à une crique illuminée par la chaude nuit d'aout. Vigoureux et nus, nous nous élançâmes, nageant sans fin dans la mer chantante.

Golfe de Finlande

Le front d'Esthonie était une gageure. Les Russes étaient aux portes de Varsovie, et quelques dizaines de milliers de volontaires de tous les pays germaniques s'accrochaient encore à des bois ravagés à proximité de Leningrad!

Narva marquait la frontière de l'ancienne Europe et de l'Asie slave. Des deux côtés de la petite rivière qui coupait la ville se dressaient les deux mondes ; sur la rive occidentale était planté le vieux château crénelé des Chevaliers teutoniques ; juste en face, au-delà de l'eau, la ville russe étageait les oignons verts de ses églises orientales.

Le Troisième Corps germanique, dans lequel les Allemands n'étaient qu'une minorité, assurait la garde de ce verrou. Le verrou avait bien failli sauter au mois de juillet 1944. Plus de mille chars russes avaient été détruits au cours de combats forcenés. Les Légions de Volontaires européens avaient été saignées à blanc : un des deux régiments hollandais avait sauvé, en tout, une vingtaine d'hommes sur trois mille ; les autres, encerclés pendant plusieurs jours, s'étaient fait massacrer sur place.

L'offensive des Soviets avait échoué : le Troisième Corps avait seulement cédé une quinzaine de kilomètres, en tout.

Mais on avait besoin de sang nouveau. Le nôtre était là, tout frais, pour les nouvelles déflagrations.

[341]

*
* *

Le canon tonnait sans cesse. La nuit, il semblait se rapprocher étrangement.

Souvent, des navires soviétiques apparaissaient, tournant la poupe à la Finlande. Nos canons ouvraient le feu, forçaient les croisières à la retraite. Les batteries de marine étaient merveilleusement camouflées. Elles s'échelonnaient sans fin. La troupe, les officiers étaient nichés dans des abris parfaits, creusés au-dessus de la mer. A cinquante mètres, à quatre-vingts mètres en dessous de ces aires d'aigles, les vagues falaisaient, se ruaient sur le sable, s'émiettaient sur les arbres. A perte de vue, la mer brillait. Au loin, par les soleils les plus vifs, on distinguait la ligne, fine comme une aile mouette, d'une île blanche.

Les crépuscules étaient de prodigieux embrasements, avec des orangés brulants et de grandes masses de nuages rose et or.

Les soirs diaprés qui mouraient dans le tumulte des violets et des rouges, les nuits jonchées d'étoiles qui s'interpellaient, la solitude fraîche des aubes diamantines nous étaient donnés sans doute, à nous soldats, témoins de la beauté par devoir, pour que nos âmes soient revivifiées avant les jours hurlants ou les corps se déchireraient et òu les âmes halèteraient, au bord des grands départs...

*
* *

A la mi-aout, les Rouges entamèrent un large mouvement tournant pour broyer définitivement l'Esthonie. N'étant point parvenus à rompre le front entre Narva et la pointe nord du lac Peipus, ils déclenchèrent une grande offensive à l'extrémité sud de ce lac, en partant de la ville frontière de Pleskauw.

Visiblement, le but était de courir sur la cité esthonienne de Dorpat, puis de là sur Reval, en prenant à revers tout le secteur du golfe de Finlande.

L'aviation du Reich suivait, chaque jour, le déplacement massif des forces soviétiques de Narva.

[342]

Le Troisième Corps reçut l'ordre d'imiter le mouvement, de se coller à l'ennemi. Il devait envoyer immédiatement au sud une puissante (groupe de combat). Celle-ci se placerait en travers des armées rouges qui avançaient à marches forcées vers le nord-ouest, quasiment sans rencontrer de résistance.

Le général Steiner fit ses comptes.

Il devait utiliser tout ce qui était utilisable, chez nous comme ailleurs.

Il décida de laisser encore pendant quelques jours à l'instruction nos recrues les moins bien formées. Mais les trois cents hommes qui étaient virtuellement prêts furent inscrits au tableau.

Durant la nuit du 15 au 16 aout, je reçus les ordres de marche. A cinq heures du matin, des camions nous emmenèrent. En chantant nos vieux chants du pays, nous roulâmes vers le petit point rouge qui sur les cartes s'appelait, en allemand, Dorpat et, en esthonien, Tartu.

Tartu ! La vieille capitale de l'Esprit aux pays Baltes, Tartu dont, le mois même, nous verrions flamber la fameuse bibliothèque, les maisons si gentiment peinturlurées, les foyers d'art, les imprimeries, l'antique Université, gigantesques torches noires flottant, pendant huit jours, entre la terre fumante et le ciel impassible...

Face à face

Le lac Peipus, aux deux extrémités duquel se jouait la vie de l'Esthonie, avait séparé longtemps ce pays du territoire de l'U.R.S.S.

Par la rivière Narva, le lac était relié à la ville de Narva, sur le golfe de Finlande. Il formait une véritable mer intérieure, traversée par des bateaux dont, en aout 1944, on voyait les carcasses rousses dans les eaux dorées. On atteignit le lac Peipus en descendant du nord, après avoir traversé des forêts de sapins embaumées, rayées de lueurs roses et criblées d'airelles sauvages.

Le lac était bordé par une plage aride ou se détachaient des herbes maigres et des cailloux. Quelques grosses bourgades étaient accoudées

[343] au creux de baies lumineuses, sous le ciel d'éméraldine, mais les maisons avaient été broyées par l'aviation. Il ne restait que des bachots défoncés et des ruines parmi lesquelles campaient des postes allemands.

Ce lac constituait, en fait, la plus longue partie du front esthonien. De l'autre côté de l'eau se trouvaient les Russes. Il eut suffi de ramer une nuit pour être chez eux. Notre rive était ridiculement défendue. On remarquait bien un vague bunker de rondins, de-ci, de-là, et un bout de tranchée dans le sable. Mais les troupes étaient quasiment inexistantes. Lorsque nous serions installés tout au sud du lac, notre flanc gauche serait à la merci d'un débarquement soviétique.

Selon les ordres du Haut Commandement, la ligne principale du Kampfgruppe devrait s'étendre depuis le lac Wirz, planté presque au milieu de l'Esthonie, jusqu'au sud-ouest du lac Peipus. La rivière Embach, qui reliait ces deux lacs, constituerait la ligne naturelle de combat si l'ennemi parvenait à approcher de la région de Dorpat.

J'allai aux nouvelles à l'hôtel de ville de la vieille cité universitaire. Des officiers supérieurs y palabraient. La situation était extrêmement confuse. Le chef de la Kampfgruppe, le général des Waffen SS Wagner, arriva : un géant, comme à l'accoutumée, la Ritterkreuz, la réputation bien établie d'un jouteur aussi lucide qu'intrépide, d'une robustesse de lansquenet : un vrai chef de bande de la Renaissance, joyeux, puissant, paillard, infatigable. Bref, l'homme qu'il fallait pour le coup dur que tout annonçait.

La colonne du Kampfgruppe Wagner s'échelonnait sur trente kilomètres, colonne d'autos blindées de reconnaissance, de panzers, de troupes de choc entièrement portées. Le général amenait, en fait, peu de monde, mais des lutteurs de qualité. On lui fit cadeau, à Dorpat même, de renforts hagards et hétéroclites qu'il devrait accorder en hâte : ramassis provenant d'unités allemandes dispersées, gardes esthoniens en civil, brassard à la manche, arrivant à la billebaude, épouvantablement mal armés, flanqués de leurs femmes, suant de fatigue et de peur sur les routes poudreuses.

Le général Wagner décida sagement de faire stopper sa colonne au nord de Dorpat, d'étudier d'abord le terrain et le tableau des effectifs.

[344]

*
* *

Nos camions s'arrêtèrent à un village nommé Maria-Magdalena.

A l'aube, unu estafette me réveilla : nous devions nous porter immédiatement en avant.

Une chaussée partait de Dorpat vers le sud-est, en direction de Pleskauw ; une autre partait vers le sud-ouest, en direction de Riga. J'installai six postes avancés à vingt-cinq kilomètres de Dorpat et de la rivière Embach dans le triangle tracé par ces deux routes. Jamais nous n'avions reçu une mission si embrouillée. J'avais demandé ce qui se trouvait entre mes malheureux postes et la masse ennemie en marche. La réponse avait été désarmante : théoriquement, deux divisions amies étaient au contact ; pratiquement, on ne savait plus rien d'elles ; elles s'étaient volatilisées, sans doute dans la direction de l'ouest, vers Riga.

Etre prêt, avec six poignées de soldats, à fermer un secteur large de quarante kilomètres à vol d'oiseau !

Tout le reste du front avait du être improvisé dans des conditions identiques. Le Kampfgruppe Wagner avait lancé à la rencontre de l'ennemi des patrouilles d'autos blindées de reconnaissance. Celles-ci s'épuisaient à sillonner, jour et nuit, les nombreux chemins par lesquels progressaient les avant-gardes des Soviets.

*
* *

L'ennemi, au lieu de se glisser entre les deux voies principales, attaqua droit devant lui, s'écartant peu du lac Peipus et de la grand-route Pleskauw-Dorpat. Cherchant le point le plus faible, il le trouva à l'est de cette route et fit, le lundi 19 aout 1944, une percée profonde de huit kilomètres et large de dix, à une portée de mousqueton de notre aile gauche. Des camions arrivèrent, en même temps qu'une estafette motocycliste m'apportait l'ordre d'attaquer. A cinq heures du soir, je

[345] devrais, avec tout ce que je possédais d'hommes, me lancer d'ouest en est au travers de la brèche ouverte par les Soviets.

Venant d'est en ouest, des troupes allemandes feraient une moitié du chemin à notre rencontre. Nous devions réaliser la jonction au village de Patska, perché, près de son moulin à vent, en haut d'une colline pelée. Quatre panzers nous soutiendraient.

C'était un beau combat à livrer. L'ennemi s'était engouffré par la faille. Si nous réussissions notre contre-attaque, son offensive serait disloquée pour plusieurs jours. Or il fallait gagner du temps. Les pionniers allemands et des milliers de civils construisaient en hâte une ligne fortifiée qui se déroulerait en demi-lune à environ huit kilomètres au sud de Dorpat. Le commandement voulait former là une tête de pont qui interdirait l'accès de la ville. Elle s'appuierait à l'ouest et à l'est sur la rivière Embach, profond rempart naturel.

Mais ces contre-attaques n'étaient pas terminées.

Des renforts étaient en route. Ils ne pourraient pas prendre position avant plusieurs jours. La percée du matin avait amené l'ennemi à quelques kilomètres des travaux. Demain ou après-demain, les Russes les atteindraient si une contre-attaque violente ne cassait pas leur élan.

*
* *

A quatre heures de l'après-midi, les camions déchargèrent mes hommes à six kilomètres de Patska.

Je disposais de jeunes officiers merveilleux, sortis fraîchement de l'École de Guerre de Tölz, en Bavière. Ils étaient impatients de faire leurs preuves.

Nos panzers attendaient, camouflés dans une pommeraie.

Je fixai le plan de l'attaque. A cinq heures précises, accompagnés des quatre chars, nous nous élancerions.

Les Compagnies devaient prendre position immédiatement, sans se laisser découvrir. L'ennemi était à un kilomètre. Je fixai à chaque commandant de Compagnie son point de départ pour l'assaut.

Nos soldats se faufilèrent, courbant le dos, à travers les blés murs qui séchaient dans l'après-midi brulante.

[346]

Le moulin de Patska

Les minutes qui précèdent le corps à corps sont toujours pesantes à passer. De tous les garçons qui attendent, combien seront tout à l'heure renversés sur le sol, les yeux grands ouverts ? Combien d'autres, sanglants, essayeront, en se traînant, d'échapper à la mitraille ?

Nous entendions le vacarme de la progression ennemie. Les Russes devaient déjà voir les tours de Dorpat. Le village de Patska, en haut de la côte, paraissait fortement occupé.

Je m'étais glissé jusqu'à une houssaie d'ou je suivais, à la jumelle, le passage des forces des Soviets. D'importants contingents bolchevistes, appuyés par de l'artillerie, occupaient les deux côtés du chemin que nous devrions conquérir sur cinq kilomètres de profondeur.

Le terrain était totalement nu. Mais les collines, occupées à gauche et à droite par l'ennemi, étaient boisées.

Mes soldats étaient tapis dans les talus et les blés, silencieux, figés comme du bois mort. A cinq heures, je m'avançai avec les chars : nos hommes se déployèrent et bondirent.

Le secteur ennemi, au bruit des panzers progressant dans la plaine, avait été pris d'un frémissement général. Des soldats rouges couraient à des tranchées, à des pièces d'artillerie, à des mortiers. Un officier russe, un colosse, s'était planté tout droit sur la crête, à découvert, donnant ses ordres, nous bravant tous.

Toutes les maisons voisines sautèrent l'une après l'autre.

Le géant restait impassible. Quand la fumée se dissipait, on le voyait toujours là, pareil à un bloc de pierre.

Nos compagnies gravissaient la côte. Un déluge de ferraille s'était abattu sur nos chars. Les mitrailleuses soviétiques zébraient la pente. Un panzer fut atteint en plein, mais continua quand même.

Nos dératés escaladèrent, en courant, les neuf cents mètres de légère montée. Le moulin était terriblement défendu. Deux de nos officiers l'atteignirent, se ruant à travers tout. Ils tombèrent tous les

[347] deux à l'entrée même du bâtiment, l'un tué net, l'autre gravement blessé. Mais la compagnie se lança par-dessus leurs corps, le géant russe fut abattu à son tour : le moulin était à nous.

L'autre Compagnie, qui gravissait le flanc droit, s'était précipitée dans les positions ennemies avec une égale impétuosité, et au prix des mêmes sacrifices. Le commandant de cette Compagnie avait été blessé trois fois. Il n'était plus capable d'avancer. Il se cramponna à un canon ade Pak conquis aux Russes et le retourna sur eux dans un ultime effort. Il tira encore pendant vingt minutes avant de mourir sur le tas de douilles.

En cinquante minutes, notre percée s'était enfoncée à cinq kilomètres, Patska était pris, balayé, l'artillerie soviétique était conquise.

*
* *

Malheureusement, nous ne recevions aucune nouvelle de l'attaque amie qui devait, de l'est, venir à notre rencontre et nous rejoindre au moulin.

Il n'était pas possible de laisser l'ennemi se ressaisir. Je découplai donc mes hommes au-delà de Patska, entamant ainsi la zone de cinq kilomètres réservée à l'assaut de nos partenaires. L'opération de Patska ne valait que si la flèche ennemie était radicalement coupée. Sinon, c'est nous qui risquions d'être décapités.

Nous fîmes une nouvelle brèche de deux kilomètres. Nous avions ainsi franchi sept kilomètres sur les dix. Nos pertes étaient cruelles : de mes quatre nouveaux officiers de Tölz, trois étaient morts, le quatrième était gravement blessé. A la Waffen SS, la moyenne de vie d'un officier au front était de trois mois.

Mon officier d'ordonnance, le bras gauche traversé, avait été évacué. Une centaine de mes soldats étaient tués ou blessés.

Que faisait la troupe qui avait du partir de l'est à notre renconfre, à l'heure ou nous nous étions élancés vers elle ?

Nous nous battions furieusement sur les deux flancs ou l'ennemi essayait sans cesse de nous étrangler. A essayer de progresser encore, nous allions, en fin de compte, tomber dans un piège.

[348]

Le fait que la vague de l'est n'approchait pas m'angoissait. A huit heures du soir, nous étions toujours seuls.

Nos chars, appelés ailleurs, durent nous quitter.

A neuf heures, je fus informé de l'échec complet de l'attaque amie : trop faible numériquement, elle n'avait même pas pu dépasser ses positions. Nous reçumes l'ordre de nous accrocher à l'ouest du village de Patska. De là, nous pourrions tout de même barrer le passage à de nouveaux renforts soviétiques.

Mais la flèche de l'offensive russe n'avait pas été isolée.

*
* *

Celle-ci se replia, dès la chute du jour, pour nous broyer.

Avec cent cinquante camarades, je tenais une tête de pont plantée au cœur du secteur ennemi, au bout d'une étroite jetée. Nos deux flancs n'étaient protégés que par des mitrailleuses. Nous ne possédions pas une pièce d'artillerie. Nos tanks n'étaient pas revenus.

L'ennemi amena des . Il nous foudroya, durant toute la nuit, sous les déversements accouplés de rafales de trente-six grenades.

Puis vint l'aube. La rosée mouillait l'herbe et nous glaçait. J'avais disposé une série de mitrailleuses à la lisière d'une bouleraie qui commandait la voie de pénétration des Soviets vers Dorpat. Les hachaient ce petit bois, mètre par mètre. Mais, terrés dans des trous étroits, nous ne cédâmes pas le terrain. Le franchissement par l'ennemi de la localité de Patska resta impossible. La route nue était sans cesse nettoyée par notre tir.

Les estafettes m'apportaient des nouvelles curieuses. Des Russes étaient déjà à plusieurs kilomètres derrière nous, à l'ouest. Ils nous contournaient complètement. Il en débouchait de partout à la lisière du bois. Plusieurs soldats rouges avaient été tués sur la route même, à trois kilomètres dans notre dos.

Le général Wagner nous avait envoyé des félicitations enthousiastes, nous annonçant que nous allions être cités au communiqué du grand quartier général. Mais nous devions résister encore, tandis

[349] que le commandement mettait au point son barrage du sud de Dorpat.

Pour nous distraire de nos soucis, des centaines de renards argentés étaient accourus dans nos jambes. A notre droite se trouvait un élevage d'environ deux mille de ces gracieuses bêtes. Les propriétaires, avant de s'enfuir, avaient ouvert toutes les portes des tanières : les renards s'étaient précipités parmi les explosions, merveilleux de souplesse, balayant le sol de leurs longues queues aux reflets brillants.

A l'ouest, l'ennemi avait élargi son assaut. L'après-midi, la route de Pleskauw céda. Plus à l'ouest encore de cette chaussée, au centre même du secteur Wagner, l'assaillant parvint à enfoncer un coin jusqu'à un village nommé Kambja.

Un motocycliste, passant en trombe à travers la forêt infestée par l'ennemi, nous apporta, le soir, l'ordre de gagner aussitôt les environs de la localité de Kambja, ou le danger de rupture était de plus en plus évident. Nous nous glissâmes de boqueteau en boqueteau, avec une discrétion de couleuvres. Après un circuit de vingt kilomètres, nous nous trouvàmes, à deux heures du matin, nez à nez avec

l'autre vague de Russes, maîtres déjà du village de Kambja et visiblement résolus à pousser de l'avant pour réaliser la jonction avec leurs forces victorieuses à l'est et au sud-est.

Kambja

Le 21 aout 1944, au matin, la situation du front d'Esthonie était la suivante.

La défense avancée de Dorpat, entre le lac Peipus et la route de Pleskauw, était éventrée ; les Russes débarquaient même en force sur la rive ouest du lac.

Le dispositif central était heurté violemment par les vagues soviétiques qui s'étaient emparées de Kambja.

L'aile ouest du front — de Kambja à la route Riga-Dorpat, et de cette route jusqu'au lac Wirz — était encore en paix.

Bref, quand le général Wagner regardait l'ennemi, il voyait son aile gauche écrasée et son centre gravement menacé ; seule son aile droite jouissait encore d'un ultime répit, étant la plus éloignée des points de départ de l'offensive soviétique.

[350]

Un chemin campagnard reliait Kambja à la grand'route de Pleskauw, à une quinzaine de kilomètres au sud de Dorpat. Mais cette fourche elle-même était menacée par les forces soviétiques qui débouchaient du sud-est.

J'avais — première mission — à retenir l'ennemi à Kambja, au moyen de cent cinquante fantassins, d'un peloton de mortiers et de quelques pièces d'artillerie allemandes.

Je devais — deuxième mission — assurer la protection du carrefour des routes Pleskauw-Dorpat et Kambja- Dorpat. L'ennemi vainqueur était arrivé à un kilomètre de ce nœud routier, d'ailleurs complètement à découvert et plat comme la main. L'artillerie ennemie, les mortiers lourds et les occupaient les bois à notre gauche. Pour barrer le passage, je possédais seulement trois canons de Pak.

J'avais installé mon poste de commandement dans une métairie à côté du carrefour. Nous y étions arrosés de mitraille et harcelés, toutes les heures, par les des Soviets. La nuit, nous nous attendions, à chaque instant, à voir les chars bolchevistes entrer dans la cour de la ferme. Nous ne dormions jamais plus de dix minutes d'une traite, bottés, grenades et mitraillette à la portée de la main.

Trois ou quatre fois par jour et par nuit, je courais de ce nœud de routes jusqu'à nos positions de Kambja, situées à quatre kilomètres au sud-ouest. Les Russes grouillaient partout. Ma petite devait se précipiter à des vitesses folles, entourée de balles qui sifflaient comme des moustiques.

Si j'étais à Kambja, je tremblais pour mes pièces de Pak du nœud routier. Si j'étais au carrefour, je redoutais une catastrophe à Kambja et regardais avec terreur la route, m'attendant sans cesse à voir affluer les débris de mon unité, talonnés par une meute de Tjirgischs et de Kalmuks frénétiques.

*
* *

Derrière nous, le spectacle était déchirant. Toute l'Esthonie fuyait à vau-route devant les Rouges. Pas un être humain ne restait à sa chaumine.

[351] Ces gens avaient connu les Soviets, non point ceux de 1918, mais ceux de 1940, soi-disant civilisés, améliorés, démocratisés. Ils en avaient conservé une peur horrible.

Cette panique générale nous instruisait plus que tous les discours politiques.

Ce n'étaient pas seulement des bourgeois qui escampaient, mais des dizaines de milliers de tâcherons, de gagne-deniers, de petits paysans ou de sagards fuyant les pineraies ; les femmes s'épuisaient sur les routes à traîner un porc, deux ou trois moutons. Les pauvres bêtes avaient les pattes en sang. Une jeune fille poussait un cochon devant elle, comme une brouette, en le tenant par les pattes de derrière. Tous les animaux s'emmêlaient, hurlaient. Beaucoup crevaient.

Il faisait une chaleur abominable. Les vieilles femmes étaient anéanties. Les chasseurs soviétiques arrivaient soudain, plongeaient sur ces colonnes de civils, les mitraillaient sauvagement,

parmi les cris épouvantés des femmes et des gosses, les hennissements aigus des chevaux, le ventre perforé, retournés dans les roues cassées des gerbières.

Tout le pauvre bien de vingt, de cinquante familles gisait, édredons crevés, vivres épandus, sur la route ensoleillée. Les malheureux essuyaient leur sueur ; les femmes, serrant convulsivement leurs bébés, couraient, les pieds meurtris, vers les clochers lointains ; les vieillards branlaient la tête, ramassaient des bassines, traînaient les vaches à bout de forces. Jusqu'ou iraient-ils ? Ou seraient-ils rejoints ? Ou bien ou allaient-ils mourir ? Parce que, jusqu'au bout du pays, les mêmes cohues fuyardes déferlaient, les mêmes avions de chasse les saccageaient...

Quand j'avais été au rapport, dans un faubourg de Dorpat, chez le général Wagner, je devais, pour regagner mon P.C., remonter ces cortèges de souffrance dont la vue me labourait le cœur.

En face, tout flambait ; les grandes métairies carrées, aux centaines de vaches noires et blanches, les villages cossus, les beaux châteaux blancs près des lacs bleus, les toits des granges aux fines ardoises de sapin et même les gloriettes des cimetières étagés au flanc des coteaux, ennoblis par une cyprière, ornés de bancs rustiques d'ou les vivants avaient, tant de fois, regardé paisiblement les campagnes en pensant à leurs morts.

[352]

Un pays mourait. Les merveilleuses nuits d'aout étaient éclaboussées par les grandes torches roses des villages en feu. Les vaches, les cochons, les poules, les oies, tout était à l'abandon dans les bordes et les pâtures. Plus une âme ne vivait. Chacun préférait la route, l'exil, les mitraillades à la domination soviétique.

*

* *

J'avais reçu une troisième mission : faire sauter la ligne de chemin de fer de Pleskauw à Dorpat.

C'était encore un nouveau métier à apprendre. On m'avait donné, pour m'aider dans ce travail, un jeune officier allemand intrépide et une poignée de sapeurs résolus. Ils minaient la voie de dix mètres en dix mètres, puis ils attendaient mes ordres. Ils faisaient alors sauter deux cents mètres ou cinq cents mètres de ligne.

Je ne pouvais sacrifier le rail qu'à la toute dernière extrémité. Le commandement de Dorpat conservait l'espoir de se lancer un jour à la contre-offensive. Je devais donc attendre l'ultime seconde. Mais je ne devais pas, non plus, la laisser passer, sinon les Rouges se fussent emparés du rail intact.

Ces explosions, se succédant en chapelets, étaient sinistres, la nuit surtout.

En quelques jours, j'ai fait sauter des ponts, des voies, des gares, des passages à niveau, des contre-cœurs et des coupements, à en avoir la tête cassée pour tout le restant de mes jours.

Mais il fallait gagner du temps. Toujours cette même petite phrase au bout du téléphone : gagner du temps ! Gagner du temps, en sacrifiant des richesses, sans compter, et hélas, des vies humaines sans compter...

A dix kilomètres derrière nous, la population de Dorpat achevait de creuser la grande ceinture de défense. Celle-ci était à peu près au point. Mais j'étais mal à l'aise quand je la traversais, en voyant les hordes de défenseurs qu'on poussait dans ces longs boyaux noirs : des bataillons de gardes champêtres, des agents de police, les civils les plus invraisemblables, militarisés au moyen d'un vague brassard jaune et d'un vieux flingot français du temps de Napoléon III.

[353]

Nous subissions la pression d'énormes forces russes. Quand donc arriveraient, pour leur résister, des forces militaires sérieuses, de vraies Divisions ?

*

* *

Les panzers soviétiques redoutaient les effets de la Pak. Nos pièces tiraient avec exactitude. Le carrefour tint bon.

Je vivais davantage à Kambja, car nos hommes y étaient harcelés. Nous occupions les crêtes à la sortie nord du village. Là aussi, nous subissions le tir écrasant des .

Mais nos jouteurs ne se laissaient pas dominer. Leurs mitrailleuses étaient bien placées. Nos mortiers étaient camouflés parfaitement dans des moyettes et faisaient un solide travail.

Le moral était très haut. Je décorais, à même le sol sur lequel ils étaient tombés, nos blessés les plus valeureux, atteints par des balles explosives qui leur creusaient des trous effrayants, mais qui ne les empêchaient pas de blaguer encore et de tirer sur la cigarette que les copains plantaient entre leurs lèvres, ourlées de sang rose...

Ces garçons étaient imbattables. Partout ou on les plaçait, le Russe s'arrêtait. J'étais pétrifié par l'émotion devant leur bravoure souriante et simple, car si leurs propos étaient si cocasses, c'était par modestie, pour se moquer d'eux-mêmes au moment ou ils se hissaient en plein héròïsme... Il fallait stopper les Russes. Ils les stoppèrent. Le 21 aout, ceux-ci ne passèrent point. Le 22 aout, ils ne passèrent pas davantage. Le 22 aout à midi, lorsque nos soldats fûrent relevés, les Russes n'avaient pas pu gagner dix mètres de terrain au nord de Kambja. Ils avaient même du délaisser le village que déchiquetaient nos mortiers et l'artillerie allemande mise à ma disposition.

*

* *

Les cent cinquante recrues que nous avions laissées à l'instruction près de Toïla étaient arrivées à notre base de ravitaillement. Je reçus l'ordre de renforcer ce qui me restait de troupes au moyen de ces éléments. Nous nous retrouvâmes à Maria-Magdalena.

[354]

Théoriquement, une semaine serait consacrée à la reconstitution et à la reprise en main des effectifs. Mais à peine eumes-nous quitté le secteur central que l'aile droite allemande, tout à l'ouest, fut assaillie. Les Russes atteignirent et coupèrent la grand'route de Riga à Dorpat. Notre peloton de Pak n'eut même pas le temps de décrocher vers Maria-Magdalena. Déjà on m'enjoignait de l'expédier à l'endroit critique. Le soir même, nos pièces se mirent en batterie à l'entrée d'un bourg qui portait un nom étrange : Noô.

A l'après-souper, je me rendis au P.C. du général Wagner. Celui-ci avait des yeux épouvantablement injectés. Il jetait sans cesse ses blindés légers sur les routes secondaires, envahies par le flot soviétique. Il n'avait pour ainsi dire plus d'infanterie convenable, mais il était submergé par des milliers d'Esthoniens de tout acabit qu'on lui envoyait en vrac, affolés, affublés de chapeaux à plumes ou de tromblons, armés de fusils de chasse et de pétoires, tous travaillés par de folles envies de décamper.

— *Grosse Scheisse ! Grosse Scheisse !* (Grande m...! Grande m... !) criait inlassablement le général.

— *Grosse Scheisse* ! ponctuait avec conviction le chef d'État-Major.

— *Grosse Scheisse* ! répétait, aussi affirmatif, l'ordonnance qui nous apportait des tartines,

J'avais l'impression très nette que mes compagnies n'allaient pas moisir à Maria-Magdalena.

Je voulais partir la nuit même pour la route de Riga afin de visiter, à Noô, les servants de mes pièces de Pak. Mais, à la suite de ma citation au communiqué, le général Wagner venait de recevoir de Himmler un télégramme très raide le rendant responsable de ma peau. Il en profita pour m'interdire formellement le raid nocturne que je me proposais d'exécuter. Je fis semblant d'obéir. Mais ce qui valait pour la nuit ne valait pas nécessairement pour le jour. La politique m'avait appris l'art des subtilités. Et je n'étais par pour rien neveu et petit-neveu de six Pères jésuites.

Je retournai donc sagement à Maria Magdalena. A cinq heures du matin, j'avais fini de dicter les ordres pour la réorganisation immédiate

[355] du bataillon. A six heures, rasé de frais, je traversai de nouveau Dorpat, en direction du sud.

Pour bien faire, j'eusse du passer alors chez le général Wagner, afin de savoir si la situation n'avait pas évolué au cours de la nuit.

Certain d'être, dans ce cas, l'objet d'une nouvelle interdiction, je ne me risquai point à cette visite et lançai à l'aveuglette ma petite sur la route de Riga.

Mais il y avait du neuf. A l'aube, les Russes s'étaient empa

rés de Noô. Ils étaient même bien au-delà. Je courais exactement me jeter sur eux sans le savoir.

Lemnasti

Je me souviendrai jusqu'à ma mort du matin du 23 aout 1944.

Dès la sortie de Dorpat, j'avais été frappé en voyant le nombre de camions qui arrivaient en trombe vers la ville. Des soldats étaient accrochés dans tous les sens à ces véhicules. Puis je croisai des isolés qui couraient éperdument. Des balles sifflaient. L'une d'elles éclata presque à hauteur de mon épaule, en plein dans le pare-brise.

Je sautai en bas de ma et me plantai en travers de la route, mitraillette dans les poings. Je portais au cou la cravate de la Ritterkreuz. Cela faisait toujours son petit effet. La menace de la mitraillette aidant, le premier camion s'arrêta.

Le chauffeur, les yeux lui sautant hors de la tête, me cria :

— Les Russes sont là ! Les Russes sont là !

— Ou, là ? répondis

— Mais cinq cents mètres ! Il y en a partout !

A cinq cents mètres ! En un éclair, je vis le désastre. Non seulement les Bolchevistes avaient conquis Noô, à une quinzaine de kilomètres au sud-ouest de Dorpat, mais ils arrivaient à bride abattue dans la ville même de Dorpat. La fameuse ceinture était conquise et déjà dépassée ! Comment ? Je n'en savais rien. Et je n'avais pas le temps de le savoir.

Je ne voyais qu'une chose : c'est que Dorpat était rempli de centaines de camions en retraite, c'est que rien n'était évacué, pour la

[356] bonne raison que, la nuit, on ne se battait même pas encore à dix kilomètres des faubourgs. Dans une demi-heure, les moujiks allaient entrer dans Dorpat, s'emparer de tout, franchir l'Embach par surprise, flanquer tout le secteur en l'air.

Je fis dégringoler tous les soldats du premier camion et de deux autres camions qui suivaient. Par bonheur, un sous-officier allemand comprenait le français à merveille. Je lui fis traduire mes ordres : «Nous allons contre-attaquer immédiatement. Il y aura des Croix de fer, ce soir même, pour ceux qui auront été les plus braves. Les Russes ne s'attendent pas à une réaction maintenant. C'est le bon moment pour leur sauter dessus. Vous allez voir ça ! Tout est une question d'audace. En avant, camarades !»

Emmenant à contre-poil cette soixantaine de soldats, en déroute cinq minutes plus tôt, je courus aux Bolchevistes qui avançaient dans les talus du chemin.

Selon ma vieille habitude, je portais sur moi douze chargeurs de réserve, six aux reins, six dans les bottes, soit environ quatre cents cartouches. Cela fit de jolies mitraillades. Au bout d'un quart d'heure, les troupes soviétiques — éléments émiettés, forts, uniquement, parce qu'ils ne rencontraient pas d'obstacles — déguerpissaient devant nous. Nous atteignîmes la ligne des fortifications de ceinture ou les milliers de civils à brassards et à plumes n'avaient pas lutté une seconde, le matin. Nous débusquâmes à la dragonne les Russes qui couraient dans les boyaux, réoccupant au pas de charge tout le secteur ouest de la tête de pont de Dorpat.

Mais quelle situation ! Dans la tranchée, longue d'un demi-kilomètre et qui, en principe, eut du contenir puissamment la poussée de l'ennemi attaquant par la route de Riga, je me trouvais, absolument par hasard, chef d'une défense improvisée, commandant de groupes disparates d'Allemands et d'Esthoniens, rassemblés selon les remous de la panique !

J'avais immédiatement catéchisé quelques hommes plus débrouillards et les avais lancés à la poursuite des Russes, à travers les pâtis et les taillis voisins.

J'avais trouvé sur place un beau gros canon russe, magnifiquement installé par les constructeurs allemands de la ligne retirade, à cinq

[357] mètres à droite de la route. Il en commandait implacablement l'accès. Malheureusement — rien n'est jamais parfait sur la terre — il n'avait pas un seul obus ! Ça réconfortait la vue, mais

c'était tout ! J'aperçus, au loin, deux canons qui s'égaillaient à travers la campagne. Je lançai vers eux ma avec l'ordre d'arriver à l'instant même. Ils accoururent. Eux aussi détalaient, parce que tout le monde détalait. Je les mis en batterie. Ils avaient cent vingt-cinq coups à leur disposition. C'était magnifique.

Ce qui était moins magnifique, c'est ce qui s'était passé.

La nuit, les Russes s'étaient infiltrés entre Noô et Dorpat, puis, se rabattant du nord, ils avaient pris à revers et encerclé Noô, semant un épouvantable désordre dans les colonnes de convois en stationnement. Les chauffeurs dormaient en paix, se croyant protégés par la première ligne. La surprise avait été catastrophique.

Des fuyards nous arrivaient à travers les marais et les sapinières, échappés de Noô même. Aucun doute n'était possible. Le verrou avait sauté.

Mais il était bien difficile de connaître exactement l'étendue du désastre.

La ligne que nous venions de reconquérir plongeait sur une combe au fond de laquelle miroitait un cours d'eau. Nul n'avait pensé à faire sauter le pont, lors de la percée soviétique. Maintenant, c'était trop tard. Les quelques fermettes, les bouchures et les bosquets des alentours étaient occupés par l'ennemi. Reprendre ce vallon au corps à corps, avec ma petite troupe hétéroclite, était irréalisable. J'eusse jeté à la mort les trois quarts de mes hommes pour perdre la ligne entière une heure plus tard.

La route coupait le paysage en deux. Elle descendait en faisant une large courbe, franchissait la rivière sur l'arc blanc du pont intact, regrimpait la colline derrière des maisons, traversait des champs et entrait, en face de nous, dans une forêt.

Les Russes s'étaient mis sur la défensive, à proximité de l'eau.

J'espérais toujours que, du bois du sud-ouest, allaient déboucher des troupes en retraite, venant de Noô. Ensemble nous eussions pu alors aplatir l'ennemi dans le vallon. Mais les rescapés nous disaient que la retraite des forces de Noô était impossible, que l'ennemi était partout.

[358]

Il fallait avertir sur-le-champ le général Wagner.

Etait-il au courant ? En tout cas, rien n'arrivait de Dorpat. Un soldat découvrit un câble téléphonique. Les artilleurs possédaient ce qu'il fallait pour brancher un poste. J'obtins la Kommandantur, puis le général, absolument stupéfait d'apprendre ce qui se passait et que j'étais là. Je savais comme lui que le sort de Dorpat se jouait sur mon coteau. Il n'eut pas besoin de m'expliquer grand'chose. Je lui promis que, moi vivant, les Russes ne passeraient pas.

Mais je pouvais être débordé, les chars russes pouvaient arriver d'un moment à l'autre. Il fallait des hommes et des blindés, vite, et en nombre !

— Tenez ! Tenez ! hurlait au téléphone le général Wagner, qui déversait des flots de *Grosse Scheisse ! Grosse Scheisse !* plus que jamais de circonstance.

*
* *

J'avais, sans retard, organisé mes effectifs.

Je possédais finalement, avec tout ce que j'avais repêché de fuyards, une bonne centaine d'hommes. Je les avais constitués en deux pelotons que j'avais installés à cheval sur la route. L'aile gauche était commandée par un jeune officier du ravitaillement qui avait été pris dans le tourbillon, alors que, sans soucis, il s'en allait, de grand matin, livrer des centaines de pains à Noô ! Il n'avait jamais tiré un coup de fusil au front. Un adjudant allemand commandait l'aile droite.

J'envoyai deux patrouilles, assez loin à l'est et à l'ouest, se tapir dans des épinaies et des coudrettes d'ou elles protégeraient nos flancs.

J'avais vidé les camions en fuite, confisqué les mitrailleuses et les munitions qui s'y trouvaient. Mes soldats avaient repris confiance. J'allais de l'un à l'autre, les réconfortant dans un sabir mi-allemand, mi-français. La plupart avaient vu ma photo dans les journaux, et ils s'habituaient à l'idée que l'affaire prenait une tournure originale.

Les Russes nous mitraillaient ferme.

Pour que nul de mes garçons ne s'affolât, je m'étais planté sur le parapet de la tranchée. Je n'y avais pas grand mérite, Il y a des jours ou l'on sait exactement que ce n'est pas ce jour-là qu'on va mourir. C'était mon cas. On pourrait tirer tant que l'on voudrait,

[359] on me raterait chaque fois. Cela ne faisait pas l'ombre d'un doute.

J'avais récupéré un officier supérieur esthonien. J'eusse voulu l'utiliser à commander ses compatriotes égaillés dans ma troupe. Mais il était dévoré par une peur panique. A entendre les balles siffler sans cesse, il était devenu vert. Il s'était couché tout plat contre mes bottes, raide comme une planche : une balle, au lieu de m'atteindre au pied, le cogna en plein dans la figure, le traversa d'un bout à l'autre et ressortit entre ses deux fesses.

Il se tordit comme un ver, cracha, cria, excréta. C'était trop tard. La digestion de la balle s'était faite trop vite. Dix minutes après, il était mort.

*

* *

Les Russes se renforçaient de plus en plus. Ils arrivaient, des boulaies du sud-est, par petits groupes — six hommes, sept hommes, huit hommes, — se faufilaient le long de la rivière.

J'avais interdit de tirer inutilement. Nous devrions conserver nos munitions pour un corps à corps dont l'imminence ne faisait plus grand doute.

Soudain, à onze heures du matin, je vis quelque chose déboucher du bois, au sud. Un panzer ! Je voulus croire que c'était un panzer allemand échappé de Noô. Derrière lui s'avançait un deuxième panzer. Puis un autre. Bientôt, ils furent huit. Russes ? Allemands ? Nous ne pouvions pas, à distance, nous en rendre compte.

Nous avions le souffle court. Les panzers descendaient la côte. Nous saurions bientôt à quoi nous en tenir : si l'infanterie russe, massée dans la cuvette, tirait sur eux, la preuve serait faite que c'étaient des chars amis.

Les chars atteignirent la première maison, derrière l'eau. Pas un coup de fusil ne partit. C'étaient des chars soviétiques !

Ah ! quelles secondes ! Je ne disposais que de mes deux malheureux canons. Je laissai approcher les chars. Ils étaient surs d'eux, visiblement. C'est seulement lorsque la file fut là, sous mon nez, en plein soleil sur la route, et que le premier panzer rouge fut à quelques

[360] mètres du pont, que je fis tirer mes deux pièces d'artillerie en plein sur la colonne.

Le char de tête, frappé à la première minute, fut bloqué net ; les autres, coiffés par des dizaines d'obus, se jetèrent de l'autre côté des fermettes. L'un d'eux culbuta merveilleusement, le canon planté dans une vasière. Je n'arrêtai le feu fichant que lorsqu'il fut clair que l'ennemi, désorienté, ne cherchait plus qu'un refuge. Et, même alors, je détachai une ultime volée d'obus sur les maisons, pour montrer que nous avions des munitions à revendre.

En réalité, de mes cent vingt projectiles, il m'en restait encore en tout, exactement, douze. J'avais fait le riche. Mais si un secours solide n'arrivait pas rapidement, de toute évidence nous étions perdus.

*

* *

Certes, je recevais des renforts. A Dorpat, ou l'annonce des événements avait fait l'effet d'un V 1, l'État-Major rassemblait en hâte tout ce qui portait un uniforme et le lançait sur la route de Riga dans ma direction. J'avais hérité d'une collection apoplectique de vieux majors valétudinaires, de capitaines d'habillement, de caserniers, de celleriers, d'étapiers, de riz-pain-sel. Ils craquaient dans leurs uniformes, ruisselaient sous leur barda, fourbus d'avoir fait à pied huit kilomètres. Autour d'eux s'agitait une cohue de scribes à lunettes et de plantons. Ils étaient d'ailleurs, tous, très courageux et très dignes, ne demandant qu'à faire leur devoir.

Mais, malgré tout, je ne voyais pas bien ces spécialistes du porte-plume arrêter les six chars qui grondaient en face de nous. Je garnissais mes flancs grâce à ces recrues. Je les envoyais occuper la ligne le plus loin possible, pour éviter d'être pris à revers par l'infanterie des Soviets.

Je harcelais le général Wagner au téléphone:

— Des chars et des Stukas, de grâce !

— On fait tout pour vous aider. Mais il faut le temps ! Tenez ! Tenez ! me répondait-il, en hurlant.

Bien sur qu'on tiendrait !

[361] Mais quand les douze derniers obus auraient été tirés, que se passerait-il ?

Il était midi et demi. Il y avait cinq heures que j'étais debout sur le parapet, marchant de long en large, encourageant d'un mot affectueux mes Allemands et mes Esthoniens. J'avais le regard braqué sur les quelques métairies du vallon. Les Rouges avaient eu le temps de remarquer, depuis plus d'une heure, que nous ne devions pas être bien forts.

Un char soviétique déboucha près de la première ferme, chargé d'une grappe d'une vingtaine de fantassins. Les cinq autres chars suivirent. J'eus encore le temps de crier, au téléphone, au général Wagner : Ils étaient là ! A pleine vitesse, ils franchirent le pont, grimpèrent la côte. A trente mètres de nous, l'infanterie ennemie sauta à terre. C'était l'assaut final !

Il n'y avait plus qu'à tirer tout ce qui nous restait de munitions et à périr. Au moment où mes derniers obus tonnaient, un grondement formidable ébranla le ciel : les Stukas surgissaient ! Quarante ! Quarante Stukas piquaient en hurlant vers le sol ! Tout volait en l'air ! Nous mêmes étions projetés dans tous les sens, car les chars ennemis étaient sur nous, et les Stukas tapaient dans le tas comme des démons ! Trois chars russes flambaient. Les autres décampaient, remontaient la contre-pente, se précipitaient dans le bois. Celles de nos mitrailleuses qui avaient échappé à l'ouragan fauchaient l'infanterie soviétique en déroute ! Nous criions comme des fous ! Nous avions gagné la partie !

*
* *

Des panzers allemands, d'énormes , arrivèrent à leur tour.

A la soirée, la fine fleur des bureaux fut au grand complet dans la ligne.

Un colonel allemand vint alors me relever. Je remontai dans ma , car j'étais appelé au poste de commandement du général Wagner. On y avait eu chaud durant la journée. Jusque tout en haut des échelons, les généraux avaient suivi, haletants, notre duel dont dépendait le sort de Dorpat, de l'Embach et, par ricochet, de l'Esthonie.

[362]

A minuit, un télégramme du grand quartier général du Fuhrer m'apprit que Hitler me décernait les Feuilles de Chêne.

C'est ainsi que se termina une petite promenade sans prétention à Lemnasti, sur la grand'route de l'Esthonie à la Lettonie, le 23 aout 1944.

L'Embach

Dans la bagarre de Noô, qu'étaient devenues nos trois pièces de Pak et le Peloton wallon qui les desservait ? Nous considérions ces garçons et ces canons comme perdus. Un seul rescapé nous avait atteint au barrage de Lemnasti. Il avait escampé au milieu d'un épouvantable corps à corps.

Pourtant nos hommes ne s'étaient pas laissé forcer. Ils possédaient de bonnes mitrailleuses et s'étaient servis redoutablement, à bout portant, de leurs trois pièces de Pak. Le lieutenant Gillis, qui les commandait, me fit savoir, à l'aube du 24, que ses hommes et ses canons avaient crevé l'encerclement des Soviets et qu'ils se trouvaient en position devant la rivière Embach, à l'ouest de Dorpat.

Ils étaient très fiers de leur exploit et n'attendaient que l'occasion d'en accomplir un nouveau.

Ils allaient être servis avec célérité, A quatre heures de l'après-midi, dix chars soviétiques du plus gros tonnage, dix , foncèrent sur la route dans leur direction.

Ces chars étaient très difficilement vulnérables. Gillis, vieux renard du front russe, les laissa approcher jusqu'à vingt mètres. Ses canons étaient bien camouflés. Les Russes se voyaient déjà maîtres du passage de l'Embach. Lorsqu'ils furent presque fer contre fer, nos trois pièces firent feu. Ce fut un combat d'une violence sauvage. Les chars russes broyèrent sous leur tir nos groupes de combat. Un de nos canons de Pak fut anéanti. Puis le deuxième sauta, parmi les cadavres déchiquetés de nos hommes. Le lieutenant Gillis avait été grièvement brulé. Mais il hurlait encore sês ordres. Les survivants, accrochés à la dernière pièce, tiraient avec rage, décidés à vendre chèrement les quelques vies qui restaient encore.

[363]

Les chars n'aiment pas les chocs prolongés avec la Pak. Deux avaient pris feu. C'était une grosse perte pour l'ennemi. Les autres chars rompirent le combat et se dirigèrent plus à l'ouest. Il ne nous restait plus qu'un canon. La plupart des servants gisaient au sol, tués ou blessés. Mais l'honneur était intact. Les chars soviétiques n'avaient pas vaincu !

Quand, quelques mois plus tard, Gillis revint de l'hôpital, les yeux voilés de grosses lunettes noires, il portait au cou la Ritterkreuz que Hitler lui avait décernée pour glorifier son exploit.

*
* *

Jusqu'à trente kilomètres au nord même de Dorpat, la vie était devenue infernale. L'aviation soviétique, jadis inexistante, était à présent maîtresse du ciel. Elle se servait abondamment d'appareils américains. Ces escadrilles, pareilles à des essaims de guêpes, sillonnaient le pays, se collaient avec férocité à chaque route. Ce n'étaient partout que des brasiers : camions de munitions ou d'essence déchiquetés, misérables attelages de paysans disloqués parmi les chevaux gonflés comme des outres.

Le plus petit village était assailli dix fois en un jour : même dans notre modeste bourg de Maria-Magdalena, à l'écart des chemins, nous vivions plus à même le sol que debout. Les appareils viraient avec adresse autour du clocher, piquaient comme si le ciel tirait sur nous des flèches, lâchaient des rafales de balles incendiaires, puis se redressaient à la verticale, vifs comme des hirondelles, dans un merveilleux soleil de fête. On savait, à vingt kilomètres à la ronde, ou se trouvaient les villages, rièn qu'à voir les énormes colonnes grises et noires qui montaient, tout droit, dans le bleu du ciel.

La circulation était presque impossible, tant on était harcelé et tant il y avait d'obstacles. On devait franchir des nappes de feu. Des centaines d'obus obstruaient la route autour des camions criblés et rougeoyants.

J'atteignis avec peine le P.C. du général Wagner, qui m'avait fait appeler d'urgence. Ses camions de commandement étaient camouflés dans une sapinière derrière Dorpat.

[364]

Je me rendis compte que la situation allait de mal en pis, car les *Grosse Scheisse ! Grosse Scheisse !* dégringolaient comme des piles d'assiettes.

Je fus vite au courant. L'assaut des chars des Soviets, brisé l'après-midi par la résistance épique de notre peloton de Pak, s'était reproduit à quatre kilomètres plus à l'ouest. Il y avait là un pont important, sur l'Embach. Ce pont était gardé par plus de mille Esthoniens. Deux colonnes de chars avaient surgi. Les mille hommes s'étaient esbignés, sans même détruire le pont. Bref, les blindés ennemis avaient franchi le cours d'eau. A sept heures du soir, ils occupaient déjà un carrefour à cinq cents mètres au nord de l'Embach. Deux Bataillons d'infanterie soviétique les avaient suivis et, désormais, les encadraient.

Je reçus l'ordre de neutraliser le désastre. Je devais, appuyé par quelques chars allemands, atteindre nuitamment le carrefour, lancer mes hommes jusqu'au pont et le faire sauter.

— Il faut faire sauter le pont, vous entendez ! Faire sauter le pont !

— *Grosse Scheisse! Grosse Scheisse! Grosse Scheisse !* répétait en monologue, les yeux plus rouges que jamais notre général Wagner.

*
* *

Tout cela, c'était très joli. Mais je devais retourner à Maria-Magdalena, alerter le bataillon qui en était à son premier jour de réorganisation, le charger sur des camions qu'on me promettait pour dix heures du soir. Après cela seulement nous partirions en colonne vers l'ouest. Nous serions difficilement au contact avec l'ennemi avant minuit ou une heure du matin. Ou seraient alors les Bolchevistes ?

Bien avant le crépuscule, deux Bataillons et une quinzaine de chars soviétiques avaient atteint un carrefour essentiel à cinq cents mètres au-delà d'Embach : c'est absolument tout ce que l'on savait.

Mais la carte topographique de la région permettait aisément d'imaginer la suite. Une route partait du carrefour conquis, presque parallèlement à la rivière. Elle s'engageait à travers une forêt de sapins. Cette forêt s'étendait dans notre direction sur une profondeur d'environ dix kilomètres. Le chemin traversait plusieurs bourgs. De sept

[365] heures du soir à minuit, l'ennemi s'était certainement hâté d'améliorer sa position, en s'emparant largement de ces bois et des centres habités qui lui serviraient de ligne défensive, le cas échéant. Pour lui, il était essentiel de conquérir au plus tôt cette zone de sécurité, afin de permettre, durant toute la nuit, le passage en masse des hommes et du matériel lourd.

J'avais hasardé une question, chez le général Wagner : Je n'avais obtenu, pour toute réponse, qu'un nouveau débord de *Grosse Scheisse !* La béance était complète.

Les Rouges ne devaient pas perdre leur temps, là-bas, dans les grandes sapinières...

*
* *

A neuf heures du soir, notre bataillon se trouva réuni.

Beaucoup des hommes qui le composaient étaient des bleus. Mais ils avaient au cœur un désir féroce de foncer dans la bagarre. Les brisquards passaient le feu sacré aux nouveaux. Le moral, ce soir-là, était particulièrement électrique.

J'avais une manière assez spéciale de commencer un combat : elle ahurissait les braves Allemands qui nous accompagnaient pour les services de radio et les liaisons : je tenais d'abord un meeting !

Nos hommes se massèrent dans une prairie. Le jour mourait, mais partout les grands glaïeuls roses des villages en feu se dressaient dans le ciel.

Du haut du talus, j'exhortai mes camarades à être dignes de notre vieille Légion :

Mes garçons crièrent leur volonté de vaincre. Une fois de plus, nous allions nous jeter au corps à corps Mais, cette fois-ci, ce serait en pleine nuit, à travers un bled dont nous ne connaissions rien, dans une obscurité ou nul ne verrait goutte.

La colonne de camions démarra. Et aussitôt nous vîmes que cela n'irait pas tout seul...

[366]

La nuit de Noëla

Une attaque de nuit n'est jamais une opération facile.

Tandis que nos camions roulaient vers l'ouest, dans la direction du village de Noëla, j'essayais de dresser un plan de bataille.

J'étais dans l'ignorance absolue de ce qui s'était passé depuis la fin du jour. Ou fourgonnait l'ennemi ? Quelle était à présent sa force ? Mystère total !

L'aviation soviétique vint m'arracher à mes réflexions. Elle lança, tout le long de notre route, un chapelet de parachutes lumineux. Le chemin, moucheté par nos gros camions, brilla comme en plein jour. Nous eumes dix secondes, tout au plus, pour nous jeter à plat ventre dans les champs : des centaines d'obus tombaient, blessant des hommes, atteignant des véhicules. Notre déplacement avait été repéré, c'était clair.

Sur toute la région, nous voyions se balancer des parachutes identiques. Les explosions secouaient la campagne. Les villages brulaient, dessinant sur des fonds dansants, rouge et or, les arbalétriers et les entraits des toits.

A onze heures du soir, nous trouvâmes, à une bifurcation, la demi-douzaine de chars allemands qui devaient soutenir notre assaut. Mais, là aussi, me rejoignit, le souffle court, un officier d'ordonnance que j'avais envoyé reconnaître le terrain. Il était tombé sur les Russes. Ceux-ci avaient déjà progressé de plus de dix kilomètres au-delà du pont de l'Embach. Ils avaient entièrement traversé la grande forêt de sapins et occupé les trois villages qui s'échelonnaient sur la route ! Leurs chars progressaient en pleine nuit, très nombreux. Ils avaient surgi à l'improviste dans le village de Noëla, qui se trouvait exactement devant nous. Seule la présence d'esprit des servants d'une batterie de Flak, qui avaient aussitôt abaissé leurs pièces sur chars, contenait encore la ruée à la sortie du bourg.

Je disposais d'un camion-radio très perfectionné. Je télégraphiai ces remarquables nouvelles à l'État-Major du Kampfgruppe. Je reçus peu après l'inévitable réponse :

[367]

Mes quatre Compagnies, fortes de soixante hommes chacune, se rangèrent à l'entrée du bourg. J'exposai à mes officiers les objectifs immédiats. Il fallait, d'abord, reprendre Noëla. Ensuite, nous aurions à conquérir la route qui conduisait au deuxième village. Mais cette route embouquait en pleine forêt. Les officiers donneraient le ton et mèneraient la charge à la tête des hommes. Il fallait faire vite.

Nous attaquâmes.

*
* *

Il était une heure du matin. Vigoureusement soutenus par nos six panzers, nos hommes culbutèrent les premiers contingents ennemis. Les chars des Rouges refluèrent, ne sachant pas bien quelle était la puissance de la contre-attaque. Avec leur vélocité habituelle, nos Compagnies foncèrent dans Noëla, prenant d'assaut les maisons à coups de grenades, faisant de nombreux prisonniers.

Ceux-ci étaient des marmousets aux têtes de lérots, âgés de seize ans en général, craquelins, exténués par les marches et le manque de sommeil. Ils étaient venus à pied de Pleskauw, franchissant deux cents kilomètres en quatre jours, frappés à coups de crosse par les officiers dès qu'ils ralentissaient le pas. Mais ils avaient des têtes vicieuses. La plupart étaient vêtus de blouses bariolées de l'armée allemande. Ils les avaient endossées sournoisement, pour induire en erreur les soldats du Reich. La traîtrise était flagrante. Mais c'étaient des gosses. Ils avaient grand'peur. Ils s'affalèrent en grappe, comme des chiots.

Nos panzers martelaient durement les chars ennemis. Plusieurs de ceux-ci flambaient. Les autres démordaient à toute vitesse. Il fallait profiter de la confusion. Je donnai l'ordre de passer à la deuxième phase du combat : se jeter à la conquête de la route, dans la forêt.

L'infanterie russe tenait solidement la lisière du bois. Il faisait affreusement noir. On ne décelait que les mitrailleuses qui, de tous les halliers, crachaient leurs jets argentés et roses.

Nos soldats coururent sur l'ennemi en hurlant. Un de mes sous-lieutenants, un chef de peloton que j'avais réprimandé la veille, m'avait répondu : C'était un

[368] géant au teint de brique, aux cheveux cotonnés, aux grands yeux bleus. Il s'élança comme un bolide, passa à travers tout et plongea, vainqueur, dans le noir, sur une mitrailleuse soviétique. Mais il était criblé comme une passoire, atteint aux bras, à la poitrine et aux jambes. Il avait tenu parole et ouvert la brèche par laquelle ses hommes s'épandirent. J'accrochai à tâtons la Croix de fer sur sa vareuse toute gluante de sang.

Les Russes fuyaient. Nos hommes avançaient au pas de course, des deux côtés du chemin. Nos chars, surs de leurs flancs, dégagèrent profondément la route. A trois heures du matin, le deuxième bourg fut atteint, balayé, ses défenseurs défenestrés.

Nous avions repris deux villages sur les trois, reconquis aux Soviets la moitié du terrain. Encore cinq kilomètres d'effort, encore un village à occuper à la mitraillette et à la grenade, et nous pourrions livrer devant le pont l'assaut décisif.

C'était réalisable, à la condition d'exploiter le succès avec promptitude. Mais il m'eût fallu cinq cents hommes au moins. Je venais d'en perdre quatre-vingts en deux heures. Il ne m'en restait guère plus de cent cinquante. Il m'eut aussi fallu vingt panzers. J'en avais six en commençant. L'un d'eux avait sauté, lors de la mêlée de Noëla. Et nous arrivions aux plus gros obstacles.

*
* *

Ce combat de nuit n'avait réussi que parce que l'ennemi, arrivé au bout d'un long effort, avait été dégîté au pas de charge.

Bien que nous ne fussions qu'une poignée, nous eussions pu quand même atteindre l'objectif fixé. Notre but, en effet, n'était pas d'anéantir la masse ennemie, il était de passer à travers elle et d'arriver au pont, ne fut-ce qu'à vingt hommes, ne fût-ce qu'à dix hommes. Chacuñ de nos pelotons, à ce moment-là, devrait tenter le coup pour son compte, quel que fut le sort des autres. Je leur avais remis les mines nécessaires à l'explosion. Nous avions parfaitement compris qu'on nous sacrifiait à cette tâche. Nous étions prêts. Il y avait parmi nous dix fois plus de volontaires qu'il n'en fallait pour le coup d'audace final.

[369]

La fougue de l'action, l'ombre, l'effet de surprise, la panique chez l'ennemi pouvaient seuls nous faire aboutir. Malheureusement, à la sortie du village, nous fumes temporairement coincés. Plusieurs pièces antichars soviétiques y étaient postées et nous accablaient. Il fallut livrer un corps à corps acharné au seuil de la sapinière qui tendait ses mille pièges. La moitié de nos officiers étaient tombés. Les autres entraînèrent une fois de plus la troupe. Pendant une demi-heure, ce fut une empoignade dramatique.

Des chars russes étaient embossés partout.

Un deuxième char allemand explosa. Le commandement allemand était devenu très avare de son matériel. Les officiers de panzers avaient l'ordre d'être prudents. Or, pour réussir ici, il fallait être prêt à risquer, et sans doute à perdre, les quatre chars qui nous restaient : alors, quelques-uns de nos hommes fussent probablement parvenus jusqu'au pont et l'eussent fait sauter.

Nous vîmes, consternés, les quatre chars allemands battre en retraite. Partout nos morts jonchaient la route, nos blessés se traînaient sans une plainte. Les Rouges, voyant le décrochement de nos blindés, s'étaient ressaisis. Après les soldats-enfants de tantôt, nous avions affaire à un bataillon de repris de justice, des colosses camards, au crâne tondu.

Pourtant, ces croquants n'eussent pas fait plier nos garçons, têtus, butés comme des mules.

Mais les chars soviétiques débuchèrent, firent tonner dans l'air leur cadence sauvage. Ils entrèrent à nouveau, à une quinzaine, dans le village en flammes. Les chars allemands ne répondirent pas. Ils ne s'arrêtèrent point à la sortie du bourg. Ils se hâtaient vers Noëla, désireux de se débouquer, au plus tôt, du long et périlleux boyau qu'était cette route taillée dans les sapins. Déjà les avant-lueurs de l'aube commençaient à blanchir les coupe-feux.

Nos soldats, dépassés de loin par les chars ennemis, eurent la plus grande peine à regagner à travers trois kilomètres de pineraies le village d'ou était parti notre assaut. Les quatre chars allemands y haletaient, faisant tout ce qu'ils pouvaient pour contenir la poussée des blindés rouges. Je constituai près d'eux un barrage de fortune.

[370]

Nous avions échoué. Il me restait seulement cent dix hommes.

Nos quatre chars allemands constituaient notre seule force lourde. Les prisonniers des divers bataillons ennemis que j'interrogeais avidement signalaient que plus de trente chars soviétiques avaient franchi la rivière Embach durant la nuit. Une quinzaine d'entre eux, comme s'ils jouaient aux quilles, faisaient sauter, une par une, les maisons près desquelles nous résistions.

Trente-deux

La journée du 25 aout 1944 fut la plus dramatique que connut la bataille de Dorpat.

Il n'était encore que quatre heures et demie du matin. Malgré notre contre-attaque nocturne, les hommes et le matériel des Soviets l'avaient emporté. Ils donnaient maintenant des coups de bélier furieux à dix kilomètres au nord de l'Embach. Or Dorpat était sur la rive sud du cours d'eau.

Tout annonçait des péripéties peu ordinaires.

Comment allions-nous résister, à une centaine d'hommes, sur notre ligne improvisée de Noëla ? Et si même nous résistions, ne serions-nous pas tournés ? D'autres chemins débouchaient de la forêt, loin à notre droite...

J'avais envoyé au général Wagner des radios signalant notre situation critique. Aucune réponse n'arrivait. Et pour cause : les Russes venaient, de nouveau, de franchir l'Embach, à l'est du secteur cette fois-ci ! A neuf heures du matin, Dorpat, au centre du dispositif, avait été conquis en un tournemain par les Soviets ! Sans désemparer, les Rouges s'étaient précipités de l'autre côté de la rivière.

Nous étions nous-mêmes plongés dans une mêlée si brutale que nous n'avions quasiment plus le temps de penser au reste du front.

Mon poste de Commandement avait sauté deux fois en deux heures. Je m'en étais tiré en encaissant sur le casque quelques charpentes et des monceaux de plâtras. Mais mon matériel de radio était démoli. Ma voiture était inutilisable, les quatre pneus criblés d'éclats.

Je m'étais installé dans un champ, ne pouvant plus diriger mes

[371] débris de compagnie qu'au moyen d'estafettes qui filaient comme des chevreuils le long des haies et des sapins. Je voyais repasser l'un après l'autre mes pauvres garçons, blessés, mutilés, barbouillés de sang, souriant quand même... La route de Dorpat à Reval se déroulait derrière nous : ils se traînaient jusqu'à elle et se hissaient sur les camions qui, par centaines, fuyaient dans des tourbillons gris.

*
* *

Chaque Compagnie s'était formée en hérisson, essayant ainsi de contrecarrer la progression des Rouges. Ceux-ci travaillaient comme des brutes, traînaient à bras, à travers les sapins, des petits canons antichars qu'ils installaient dans notre dos.

L'essentiel, pour nous, était de bloquer les passages obligés. Une armée ne hisse pas son matériel lourd à travers des pineraies et des ravins. Deux chars soviétiques seulement avaient pu passer. Ils avaient débouché, comme deux éléphants, à notre gauche, à une vingtaine de mètres. Nous les laissâmes courir, sans trop nous émouvoir, nous contentant de les isoler. Ils coupèrent un instant la route de Dorpat et furent finalement détruits, comme cela devait arriver.

L'après-midi vint. Nous combattions toujours le long de la crête qui contrôlait la sortie de Noëla, adossés à la route Dorpat- Reval.

Une estafette me remit un ordre m'enjoignant de me présenter de toute urgence au poste de commandement du général Wagner.

Le spectacle que je découvris à un kilomètre derrière nos positions était apocalyptique. A perte de vue, c'était la panique la plus horrible. Tout ce que l'Esthonie comptait en fait de soldats autochtones courait dans le sable des chemins. Des milliers d'hommes avaient enlevé leurs brodequins et se démenaient, au milieu d'un caravansérail inimaginable. Des milliers de charrettes de paysans étaient emmêlées parmi les camions. Partout la route brulait. Les femmes pleuraient ên frappant à coups de bâton leurs vaches qui n'en pouvaient plus. Les talus étaient jonchés de bissacs, de ballots, de bassines en zinc, de tinettes, de moutons morts, de cages d'oiseaux. A travers ce culbutis — civils, soldats esthoniens — le fleuve humain déferlait vers Reval, hagard, lançant les bruits les plus sinistres.

[372]

Des généraux de corps d'armée s'agitaient, pareils à de jeunes commandants de compagnie, pour regrouper les derniers contingents allemands qui pourraient encore faire face.

Chez le général Wagner, une nouvelle douche m'attendait.

En plus de la résistance de Noëla, je devais organiser à l'instant, sur le plateau de Dorpat, un barrage Parna-Lombi-Keerdu. Les Russes venant de l'ouest et les Russes venant de l'est tentaient de se rejoindre. Tout ce qui se trouvait au dépôt devait être engagé sur ce plateau, le soir même.

Il ne me restait plus que les blessés légers et le personnel des bureaux. Je courus à Maria-Magdalena, le long des admirables lacs bleus, miroitant de tous les feux de l'été, insensibles à la déroute épandue sur les routes voisines. Je ne voulais que des volontaires. Je vis aussitôt s'avancer tous nos braves vieux camarades des services administratifs. A quoi, d'ailleurs, pour le moment, pouvait encore me servir une Administration ?... Les comptables fermèrent leurs registres. Des Légionnaires âgés de plus de soixante ans, et qui, depuis 1941, tranchaient les rouelles de saucisson et comptaient les pains, lâchèrent leurs hachoirs et leurs additions pour empoigner des .

C'était beau à pleurer. Tous nos blessés qui avaient les jambes intactes s'étaient alignés devant le presbytère. Des deux seuls officiers qui me restaient, l'un avait eu un bras traversé, l'autre avait été atteint par un éclat de grenade à la poitrine. Mais tous deux s'étaient placés au premier rang de cette petite troupe héroïque.

Ils étaient une soixantaine en tout.

Je les emmenai. Deux heures après, ils étaient au contact avec les Soviets, creusant en hâte des trous, se camouflant derrière des meulards. La nuit allait venir. Ils étaient prêts.

*
* *

A la crête de Noëla, tout prédisait, l'après-midi, un effondrement total, à brève échéance.

Après avoir engagé, à Lombi, nos blessés, nos fourriers et nos comptables, je courus en toute hâte à la colline ou nous avions connu une matinée si terrible. Mes lignards, affreusement décimés, tenaient toujours.

[373]

L'ombre vint. Notre barrage demeura inébranlable. Entre temps, le Commandement avait pu amener des troupes fraîches sur nos deux ailes. De Reval accourait en camions tout ce que la capitale de l'Esthonie contenait en fait de combattants allemands.

A la nuit, sans conteste, la situation s'était améliorée. Les Russes eux-mêmes semblaient exténués.

Certes, il n'était plus question pour nous d'arriver encore au fameux pont de l'Embach, mais une catastrophe avait été conjurée.

La lutte avait couté cher à tout le monde, aux Rouges qui avaient été abattus par monceaux, aux Allemands et à nos soldats qui n'avaient contenu l'ennemi qu'en se faisant hacher pendant plus de vingt heures.

*
* *

Ce qui restait de mes quatre Compagnies de Noëla se cramponna pendant huit jours et huit nuits en haut de cette côte. Ils n'étaient plus que trente-deux hommes, trente-deux hommes, sur les deux cent soixante qu'à une heure du matin, le 25 aout, j'avais entraînés à l'assaut à travers la nuit traîtresse...

Il était impossible d'atteindre, pendant la journée, leurs positions de mitrailleurs et de fusiliers. Ils avaient des figures couleur de terre, hérissées de poils durs comme des dards. Ils étaient enfoncés dans des trous à demi remplis de foin arraché dans l'ombre à des buirettes voisines : on eut dit des nids, peuplés d'effrayants oiseaux nocturnes.

Le Général commandant le Corps d'Armée, émerveillé de leurs exploits, leur avait — geste presque unique au front — décerné à tous, en bloc, la Croix de Fer.

Je la leur portai par une nuit pluvieuse, en rampant le long de la crête. Je me glissais dans chaque trou : l'homme veillait, grelottant dans la paille mouillée. Les Russes étaient à dix mètres. J'accrochais le ruban et la Croix. J'embrassais les joues broussailleuses. Ils me chuchotaient à l'oreille qu'ils tiendraient tant qu'il faudrait, que je pouvais être tranquille, que les Rouges ne passeraient pas...

A dix kilomètres de là, l'autre Compagnie béquillarde des blessés, des vieux cuisiniers, des cantiniers, des comptables, réduite à la force

[374] d'un petit Peloton, veillait avec la même foi, et avec les yeux rayonnants d'hommes qui avaient vaincu les autres, mais qui, surtout, s'étaient vaincus eux-mêmes...

Rommel et Montgomery

A la fin d'une dure bataille, généralement, celui qui va gagner et celui qui va perdre sont près, tous les deux, de tomber sur les genoux. Gagne alors celui qui serre les dents avec le plus d'énergie, qui tend ses nerfs dans un ultime effort.

Il en était ainsi sur le plateau de Dorpat aux derniers jours d'aout 1944. Les Bolchevistes avaiênt conquis la ville, ils avaient franchi l'Embach, ils avaient occupé au nord de cette rivière un terrain d'une dizaine de kilomètres de profondeur. Mais ce n'était pas là l'objectif de leur campagne. Leur but — leurs tracts de propagande l'avaient assez proclamé — était de courir sur Reval, de contourner le front de Narva, de jeter brusquement les armées allemandes à la mer ou de les acculer à la capitulation. Durant la journée du 25 aout 1944, tout avait été possible. Les troupes esthoniennes avaient lâché pied, s'étaient égaillées dans une débandade mémorable. Les chars soviétiques étaient en nombre. Des milliers de soldats rouges gravissaient les coteaux, atteignaient les nœuds de communication. Les Russes étaient grands gagnants.

Pourtant, en fait, ils avaient perdu, puisqu'ils avaient été bloqués. Ils avaient eu affaire à un commandement allemand incomparable comme toujours, comme toujours absolument maître de lui, n'ayant pas un geste précipité, pas un instant de lassitude, malgré la petitesse de ses moyens.

A l'État-Major du général Wagner, nul ne dormait depuis une semaine. Les camions de commandement étaient rangés sous des sapins. L'ennemi était à un demi-kilomètre. Les volées de fusées des s'abattaient partout autour du P.C.

Les camions restèrent là.

Le général resta là.

Et, finalement, la victoire resta là, dans les mains du plus intelligent et du plus tenace.

[375]

*
* *

Les effectifs allemands étaient numériquement faibles, mais d'une très haute qualité.

Les unités d'infanterie, devenues squelettiques, étaient dispersées comme nous, en butte comme nous à des assauts insensés.

Un matériel lourd, admirablement servi, nous secondait.

Panzers et Panzerspewagen (camions blindés de reconnaissance) avaient été au combat nuit et jour durant toute la semaine, courant à l'est, revenant au nord-ouest, sans cesse au contact, par petits groupes de quatre ou de six, contre quinze ou vingt adversaires.

La moitié du matériel blindé allemand avait été détruit, ou mis hors de combat, à force de rouler par monts et par vaux. Mais l'autre moitié ne laissait pas un instant de répit à l'adversaire, moins prudent, moins habile, et dont les pertes avaient été énormes : le champ de bataille de Dorpat était jalonné de carcasses noircies de chars soviétiques.

Les unités blindées de l'ennemi étaient complètement disloquées et désorganisées : cela fut pour beaucoup dans l'échec des Russes.

Nos tourlourous, qui n'en avaient pas encore assez, adoraient grimper sur les chars allemands, pousser à travers les positions soviétiques et tout exterminer à coups de grenades.

Hommes prudents des panzers du Reich et fantassins wallons, débordants de dynamisme, formaient des équipes d'une merveilleuse camaraderie. Les Allemands savaient tous que les Wallons étaient les plus ardents Volontaires du front de l'Est. Ils s'expliquaient entre eux avec des mimiques cocasses, discutaient longuement de et de Ils jargonnaient parfaitement, en utilisant un invraisemblable volapuk russogermanique, nouvel espéranto du front de l'Est.

Chaque combat renforçait cette fraternelle amitié.

*
* *

Pendant que chaque kilomètre du front de Dorpat résistait, des forces allemandes assez considérables avaient pu arrive du nord.

[376]
Nous eumes à prolonger encore notre lutte pendant une semaine. Alors la contre-offensive fut au point, nous dépassa : les troupes fraîches enfoncèrent les Russes, les rejetèrent en quelques jours jusqu'à la rivière Embach. Elles obligèrent les bandes des Soviets à repasser l'eau en pleine bousculade.

Malgré leurs succès initiaux, les Rouges avaient bel et bien perdu la bataille de Dorpat. Plus tard, les Allemands évacueraient l'Esthonie sur l'ordre de Hitler, désireux de regrouper des forces démesurément dispersées. Mais ils se retireraient à leur aise, en mettant un mois pour réembarquer divisions et armes lourdes à destination du front du Reich et du front de Lithuanie.

Le Kampfgruppe Wagner laissa la place aux nouvelles unités. Elle avait rempli glorieusement sa mission et sauvé l'Esthonie au moment ou la chute brusque de celle-ci — entraînant la capitulation des troupes et la perte du matériel — eut constitué pour l'armée allemânde un revers accablant.

*
* *

Il ne restait plus grand'chose, hélas, de nos ardentes Compagnies du début d'aout.

En regardant pour la dernière fois le plateau de Dorpat, ses sapins bas, ses champs qui grisaillaient, la ville aux clochers brisés qui fumaient encore, je ne voyais plus à mes côtés qu'une poignée de camarades : j'avais perdu, en tués et en blessés évacués dans les hôpitaux, quatre-vingts pour cent de mes soldats, sans parler des nombreux blessés légers qui avaient refusé d'être emmenés à l'arrière. En fait, en quelques semaines, nonane-cinq pour cent de nos hommes avaient été atteints par la mitraille ennemie.

Leur courage avait couvert d'honneur notre nom. Le général-colonel Steiner, qui pendant ces semaines épiques les avait cités trois fois à l'ordre du jour du Corps d'Armée, leur avait décerné près de deux cents Croix de Fer. Il voulut remettre lui-même les décorations à la troupe. Il termina sa harangue par cette déclaration lapidaire : C'était un peu beaucoup.

[377] Mais, à quatre cent cinquante, nos volontaires avaient fait une fameuse besogne.

Ils n'en tiraient pas vanité.

C'était la tradition.

Ils avaient fait ce qu'avaient fait les Wallons du Donetz, de Kharkov, du Don, du Caucase, de Tcherkassy.

Déjà ils oubliaient leurs misères et leur gloire, gaminaient, s'amusaient comme des enfants en demandant au général Steiner s'il connaissait les noms des deux derniers soldats qu'il venait de décorer. L'un s'appelait Rommel : les aïeux du maréchal allemand étaient originaires de nos grands Pays-Bas ; leur tombeau, avec leurs armes au Lion de Flandre, existe encore à Bruges. L'autre décoré s'appelait Montgomery, comme le maréchal anglais. C'étaient les deux célébrités de l'heure à la Légion : Rommel et Montgomery, Volontaires wallons, recevant, côte à côte, au front de l'Est, la Croix de Fer de deuxième classe.

*
* *

Nos soldats redescendirent vers Reval.

Les journaux d'Esthonie étaient remplis de leurs exploits. On les combla de bouteilles de champagne, qu'ils cuvèrent joyeusement sur le bateau qui les ramenait aux rivages du Reich.

Quant à moi, j'étais appelé chez Hitler pour recevoir de ses mains les ainsi que la plus haute décoration de l'infanterie, l'Insigne en or du combat rapproché, accordé aux détenteurs de cinquante attestations personnelles de combats rapprochés, dument et officiellement établies.

Je montai, près de Toïla, dans un petit . Je vis, ultime adieu, briller dans l'aube la falaise blanche et les eaux bleu pâle du golfe de Finlande. Sous l'appareil minuscule glissaient les pinèdes infinies et tristes, les boulaies aux flammes d'argent, les genêtières, les gros menhirs et les burons, perdus dans la campagne verte et rousse, les ardoises de bois de quelques métairies solitaires... Parfois, une grande tache brune et une carcasse métallique rappelaient la présence harcelante des chasseurs ennemis. L'avion rampait, franchissait les petites collines en sautant comme un lévrier.

[378]

Puis ce fut Riga, l'appareil du Fuhrer, la courbe au-delà des côtes de la Lithuanie presque entièrement occupée par les Soviets et, enfin, l'aérodrome du grand quartier général.

Nos morts restaient là-bas, au bout des pays Baltes, pour dire à jamais que, dans la lutte tragique que l'Europe menait pour sa vie, les fils de notre peuple avaient fait tout leur devoir, sans rien demander et sans rien attendre ...

Nous n'avions pas de terre à gagner, pas d'intérêts matériels à assurer là-bas. Nous étions incompris par beaucoup, mais résolus et heureux.

Nous savions qu'un idéal pur et brulant est un bien merveilleux, pour lequel un homme jeune, au cœur fort, doit savoir vibrer, lutter et mourir.

VIII

LA SOUPAPE DES ARDENNES

Pendant que se déroulait la bataille d'Esthonie, en aout et septembre 1944, tout le^front de l'Ouest s'était effondré. Nous écoutions, à nos petits postes de campagne, les bulletins radiodiffusés : bataille de la Seine, prise de Paris, ruée des blindés américains vers la Somme et vers Reims... Puis la Belgique avait été atteinte : Tournai, Mons, Bruxelles.

Chacun de nos soldats pensait à son foyer. Qu'étaient devenues, là-bas, nos familles ?...

Puis Liège fut dépassée. Quand j'arrivai chez le Fuhrer, les Alliés se rassemblaient en Hollande, en Alsace-Lorraine et devant Aix-la-Chapelle.

Je trouvai, pourtant, tout le monde épanoui. Himmler plaisantait à table, s'intéressait à trente-six questions de détail pendant les dix minutes, exactement, que lui prenait l'absorption d'un plat spartiate et de quelques bretzels, arrosés d'un verre d'eau vidé d'un trait.

Le lieutenant du Fuhrer, Martin Bormann, rond, potelé, la graisse pâle, discutait bruyamment avec le général des SS Sepp Dietrich, arrivé en vol plané du front de l'Ouest. Planté sur ses jambes largement écartées, le visage cuivré comme une bassinoire, Sepp s'étendait longuement sur la puissance de l'aviation anglo-américaine et sur les ravages des . Mais il n'était pas spécialement inquiet. Il donnait à chacun de grandes bourrades, buvait du cognac chaque fois

[380] qu'il respirait et regagnait sa chambrette à cinq heures du matin, soutenu vigoureusement par quatre géants de la garde.

Himmler préparait une dizaine de nouvelles Divisions des Waffen SS. Il me confia le commandement de la Division *Wallonie* — la vingt-huitième SS Division — dans laquelle seraient

intégrés, outre notre Brigade de choc, les milliers de Rexistes qui avaient fui l'occupation et qui erraient à travers le Reich.

En général, l'entourage de Hitler convenait que le repli de l'Ouest avait été dur. Mais un sursaut se préparait, dans le secret et le silence.

Le soir, Himmler se retirait pour mener son interminable travail nocturne et recevoir les quinze, les vingt personnes qui attendaient, parfois jusqu'au matin, leur tour d'audience. Alors les officiers supérieurs m'entretenaient à mi-voix des surprises que réserveraient les armes nouvelles. Ils s'en tenaient à des affirmations.

L'atmosphère était à la foi.

*
*   *

Je fus tout particulièrement surpris en voyant comment, depuis six mois, Hitler avait repris une vigueur nouvelle. Son pas était paisible, assuré, son visage reposé, d'une étonnante fraîcheur. Depuis la guerre, il avait grisonné beaucoup. Son dos s'était courbé. Mais tout son être rayonnait de vie, d'une vie mesurée, disciplinée.

Il me décora. Puis il me guida vers une petite table ronde.

Il donnait l'impression que nul souci lancinant ou urgent ne l'agitait. Pas un mot désabusé ne laissait sous-entendre qu'il doutait le moins du monde des possibilités d'un redressement final.

Rapidement, il délaissa les considérations militaires et passa à la question du libéralisme bourgeois. Il m'expliqua avec une merveilleuse lucidité pourquoi la chute de celui-ci était inéluctable.

Son œil brillait de bonne humeur. Il se lança avec passion dans un débat sur l'avenir du socialisme. Son visage, admirablement soigné, frémissait. Ses mains fines et parfaites avaient des gestes élémentaires mais ardents, compagnes vivantes de l'orateur.

[381]

Cette discussion me donna confiance, Si Hitler était hanté par les problèmes sociaux au point que, pendant toute une heure d'après-midi, il les vivait et les exposait avec une telle netteté, c'est qu'il avait de sérieux apaisements pour le reste.

Pourtant, cette semaine-là, une division aéroportée de Churchill tentait de prendre pied en Hollande, près d'Arnhem...

Au moment du départ, comme s'il eut voulu graver à jamais dans mon cœur un souvenir plus personnel, Hitler revint me prendre la main dans ses deux mains : j'avais un fils, me dit-il lentement, affectueusement, je voudrais qu'il fut comme vous...

Je scrutai ses yeux clairs, si sensibles, à la flamme simple et rayonnante. Il s'en alla sous les sapins, par un chemin semé de brindilles. Longtemps, je le suivis du regard...

Coup de théâtre

Dans les villages plats et boueux du Hanovre, on avait installé tant bien que mal les milliers de réfugiés belges qui avaient fui devant les blindés anglo-américains.

J'avais obtenu que ma nouvelle division fît son entraînement dans cette province du Reich afin que chacun de mes soldats put donner, en dehors du service, un maximum de réconfort à sa famille en exil.

Soudain, ce fut le coup de théâtre.

Je venais de prendre la parole à la clôture du congrès de la Presse européenne à Vienne. J'avais rencontré longuement, huit jours plus tôt, le ministre von Ribbentrop qui, particulièrement cordial, m'avait confié, d'un ton mystérieux:

J'avais cru à une boutade. Car nulle apparence ne permettait de penser à une modification prochaine de la situation. Je me souvenais, certes, de ce qu'on m'avait expliqué, deux mois plus tôt, dans l'entourage du Fuhrer. Mais l'hiver était là. Il neigeait. On approchait des fêtes de Noël. Que pouvait-il bien arriver de neuf ?

Au retour de Vienne, je descendis à l'hôtel Adlon, à Berlin.

Je croisai le soir, en sortant de table, un haut fonctionnaire des Affaires étrangères. Il était radieux.

[382]

— Vous ne savez pas ? me dit-il. Nous sommes en pleine offensive !
— Offensive ? Ou cela, une offensive ?
— Mais chez vous ! En Belgique ! Nos troupes sont déjà au milieu des Ardennes !

*
* *

Le lendemain, les cercles officiels de Berlin étaient dans une extraordinaire effervescence. On donnait des précisions incroyables : Liège était prise ! Huit mille nouveaux avions allemands étaient à l'attaque !

On m'apporta un télégramme de Himmler : c'était l'ordre de partir à l'instant même pour la Belgique, avec ma division. Nous passions sous le commandement tactique du général Mödel, qui dirigeait l'offensive, et du général des Waffen SS Sepp Dietrich, qui commandait un groupe d'Armées.

Il était formellement interdit de nous engager dans des combats sur notre territoire. Nous partions pour que soient évitées les erreurs de l'occupation allemande de 1940 à 1944 : ce seraient des Wallons et des Flamands qui réorganiseraient la Belgique.

Je roulai en voiture toute la nuit. Des camions, venus de Hanovre, chargèrent, le matin, un premier détachement de soldats qui devaient m'accompagner, sans désemparer, vers la frontière, Le reste de la Division suivrait par trains rapides.

Nos réfugiés accouraient sur le pas des portes, pleuraient de bonheur à la pensée de retourner bientôt dans leur pays...

Pauvres gens, dans quelles conditions, six mois plus tard, allaient-ils le retrouver !

A l'aube, nous traversâmes Cologne.

Noël en Belgique

Cologne, au mois de décembre 1944, n'était plus qu'un champ de ruines.

Je rencontrai le gauleiter Grohée au fond d'un bunker construit à la sortie des faubourgs, dans un parc dont les arbres étaient ravagés, saccagés, hachés en mille débris.

[383]

L'optimisme dans ces souterrains était moins vif qu'à Berlin, à la Wilhelmstrasse.

— Les Anglo-Américains ?... Mais ils sont à trente-deux kilomètres d'ici !

Et c'était exact ! La poche alliée d'Aix-la-Chapelle s'étendait jusqu'à quelques lieues à l'ouest du Rhin. Le gauleiter s'en tenait au réel. Un nouveau coup de boutoir dans son secteur, et les blindés yankees pourraient parfaitement se trouver le jour même devant son petit escalier de béton !

Chacun place au seuil de son logis le seuil du monde.

Néanmoins, si les jeeps des Alliés, le 24 décembre 1944, se trouvaient à trente minutes au nord-ouest de la cathédrale de Cologne, il était non moins indiscutable qu'au même moment, à l'ouest et au sud-ouest de la Rhénanie, Anglais et Américains se précipitaient à étripe-cheval dans la direction de la Meuse et de la Semois.

Le Gauleiter nous indiqua ou se trouvait, presque en bordùre de la frontière belge, le poste de commandement de Sepp Dietrich. Le cœur battant, nous nous mîmes en marche.

Le soleil n'apparaissait que par brèves échappées. Nous entendions ronronner les Tipfliegers anglais, mais, à l'abri du ciel bouché, nous pumes plonger rapidement vers le sud-ouest.

Nous abordâmes les collines de l'Eifel. La route se glissait au fond d'une vallée ravissante. Les bourgs, avec leurs vieilles maisons, le long du ruisseau, leur enceinte moyenâgeuse, les portes massives, les tours de guet, étaient encore relativement intacts. Les petites places publiques,

contractées entre les maisonnettes à encorbellement, aux enseignes à longues volutes dorées, étaient ennoblies par des hôtels de ville aux arcades trapues, aux larges pierres taillées.

Au creux des vallons luisaient les toits violets et les clochers bleus qui annonçaient le schiste et l'ardoise. La neige était pure et brillait dans les champs. Chaque coteau qui dominait la route était coiffé de batteries de Flak, très puissantes.

Nous étions favorablement impressionnés : les colonnes de camions avançaient sans peine. A quatre heures de l'après-midi, nous arrivâmes chez Sepp Dietrich. Il revenait d'inspection.

[384]

Sepp fut loin de me confirmer les fausses nouvelles éblouissantes qui couraient, comme des feux follets, à travers Berlin. Liège n'était pas reprise du tout. Mais les blindés allemands avaient atteint Libramont et Saint-Hubert. Ils avaient conquis La Roche et Marche. Bien au-delà de ces villes, ayant débordé les Ardennes, ils se trouvaient à quelques kilomètres de Namur et de Dinant. En trois jours, le massif ardennais avait été entièrement franchi. L'Ourthe avait été traversée sans coup férir. Le rush vers la Meuse avait été aussi prompt qu'au mois de mai 1940.

*
* *

Je dormis dans une maison glacée, au-dessus de laquelle passaient constamment, avec un ululement sinistre, les longues comètes à queue rouge des V allemandes.

Il avait gelé très fort.

J'assistai, à dix heures du matin, à la messe de Noël. Nous sortîmes, tous mêlés, vieux paysans, moutards au nez rouge, soldats rêveurs. Nous eumes juste le temps de nous jêter dans la neige. Des chasseurs anglo-américains tournaient autour du clocher. Les bombardiers striaient l'air glacé de leurs longues traînées blanches qui se croisaient comme des pistes de ski. Des bombes s'abattaient sur les humbles chaumières campagnardes, broyant les familles. Des fermes brulaient. On dégageait des femmes, des fillettes, jaunes de plâtras, ruisselantes de sang poussiéreux.

La contre-attaque alliée venait de commencer. Non sur la terre, mais dans le ciel, dans une lumière cristalline. Pendant dix jours, nous allions connaître le même soleil royal, de l'aube à la nuit. Et encore les nuits étaient-elles fabuleusement limpides, détachant dans les vallons chaque mur, chaque chaumière, cubes clairs aux arêtes nettes, aussi blancs que du linge frais séchant dans les prés.

Ce soleil allait être plus meurtrier pour les Allemands que deux mille chars montant à la contre-offensive. Grâce à lui, les milliers d'avions alliés purent broyer systématiquement les routes, les villages, les carrefours, et la Flak qui tentait de leur barrer le ciel.

[385]

*
* *

Le P.C. de Sepp Dietrich se transporta, le jour de la Noël, entre Malmédy et Saint-Vith. Nous nous mîmes en route, nous aussi. Quelques heures seulement s'étaient passées depuis que le soleil s'était levé. Et déjà les dégâts étaient incalculables.

Certes, la plupart des bombes tombaient à côté des objectifs, creusaient sans résultat d'énormes cratères gris dans la neige des champs, abattaient des files de sapins. Néanmoins, il tombait tant de bombes qu'il en arrivait tout de même des centaines aux bonnes places. Des autos flambaient. Des trous béants avaient arraché la route en corniche. Des maisons étaient pliées comme des accordéons et barraient complètement le chemin.

Ces bombardements avaient été prévus. Des troupeaux de prisonniers russes et italiens avaient été échelonnés à tous les points critiques. Ils dégageaient promptement les décombres, bouchaient les excavations. Mais il fallait du temps. Les colonnes de véhicules s'immobilisaient. Des Tipflieger piquaient sur elles, mettaient en feu de nombreux camions, ce qui ajoutait encore aux difficultés.

Dès ce jour-là, on put se rendre compte que les transports ne s'effectueraient pas sans peine.

J'utilisais une grosse voiture de commandement . Elle était particulièrement puissante, grimpait comme un char à travers tout, mais elle buvait ses soixante-dix litres d'essence aux cent kilomètres.

J'avais perdu cinq minutes en palabres pour obtenir un bidon de carburant, à un relais. Ce bidon me sauva la vie. Sans lui, je me fusse trouvé dans Saint-Vith juste au moment ou la ville sauta en l'air.

J'étais encore à environ trois cents mètres de cette jolie bourgade. Je débouchais du bois et descendais la grande côte en lacets, lorsque je vis les escadrilles alliées occuper au-dessus de nous l'espace aérien.

Il pouvait être quatre heures et demie du soir.

Ce fut un spectacle de fin du monde.

Une fusée avait à peine été tirée que, tout d'un coup, une rue entière monta dans le ciel. Pas une maison. Pas des gerbes de débris.

[386] Mais toute la rue, toute droite ! Elle s'éleva, d'un bloc, à dix mètres de hauteur, puis elle retomba dans un tumulte terrible.

Pendant vingt minutes, les escadrilles se succédèrent. Des hommes, petits points bleus dans la neige, galopaient au loin à travers les champs. Puis le grand ronronnement tourna, s'éloigna vers le soleil qui rasait, au ponant, la pointe des sapins...

La ville était exterminée.

On voyait des pieds, des têtes, des bustes de femmes ou de soldats qui émergeaient des poutres enchevêtrées. Des rues étaient au ras du sol comme des files de cartes, couchées d'une chiquenaude.

Nous parvînmes à scier quelques gros arbres tombés en travers de la chaussée, à hauteur des premières maisons. Bientôt nos efforts se révélèrent vains. Tout était effondré, malaxé. Le passage était impossible, pour qui que ce fut. Ma voiture tout terrain dut y renoncer comme les autres.

Ces vingt minutes avaient fait des ravages tels que la localité de Saint-Vith resterait infranchissable durant toute l'offensive.

*

* *

Nous essayâmes de contourner, par les champs, ces ruines apocalyptiques. Mon auto enfonçait les clôtures, ahanait dans la neige. J'aboutis à une tranchée à la crête ouest de Saint-Vith. Une file de jeunes Américains y étaient morts. Ils étaient encore exactement alignés. Ils avaient conservé leur beau teint de brique de garçons bien nourris et hâlés par le grand air. Ils avaient été fauchés par des rafales de chars. Deux d'entre eux avaient eu la face aplatie comme une enveloppe. Mais ces visages privés de relief avaient conservé une noblesse impressionnante.

Dans la tranchée, il n'y avait pas un vide. Chacun de ces garçons était resté sans faiblesse à son poste, malgré la vague de cinquante ou de cent chars qui était montée vers eux et dont on suivait exactement la trace des chenilles dans la neige épaisse...

Nous voulions atteindre la sortie nord de Saint-Vith et nous engager sur la route de Malmédy. Mais toutes les issues étaient impraticables.

[387] Les Feldgendarmes étaient débordés, ne connaissaient aucune voie secondaire par où détourner les colonnes bloquées. Nous passâmes la nuit à emprunter des chemins de forêts, encombrés de camions à l'abri, qui condamnaient interminablement la circulation.

A l'aube seulement nous arrivâmes, à environ huit kilomètres de Saint-Vith, dans un hameau perdu au fond d'un vallon. La petite église, construite sur une butte, était bordée de simples tombes paysannes que surmontaient de beaux christs bleus, sculptés dans l'ardoise.

Le front nord était proche. Nous entendions l'artillerie tonner avec violence. La nuit, des pièces américaines venaient tirer à la lisière du bois.

Sepp Dietrich habitait une maison blanche, toute seule en haut du bourg. J'y connus le maréchal Model. C'était un petit homme vif, courtaud, rougeaud, à l'œil guilleret. Son courage était légendaire. Il se suicida en 1945 pour ne pas survivre à la défaite de sa patrie.

La résistance nord, de Malmédy à Montjoie, se montrait coriace. Le fameux colonel Skorzeny, qui avait libéré et enlevé en avion Mussolini en septembre 1943, avait essayé de pénétrer dans Malmédy par surprise, avec quelques centaines d'hommes de main qu'il avait spécialement formés pour des coups durs. Il avait perdu un grand nombre de ses soldats dans cette bagarre, n'avait pas

obtenu de résultat valable et avait été blessé. Une écorchure lui rayait le front. Un œil formidablement poché donnait une allure plus macabre encore à son visage en compote, couturé de balafres.

*
* *

Les V1 passaient, inlassables, le jour et la nuit, hurlantes, promenant leur longue queue de feu rose. L'une d'elles, prise de folie, tourna deux fois au-dessus du village, puis, dégoutée, piqua du nez dans un champ voisin.

Sur les cartes, la situation n'avait pas beaucoup évolué depuis trois jours. C'étaient toujours les mêmes noms : Bastogne, Saint- Hubert, Marche, Dinant, Ciney.

[388]

Le plan allemand avait de l'envergure : il eut pu, du moins pour quelques mois, bouleverser considérablement la situation à l'ouest.

La manœuvre était triple. Elle n'avait pas comme seule fin de courir à la Meuse ou à la mer du Nord. Cela, c'était une des opérations prévues. Une deuxième opération visait à prendre à revers et à encercler les forces alliées qui se trouvaient concentrées à l'est de Liège, dans la tête de pont d'Aix-la-Chapelle. Ce serait le travail des forces de Sepp Dietrich, alignées au nord des Ardennes. Une troisième opération consisterait à réduire l'armée alliée d'Alsace. Là aussi, le front allemand était prêt pour l'assaut. Himmler en personne se trouvait au Rhin, attendant la réussite de la percée à Liège et à Sedan pour rééditer la manœuvre de 1940 à la ligne Maginot.

La poussée vers Liège (opération numéro deux) n'avait pas connu, les premiers jours, de succès décisif. La route Liège-Aix-la-Chapelle avait résisté.

Aussi les forces de Sepp Dietrich allaient-elles répéter l'opération plus en amont de la Meuse. Le fleuve devrait être franchi à Huy, Après cela seulement se déroulerait la véritable bataille qui couperait de leurs arrières les deux cent mille Anglo-Américains de la région d'Aix-la-Chapelle et les encerclerait, avec leur matériel.

Sepp Dietrich me montra sur sa carte l'espace Tongres-Saint-Trond au nord-ouest de Liège : Puis, l'œil traversé d'éclairs, il posa son gros pouce sous le nom d'Aix-la-Chapelle, la ville sainte de l'Empire :

Le soir même, les Divisions de choc des Waffen SS glissèrent vers le nord-ouest, s'échelonnèrent à la hauteur de Barvaux et de Lierneux. Le P.C. de Sepp Dietrich s'installa au moulin d'une bourgade située sur une route secondaire, entre Houffalize et La Roche.

*
* *

Nous assistions au match en spectateurs frémissants.

Nous traversâmes nos beaux villages ardennais aux fermes toutes blanches, sur les murs desquelles on lisait encore les hautes lettres

[389] *Rex* que nous avions peintes aux jours vibrants de nos grands combats politiques.

Nous descendîmes jusqu'au village de Steinbach, à quelques kilomètres au nord-est d'Houffalize. Il y avait là un vieux château glacial et désert. Nous y arrêtâmes notre petite colonne. Les paysans ardennais sortirent de leurs maisons, vinrent nous accueillir avec une bonhomie touchante. Chacun évoquait le souvenir de mes grands-parents qui avaient vécu dans cette région, ou rappelait les meetings que j'avais donnés. Ils nous emmenèrent manger dans leurs fermes basses, éclairées par de vieilles lampes à pétrole. Les pommes de terre au lard fumaient dans les belles assiettes à fleurs, comme dans nos repas d'enfance.

Ces durs et nobles visages, modelés par le labeur des champs, c'étaient les visages aimés des gens de chez nous... Nous respirions. Nos âmes rayonnaient. Dans les fermes chaudes, pleines d'ombres, près du feu de bois qui chantait autour des hâtriers, nous nous livrions à la douceur d'avoir retrouvé notre terre et les hommes de notre peuple...

Les routes perdues

Le prodigieux soleil continuait à déverser ses lumières d'or sur les vallons blancs, sur les grands bois roux, violets et bleus qui grimpaient au flanc des coteaux. L'aviation alliée, avec une violence sans cesse accrue, venait pilonner chaque chemin de campagne, chaque carrefour étroit.

Les bombardiers évoluaient par centaines, miroitant comme des chevesnes.

L'armée allemande avait réussi une percée sensationnelle. Mais elle ne s'était emparée d'aucune des deux voies principales de communication au nord et au sud : la route d'Aix-la-Chapelle à Liège et la route de Trêves à Arlon.

Les neuf cents blindés et les trois cent mille hommes qui prenaient part à l'offensive allemande s'étaient rués droit devant eux par des voies secondaires, assez lentes au trafic. Ces routes avaient été arrachées par les chaînes des chars, puis recouvertes par des neiges très

[390] épaisses. Les traversées dans les petits villages étaient ingrates : il y avait des coudes nombreux, entre des maisonnettes collées quasiment l'une sur l'autre. Des milliers de bombes s'abattirent sur ces chemins, les crevant cent fois, les démolissant à chaque corniche.

Puis les villages et les adorables petites villes ardennaises sautèrent.

Houffalize, qui était resté absolument intact, au fond de sa vallée abrupte, entre ses grands rochers sévères, près de sa rivière chantante, fut, à deux reprises, accablé et broyé. Après le premier raid, on pouvait encore emprunter la rue principale. Les maisons étaient béantes, mais des pistes avaient été dégagées assez rapidement à travers les ruines. L'aviation alliée revint, un autre matin, et le carnage fut total. La route qui descendait de l'est en faisant une courbe, très haut au-dessus de la vallée, fut enlevée au rocher. Elle pendait sur le précipice.

Au creux du vallon, une maisonnette isolée, entourée d'entonnoirs fabuleux, avait le toit recouvert de terre comme un jardin. Les sapins étaient devenus gris et sales. Houffalize était laminé. Le franchissement n'en était plus possible.

A La Roche, les troupes américaines en fuite avaient laissé le pont intact ; les avions alliés vinrent, par la suite, réparer ce petit oubli. Ils convertirent, à coups de bombes, la ravissante cité en un monstrueux amas de ruines, sous lesquelles gisaient des monceaux de civils morts.

L'Ardenne fut aplatie en quelques jours. Pas une localité de passage, pas un carrefour n'échappèrent.

C'était une façon terrible de mener la guerre, aux dépens des femmes et des enfants, broyés dans les caves. Mais le moyen, employé sans ménagement aucun par les Anglo-Américains, se révéla rapidement décisif : au bout d'une semaine, toutes les routes utilisées par les colonnes du Reich étaient devenues quasiment impraticables.

Il fallut aventurer les immenses colonnes de ravitaillement, de munitions, d'essence, à travers des chemins de bucherons, chemins étroits ou les camions dérapaient dans la neige, provoquant des embouteillages sans fin.

En une nuit, les colonnes avançaient de cinq ou de six kilomètres.

La bataille des Ardennes fut perdue par les Allemands non point aux approches de la Meuse ou à Bastogne, mais dans ces sapinières

[391] et ces hêtraies ou des milliers de véhicules s'immobilisèrent durablement le long de chemins impossibles, perchés dangereusement au sommet de talus de schiste ou taillés au flanc de pentes glissantes.

Une armée ne peut triompher que lorsque le matériel, les vivres, les munitions et le carburant suivent rapidement et régulièrement.

*
* *

Un premier échec illustra, dès le début, cette vérité élémentaire. Les blindés qui avaient foncé vers Dinant et qui eussent pu facilement conquérir la ville durent stopper au village de Celles, à huit kilomètres de la Meuse, non point, comme on l'a dit ridiculement, parce qu'une mégère à lunettes les arrêta, mais parce qu'ils étaient complètement à court d'essence. Les équipages allemands attendirent

deux jours. Leurs appareils de radio lancèrent vainement appel sur appel. Pas une goutte de carburant n'arriva. Ils durent, pour finir, incendier leurs magnifiques panzers.

Chaque jour, le problème s'aggrava.

Il eut fallu profiter de la surprise, foncer comme l'avait fait Rommel en 1940. Le fruit était mur. Les arrières des Alliés étaient vides, Aucun barrage n'existait, une fois dépassées les Ardennes. Les blindés du Reich eussent pris Sedan et Charleroi en quarante-huit heures.

Mais l'essence ne parvint pas à suivre, alors qu'elle surabondait à la frontière : non loin de Saint-Vith se trouvaient des dépôts de plusieurs millions de litres ! Les divisions parties en flèche et complètement victorieuses se trouvèrent isolées et privées de carburant parce qu'un soleil éblouissant inonda l'Ardenne du matin au soir, pendant dix jours, permettant à une fantastique flotte de bombardiers américains de broyer irrémédiablement tous les nœuds de communication.

Pour déguignonner, il eut suffi aux Allemands, commê c'est le cas si souvent dans les Ardennes brumeuses, de dix jours de brouillard. Les vivres, les munitions, les millions de litres d'essence eussent passé.

Mais la chance avait abandonné le Reich. Et un soleil d'aout ne quitta point les paysagês neigeux de décembre...

[392]

*

* *

Même les communications par estafettes et les transports isolés durant le jour étaient devenus virtuellement irréalisables.

A peine était-on sur une route, des Tipflieger piquaient sur le véhicule. Ils rôdaient à deux, suivis de deux autres, puis de deux autres encore qui parachevaient l'ouvrage. Chaque kilomètre de chemin était surveillé. Les routes étaient jalonnées de camions et d'autos brulés. C'était un spectacle effrayant.

Etant, depuis plusieurs jours, sans nouvelles du commandement allemand, je tentai d'atteindre par la route le P.C. du général Dietrich. J'eus à peine le temps de contempler le merveilleux panorama bleu, brun et blanc du plateau des Ardennes. A mi-route entre Houffalize et la Baraque-Fraiture, un Tipflieger fonça sur nous, se jeta presque au ras de nos têtes. Deux balles, grosses comme le pouce, avaient traversé le moteur, une autre m'avait entaillé le casque, une quatrième avait crevé mon dossier, passant exactement entre mes côtes et mon bras gauche. Un camion qui nous croisait avait fait une pirouette folle dans le talus et s'était transformé en une formidable torche.

Nous pumes encore arracher du brasier un soldat à peu près valide. Les autres, écrasés sous le poids de la voiture, grillaient vivants. On voyait leurs cuisses grésiller. Pendant un quart d'heure, les Tipflieger repassèrent sans cesse, avec un acharnement féroce, nous envoyant, chaque fois, à bout portant, des rafales incendiaires. Tout le long des routes, c'était la même chasse à l'homme et au véhicule.

Jours d'attente

Nous passâmes la nuit du Nouvel An parmi nos Ardennais de Steinbach.

Partout, mes soldats étaient de la famille. Les paysans les appelaient par leur prénom. Ils faisaient le hochepot ensemble.

[393]

Ces braves gens ne demandaient qu'une chose : la paix. Qu'on les laissât travailler ! Qu'on ne leur parlât plus de politique ! Etre tranquilles chez eux, à s'occuper de leur famille, de leurs bêtes, de leurs champs ! Ils avaient bien raison et ne faisaient que répéter, dans leur doux langage traînant, la plainte et les désirs des paysans de Virgile.

J'allai manger les gaufres chez eux, au Réveillon. On s'embrassa à minuit, à la bonne franquette, baisers rudes de paysans boucanés et de paysannes à moustaches.

Le cœur me pinçait quand même. Je regardais chanter mes compagnons. Mais je pensais aux neiges dans lesquelles on se battait là-bas, devant Bastogne, le long de l'Ourthe, dans les bois de Lierneux et de Stavelot. Je pensais à l'Ardenne déchiquetée qui brulait dans la nuit blanche et rosê...

Ou ce Nouvel An nous conduiraît-il ?

*
* *

Le lendemain, nous dumes remettre notre château gľacé à un hôpital de campagne qui ne savait plus ou se réfugier et qui vint étendre dans les salles lugubres du manoir les blessés qui affluaient du secteur de Bastogne. Nous émigrâmes à trois kilomètres de là, dans un village cossu nommé Limerlé.

Théoriquement, j'eusse du prendre en main la réorganiŝation administrative de ces régions. Le commandant en chef des opérations militaires, le maréchal Mödel, venait de me transmettre officiellement, par écrit, le pouvoir politique complet dans le territoire belge reconquis sur les Alliés.

Mais, partout, les autorités civiles avaient fui. Les curés avaient fait de même. Terrorisés par les bombardements anglo-américains, les familles vivaient comme elles le pouvaient, depuis le début de janvier, terrées au fond des caves, le plus souvent. Ce n'était pas le moment de lancer des décrets et de réformer la Constitution !

Je me contentai de donner aux habitants de Limerlé et de Steinbach le réconfort de la messe : notre aumônier SS, un saint Trappiste de l'abbaye de Forges-lez-Chimay, le R.P. Stockmans, nous avait accompagnés. Et, malgré les Tipflieger, les cloches des églises

[394] villageoises carillonnèrent pour rassembler civils et soldats dans le même amour, au pied de l'autel du Dieu de la paix et de la miséricorde.

*
* *

J'avais envoyé dans diverses directions des agents de liaison pour se renseigner sur la situation des communes, délivrer nos compatriotes emprisonnés, rassembler des collections du *Moniteur* et des journaux.

Les récits de nos camarades libérés nous glaçaient le sang. Ils nous décrivaient le traitement sauvage qu'on avait fait subir, à travers toute la Belgique, au nom de la , à des milliers d'hommes et de femmes incarcérés dans des conditions abominables, bafoués, bourrés, torturés, accablés d'ignominies, parfois même assassinés, parce qu'ils avaient professé des idées politiques différentes de celles des de septembre 1944.

Les journaux de Bruxelles, de Liège et d'Arlon, que nos émissaires nous rapportaient, n'étaient que de haineux et furieux appels aux instincts bestiaux des foules. Ils livraient en pâture à leurs lecteurs des listes interminables de braves gens enfermés dans les cachots des politiciens vainqueurs pour avoir seulement, de près ou de loin, partagé jadis nos opinions ou avoir été abonnés à nos journaux. Pêle-mêle, au nombre d'environ cent mille, on les avait enfournés dans les prisons, dans les casernes, livrés aux violences hurlantes d'argousins forcenés. Près d'un demi-million de Belges avaient été mis au ban de la nation.

Le spectacle le plus émouvant qu'il nous fut donné de voir alors fut l'arrivée d'une quinzaine de tout jeunes gamins échappés du pnitencier de la ville de Saint-Hubert.

Cette maison de correction pour criminels et pour tarés précoces possédait, dans toutes les Ardennes, une réputation sinistre. C'est là pourtant qu'on avait commis l'infamie d'enfermer un certain nombre d'enfants de familles rexistes. Le père, la mère avaient été jetés en prison. Les enfants avaient été arrachés au milieu familial, traités en enfants mentalement tarés et mêlés aux jeunes anormaux que rongeaient les pires vices !

[395]

Non seulement le fait d'avoir des idées politiques différentes de celles des détenteurs du pouvoir était devenu un crime qui se payait par la persécution et par la mort, mais les jeunes filles et les femmes étaient emprisonnées par troupeaux, tondues, crossées et souvent violées ; mais les mères de

familles nombreuses étaient arrachées à leurs enfants et enfournées sauvagement dans des geôles ; mais les vieillards étaient jetés dans les cachots pour crime de paternité et y périssaient de misère et de douleur ; mais les petits eux-mêmes payaient de la façon la plus inique !

On se vengeait sur les familles, en essayant de salir, de corrompre, de vicier des enfants qui ignoraient tout de la politique !

Tout cela, bien entendu, au nom du Droit et de la Civilisation !

Nous eussions pu nous révolter contre ces traitements ignobles et faire expier ces crimes qui criaient vengeance.

Nous le jurons devant Dieu : nous avons été au-dessus de la colère. Nous n'avons pas fait couler une seule goutte de sang pendant ces semaines ou, pourtant, l'indignation soulevait nos âmes. Tout ce que des brochuriers ont pu raconter, depuis lors, sur de prétendues exécutions opérées dans les Ardennes belges par nous, ou avec notre accord, relève du complot policier et de la plus répugnante calomnie. Nous étions les témoins des souffrances de nos compatriotes, accablés sous les bombardements alliés et entourés par le combat. Nous ne voulions pas ajouter à tant d'infortune.

Nous savions aussi que rien de grand ne se bâtit sur la vengeance. Nous voulions réconcilier les divers éléments de notre peuple, apaiser les fureurs au lieu de les prolonger par des représailles sanglantes. Pas un seul d'entre nous ne viola ces consignes de fraternité.

Un matin...

L'essentiel, pour les Allemands, à la fin de décembre 1944, était de couper, d'enserrer promptement et de broyer le potentiel militaire des Alliés au front de l'Ouest. Cette bataille d'anéantissement échappa au Commandement allemand au bout d'une semaine.

[396]

Soixante heures avaient suffi aux troupes motorisées du Reich pour réaliser une éblouissante percée à travers tout le massif ardennais : la grande ligne de chemin de fer Luxembourg-Bruxelles avait été atteinte à Jemelle ; face à l'ouest, les forêts et les montagnes avaient été franchies de bout en bout : les divisions allemandes avaient débouché dans les vastes plaines du Condroz et de la Famenne.

La débandade alliée battait toujours son plein au bout de trois jours. Si les Allemands avaient pu réalimenter en carburant et en munitions leurs panzers et leurs divisions portées, ils eussent aisément poursuivi leur avantage, à fond de train.

Même en cette fin d'année 1944, ces divisions étaient remarquablement équipées.

Certes, il y avait, pour la besogne ordinaire, des unités de remplissage, notamment de grimaçantes troupes de bouche-trous mongols, safranés, vêtus de feldgrau, qui se firent faucher, par troupeaux ahuris, dans les neiges de Bastogne.

Mais les blindés du généralManteuffel, qui s'étaient avancés jusqu'au seuil de Dinant, mais les de Sepp Dietrich, mais les files de camions tout flambant neufs des troupes motorisées étaient encore capables de réussir un raid téméraire et sensationnel.

Il n'y avait, c'est entendu, que neuf cents chars d'assaut en tout. Mais combien en avait Rommel à Abbeville en 1940, à El Alamein en 1942 ? Combien en possédaient les Anglo-Américains en entrant à Bruxelles et à Anvers les 3 et 4 septembre 1944 ?

La surprise des Alliés dans les Ardennes avait été totale. Les routes étaient grandes ouvertes. Cinquante mille hommes portés, fonçant le 26 ou le 27 décembre 1944 sur Namur, sur Andenne et sur Huy, eussent pu s'assurer aussitôt le passage de la Meuse.

C'est précisément à ce moment-là que, sous un soleil à sécher les foins, l'aviation alliée écrasa au sol les possibilités de déplacements massifs et de transport du carburant.

Chaque jour, la difficulté empira.

L'Allemagne perdit l'usage de ses moteurs.

Elle ne parvint même plus à assurer un ravitaillement suffi

sant des troupes lancées à cent cinquante kilomètres en avant de la ligne

[397] Siegfried. La situation de ces Divisions allait, très rapidement, devenir tragique.

*
* *

Si Sepp Dietrich n'avait pu broyer dans son poing de fer la poche du nord, le général Manteuffel n'avait pu davantage déblayer solidement son flanc gauche au sud de Bastogne.

Il eut fallu occuper, sans coup férir, Arlon et Virton, élargir la zone de sécurité.

Là, comme à Malmédy, il y eut quelques milliers d'Alliés têtus qui, avec un courage auquel tout soldat est sensible, firent face au lieu de s'enfuir, à l'exemple de tant d'autres. Ils se laissèrent encercler, tinrent le coup et gagnèrent les jours qu'il fallait.

Cette résistance de Bastogne alourdit toute l'aile gauche de l'offensive du Reich.

Mais, encore une fois, Bastogne comme Malmédy eussent été liquidés assez facilement si les divisions blindées, réapprovisionnées à temps, avaient pu profiter au maximum de la percée initiale, se porter très loin, jeter la confusion, s'emparer des dépôts, détruire les possibilités de regroupement et de contre-attaque. A cause de la situation désastreuse ou le soleil mit les Allemands dès le troisième jour, Malmédy et Bastogne, points de résistance isolés et normalement condamnés, purent jouer un rôle capital.

La vie, au bout de huit jours à peine, se révéla absolument intenable pour le maréchal Mödel. Ses Divisions étaient engagées, au sud-ouest, au fond d'un boyau long de cent cinquante kilomètres qui n'était alimenté que par des routes secondaires, méthodiquement broyées, ou par des pistes de neige embouteillées de façon indescriptible.

Sur les côtés de ce cul-de-sac, très en arrière des troupes allemandes de tête, l'étau anglo-américain Malmédy-Bastogne se fortifiait chaque jour.

Le plan d'une prochaine et double contre-offensive latérale des Alliés était décelable à l'œil nu.

L'issue du duel ne faisait plus de doute.

[398] Les Allemands sont des réalistes : aussitôt le mouvement de repli commença.

*
* *

Il s'accomplit avec la précision méticuleuse et le sang-froid parfait qui caractérisèrent toujours les ordres du Haut Commandement du Reich.

Les Divisions de Waffen SS furent jetées sur les deux flancs, aux points les plus disputés, cependant que, par paliers, les conquérants de la Noël décrochaient méthodiquement de la région mosane, puis de Saint Hubert et de Marche, puis de la vallée de l'Ourthe.

Les forces américaines montant du sud, les forces anglaises descendant du nord se rapprochaient de plus en plus, menaçant sans cesse de sectionner, en plein milieu, le ruban de trois cent mille soldats allemands en retraite, étirés de l'Ourthe à l'Eifel.

Au début de la deuxième semaine de janvier, il n'exista plus entre les deux vagues assaillantes, l'anglaise et l'américaine, qu'un couloir d'une vingtaine de kilomètres de largeur.

Finalement, il ne resta plus qu'une route, une seule, pour assurer le déroulement de la manœuvre allemande.

Nous vivions des jours et des nuits de tension frémissante. Mais l'admiration était le sentiment qui nous dominait, Pas un bataillon ne s'énervait. Les troupes, formées à l'incomparable discipline morale du peuple allemand, acceptaient ce repli avec l'humeur égale qu'elles avaient montrées, quinze jours plus tôt, en dépassant les rives de l'Ourthe. A travers les nuits glaciales, tandis que rugissait de toute part l'artillerie innombrable des Yankees et des Anglais, les milliers de soldats allemands glissaient vers l'est. Des panzers de protection étaient postés, dans l'ombre, à chaque embranchement, comme de gros chiens de garde. Ils haletaient, lançaient à l'arrière leurs langues de feu. Les colonnes avançaient dans la neige, courbées, silencieuses, ordonnées.

C'était fini. On avait essayé. On avait échoué.

Le soldat repartait comme il était venu, vers de nouveaux combats,

[399] Dieu seul savait ou, vers de nouvelles souffrancès, Dieu seul en connaissait la somme... Pas un murmure ne montait.

Le service était le service : *Dienst ist Dienst...*

*
* *

Tandis que le maréchal Mödel avait manoeuvré dans les Ardennes ses excellentes Divisions de la Wehrmacht et des Waffen SS, d'autres divisions, aussi aguerries et aussi bien équipées, avaient vainement attendu, face à l'Alsace, l'ordre de s'élancer à travers l'est du territoire français.

Himmler tenait à ce plan.

Il s'y cramponna jusqu'à la dernière possibilité, même après qu'eut commencé la retraite des Ardennes. Car tout dérangement apporté, même à gros prix, dans les plans de l'adversaire, tout trouble jeté dans l'élaboration de ses projets offensifs présentaient plus que jamais pour le Reich un intérêt incalculable. Gagner un répit de deux mois, de trois mois, permettrait peut-être encore de fabriquer et d'utiliser à temps les armes nouvelles qui retourneraient la situation.

L'Allemagne tenta tout, avec un héroïsme surhumain, poussée par cet ultime espoir.

L'offensive d'Alsace resta donc au programme. Son déclenchement fut fixé à la mi-janvier 1945.

Mais à ce moment-là les Russes, se précipitant à contre-marée, sautèrent par-dessus Varsovie, s'élancèrent sur Dantzig, sur Posen et sur Breslau. Berlin était en péril mortel.

Le grand rêve d'un dégagement à l'ouest s'écroula. Et les divisions revenues des Ardennes, comme celles qui se trouvaient à pied d'œuvre en Alsace, partirent en hâte, Himmler en tête, vers les atroces mêlées de l'Est.

*
* *

Nous restâmes à Limerlé jusqu'à ce que les chars alliés fussent proches.

[400]

Le Commandement allemand s'était, depuis trois jours, réinstallé sur le territoire du Reich.

Nous, c'était notre sol natal qu'il nous fallait quitter, notre pays, les gens de chez nous... Nous ne pouvions nous arracher à ce dernier village... Pourtant nous n'avions absolument plus rien à y faire. Tout espoir de rétablir la situation était mort...

Nous errions autour de la maison, dans la neige, à regarder indéfiniment les champs qui blanchoyaient, les toits des fermettes qui fumaient au loin, le clocher d'ardoises, pareil aux clochers bleus de notre enfance... Il fallut bien se décider. Nous embrassâmes la bonne vieille maman ardennaise qui nous hébergeait. C'était le dernier baiser du pays. Nous contournâmes encore une longue ferme rose, nous longeâmes des sapins noirs : la frontière était proche... Fils de l'Europe, nous étions aussi les fils de notre petite patrie. Et, le cœur déchiré, nous fermâmes les yeux pour ne plus rien voir...

IX

LUTTE À MORT EN POMÉRANIE

La fantastique ruée des Soviets, à la mi-janvier 1945, marqua la fin de la guerre à l'Ouest. On se battit encore. Il y eut, entre Aix-la-Chapelle et le Rhin, des résistances désespérées lorsque les Alliés, remis de la bousculade mémorable de décembre 1944, repartirent de l'avant. Mais le péril à l'Est était tel que le haut commandement allemand dut choisir. Il sacrifia le front de l'Ouest, auquel il enleva les plus robustes divisions et une importante partie des blindés.

Il n'y eut plus, sur la rive gauche du Rhin, qu'un rideau de troupes. Tout ce qui comptait fut jeté dans la lutte sans merci qui se livrait entre la Vistule et l'Oder.

Jamais les Soviets n'avaient engagé de pareils effectifs, ni surtout un matériel si prodigieux. Sur leur passage, tout craquait comme du bois vermoulu. Lodz tombait, Posen tombait. Les chars russes roulaient par milliers vers Bromberg comme vers Breslau. La Prusse orientale était broyée. On sauvait en hâte la dépouille de Hindenburg, avant de faire sauter le fameux monument de Tannenberg.

Partout, la marée s'épandait.

Des milliers de villages flambaient.

Et le sauvage aboiement des chars retentissait à l'intérieur même du territoire du Reich, semant l'épouvante.

L'hiver, ce mois-là, était particulièrement rigoureux.

[402]

Devant les Bolchevistes, dont chaque Allemand redoutait la cruauté, les habitants des régions menacées s'enfuyaient par millions.

Des rescapés, qui avaient vu l'occupation soviétique à ses débuts, racontaient aux villages vierges encore les abominations commises. Des provinces entières se repliaient.

Sur tout le matériel roulant qui restait dans les gares, on chargeait les populations des gros centres : des dizaines de milliers de femmes et d'enfants durent demeurer en pleine tempête, pendant des jours et des nuits, à cinquante, à quatre-vingts personnes, debout sur des wagons plats. Beaucoup moururent de froid en route. Dans chaque convoi, des enfants gelaient contre le sein de leur mère. Les talus des lignes de chemin de fer étaient jalonnés par des cadavres raidis, jetés des trains pour faire un peu de place à d'autres fuyards haletants.

Sur une voie, près de Breslau, un train était resté à l'abandon : cent quarante-deux corps de garçonnets et de fillettes gisaient, gelés sur les wagons découverts.

Pour ne pas épouvanter la population de Berlin, on faisait passer par l'autostrade extérieure les effroyables caravanes qui marchaient depuis une ou deux semaines.

*
* *

Notre division avait reçu, elle aussi, à la fin de janvier 1945, l'ordre de repartir pour le front de l'Est, via Stettin. De Berlin à Stettin, la grandiose *Autobahn* n'était qu'une gigantesque piste de douleur. Il y avait là, peut-être bien, deux ou trois cent mille femmes et enfants, aux têtes ravagées, déchevelés dans le froid cinglant.

Les colonnes de milliers de charrettes ne pouvaient emprunter que le côté droit de l'autostrade, car la guerre continuait.

Elle continuait à ce point qu'à tout instant des escadrilles féroces d'avions soviétiques venaient saccager ces files pitoyables.

Il était visible, pourtant, qu'il ne s'agissait que de pauvres gens sans défense.

Les équipages étaient tellement soudés les uns aux autres, sur deux rangs, que chaque chapelet d'obus faisait un écœurant massacre.

[403] Les chevaux se débattaient parmi les gerbières culbutées, leurs boyaux chauds épandus dans la neige. Des femmes, des gosses s'accrochaient aux débris. Ils avaient des trous bruns dans le dos. Le sang coulait par grosses gouttes sur des bas noirs. Des édredons rouges flottaient, éventrés.

Malheureux peuple, qui allait descendre, de mois en mois, au fin fond de la pire des tragédies, plus atroce que tout ce qu'avait connu l'univers...

Ils avaient supporté des années de privations et des bombardements fantastiques... Ils avaient appris la mort d'un fils, de deux fils, du père, tombés on ne savait ou, dans les neiges russes... Ils` étaient chassés maintenant par millions sur les routes, ayant tout perdu, mourant de froid... Et des rafales de balles incendiaires achevaient de les traquer, de les persécuter, de les mutiler !

Si, au moins, ils avaient été au bout de leurs peines !...

Mais, en regardant leur tragique cortège épandu sans fin, nous pensions aux milliers de chars soviétiques qui couraient à leurs trousses ; nous savions qu'ils finiraient par tomber quand même, un soir ou l'autre, dans les mains des barbares ; que ces solides filles, si nettes et si saines, seraient violées, souillées, contaminées ; que des milliers de petiots mourraient, faute de lait ; que ces vieilles mamans qui peinaient dans la bise seraient un jour d'humbles paquets noirs et sans vie, à bout de misère et de privations...

A quoi sela servait-il de courir ?... Il fallait s'arrêter, attendre, attendre le Mongol qui vous ouvrirait les jambes de force, attendre de voir bruler son toit...

Mais l'instinct de la vie les jetait, pleurants et acharnés, dans la cohue des routes...

*
* *

Je traversai l'Oder et pris, à droite, la route de l'Est.

En haut des talus et des collines, on construisait fébrilement des kilomètres de tranchées dans un sable qui s'éboulait aussitôt, Des camions déchargeaient des milliers de pelles neuves à des milliers de femmes mobilisées.

Je commençais à dépasser mes soldats, débarqués à la gare de

[404] Stettin, et qui se rendaient, par leurs propres moyens, à Stargard. Ces moyens étaient misérables. Ils tiraient eux-mêmes, comme des bêtes de trait, leurs véhicules. Nous n'avions pas reçu à temps notre lot de chevaux.

La troupe avait pris son courage à deux mains, s'était attelée en riant et franchissait ainsi, dans la neige, les trente-cinq kilomètres qui nous séparaient encore de l'ennemi. Les soldats acclamaient ma au passage, heureux d'arriver au baroud et m'y savoir avec eux.

Je longeai le lac Mädu, qui s'étendait très loin vers le sud, puis je vis les majestueuses tours, carrées et rouges, des églises de Stargard. Les vieilles portes d'entrée de la ville, en briques elles aussi, étaient d'une grâce et d'une majesté magnifiques. La cité datait du haut Moyen Age. Tout ce pays de

Poméranie avait un charme profond, vigoureux et triste, avec ses murailles joliment patinées, son ciel pommelé, ses landes de sapins, ses étangs pâles ou clapotaient des barques.

Mais la population entière était en train de fuir. Stargard était pareille à un marché bruissant. On courait de toute part. J'aboutis, dans une école, au poste de commandement du Général chargé de défendre la région : s'écria-t-il.

Il disposait, en tout, de deux trains blindés, de débris de troupes sans cohésion et de quelques bataillons de vieux messieurs du . Les Russes se trouvaient, depuis le matin, à une douzaine de kilomètres.

Devant Stargard

L'irruption des armées de l'U.R.S.S. dans la province allemande de Poméranie, durant la deuxième quinzaine de janvier 1945, s'était faite avec la violence d'un ouragan. On les croyait encore à Bromberg que déjà un de leurs chars de reconnaissance, poussant devant lui comme un forcené, avait surgi dans la gare de Schneidemuhl !

L'attaque soviétique s'était précipitée en trois flèches, plantées bientôt comme des lances dans le vieux sol poméranien : l'une vers l'est, pour séparer Dantzig du Reich ; l'autre vers

[405] la célèbre cité de Kolberg, sur la Baltique ; la troisième vers Stettin.

Stargard était la dernière grande ville qui restait à conquérir sur cette route, à trente-cinq kilomètres seulement de l'Oder Inférieur.

Le 6 février au matin, quand nous arrivâmes à Stargard, la situation était quasiment désespérée. Les chars russes avaient opéré des percées profondes au sud-est, au sud et au sud-ouest de la ville.

La défense était pour ainsi dire nulle, confiée à de courageux vieux papas du , qui faisaient tout ce qu'ils pouvaient, mais qui devaient nécessairement récolter plus de bronchites que de victoires.

*
* *

Il importait de boucher la béance du sud. On nous expédia immédiatement à Kremzow et à Repplin, localités situées à trois lieues de Stargard, sur la route d'Arnswalde.

Cette route traversait une bande de prairies très légèrement vallonnées, larges seulement de quelques kilomètres, peuplées de six villages, entre les deux rivières Ihna, l'Ihna normale qui allait bourgeoisement son chemin, sans nulle saute d'humeur, puis l', nettement plus sympathique : elle rêvait en route, faisait des courbes gracieuses, par distraction ou parce qu'elle avait aperçu un petit coin plus joli que les autres. Les deux Ihna finissaient, malgré leur diversité de caractère, par fusionner, à la fin de leur course, comme un ménage qui s'accorde sur le tard. L'Ihna unique traversait alors Stargard, puis allait, par les forêts du nord, se jeter dans le golfe de l'Oder, en aval de Stettin.

J'avais reçu des consignes formelles. On comptait sur nous. Dans quelques jours, des chars allemands seraient là. En attendant, il fallait sauver Stargard. Si nous cédions, les blindés soviétiques s'engouffreraient dans la ville une heure plus tard.

J'avais, dès le premier instant, jeté des hommes à l'extrême limite du secteur, jusqu'au village de Repplin : un détachement soviétique y arriva peu après nous.

Pour les uns comme pour les autres, la position était bonne, car elle dominait tous les environs. Une patrouille de Bolchevistes avait du le constater quelques heures plus tôt, alors que le bourg était

[406] encore vide. Un contingent ennemi s'amena donc, le nez en l'air, les mains dans les poches. Nos hommes laissèrent les équipages et la troupe pénétrer profondément dans le hameau, puis ils leur sautèrent dessus, de toute part. Un seul soldat rouge put s'échapper, à travers le cimetière.

Cette première échauffourée mit en forme mes casse-cou et nous laissa quarante-huit heures pour nous organiser.

Il bruma davantage. La pluie se mit à tomber. Une boue pareille à du mastic collait à nos bottes et les happait. Nous nous étions barricadés dans de longs silos de betteraves, pour éviter l'eau qui stagnait dans les trous de fusiliers.

Les Russes progressaient dangereusement au sud-ouest, occupant de gros villages à notre aile droite. Les incendies traçaient des taches d'un rose sale dans les nuits pluvieuses.

L'audace des chars soviétiques était incroyable. Revenant de Stargard, ou j'avais été aux ordres, j'en vis un qui arrivait droit sur moi. Or, à ce moment-là, je me trouvais à sept kilomètres en arrière de nos positions. Ce char était venu à travers la campagne jusqu'à notre route pavée. Il avançait à découvert, absolument seul. Un Allemand qui, par bonheur, portait une panzerfaust se cacha dans une épinaie et le fit sauter au passage.

Dans le portefeuille du jeune officier russe qui avait péri en même temps que le char, je trouvai une lettre qu'il devait avoir rédigée tout fraîchement. Il écrivait, triomphant, à sa famille : Puis il ajoutait cette conclusion, étonnante et émouvante :

*
* *

Quelques canons d'assaut allemands arrivèrent enfin dans le secteur. Il fut décidé que, le vendredi 9 février 1945, au lever du jour, une contre-attaque aurait lieu, entre le lac Mädu et la rivière Ihna. Nous reçumes pour mission de franchir l'Ihna paresseuse, de pousser un de nos bataillons en direction du sud-ouest, de prendre d'assaut

[407] les collines puis le nœud routier de Lindenberg par ou passaient régulièrement les colonnes de chars ennemis.

A cinq heures et demie du matin, dans un silence absolu, nous nous élançâmes...

Lindenberg

Les masses soviétiques qui s'étaient engouffrées à travers la Poméranie et qui tentaient de forcer le passage de Stargard disposaient d'un matériel puissant et de milliers de soldats courageux qu'excitaient d'incessantes victoires.

La contre-attaque du 9 février dans notre secteur n'avait qu'un objectif limité : casser l'élan des Rouges, regagner quelques kilomètres de terrain, reconquérir le nœud routier de Lindenberg.

Nous devions atteindre celui-ci par les labourés, en venant du village de Strebelow; quant aux canons d'assaut allemands, partis du lac Mädu, au nord-ouest, ils emporteraient d'assaut plusieurs villages avant de nous rejoindre au carrefour.

Protégés par des petits groupes de mitrailleurs qui, selon notre vieille méthode, s'étaient infiltrés avant l'aube dans le dispositif ennemi, nous pumes assez facilement nous hisser sur une longue falaise d'argile d'ou l'on voyait, à deux kilomètres devant soi, la sapinière qui coiffait la patte d'oie de Lindenberg.

A gauche, l'ennemi était tapi dans des boqueteaux. Mais le style foudroyant des Wallons avait toujours été un élément décisif lors des attaques. Nos pièces antichars tonnèrent : nos jeunes commandants de compagnie plongèrent en tête de leurs unités, déployées comme dans les charges de jadis. Je m'étais armé uniquement d'une badine. Mes officiers, par bravade, en avaient fait autant. Le travail ne traîna pas. Malgré la boue, à neuf heures trente-cinq nous étions les maîtres du rond-point. Les chars russes, martelés et bottés par notre Pak, démordaient, reculaient précipitamment vers le sud.

J'entraînai la première vague d'assaut à l'extrémité de la pineraie. Je lançai deux groupes de combat au-delà du croisement et postai en hâte mes canons de Pak : à la sortie sud du bois, pour parer à un retour de l'ennemi, et à la sortie nord-ouest, pour nous préserver

[408] d'une ruée des chars soviétiques si les panzers allemands, victorieux, les rabattaient dans notre direction.

Les patrouilles revinrent promptement. Des halliers, à huit cents mètres de nous, cachaient un parc de blindés ennemis. Nos hommes avaient remarqué une animation intense.

Cela ne présageait rien de particulièrement pacifique.

Le carrefour n'était pas mal situé. Les chemins se croisaient derrière nous ou traversaient le bois au fond d'une crevasse. Le terrain était surélevé, bordé à l'ouest par un ravin à pic. La butte entière était recouverte de sapins. Au sud-est, le sol était marécageux.

Malheureusement, à part cette butte boisée, la protection était nulle. Tout autour d'elle se diluait dans une vaste zone nue comme la main. Si nous étions jetés hors de notre petite pineraie, nous n'aurions, comme voie de retraite, pour nous et pour nos pièces de Pak, que les quatre kilomètres de plaine gâcheuse par ou nous étions arrivés.

Pareil repli, de jour, suivi par les chars ennemis, serait pratiquement irréalisable. Maintenant que nous y étions, il fallait nous accrocher à la butte de Lindenberg, en attendant que les blindés allemands arrivassent.

*
* *

Nous avions conquis le terrain très tôt. Nous pumes suivre avec passion le cômbat acharné des panzers du Reich, progressant du nord.

Ils avaient atteint le village le plus proche de notre carrefour.

Les Stukas plongeaient, par files hurlantes, sur les blindés et sur l'artillerie soviétique. Ceux-ci se sentaient en terrible danger. La retraite normale par le sud-est leur était coupée. Ils ne tentaient pas de rétrograder dans notre direction. Leurs chars s'échelonnaient déjà sur une route en plein sud. Ils haletaient, tiraient. Les Stukas broyaient le village avec une violence fantastique. Tout brulait.

Il y eut deux ou trois arrêts de quelques minutes, pendant lesquels nous crumes que les Allemands avaient écrasé définitivement la résistance. Mais, chaque fois, le combat reprit.

A midi, on se battait toujours avec la même furie. Nous voyions, à

[409] la jumelle, les chars se déplacer dans l'ouragan rose et or du village en feu.

La Pak ne cédait pas. La colonne de blindés soviétiques, en position de retraite hors du village, nous donnait des espoirs démesurés en reculant. Puis elle repartait à l'attaque.

*
* *

A onze heures du matin, deux chars ennemis étaient sortis d'un bosquet du sud-est et étaient venus nous mitrailler : un de nos hommes s'était glissé avec une panzerfaust, avait atteint un des chars. L'escarmouche avait cessé.

Une heure après, nous entendîmes le roulement, toujours angoissant, des chaînes. Entre les sapins, nous vîmes cinq chars se précipiter vers nous, suivis bientôt de trois autres. En même temps, des se mirent à déverser sur notre petit bois une pluie de fusées dont les éclats fauchaient les branches par centaines. Des blessés râlaient. Les chars nous cartonnaient à bout portant. Il était presque impossible de relever la tête. Et pourtant il fallait tirer, résister à la panzerfaust, sinon les blindés allaient contourner ou traverser le bosquet et nous cerner.

Je courais d'un groupe à l'autre pour arracher du sol ceux qui, affolés par ce déluge, s'étaient aplatis, le nez dans la terre, ou bien, pelotonnés comme des hérissons, s'étaient tapis au fond des crevasses.

Les sapins, forts et serrés, nous protégeaient partiellement : grâce à eux, les chars ne pouvaient pas approcher exactement jusqu'à nous et nous écraser sous leur poids. Nos canons de Pak déchaînaient leur feu.

Quatre fois les chars russes arrivèrent à quelques mètres de nos trous, au bord des sapins. Les quatre fois ils durent démordre.

Deux chars soviétiques avaient été atteints de plein fouet. Une de nos pièces de Pak était démolie. Morts et blessés gisaient nombreux. Mais nous n'avions été ni coupés ni cernés.

Il fallait garder son sang-froid : à gauche s'étendait la bourbe des marais ; à droite, la falaise plongeait de vingt mètres de hauteur.

Reculer, c'était périr.

[410]

*
* *

A trois heures de l'après-midi, les bruits s'éteignirent dans la direction du lac Mädu.

Le village, à deux kilomètres au nord-ouest de notre patte d'oie, n'avait pas été conquis Les chars allemands avaient occupé la gare, une partie du bourg. Mais les Rouges résistaient fanatiquement et barraient la route. La jonction devenait de plus en plus problématique.

Notre réussite n'avait de portée que dans la mesure ou tout le front avancerait, se sòuderait, la victoire des chars assurant la consolidation de la nouvelle ligne. Mais s'il nous fallait rester dans le vide, laissés à nous-mêmes sur notre butte solitaire, nous nous ferions, tôt ou tard, encercler et anéantir.

Une fine pluie tombait, nous glaçant les os, et la nuit approchait. Le petit téléphone de campagne grésilla : c'était le Général de Stargard. Leur attaque n'ayant pas abouti, la jonction se révélant irréalisable, les blindés allemands allaient se retirer sous le couvert de l'obscurité. Nous mêmes devrions, à onze heures du soir, regagner en silence nos positions du matin.

Nous avions à peine effectué ce retour, en peinant dans les guérets glutineux, que je reçus l'ordre d'envoyer une de mes compagnies au village de Krussow, situé à notre flanc droit et occupé par quelques maigres éléments du .

Cette localité se trouvait à califourchon sur la route Lindenberg-Stargard. Il fallait s'attendre à une poussée des Russes, enhardis par leur résistance victorieuse de la veille.

Nos garçons arrivèrent à Krussow juste en même temps qüe les chars soviétiques. Ceux-ci les bousculèrent et les jetèrent de l'autre côté de la rivière Ihna.

C'était une affaire malheureuse.

Le commandant de compagnie organisa la défense sur la rive droite. Il n'en pouvait rien si on l'avait envoyé à Krussow beaucoup trop tard. Mais le village était important. Nos officiers n'encaissaient pas volontiers un échec. Ils étaient fiers.

[411]

Sans se livrer à aucun éclat, mais l'âme ravagée, notre jeune commandant de compagnie mit en ordre son dispositif, m'en téléphona le plan, puis, seul, par la route, il courut sur Krussow et se fit tuer devant ses murailles...

Mort gratuite, mais mort pour le panache et pour l'honneur des épaulettes !

*

* *

Le Commandement allemand essaya vainement, avec une dizaine de blindés et avec tous les Stukas disponibles, de reconquérir Krussow le lendemain.

Toutes les tentatives échouèrent. Le château flamba. Le village sauta. Et les Russes restèrent accrochés à leurs canons antichars, près de leurs chars, tapis dans les ruines.

Entre temps, la grosse localité de Dammitz tomba. Les nouvelles devenaient de plus en plus mauvaises.

Je fus appelé à Panke, au train ou se tenait l'État-Major de l'Armée. Son Commandant général n'était autre que le général-colonel Steiner, notre ancien chef du front esthonien de Narva et de Dorpat.

En confidence, il me prévint d'une tentative prochaine de retournement de la situation. Une grande offensive allemande à l'est était prête. A jour nommé, elle avancerait deux énormes tenailles, l'une partant de Poméranie, l'autre montant du sud-est du Reich. Sepp Dietrich se trouvait à pied d'œuvre, en dessous de Breslau. Quant au Groupe d'Armées auquel nous appartenions, il opérait sous le commandement de Himmler en personne.

Plusieurs Divisions blindées allaient arriver dans notre secteur. Leur premier objectif consisterait à réaliser une percée audacieuse de Stargard jusqu'à Landsberg. Une deuxième opération devrait nous conduire de Landsberg à la rencontre de l'offensive qui descendrait alors de la frontière slovaque.

Je repartis, dévoré par un feu brulant. Certes, on allait tout jouer. Mais quelle audace, quelle vigueur dans les réactions d'un Commandement qui, accablé de toute part, répondait par la science militaire et la volonté au déferlement vertigineux de la force ! Et quel coup de théâtre si les armées conspirantes du Nord et du Sud, promptement

[412] aboutées, parvenaient à encercler et à annihiler, comme au début de l'été de 1941, la masse des forces soviétiques engagées le long du territoire du Reich !

*
* *

Le silence avait été aussi bien gardé que pour l'offensive des Ardennes.

Gœring vint visiter les positions avancées, en amateur et non sans crânerie. Il remporta un vif succès auprès de nos soldats, auxquels il s'adressait avec une bonhomie truculente. Il était spécialement volumineux, couvert de manteaux superposés, d'une étonnante couleur brun-réséda. On eut dit une énorme nourrice habillée en général serbe. De ses seins, il sortait des cigares gros comme des biberons.

Chacun fit des provisions à cette illustre source.

La nuit du 15 au 16 février 1945, l'imminence de grandes opérations se révéla brusquement : trois divisions blindées ou motorisées, dans un roulement ininterrompu de chars, de canons et de camions, arrivèrent sur notre étroite rampe de lancement.

Nos Régiments wallons avaient tout ignoré, jusqu'à ce moment-là, du plan offensif. Les soldats s'étaient d'abord regardés, ébaubis, en écarquillant les yeux. Qu'est-ce qui se passait ?... Puis, bientôt, une ferveur joyeuse les anima tous. A l'aube, les chars passèrent en avant. C'était l'offensive!

La dernière offensive

Le Haut Commandement allemand lança tout ce qui restait de forces mobiles et, notamment, de blindés dans la contre-offensive du 16 février 1945 au front de l'Est.

Himmler avait adressé aux troupes une proclamation fulgurante. Elle répétait avec force :

En atteignant Landsberg, nous allions prendre à revers l'énorme armée soviétique qui avait déjà atteint et franchi l'Oder, en face de Berlin.

[413]

Si l'offensive de Sepp Dietrich réussissait derrière Breslau, si tous, pour finir, nous faisions notre jonction en Pologne, du côté de Lodz, les répercussions de cette victoire d'hiver seraient incalculables.

Himmler voulait réussir ici l'opération qui avait échoué au front de l'Ouest, à la fin de décembre 1944 : à la place de la tenaille Ardennes - Alsace, ce serait la tenaille Poméranie - Slovaquie.

Le général Steiner, dont l'armée devait donner le coup de bélier le plus puissant, exultait, la veille du combat : me répétait-il en me donnant de grandes tapes affectueuses.

Dans les États-Majors, on voyait davantage les difficultés. L'atmosphère était celle de Montmirail, quand Napoléon lançait ses derniers feux, les plus frémissants, mais aussi les plus éphémères... Les techniciens ne se laissaient pas leurrer par des affabulations. Mais chacun, spécialiste ou non, sentait qu'il fallait jeter sur le tapis sanglant les dernières cartes.

*
* *

N'étant plus motorisés, les Wallons n'avaient pas à participer au choc initial.

Nous devions laisser passer la vague d'assaut et donner la main en cas de contre-attaque latérale de l'ennemi.

Le Commandement allemand redoutait, sur le flanc ouest de la base de départ, une réaction soviétique visant à couper les Divisions blindées du Reich, lorsqu'elles se seraient lancées à l'assaut, à l'extrémité sud du couloir. Pour parer à ce danger, nous reçumes, la nuit du grand démarrâge, l'ordre d'élargir la zone de sécurité, de réoccuper notamment la fameuse crête de Lindenberg, que nous avions prise d'assaut le 9 février à l'aube, et que nous avions évacuée la nuit suivante.

Une deuxième fois, l'opération réussit. Une compagnie renforcée s'installa solidement sur les mamelons. Elle était commandée par un héros du front d'Esthonie, le premier lieutenant Capelle, un jeune géant au teint de brique, tenace, modeste, rayonnant des plus pures vertus.

Nos flancs-gardes avaient, également, progressé à l'extrémité

[414] sud-ouest de la jetée et repris à l'ennemi un point stratégique à deux kilomètres au delà de notre ligne principale.

Dès dix heures du matin, grâce à la célérité coutumière des Wallons, les objectifs avaient été atteints. Je pus alors me rendre au sud du secteur, à Repplin, d'ou les divisions motorisées avaient du plonger.

Je fus mal impressionné, dès les premières minutes.

L'assaut n'avait pas eu lieu à cinq heures du matin, comme les ordres le prévoyaient. A dix heures, seulement, les chars s'étaient mis en marche.

J'étais installé dans un de nos nids de mitrailleuses, et je ne perdais pas un détail.

Les blindés allemands avaient encore leur grand style. Ils étaient plus ménagers du matériel mais magnifiques dans l'harmonie de leur travail.

Les Russes possédaient énormément de Pak.

Plusieurs de nos chars brulèrent, pareils à des arbres fruitiers en fleur, avant que le bois qui recouvrait la côte d'en face ne fut atteint. Mais d'autres panzers avançaient sur les flancs. Ils débordèrent la forêt. Le moment était venu, pour l'infanterie, de progresser avec la même vigueur.

Cette infanterie se révéla molle. Ce n'étaient plus les troupes foudroyantes du passé. Plusieurs millions d'hommes étaient tombés à l'Est. On avait du combler les vides en déversant au petit bonheur, dans les divisions exsangues, des flots de caserniers et de réservistes qui n'avaient pas le mordant, la santé, la foi, la formation technique, l'entraînement des vainqueurs des premiers étés. Les merveilleux cadres subalternes de 1941 et 1942 n'étaient plus là non plus pour commander et entraîner les derniers venus.

Il fallut attendre deux heures de l'après-midi pour que fut conquis le premier village, Brallentin, qui normalement eut du être pris d'assaut le matin, dès l'aube.

A cause de ces barguignages, l'effet de surprise avait été manqué.

Depuis le milieu de la nuit, ébranlée par le fracas des blindés allemands en marche, nous interceptions les radios russes demandant, d'urgence, du secours. Les heures avaient passé, permettant à l'ennemi des regroupements.

[415]

*

* *

Les interrogatoires des prisonniers nous laissèrent, eux aussi, assez rêveurs.

D'après leurs dires, le premier barrage soviétique de Brallentin était soutenu par deux autres barrages de chars, aussi puissants, de vingt en vingt kilomètres. Tout le pays en face de nous était hérissé de blindés russes. , disaient les prisonniers. Ils donnaient les noms des villages ou ils étaient concentrés, apportaient des détails précis qui trahissaient la sincérité.

Je ne voyais pas bien les réservistes du matin bousculer tout cela.

Nous possédions de nombreux chars. Rien que sur la lancée de notre secteur, ils étaient partis à soixante. Deux cent cinquante autres panzers et canons d'assaut allemands s'étaient enfoncés au même moment, en Poméranie, à travers les lignes des Soviets. Mais ceux-ci allaient en opposer deux fois, trois fois plus, si on leur laissait le temps de se ressaisir.

Ils étaient, de loin, les plus forts en matériel.

On ne pouvait les battre que de vitesse. Et cette bataille-là commençait mal.

Deux autres villages tombèrent avant la nuit.

La percée s'enfonçait à une dizaine de kilomètres vers le sud.

C'était un résultat.

Mais déjà les États-Majors signalaient des contre-attaques très vives des Russes. Ceux-ci étaient rentrés en force dans le troisième village, ou un duel furieux se poursuivait.

*
* *

L'aviation russe fut envoyée en masse, dès l'obscurité, sur le centre de l'offensive, sur Stargard.

A vingt-deux heures, à la lueur de parachutes éblouissants, commença le broyage. Bientôt de prodigieux incendies s'élevèrent. Un dépôt de huit cent mille bouteilles de liqueurs, les fameuses liqueurs Mampe, brula. Puis un stock de cent milliôns de cigarettes

[416] prit feu. Puis des rues entières. Le bombardement aérien continua sans répit, vague par vague, pendant des heures.

De nos petits postes, à dix kilomètres au sud de la ville, nous sentions le sol vibrer comme une peau de tambour. Jusqu'au-dessus de nous le ciel était rose. Il faisait clair dans tout le pays.

Je fus appelé au P.C. du Corps d'Armée, à deux heures du matin, et dus traverser dans ma ce brasier grondant. Le Général était installé dans une villa en haut de Stargard. Je reçus les ordres.

A la sortie, je m'enfonçai dans le jardin.

Sous moi, la ville n'était plus qu'un immense navire en flammes.

Les vieilles tours carrées des églises médiévales se découpaient, droites et sombres, au-dessus des gigantesques torches. Elles résistaient dans cet ouragan, comme si elles voulaient jeter encore vers le ciel l'appel des siècles civilisés qui mouraient dans cet incendie.

Elles étaient pathétiques, noires sur fond rouge et or. Jamais elles n'avaient été si belles. Jamais elles n'avaient porté un si grandiose témoignage.

Pauvres tours de Stargard, mâts noircis du navire en feu qui avait porté pendant cinq cents ans le noble pavois de l'Europe chrétienne...

Cette Europe qui brulait vive, c'était le pays de châcun de nous. Ces tours carrées et austères de l'Est étaient les sœurs des grandes tours grises de Saint-Rombaut de Malines et du beffroi de Bruges.

Tous nos pays d'Europe se répondaient, comme se répondent les cloches. J'entendais sonner dans mon cœur les grands chants de douleur de ces désastres. Et je ne pus m'empêcher de pleurer, seul à cette terrasse rougie, face à cette vieille ville qui sombrait, face à ces tours altières qui émergeaient encore, si fortes et si noires dans leur malheur.

*
* *

La journée du 17 février 1945 devait être décisive.

Si les Russes avaient riposté dans les airs avec une promptitude si sauvage, il s'agirait, sur terre, de ne plus perdre une minute. Ou bien nous exploiterions à fond, et sur-le-champ, le demi-succès, ou un choc en retour se produirait.

[417]

Les blindés allemands qui avaient attaqué en partant du lac Mädu avaient, eux aussi, réalisé des progrès.

D'après le plan de l'offensive, ces blindés du nord-ouest eussent du réaliser leur jonction le premier soir avec les chars du Reich fonçant du sud-est. Ainsi toutes les forces russes comprises entre l'Ihna et le lac Mädu eussent été encerclées sans avoir eu le temps de réagir.

En fait, la réussite mitigée de la veille avait été un échec, puisque la manœuvre d'encerclement avait été dévoilée avant son achèvement. L'ennemi avait eu toute la nuit pour dresser un barrage dans les deux sens. L'assaut retardé serait certainement plus dur.

Mais la partie n'était pas perdue.

L'ordre de réaliser la jonction à n'importe quel prix fut donné aux unités.

Le jour entre-luisait à peine lorsque le duel atteignit son sommet.

Des dizaines de chars flambaient sur le champ de bataille. Les Stukas passaient par escadrilles entières, puis piquaient devant nous, comme des flèches, du haut du ciel...

L'échec

Normalement, menacés par les deux énormes pattes blindées qui se rapprochaient dans leur dos, les troupes et le matériel des Soviets eussent du, sans désemparer, se retirer de la poche de Stargard, presque fermée déjà.

Le couloir de sortie des Russes avait été réduit de moitié, la veille. Sa largeur n'était plus que d'une vingtaine de kilomètres au maximum.

Ces vingt kilomètres seraient sans doute coupés dès le matin de la deuxième journée de l'offensive.

Pendant toute la nuit, nos guetteurs avaient tendu l'oreille, pour déceler les symptômes de la retraite de l'ennemi. Les chars soviétiques qui étaient engagés à Krussow allaient certainement refluer, ainsi que le matériel lourd, à la faveur de l'obscurité.

Effectivement, le trafic nocturne fut intense. Mais les bruits que nous entendions indiquaient des intentions absolument à l'opposé de nos prévisions et de nos désirs. Le trafic

[418] allait du sud vers l'est. Les Russes se renforçaient donc dans le quasi , au lieu de dénicher !

A la menace allemande dans leurs arrières, les Soviets allaient répondre en menaçant les arrières mêmes des Allemands. Dès la fin de la nuit ils attaquèrent avec une terrible violence, à quinze kilomètres dans le dos des divisions du Reich en offensive. C'est notre infortuné point d'appui de Lindenberg qui allait recevoir le choc le plus dur.

*

* *

C'était normal.

Celui qui tenait les crêtes de Lindenberg tenait sous son contrôle plusieurs voies de communication de la région. Les Rouges, délogés de cette colline, devaient penser qu'elle servirait bientôt de point de départ à une seconde attaque ayant pour but de débiter le dès que celui-ci aurait été fermé au sud.

Les deux adversaires couraient chacun un maximum de risques, comme à plaisir : les assaillants en portant tout leur effort à l'extrémité sud ; les défenseurs en se renforçant à l'est, à l'intérieur même du secteur aux trois quarts encerclé.

Cette parade soviétique ne devait pas déplaire au commandement allemand, s'il se sentait certain de la réussite. Ce qu'il désirait, c'était détruire et capturer le maximum de matériel et de troupes. A l'aube, le matériel et les troupes des Soviets étaient encore dans le demi- ! Ils y étaient encore tellement bien que nous les vîmes foncer sur nous, tonnants et hurlants.

Il n'était pas question de céder. Russes comme Allemands donneraient le maximum durant toute la journée. L'emporterait celui qui pourrait jeter en avant le dernier panzer et le dernier homme.

Le commandement allemand de Stargard se rendit bien compte que le sort qui attendait nos cent soixante-dix garçons juchés sur la crête de Lindenberg serait particulièrement cruel. Il n'y avait pas un char pour les soutenir, Tous les blindés, toute la Pak, toute l'artillerie étaient au sud : ramener du matériel pour des opérations défensives sur les flancs, c'était réduire les chances de fermer le et faire le jeu de l'ennemi.

[419]

Le 17 février, je ne disposais, en fait d'armes lourdes, que de deux trains blindés de la Luftwaffe. Ils ne pouvaient pas avancer plus loin vers le sud, car la ligne de chemin de fer était rompue. On les avait donc mis royalement à ma disposition. Ils nous aidèrent avec beaucoup d'efficacité, bien qu'ils fussent repérés et arrosés de centaines de fusées par les . Mais ils ne purent empêcher l'inévitable.

Les chars soviétiques harcelaient de toute part nos camarades.

Au bout de quelques heures, il fut impossible de les ravitailler. D'affreux bourbiers s'étendaient dans leurs flancs et leurs arrières : les rares passages praticables étaient dominés totalement par des chars . Les blessés de la matinée n'arrivaient plus qu'à grand'peine, traînés à travers la fange sous une mitraillade de chaque instant. Nous essayâmes d'envoyer des renforts : une demi-douzaine d'hommes seulement purent franchir les tirs de barrage soviétiques. Le reste fut fauché ou cloué dans les marais.

Le lieutenant Capelle conservait un sang-froid parfait. De quart d'heure en quart d'heure, il nous envoyait par radio un bref tableau de la situation. Les chars russes se tenaient habilement hors de distance des . Ils broyaient nos positions, mètre par mètre. Les morts étaient très nombreux. Mais la résistance de nos camarades était merveilleuse.

Capelle avait reçu l'ordre de se maintenir sur la crête pendant vingt-quatre heures, les vingt-quatre heures qui devaient décider de la réussite ou de l'échec de l'opération générale d'encerclement. Les blindés soviétiques lui causaient de tels ravages que des volontaires durent s'engager hors des trous de fusiliers et, armés de panzerfausten, ramper, à découvert, à la rencontre des chars ennemis.

Un de nos jeunes officiers donna un exemple sublime à la troupe : blessé deux fois, se sachant perdu, il préféra se sacrifier plutôt que d'attendre la mort ; il se traîna, ruisselant de sang, jusqu'à proximité d'un , tira à la panzerfaust, mais son projectile ne perça pas le blindage du char qui, lui, foudroya notre héros.

A la nuit, Capelle tenait inébranlablement. Deux chars ennemis

[420] avaient pu être atteints. Mais les autres avaient écrasé et occupé plusieurs de nos positions.

*
* *

Au sud, la tenaille allemande n'était toujours pas refermée ! Les panzers du Reich avaient fait des progrès. Mais les étaient quasiment invulnérables.

L'un d'eux, large comme un baobab, était resté seul à barrer, pendant une heure, la sortie d'un village conquis de haute lutte. Il s'était planté à l'intérieur même d'un immeuble, et personne n'était parvenu à l'en déloger.

En désespoir de cause, les Stukas durent intervenir. Toute la sortie du village fut enfoncée par les bombes. Chacun fut certain que, cette fois-ci, le compte du était réglé. Les nuages de poussière redescendirent. Et que vit-on ? Les ruines frémissaient, le se dégageait et s'ébrouait! Coiffé de débris de murs et de toits, il avançait sur la route ! On l'accabla d'obus. Il continua son chemin, indemne, et disparut dans un bosquet au sud.

A la nuit, il restait encore quatre kilomètres à franchir.

Quatre kilomètres seulement !

Mais quatre kilomètres quand même...

Les blindés allemands repartirent à l'assaut dix fois, vingt fois, venant de l'est, venant de l'ouest. Les chars soviétiques, les antichars soviétiques, l'infanterie soviétique ne cédèrent point et maintinrent le goulet à force de contre-pressions. Il fallut stopper, remettre encore au lendemain l'embrochement final.

Les chars allemands n'allaient pas se rejoindre.

La journée du 18 se passa en efforts désespérés.

Au lieu de franchir les quatre derniers kilomètres et de fermer enfin le cercle, les deux flèches allemandes perdirent du terrain dès l'aube.

Les renforts ennemis avaient eu le temps d'accourir. En quarante-huit heures, les chars et les antichars soviétiques étaient arrivés en masse ; ils accablaient les Allemands épuisés par leurs tentatives, les rejetaient de plusieurs villages si chèrement acquis.

[421]

Non seulement il fallait renoncer à la grande ruée sur Landsberg, mais même la première phase de l'assaut, le initial, n'avait pu aboutir. L'étau se desserrait. L'opération était désormais vouée à l'échec.

*
* *

Sur leur éperon boueux de Lindenberg, nos infortunés compagnons avaient obéi farouchement aux ordres. Nul d'entre eux n'eut admis qu'on put dire un jour qu'ils n'avaient pas été jusqu'à l'extrême

limite du sacrifice pour permettre aux camarades allemands, qui s'acharnaient au sud, de tenter leur dernière chance.

Nos blessés se battaient comme les autres, sanglants, mais préférant mourir au combat qu'être assassinés à coups de crosse ou à coups de buche.

Il restait encore soixante-sept hommes au lieutenant Capelle. Ils se firent abattre sur place, du lever du jour jusqu'à trois heures de l'après-midi.

Capelle nous signalait calmement, par radio, les dernières phases de l'agonie. Les chars soviétiques étaient partout. Les hommes s'acharnaient à lutter par îlots. Enfin il ne resta plus que l'îlot du poste de commandement, entouré par la horde hurlante des égorgeurs.

Quand le combat au corps à corps fut à sa fin, Capelle, grièvement blessé, mais qui tirait encore au pistolet, se redressa comme il le put devant les Rouges qui fonçaient sur lui. A un mètre et demi d'eux, tout droit, il se fit sauter la cervelle.

Seuls quatre blessés, enfoncés jusqu'au cou dans l'eau des vasières, avaient assisté aux dernières minutes du drame. Ils se traînèrent, la nuit, à travers les horribles boues. Deux d'entre eux périrent d'épuisement dans la fange. Les deux autres furent retrouvés, presque morts, par une patrouille.

Ce sacrifice total des Wallons de Lindenberg suscita une grande émotion parmi les Divisions allemandes de Poméranie. Un Ordre du jour magnifiant leur acte héroïque fut lu à la troupe dans toute l'Armée. Ils furent cités au Communiqué du Grand Quartier Général.

Capelle fut proposé, à titre posthume, pour la Ritterkreuz.

[422]

Modestement, obscurément, pareils aux six cents Franchimontois de l'histoire de Belgique, ils s'étaient fait hacher sur place, pour l'honneur d'obéir et d'être fidèles.

*
*   *

Au sud, l'échec s'était révélé irrémédiable.

L'ultime tentative allemande de redressement du front de l'Est avait échoué.

On pouvait, toutefois, espérer que les pertes de matériel de l'ennemi ralentiraient son assaut vers Stargard.

Cet espoir se révéla fallacieux. Les chars soviétiques détruits avaient été remplacés par des chars beaucoup plus nombreux. Ils allaient se ruer, rapidement, vers nos positions boueuses.

Par contre, les Divisions blindées et motorisées du Reich repartirent aussi vite qu'elles étaient venues ; le plan de percée vers Landsberg étant abandonné, blindés et camions disparurent, la nuit suivante.

On avait besoin d'eux à Kustrin. Ils nous laissèrent des ornières profondes, les emplacements vides de l'artillerie et une menace béante au sud.

Le communiqué allemand fit à peine allusion à cette offensive manquée, qui avait porté les derniers espoirs du front de l'Est. Elle fut signalée vaguement, en quelques lignes, comme une contre-attaque locale.

Nous avions réintégré nos anciens trous. Dans notre dos, Stargard, ravagé, déchiqueté, était lugubre comme un cimetière en ruines.

Le déluge

De l'offensive allemande du 16 février 1945 en direction de Landsberg, du défilé de panzers, de camions, de canons, auquel nous avions assisté pendant quatre jours, il ne resta, pour tout butin, que le modeste village de Brallentin et quelques hameaux.

Matériellement, la guerre était devenue insoutenable.

A l'Ouest, la grande tentative Ardennes - Alsace avait échoué.

[423] Aucune autre possibilité de racquitter n'était même plus envisagée sur le front occidental.

A l'Est, la contre-offensive imaginée par Himmler avait connu un échec identique. La preuve avait été faite, définitivement, que tout projet de couper les forces soviétiques était vain. Les Russes étaient dix fois plus forts que nous en hommes, et surtout en matériel.

Désormais, à moins de l'utilisation, en toute dernière minute, d'une arme fabuleuse et quasi miraculeuse, la victoire était acquise pour les Soviets comme pour les Anglo-Américains.

Le Reich ne tenait plus le loup que par les oreilles. L'Ouest était vidé de troupes. L'Est était démantelé complètement. Quelques divisions blindées couraient encore de-ci, de-là, jouant leur va-tout, de Stettin à Kustrin, de Kustrin à Dresde. A part elles, le front ne se composait plus que de troupes saignées à blanc, bousculées chaque jour, ne disposant pour ainsi dire plus de chars ni de munitions.

Un ordre télégraphique extrêmement strict m'avait interdit, ainsi qu'à tous les commandeurs des divisions du front poméranien, de consommer, par jour, plus de six ou de dix obus, selon le calibre des pièces !

Les Russes arrivaient à l'assaut ?... Nos canons tiraient pendant quelques minutes, puis devaient se taire jusqu'au lendemain !

La troupe, déchiquetée par une mitraillade fantastique, avait à subir le choc des troupes ennemies presque intactes qu'encadraient des chars cinq fois, dix fois, vingt fois plus nombreux que les nôtres.

Dans chaque secteur, le duel se livrait dans les mêmes conditions : quelques centaines d'hommes, privés de tout, anéantis par la fatigue, par la boue, par les milliers de projectiles, devaient faire face à une avalanche d'adversaires grimpés sur d'innombrables chars rugissants, déferlant, écrasant tout sur leur passage.

*
* *

Après l'échec de la dernière offensive, nous nous étions retrouvés plus solitaires que jamais.

Notre secteur avait la forme d'une longue arête de poisson. La queue

[424] était à Stargard, la tête aux villages de Kremzow et de Repplin, au sud. Notre flanc gauche (est) était bordé par l'Ihna principale et par la grand'route de Stargard à Schöneberg. Le flanc droit (ouest) se trouvait délimité par l'Ihna paresseuse, par le village de Strebelow et par le hameau de Collin.

Ces deux dernières localités étaient constamment battues depuis que les crêtes de Lindenberg étaient retombées aux mains des Soviets. Les toits étaient défoncés, les dernières bêtes crevées dans les étables.

Les routes de liaison étaient presque impraticables. Des centaines d'obus les étoilaient. Nous devions lancer nos Volkswagen à des vitesses folles, aussitôt qu'un tir venait de cribler le chemin.

Les Russes se renforçaient de plus en plus. Nous le voyions. Nous le sentions. Mais nous ne savions rien d'exact. Depuis huit jours, nous n'avions plus fait un seul prisonnier. Les Rouges, éperonnés par leurs succès, bien encadrés par leurs colonnes de chars, étaient devenus insaisissables. Durant les dernières semaines de la guerre à l'Est, en 1945, il fallait perdre plus de soldats pour conquérir un Mongol que pour s'emparer d'une province de l'U.R.S.S. en 1941.

Mais ce Mongol mouflard, ou ce Kalmouk verdi, ou ce forçat sibérien étaient indispensables au Commandement.

Aussi reçumes-nous, du Corps d'Armée, l'ordre de monter une expédition d'envergure, où nous engagerions, en pleine obscurité, deux cents de nos hommes, dans l'unique but de nous emparer d'un seul Rouge.

On assigna comme objectif à notre assaut une grande métairie, nommée Carlsburg, située à l'ouest de Strebelow, vaste quadrilatère de briques, avec de longues étables et des appartenances où les Russes étaient puissamment installés.

Nous devions prendre l'ennemi à revers, le débusquer au corps à corps, perdre dix hommes, vingt hommes s'il le fallait, afin qu'un ou deux prisonniers hébétés et hirsutes, puants comme des fouines, vinssent dire enfin à l'État-Major ce qui pouvait bien se tramer en face.

[425]

*
* *

L'opération eut lieu un soir, à neuf heures.

Une partie de nos troupes de Collin s'étaient mises en route depuis la venue de l'ombre. Elles rampaient à travers les marécages. Elles devaient se porter, dans le silence le plus complet, à l'ouest de Carlsburg, c'est-à-dire dans le dos de l'ennemi. A cette heure-là, le reste des forces participant à l'assaut aurait réalisé un mouvement similaire par le nord.

Nos pièces de Flak tireraient d'abord de plein fouet sur la ferme dans le but d'y mettre le feu et d'affoler l'ennemi. Dix minutes avant neuf heures, une de nos compagnies, qui se trouvait devant Krussow, se livrerait à une opératîon de diversion.

Pour ces coups impossibles, les Wallons étaient sans pareils sur tout le front de l'Est. Ils se lançaient à l'ennemi, prompts comme des chats. La réussite était mathématique.

A vingt heures trois quarts, notre Flak. ouvrit le feu sur la borde de Carlsburg. Une grange s'alluma. Le vent était, ce soir-là, d'une violence extrême. Les greniers, qui contenaient d'énormes quantités de laine, se mirent à rougeoyer fabuleusement. Six cents moutons grillèrent vivants près de leurs doubliers. La tempête soulevait jusqu'en haut du ciel des millions de paillettes dorées.

Nos hommes s'élancèrent alors, du nord et de l'ouest, pour rabattre l'ennemi vers nos lignes. Celui-ci se défendait fanatiquement dans la fournaise. On voyait les feux clairs des mitraillettes jaillir tout autour des bâtisses. Les ombres chinoises couraient, bondissaient, s'abattaient.

A neuf heures trois quarts, une fusée verte s'éleva, annonçant que des prisonniers étaient faits et que nos hommes allaient revenir droit sur nos lignes.

Nous avions subi des pertes relativement élevées. Encore eussions-nous pu ne rien prendre du tout et voir nos assauts se briser devant la position ennemie. Seuls le feu sacré de nos hommes et leur irrésistible élan avaient permis d'aboutir. Et, aussi, un incident cocasse : deux Asiatiques, malgré l'incendie, le fracas de la Flak, la fusillade générale,

[426] dormaient toujours, à poings fermés, dans leur trou de guetteurs, devant la ferme, à la fin du combat ! Il fallut les réveiller pour les mettre en route vers nos positions !

Carlsburg enflamma, toute la nuit, l'horizon balayé par la tempête.

*
* *

J'allai livrer au général du Corps d'Armée le lot de moujiks cuivreux dont il avait un tel besoin.

Les interrogatoires furent concluants.

Ils apprirent au Commandement allemand que l'assaut de la ville de Stargard était prêt, que le coup serait porté principalement à l'est de l'Ihna.

Effectivement, les Russes, le lendemain même, submergèrent Brallentin et Repplin, défendus par des SS allemands et hollandais. Ils traversèrent l'Ihna principale et approchèrent de Schöneberg, à vingt kilomètres environ au sud-est de Stargard.

Comment le front, privé de toute défense lourde, eut-sisté ? Schöneberg tomba. Quelques panzers allemands, perdus dans cette brèche d'une trentaine de kilomètres, essayèrent en vain d'endiguer le flot. Il déferla. Les chars soviétiques éventrèrent tout le secteur ami, à l'est de nos positions, et s'engagèrent, comme à un rallye automobile, sur la grand'route Schöneberg- Stargard.

Nous n'étions séparés d'eux que par l'Ihna principale et par une pente légère. Les gros dos terreux des chars ennemis s'échelonnaient sous nos yeux, atteignant, l'un après l'autre, la hauteur de notre P.C. Dès le deuxième jour, le combat se livra derrière nous. Nous devions nous retourner dans la direction du nord-est pour suivre la progression des blindés russes.

Nos redoutes de Collin, tout à l'extrémité sud-ouest, avaient résisté, malgré la tornade. Le village défoncé, les rues désertes, semées de mille débris, sentaient le désastre et la mort. Mais nos hommes ne s'étaient pas laissés déloger des maisons démolies ni de leurs trous de mitrailleurs.

Il était vain, toutefois, de penser que la situation pourrait encore

[427] se rétablir. Nous reçumes l'ordre d'évacuer Collin et Strebelow et de ramener les forces de ces villages à Kremzow, tête de pont qui couvrait la seconde route de Stargard.

*
* *

J'avais confié la défense de la position à un de nos plus populaires vétérans du Donetz et du Caucase, le commandant Jules Mathieu. Il résista, envers et contre tous, avec son régiment, dans ce gros bourg durement étranglé.

Les Russes voulurent contourner Kremzow par les champs de l'ouest. Nos positions y avaient été creusées en toute hâte. Elles étaient complètement à découvert. Elles furent débordées dix fois, crevées, débitées en tranches, mais dix fois elles furent reconquises au corps à corps. Partout gisaient, dans les gâtines, des cadavres englués, informes, pesants comme du plomb.

Seuls des chars eussent pu nous soulager.

J'obtins enfin du corps d'armée que quatre panzers allemands — quatre ! — vinssent nous prêter secours.

Nous dumes, préalablement, fournir toute l'essence qui nous restait. A peine furent-ils en position à Kremzow qu'on nous en reprit deux.

Les deux autres possédaient quatre obus chacun.

Ils n'eurent d'ailleurs pas l'occasion de les utiliser, car on les rappela à leur tour, eux et leur brillant stock de munitions, nous laissant le soin de nous débrouiller tout seuls.

On les retirait, car sur la route de Schöneberg la béance devenait à chaque heure plus tragique. Tout s'ouvrait. De notre P.C., nous ne perdions pas un détail du spectacle. Les chars russes progressaient le long des maisons et d'un cimetière.

Lorsqu'ils furent à plusieurs kilomètres au-delà de notre secteur, ordre nous fut donné d'abandonner Kremzow et de nous aligner plus ou moins. Alignement illusoire... Car, sur nos arrières, non seulement les blindés soviétiques tonnaient, mais la fusillade crépitait. L'infanterie qui accompagnait les chars ennemis venait de franchir nuitamment l'Ihna principale.

[428]
Notre encerclement dans un délai assez bref ne faisait plus guère de doute.

Stargard aux Soviets

Le samedi 3 mars 1945 vit s'écrouler Stargard.

Entre la vieille cité poméranienne et notre ligne de fortune, il n'y avait plus qu'un gros village, Vittichow, et le carrefour routier de Klutzow, ou se dressait une usine à sucre.

Quinze jours plus tôt, les cours et les hangars de cette fabrique grouillaient de panzers allemands, arrivés pour l'offensive. A présent, c'était le vide total que traversait seulement ma petite , courant d'un point à l'autre, selon le combat.

Dès le matin, les chars ennemis s'étaient mis en branle vers les faubourgs sud-est de Stargard. L'infanterie soviétique franchit une seconde fois l'Ihna, tout près de la ville, et coupa, dans notre dos, le chemin de sable de Vittichow.

J'y jetai aussitôt une Compagnie. Trop tard. La route était perdue. Des balles sifflaient par centaines autour de nous. L'une d'elles avait crevé le col de ma capote au ras du cou. Partout nous nous battions au combat rapproché.

Nos hommes, moulu par la fatigue et par l'angoisse, avaient des têtes ratatinées, couleur d'olive. Ils mitraillaient l'ennemi, appuyés contre des talus gluants et des cailloutis, ou enfoncés dans des silos de betteraves jaunes et grises, à l'odeur fade.

Les moujiks surgissaient par centaines des bourbiers, comme des nuées de batraciens coassants, bruns et violets.

L'âme de la résistance à Vittichow était un Officier supérieur de l'armée belge, le major Hellebaut, alors chef d'État-Major de notre Division, un preux et un idéaliste complet.

Fils et petit-fils de deux généraux belges qui furent, tous deux, ministres de la Guerre, il portait sur son uniforme feldgrau, à côté de la Croix de Fer de première classe, la Military Cross qu'il avait gagnée à l'Yser en 1918.

Stimulés par sa bravoure, nos soldats n'avaient pas flanché au sud de Vittichow, alors que, pourtant, ils se trouvaient toujours à huit

[429] kilomètres en avant des murs de Stargard, que battaient, depuis le grand matin, les chars de l'ennemi.

Les derniers du secteur sud et sud-est, ils s'incrustaient au terrain, débordés totalement à l'est, menacés sans cesse au sud-ouest.

Les Compagnies se faisaient stoïquement exterminer, une par une. Dans la boue agonisait, le dos labouré par un éclat d'obus, le second prévôt de la Jeunesse rexiste, le sous-lieutenant Paul Mezetta, poète, âme enflammée, chevalier du don complet, qui, malgré ses terribles blessures du Caucase, avait voulu reprendre sa place dans la mêlée.

Du Bataillon Dierickx il restait une petite centaine d'hommes en tout. Ils juraient, mitraillaient, contre-attaquaient, roulaient dans la fange sanglante avec des Tjirgischs et des Mongols. Mais rien ne parvenait à les faire fléchir.

*
* *

Au bruit du combat des chars, nous nous rendions compte que les Russes devaient lutter maintenant à l'entrée même de Stargard.

Notre situation était incroyable. Alors que nous nous trouvions en flèche isolée au sud, sous la menace toujours plus précise d'un encerclement, nous n'avions reçu, au P.C. de la division, depuis le début de l'après-midi, ni un renseignement ni un ordre. Cinq heures du soir arrivèrent. Nous allions, infailliblement, tomber dans les mains des Soviets. Il me paraissait inouï qu'on nous eut abandonnés de la sorte. Je sautai dans ma pour aller chez le Général.

N'imaginant pas un seul instant que tout était fini, j'entrai dans Stargard. Je n'eus que le temps de donner un coup de volant à ma voiture et de me jeter dans un faubourg : les chars russes venaient de pénétrer dans les rues. Des grappes de femmes mortes gisaient au milieu de leurs valises, près du pont de la gare, fauchées par les rafales des blindés. Au nord-ouest de la ville, les panzers soviétiques étaient disposés en ordre de bataille des deux côtés de la route de Stettin.

J'appris, au Corps d'Armée, à quelques kilomètres de là, que l'État-Major de Stargard dont nous dépendions avait été submergé l'après-midi par la vague ennemie : le général avait disparu comme dans une

[430] chausse-trappe. Le Corps d'Armée nous avait envoyé, sur le tard, des ordres de repli. Mais les motocyclistes avaient du se faire kidnapper en route. ˆ

Je retournai en trombe, à travers la campagne, dans la direction de Vittichow. J'eus la chance de repérer un de nos câbles téléphoniques. Je le sectionnai, branchai dessus un appareil portatif et pus ainsi régler à temps la retraite de mes effectifs.

Ceux-ci, pour échapper à l'étreinte de l'ennemi, opéreraient, venant du sud-est, un vaste mouvement tournant par l'ouest et le nord-ouest, le long du lac Mädu. De là, ils se rabattraient dans la direction de Stargard et prendraient position au nord-est de la ville.

Anéantis par ces dix jours et ces dix nuits de lutte, les malheureux auraient à effectuer sans débrider une marche de vingt-cinq kilomètres dans l'ombre, dans la boue collante ou les sables boulants, menacés sans cesse d'être coupés ou rejoints par l'ennemi en chasse.

*
* *

Les incidents ne manquèrent point.

Un de nos pelotons, qui avait cossé jusqu'à la nuit au chemin aréneux de Vittichow, n'avait pas bien compris l'ordre verbal ni réalisé la situation. Préférant couper au court, il se dirigea innocemment

sur Stargard même, comme je l'avais fait à la fin de l'après-midi, Il s'engagea en rangs, l'arme à la bretelle, à travers la ville au pouvoir des Soviets depuis plusieurs heures.

La nuit était opaque, pleine d'eau. Des soldats rouges étaient postés au-dessus du pont du chemin de fer. Ils prirent nos hommes pour une troupe soviétique. Les nôtres les prirent pour des Allemands. Ils traversèrent toute la cité, en ressortirent par le nord-ouest sans que nul ne les interpellât. Ils virent alors devant eux la ligne des feux d'échappement des blindés ennemis. Ils les contournèrent à la boussole, à travers la glu des champs noirs.

*

* *

J'arrivai à notre nouveau secteur à neuf heures du soir pour trouver toute la région en pleine anarchie.

[431]

Deux bataillons de l'Organisation Todt, envoyés sur place pour construire une nouvelle ligne, se repliaient dans une agitation folle : criaient à tue-tête les pelleteurs.

Un char allemand, refluant de l'est, avait été pris pour un char soviétique. Il était l'objet d'une fusillade générale.

Il était bien compliqué d'obtenir des renseignements. Les Russes, effectivement, devaient avoir débordé largement le nord-est de Stargard.

J'avais deux hommes, en tout, avec moi, plus une estafette en moto. J'installai mon P.C. selon les ordres que j'avais reçus et postai mon motocycliste à trois kilomètres en avant du village, sur la route déserte, afin qu'il put, ventre à terre, m'annoncer l'ârrivée des chars ennemis s'il s'en présentait.

A l'aube, la route était toujours nue.

Nos hommes arrivaient de l'ouest, par groupes méconnaissables, crottés jusqu'aux oreilles, oscillant comme des métronomes, ne sachant plus rien, ne comprenant plus rien.

Le Corps d'Armée exigeait que je les misse en position à l'heure même.

Autant valait aligner des cailloux en haut des buttes.

Ces hommes n'étaient plus capables de se battre un instant. Je les enfournai dans les fermes vides : Bientôt toute la Légion ronfla, comme une escadrille de Junker.

J'avais placé, face au sud-est, quelques gradés, à titre symbolique.

L'ennemi lui aussi devait être fourbu, car jusqu'à la nuit rien ne bougea.

Le lendemain, à huit heures du matin, je poussai nos hommes un peu revigorés vers leurs postes de guet. Ils n'eurent pas le temps de s'ennuyer : une vague de quinze chars soviétiques, puis une autre de vingt et un chars arrivaient en ouragan sur nous.

Traqués par les chars

Le 5 mars 1945, nous nous trouvions donc toujours sur l'Ihna.

Mais, au lieu d'être au sud de Stargard sur la lande boueuse qui

[432] séparait les deux bras de la rivière, nous étions maintenant apostés au nord de la cité perdue, à cheval sur l'Ihna unique.

Un soleil frisquet était revenu.

Deux villages, Lubow et Saarow, se faisaient face, des deux côtés de l'eau. La rive gauche, partiellement arborée, dominait la rivière. La rive droite était nue : seul un remblai de chemin de fer coupait, au-delà des maisons de Lubow, la monotonie du sol brun, légèrement ondulé.

La première vague de chars soviétiques surgit au seuil de ce bourg. J'étais en train de vérifier nos positions de Saarow quand le vacarme éclata. Nous ne possédions, sur chacune des rives, qu'un Bataillon squelettique.

Pas un seul char allemand ne se trouvait dans notre secteur.

Les quinze gros blindés ennemis s'étaient jetés immédiatement à travers Lubow. Nos hommes se défendaient de maison en maison. A cent mètres d'eux, de l'autre côté de l'eau, je faisais donner tous nos mortiers de Saarow pour contenir l'infanterie soviétique qui suivait les blindés.

Au bout d'une demi-heure, nos soldats furent jetés dans la plaine au-delà des fermes : nous les voyions qui essayaient, en courant, d'atteindre le talus du chemin de fer, afin d'y organiser une nouvelle ligne de résistance. Mais les obus des chars constellaient le terrain tout autour d'eux. Chaque fois, deux hommes, trois hommes restaient étendus, taches vertes sur la terre rousse.

D'autres Wallons, coincés au bord de l'eau, n'eurent plus, comme dernière ressource, qu'à s'embarquer dans des cuvelles de lessiveuses. Cette flottille improvisée parvint à aborder sur notre rive.

*

* *

Vingt et un chars des Soviets venaient de surgir, cette fois, à l'entrée de Saarow. Nous eûmes à peine le temps de voir dégringoler les murs autour de nous : les monstres étaient au centre de la localité !

Un de nos hommes, caché dans l'entrebâillement de la porte de l'église, sauva pour quelques instants la situation en faisant sauter avec une panzerfaust le char de tête.

[433]

Mais que faire ! Seuls ceux qui ont vécu de tout près ces effroyables semaines de la fin de la guerre à l'Est peuvent évoquer les boucheries qui eurent lieu alors. Il n'y avait pour ainsi dire plus de matériel blindé. Notre Corps d'Armée, le III[e] Panzer Corps, avait conservé une trentaine de chars, qui finirent par être une douzaine. Ces quelques panzers devaient parcourir, jour et nuit, un secteur de plus de soixante-dix kilomètres !

En revanche, les Russes, sur le seul front de Poméranie, étaient précédés par quatre mille blindés ! Ce lundi-là, rien que pour nos deux hameaux, ils arrivaient à trente-six ! Et, pour les arrêter, rien ! Rien, sinon des panzerfausten et des poitrines !

Le combat à la panzerfaust, c'était très bien au cinéma.

En fait, les réussites étaient rares.

Il fallait attendre que le char fut à bout portant avant de décliquer. S'il était seul et que le projectile l'atteignit, par bonheur, à un point essentiel, c'était parfait. Mais, souvent, le char ne sautait pas. Au surplus, presque toujours les chars fonçaient par vagues et balayaient préalablement le terrain. La flamme, longue de cinq mètres, trahissait la présence du tireur. Même s'il abattait un char, un autre char le déchiquetait à la mitrailleuse une demi-minute plus tard.

Chaque unité eut des héros magnifiques qui, jusqu'au dernier jour, détruisirent des blindés soviétiques à la panzerfaust. Il le fallait bien, puisque nous n'avions plus rien d'autre. Mais l'homme qui se risquait à ce duel était à peu près certain de périr.

*

* *

Les ordres étaient d'une sévérité draconienne ; ils ne tenaient compte d'aucune considération d'ordre sentimental, psychologique ou politique. Le fait brutal seul comptait : résister.

On ne pouvait pas céder. Même si on était débordé de toute part, il fallait tenir la campagne, s'accrocher, se faire massacrer. Un général qui avait cédé du terrain était cassé, ou même arrêté. En un mois de bataille de Poméranie, nous changeâmes dix-huit fois de Commandement !

Les commandants d'Armée, de Corps d'Armée, de Division, volaient

[434] en l'air comme des balles de tennis. On finissait par ne plus s'y retrouver et par ne plus savoir de qui on dépendait. Mais chaque général, sentant l'instabilité de sa condition, envoyait des consignes implacables, qu'elles fussent applicables ou non.

Mon bataillon de Lubow, traqué par les chars et à demi exterminé, était bloqué sur la rive droite de I'Ihna. Je n'avait plus sous la main, en retrait de Saarow, que deux cent cinquante hommes. Et je ne possédais pas un seul panzer qui eut pu nous aider à résister.

Mon P.C. se trouvait dans un village immédiatement au nord-ouest des deux bourgs envahis. Ce village était absolument indéfendable, avec la poignée de soldats qui me restaient.

On exigea pourtant que je le défendisse.

Nos blessés jonchaient la plaine. Nous assistions, blêmes de douleur et de fureur, à leur assassinat : les fantassins soviétiques, avançaient entre les chars, cassaient, à coups de bêchettes de tranchée, le crâne de nos malheureux camarades. L'un d'eux agita en vain son mouchoir blanc au-dessus de sa tête : il eut le visage fendu, comme les autres, par les massacreurs.

Il existait encore, dans mon secteur, quelques canons allemands. Je les mis en position à l'entrée du village et, selon ma vieille habitude, leur ordonnai d'attendre la toute dernière minute pour déchaîner, à bout portant, un feu fichant sur les blindés ennemis.

Sous cette tornade de fer, les chars des Rouges coururent se rembucher à l'abri d'une chênaie, se contentant provisoirement de pilonner la localité. Les maisons s'écroulaient sur le dos de mes officiers d'État-Major et de mes téléphonistes.

A l'entrée sud-est du village, nos hommes avaient constitué un barrage de fortune. Leur moral était incroyable, malgré la gravité de leur sort. Ils goguenardaient à qui mieux mieux et crânaient d'autant plus que je leur envoyais tous les traînards de la région, quelle que fut leur nationalité. Ils les adoptaient, se les partageaient.

J'informais régulièrement de la marche des événements le nouvel État-Major, assez ficelier, auquel nous venions d'être rattachés, pour quelques heures sans doute. Celui-ci gardait jalousement les douze blindés affectés au secteur sud-est et est. Il me gratifiait, par le téléphone de campagne, d'assurances magnifiques et catégoriques :

[435] il n'y avait plus de chars soviétiques en face de nous ! Bref, la situation était paradisiaque.

Mais, tout en recevant ces affirmations formelles, je voyais, de mes propres yeux, de pitoyables blessés que traquaient férocement des obus de chars. Ils se jetaient au sol, essayaient de ramper. Les obus ne les lâchaient pas.

Si l'ennemi pouvait gâcher tant de munitions à ces jeux cruels, que serait-ce tout à l'heure ?

*
* *

J'avais envoyé à l'État-Major en question un de mes jeunes officiers d'ordonnance, un grand mutilé, très perspicace, le lieutenant Tony Gombert. Il devait, théoriquement, servir d'agent de liaison, mais, en fait, son rôle consisterait surtout à tendre l'oreille et à ouvrir l'œil.

Alors qu'on me téléphonait froidement que nous pouvions être parfaitement tranquilles sur notre crête de coq, au diable vauvert, les avions allemands d'observation venaient de signaler audit État-Major qu'une colonne de quarante et un chars s'ébranlait vers nous !

Quarante et un ! Notre officier sauta sur sa moto et accourut me prévenir. Mais déjà nous nous débattions dans les pans de maisons éboulées. Les blindés étaient sur nous, de toute part.

Une autre surprise venait de nous accabler. Tentant d'établir la liaison avec notre aile droite, une de nos patrouilles n'avait plus trouvé que le vide. Nos voisins s'étaient évanouis. Les Russes pénétraient par cette faille dans la forêt du sud-ouest.

A l'est, notre aile gauche était, elle aussi, complètement débordée par un bataillon d'infanterie soviétique qui, dans le soir tombant, avait traversé la rivière Ihna, assez loin derrière notre ligne.

C'est dans ces conditions que nous reçumes la masse vrombissante des quarante et un chars ennemis. En dix minutes, ceux-ci crevèrent en vingt endroits notre barrage. Disloqués en de multiples tronçons, nos hommes tiraient leurs dernières panzerfausten, tout en essayant, sous les rafales, d'atteindre l'ouest de la forêt.

Les Russes se ruaient dans les rues du bourg. Au téléphone, l'État-

[436] Major me répétait inlassablement :

L'ombre s'était déroulée. Nous assistâmes alors à un spectacle stupéfiant : les chars soviétiques allumèrent des phares comme les autos roulant sur les autostrades avant la guerre. Ils foncèrent droit sur la forêt, d'ou les batteries d'artillerie allemàndes s'étaient retirées depuis plusieurs heures.

Les Russes menaient dans le village une sarabande de démons. Ils avaient occupé toutes les fermes. Nous étions encore, en tout, une quinzaine, agrippés à la sortie nord du village, à la lisière du bois. J'avais pu replier jusque-là mon miraculeux téléphone, toujours intact.

Je téléphonai dans le vacarme : «L'infanterie soviétique déborde dans tous les sens. Le front est complètement crevé. Croyez-le, ou ne le croyez pas, mais il y a quarante chars ici. Il ne reste plus un

seul canon pour barrer l'entrée de la forêt. Les blindés russes vont y pénétrer comme ils le voudront. Est--ce que vous vous rendez compte ?...»

On ne trouva qu'un mot à me répondre :

Tenir ! Et arrêter avec des courants d'air quarante et un chars lourds.

*
* *

A huit heures du soir, nous étions encore quatre. Mon appareil téléphonique venait de périr, lui aussi. Tout contact était définitivement coupé. Plusieurs chars coururent sur nous, pour franchir le premier barrage de la route de la forêt. Nous sacrifiâmes l'ultime panzerfaust qui nous restait. Elle nous valut, à l'instant, quasiment en pleine figure, un obus de char qui assomma un de mes trois rescapés et en blessa un autre.

Je devais essayer, par tous les moyens, de regrouper mes soldats pourchassés sous les pins. Mon chauffeur traîna le blessé et l'assommé jusqu'à ma Volkswagen, camouflée dans un taillis. Je les rejoignis en tiraillant. A travers la forêt crépitante, nous atteignîmes, à cinq kilomètres au nord-ouest, un village dans une grande clairière.

Nous n'avions pas rencontré sur la route un seul poste militaire à un seul des barrages antichars. Malgré l'imminence du danger,

[437] ceux-ci étaient totalement démunis de bouchages et de défenseurs.

Le village s'étendait sur une longueur d'un ou deux kilomètres. Il était rempli de matériel d'hôpitaux de campagne, d'États-Majors d'unités dispersées ou englouties. Nul n'avait l'air de se douter absolument de rien.

Dans chaque ferme, on mangeait d'excellent appétit. La soupe fumait sur la table.

Je voulais encore espérer que les chars soviétiques ne s'engageraient pas à travers cette vaste forêt inconnue, en pleine nuit. Dehors, la neige s'était mise à tomber, par flocons épais. Que devenaient mes soldats ? Comment, dispersés parmi les pineraies, sortiraient-ils de cette battue ? Atteindraient-ils à temps, de l'autre côté de la forêt, la bourgade d'Augustenwalde, ou j'avais donné ordre aux officiers de regrouper leurs hommes si, dans l'obscurité, nous étions coupés par les chars ? Je les imaginais se faufilant à la boussole à travers le dédale de ces sapinières traîtresses, profondes de plusieurs dizaines de kilomètres.

Puis je revoyais les chars de tantôt, avec leurs énormes phares.

Ou étaient-ils ?

Augustenwalde

Il était onze heures du soir.

La bataille menait grand tapage.

Mais nous n'en étions pas à notre première nuit mouvementée.

Nous voulions nous reposer pendant quelques heures avant d'atteindre à l'aube Augustenwalde, puis Altdam, ou, d'après les ordres que je venàis de recevoir du corps d'armée, nous devrions reformer les débris de notre Division.

La neige tombait, toujours plus épaisse.

A plusieurs reprises, le chauffeur était entré pour signaler que des balles ricochaient sur le mur.

Je les laissais ricocher, puisque cela leur faisait plaisir.

Soudain, de formidables rugissements claquèrent à proximité de notre maison. Ah ! nous les connaissions, ces aboiements tragiques ! Seuls les chars pouvaient lancer ces grands cris brefs et rauques. Je

[438] sautai à la porte. A l'entrée du village, les lueurs des coups de départ jaillissaient comme des langues roses. Les chars avaient franchi déjà les cinq kilomètres de forêt !

On voyait, dans l'horizon neigeux, monter les bouquets de fleurs nocturnes de tout le pays en flammes. Des centaines de camions couraient dans les deux sens. Une colonne de véhicules allemands, venant de l'autostrade, avançait en plein sur les chars ennemis. Une autre colonne voulait à tout prix remonter le courant. Le chemin était étroit. Les balles rebondissaient ou s'écrasaient sur les murs et

perçaient la tôle des carrosseries. Les lueurs des incendies et des explosions étaient telles qu'il faisait quasiment clair.

Tout ce caravansérail allait être déchiqueté, cela ne faisait plus l'ombre d'un doute. Les chars soviétiques poussaient dans la masse. Leurs hurlements se relayaient, épouvantables.

Je parvins à jeter ma petite dans les champs neigeux. En roulant à travers tout, nous atteignîmes l'autostrade avant les Russes. Derrière nous, ce n'étaient que torches roses, cris, coups de départ des tanks soviétiques et explosions. Quelle résistance pourrait bien opposer cette horde confuse de médecins, de camionneurs, de cantiniers, de scribes, tous courant au hasard dans la nuit ?

Les grands camions de l'État-Major du Corps d'Armée avaient senti le vent et avaient disparu un quart d'heure plus tôt. Le reste était perdu, sans rémission. Je n'eusse plus donné un pfennig des centaines de véhicules entassés dans la cuvette ou fonçaient furieusement les panzers des Soviets.

*
* *

Sur l'autostrade, le cortège de misère s'étalait, toujours plus atroce. Des dizaines de milliers de femmes et d'enfants étaient à l'arrêt dans leurs pauvres charrettes, encapuchonnés de neige fraîche. Certains regardaient, hagards, le ciel en feu. Ils attendaient. Les blindés ennemis allaient les atteindre. Ils avaient l'air de ne plus comprendre. Ils avaient les yeux vides. Les chevaux, l'œil mi-clos, ne bougeaient plus.

Je m'étendis, à quelques kilomètres de là, dans une maison abandonnée, parmi un grouillement informe de soldats.

[439]

Au petit jour, je remontai encore, aussi loin que je le pus, dans la direction des Russes, pour repêcher l'un ou l'autre de mes soldats qui serait resté en panne. Tout était calme sur l'autostrade. Les Russes avaient certainement du bifurquer et poursuivre leur avance par les accourcies de la forêt. Mais ces laies devaient être infranchissables. J'imaginais difficilement que des chars eussent l'audace d'avancer sous les arbres, le long de ces pistes sableuses, étroites, que quelques canons de Pak pouvaient condamner...

Pourtant les blindés des Soviets devaient être quelque part...

Et ils n'étaient pas sur la grand'route.

J'arrivai, à dix heures du matin, à Augustenwalde.

Ce gros village se trouvait à l'extrémité nord-ouest de la forêt, à une douzaine de kilomètres à l'est de Stettin. Il paraissait tellement bien protégé par la masse boisée que les bureaux du Corps d'Armée s'y étaient repliés, le soir précédent.

Je passai chez le Général. Le chef d'État-Major, le colonel von Bockelsberg, accroché à son appareil téléphonique, me faisait des signes désespérés. Il pointait sur la carte, au fur et à mesure des rapports : Il s'essuya le front un instant : , me dit-il.

Mais, depuis le Dniépr, nous connaissions ces jours ou tout s'effondre.

Les camions du Corps d'Armée étaient là ; donc rien n'était spécialement catastrophique. Je finis par rassembler dans le village une partie de nos hommes et leurs officiers. Des volailles, bridées avec soin, mijotaient partout déjà, selon la meilleure tradition militaire.

Nous nous mîmes gaillardement à les savourer.

*
* *

Quelques balles ricochèrent sur la façade. Une autre, plus indiscrète, cassa une vitre et se planta dans la cloison. , fit remarquer le major Hellebaut, imperturbable.

[440]

Trente, quarante balles arrivèrent. Je me permis une légère remarque :

— Je crois qu'on tue beaucoup de poules.

Chacun continua à mastiquer la sienne.

Cette fois, des volées d'obus ébranlèrent toute la construction :

— On tue même les poules avec des chars, insistai-je. Et je passai à mon voisin un plat de fruits délicieux, extraits d'un bocal trouvé dans la cave du propriétaire en fuite.

Je me soulevai un peu : partout des hommes couraillaient. Nous allâmes sur le pas de la porte. Nous vîmes une bousculade phénoménale. Les grands camions-radio du Corps d'Armée décampaient, sans avoir même démonté leur antenne, haute de dix mètres. On tirait dans tous les sens. Des soldats nous criaient en passant :

A dire le vrai, la forêt était embrochée. Les blindés soviétiques n'avaient rencontré aucun obstacle pendant trente kilomètres.

Nos hommes, lestes comme des écureuils, s'accrochaient aux camions du corps d'armée. Déjà les Russes avaient atteint la gare, au sud-ouest, et balayaient la route par laquelle se précipitait tout le matériel garé à Augustenwalde. Les autos stoppaient brusquement, jetant comme des crapauds, tête en avant dans la neige boueuse, de sémillants officiers d'État-Major accrochés aux toits des voitures.

Impossible d'improviser une résistance : pas un blindé allemand, pas un canon de Pak ou de Flak ne se trouvait sur les lieux. Toute la région était débordée. La route Augustenwalde - Stettin elle-même était coupée. Nous dumes descendre, par le sud, jusqu'à la route de Stargard. De là nous arrivâmes à Altdamm.

Le gros de nos soldats nous y attendait.

La retraite s'était accomplie avec adresse. Peu de monde avait été perdu au cours de la nuit.

Mais notre Division était dans un état lamentable. Déjà à Stargard nos deux Régiments d'Infanterie avaient du être fusionnés. Maintenant, les deux bataillons de ce régiment combiné ne comptaient plus qu'environ quatre cents hommes. Beaucoup d'officiers avaient été tués. Plus une compagnie ne tenait ensemble.

Les Russes avaient réalisé une percée impressionnante. Il faudrait

[441] maintenant quelques jours avant que leur matériel eut franchi la forêt. D'Altdamm partaient des contre-attaques.

Il y aurait donc un certain répit.

J'obtins une semaine pour réorganiser mes effectifs béquillards et les amalgamer avec des renforts qui venaient de nous arriver, le matin même, en gare de Stettin.

Mais je désirais ne conserver avec moi que des durs. Je réunis tous les hommes, les remerciai de leur magnifique comportement. Je leur dis crument la situation et les graves combats qui les attendaient encore. «Chacun était libre de remonter au feu ou de demeurer dans une compagnie de repos. Tous étaient venus à la Légion en volontaires. Il ne restait plus guère d'espoir : je n'acceptais de sang que s'il était versé librement. Il ne serait pas dit que, dans la lutte de la fin, un seul Wallon serait tombé contre son gré.»

Quatre-vingts hommes préférèrent ne plus retourner au combat. Je les traitai avec autant d'affection qu'auparavant. Je n'étais pas un négrier. D'ailleurs, la plupart de ces garçons étaient à bout de forces. Je les fis héberger et nourrir avec soin, à trente kilomètres au nord-ouest de l'Oder.

Avec les six cents autres, les survivants de ce mois terrible et les nouveaux venus, je reformai un Bataillon de choc. Le sixième jour, avant l'aube, nous repartîmes en chantant vers les docks et les ponts de Stettin.

*

* *

Le commandeur de ce Bataillon des Durs était le major Dierickx, extraordinaire figure de colonial, passé de la forêt vierge du Congo aux neiges de la steppe. La casquette sur la nuque, à la manière des broussards, il était le brave des braves, une espèce de passé par le Katanga. Il avait un cœur d'enfant et donnait sa fidélité avec une sincérité et une émotion qui lui amenaient promptement les larmes aux veux.

Le front ou je ramenais son Bataillon s'était singulièrement rétréci depuis huit jours.

Il défendait encore une partie du golfe de l'Oder au nord-est de

[442] Stettin, longeait l'autostrade à l'ouest d'Augustenwalde, couvrait Altdamm et s'étendait jusqu'au delà du grand pont de béton de l'.

Nous prîmes position à peu près au centre du dispositif, en avant de Finkenwalde, longue agglomération qui prolongeait, vers le sud, les faubourgs d'Altdamm.

Les Russes occupaient, surplombant notre ligne, de nombreuses crêtes de la rive droite de l'Oder. Ils y avaient installé plus de mille pièces d'artillerie.

Elles écrasaient, sous un feu ininterrompu, les positions, les maisons, les rues d'Altdamm et de Finkenwalde, ainsi que les trois ponts. Jamais, depuis 1941, nous n'avions assisté à un concassage pareil.

Le pont de Stettin

A la mi-mars 1945, la vie sur la rive droite de l'Oder, à la tête de pont de Stettin, était devenue absolument intenable.

Les maisons d'Altdamm et de Finkenwalde étaient crevées ou effondrées en travers des rues, les poteaux des lignes de tramway étaient abattus, les arbres étaient déchiquetés ou élagués comme des stipes. Partout nous étions arrêtés par des entonnoirs.

L'artillerie des Soviets battait chaque rue, suivait chaque déplacement.

Pour gagner nos positions, nous devions traverser le terrain d'aviation ou il ne restait que des carcasses d'appareils carbonisés. Nous pouvions, par un escalier semé de débris de vitres, grimper encore à la terrasse de l'aérogare. De là, on avait un panorama prodigieux : on voyait chacun des blindés rouges alignés à la lisière des bois de l'est, chacune des batteries ennemies juchées sur les crêtes.

Les forces européennes n'occupaient plus, du nord d'Altdamm au pont de l'autostrade, qu'un long ruban de terrain, large seulement de trois ou quatre kilomètres. Les Russes se jetaient frénétiquement à l'assaut pour couper et débiter cette lagune et nous pousser dans l'Oder.

Même la nuit, le contact avec la troupe était presque impossible. Il tombait des milliers d'obus. Chaque P.C. de compagnie, rapidement

[443] repéré à cause du va-et-vient, était l'objet d'un broyage inouï. Les rues étaient jonchées de cadavres de soldats.

Les ordres étaient d'une sévérité fantastique. Les fuyards étaient pendus sur-le-champ.

Des Feldgendarmes les accrochaient à l'entrée du pont qui reliait Altdamm à Stettin. C'était horrible de voir les cadavres raidis de ces beaux grands garçons allemands qui, physiquement écrasés par ces semaines d'épouvante, avaient eu un instant de faiblesse. Leurs corps pendillaient, avec une pancarte au cou : . Le teint blafard, la langue dure et céruléenne, ils ballottaient sinistrement au bout de leur corde, secoués par les innombrables explosions qui abattaient sur eux les câbles des lignes de tramway...

Chaque soldat savait ce qui l'attendait s'il reculait... Il valait encore mieux rester devant, sous la mitraille et dans le hurlement des chars.

*
* *

Les pertes étaient effrayantes : en trois jours, soixante pour cent des défenseurs de notre secteur furent tués ou blessés.

Terrés dans leurs trous, n'ayant que la tête et les bras qui dépassaient, ils se faisaient blesser, à la face surtout, par les éclats d'obus et de fusées.

Ils accouraient à mon petit poste, avec un trou monstrueux et sanglant au lieu de la mâchoire. Souvent, la langue haletait encore, rose, fébrile, tellement longue dans cette bouillie...

Il arrivait vingt-cinq, trente blessés à la fois. Certains, qui avaient été atteints en courant, portaient des éclats d'acier plantés dans les organes sexuels : ceux-ci frémissaient affreusement, bleuâtres.

Il fallait commander, veiller à tout, dans ces odeurs de sang coagulé, d'excréments qui s'épandaient, parmi tous les linges suintants...

Les abris se faisaient aplatir un par un. Dès le premier jour, alors que je venais de le quitter deux minutes plus tôt, mon poste de commandement, atteint de plein fouet, avait été écrasé rasé, réduit en poussière. La cave glacée de Finkenwalde ou je passai la dernière nuit

[444] à diriger le combat à la lueur d'une bougie reçut un obus qui traversa complètement le plafond et s'abattit, sans exploser, au milieu de l'assistance.

J'étais accouru en hâte à nos petits postes avancés, car à notre aile droite les Russes venaient de rompre la ligne, à une heure du matin. Nos hommes se battaient formidablement, accrochés au talus du chemin de fer. Ils ne cédèrent pas. Trois chars allemands d'un très vieux modèle, mais servis par des équipages héroïques, accoururent à côté de nous. Seule la bouche de leur canon dépassait le talus. En une demi-heure ils démolirent cinq des panzers russes arrivés de l'autre côté de la voie ferrée. On eut pu s'interpeller d'un char à l'autre. Nous étions complètement aveuglés par les lueurs argentées des coups de départ.

*

* *

A la fin de cette nuit, le général qui commandait la défense m'assigna comme poste de commandement une autre cave de Finkenwalde, plus rapprochée de la sienne, mais située absolument à l'extrémité sud des positions wallonnes. Le nez sur les Russes, j'aurais des contacts fort compliqués avec mes différents P.C. de Compagnie.

Officier discipliné, je m'installai aussitôt et envoyai des agents de liaison chercher mon État-Major, les téléphonistes et la radio.

Des balles arrivaient de toutes les directions. Je vis d'abord sauter le pont de l'autobahn. Puis les Russes se faufilèrent à travers Finkenwalde, à ma droite. Ils parvinrent jusqu'à l'Oder. Leurs mitrailleuses, leur Pak et leurs chars tenaient sous leur feu la voie de repli éventuelle.

Le Général, qui une heure plus tôt avait son poste à cinq cents mètres derrière le mien, ne donnait plus signe de vie. Son téléphone ne répondait plus. Je restai seul, totalement inutile, me demandant bien ce qui se passait.

Je tenais à respecter les ordres.

Ils faillirent me couter cher.

Je ne fus sauvé, à la dernière minute, que grâce à la présence d'esprit d'un motocycliste flamand. Croisant le général qui se repliait, il lui rappela hardiment que je devais encore me trouver à mon petit poste isolé. Le général poussa de grandes exclamations : il m'avait

[445] oublié dans tout ce tumulte ! Le motocycliste fonça à travers tout, arriva, me prit en croupe. Sur la petite route, de nombreux soldats allemands gisaient, le visage dans le sable, abattus en se retirant. Mitraillés et canonnés par les chars, nous atteignîmes le refuge du général juste à temps pour apprendre qu'il venait d'être relevé de son commandement.

*

* *

Ce matin-là, tout paraissait perdu. Pourtant, nous reçumes, de notre nouveau chef,ˆl'ordre de tenir sur le terrain qui restait.

C'était sage. Un repli massif, à ciel ouvert, sous un broiement pareil, n'eut amené qu'un massacre. Les postes des commandeurs durent tous demeurer sur la rive droite. Le Général lui-même y resta.

Le pont du chemin de fer sauta à son tour. Il ne subsista plus alors que le pont de la ville de Stettin même. L'artillerie soviétique le foudroyait, le balayait sans répit. Des obus ricochaient sur le tablier. D'autres soulevaient d'énormes gerbes autour des arches ou secouaient les pendus comme des mannequins.

L'aviation soviétique nous arrosait de centaines de bombes. Les escadrilles plongeaient, revenaient, rasaient les toits. Des pans entiers d'immeubles s'écroulaient. Derrière nous, le poste de secours de campagne s'effondra : les cris horribles des blessés enterrés vivants montaient des monceaux de décombres.

A la crête de la ligne de chemin de fer de Finkenwalde, nos soldats, appuyés par quelques chars, résistaient avec un héroïsme pareil à celui de leurs camarades allemands accrochés dans les ruines d'Altdamm.

Comme toujours lorsque la partie était désespérée, les Wallons se distinguaient par leur acharnement et par leur bonne humeur.

Ils se faufilaient par des hangars dans le secteur ennemi.

Certains avaient été faits prisonniers et emmenés par les Russes jusqu'à un bois sur les collines de l'est. Ils profitèrent d'un violent bombardement de l'artillerie allemande pour s'enfuir : tous arrivèrent dans une course éperdue, jusqu'à nos lignes, sauf un qui fut tué en chemin.

[446]

Les gradés donnaient les exemples les plus extraordinaires.

Nous avions, au Bataillon Dierikx, un jeune officier, fluet et pâle, le lieutenant Leroy, de Binche, qui, volontaire à seize ans, avait eu le bras droit et l'œil gauche arrachés un an plus tôt, lors des combats de Tcherkassy. Il avait absolument voulu revenir au front antisoviétique. Il remplissait les fonctions d'officier de liaison. La présence de ce grand mutilé, parmi la troupe, était émouvante au possible.

Un frère de Leroy était chef de Peloton. Il fut tué au talus de Finkenwalde trois jours avant la fin de la bataille de l'Oder. Notre jeune amputé, au lieu de se laisser accabler par la douleur, demanda immédiatement à prendre la place du mort. J'acceptai. Et on vit ce spectacle admirable : un grand invalide, au buste tout contourné, se battre pendant trois jours et trois nuits au corps à corps, tirant avec une mitraillette qu'il manoeuvrait très habilement de la main gauche.

Une de nos infirmières belges, une veuve admirable, avait ses trois fils au combat. Ils se firent tuer tous les trois, avec un égal héroïsme. La mère, si affreusement poignardée, n'accepta point d'abandonner sa tâche un instant : au contraire, voulant se dévouer là même ou ses garçons étaient tombés, elle me supplia de lui permettre d'exercer son apostolat en première ligne. Elle secourait nos blessés, dans cet ouragan de mitraille, avec une vaillance si extraordinaire qu'elle gagna la Croix de Fer.

*
* *

L'acharnement de nos hommes était tel que, lorsque la rive droite de l'Oder fut évacuée, ce furent des volontaires wallons qui eurent l'honneur d'assurer la sécurité de Finkenwalde durant l'ultime nuit. Ils eurent à se maintenir, trois heures après tout le monde, sur le talus du chemin de fer, tandis que les trois Divisions se retiraient.

Ces divisions ne comptaient plus, à elles trois, mille hommes en tout !

La lutte Stargard-Oder avait duré cinq semaines. Les Rouges avaient du, pendant trente-cinq jours, lancer cent assauts, perdre un matériel énorme, sacrifier plus de quatre cents chars, pour franchir les trente-cinq kilomètres qui les séparaient de Stettin.

[447]

Cette nuit du décrochement fut extrêmement pathétique.

Nos Volontaires, aidés par deux tanks, simulaient une activité particulièrement agressive. Les contre-batteries du Reich envoyaient, de la rive gauche du fleuve, un ouragan d'obus sur l'ennemi.

Sous cette protection, les survivants des trois divisions, emportant tout leur matériel et toutes leurs armes, glissèrent vers l'Oder, atteignirent en silence le premier pont, prirent position de l'autre côté de l'eau, camouflés parmi de vastes dépôts de planches qui couvraient la première presqu'île.

Le grand port, illuminé par les incendies, élevait encore ses docks de huit ou dix étages de béton qu'étoilaient vainement les obus soviétiques. Dans leurs caves ténébreuses, ou s'installèrent les P.C., des milliers de civils russes et polonais étaient vautrés sur des vieux sacs, hommes et femmes confondus dans une promiscuité de ghetto.

L'Oder se divisait en cinq bras à l'entrée de Stettin. Seul le pont du premier bras, le plus large, allait sauter à la fin de la nuit.

A trois heures du matin, chaque unité avait pris place dans son nouveau secteur. Notre premier Peloton de Volontaires, resté jusqu'à ce moment-là au contact, à trois kilomètres au delà du fleuve, se hissa sur les deux chars qui les avaient épaulés jusqu'à la fin : ceux-ci décrochèrent à toute vitesse. Ils traversèrent en trombe le grand pont de fer qui, derrière eux, dans un fracas terrible, se coucha dans l'eau bouillonnante.

*
* *

C'était l'aube.

Près de nous, les carcasses roussies des grands navires incendiés gisaient dans les bassins de radoub.

De l'autre côté du golfe, Altdamm dressait encore quelques beaux clochers de briques. Des nuages de fumée montaient.

Des retardataires allemands, qui avaient dormi dans les ruines de Finkenwalde et avaient ignoré la retraite, arrivèrent sur l'autre rive, poussant de grands cris. Les Russes les suivaient de près. Ils se jetèrent à l'eau : certains nous rejoignirent à la nage ; les autres coulèrent dans le courant.

[448]

On voyait les Rouges approcher de l'Oder par petits groupes, comme s'ils craignaient une embuche.

Pourtant la bataille était bien finie.

Quelques heures plus tard, l'artillerie cessa son tir, des deux côtés.

Il y avait du soleil.

Le golfe nous apportait le parfum de la mer.

Au bout de poutres de fer, à l'entrée du pont, trois pendus que l'explosion n'avait pas décrochés se découpaient encore, sinistres et verts, dans la lumière crue.

Entre l'ennemi et nous, il ne resta plus qu'eux, avec leur pancarte blanche, leurs yeux vitreux, leur langue tordue, bouffie et violette.

X

L'AGONIE A LA BALTIQUE

La fin de mars 1945 vit enfoncer définitivement le front de l'Oder. A ce moment-là, les divisions de Poméranie se reformaient entre Stettin et Pasewalk, à l'abri de l'Oder qui étendait sa masse d'eau puissante, agitée déjà par les marées, entre les deux armées momentanément à l'arrêt.

Nous écoutions la radio avec une inquiétude qui croissait : la Rhénanie était tombée, le Rhin avait été franchi, la Ruhr était débordée, les blindés américains montaient vers Cassel.

Nous avions encore de nombreux soldats wallons dans le Hanovre : nos recrues à l'instruction, nos blessés en convalescence. En outre, sept cents hommes de notre Régiment d'artillerie et deux cents hommes de notre Bataillon de Pionniers, à l'instruction dans les environs de Prague, avaient été mis en route, paraît-il, vers notre Dépôt.

Je désirais rassembler promptement tout ce monde. Je laissai mes hommes au vert et courus faire un tour à notre base hanovrienne.

Je trouvai la région à peine fiévreuse.

L'arrivée des Alliés n'apparaissait à la population que comme une possibilité lointaine, dont, d'ailleurs, il eut été indécent de parler. Le Kreisleiter de Springe préparait tranquillement son mariage, fixé au samedi 31 mars. Mais, le 29, les blindés américains firent un bond de cent dix kilomètres. Le soir, ils se trouvaient à une

[450] quarantaine de kilomètres de la Weser. Encore un bond et ils martèleraient le pavé des villages hanovriens.

A Gronau, ville industrielle ou se trouvait notre caserne dè Dépôt, il se révéla impossible d'évacuer nos blessés. Je pris sur moi de démobiliser sur l'heure tous les convalescents.

Je courus, de là, vers le sud, près de Holzminden : sur un ordre venu de la Kommandantur de Hanovre, on y avait mis en position, armés de panzerfausten, deux cents jeunes recrues wallonnes.

Ces garçons s'étaient engagés à lutter contre le bolchevisme et n'avaient pas à être jetés à la rencontre des Américains et des Anglais.

Leur retrait ne fut décidé qu'après une journée entière de palabres. Je pus encore les hisser sur le train qui venait d'amener en toute dernière minute en gare de Gronau mes deux cents sapeurs et mes sept cents artilleurs. J'expédiai aussitôt le convoi complet sur Stettin.

Déjà on entendait les aboiements des chars alliés qui essayaient de forcer le passage de la Weser.

Il ne fallait plus compter que le Reich résisterait à l'Ouest.

Entre les Américains et Berlin, c'était le désert total. Le front s'était évanoui. Plus rien ne montait à la rencontre des Yankees. Les autostrades étaient vides.

En revanche, le front de l'Est, lui, se défendrait jusqu'à la dernière extrémité. Le Haut Commandement allemand était décidé à y lutter avec une résolution farouche.

En hâte, je retrouvai mes soldats près de Stettin.

L'Oder luisait au soleil comme un grand serpent qui dort.

Le front était silencieux. Les fermes avaient été évacuées. Le gibier courait dans les beaux labourés bruns.

L'air était doux, tiède, étoilé de chants d'oiseaux.

L'agonie approchait dans un parfum mouillé de reines-marguerites, de primevères et de renoncules.

Berlin, 20 avril

Les blindés alliés inondèrent la Bavière, au début d'avril 1945. D'autre part, ils atteignirent l'Elbe, remontèrent vers Brême et Hambourg.

[451]

Mais, en face de nous, l'armée russe restait coite. La bataille de Poméranie avait coûté cher aux Soviets. Ils avaient du dégarnir le secteur de Kustrîn, lors de la contre-offensive allemande de la mi-février 1945, au sud de Stargard. Pendant cinq semaines, ils avaient mené des combats très durs pour nous bouquer et pour conquérir la rive droite de l'Oder, autour d'Altdamm. A présent, ils léchaient leurs blessures et amenaient à pied d'œuvre leur matériel.

Stettin avait été organisé en tête de pont autonome, forte de dix-huit Bataillons. Le III e Corps germanique, auquel nous appartenions, avait reçu, comme zone d'action, la région de Penkum.

Le secteur que nous devrions défendre était, comme toujours, démesurément long.

Les chimères restaient tenaces. A la mi-avril 1945, trois semaines avant la Capitulation, le général Steiner m'annonça la réorganisation complète de ma Division : j'allais recevoir en renfort un Régiment d'Artillerie et un Régiment d'Infanterie, prélevés sur des unités allemandes. Ma Division atteindrait ainsi son effectif maximum.

En outre, on avait décidé, pour une date prochaine, la constitution d'un corps d'armée , formé des Divisions Charlemagne (France), et , dont je recevrais le commandement général.

Je demeurais sceptique. Je m'en tenais aux faits. Avec mes rescapés de Poméranie, avec mes canonniers sans canons et mes pionniers sans pontons, je possédais encore tout juste de quoi reformer un Régiment d'Infanterie sérieux. Je confiai ce soin au major Hellebaut.

J'intégrai le reste de ma division dans un second régiment, régiment de dépôt, composé de malades, d'éclopés et de vieux légionnaires, inutilisables en première ligne.

Cette unité hébergea même momentanément une centaine de compatriotes qui travaillaient dans des usines du Reich et qu'un fonctionnaire bourdeur, pris de folie, nous avait envoyés, vêtus de feldgrau, sans leur demander leur avis.

Nous étions une légion de Volontaires. Je n'eusse voulu, à aucun prix, envoyer à la bagarre, ni même garder sous l'uniforme, des braves types qui ne partageaient pas nos idées et n'étaient pas venus de leur plein gré. Je leur fis un petit discours et leur expliquai qu'ils étaient libres.

[452] Je leur fis donner à tous des vivres pour trois jours et quelques cigarettes. Un de mes officiers les reconduisit à l'arrière, nantis d'un titre de démobilisation.

Un peu plus tard, je décidai d'évacuer les malades et les blessés légers. La résistance du Reich arrivait aux derniers mètres de la corde. Il valait mieux sauver et écarter à temps du gouffre soviétique ce qui ne pourrait que nous encombrer au cours des ultimes mêlées. Ce n'était pas dans les règlements,

mais je passai outre, signai une liasse d'ordres de marche. Deux cents inaptes prirent ainsi le chemin de Rostock, le vieux port de la mer Baltique.

Discrètement, mais par tous les moyens, je me défaussais des poids morts et j'essayais de limiter la casse finale...

*
* *

Je tremblais à la pensée du sort qui attendait le gros millier de survivants de la division qui, bons pour le combat, restaient à mes côtés, près de l'Oder.

Nous étions à l'extrémité du front de l'Est. Nous pouvions, en deux jours de combats malheureux, nous faire tous broyer ou encercler par les Soviets.

D'autre part, les Américains et les Anglais avançaient de plus en plus dans notre dos.

Le commandement allemand de notre secteur considérait leurs progrès d'un œil sympathique : il les trouvait même trop lents ! Les illusions restaient toujours étonnantes, et plus d'un général allemand imaginait, avec une touchante bonne foi, que les Anglo-Américains allaient d'un moment à l'autre entrer en guerre contre l'U.R.S.S. A l'arrivée des Alliés à l'Oder, tout s'arrangerait magnifiquement, c'était certain !

Le Haut Commandement ne prenait, en tout cas, aucune disposition pour se couvrir. Le général Steiner parla même de planter derrière nos lignes, face à l'ouest, de grandes pancartes portant cette inscription : .

Je n'étais pas aussi rassuré que ces officiers allemands.

Profitant de la tranquillité provisoire du secteur, je courus un matin

[453] à Berlin harceler le ministre des Affaires étrangères, Ribbentrop, afin qu'il fît demander, par un Etat neutre ou par la Croix-Rouge internationale, des précisions sur le sort que les Anglo-Américains comptaient réserver à nos volontaires, au cas ou ils tomberaient aux mains de`leurs armées poussant d'ouest en est.

Je reçus, une semaine plus tard, à mon poste de commandement, la réponse officielle.

Elle était nette : nos soldats, s'ils étaient faits prisonniers par les Anglais ou par les Américains, seraient traités exactement comme des prisonniers de guerre. Il en serait ainsi pour les combattants de Vlassov et pour tous les volontaires européens du front de l'Est.

C'était normal. Cette nouvelle rassura nos garçons.

Un certain nombre d'entre eux, au jour du désastre, s'en remirent donc, en toute bonne foi, à la loyauté du commandement militaire anglo-américain ! Hélas ! ils ne furent point traités en soldats. Ces héros du front russe, dont la plupart avaient été blessés une ou plusieurs fois au combat, furent tous livrés à l'horrible police politique belge, traînés aux gémonies, jetés dans des basses-fosses ou dans des camps de concentration comme de vulgaires malfaiteurs internationaux.

Des centaines furent condamnés à mort, plusieurs milliers à des dizaines d'années de prison, par des tribunaux d'exception, d'une imbécillité et d'un sectarisme forcenés.

Ils avaient été des soldats merveilleux. Ils n'avaient été que des soldats. Presque tous portaient des décorations de guerre, glorieusement et douloureusement conquises. Ils s'étaient battus proprement, dignement, pour un idéal pur, avec un désintéressement total. La livraison par les Alliés de ces héros à des tortionnaires politiques fut, moralement, une bassesse et, militairement, une malhonnêteté.

*
* *

A la veille de l'ultime assaut des Soviets, notre légion avait reçu une double mission.

Notre premier Bataillon, fort de six cent cinquante hommes, enlevé provisoirement à mon commandement, avait été mis en échelon

[454] débordant à six kilomètres à l'ouest des débris du pont de l'autostrade de l'Oder.

Il occupait un petit village encaissé. En cas de nécessité, il viendrait à l'aide d'un Régiment allemand de Police qui était en position sur les crêtes de la rive gauche du fleuve.

J'avais reçu le commandement de la deuxième ligne de défense, à quinze kilomètres à l'ouest de l'Oder. Cette ligne courait, sur quatre lieues de longueur, au-dessus d'une large dépression marécageuse.

Pour l'occuper, je disposais, en tout et pour tout, de mon deuxième bataillon d'infanterie et d'un régiment de volontaires flamands détachés de la Division et placés sous mes ordres.

*

* *

Les Russes se lancèrent, vers la mi-avril, à l'assaut final.

Le secteur nord — le nôtre — de Stettin au canal Hohenzollern demeura, pendant quelques jours encore, étrangement silencieux. Mais la Saxe avait été enfoncée. Et, en face de Berlin, la rupture se consommait.

Chez le général Steiner, je voyais, sur les cartes du corps d'armée, les flèches soviétiques s'avancer vers la capitale du Reich.

Si le barrage était rompu — et il l'était — comment empêcherait-on les milliers de blindés des Soviets de forcer l'entrée de Berlin?...

Le 19 avril au soir, le général Steiner me montra l'étendue du désastre : les chars rouges avaient presque atteint le Ring, la fameuse autostrade qui entourait la ville.

Un certain nombre de nos camarades se trouvaient à Berlin en mission. Avec un sang-froid peu ordinaire, ils y publiaient encore, à la veille même de l'encerclement, notre quotidien de langue française *L'Avenir*. Je sautai dans ma pour les informer de la gravité du péril. Berlin était à une heure et demie de mon P.C. Remontant les colonnes lamentables de réfugiés qui s'enfuyaient dans tous les sens, j'entrai, à neuf heures du soir, dans la vieille métropole prussienne.

L'hôtel AdIon fonctionnait encore, malgré les bombes, malgré les obus qui tombaient maintenant en pleine rue. Au restaurant,

[455] brillamment illuminé, les garçons en smoking, les maîtres d'hôtel en habit, continuaient à servir, solennels et impassibles, des tranches violettes de dans les grands plats d'argent des jours fastes. Tout demeurait ordonné, distingué, sans un mot vif, sans un signe de précipitation.

Demain, après-demain, l'immeuble flamberait sans doute. On bien des Mongols pattus surgiraient dans le hall doré. Mais le bon ton restait le bon ton.

C'était beau. La tenue, la maîtrise de soi, le sens de la discipline du peuple allemand, jusque dans les détails les plus anodins et jusqu'à la dernière minute, resteront un noble souvenir humain pour tous ceux qui ont vécu la fin du Troisième Reich.

On ne pouvait déceler dans ce Berlin croulant le moindre signe de panique.

Pourtant, qui eut pu douter encore de l'issue du combat ? Les ouvrages de défense des faubourgs étaient ridicules. Les forces d'infanterie étaient minimes. Les blindés étaient en nombre insignifiant.

C'est en face de Kustrin qu'avait été construit le vrai rempart ; il avait été enfoncé ; la route était libre.

Je circulai, la nuit, dans la ville pilonnée. J'allai même jusqu'à Potsdam. Pas une trace de pillage. Pas un cri de boute-feu. Les vieillards du et les gamins de la Jeunesse Hitlérienne attendaient l'ennemi, panzerfaust au poing, graves comme les grands Chevaliers teutoniques.

Le matin, le courant électrique disparut et le téléphone cessa de fonctionner. Des centaines d'avions ennemis survolaient les toits, dessinant de multiples stries blanches Les obus tombaient de toute part. Les milliers de pièces d'artillerie soviétiques menaient un tapage fou. Les chars hurlaient à l'entrée de la cité.

Je mis mes camarades en route.

A une heure de l'après-midi, je quittai l'Adlon. Un de mes amis allemands, un grand mutilé qui avait reçu, devant Moscou, vingt et une balles dans le corps, en 1941, était venu me faire ses adieux sous la mitraille. Il était accompagné de ravissantes Berlinoises, chargées de poétiques moissons de printemps. Elles ornèrent de centaines de pensées violettes au cœur d'or et de tulipes rouges tout l'avant de

[456] ma petite . Elles souriaient, simples et courageuses.

Le Reich sautait, Berlin tombait, les pires humiliations guettaient chacune d'elles, mais, délicates, belles et ferventes, elles portaient encore des fleurs...

Je n'atteignis qu'avec grand'peine la vieille route de Prenzlau à Stettin. L'autostrade était déjà coupée par les Soviets. Les chars ennemis cognaient dur. La confusion des milliers de charrettes des réfugiés était indescriptible. Ils étaient perdus. Les Russes accouraient.

Quand j'approchai de Brussow, ou se trouvait mon P.C., je vis, sur trente kilomètres de largeur, de fabuleuses gerbes de fumée qui montaient vers le ciel.

Le dernier secteur intact du front de l'Est venait de recevoir le choc final.

Juste en face de nos marais, les Russes débouchaient à travers les sables de la rive gauche de l'Oder.

Adieu, l'Oder...

Le 20 avril, jour de la fête d'Hitler, à six heures du matin, l'artillerie soviétique avait ouvert un feu inouï sur les positions allemandes qui défendaient les ruines de l'ancien pont de l'autostrade au sud de Stettin.

Depuis trois jours, nous avions pu remarquer une animation extraordinaire sur la rive droite de l'Oder : les Russes s'étaient installés dans une île autour de la première arche du pont détruit. Ils y avaient amené du matériel lourd, à l'aide de flutes, de pontons et de vieilles marie-salopes. Une attaque était certaine.

Les troupes chargées de défendre ce secteur particulièrement menacé étaient composées uniquement de forces de police. Plus de mille pièces russes concentrèrent brusquement leur feu sur le village et sur les dunes ou étaient installés ces honorables grippecoquins. Ceux-ci ne purent contenir les puissants détachements soviétiques qui, exploitant aussitôt leur premier avantage, firent passer plusieurs bataillons de choc de l'autre côté de l'eau, sur des batelets.

Comme il était malsain d'annoncer des échecs, le commandeur des

[457] policiers crut préférable de laisser ignorer, le plus longtemps possible, la défaite de ses effectifs.

Résultat : lorsque la division dont il dépendait fut informée du drame, les Bolchevistes se trouvaient déjà bien loin à l'ouest du fleuve, et leurs débarquements s'étaient considérablement accrus.

La débâcle avait eu lieu avant sept heures du matin : à deux heures de l'après-midi seulement on fit appel à celui de mes bataillons d'infanterie que cette division avait reçu en réserve.

A trois heures, on le lança à la contre-attaque.

*
*   *

Etudiant le terrain avant le 20 avril, nous étions, mes officiers et moi, arrivés à cette conclusion qu'en cas de perte de la rive gauche de l'Oder une contre-attaque serait presque certainement vouée à l'échec si elle n'était pas ordonnée avec la plus grande promptitude.

En effet, à partir des collines de la rive gauche de l'Oder, le terrain descendait vers l'ouest par larges landes aréneuses, sans replis de terrain, sans obstacles naturels. Charger à travers ce bled, débusquer l'ennemi posté sur les crêtes serait courir à un carnage.

Or, le 20 avril 1945, à trois heures de l'après-midi, plusieurs milliers de Russes s'étaient installés sur la rive gauche, avaient franchi la zone de sable et atteint des vallonnements à six kilomètres à l'ouest.

Tactiquement, ce bataillon de Wallons ne dépendait plus de ma division. Il reçut, d'échaudeurs qui n'avaient pas les mêmes raisons que moi de ménager les hommes, des ordres extrêmement durs : en pleine après-midi, à travers ces terrains nus, il fallait partir à l'assaut des kilomètres perdus et se réinstaller sur la rive gauche de l'Oder.

Nos braves garçons, sans un mot de découragement, obéirent avec leur fidélité coutumière. Jusqu'au dernier jour, on verrait que leur serment n'avait pas été un mot vain.

Il eut fallu, au moins, faciliter le contre-dégagement par une préparation d'artillerie sérieuse.

Mais comment tirer? Avec quelles munitions?

Déjà à Stargard, deux mois plus tôt, nous ne pouvions plus consommer que six à dix coups par pièce et par jour. Pour cette ultime

[458] bataille de l'Oder, les ordres que nous venions de recevoir étaient encore bien plus draconiens : le tir était limité à un obus par jour et par bouche à feu.

Un obus ! Un seul !

Les restrictions étaient presque aussi sévères pour les lance-grenade lourds : deux coups par jour ! Pour les lance-grenades légers : un coup par jour !

En fait : zéro.

En face, les Russes possédaient un millier de pièces d'artillerie et des munitions en quantité illimitée. La zone du front était absolument noyée sous le déversement de la mitraille soviétique. Nous n'avions plus à lui opposer que des armes lourdes sans vie.

Notre bataillon dut mener son combat uniquement au moyen de ses armes individuelles. Seuls, au début de l'action, une demi-douzaine de chars amis soutinrent l'élan, mais à distance et prudemment,

Il n'empêche que les Russes furent dégîtés : trois kilomètres de terrain furent reconquis au corps à corps en moins d'une heure.

Mais déjà nos pertes étaient extrêmement élevées. Notre bataillon approcha des dunes du fleuve. Le combat dura jusqu'à la nuit. Les Rouges avaient eu le temps de creuser des nids de mitrailleuses sur chaque butte. Leur artillerie écrasait de plein fouet nos camarades.

J'étais accouru au petit poste de commandement de Bataillon, uniquement pour encourager nos hommes, puisque, hélas, ils étaient distraits de notre unité. Je vis, durant la soirée, se traîner jusqu'à nous plus de cent blessés. Beaucoup de nos gradés avaient péri. Malgré cela, l'attaque continuait avec un acharnement furieux.

Une de nos Compagnies finit par atteindre le village qui dominait l'Oder : nos soldats purent se cramponner sur des crêtes de sable, à deux cents mètres de l'eau.

Ils étaient tout de même arrivés au fleuve, exécutant fanatiquement les ordres ! Mais que pouvaient faire ces malheureux, seuls, près de cette berge ? Il eut fallu aussitôt amener derrière eux plusieurs milliers d'hommes et surtout écraser, avec de l'artillerie et de l'aviation, les batteries ennemies ainsi que les nouvelles troupes soviétiques qui débarquaient sans cesse.

[459]

Sur les pistes de sable de l'arrière s'amenaient vers le fleuve quelques compagnies lettonnes.

Mais que donneraient ces maigres renforts?... D'ailleurs, l'aviation soviétique les harcelait. Tous les carrefours brulaient. Chaque village des ènvirons élevait ses torches grises et rouges dans le crépuscule. La mitraille s'abattait comme un ouragan de grêle.

On ne savait même plus ou abriter les blessés.

Chaque rue était crevée par des entonnoirs. Chaque maison était criblée d'éclats, jusqu'à six ou sept kilomètres du champ de bataille.

*

* *

La nuit, les Russes transbordèrent des troupes en grande masse et déchargèrent des batelées de matériel.

Le passage du fleuve était virtuellement libre ; notre artillerie sans munitions, notre aviation sans essence ne réagissaient plus.

Quand l'aube se leva, des chars soviétiques, longs comme des alligators, se trouvaient de notre côté de l'eau, circonspects, n'essayant pas encore de progresser, mais formant, devant les buttées du pont détruit de l'autostrade, un redoutable barrage de protection.

Durant les combats de la nuit, la compagnie qui s'était hissée jusqu'à quelques crêtes de l'Oder avait perdu les quatre cinquièmes de ses effectifs. Chaque mètre carré de sable recevait un obus ou une grenade.

Pourtant les ordres étaient implacables. Il fallait contre-attaquer encore !

C'était de l'aberration.

Pour réussir une telle décompression, à découvert, il eut fallu plus que jamais le soutien d'un puissant tir d'artillerie, des blindés, des Stukas et une demi-douzaine de Bataillons de choc.

Mais nous n'allions pas désobéir, après quatre ans d'obéissance...

Nos Compagnies s'élancèrent derechef, se faisant chaque fois décimer horriblement. Le capitaine Thyssen, l'inoubliable Thyssen du de Tcherkassy, un de nos plus prodigieux spécialistes du corps à corps, avait été atteint par trois balles : il succomba sur un monceau de cadavres soviétiques. Le lieutenant Regibeau, blessé

[460] sept fois au front de l'Est, s'était fait transpercer par de nombreux éclats de grenades : son corps entier ruisselait de sang. Le lieutenant Albert Verpoorten, jeune écrivain plein de dynamisme et d'humour, gisait, le front ouvert et les deux bras arrachés.

A six reprises, durant cette terrible journée du 21 avril 1945, les Wallons reçurent l'ordre de remonter à l'assaut de la rive gauche de l'Oder. A six reprises, ils se jetèrent à nouveau dans la fournaise.

Rien ne dira mieux leur héroïsme que ce chiffre affreux : des six cent cinquante Wallons engagés, depuis la veille, au corps à corps dans ces dunes, il restait seulement trente-cinq hommes indemnes le soir du 21 avril.

Les six cent quinze autres — soit quatre-vingt-quatorze pour cent du bataillon — blessés ou tués, s'étaient fait abattre pour une cause qu'ils savaient tous alors matériellement perdue.

Mais ils croyaient à l'immortalité de leur idéal : ils avaient voulu obéir jusqu'au bout, être fidèles jusqu'au bout, les derniers s'il le fallait, sur une terre qui n'était même pas la leur...

*
* *

J'avais passé la journée à essayer de maintenir en état la seconde ligne, large de vingt kilomètres, que je devais défendre à l'est de Brussow.

Mais bientôt le secteur fut à peu près vide. On me reprit, compagnie par compagnie, tous les camarades du régiment flamand, pour les lancer, à leur tour, près de l'Oder, sur les cadavres de nos soldats wallons.

La défense sur une deuxième ligne devenait ainsi absolument illusoire. Je ne disposais plus que du dernier bataillon wallon de volontaires valides pour fermer vingt kilomètres de terrain à un ennemi qui maintenant débarquait à flots.

Un pont avait été jeté sur l'Oder par les pionniers russes : des centaines de blindés et de pièces d'artillerie, des divisions entières passaient comme un ouragan. Les Soviets avaient, en outre, établi, à quelques kilomètres en amont, deux autres têtes de pont, encore plus larges que celle de l'autobahn.

[461]
Qui, maintenant, pourrait bien arrêter encore le cataclysme ?...

Le Commandement allemand en restait toujours aux dures consignes : se cramponner ! Il fallait jouer son reste, sauver le terrain qu'on pouvait encore sauver !

Mais des dizaines de milliers de Russes débordaient nos gâtines ! Mais le pays entier flambait autour de nous !

Nous nous maintînmes inébranlablement à notre ligne de Brussow les 22, 23, 24 et 25 avril, puisque les ordres étaient tels.

L'aviation soviétique exerçait une dictature absolue dans le ciel. Les avions étoilés, fendant l'air cendreux, plongeaient sur nous en crépitant, crevant les murs, les cloisons, les portes. Le P.C. était constamment criblé de rafales. Le 25, toute une aile du bâtiment flamba. Puis le centre de Brussow flamba. Les bêtes criaient. Des femmes, traversées par de longues balles incendiaires, se tordaient sur le sol, les doigts jaunis, les ongles crispés comme des ergots de coqs. Tous les quarts d'heure, la mitraillade recommençait.

A cinq heures du soir arriva une estafette motocycliste : le Corps d'Armée renonçait à utiliser plus longtemps la ligne de défense de Brussow, dépassée de loin par l'ennemi, sur les deux ailes. Nous devions nous replier sur de nouvelles positions, au nord-ouest de la ville de Prenzlau.

Je mis aussitôt mes hommes en marche. Mais la vie était intenable. Une dernière rafale d'avion creva trois pneus de ma petite . Je réparai en hâte, tandis que couraient dans tous les sens des cochons en folie, échappés des porcheries en feu.

Les Russes pullulaient partout, pareils à des campagnols.

Les vannes étaient grandes ouvertes.

Comment parviendrions-nous à ne pas être noyés dans le tourbillon final ?

Vers Lübeck

Prenzlau était une vieille ville aux églises de briques, massives comme des donjons, mais dentelées et éclairées par d'admirables ogives étroites.

[462]

Lorsque nous la traversâmes, le 25 avril 1945, elle venait d'entrer en agonie, elle aussi. Depuis plusieurs jours, l'aviation soviétique accablait les rues. Des maisons effondrées encombraient la circulation. Les civils s'enfuyaient, par troupeaux hagards.

Trois mille officiers de l'Armée belge venaient de quitter l'Oflag de Prenzlau, ou ils avaient été internés à la suite de la capitulation du 28 mai 1940. Ils suaient et soufflaient sur la route. Des généraux rubiconds, le képi de travers, s'épongeaient dans les talus, ou bien, pareils à de grosses nurses congestionnées, poussaient des voitures d'enfant sur lesquelles ils avaient empilé tout leur barda. Il ne fallait pas s'attendre de leur part à de grandes performances sportives. Les Russes les cueilleraient vite.

Nous devions prendre position à quelques kilomètres au nord-ouest de Prenzlau.

J'installai mon P.C. dans le château de Holzendorf, ou grouillaient des troupeaux de réfugiés gémissants. La plupart d'entre eux avaient été évacués de Rhénanie vers l'est. Maintenant, les Bolchevistes leur tombaient sur le dos et les chassaient vers l'ouest d'ou ils étaient venus !

Tant d'émotions les avaient anéantis. Beaucoup de femmes avaient des regards inquiétants. L'une d'elles traînait trois mioches blondinets, accrochés à sa jupe. Elle attendait un quatrième bébé et, dans cette bousculade inouïe, poussait un ventre énorme, tout en pointe. Elle devint folle, le soir. Etendue à plat sur le dos, elle pleurait, hoquetait, se refusant à tout soin. Les avions soviétiques la chassèrent à l'aube, hébétée, mêlée au flot épouvanté qui s'épandait indéfiniment vers le nord et vers l'ouest.

*

* *

Volontaires flamands et volontaires wallons étaient désormais confondus dans l'aventure finale. J'essayai de rejoindre, le lendemain, l'État-Major allemand dont nous dépendions tactiquement, les uns comme les autres. Je le trouvai, fort à l'ouest, dans un vilain château de briques, caché au fond d'une forêt.

L'ordre, évidemment, était de tenir ! C'est tout ce que je pus

[463] apprendre de neuf. Je regagnai mon P.C. de Holzendorf en longeant Prenzlau en feu. Les colonnes de fumée montaient, immenses, gris clair, toutes droites dans le crépuscule doré.

A neuf heures du soir, le bruit de la bataille, au sud-est, devint particulièrement violent. Nos vitres dégringolaient. Les chars soviétiques aboyaient à l'entrée de Prenzlau.

La ville fut à peine défendue. Elle ne résista pas plus d'une heure.

Le matin, nos observateurs me signalèrent que des blindés ennemis se promenaient très loin vers le sud-ouest, à plusieurs kilomètres au-delà de notre ligne.

On m'avait promis un car récepteur et émetteur de radio. Il n'était pas arrivé. J'ignorais tout des décisions du Haut Commandement. Finalement, à onze heures du matin, un motocycliste allemand me remit un ordre de repli, daté de la veille à vingt heures ! L'estafette avait couru à travers les Russes, s'était perdue. Elle arrivait avec quinze heures de retard ! Nous étions bel et bien dépassés depuis la nuit. Il ne serait pas simple, maintenant, de se tirer du guêpier.

Nos gens s'étaient, une fois de plus, battus avec un héroïsme merveilleux depuis le lever du jour. Pour se dégager de la poussée de l'ennemi, ils avaient fait des contre-attaques désespérées. Un de nos

jeunes officiers s'était jeté, seul, à la mitraillette, dans une maison convertie en bunker par les Soviets. Il y avait fait un terrible massacre et, pour finir, avait eu un bras complètement déchiqueté.

Les Rouges, plutôt que de s'acharner contre cette résistance tenace, avaient bifurqué et progressé profondément aux deux ailes, ouvertes comme le ciel.

Un repli par l'ouest n'était plus possible : les Russes étaient à dix kilomètres à l'ouest de Prenzlau.

Nous prîmes la direction du nord, qui paraissait la moins menacée. Déjà les villes avaient formé les barrages antichars. Tant pis pour les malheureux qui combattaient comme nous en arrière-garde ! Nous eumes un mal extrême à contourner ces monceaux d'obstacles ou à hisser au-dessus d'eux nos dernières , nos seuls instruments de liaison au milieu des chars ennemis qui hurlaient à nos chausses.

[464]

*

* *

Le Commandeur allemand auquel nous étions tactiquement soumis, ces jours-là, m'avait indiqué dans son ordre de retraite qu'il transportait son P.C. à la lisière d'un bois à vingt kilomètres à l'ouest de Prenzlau. J'y arrivai à trois heures de l'après-midi, après d'interminables détours et des aventures incessantes.

Bien entendu, il n'y avait plus personne à l'endroit fixé, sauf les blindés soviétiques qui avançaient en bordure de la forêt ! D'avoir ahané pendant des heures à travers les labourés et les talus, le moteur de ma petite auto était devenu chaud à éclater. Depuis huit jours nous n'avions plus reçu une goutte d'essence. Je n'avançais qu'en vidant dans mon réservoir des bidons d'alcool de pomme de terre recueilli dans la région, carburant extrêmement pauvre et qui asphyxiait. Camouflés derrière un fourré, nous dumes bien patienter pendant un quart d'heure, à réparer la courroie de l'arbre du ventilateur, tandis que le moteur se refroidissait.

Les chars russes avançaient en flèche.

Par des petits chemins de terre, nous parvînmes au croisement de Scarpin. Là, cinq cents volontaires français, au bel écusson bleu-blanc-rouge, étaient en position, très en verve, bien qu'ils n'eussent que des fusils à opposer aux vagues de blindés de l'U.R.S.S.

L'État-Major que je cherchais était, paraît-il, dans les environs. A la nuit, je l'atteignis à grand'peine. De nouveaux ordres de repli m'y attendaient ! Cette fois, nous devrions franchir cinquante kilomètres d'un bond, jusqu'au nord de la ligne Neu-Strelitz-Neu-Brandenburg.

Je savais mes hommes exténués. Mais il fallait ramasser toutes ses forces : Nord ! Nord ! Nord ! échapper aux Soviets !

Mes officiers de liaison ne se firent pas expliquer le problème deux fois.

Des grappes de jeunes femmes en fuite s'accrochaient à nous. Que faire ? Plus rien ne les empêcherait de tomber dans les mains des Bolchevistes... Leurs gosses étaient anéantis de fatigue. Ils mouraient de faim et de soif. Les jeunes mamans, si jolies dans leur désespoir, savaient ce qui les attendait...

[465]

*

* *

C'était le 28 avril 1945.

Sur les routes, le caravansérail était devenu prodigieux.

Des milliers de déportés politiques mêlaient leurs uniformes blancs à rayures bleues à la cohue des camions, des chariots, des centaines de milliers de femmes et d'enfants, des colonnes de soldats des armes les plus diverses.

Nos deux derniers bataillons d'infanterie avançaient péniblement. Mais ils passaient tout de même à travers la gigantesque bousculade. A huit heures du soir, derrière nous, montèrent, dans un ciel de folie, les gerbes corallines de la ville de Neu-Strelitz en train de bruler et de sauter. En quatre ans, nous croyions avoir vu les plus grandes réussites en fait de catastrophes. Mais Neu-Strelitz, cette nuit-là, battit tous les records. Pour le feu d'artifice final de la guerre, on ne regardait pas à la dépense. De prodigieuses explosions jaillissaient dans un vacarme de fin du monde.

Nous nous étions avancés sur la jetée d'un petit lac gris, traversé par les reflets brulants de la féerie. Une barque noire était à l'abandon. L'ombre sentait la mousse, le myosotis et les feuilles nouvelles. C'était un coin admirable, fait pour murmurer des poèmes à une châtelaine aux cheveux de soie... Mais c'est un univers en feu qui jetait sa vie au ciel, retombait en cataractes vertigineuses, ébranlant à l'infini ce soir de printemps...

Les Russes seraient ici le matin.

Les ordres arrivèrent : nous devions nous retirer davantage encore vers le nord-ouest, franchir, en une seule étape, soixante kilomètres supplémentaires.

La fatigue nous collait aux membres. Mais le danger donnerait à chacun l'énergie nécessaire pour réaliser le nouvel effort.

Nous secouâmes nos vieilles , crevées par vingt éclats.

Au sud-est, le ciel entier brulait, toujours plus rouge... ˆ

Nous devions atteindre, le lendemain même, la ville de Waren, dans le Mecklembourg, dépasser les grands lacs de cette région et stationner provisoirement dans le secteur de Tottiner Hutte.

[466]

Beaucoup de fugitifs s'étaient abattus, pour la nuit, des deux côtés de la chaussée. Des dizaines de milliers de femmes, d'enfants, de pauvres vieux, roulés dans des couvertures, étaient recroquevillés les uns contre les autres dans le brouillard, sous les sapins. Trois files de véhicules se pressaient en rangs serrés, conduits souvent par des prisonniers français, très dévoués, qui, visiblement, faisaient corps avec la famille allemande entassée sur le chariot.

Mes soldats étaient en bonne position. Ils ne perdaient pas de temps, se glissaient prestement entre les équipages embouteillés. Ils restaient d'une humeur parfaite.

Je leur conseillais à tous de doubler le pas. Je ne me faisais plus la moindre illusion. Je serrais entre mes jambes, dans ma Volkswagen, un petit poste de radio qui marchait sur piles. Les émissions britanniques m'annonçaient, d'heure en heure, fort aimablement, quelle était la situation.

Or, depuis deux jours, le front anglais en Allemagne s'était ébranlé à nouveau. Les Tommies avaient franchi l'Elbe au sud-est de Hambourg. Ils visaient Lubeck, cela ne faisait pas l'ombre d'un doute. S'ils atteignaient, les premiers, ce port de la Baltique, nous serions étranglés par les Soviets.

Il fallait à tout prix dessaquer la troupe, se garder à carreau et arriver à Lubeck à temps. Après, on verrait. Nous ne devions pas jeter le manche après la cognée, nous rendre veulement comme les troupeaux atones qui s'effondraient le long des chemins et attendaient, le visage terreux, la loi inconditionnelle du vainqueur.

De Lubeck, nous pourrions peut-être nous retirer plus au nord. Je poussais mes hommes tant que je le pouvais.

Mais nous étions loin encore de la Baltique.

Et les événements se précipitaient.

*

* *

Le 30 avril 1945 au matin, à huit heures, j'appris, par Radio-Londres, une nouvelle stupéfiante : Les pourparlers avaient lieu, parait-il, dans les environs de Lubeck.

[467]

Le commandeur de la Division *Flandre* m'avait rejoint à Tottiner Hutte. Il y avait deux jours que nous essayions vainement, lui et moi, de rétablir le contact avec le Corps d'Armée. La retraite s'était précipitée à une telle cadence, parmi un tel encombrement des routes, que, pour la première fois depuis la guerre, et malgré tout le sang-froid du haut commandement, les liaisons étaient devenues irréalisables. Il était absolument impossible de savoir ce que nos divisions devaient faire, ni même où l'État-Major du Corps d'Armée se trouvait. Les camions-radio avaient disparu. Plus une estafette ne parvenait à remonter ce déluge de charrettes et de réfugiés. Nous étions complètement livrés à notre sort.

L'Italie fasciste venait de sauter. Mussolini avait été assassiné avec un sadisme abominable ; son cadavre pendant, accroché par les pieds comme une bête morte, au milieu de la ville de Milan.

J'avais soigneusement dressé mes batteries afin de pouvoir épauler au maximum mes soldats en danger.

Avant de quitter Berlin, le 20 avril, je m'étais fait délivrer un millier de cartes de travailleurs étrangers, en prévision du pire.

Le temps était venu de tailler en plein drap.

Le matin du 30 avril, je fis distribuer confidentiellement ces cartes à mes commandants d'unités. Ainsi, au moment du coup de foudre final, si certaines Compagnies se trouvaient disloquées, ceux de nos hommes qui n'entendaient pas se rendre pourraient encore enfiler un décrochez-moi-ça, se camoufler en ouvriers déportés, échapper aux camps militaires d'internement et, grâce à ces faux papiers providentiels, regagner un foyer complice, en Belgique ou dans le Reich.

*
* *

Depuis cent heures, nos volontaires marchaient le jour, marchaient la nuit. Je ne leur laissais de répit nulle part. Il fallait ne pas abdiquer devant l'obstacle, ne pas perdre la tête, mais se cramponner, au contraire, aux possibilités de survie, essayer d'atteindre le Danemark, puis le glacis norvégien, où, peut-être, la lutte se prolongerait : tout tenter, en tout cas, en haut lieu, pour épargner à nos soldats un effondrement ténébreux dans l'anonymat de la défaite.

[468]

Il n'était plus permis de penser qu'un quelconque miracle pourrait endiguer encore le flot soviétique. Plus aucune ligne de combat, plus aucune résistance n'existaient. Traîner en route, c'était se suicider.

Je rédigeai pour mes commandeurs de Régiments et de Bataillons des ordres de repli sur Lubeck : ils devaient se servir de tous les moyens de transport, hisser la troupe sur n'importe quels véhicules.

J'installai mes Feldgendarmes wallons à tous les carrefours, pour guider nos camarades de relais en relais, stimuler les clampins et leur éviter toute complication.

J'étais décidé à voir Himmler coute que coute, à obtenir de lui des ordres nets pour ma Division et pour la Division *Flandre*, à lui rappeler l'existence de dizaines de milliers de Volontaires étrangers, vaillants parmi les plus vaillants. Se souvenait-on encore d'eux, dans les débats de Lubeck ? Allait-on les laisser sombrer dans un gouffre ?

Tant qu'il restait une possibilité de sauver mes garçons, je voulais la saisir. Et, coupant à travers les campagnes, doublant impétueusement tout ce qui était devant moi, je lançai ma vers Lubeck et vers Himmler.

La route de Lubeck donnait un tableau exact de la situation, le 30 avril 1945. Jusqu'à Schwerin, le fleuve des civils et des armées venant de l'est s'épandait à pleins bords, immense et tumultueux.

A Schwerin se trouvait le confluent fatal. Le château des ducs gardait seul, au bout de ses eaux couleur d'ardoise, la sérénité des pierres qui ont vu passer les hommes et les siècles. Le reste de la ville était noyé dans les cohues emmêlées, déferlant de l'est vers l'ouest.

C'est là que, pour nous, l'imminence de la fin de la guerre en Allemagne devint une aveuglante réalité. Un fleuve humain, descendant de Waren, fuyait à grand'erre les chars soviétiques. Un autre fleuve humain se déversait de l'Elbe, fuyant les Anglais. Les deux offensives alliées se rapprochaient de plus en plus, comme deux battants qui se referment.

[469]

La proximité des Anglais s'inscrivait dans le ciel. A partir de Schwerin, des équipes de Tipfliegers patrouillaient avec un acharnement forcené au-dessus de toutes les routes.

Les avions britanniques piquaient sur les colonnes d'ou s'élevaient aussitôt dix gerbes, quinze gerbes de fumée épaisse. Les réservoirs d'essence brulaient. Les pneus brulaient. Les bagages brulaient.

Sur cinq cents mètres, sur mille mètres, ce n'était qu'un incendie épais, presque opaque, traversé d'explosions.

Les charrettes broyées étalaient les hardes des femmes en fuite. Des colonnes interminables étaient à l'abandon. Ma et celle de mon chef d'État-Major avançaient avec une peine extrême parmi ces amas de débris et ces brasiers. Il nous fallait, toutes les cinq minutes, plonger dans les talus, tandis que les rafales des Tipflieger crépitaient au-dessus de nos têtes.

Le spectacle le plus tragique était celui des soldats blessés. Les hôpitaux de la région évacuaient en hâte. Mais il n'y avait plus une auto-ambulance. On avait mis sur les routes des centaines de pauvres garçons aux bras ou au buste plâtrés, à la tête couverte de pansements.

Beaucoup s'appuyaient sur leurs béquilles.

Ils devaient se rendre ainsi à la Baltique, à pied, sous la mitraille, parmi les camions en feu, au milieu d'une phénoménale cohue.

*
*   *

J'absorbai chiquet à chiquet les kilomètres et aboutis enfin l'après-midi à Lubeck, à l'État-Major du grand amiral Dœnitz.

Un des collaborateurs immédiats de celui-ci m'emmena vers un coin du bureau et me fit à mi-voix — c'était le 30 avril 1945, à cinq heures et demie du soir — cette confidence qui me glaça le sang :

— Faites attention : demain on annoncera la mort du Fuhrer !

Hitler était-il vraiment mort ?... Essayait-on de gagner du temps avant de publier cette nouvelle terrible ? Ou préparait-on autre chose ?...

En tout cas, un jour entier avant la déclaration historique du grand amiral Dœnitz :

[470] lutte de Berlin», la nouvelle du de Hitler me fut dite à l'oreille, à l'État-Major même du Grand Amiral.

Je fus plus convaincu encore de l'approche du dénouement quand j'atteignis, au nord de Lubeck, au bord du golfe rayé par la pluie, les bureaux de l'État-Major des Waffen SS :

Mais nul ne savait exactement ou se trouvait le Reichfuhrer SS.

On put tout juste m'indiquer, sur la carte, le château ou devait être installé son P.C. Il fallait, pour atteindre celui-ci, revenir d'abord à Lubeck, puis remonter la route de l'est, en longeant la Baltique pendant une quarantaine de kilomètres, dans la direction de Wismar.

J'eus un mal inouï, dans la nuit d'encre, à avancer contre le courant des milliers de camions qui fonçaient vers le nord-ouest. A chaque instant, nous risquions d'être broyés par ces monstres.

A deux heures du matin, alors que nous arrivions dans la région de Kladow, je fus frappé par un phénomène étonnant. Les longues lueurs blanches d'un projecteur illuminaient la côte voisine et le ciel. Ce devait être le terrain d'aviation de Himmler. Mais si pareilles illuminations s'étalaient, c'est que l'ennemi les tolérait.

J'imaginais Himmler volant à cette heure dans la nuit sombre. Il y volait effectivement. Le château ou s'abritait son P.C. était presque désert lorsque, enfin, j'y pénétrai, après m'être égaré interminablement dans une forêt sablonneuse des environs.

Ce castel était une bâtisse ténébreuse, en faux gothique 1900, véritable décor pour film policier. Les couloirs et les escaliers étroits à peine éclairés étaient sinistres. Des drapeaux de gildes pendaient, serrés comme dans une chapelle funèbre. Au réfectoire, des peintures modernes représentaient toutes les catégories de mangeurs, caricaturés involontairement à la manière de Picasso. Le long des créneaux en briques rouges et sous les trembles du parc veillaient des policiers aux longues têtes ravinées et cendrées.

Je ne découvris, dans les profondeurs des bâtiments, que le chef du train spécial de Himmler, un bon vivant, toujours serviable, le visage tavelé de centaines de points gris, comme s'il avait servi de banc d'essai à une colonie de mouches.

[471]

Il me conduisit au bureau d'un colonel aux yeux las et délavés. Je le saluai du *Heil Hitler !* habituel. Nul *Heil Hitler !* ne me répondit. Je trouvai cette abstention bizarre. J'interrogeai avec

prudence. Chacun parut fort embarrassé. De toute évidence, le sujet Hitler était devenu un sujet de conversation interdit dans ces salles caverneuses.

Nul n'avait pu me dire quand Himmler reviendrait. Il était parti en avion .

Il réapparut le matin, en coup de vent. Mais il ne s'arrêta que pour quelques minutes. Nous n'eumes même pas le temps de le voir, Quand nous arrivâmes à l'escalier, il était déjà reparti, blafard, non rasé. Nous aperçumes seulement trois autos qui cahotaient dans le chemin de sable.

Himmler avait, toutefois, signé sans déport, tel que je l'avais fait préparer la nuit même, l'ordre de repli de la Division *Wallonie* et de la Division *Flandre* vers Bad-Sedeberg, localité du Schleswig-Holstein, au nord-ouest de Lubeck.

Il avait déclaré qu'il désirait me voir. Je devais chercher un logement dans les parages et attendre son retour.

J'embarquai aussitôt mon chef d'État-Major, porteur de l'ordre officiel, dans une de nos deux et le lançai à la rencontre des troupes wallonnes et flamandes, sur la route de Schwerin. J'envoyai en même temps mon deuxième officier d'ordonnance à Bad-Sedeberg, avec la seconde voiture, afin que des cantonnements convenables fussent prêts à accueillir nos soldats fourbus. Cet officier devait, en outre, informer des ordres de Himmler les postes de Feldgendarmerie et la Kommandantur de Lubeck.

Je me retrouvai seul.

Je m'étais installé dans une petite maison de forgeron, sur la chaussée de Wismar. J'avais pris une chaise et m'étais mis sur le pas de la porte, comme je le faisais le soir, près de mes parents, dans ma ville natale, quand j'étais petit.

Les camions passaient par centaines. Plus que jamais, les Tipflieger dominaient les chemins. Les rafales crépitaient à l'est, au nord, à l'ouest, au-dessus d'interminables files de brasiers rouges et gris.

[472]

Mon esprit rêvait. Mes yeux erraient dans le vide, comme si le monde dans lequel j'avais si intensément vécu avait déjà perdu le souffle et s'effilochait en fumées tristes.

La mer Baltique était à une demi-heure de là, au bout de labourés ou les blés avrillés pointaient. J'allai, au crépuscule, m'y asseoir sur une grosse pierre brune. Le soir était à peine rose. On n'entendait rien du tumulte inouï des routes. Seul, de temps en temps, un avion allemand longeait la mer, rasait les flots pour rester invisible.

Est-ce que mon rêve mourait, lui aussi, comme ce ciel pâle que la nuit envahissait ?

Je me relevai, revins par les emblayes et m'étendis, tout équipé, dans le noir, près du forgeron immobile.

A deux heures du matin, un grand fracas ébranla la porte.

Je courus ouvrir.

Une bougie éclairait par gros pans la chambre modeste.

Un jeune colonel allemand, envoyé par Himmler, se tenait tout raide devant moi, les traits tirés.

J'avais compris avant qu'il eut dit un mot.

Je m'étais mis au garde-à-vous.

— Le Fuhrer est mort.... murmura-t-il...

Nous nous tumes tous les deux. Le forgeron, lui aussi, se taisait.

Puis deux larmes, les larmes des cœurs purs, coulèrent sur ses vieilles joues tannées...

Malente

Le colonel allemand qui m'avait annoncé la mort de Hitler avait ajouté que Himmler quitterait, la nuit même, la région et s'installerait au nord de Lubeck, dans la direction de Kiel, à Malente.

Ce nom maladif avait des mollesses de fièvre.

Himmler demandait que j'aille l'y voir, l'après-midi du 2 mai, à trois heures.

Je passai le reste de la nuit à penser à Hitler. J'ignorais les termes de la déclaration de l'amiral Dœnitz, matériellement fausse. Aucun doute sur la mort du Fuhrer n'eut donc pu m'effleurer alors.

[473]

Je le revoyais, si simple, le cœur sensible, grondant de génie et de puissance. Son peuple l'avait aimé et suivi jusqu'à la fin. Pas une secousse n'avait ébranlé, durant toute la guerre, l'admirable fidélité des masses allemandes pour l'homme dont elles connaissaient le désintéressement, l'honnêteté, l'esprit social, le sens de la grandeur germanique.

C'était un fait quasi unique dans l'histoire du monde : meurtri, broyé, livré aux souffrances les plus affreuses qu'un peuple ait jamais du subir, ce peuple n'avait pas eu un murmure contre le chef qui l'avait engagé et maintenu dans cette voie terrible.

Dans chaque maison, dans chaque charrette sur les routes, j'en étais sur, on pleurait à cette heure ou on priait. Mais nul, j'en étais certain, n'avait un mot de reproche. Nul ne se plaignait. C'est lui qu'on plaignait.

Il disparaissait dans l'apothéose des dieux vaincus, parmi les fracas de fin du monde qui semblaient jaillir de chœurs de Wagner. S'en aller ainsi, c'était déjà ressusciter, avec une intensité surhumaine, dans l'imagination des peuples, projeté dans une épopée qui ne s'éteindrait plus.

*
* *

Mais que se passerait-il demain ? Quel serait ce premier jour, ému d'un tel vide ?

Le Fuhrer évanoui, Berlin était perdu.

Le Sud du Reich était sur les genoux.

Le Nord était balayé par un prodigieux raz de marée.

Les armées ne se battaient plus, non qu'elles manquassent de courage ou de discipline, mais il n'y avait plus de front, plus de panzers, plus de munitions, plus de liaisons. Les routes étaient des kilomètres de souffrance, de faim, de sang. La disparition de Hitler signifiait la fin de la lutte en Allemagne.

A cinq heures du matin, ma petite stoppa devant l'enseigne de la forge. Là-bas, à Bad-Sedeberg, mon deuxième officier d'ordonnance avait entendu à la radio l'annonce de la mort du Fuhrer. Il avait compris à l'instant que tout allait se rompre. Il avait tourné

[474] bride et remonté, une deuxième fois, à travers la nuit, la marée de la retraite, pour tenter de me sauver. Il était parvenu, après huit heures d'efforts, à franchir les quarante kilomètres.

Je me mis aussitôt en route.

Des milliers de camions étaient emboutis sur les chemins.

Au fur et à mesure que nous approchâmes de Lubeck, l'avance présenta des difficultés presque insurmontables. Or les blindés alliés poussaient comme des forcenés dans notre dos.

A dix kilomètres de Lubeck, la route traversait une forêt avant d'atteindre la ville. Là, tout était emmêlé de façon fantastique. Des colonnes d'immenses camions bleu et blanc de la Croix-Rouge suédoise essayaient d'avancer vers l'est afin d'aller secourir les déportés politiques qui, libérés, accouraient de Waren et de Schwerin, fuyant, eux aussi, les troupes de l'U.R.S.S.

Tout le monde voulant passer, plus personne ne passait.

Je pris les grands moyens et hissai ma Volkswagen en haut du talus d'une voie de tramway vicinal qui passait à proximité. Nous franchîmes ainsi les derniers kilomètres en équilibristes, cahin-caha sur les billes et les rails.

*
* *

Lubeck était ensoleillé.

La fière cité hanséatique avait relativement peu souffert des bombardements. Elle dressait encore dans l'air brillant ses nobles maisons aux vieilles briques patinées et ses édifices gothiques des siècles glorieux ou les long-courriers de la Hanse Teutonique blanchissaient les eaux du Balticum et de la mer du Nord.

A chaque carrefour, mes Feldgendarmes attendaient les volontaires wallons et flamands pour les canaliser vers Bad-Sedeberg. A la caserne de Lubeck, j'en trouvai un premier contingent. Dès que le gros de la troupe nous aurait rejoints, nous formerions à Bad-Sedeberg un solide carré, à toutes fins utiles.

Car ma résolution était fermement prise : ou le sort des volontaires antibolchevistes serait réglé avec précision au moment de l'armistice, ou, constituant une unité étrangère, nous ne nous considérerions pas

[475] comme engagés par les négociateurs allemands. Nous nous battrions comme des forcenés, tant qu'il le faudrait, tant qu'on ne nous aurait pas garanti une reddition humaine et honorable. Pour aider à cette solution, j'étais décidé à me livrer à la police politique belge, puisque j'étais le fondateur de la Légion, mais à la condition que mon sang, offert en tribut à la haine, payât le salut de mes compagnons du front de l'Est. Autrement notre combat continuerait, à corps perdu, après comme avant l'armistice.

Mes soldats n'étaient pas des chiffes. Notre Fort Chabrol eut résisté avec éclat.

Hélas! quelques heures plus tard, une tornade prodigieuse fracassa aveuglément mes projets. Têtu, je tenterais encore de les réaliser à Copenhague, et même à Oslo. Mais le typhon qui nous balayait tous allait souffler de plus en plus vite...

*
* *

Je demeurai à la caserne de Lubeck jusqu'au début de l'après-midi.

Je mis en route un premier détachement d'officiers et de soldats pour Bad-Sedeberg, où j'arrivai moi-même en fin de journée, avant mon entrevue avec Himmler.

Puis je partis pour Malente.

Le pays, doucement vallonné, était frais et harmonieux : pineraies, boulaies, larges pâturages vert foncé, lacs bleus et noirs bordés de villas et d'hôtels. J'avais traversé d'abord la jolie petite ville d'Eutin. Je trouvai, avec beaucoup de peine, le P.C. de Himmler au delà d'une forêt, dans une ferme à l'écart de Malente. Himmler n'était pas là. Les nouvelles étaient particulièrement catastrophiques : les Anglais avaient conquis Schwerin et coupé l'armée refluant du Mecklembourg.

L'atmosphère de la maison était macabre.

Dans les chambres de la métairie rôdaient et chuchotaient, le dos rond, de hauts fonctionnaires de la police. Ils m'expliquèrent avec componction que Himmler était parti nul ne savait où, que nul ne savait s'il allait jamais revenir.

Je remontai dans ma . Tant pis ! Je me débrouillerais

[476] seul avec mes soldats ! Et je repartis vers le sud, par la route de Lubeck et de Bad-Sedeberg.

*
* *

Il était quatre heures de l'après-midi.

A peine sorti des bosquets de Malente et parvenu à la chaus

sée d'Eutin, je vis l'étendue des difficultés qui m'attendaient. Chaque kilomètre de route était foudroyé, avec une fureur orgiaque, par les Tipfliegers britanniques.

Dans les talus, au seuil des maisons, gisaient, attendant vainement du secours, de malheureuses femmes ou des gamines, les jambes traversées, les tibias brisés par d'horribles cartouches incendiaires.

Lorsque, d'Eutin, je me fus engagé sur la route de Lubeck, le spectacle devint dantesque. Des centaines de charrettes de réfugiés, des centaines de camions militaires flambaient. La chaussée n'était plus qu'une gerbe de feu.

Tous les conducteurs de véhicules étaient aplatis dans les talus ou couraient dans les champs.

On pouvait connaître le plan des routes du pays rien qu'à regarder le ciel : acharnés comme des orfraies, les Tipfliegers s'échelonnaient par six à la fois, plongeaient, mitraillaient, faisaient un large virage, recommençaient leur besogne d'enfer.

Je voulais arriver quand même.

J'avançais jusqu'au moment ou les Tipfliegers commenaient à piquer. Je lançai alors ma Volkswagen entre deux camions en feu. C'était la meilleure place. Dans le tourbillon de flammes et de

fumées, le véhicule était plus ou moins camouflé. La rafale terminée, je sautai à nouveau dans la voiture et gagnai cinq cents mètres avant que s'abattît la nouvelle attaque.

Un chauffeur allemand près duquel j'avais plongé derrière une haie de courtil m'avait affirmé que les Anglais se trouvaient à Lubeck. Je ne l'avais pas cru. Le matin, les troupes allemandes occupaient encore Hambourg. Non, c'était un bobard, ce n'était pas possible.

Nous aboutîmes à l'embranchement de la route de Bad-Sedeberg.

Là, le mitraillage était terrifiant. De la route latérale comme de la

[477] route de Lubeck, des soldats arrivaient, courant à pied comme des fous. J'allai près d'un major qui les interrogeait : tous avaient leur camion en feu, à proximité. Mais tous annonçaient des nouvelles identiques : Lubeck s'était rendu, à quatre heures de l'après-midi, sans qu'un seul coup de feu eut été tiré. Il y avait plus de vingt mille blessés dans les hôpitaux de la ville. Les ponts étaient tombés intacts. Les blindés anglais arrivaient sur la route, juste devant nous.

Et Bad-Sedeberg ?

Ce fut le coup de massue final : Bad Sedeberg lui aussi était tombé ! Je me récriai. Pourtant, c'était bien ainsi. Hambourg avait été déclaré ville ouverte, le matin même, traversé aussitôt par les chars britanniques qui avaient remonté sans combat jusqu'à plus de cent kilomètres au nord. Les Tipfliegers saccageaient tout devant eux. Bad-Sedeberg avait été occupé dans le courant de l'après-midi.

Je restais capot, assommé. A midi, j'étais encore avec mes camarades échappés de la tenaille du Mecklembourg. Un tourbillon prodigieux, cyclonal, venait de me les arracher en quelques heures. Je n'avais pu les sauver ni vivre près d'eux ces heures d'angoisse. Je n'avais plus avec moi que deux officiers et un soldat. Tout était brisé. Brusquement, comme un clocher qui s'abat sur les passants, venait de tomber sur moi la catastrophe. Il n'y avait plus rien à faire, sinon de tenter d'échapper nous-mêmes au typhon qui avançait.

*
* *

J'espérais, malgré tout, retrouver au Danemark une partie de mes garçons.

Deux cents de nos hommes avaient été envoyés à temps à Rostock. De là certainement ils avaient pu prendre la mer.

D'autres, qui n'avaient pu gagner à temps Lubeck, avaient du, eux aussi, atteindre la côte. Mes hommes étaient les rois des débrouillards. Ou personne ne passait, eux passaient toujours.

Mais j'étais moi-même à quatre cents kilomètres de Copenhague. Ma ne tenait plus d'aplomb. Je ne possédais plus en réserve que trente litres d'alcool de pomme de terre. Et la route n'était plus qu'un brasier.

[478]

Tant qu'il restait de l'espoir, je voulais espérer et lutter. Je repris la direction du nord.

A chaque plongée des Tipfliegers, je redoutais qu'une rafale ne détruisît ma petite voiture. Déjà plusieurs balles l'avaient traversée, sans rien toucher d'essentiel.

Les centaines de camions en feu bloquaient tout.

Le ministre Speer, son auto coincée dans le tohu-bohu, essayait lui-même de dégager la voie. Il était entouré des membres de l'état-major de l'Organisation Todt, vêtus d'éblouissants uniformes couleur pistache et caca d'oie. Ces honnêtes carêmes-prenants faisaient le plus drôle d'effet dans ce tumulte.

Je parvins à hisser ma petite auto tout terrain dans les champs et à gagner quelques kilomètres à travers les labourés.

Soudain, d'une route latérale, je vis déboucher une longue voiture noire. Un homme au masque énergique, très pâle, casqué de cuir, tenait le volant.

Je l'avais reconnu. C'était Himmler.

Je lançai, dans une course folle, ma petite à sa suite.

Kiel — Copenhague

Je n'avais pu rester collé à la puissante voiture de Himmler. Mais j'avais repéré la direction : il allait à Malente.

Ma brinquebalante fit une entrée sensationnelle dans la cour de la villa du Reichsführer SS juste au moment ou montait en voiture toute la séquelle de la police.

Himmler donnait encore des ordres à deux généraux de la SS. Je reconnus en l'un d'eux un très bon ami, le célèbre professeur Gebhardt, médecin du roi des Belges, Léopold III. Je m'approchai. Himmler me manifesta les signes les plus sincères de l'amitié.

Son sang-froid était impressionnant. Tout était perdu. Pour lui surtout. Mais il montrait un calme remarquable. Je lui demandai ce qu'il comptait faire : Il tint parole. C'est cette terre allemande qui étreint son corps, aujourd'hui, quelque part le long d'une route, du côté de Luneburg.

[479]

Il me conseilla de gagner immédiatement Copenhague et d'y regrouper mes soldats. Le gouverneur allemand du Danemark, le Dr Best, était près de lui. Il lui donna toutes les instructions à ce sujet.

Ses petits yeux vifs clignotaient dans la demi-lumière du crépuscule. Lui, toujours si sec et si discret dans ses sentiments, me prit avec force les mains :

Il lança des commandements brefs et se mit au volant.

Brusquement, au moment de démarrer, il redescendit la vitre de la portière et martela ses mots :

Il démarra.

Une quinzaine de grosses voitures s'élancèrent derrière la sienne en direction du nord.

Ma modeste essaya de suivre ce vrombissant arroi. Mais elle fut bientôt semée. Et elle resta seule, à peiner humblement à l'alcool de pomme de terre, à travers la nuit hermétique.

*
* *

Une heure plus tard, je retrouvai toute la colonne.

Elle barrait complètement la route crevée par cent entonnoirs et refluait vers le sud. A quatre kilomètres devant nous, une énorme flotte aérienne arrivait au-dessus de Kiel.

Himmler fit avancer les voitures dans un petit chemin latéral. Les bombes s'abattaient en cascades sur le port.

Il y eut un arrêt. La colonne se remit en marche.

Mais, déjà, une nouvelle vague de bombardiers alliés survenait. Nous nous trouvions au seuil de la ville. Il fallut laisser les voitures sur la chaussée et se jeter dans des jardins boueux.

Les deux secrétaires de Himmler, une longue fille noire, osseuse, aux jambes d'échassier, une autre, petite, boulotte, couperosée, la peau tiquetée de boutons, se démenaient parmi les généraux et les policiers. Les malheureuses avaient, évidemment, perdu leurs souliers dans le marécage. Himmler

[480] tempêtait pour remettre de l'ordre dans l'expédition :

Il fit remonter son monde dans les grosses voitures.

Elles repartirent une nouvelle fois vers le sud, cherchant un abri. Elles ne revinrent plus. J'avais pour toujours quitté Himmler.

*
* *

Le broiement de Kiel se poursuivit pendant plusieurs heures. Les bombes tombaient par centaines, très près de nous. Le sol résonnait comme s'il émettait des ondes. Des lueurs gigantesques éclairaient le ciel. Enfin nous pumes nous glisser parmi les âmas de décombres, les fils de trams arrachés et la foule qui sortait des abris, dans un silence sépulcral.

Nous franchîmes le grand pont de Kiel.

Ma petite avançait sagement dans la nuit froide. Puis elle se mit à peiner, à donner des coups répétés. Elle en avait trop vu, trop fait. Elle finit par s'arrêter, morte pour de bon, les bielles fondues.

Il était, peut-être, trois heures du matin.

Les Alliés devaient avancer, à cette heure-là, sur toutes les routes. Nous allions sombrer, bêtement, vaincus par une vulgaire panne de moteur.

Nous nous étions égarés dans la nuit, ne possédant pas de carte de la région. Nous nous trouvions sur un petit chemin désert.

Par bonheur, au lever du jour, une auto passa. Nous nous hissâmes à califourchon sur les garde-boue. Ma pauvre resta sur le chemin, mélancolique, ayant perdu la guerre, attendant les Anglais...

Dans la matinée, nous arrivâmes à Flensburg, ou un général me donna une autre . A une heure de l'après-midi, nous nous engageâmes sur le macadam danois, s'étirant parmi les prés d'embouche, gras et dorés, au bout desquels se découpaient des bouquets d'arbres, des moulins, des fermes blanches aux petits volets bleus, verts, rouge vif.

[481]

*
* *

Au Danemark également, on sentait que c'était la fin.

Il était absolument interdit aux troupes allemandes en retraite de franchir la frontière germano-danoise. Nous avions été bloqués pendant une heure par les douaniers : il avait fallu un coup de téléphone du maréchal Keitel en personne pour décider les gabelous à nous laisser continuer notre route.

Devant nous, une file d'autocars de la Croix-Rouge de Suède transportait des centaines de prisonniers politiques délivrés des camps de concentration allemands. Dans chaque localité, une foule énorme se pressait pour les acclamer.

Notre petite auto de la SS, en queue du cortège, ne jouissait pas exactement d'un succès aussi vif ! Les hommes nous montraient le poing, les femmes nous montraient autre chose, d'ailleurs charmant, après s'être retroussé vertement l'arrière-train !

Nous étions seuls en uniforme, mêlés bien involontairement à ces manifestations qui se renouvelaient sans cesse. Il était impossible de doubler le convoi. Nous dumes parcourir ainsi le Jutland herbeux, franchir le petit Belt sur le magnifique pont de Fredericia et traverser ensuite, jusqu'au port de Nyborg, toute l'île de Funen.

La ville de Nyborg était déjà virtuellement en état de siège. Les troupes allemandes, comme si elles avaient voulu s'interner elles-mêmes, se tenaient derrière des rideaux épais de barbelés.

Il nous fallait, maintenant, faire à bord d'un bateau la traversée du Grand Belt. L'atmosphère était terriblement électrique. De nombreux navires allemands, chargés de dizaines de milliers de réfugiés du Reich, stationnaient dans le port, mais ne se risquaient pas à débarquer leur monde.

On commença par charger, sur un premier transbordeur, les camions de la Croix-Rouge suédoise. Les prisonniers libérés étaient acclamés, fleuris. La foule chantait des hymnes. Nous nous attendions, nous, à nous faire flanquer dans le Grand Belt d'une minute à l'autre.

L'attente dura quatre heures.

Enfin la traversée s'opéra. La hargne du personnel était extrême.

[482] Il faisait une nuit profonde lorsque nous débarquâmes dans l'île de Seeland.

Le pays était infesté de maquisards. Il nous restait encore plus de cent kilomètres à parcourir avant d'atteindre Copenhague par la route. Il était deux heures du matin lorsque nous dépassâmes les barrages de barbelés qui défendaient l'accès des immeubles allemands de la Grand'Place.

*
* *

Mes calculs s'étaient révélés exacts. Déjà tout un groupe de soldats wallons, arrivés par la mer, se trouvaient à Copenhague ! Nous nous retrouvâmes avec de grands cris de joie.

Il fut entendu, avec le général Panke, commandant la SS au Danemark, que nos hommes, au fur et à mesure de leur arrivée, seraient envoyés en Norvège, ou nous nous regrouperions et ferions face aux événements.

Là-bas se trouvait le dernier front antibolcheviste. Les trois cent mille soldats allemands qui y étaient massés étaient parfaitement armés et ravitaillés. Ils pouvaient résister longtemps. Leur reddition se ferait la dernière et bénéficierait sans doute de conditions meilleures.

Je fixai tous les détails pour le transfert de mes hommes. Il fut entendu que les départs de Wallons à destination d'Oslo commenceraient le lendemain même.

Ces projets nous avaient calmés. Le soleil était chaud. Nous nous étions accoudés aux fenêtres. La Grand'Place de Copenhague grouillait d'animation. C'était jour de marché. Des jongleurs faisaient des tours et bouffonnaient. Nous regardions le spectacle coloré, avec des yeux amusés de touristes.

*

*   *

Le général de la SS m'avait offert de loger dans sa maison de campagne, la *Haus Viking*, à la sortie de la ville, le long de la mer. La maison était libre. Je pourrais m'y reposer un peu. Le lendemain matin, un avion m'emmènerait à Oslo.

[483]

L'après-midi fut merveilleuse.

La villa était d'un gout parfait. La mer s'étendait paisible, bleu gris, striée de vaguelettes minuscules, au bout de la pelouse.

On nous servit, le soir, un dîner copieux. Malgré la guerre, le Danemark vivait bien : les pâtisseries, le beurre, la crème, les œufs, les fromages, le lard, les cochonailles les plus diverses y abondaient.

Mais j'avais l'esprit en alerte.

J'avais attiré près de moi le poste de T.S.F.

Il était peut-être dix-neuf heures et demie : je crus comprendre, à une émission allemande, qu'on parlait de la capitulation du Danemark ! Je courus de poste en poste et entendis enfin la phrase fatidique : J'essayai de téléphoner aux bureaux de la SS : je n'entendis à l'appareil que les hurlements d'une foule en délire, à l'assaut des bâtiments.

Toutes les cloches de la ville sonnaient.

Nous avions eu beau courir.

La souricière s'était refermée.

Maquisards et Anglais

C'était le soir du vendredi 4 mai 1945.

Nous fîmes le bilan, mes deux officiers d'ordonnance, le chauffeur et moi : la reddition des armées du Nord du Reich et du Danemark était un fait ; nous étions seuls, au bout de Copenhague, dans un quartier absolument inconnu ; nous occupions la villa du général de la SS, ce qui n'était certainement pas pour améliorer notre situation !

Le plus jeune de mes officiers piaffait d'énervement :

— Demain, répétait-il, ce sera trop tard. Il faut trouver une solution tout de suite. Je vais aller à l'État-Major allemand !

Il emmena le chauffeur, planta une mitraillette entre ses genoux.

Un quart d'heure plus tard, il se jetait, au centre de la ville, dans le délire des émeutes. Celles-ci assaillaient les soldats isolés qui ne s'étaient pas garés à temps. L'officier, le chauffeur, l'auto sombrèrent dans cette obscure tragédie.

[484]

A onze heures du soir, le bilan devenait de plus en plus simple : nous n'étions plus que deux ; nous n'avions plus d'auto ; nous ne possédions l'adresse de personne.

*
* *

Une clé grinça. La porte s'ouvrit.

Un homme entra.

C'était un civil allemand, en convalescence à Copenhague. Il logeait — nous l'ignorions absolument — dans la même villa que nous.

Ce garçon était allé se promener, depuis midi, le long de la mer. Il rentrait pour dormir. La guerre était finie ?... Ce n'était pas son affaire. Lui n'était pas soldat. Il attendrait donc avec philosophie les événements.

Il se dévêtit, enfila un pantalon de pyjama vert pâle et, le buste brun comme un Maltais, attaqua les raviers de hors-d'œuvre que nous avions abandonnés dans notre émoi.

Nous le ramenâmes au réel.

Notre cas lui parut alors tout de même un peu plus compliqué que le sien.

Ne connaissez-vous aucune personnalité qui habiterait dans les environs ? lui demandions-nous.

Il mastiqua lentement un œuf à la mayonnaise, attendit encore :

Oui, dit-il, le gouverneur allemand du Danemark habite à cinq minutes d'ici !

Nous ne nous le fîmes pas répéter. Mon dernier officier d'ordonnance revêtit un vêtement civil et partit aussitôt pour la propriété du Dr Best.

Celui-ci, affalé dans sa cuisine, derrière dix-neuf valises, s'arrachait les cheveux de désespoir. Il ne voyait plus aucun moyen de nous tirer de la fourmilière de Copenhague.

— Je vais tout essayer, dit-il. Si c'est encore possible, dans une heure un officier de marine viendra vous prendre et tentera de vous embarquer.

Nous attendîmes toute la nuit, étendus dans le vestibule.

Personne ne vint.

[485]

Le matin, des drapeaux rouge et blanc flottaient en haut des mâts de toutes les villas du voisinage.

Un canot automobile, à cent mètres en mer, patrouillait devant notre terrasse. Des camions bondés de , casqués, mitraillette au poing, passaient en trombe sur le boulevard. Chacun désignait de la main la *Haus Viking*. Nous allions certainement subir leur assaut sans beaucoup attendre.

*
* *

Les domestiques étaient allés aux renseignements. La ville était en pleine émeute. Des Allemands avaient été assassinés par la populace. Plusieurs milliers de maquisards étaient les maîtres de la rue.

Les immeubles allemands au centre de Copenhague étaient cernés par une foule en furie.

Et cependant nous enviions, presque, nos camarades qui se trouvaient assiégés là-bas. Eux, au moins, étaient ensemble, pourraient faire bloc jusqu'à l'arrivée des troupes britanniques. Nous deux, nous allions nous faire écharper d'un moment à l'autre.

De la ville arrivaient des bruits violents de combat. On tirait à la mitrailleuse. On tirait même au canon. C'était une reddition plutôt bruyante !

Nous nous demandions quand et comment nous allions sombrer.

Soudain, une magnifique limousine bleue, à plaques danoises. stoppa devant la porte. Un homme accourut.

— Mettez-vous en civil tout de suite, et sautez dans ma voiture.

En quelques secondes, nous eumes enfilé un pantalon et un veston bourgeois par-dessus nos uniformes.

— Nous allons essayer de traverser la ville, nous dit le conducteur, un gentleman haut de deux mètres, vêtu avec un chic parfait.

— Et si nous sommes attaqués ?...

— Alors, rien à faire. Il faut laisser ici toutes vos armes, même vos pistolets. Les troupes du Danemark ont capitulé. Nous devons respecter la parole du Reich.

Nous vidâmes nos poches.

La voiture s'élança dans l'avenue.

[486]

*
* *

Notre pilote était un officier en civil. Le Dr Best, magnifiquement fidèle, lui avait ordonné de tout faire pour nous sauver. Il risquait le coup. Des navires allemands occupaient encore un coin du port de Copenhague. Nous allions essayer d'arriver jusqu'à eux.

Mais il fallait traverser la ville entière avant de les rejoindre.

A peine engagés dans les boulevards, nous nous heurtâmes aux premiers barrages. De carrefour en carrefour, six partisans, mitraillette braquée, coupaient la voie.

Notre guide faisait alors semblant de stopper, puis, de la main, il adressait un salut de vieil ami aux sentinelles. Celles-ci croyaient avoir affaire à l'un ou l'autre grand chef du maquis : profitant de la surprise, notre officier allemand appuyait aussitôt sur l'accélérateur.

Nous franchîmes ainsi une demi-douzaine de barrages.

Mais plus nous nous engagions dans le centre de la ville, plus l'encombrement se faisait intense. Tout Copenhague était dans la rue. L'auto n'avançait plus qu'à grand'peine. On nous dévisageait avec de drôles de regards.

Nous bifurquâmes par plusieurs petites rues et finîmes par retomber sur le boulevard, à cinquante mètres d'une foule grondante qui prenait d'assaut un immeuble. On traînait sur le sol des civils. Des groupes de maquisards condamnaient la chaussée.

Nous n'eumes qu'une seconde pour noûs jeter dans une contre-allée. Quand l'auto y eut bondi, ce fut trop tard pour reculer : nous étions entrés exactement dans la cour d'une caserne occupée par la .

Des partisans étaient installés aux mitrailleuses des postes de guet.

Notre conducteur, impassible, fonça tout droit, prit un virage éblouissant, escalada un bétonnage antichar, puis ressortit de l'antre avec une souplesse parfaite ! Nous repassâmes à proximité de la foule en délire et nous enfonçâmes à plein gaz dans des ruelles voisines.

*
* *

Notre conducteur connaissait admirablement Copenhague. Il parvint à se rapprocher, de rue latérale en rue latérale, du quartier du port.

A chaque instant nous nous trouvions devant une cohue énorme saccageant une maison de . On chargeait des civils, à demi assommés, dans des camionnettes. Nous devions, chaque fois, faire de brusques virages pour éviter de tomber au milieu de la meute.

Pour atteindre le port, il fallait, malheureusement passer par-dessus une gare de Copenhague. Comment ne pas nous faire coincer lorsque nous tenterions de franchir une des longues passerelles gardées qui enjambaient les voies ?

C'est alors qu'une fois de plus ma vieille chance régla mon destin.

Une mitraillade formidable venait tout justement d'éclater. Les communistes danois avaient essayé de s'emparer, à quelques centaines de mètres de nous, du dépôt d'essence du port. Les Allemands avaient riposté violemment avec toutes les armes de bord, y compris la Flak. La bousculade était éperdue. Civils, terroristes, sentinelles s'enfuyaient, se jetaient dans les maisons. La seconde de Dieu ! Notre auto s'élança, franchit comme une flèche les trente on quarante mètres de passerelle étroite, fit une grande courbe, redescendit, stoppa devant une barrière : nous étions sauvés, nous étions à l'entrée du port !

*
* *

Mais, même là, partisans danois, revolver au poing, et soldats allemands désarmés étaient mêlés les uns aux autres. Je montrai discrètement à un officier de marine ma décoration des que je tenais cachée dans le creux de la main. Il me fit asseoir, d'un air innocent, dans un canot qui nous amena, mon officier d'ordonnance et moi, au navire d'un commandant de dix-huit dragueurs de mines.

Le spectacle de la rade de Copenhague était émouvant. En face

[488] de cette ville en folie, toute une flotte allemande, comprenant de magnifiques unités telles que le *Prinz Eugen*, était embossée dans la baie bleue. Les drapeaux de la Kriegsmarine flottaient toujours avec fierté en haut des mâts.

Vingt mille hommes se trouvaient à bord.

Mais ces bateaux splendides, enchaînés déjà à leurs corps morts, seraient, ce soir ou demain, la proie des Alliés. J'avais échappé aux terroristes pour être cueilli maintenant dans la rade par les Anglais...

Le commandant des dragueurs de mines était un officier décidé.

Nos armées de Norvège n'ont pas été comprises dans la capitulation, répétait-il. Il y a peut-être encore une chance d'arriver là-bas !

Mais l'amiral, consulté, répondit que toute idée de départ pour la Norvège devait être abandonnée.

*

* *

La ville miroitait au soleil.

A trois heures de l'après-midi, le commandant me montra un radio-télégramme : une Division anglaise aéroportée allait débarquer.

Un quart d'heure plus tard, un avion britannique passa au-dessus de nos mâts, tourna, atterrit sous nos yeux sur l'aérodrome de Copenhague.

A cinq heures du soir, le ciel fut rempli d'un immense grondement : des centaines de grands avions de transport anglais arrivaient, dans un ordre magnifique. Ils débarquèrent sur l'aérodrome, à quelques kilomètres de nous.

Six heures du soir...

On sortait, des vastes carlingues, les motocyclettes et les . Les Tommies filaient vers la ville. La foule en délire les acclamait. Nous allions les voir déboucher sur les quais, d'une minute à l'autre...

Mon commandant avait les yeux qui flamboyaient. Il me prit fraternellement aux épaules.

Non ! Non ! s'exclama-t-il. Il ne sera pas dit que l'Allemagne vous ait abandonné !

Il héla un jeune commandant de dragueurs de mines :

[489]

Vous allez forcer le passage, lui dit-il. Je veux que vous arriviez à Oslo avec Degrelle !

Un joli navire de guerre approcha, gris comme l'eau, étroit et fin comme un lévrier. J'enfilai un grand manteau de peau de mouton et passai à tribord.

En face des Anglais qui pétaradaient sur les pavés des quais, à six heures et demie du soir, nous larguâmes les amarres et fonçâmes à toute vitesse vers la côte de la Suède, puis plein nord.

Oslo, 7 mai 1945

A l'avant du bateau de guerre sur lequel je m'échappais, *in extremis*, de Copenhague, je trouvai un apaisement vivifiant dans la rude odeur de la mer.

Sur la côte suédoise mouraient les reflets du crépuscule. La plage était toute proche. Je regardais les murs blanchis, les longues cheminées roses, les collines qui noircissaient. Du côté danois se découpaient à contre-jour, plus romantiques que jamais, les toits verdâtres d'Helseneur.

La mer n'était plus qu'un large fleuve.

J'avais hâte de débouquer de ce goulet, d'atteindre le Kattegat, de voir se fondre les couleurs d'un ciel hostile.

Le soir vint sans que nous eussions été rejoints par des avions britanniques. La brise était gaillarde. Je m'étais accoudé, tout à l'avant, à rêver, à recevoir la dure caresse de la borée et des embruns, à regarder, sous les lumières des millions d'étoiles, jaillir de la proue, près des écubiers, la brassée de gerbes fraîches.

La mer frémissait, brasillait, luisait à l'infini. Je laissais son chant calmer ma fièvre.

Notre navire de guerre était rapide. Nous devions, si nous voulions échapper à une attaque massive par l'air, atteindre les fjords de Norvège tôt le matin.

Nul n'était autorisé à dormir à bord, car nous pouvions, à tout instant, sauter sur des mines. Mais la mer était large. Il y avait de la place pour les mines et pour nous. Nous n'en heurtâmes aucune.

A trois reprises, durant la nuit, des avions alliés vinrent rôder

[490] au-dessus des mâts. Les marins nous avaient expliqué que le harcèlement sur mer était aussi acharné que sur les routes.

La nuit était splendidement claire.

Mais les avions anglais se contentèrent, chaque fois, de descendre très bas, presque au ras de l'eau.

Nous nous gardâmes soigneusement de toute réaction.

Ils devaient se demander ce que nous faisions là, dans le Kattegat, alors que la guerre au Danemark était finie.

Ils n'insistèrent pas.

Nous fumes polis et nous imitâmes leûr discrétion.

A huit heures du matin, nous vîmes les grands rochers bruns et noirs de la Norvège. Nous entrions dans l'éblouissant fjord d'Oslo. Pas une barque, pas un dogre à l'horizon. L'eau était lisse comme du métal, d'un bleu glacé, couleur de daurade, ou flottaient des coulées d'argent. Sur les berges, des villas de bois, peintes en bleu, en brun, en blanc, en vert foncé, se cachaient à demi dans les sapins. Je pensais à la flotte de débarquement du Reich progressant dans un même matin lumineux, en avril 1940... Les rochers noirâtres étaient magnifiques. Ils descendaient profondément dans le fjord, se renversaient, luisants, dans l'eau brillante.

Pendant deux heures, notre petit bateau gris avança. Les berges ensoleillées se rapprochaient de plus en plus.

Des toits se dessinèrent au delà du boucau, des tours d'églises, des docks, des crônes, des élévateurs.

C'était Oslo.

Il était dix heures du matin. Une sirène nous répondit. Nous nous rangeâmes près de deux ravissants sous-marins de poche, guère plus grands que des périssoires, jaune-cachou comme des feuilles de tabac qui sèchent.

*
* *

La ville d'Oslo est incrustée au fond d'une des plus radieuses criques de l'Europe. Elle sommeillait encore. C'était dimanche. De rares tramways passaient. Nous téléphonâmes. Une auto vint nous chercher. Elle

[491] nous emmena vers les montagnes qui longent le fjord d'Oslo au sud-ouest.

Il faisait un temps admirable.

Des milliers de jeunes filles aux corps splendides, moulées dans des pyjamas légers aux couleurs chatoyantes, pédalaient à bicyclette le long des calanques, des rochers gris et bruns, des sapins noirs.

Toutes ces dryades partaient vers les collines bocagères. L'eau miroitait, bleu sombre, tournait autour de puissants éperons de pierre, se reposait dans de grandes baies unies et brillantes.

Nous nous arrêtâmes deux fois pour demander notre route. Les promeneurs nous dévisageaient : non, faisait chaque tête... Malgré le paysage, les chevelures blondes, les coquettes culottes rouges ou bleues des charmeresses, malgré le soleil, malgré la brillance du printemps, la guerre et sa hargne passaient d'abord...

Nous arrivâmes, en haut d'une montagne, au château du prince héritier Olaf, où je devais rencontrer le gouverneur allemand de la Norvège, le Dr Terboven. Celui-ci me reçut aussitôt, le visage hermétique, ses petits yeux clignotant comme ceux de Himmler.

Je lui expliquai mon plan. Je désirais rejoindre promptement le front nord de la Norvège. Tant que la guerre continuerait contre le bolchevisme, nous voulions affirmer la présence de notre légion dans la bataille. Sans retard, d'autres Wallons nous rejoindraient...

Le Dr Terboven avait du recevoir des nouvelles particulièrement décourageantes. Il hochait la tête. Il me parla de la Suède et du Japon. J'avais pensé à Narvik et au cap Nord...

Il fit apporter un vieux cognac français et m'offrit des sandwiches très confortables. De la terrasse du château, la vue s'étendait sur le golfe, immense, inoubliable symphonie de bleus sombres, de blancs, de bruns et de verts. Pourquoi donc tant de fureur ravageait-elle le cœur des hommes quand la terre était si belle ?

Le Dr Terboven m'avait fait réserver un appartement à Oslo. Il me tiendrait au courant des événements. Je redescendis dans la vallée diaprée. Le pays était splendire. Mais je ne voyais plus très bien comment j'allais m'en sortir.

[492]

*

* *

Je pris un bain. Je fis installer la radio dans ma chambre : les Alliés exultaient. Mais j'étais fourbu, je dormis la nuit close.

Le lendemain, à mon réveil — c'était le lundi 7 mai 1945 — j'entendis clatir les guerriers de Radio-Londres. Ils battaient déjà la chamade : la capitulation générale du Reich était réglée, ce n'était plus qu'une question d'heures, peut-être de minutes !

Le Premier ministre norvégien Quisling, que je ne connaissais pas encore m'avait invité chez lui, au Palais Royal.

J'allai l'y visiter à onze heures et demie, après avoir flâné un peu dans les rues de la ville. Le palais était quelconque. Dans l'escalier d'honneur, en marbre blanc, pendaient deux grandes tapisseries qui avaient de l'allure. Les meubles royaux étaient piteux et sentaient le garni. Devant le palais, un monarque classique, foudroyant, moucheté de fientes d'oiseaux, cavalcadait sur un volumineux étalon de bronze vert.

Quisling paraissait écrasé par le sort. Nous parlâmes de la pluie et du beau temps pendant une demi-heure. Terboven m'avait demandé de le tranquilliser. Cela écartait la plupart des sujets de conversation. Il donnait l'impression d'être rongé par le dedans. Sa figure était bouffie, ses yeux regardaient dans tous les sens, ses doigts tapotaient la table.

L'homme se sentait perdu.

Je fus son dernier visiteur. L'après-midi, il courut à la frontière suédoise, se fit refouler, revint la nuit à Oslo, ne sachant plus dans quel fjord se jeter.

*

* *

Le bourgogne de l'hôtel n'avait pas été secoué par les événements.

J'en bus, au déjeuner, une bouteille délectable, mais la radio m'empêcha d'en jouir pleinement : à deux heures de l'après-midi, elle annonça une déclaration du nouveau ministre des Affaires étrangères du Reich.

[493]

Un discours de ce monsieur-là, dans des circonstances pareilles, j'en avais deviné chaque alinéa avant qu'un seul mot eut été prononcé !

La reddition hors du Reich était complète : en Bohême, en Lithuanie, en Crète, aux ports français de l'océan Atlantique ; les trois cent mille hommes de Norvège se rendaient comme les autres.

Pourquoi l'Allemagne eut-elle encore lutté, sacrifié des vies allemandes, maintenant que les derniers mètres de son sol étaient conquis, du Schleswig jusqu'aux Sudètes ? Les troupes du Reich en

Scandinavie seraient traitées correctement, rapatriées et libérées. Les forces allemandes de Crète obtenaient même les honneurs de la guerre : elles repartiraient en armes, sur des bateaux anglais, vers leur pays.

Mais pour nous, derniers Volontaires étrangers, c'était le gouffre.

Je restai toute l'après-midi à la fenêtre. A quoi bon s'attrister ? J'avais fait tout ce que j'avais pu. J'avais tenu jusqu'à la fin, têtu, sans perdre les nerfs. Maintenant, il n'y avait plus moyen de remonter plus haut : le pôle Nord lui aussi avait capitulé...

La foule se massait dans les rues, plus digne qu'à Copenhague. Les jeunes filles brandissaient des drapeaux. Des soldats allemands circulaient encore, sans que nul Norvégien ne les molestât. Les bagarres, les mises à mort et les suicides ne commenceraient qu'avec l'arrivée des partisans, descendant le lendemain des montagnes voisines.

J'attendais des nouvelles du Dr Terboven. A six heures du soir, il me fit appeler au palais du prince Olaf.

*

* *

Je refis la merveilleuse promenade le long du fjord. Je revis l'éblouissant panorama de la terrasse.

Le Dr Terboven m'accueillit en compagnie de son ami le général Reedis. Ils étaient magnifiquement calmes. Pourtant on allait les retrouver tous les deux, le lendemain matin, exsangues, un revolver dans leur main glacée, n'ayant voulu ni l'un ni l'autre remettre la Norvège aux vainqueurs.

Nous regardâmes encore, ensemble, le prestigieux paysage. Un maître d'hôtel, en habit, nous servit les boissons comme si nous

[494] avions été à une garden party, durant une innocente après-midi de printemps.

Le Dr Terboven me dit alors d'une voix grave :

— J'ai demandé à la Suède de vous donner asile. Elle a refusé. Un sous-marin eut pu, peut-être, vous emmener jusqu'au Japon. Mais la capitulation est absolue : les sous-marins ne peuvent plus partir. Il reste ici, en bas de la montagne, à l'aérodrome, un avion privé. C'est l'appareil du ministre Speer, Voulez-vous risquer votre chance, tenter, cette nuit encore, de gagner l'Espagne ?

Nous fîmes des calculs. D'Oslo aux Pyrénées, il y avait, en ligne directe, environ deux mille cent cinquante kilomètres. L'avion pouvait franchir, théoriquement, deux mille cent kilomètres. En volant très haut pour économiser le carburant, il n'était pas impossible d'arriver là-bas...

Je n'avais pas le choix.

J'acceptai.

J'avais joué ma vie chaque jour depuis deux semaines. Je la jouerais une dernière fois.

*

* *

Je rentrai de nouveau à Oslo, grouillant d'une multitude immense.

L'hôtel s'était entièrement vidé. Toutes les portes béaient. Le personnel lui-même avait disparu.

Il fallait attendre.

Nous ne pouvions pas nous envoler avant la nuit complète.

Tout dans le raid serait aventure.

Il me faudrait pénétrer secrètement sur le terrain d'aviation. Théoriquement, l'équipage conduisait à Trondheim le Heinkel du ministre Speer. Le commandant du champ lui-même ignorerait la destination réelle du bimoteur et la présence de deux passagers clandestins.

A onze heures du soir, un magnifique pilote aux cheveux crépus, aux mains larges comme des battoirs, décoré de la Croix allemande en or, amena devant l'hôtel une petite auto. J'y montai en compagnie de mon dernier officier.

[495]

Partout, dans les rues, la foule manifestait. J'étais toujours en uniforme de colonel des Waffen SS, et je portais au cou la cravate de la Ritterkreuz et les feuilles de chêne. Des dizaines de milliers de grands garçons blonds et de jeunes filles aux lignes parfaites barraient les rues. Mais ils s'écartaient en souriant pour laisser passer la voiture.

Hors d'Oslo, pas un seul obstacle antichar n'avait été descendu.

Notre aviateur nous amena, dans l'obscurité, sous les ailes de l'avion, sans que quiconque nous eut remarqués.

Les trois aides prirent place. Une minute après, nous étions dans le ciel.

Vie !

Ma première impression, lorsque l'avion eut quitté le sol de Norvège, fut une impression de soulagement. En décollant, nous avions coupé les dernières amarres de l'incertitude.

Maintenant, tout était clair : lorsque l'appareil atterrirait, ou nous aurions réussi, ou nous serions irrémédiablement perdus. Les dés étaient jetés : vie ou mort ! Nous saurions quoi, définitivement. Il n'y avait plus à penser, à combiner, à soupeser.

Il allait être minuit.

La guerre, en fait, était terminée depuis l'émission de la radio allemande, à quatorze heures.

Toutefois, la capitulation n'entrerait officiellement en vigueur que le lendemain, 8 mai 1945.

Nous étions donc entre guerre et paix, comme entre terre et ciel.

Nous volâmes, quelque temps, audessus du Skagerrak.

Dès ce moment-là, seules notre boussole et la science merveilleuse des pilotes allaient nous guider dans la tempête ; nous ne pouvions pas, naturellement, être orientés par radio ; nous ne disposions même pas d'une carte d'Europe. Le commandant allemand du terrain d'aviation d'Oslo avait remis à nos aviateurs une magnifique carte de... la Norvège, puisqu'ils allaient... à Trondheim ! Ils n'avaient pas insisté.

L'un d'eux possédait une minuscule carte de France, provenant

[496] d'un atlas de poche. Elle indiquait royalement trois cours d'eau : la Seine, la Loire, le Rhône.

Nous montâmes à quatre mille mètres, afin d'économiser l'essence. Mais la tempête qui sévissait à cette altitude nous obligea rapidement à voler assez bas.

*

* *

Evidemment, un avion isolé, lancé ainsi, sans aucune protection, par-dessus deux mille kilomètres de territoire occupé courait vingt fois le risque d'être abattu.

A mon avis, notre seule chance de salut résiderait dans la fête monstre qui, sans aucun doute, se célébrait, depuis l'après-midi, dans le camp allié.

Sur tous les terrains d'aviation de l'Ouest, les vainqueurs étaient certainement en train d'ingurgiter des fleuves de champagne et de whisky.

Les milliers de pilotes des avions de chasse anglais et américains, délivrés désormais du souci des combats nocturnes, seraient tous au bord — ou au fond — de l'ivresse. à l'heure ou notre Heinkel franchirait leurs anciennes zones de surveillance.

C'était la nuit unique entre toutes pour réussir le coup.

Et puis qui allait imaginer qu'un avion solitaire, portant toujours orgueilleusement ses croix gammées, survolerait encore si audacieusement la Hollande, la Belgique, la France entière, alors que la guerre était finie ?

Qui, surtout, imaginerait qu'un avion du Reich débouchait de la mer du Nord, venant des côtes d'Ecosse ?

Nous avions eu soin, en effet, de recourir à ce stratagème, filant d'abord tout droit sur l'Angleterre, puis abordant le continent européen comme si nous arrivions du rivage britannique.

Je regardais, sous moi, défiler les terres noirâtres. Des autos couraient, tous phares allumés, dans la masse sombre. Des petites villes brillaient, pareilles à des boîtes d'allumettes qui flambent.

Partout on devait chanter, on devait boire...

Il était peut-être une heure et demie du matin lorsque je

[497] remarquai un phénomène inquiétant : un gros phare s'était allumé derrière nous et fouillait le ciel.

Mon cœur se mit à battre plus vite.

*
* *

Malgré toutes les fêtes terrestres, nous avions été repérés.

Des phares s'allumaient maintenant à notre hauteur.

D'autres s'allumaient très loin devant nous. Des terrains d'aviation traçaient de grands carrés de lumière. Les pistes brillaient comme des draps blancs.

Notre appareil filait le plus vite qu'il pouvait, pour échapper à ces maudites lumières.

Mais toujours d'autres projecteurs s'allumaient, montaient vers nous comme pour nous happer.

Des lueurs crépitaient, autour des ailes.

La radio s'était mise à grésiller. Des terrains d'aviation alliés, les guetteurs nous appelaient :

Nous ne répondions rien et nous fuyions, en poussant toujours plus fort.

*
* *

Au-dessous de moi se trouvait la Belgique.

Anvers était là, brillant dans la première nuit de la paix retrouvée.

Je pensais à nos fleuves, à nos routes, à toutes ces bourgades ou j'avais parlé, à ces plaines, à ces collines, à ces vieilles maisons que j'avais aimées d'un tel amour ! Tout ce peuple était là, sous mon appareil sombre, ce peuple que j'avais voulu élever, ennoblir, ramener aux chemins de grandeur... A ma gauche, je vis les lueurs de Bruxelles, la grande tache noire de la forêt de Soignes où se trouvait ma longue et chère demeure...

Ah ! le malheur d'être vaincu et de voir succomber son rêve !... Je serrais les dents pour ne point verser de larmes... C'est dans la

[498] nuit et les vents, poursuivi par un sort amer, que j'avais mon dernier rendez-vous avec le ciel de ma patrie...

*
* *

Nous avions maintenant dépassé Lille. Toujours, les projecteurs des terrains d'aviation nous harcelaient.

Mais plus nous nous enfoncions vers le sud, plus nous avions l'espoir de nous dégager de la mort. Nous approchâmes de Paris, que notre Heinkel survola à très basse altitude. Je détaillais les rues, les places, argentées comme des colombes.

Nous vivions encore ! Nous survolions la Beauce, la Loire, la Vendée. Bientôt nous atteindrions l'Atlantique.

Pourtant les aviateurs se regardaient avec inquiétude. Certes, nous risquions moins d'être abattus par la Flak alliée ou par la chasse de nuit. Mais l'essence baissait.

La nuit était épouvantablement obscure.

Je guettais avec anxiété le sol. Les aiguilles lumineuses indiquaient cinq heures du matin. Une lueur éphémère allégea l'ombre. Je l'avais reconnue à l'instant : c'était l'estuaire de la Gironde. Nous étions sur la bonne route.

Nous longeâmes la mer.

Nous distinguions très faiblement le liséré bondissant des vagues, au fil de la plage. A l'est, tout au fond du ciel, l'horizon avait des frémissements presque imperceptibles.

L'essence s'épuisait de plus en plus.

A la lueur bleuâtre des appareils de bord, je scrutais les traits crispés des pilotes. L'avion ralentissait, descendait.

Nous passâmes en face d'Arcachon. J'y avais vécu, jadis, sous les pins odorants. Le port était illuminé comme au Quatorze Juillet.

Nous suivions de loin la masse noire des Landes, trouée par la tache luisante du grand étang de Biscarrosse.

Le Heinkel eut des ratés nombreux.

[499]

Un des aviateurs nous apporta des bouées de sauvetage. L'essence était arrivée au point mort. Nous pouvions tomber à la mer d'un moment à l'autre.

*

* *

J'étudiais, avec une tension qui me brulait les nerfs, la ligne probable des Pyrénées. Le jour entreluisait faiblement.

Les cimes des montagnes devaient être visibles... Nous ne les voyions pas.

L'avion avait des ratés de plus en plus bruyants.

Au sud-est, une lointaine courbe bleutée ourla le ciel : la chaîne des Pyrénées était là !

Mais tiendrions-nous l'air jusqu'à la côte d'Espagne ?

A cause de la tempête, nous avions parcouru près de deux mille trois cents kilomètres. Nous devions pencher l'appareil sur l'aile gauche, puis sur l'aile droite, pour faire couler dans les moteurs les derniers litres d'essence des réservoirs.

Je connaissais la région de Biarritz et de Saint-Jean-de-Luz. Je distinguai faiblement l'inflexion blanchissante des Pyrénées à l'embouchure de la Bidassoa.

Mais l'appareil n'en voulait plus, était arrivé presque au ras des flots. Nous allions périr à vingt kilomètres de la côte ibérique.

Il fallut bien tirer les fusées rouges de naufrage : deux vedettes militaires se dirigèrent vers nous, venant de la côte française.

Quelle tragédie ! Et dire qu'au loin clignotait maintenant un phare, un phare espagnol !

C'était étrange de voir sous soi les crêtes moutonneuses des lames et la mer clapotante, toute proche, prête à nous engloutir... Nous ne tombions toujours pas. La côte se rapprochait, poussant vers nous ses brisants, ses étocs et ses monts noirs et vert, à peine dégagés de l'ombre.

Soudain le pilote dressa l'appareil à la verticale, le renversa presque complètement, vrombissant de façon terrible, afin de recueillir les ultimes gouttes de carburant, puis il se jeta par-dessus une colline rocheuse, rasa, dans un vacarme effrayant, quelques toits rouges.

[500] Nous n'eumes plus le temps de penser.

Nous avions aperçu, dans un éclair, une courte bande de sable. Le Heinkel, qui n'avait pas descendu son train escamotable, glissa sur sa coque à deux cent cinquante kilomètres à l'heure. Je vis le moteur de droite sauter, brillant comme une boule de feu. L'appareil tourna, se précipita vers la mer, entra dans les flots, s'y écrasa.

L'eau s'engouffrait dans la cabine enfoncée et nous montait à mi-corps. J'avais cinq fractures. Sur la plage de San Sebastian, des gardes civils aux bicornes noirs, agités, allaient et venaient devant les villas et les hôtels. Des Espagnols, nus comme des Tahitiens, arrivaient à la nage jusqu'à notre avion naufragé.

Ils me hissaient sur une aile du moteur, puis dans une périssoire. Une ambulance accostait.

Cette fois, vraiment, la guerre était finie...

*

* *

Je vivais. Dieu m'avait sauvé.

Mes blessures elles-mêmes étaient une bénédiction.

J'allais passer des mois dans un lit d'hôpital.

Mais j'avais gardé ma force et ma foi.

Je n'avais pas éprouvé l'amertume de tomber inutilement dans les mains de mes ennemis.

Je restais, témoin de la geste de mes soldats. Je pourrais les laver des souillures d'adversaires insensibles à l'héroïsme. Je pourrais dire ce qu'avait été leur fabuleuse chevauchée, au Donetz et au Don, au Caucase et à Tcherkassy, en Esthonie, à Stargard, à l'Oder.

Un jour, les noms sacrés de nos morts seraient répétés avec fierté. Notre peuple, entendant ces récits de gloire, sentirait frémir son sang. Et il reconnaîtrait ses fils.

Sans doute avions-nous été matériellement vaincus.

Nous étions dispersés, persécutés aux quatre coins de l'Europe.

Mais nous pouvions regarder l'avenir la tête haute. L'Histoire pèse les mérites des hommes. Au-dessus des abjections terrestres, nous avions tendu notre jeunesse vers une immolation totale. Nous avions lutté pour l'Europe, sa foi, sa civilisation. Nous avions été jusqu'au

[501] bout de la sincérité et du sacrifice. Tôt ou tard, l'Europe et le monde devraient reconnaître la justesse de notre cause et la pureté de notre don.

Car la haine meurt, meurt étouffée par sa bêtise et par sa bassesse.

Mais la grandeur est éternelle.

Et nous avions vécu dans la grandeur !

Hôpital militaire
Saint-Sebastien (Espagne)
Aout-Décembre 1945

FIN

Achevé d'imprimé

sur les presses

de l 'imprimerie Crété

le 5 juillet 1949.